00097291

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-1.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

THE

MISCELLANEOUS

WORKS

OF

EDWARD GIBBON, ESQ.

WITH

MEMOIRS OF HIS LIFE AND WRITINGS,

COMPOSED BY HIMSELF:

ILLUSTRATED FROM HIS LETTERS,

WITH OCCASIONAL NOTES AND NARRATIVE,

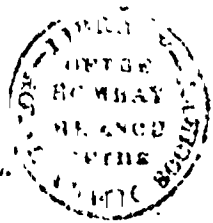
BY THE RIGHT HONOURABLE

JOHN, LORD SHEFFIELD.

07291

A NEW EDITION, WITH CONSIDERABLE ADDITIONS,

IN FIVE VOLUMES.



VOL. IV.

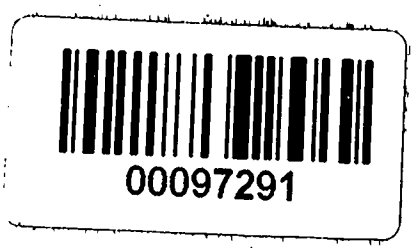
CLASSICAL AND CRITICAL.

LONDON:

PRINTED FOR JOHN MURRAY, 50, ALBEMARLE-STREET.

By C. Roworth, Bell-yard, Temple-bar.

1814.


00097291

CONTENTS.

VOL. IV.

CLASSICAL AND CRITICAL.

	Page
Essai sur l'Etude de la Littérature. Written 1759 - -	1
On the Character of Brutus. Date uncertain - -	95
On Mr. Hurd's Commentary on Horace. Written Feb. 1762.	113
Nomina Gentesque Antiquæ Italiæ. Written 1763, 1764.	155
Sect. I.—Nomina - - - -	157
Sect. II.—Regiones, Aër et Solum Italiæ, et Mons Apenninus - - -	164
Sect. III.—Alpes et Gentes Inalpinæ, et Flumen Padus - - - -	171
Sect. IV.—Transpadana - - -	178
Sect. V.—Liguria - - - -	180
Sect. VI.—Etruria - - - -	183
Sect. VII.—Urbs Roma - - -	206
Sect. VIII.—Latium et Campania - -	225
Sect. IX.—Lucania et Bruttium - -	265
Sect. X.—Calabria et Apulia - - -	278
Sect. XI.—Samnium - - - -	287
Sect. XII.—Picenum - - - -	302
Sect. XIII.—Umbria - - - -	305
Sect. XIV.—Æmilia et Flaminia - -	309
Sect. XV.—Venetia et Istria - - -	315
Sect. XVI.—Itinera - - - -	322
An Inquiry whether a Catalogue of the Armies sent into the Field is an essential part of an Epic Poem. 23d Dec. 1763 - - - - - - -	327

Page

An Examination of the Catalogue of Silius Italicus. 24th Dec. 1763 - - - - - - 335

A Minute Examination of Horace's Journey to Brundusium and of Cicero's Journey into Cilicia. 25th Dec. 1763 346

On the Fasti of Ovid. Written 1764 - - 354

On the Triumphs of the Romans. Nov. 1764 - 359

On the Triumphal Shows and Ceremonies. 13th Dec. 1764. 394

Remarques sur les Ouvrages et sur le Caractère de Salluste. 19th Jan. 1756 - - - - - - 399

——— de Jules César - - - - 408

——— de Cornelius Nepos - - - 416

——— de Tite Live - - - - 422

Remarques Critiques sur un Passage de Plaute. 4th May, 1757 - - - - - - 435

Remarques sur quelques Endroits de Virgile. April, 1757. 441

Critical Observations on the Design of the Sixth Book of the Æneid. Written 1770 - - - - 467

Postscript to Ditto - - - - - 510

A Vindication of some Passages in the Fifteenth and Sixteenth Chapters of the History of the Decline and Fall of the Roman Empire. 3d Feb. 1779 - - 575

Classical and Critical.

ESSAI SUR L'ÉTUDE DE LA LITTÉRATURE.

The following is in MR. GIBBON'S *hand-writing, on the back of the title-page of an interleaved copy of this Essay.*

MES amis me firent publier cet ouvrage, pour ainsi dire, malgré moi. Cette excuse banale des auteurs ne l'est point cependant pour moi. Mon père voulut me le faire publier l'hiver passé. Ma jeunesse, et un fonds d'orgueil qui me rend beaucoup plus sensible aux critiques qu'aux éloges, m'empêchèrent de goûter son projet. Mais me trouvant à la campagne avec lui au mois de Mars, il renouvella ses instances d'une manière si vive que je ne pus m'en défendre. M. Mallet me fit connoître un libraire nommé Becket, à qui je cédai mon manuscrit, moyennant quarante exemplaires pour moi. M. Maty corrigea les feuilles. L'impression de l'ouvrage, entreprise au commencement de Mai, ne fût achevée qu'à la fin de Juin, et mon livre ne se débitoit que vers le milieu du mois suivant. M. Mallet se chargea de la distribution d'une bonne

partie des présens que j'avois envie d'en faire. Voici l'extrait d'une lettre qu'il m'écrivit le 9 Juillet 1761.

" DEAR SIR,

" I HAVE executed the orders you gave me, and all the books have been delivered some days. Lord Chesterfield returns you his thanks, I expect in writing, and have had Lady Hervey's in that manner. Lord Hardwicke, with his compliments for the book to himself, assured me he would send the other to his son, and recommend you to his acquaintance. Lord Egremont will be glad to know you, if ever you should think of a journey to Augsbourg. I found Lord Granville reading you, after ten at night; his single approbation, which he assures you of, will go for more than that of a hundred other readers. I have gone further, in sending one copy to the Count de Caylus, another to the Duchess d'Aiguillon, and in giving a third to M. de Bussy.

To EDWARD GIBBON, Esq.

Dear Sir,

No performance is, in my opinion, more contemptible than a Dedication of the common sort; when some great man is presented with a book, which, if Science be the subject, he is incapable of understanding; if Polite Literature, incapable of tasting: and this honour is done him as a reward for virtues which he neither does, nor desires to possess. I know but two kinds of dedications, which can do honour either to the patron or author. The first is, when an unexperienced writer addresses himself to a master of the art, in which he endeavours to excel; whose example he is ambitious of imitating; by whose advice he has been directed; or whose approbation he is anxious to deserve.

The other sort is yet more honourable. It is dictated by the heart, and offered to some person who is dear to us, because he ought to be so. It is an opportunity we embrace with pleasure of making public those sentiments of esteem, of friendship, of gratitude, or of all together, which we really feel and which therefore we desire should be known.

I hope, dear Sir, my past conduct will easily lead you to discover to what principle you should attribute this epistle; which, if it surprises, will, I hope, not displease you. If I am capable of pro-

ducing any thing worthy the attention of the public, it is to you that I owe it; to that truly paternal care which, from the first dawnings of my reason, has always watched over my education, and afforded me every opportunity of improvement. Permit me here to express my grateful sense of your tenderness to me, and to assure you, that the study of my whole life shall be to acquit myself, in some measure, of obligations I can never fully repay.

I am, dear Sir,
With the sincerest affection and regard,
Your most dutiful son, and faithful servant,
E. GIBBON, junior.

May the 28th, 1761.

AVIS AU LECTEUR.

C'est un véritable essai que je produis au grand jour. Je souhaiterois me connoître. Ma prévention et celle de quelques amis, m'en inspireroient des idées trop avantageuses, si mon Apollon,* cette voix secrette que je ne puis faire taire, ne m'avertissoit souvent de me défier de leurs éloges. Dois-je me borner à recueillir avec reconnoissance les bienfaits de mes prédécesseurs? Puis-je espérer d'ajouter quelque chose au trésor commun des vérités ou du moins des idées? Je tâcherai d'entendre l'arrêt du public et même son silence, et je ne l'entendrai que pour m'y soumettre. Point de Philippiques contre mon siècle, point d'appel à la postérité.

L'envie de justifier une étude favorite, c'est-à-dire, l'amour-propre un peu déguisé, fit naître les réflexions suivantes. Je voulois affranchir une science estimable, du mépris où elle languit aujourd'hui. Il est vrai qu'on lit encore les anciens, mais on ne les étudie plus. On n'y apporte plus cette attention, et cet appareil de connoissances que Cicéron et Bossuet exigent de leurs lecteurs. Il est encore des gens de goût, mais il est peu de littérateurs; et ceux qui savent que les gens de lettres peuvent se passer des récompenses plus aisément que de l'estime du public, ne s'en étonneront point.

C'est un essai, je le repète encore; ce n'est point

* —— Cynthius aurem
Vellit et admonuit.

un traité complet qu'on va lire. J'ai envisagé la littérature sous quelques points de vue qui m'avoient frappé. Plusieurs, sans doute, me sont échappés. J'en ai négligé quelques autres. Je ne suis point entré dans la carrière immense des beaux-arts, des beautés qu'ils empruntent de la littérature, et de celles qu'ils lui rendent. Que ne suis-je un Caylus ou un Spence!* J'éleverois un monument éternel à leur alliance. L'on y verroit l'image de Jupiter éclorre dans le cerveau d'Homère, et venir se placer sous le ciseau de Phidias. Mais je ne me suis point dit avec le Corrège; " et moi aussi je suis peintre."

Le 3 Février, 1759.

Après avoir gardé, pendant deux ans, ce petit ouvrage, l'amusement de mon loisir à la campagne, je me hasarde enfin à le donner au public. J'ai besoin de son indulgence pour le fond des choses, et pour le langage. Ma jeunesse m'y donne un juste titre pour l'un, et ma qualité d'étranger me la rend bien nécessaire pour l'autre.

Le 16 Avril, 1761.

* Auteur d'un ouvrage nommé Polymetis. La mythologie des poëtes y est combinée avec celle des sculpteurs. Cet ouvrage plein de goût et de savoir mériteroit d'être plus connu en France.

A L'AU-

À L'AUTEUR.

Je reçois, mon cher Monsieur, les feuilles de votre ouvrage, toutes mouillées au sortir de la presse. Le sentiment qui vous engagea à me les communiquer, est passé dans mon cœur. Ne me demandez plus mon jugement, il ne peut être que partial.

Mais le public aura-t-il les yeux d'un ami; cet essai de vos forces, ce germe heureux d'ouvrages plus considérables, sera-t-il accueilli, sera-t-il épargné? inquiétude naturelle à un jeune auteur! Elle l'honore, elle n'est permise qu'à lui. A Dieu ne plaise que vous perdiez de long tems cette précieuse défiance de l'approbation du public, qui vous mit en état de la mériter! Si jamais vieux écrivain vous prenez moins de peine, c'est que vous vous connoîtrez mieux et craindrez moins vos juges.

Voudrois-je ôter à la jeune beauté la modeste rougeur qui lui fait méconnoître ses charmes, et qui ne cessera que quand ils ne seront plus? Non, Monsieur, je ne vous rassure point; je veux jouir de vos allarmes; vos censeurs vont paroître; armez-vous d'intrépidité.

Avez-vous pu croire qu'on pardonneroit à un homme né pour assister aux assemblées tumultueuses du sénat, et à la destruction des renards de sa province, des discussions sur ce qu'on pensa, il y a deux mille ans, sur les divinités de la Grèce, et

sur les premiers siècles de Rome? Quoi! pas la moindre allusion à ce qui se passe de nos jours! Une brochure, où il n'est question ni de la guerre ni du commerce, où l'on ne prescrit point de limites ni ne propose aucune réduction, où l'on ne fait aucun compliment au prince, ni de leçon à ses ministres! En vérité je vous admire, et qu'en dira-t-on, je vous le demande, en Hampshire?

Le Grec doit être laissé au collège et à la roture; ainsi l'a-t-on peut-être décidé chez nos voisins, et cette mode menace de devenir contagieuse. Je sais que Paris ne se croit pas encore déshonoré d'un Caylus et d'un Nivernois, et que votre île compte avec plaisir ses Lyttelton, ses Marchmont, ses Orrery, ses Bath, ses Granville. Mais vous êtes jeune, et l'on soupçonne ceux que je viens de vous nommer d'être un peu du siècle passé. Vos notes sont savantes, mais qui à Newmarket ou dans le caffé d'Arthur peut les lire?

Point d'ordre ni de liaison, dira le géomètre piqué. N'en soyez point surpris, il voit en vous un transfuge. Vous n'avez point donné la pomme à sa Venus, et il juge un écrit de goût sur le pied des élémens d'Euclide.

Parmi vos critiques je vois le littérateur lui-même. Je ne dirai pas que vous pensez, et lui laissez le soin de recueillir. Je vous respecte trop pour voler ce bon mot à Voltaire. Mais vos notes ne consistent point en corrections de passages. Quel vers d'Aristophane avez-vous restitué? De quel manuscrit vous appuyez-vous? D'ailleurs vous envisagez quelques objets sous un point de

vue

vue ou nouveau ou singulier. Votre chronologie est celle de Newton; vous justifiez l'anachronisme de Virgile; vos Dieux ne sont pas ceux de . . . Craignez sa nouvelle édition; vous aurez place dans ses notes.

Je ne vous reproche point l'obscurité, dirai-je, ou la profondeur de quelques unes de vos pensées, vos phrases coupées, la hardiesse de vos figures. La nation académique sera moins facile, et frondera quiconque voudroit vous appliquer une de vos notes, et l'aveu modeste de l'orateur Romain, en relisant dans l'age de la maturité, un morceau applaudi de sa jeunesse. *Quantis illa clamoribus, adolescentuli,* il avoit 26 ans, *diximus de supplicio parricidarum? quæ nequaquam satis deferbuisse post aliquanto sentire cœpimus . . . Sunt enim omnia, sicut adolescentis, non tam re et maturitate, quam spe et expectatione, laudati.**

J'ai gardé pour le dernier le plus grand de vos crimes. Vous êtes Anglois, et vous choisissez la langue de vos ennemis. Le vieux Caton frémit, et dans son *Club* Antigallican, vous dénonce, le *punch* à la main, un ennemi de la patrie. " Mes chers amis, dit-il, la liberté est prête d'expirer. Ce peuple, dont nous avons toujours triomphé, regagne par ses artifices plus que ne lui enlèvent nos armes. N'est-ce pas assez que nous ayons des baladins, des friseurs, des cuisiniers de Paris, qu'on boive dans notre île, qu'on boive des vins, qu'on lise des livres François; faut-il encore, grands

* Cicero. Orator. 29.

Dieux!

Dieux ! est-ce dans le plus haut période de notre gloire qu'un Anglois devoit donner ce premier exemple? faut-il encore qu'on en écrive?"

Contre une attaque aussi grave quel rempart vous ferez-vous? Trouverez-vous des défenseurs où vous n'avez point de complices? Oserai-je élever ma voix moi, qui, Anglois simplement par choix sans l'être de naissance, n'ai pu, après vingt ans de séjour dans votre île, naturaliser ma langue aussi bien que mon cœur?

Dirai-je ce que Plutarque, à peu près dans le même cas que moi, auroit dit, que rien ne fut plus vain que la prophétie de l'acre censeur, que le Grec perdroit sa patrie, puisqu'au contraire elle s'éleva au comble de la gloire et du pouvoir dans le tems que les lettres Grecques et l'érudition étrangère y fleurirent le plus,* que ce peuple qui, tant qu'il fut libre, plaça sa grandeur dans ce qui seul fait la grandeur d'un peuple, fit venir ses grammairiens, mais non ses généraux de la Grèce, au lieu que Carthage y prit ses soldats et ses généraux, et en défendit la langue ;† que Flaminius, Scipion, Caton même, ... mais comme eux je parle Grec à votre homme. Il ignore également que Cicéron fut initié à Athènes, et que le nom de Chesterfield se trouve dans les registres d'une célèbre académie de Paris: il jureroit que les Edouards et les Henris ne parlèrent ou du moins ne lurent jamais de François, et si je le pressois, il me soutiendroit peut-être que le roi de Prusse se-

* Plutarch. in Cat. Major. † Justin. xx. 5.

roit

roit déjà maître de Vienne, s'il n'eût pas écrit, en style de Voltaire, les Mémoires de Brandebourg.

Mépriser sa propre langue, rien sans doute de plus honteux. Mais la méprise-t-on à moins qu'on ne donne l'exclusion à toute autre? Cicéron, qui écrivit l'histoire de son consulat en Grec, préféra donc cette langue, lui qui n'eut jamais de rival dans la sienne, qui la croyoit, peut-être par préjugé, beaucoup plus riche que la Grecque,* et qui, s'il ne la rendit pas telle, étendit les bornes de sa juridiction plus que César celles de l'empire.

S'il étoit vrai que le génie insociable des diverses langues empêche celui qui veut les concilier, d'exceller dans aucune, on auroit tort sans doute de s'exposer au risque de corrompre la pureté de celle qui nous est naturelle, sans pouvoir se flatter de réussir dans celle qui ne l'est pas. Mais tant s'en faut que l'expérience ait confirmé cette prétendue crainte des mélanges. Jamais les Romains n'écrivirent mieux en Latin qu'au sortir des écoles Grecques. Le morceau de Cicéron, dont j'ai parlé, nous a probablement valu les chef-d'œuvres Latins de Salluste, et sans l'histoire de Polybe, revue par le héros qui avoit été son disciple, nous n'aurions peut-être jamais eu ni Tite Live ni Tacite.

Toute langue, qui se suffit, est bornée. La vôtre, plus que toute autre, s'est enrichie par ses emprunts. Seroit-il impossible que l'Italien ne pût encore la rendre plus douce, l'Allemand plus com-

* De Finib. lib. iii.

pré-

préhensive, le François plus précise et plus régulière? Semblables à ces lacs dont les eaux s'épurent et s'éclaircissent par le mélange et l'agitation de celles qu'ils reçoivent des fleuves voisins, les langues modernes ne demeurent vivantes que par leur communication, et si je l'osois dire par, leur choc réciproque.

Non, ce n'est point de l'écrivain qui s'exerce à écrire avec pureté dans une langue étrangère, que la sienne a lieu de craindre qu'il ne l'altère mal à propos. Le dégré de perfection, auquel elle peut atteindre, est son objet, et l'analogie sa règle. Il connoît trop les richesses de sa langue, pour la charger de mots inutilement transplantés. Il a étudié son caractère, et ne se permet point de constructions forcées, sous prétexte de se faire lire. Respectant même ses bizarreries, il sait qu'un long usage exige de grands ménagemens, et que l'homme sensé ne se distingue jamais beaucoup, et très rarement le premier.

Qui sont donc les véritables corrupteurs des langues? Ces petits beaux-esprits qui, faute de nouvelles idées, n'ont pour se distinguer que leur néologique jargon; ces jeunes voyageurs qui, de Paris qu'ils ont mal vu, rapportent et font circuler l'expression du jour qu'ils n'ont pas comprise; et plus futiles que les uns et les autres, ces demi-savans, qui croyent donner du relief à leur paradoxes, et de la variété à leur style, par l'introduction de synonimes barbares, dont leur dictionnaire leur a, peut-être à grand'peine, indiqué le sens.

Rarement

Rarement un étranger parvient-il à écrire dans une langue, qui n'est pas la sienne, de manière à n'être pas reconnu. Mais faut-il qu'il ne le soit pas? Lucullus auroit pu se passer d'affecter des Latinismes, de peur d'être pris pour un Grec, et je ne crois pas que vous vous piquiez d'être moins facile à reconnoître pour un Anglois que Lucullus pour un Romain. Mais c'est cela même qui, aux yeux d'un François, vous donnera un nouveau mérite. Il remarquera un mot, un tour étranger à sa langue, et peut-être souhaitera qu'il ne le fût pas. Ces traits saillans, ces figures hardies, ce sacrifice de la règle au sentiment, et de la cadence à la force, lui caractériseront une nation originale, qui mérite d'être étudiée, et qui gagne toujours à l'être. L'individu ne lui échappera pas, et il saura discerner ce que vous devez à votre île, et ce que votre île vous doit.

Quand on ne sait qu'une langue, c'est par les traductions seules qu'on connoît les auteurs étrangers. Suffisent-elles pour en juger? Ferai-je la satyre des personnes qui se consacrent à la pénible tâche de traduire, en affirmant que leur moindre défaut est de nous faire perdre le caractère national et personnel de leurs auteurs? Ah! que ces auteurs n'ont-ils écrit eux-mêmes, quoique mal, dans une autre langue! Mon expression est celle qui accompagne ma pensée. Vous qui me traduisez, sentez-vous ce que j'ai senti? Montaigne seroit toujours Montaigne, s'il eut lui-même été le cuisinier Anglois de ses essais, et j'estimerois vingt fois plus un des livres de Milton écrit en François

ou en Italien par Milton, que les traductions élégantes de Du Boccage et de Rolli.

Que si, dans vos climats si heureusement isolés, quelques personnes jalouses de l'universalité que le François s'est acquis sur le Continent, se plaignoient que vous rompez la dernière digue qui s'oppose à l'inondation, qu'elles me permettent de ne pas regarder comme un grand malheur, qu'une langue commune lie de plus en plus les états de l'Europe, facilite les conférences des ministres, prévienne les longueurs des négociations et les équivoques des traités, fasse souhaiter la paix, et la rende plus durable et plus chère. Le premier pas qu'on doive faire pour s'accorder, c'est de travailler à s'entendre.

Vous venez, Monsieur, de donner un grand exemple. Au milieu des succès de vos armes vous avez honoré les lettres de vos ennemis. Ce dernier triomphe est le plus noble. Puisse-t-il devenir général et réciproque, et le tems venir, où les divers peuples, membres épars de la même famille, s'élevant au-dessus des distinctions partiales d'Anglois, de François, d'Allemand, et de Russe, mériteront le titre d'homme!

J'ai l'honneur d'être avec des sentimens qui ne dépendent d'aucun climat ni d'aucun siècle,

MONSIEUR,

Votre très humble et très obéïsant serviteur,

M. MATY.

Du Musée Britannique,
le 16 Juin, 1761.

ESSAI

ESSAI

SUR

L'ÉTUDE DE LA LITTÉRATURE.

I. L'HISTOIRE des empires est celle de la misère des hommes. L'histoire des sciences est celle de leur grandeur et de leur bonheur. Si mille considérations doivent rendre ce dernier genre d'étude précieux aux yeux du philosophe, cette réflexion doit le rendre bien cher à tout amateur de l'humanité. Idée de l'histoire littéraire.

II. Que je voudrois qu'une vérité aussi consolante ne reçût aucune exception! Mais, hélas! l'homme ne perce que trop souvent dans le cabinet du savant. Dans cet asile de la sagesse, il est encore égaré par les préjugés, déchiré par les passions, avili par les foiblesses.

L'empire de la mode est fondé sur l'inconstance des hommes; empire dont l'origine est si frivole et dont les effets sont si funestes. L'homme de lettres n'ose secouer son joug, et si ses réflexions retardent sa défaite, elles la rendent plus honteuse.

Tous les pays, tous les siècles ont vu quelque science l'objet d'une préférence souvent injuste, pendant que les autres études languissoient dans un

un mépris tout aussi peu raisonnable. La métaphysique et la dialectique sous les successeurs d'Alexandre,* la politique et l'éloquence sous la république Romaine, l'histoire, la poësie dans le siècle d'Auguste, la grammaire et la juriprudence sous le Bas-Empire, la philosophie scholastique dans le treizième siècle, les Belles-Lettres jusqu'aux jours de nos pères, ont fait, tour-à-tour, l'admiration et le mépris des hommes. La physique et les mathématiques sont à présent sur le trône. Elles voyent toutes leurs sœurs prosternées devant elles, enchainées à leur char, ou tout-au-plus occupées à

* Ce siècle fut celui des sectes philosophiques, qui combattoient pour les systêmes de leurs maîtres respectifs, avec tout l'acharnement des théologiens.

L'amour des systêmes produit nécessairement celui des principes généraux ; et celui-ci conduit d'ordinaire au mépris des connoissances de détail.

" L'amour des systêmes, (dit M. Freret,) qui s'empara des esprits après Aristote, fit abandonner aux Grecs l'étude de la nature, et arrêta le progrès de leurs découvertes philosophiques : les raisonnemens subtils prirent la place des expériences : les sciences exactes, la géométrie, l'astronomie, la vraie philosophie disparurent presqu'entièrement. On ne s'occupa plus du soin d'acquérir des connoissances nouvelles, mais de celui de ranger, et de lier les unes aux autres, celles que l'on croyoit avoir, pour en former des systêmes. C'est là ce qui forma toutes les différentes sectes : les meilleurs esprits s'évaporèrent dans les abstractions d'une métaphysique obscure, où les mots tenoient le plus souvent la place des choses, et la dialectique, nommée par Aristote l'instrument de notre esprit, devint chez ses disciples l'objet principal et presque unique de leur application. La vie entière se passoit à étudier l'art du raisonnement, et à ne raisonner jamais, ou du moins à ne raisonner que sur des objets fantastiques." — Mém. de l'Acad. des B. L. tom. vi. p. 159.

orner

orner leur triomphe. Peut-être leur chute n'est pas éloignée.

Il seroit digne d'un habile homme de suivre cette révolution dans les religions, les gouvernemens, les mœurs, qui ont successivement égaré, désolé et corrompu les hommes. Qu'il se gardât bien de chercher un systême; mais qu'il se gardât bien davantage de l'éviter.

Renaissance des Belles-Lettres. Goût qu'on eut pour elles.

III. Si les Grecs n'avoient été esclaves, les Latins seroient encore barbares. Constantinople tomba sous le fer de Mahomet. Les Médicis accueillirent les Muses désolées: ils encouragèrent les lettres. Erasme fit plus, il les cultiva. Homère et Cicéron pénétrèrent dans des contrées inconnues à Alexandre, et invincibles pour les Romains. Ces siècles trouvoient qu'il étoit beau d'étudier les anciens et de les admirer:* le nôtre pense qu'il est plus aisé de les ignorer et de les mépriser. Je crois qu'ils ont tous les deux raison. Le guerrier les lisoit sous sa tente. L'homme d'état les étudioit dans son cabinet. Ce sexe même, qui, content des graces, nous laisse les lumières, embellissoit l'exemple d'une Délie, et souhaitoit de trouver un Tibulle dans son amant.

* Feuillètez la Bibliothèque Latine de Fabricius, le meilleur de tous ceux qui n'ont été que compilateurs: vous y verrez que dans l'espace de quarante ans, après la découverte de l'imprimerie, presque tous les auteurs Latins étoient imprimés, quelques uns même plus d'une fois. Le goût des éditeurs n'égala pas, il est vrai, leur zèle. Les écrivains de l'histoire Auguste parurent avant Tite Live; et l'on donna Aulu-Gelle avant de songer à Virgile.

Elizabeth (ce nom dit tout pour le Sage) apprenoit dans Hérodote à défendre les droits de l'humanité contre un nouveau Xerxes, et au sortir des combats se voyoit célébrée par Eschyle sous le nom des vainqueurs de Salamine.* †

Si Christine préféra la science au gouvernement d'un état, le politique peut la mépriser, le philosophe doit la blâmer, mais l'homme de lettres chérira sa mémoire. Cette reine étudioit les anciens : elle en considéroit les interprètes. Elle distingua ce Saumaise, qui ne mérita ni l'admiration de ses contemporains, ni le mépris dont nous nous efforçons de le combler.

On le poussa trop loin.

IV. Sans doute elle poussa trop loin l'admiration pour ces savans. Souvent leur défenseur, jamais leur zélateur, j'avouerai sans peine que leurs mœurs étoient grossières, leurs travaux quelquefois minutieux ; que leur esprit, noyé dans une érudition pédantesque, commentoit ce qu'il falloit sentir, et compiloit au lieu de raisonner. On étoit assez

* Eschyle a fait une tragédie, (les Perses,) où il a peint avec les couleurs les plus vives, la gloire des Grecs et la consternation des Perses après la journée de Salamine.—V. le Théât. des Grecs du P. Brumoy, tom. ii. p. 171, &c.

† Ecoutons le Président Hénault. " Cette princesse étoit savante. Un jour qu'elle entretenoit Calignon, qui fut depuis Chancelier de Navare, elle lui fit voir une traduction en Latin, qu'elle avoit faite, de quelques tragédies de Sophocles et de deux harangues de Démosthène. Elle lui permit de prendre une copie d'une épigramme Grecque de sa façon ; et elle lui demanda son avis sur des passages de Lycophron, qu'elle avoit alors entre les mains, et dont elle vouloit traduire quelques endroits."—Abrég. Chronolog. in Quart. Paris, 1752, p. 397.

éclairé

éclairé pour sentir l'utilité de leurs recherches; mais l'on n'étoit ni assez raisonnable ni assez poli, pour connoître qu'elles auroient pu être guidées par le flambeau de la philosophie.

Quand il devenoit plus raisonnable.

V. La lumière alloit paroître. Descartes ne fut pas littérateur, mais les Belles-Lettres lui sont bien redevables. Un philosophe éclairé,* héritier de sa méthode, approfondit les vrais principes de la critique. Le Bossu, Boileau, Rapin, Brumoy apprirent aux hommes à connoître mieux le prix des trésors qu'ils possédoient. Une de ces sociétés qui ont mieux immortalisé Louis XIV. qu'une ambition souvent pernicieuse aux hommes, commençoit déjà ces recherches qui réunissent la justesse de l'esprit, l'aménité et l'érudition, où l'on voit tant de découvertes, et quelquefois, ce qui ne cède qu'à peine aux découvertes, une ignorance modeste et savante.

Si les hommes raisonnoient autant lorsqu'ils agissent que lorsqu'ils discourent, les Belles-Lettres seroient devenues l'objet de l'admiration du vulgaire et de l'estime des sages.

Décadence des Belles-Lettres.

VI. C'est de cette époque qu'elles datent le commencement de leur décadence. Le Clerc, à qui les sciences et la liberté doivent des éloges, s'en plaignoit déjà, il y a plus de soixante ans. Mais c'est dans la fameuse dispute des anciens et des modernes qu'elles reçurent le coup mortel. Il n'y a jamais eu un combat aussi inégal. La logique

* M. Le Clerc, dans son excellent *Ars critica*, et dans plusieurs autres de ses ouvrages.

exacte de Terrasson, la philosophie déliée de Fontenelle, le style élégant et heureux de La Motte, le badinage léger de St. Hyacinte, travailloient de concert à réduire Homère au niveau de Chapelain. Leurs adversaires ne leur opposoient qu'un attachement aux minuties, je ne sais quelles prétensions à une supériorité naturelle des anciens, des préjugés, des injures et des citations. Tout le ridicule leur demeura. Il en rejaillit une partie sur ces anciens, dont ils soutenoient la querelle: et chez cette nation aimable, qui a adopté, sans y penser, le principe de Milord Shaftesbury, on ne distingue point les torts et les ridicules.

Depuis ce tems, nos philosophes se sont étonnés que des hommes pussent passer une vie entière à rassembler des faits et des mots; et à se charger la mémoire au lieu de s'éclairer l'esprit. Nos beaux-esprits ont senti quels avantages leur reviendroient de l'ignorance de leurs lecteurs. Ils ont comblé de mépris les anciens, et ceux qui les étudient encore.*†

VII.

* On a ôté à cette étude le nom de Belles-Lettres, qu'une longue prescription sembloit lui avoir consacré, pour y substituer celui d'érudition. (1) Nos littérateurs sont devenus des érudits.

L'Abbé Massieu traitoit cette dernière expression de néologisme en 1721. (2) Changeroit-il de ton à présent? Il siéroit mal à un étranger de vouloir le décider. Je connois tous les droits des grands

† Fontenelle dans sa digression sur les anciens et les modernes, et ailleurs.—Oeuv. de Gresset. tom ii. p. 45.

(1) V. La Motte et D'Alembert.

(2) Massieu dans sa préface aux œuvres de Touroil.

VII. Je voudrois faire succéder à ce tableau quelques réflexions, qui pourront fixer la juste valeur des Belles-Lettres.

Grands hommes littérateurs.

Les exemples des grands hommes ne prouvent rien; Cassini, avant de régler le cours des planètes, crut y lire le destin des hommes.* Cependant, lorsqu'ils sont en grand nombre, ils préviennent avant l'examen, après l'examen ils confirment. On sent d'abord qu'un génie capable de raisonner, une imagination vive et brillante ne goûteroient jamais une science, qui ne seroit que de mémoire. De tous ces hommes qui ont éclairé la terre, plusieurs se sont livrés à l'étude des Belles-Lettres; beaucoup l'ont cultivée; aucun, ou presqu'aucun, ne l'a méprisée. Toute l'antiquité se montroit sans voile aux yeux de Grotius: éclairé par sa lumière, il développoit les oracles sacrés, il combattoit l'ignorance et la superstition, il adoucissoit les horreurs de la guerre: Si Descartes, livré tout entier à sa philosophie, méprisoit toute étude qui ne s'y rapportoit pas, Newton† ne dédaigna pas de con-

grands écrivains sur la langue; mais je voudrois, qu'après avoir reconnu qu'un érudit peut avoir du goût, des vues, de la finesse dans l'esprit, (1) ils ne se servissent pas de ce terme pour désigner un servile admirateur des anciens, d'autant plus aveugle qu'il y a tout vu, hors leurs graces et leurs beautés. (2)

*, Fontenelle dans son Eloge.—VOLTAIRE, tom. xvii. p. 79.

† Newton réformoit la chronologie ordinaire, et y trouvoit des erreurs de cinq à six cens ans. Voyez mes Remarques Critiques sur cette Chronologie.

(1) M. D'Alemb. dans l'art. Erudition de l'Encycl. Françoise.

(2) M. D'Alemb. dans le discours préliminaire de l'Encyclopédie, et ailleurs.

struire un système de chronologie, qui a eu des partisans et beaucoup d'admirateurs : Gassendi, le meilleur philosophe des littérateurs et le meilleur littérateur des philosophes, expliquoit Epicure en critique, et le défendoit en physicien : Leibnitz passoit de ses recherches immenses sur l'histoire aux infiniment-petits. Si son édition de *Martianus Capella* avoit paru, son exemple auroit justifié les littérateurs, ses lumières les auroient éclairés.* Le Dictionnaire de Bayle sera un monument éternel de la force, et de la fécondité de l'érudition combinée avec le génie.

Littérateurs grands hommes.

VIII. Si nous ne faisons attention qu'à ceux qui ont consacré presque tous leurs travaux à la littérature, les vrais connoisseurs sauront toujours distinguer et apprécier l'esprit délicat et étendu d'Erasme, l'exactitude de Casaubon et de Gerard Vossius, la vivacité de Juste-Lipse, le goût, la finesse de Taneguy-le-Febvre, les ressources, la fécondité d'Isaac Vossius, la pénétration hardie de Bentley, l'aménité de Massieu et de Fraguier, la critique solide et éclairée de Sallier, l'esprit profond et philosophique de Le Clerc et de Freret. Ils ne confondront point ces grands hommes avec de simples compilateurs, un Gruter, un Saumaise, un Masson, et tant d'autres, hommes à la vérité utiles par leurs travaux, mais qui ne méritent jamais notre admiration, qui excitent rarement notre goût, et qui quelquefois seulement exigent notre estime.

Le Goût.

IX. Les anciens auteurs ont laissé des modèles

* La vie de Leibnitz par de Neufville, à la tête de sa Théodicée.

pour

pour ceux qui oseront marcher sur leurs traces : des lectures aux autres, où ils pourront puiser les principes du bon goût, et remplir leur loisir par l'étude de ces précieuses productions, où la vérité ne se montre qu'embellie de tous les trésors de l'imagination. Les poëtes et les orateurs doivent peindre la nature. Tout l'univers peut leur fournir des couleurs ; mais parmi cette variété immense on peut ranger sous trois classes les images dont ils se servent : l'homme, la nature, et l'art. Les images de la première espèce, le tableau de l'homme, de ses grandeurs, de ses petitesses, de ses passions, de ses changemens, sont celles qui conduisent le plus sûrement un écrivain à l'immortalité. Chaque fois qu'on lit Euripide, où Térence, on y découvre de nouvelles beautés. Cependant ce n'est ni à la conduite souvent défectueuse de leurs pièces, ni aux finesses cachées de leur heureuse simplicité, que ces poëtes doivent leur renommée. Le cœur se reconnoît dans leurs tableaux vrais et naïfs, et s'y reconnoît avec plaisir.

Trois sources de beautés.

La nature, toute vaste qu'elle est, a fourni peu d'images aux poëtes. Bornés, par leur objet ou par le préjugé des hommes, à son écorce, ils n'ont pu peindre que la successive variété des saisons, une mer irritée par les tempêtes, les zéphirs du printems respirant l'amour et les plaisirs. Un petit nombre de génies ont bientôt épuisé ces tableaux.

X. L'art leur restoit. J'entends par l'art tout ce dont les hommes ont orné ou défiguré la nature, les religions, les gouvernemens, les usages. Ils s'en sont tous servis : et il faut convenir qu'ils ont

Images artificielles.

tous eu raison. Leurs concitoyens et leurs contemporains les entendoient sans peine, et les lisoient avec plaisir. Ils aimoient à retrouver dans les ouvrages des grands hommes de leur nation, tout ce qui avoit rendu leurs ancêtres respectables, tout ce qu'ils regardoient comme sacré, tout ce qu'ils pratiquoient comme utile.

Les mœurs des anciens favorables à la poësie dans l'art militaire.

XI. Les mœurs des anciens étoient plus favorables à la poësie que les nôtres : c'est une forte présomption qu'ils nous y ont surpassés.

A mesure que les arts se sont perfectionnés, les ressorts se sont simplifiés. Dans la guerre, dans la politique, dans la religion, de plus grands effets ont été produits par des causes plus simples. Sans doute les Maurice et les Cumberland * entendoient mieux l'art militaire que les Achille et les Ajax :

" Tels ne parurent point aux rives du Scamandre,
" Sous ces murs tant vantés que Pyrrhus mit en cendre,
" Ces antiques héros qui montés sur un char
" Combattoient en désordre et marchoient au hasard."†

Cependant les batailles du poëte François sont-elles diversifiées comme celles du poëte Grec? Ses héros sont-ils aussi intéressans? Tous ces combats

* Je n'ai point cherché à faire un compliment à son A. R. Mgr. le Duc de Cumberland, dont je respecte infiniment la naissance et le rang, sans oser apprécier ses talens militaires. Si l'on se rappelle que les vers suivans sont tirés du poëme sur la bataille de Fontenoy, on sentira que c'est plutôt M. de Voltaire qui parle que moi. Je ne crois pas cette remarque inutile. Des gens d'esprit s'y sont trompés.

† Oeuvres de Volt. tom. ii. p. 300.

singu-

singuliers des chefs, tous ces longs discours aux mourans, toutes ces rencontres inattendues, prouvent l'enfance de l'art, mais donnent au poëte le moyen de nous faire connoître ses héros, et de nous intéresser à leur destin. Aujourd'hui les armées sont de vastes machines animées par le souffle du général. La Muse se refuse à la description de ses manœuvres : elle n'ose percer ce tourbillon de poudre et de poussière, qui cache à ses yeux le brave et le lâche, le chef et le soldat.

Dans la politique.

XII. Les anciennes républiques de la Grèce ignoroient les premiers principes d'un bon gouvernement. Le peuple s'assembloit en tumulte pour décider plutôt que pour délibérer. Leurs factions étoient furieuses et immortelles, leurs séditions fréquentes et terribles, leurs plus beaux jours remplis de méfiance, d'envie et de confusion :* leurs citoyens étoient malheureux, mais leurs écrivains, l'imagination échauffée par ces affreux objets, les peignoient comme ils les sentoient. La tranquille administration des loix, ces arrêts salutaires qui, sortis du cabinet d'un seul ou du conseil d'un petit nombre, vont répandre la félicité chez un peuple entier, n'excitent chez le poëte que l'admiration, la plus froide de toutes les passions.

Dans la religion.

XIII. La mythologie ancienne qui animoit toute la nature, étendoit son influence sur la plume du

* Voy. le iii. L. de Thucydide.

Diodore de Sicile, depuis le L. xi. jusqu'au L. xx. presque par tout.

La Préface de l'Abbé Terrasson au iii. tom. de sa Traduction de Diodore de Sicile, et Hume's Political Essays, p. 191.

poëte.

poëte. Inspiré par la muse, il chantoit les attributs, les aventures, et les malheurs dës dieux. L'Etre infini, que la religion et la philosophie nous ont fait connoître, est au-dessus de ses chants: le sublime à son égard devient puérile. Le *Fiat* de Moïse nous frappe;* mais la raison ne sauroit suivre les travaux de la Divinité qui ébranle sans efforts et sans instrumens des millions de mondes, et l'imagination ne peut voir avec plaisir les diables de Milton, combattre pendant deux jours les armées du Tout Puissant.†

Les anciens connoissoient leurs avantages, et les employoient avec succès. Ces chef-d'œuvres que nous admirons encore en sont la meilleure preuve.

Moyens de sentir les beautés.

XIV. Mais nous, placés sous un autre ciel, nés dans un autre siècle, nous perdrions nécessairement toutes ces beautés, faute de pouvoir nous placer au même point de vue, où se trouvoient les Grecs et les Romains. Une connoissance détaillée de leur siècle est le seul moyen qui puisse nous y conduire. Quelques idées superficielles, quelques

* V. les pièces de Huet et de Despréaux, dans le iii. tom. des Oeuvres de celui-ci.

† Le compas d'or dont le Créateur mesure l'univers étonne chez Milton. Peut-être chez lui est-il puérile: chez Homère il eût été sublime. Nos idées philosophiques de la Divinité nuisent au poëte. Les mêmes ornemens qui auroient relevé le Jupiter des Grecs, la défigurent. Le beau génie de Milton lutte contre le systême de sa religion, et ne paroît jamais si grand que lorsqu'il en est un peu affranchi: pendant qu'un Properce, déclamateur froid et foible, ne doit sa renommée qu'au spectacle riant de sa mythologie.

lumières

lumières puisées au besoin dans un commentaire, ne nous laisseront saisir que les beautés les plus sensibles et les plus apparentes : toutes les graces, toutes les finesses de leurs ouvrages nous échapperont ; et nous traiterons de gens sans goût leurs contemporains, pour leur avoir prodigué des éloges, dont notre ignorance nous empêchera de sentir la justesse. La connoissance de l'antiquité, voilà notre vrai commentaire : mais ce qui est plus nécessaire encore, c'est un certain esprit qui en est le résultat ; esprit qui non seulement nous fait connoître les choses, mais qui nous familiarise avec elles, et nous donne à leur égard les yeux des anciens. Le fameux exemple de Perrault peut faire sentir ce que je veux dire : la grossièreté des siècles héroïques choquoit le Parisien. En vain Boileau lui remontroit-il qu'Homère vouloit et devoit peindre les Grecs, et non point les François ; son esprit demeuroit convaincu, sans être persuadé.* Un goût antique (j'entends pour les idées de convention) l'eût éclairé plus que toutes les leçons de son adversaire.

Images artificielles tiennent à l'amour de la gloire.

XV. J'ai dit, il y a un moment, que la raison autorisoit ces images artificielles ; mais au tribunal de l'amour de la gloire, je ne sais si la décision seroit la même. Nous aimons tous la gloire : mais rien n'est plus différent que la nature et le dégré de cet amour. Chaque homme varie dans sa manière de l'aimer. Cet écrivain n'aime que les éloges de ses contemporains. La mort met fin à

* V. les Remarques de M. Despréaux sur Longin.

toutes

toutes ses espérances et à toutes ses craintes. Le tombeau qui couvre son corps peut ensevelir son nom. Un tel homme peut sans scrupule employer des images familières aux seuls juges dont il recherche les applaudissemens. Cet autre lègue son nom à la postérité la plus reculée.* Il se plait à penser que, mille ans après sa mort, l'Indien des bords du Gange, et le Laponois au milieu de ses glaces, liront ses ouvrages, et porteront envie au pays et au siècle qui l'ont vû naître.

Celui qui écrit pour tous les hommes ne doit puiser que dans des sources communes à tous les hommes, dans leur cœur et dans le spectacle de la nature. Le seul orgueil peut l'engager à passer ces limites. Il peut présumer que la beauté de ses écrits lui assurera toujours des Burmans, qui travailleront à l'expliquer, et qui l'admireront encore plus, parcequ'ils l'auront expliqué.

Et à la nature du sujet.

XVI. Non-seulement le caractère de l'auteur, mais encore celui de son ouvrage, influe à cet égard sur sa conduite. La haute poësie, l'épopée, la tragédie, et l'ode emprunteront plus rarement ces images que la comédie et la satire, parcequ'elles peignent les passions, et que celles-ci crayonnent les mœurs. Horace et Plaute sont presqu'inintelligibles à quiconque n'a pas appris à vivre, et à penser comme le peuple Romain. Le rival de Plaute, l'élégant Térence, est mieux entendu, parcequ'il a sacrifié la plaisanterie au bon goût, au lieu que Plaute a immolé les bienséances à la

* Vie de Bacon par Mallet, p. 27.

plaisanterie.

plaisanterie. Térence songeoit qu'il peignoit des Athéniens; tout dans ses pièces est Grec, hormis le langage:* Plaute savoit qu'il parloit à des Romains: on retrouve chez lui à Thèbes, à Athènes, à Calydon, les mœurs, les loix et jusqu'aux bâtimens de Rome.†

XVII. Dans les poëtes héroïques, les mœurs, bien qu'elles ne fassent pas le fond de leurs tableaux, en ornent souvent le lointain. Il est impossible de sentir le plan, l'art, et les détails de Virgile, sans être instruit à fonds de l'histoire, des loix, et de la religion des Romains, de la géographie de l'Italie, du caractère d'Auguste, de la relation singulière et unique que ce Prince soutenoit avec le sénat et le peuple.‡ Rien de plus frappant, et de plus intéressant pour ce peuple, que le contraste de Rome couverte de paille, renfermant trois mille citoyens dans ses murs,§ avec cette même Rome capitale de l'univers, dont les maisons étoient des palais, les citoyens des princes, et les provinces des

Contraste de l'enfance et de la grandeur de Rome.

* V. Terent. Eunuch. Act. ii. Sc. ii. Heauton. Act. i. Sc. i. Les *Cupedinarii* dont parle Térence ne détruisent point cette réflexion. Ce mot (quand même on n'adopteroit pas la conjecture de Saumaise) étoit devenu d'un nom propre, un nom appellatif. V. Térence Eunuch. Act. ii. Sc. ii.

† Amphytr. Act. i. Sc. i. Quid faciam nunc, si Tresviri me in carcerem compegerint, &c.

‡ V. les Dissertations de M. de la Bleterie sur le pouvoir des Empereurs. Mém de l'Acad. des Belles-Lettres, tom. xix. p. 357—457. tom. xxi. p. 299, &c. tom. xxiv. p. 261, &c. p. 279, &c.

§ Varron de Ling. Latina, L. iv. Dionys. Halycarn. L. xi. p. 76. Plutarch. in Romul.

empires.

empires. Puisque Florus a su saisir ce contraste,* on peut croire que Virgile ne l'a pas manqué. Il l'a peint des traits d'un grand maître. Evandre conduit son hôte par ce village, où tout, jusqu'au monarque, respiroit la rusticité. Il lui en explique les antiquités, et le poëte laisse habilement entrevoir à quoi ce village, ce capitole futur, caché par les ronces, étoit réservé.† Que ce tableau est

* Voyez ses paroles: "Sora (quis credat?) et Algidum terrori fuerunt. Satricum et Corniculum provinciæ. De Verulis et Bovillis pudet; sed triumphavimus. Tibur nunc suburbanum, et æstivæ Præneste, deliciæ, nuncupatis in capitolio votis petebantur. Idem tunc Fæsulæ, quod Carræ nuper. Idem nemus Aricinum, quod Hercynius saltus: Fregellæ quod Gessoriacum: Tiberis quod Euphrates. Coriolos, quoque, proh pudor! victos, adeo gloriæ fuisse ut captum oppidum C. Marcius Coriolanus, quasi Numantiam aut Africam, nomini induerit extant, et parta de Antio spolia, quos Mœnius in suggestu fori, captâ hostium classi, suffixit; si tamen illa, classis: nam sex fuere rostratæ. Sed hic numerus illis initiis navale bellum fuit." (1) Properce a entrevu cette idée, mais confusément.

"Cossus, at insequitur Veïentes cæde Tolumni
Vincere dum Veïos posse, laboris erat.
Nec dum ultra Tiberim, belli sonus, ultima præda
Nomentum, et captæ jugera terna Coræ." (2)

Mais dans toute la tirade il mêle deux idées, qui par elles-mêmes et par leurs effets, sont très différentes. La comparaison de Rome florissante avec Rome naissante, pénètre l'ame d'un sentiment de grandeur et de plaisir. Au lieu que ces campagnes incultes où paroissoient à peine les débris de l'ancienne Veïes, inspirent la mélancolie et l'attendrissement.

† Virg. Æned. L. viii. v. 185—370.

Hinc ad Tarpeïam sedem et Capitolia ducit,
Aurea nunc, olim sylvestribus horrida dumis.
——— armenta videbant
Romanoque foro et lautis mugire Carinis.

(1) L. Annæi Flori, L. i. c. xi. (2) Propertii Eleg. L. iv. Eleg. xi. v. 23.

vif!

vif! Que ce contraste est parlant pour un homme instruit dans l'antiquité! Qu'il est fade aux yeux de celui qui n'apporte à la lecture de Virgile, d'autre préparation qu'un goût naturel, et quelque connoissance de la langue Latine!

XVIII. Mieux on possède l'antiquité, plus on admire l'art de ce poëte. Son sujet étoit assez mince. La fuite d'une bande d'exilés, le combat de quelques villageois, l'établissement d'une bicoque, voilà les travaux tant vantés du pieux Enée. Mais le poëte les a annoblis, et il a su, en les annoblissant, les rendre encore plus intéressans. Par une illusion trop fine pour ne pas se dérober au commun des lecteurs, et trop heureuse pour déplaire aux juges, il embellit les mœurs des siècles héroïques, mais il les embellit sans les déguiser.* Le pâtre Latinus et le séditieux Turnus sont transformés en monarques puissans. Toute l'Italie craint pour sa liberté. Enée triomphe des hommes et des dieux. Virgile sait encore faire rejaillir sur les Troyens toute la gloire des Romains. Le fondateur de Rome fait disparoître celui de La- Art de Virgile.

* Rien de plus difficile pour un écrivain élevé dans le luxe, que de peindre sans bassesse des mœurs simples. Lisez l'Epitre de Penelope dans Ovide, vous vous y sentirez révolté de cette même rusticité qui vous enchante chez Homère. Lisez Mademoiselle de Scudéry, vous serez désagréablement surpris de retrouver à la cour de Tomyris la pompe de celle de Louis XIV. Il faut être fait à ces mœurs pour en saisir le ton. La réflexion a tenu lieu d'expérience à Virgile, et peut-être à Fenelon. Ils ont connu qu'il les falloit orner un peu, pour ménager la délicatesse de leurs concitoyens; mais qu'on choqueroit cette même délicatesse, si on les fardoit beaucoup.

vinium. C'est un feu qui s'allume. Bientôt il embrasera toute la terre. Enée (si j'ose hasarder l'expression) contient le germe de tous ses descendans. Assiégé dans son camp, il nous rappelle César et Alexia.* Nous ne partageons point notre admiration.

Jamais Virgile n'employe mieux cet art, que lorsque, descendu aux enfers avec son héros, son imagination en paroît affranchie. Il n'y crée point d'êtres nouveaux et fantasques. Romulus et Brutus, Scipion et César s'y montrent, tels que Rome les admira ou les craignit.

Les Georgiques.

XIX. On lit les Georgiques avec ce goût vif qu'on doit au beau, et avec ce plaisir délicieux que l'aménité de leur objet inspire à toute ame honnête et sensible. On pourroit cependant sentir croître son admiration, si l'on découvroit chez leur auteur un but aussi relevé que l'exécution en est achevée. Je puise toujours mes exemples chez Virgile. Ses beaux vers et les préceptes de son ami Horace, fixèrent le goût des Romains, et peuvent instruire la postérité la plus reculée. Mais pour développer mes idées, il faut les prendre d'un peu loin.

Les vétérans.

XX. Les premiers Romains combattoient pour la gloire et pour la patrie. Depuis le siège de Veïes† ils recevoient une paye assez modique, et

* J'aurois dû dire Alesia. Alexia est une leçon fautive de quelques éditions des commentaires; mais les plus anciens manuscrits, d'accord avec les autres écrivains, portent constamment Alesia. (1)

† Liv. L. iv. c. 59, 60.

(1) Notice de l'ancienne Gaule, par M. d'Anville, p. 49.

quelquefois

quelquefois des récompenses après les triomphes;* mais ils les recevoient comme une grace, et non comme une dette. La guerre finie, chaque soldat, devenu citoyen, se retiroit dans sa cabane et y suspendoit ses armes inutiles, prêt à les reprendre au premier signal.

Quand Sylla rendit la tranquillité à la république, les choses étoient bien changées. Plus de trois cens mille hommes, accoutumés au carnage et au luxe,† sans biens, sans patrie, sans principes, exigeoient des récompenses. Si le dictateur les leur avoit données en argent, suivant le taux établi ensuite par Auguste, elles lui auroient couté plus de trente-deux millions de notre monnoye,‡ somme immense

* Liv. L. xxx. c. 45, &c. Arbuthnot's Tables, p. 181, &c.

† Sallust in Bell. Catilin. p. 22. Edit. Thysii.

‡ Ce taux étoit de trois mille drachmes, ou douze mille sesterces pour le simple légionaire,(1) du double pour le cavalier et le centenier, et du quadruple pour le tribun.(2) La légion Romaine, depuis l'augmentation de Marius,(3) étoit de six mille fantassins, et de trois cens chevaux. Ce grand corps n'avoit que soixante-six officiers, savoir soixante centeniers et six tribuns. Voilà le calcul:

	Liv. Sterl.
282,000 légionaires à 3000 drachmes ou 12,000 sesterces, ou £105 sterling chacun,	28,905,000
2,820 centeniers et 14,100 cavaliers à 6000 drachmes ou 210 livres sterling chacun,	3,468,600
282 tribuns à 12,000 drachmes ou £410 chacun,	115,620
En tout	£32,489,220

Suivant les calculs de M. Arbuthnot cette somme ne seroit que

(1) Dion. Cass. L. liv. Lips. Ex. ad. L. i. Annal. Tacit. C.
(2) Wotton's History of Rome, p. 154. (3) Rosin. Antiq. p. 964.

immense dans les tems les plus prospères, mais alors au-dessus des facultés de la république. Sylla embrassa un parti, que la nécessité et son intérêt particulier, plutôt que le bien de l'état, lui dictèrent: il donna des terres aux soldats. Quarante-sept légions furent dispersées dans l'Italie. On fonda vingt-quatre colonies militaires.* Expédient ruineux: si on les mêloit, ils quittoient leurs habitations pour se retrouver; si on les laissoit en corps, le premier séditieux y trouvoit une armée toute prête.† Ces vieux guerriers ennuyés du repos, et trouvant au-dessous d'eux d'acheter par la sueur ce qui pouvoit ne couter que du sang,‡ dissipèrent leurs nouveaux biens par la débauche, et n'espérant de salut que dans une guerre civile, servirent puissamment les desseins de Catilina.§ Auguste, pressé par les mêmes embarras, suivit le même plan, et en crai-

de £30,705,220, la drachme valant $7\frac{3}{4}$ sous d'Angleterre.(1) Mais quelques recherches que j'aie faites, la drachme Attique des derniers tems, égale au denier Romain en poids comme en valeur, valoit $8\frac{1}{5}$ de cette monnoye.(2)

* Liv. l. lxxxix. Epitom. Freinsheim. Suppl. l. lxxxix. c. 34.

Sur l'article des colonies militaires on peut consulter les Cenotaphia Pisana du Cardinal Norris. Le second chapitre de sa première dissertation contient des détails très instructifs sur cette matière.

† Tacit. Annal. xiv. p. 249. Edit. Lipsii.

‡ Tacit. de Mor. German. p. 441.

§ Sallust. in Bell. Catilin. p. 40. Cicero in Catilin. Orat. ii. c. 9.

(1) Arbuth. Tables, p. 15.

(2) V. mes Rem. MSS. sur les poids, &c. des anciens. Hooper, p. 108, et Eissenschmidt, p. 23, &c.

gnit

gnit les mêmes suites. La triste Italie fumoit encore

" Des feux qu'a rallumé sa liberté mourante."*

Les hardis vétérans n'avoient acheté leurs possessions que par une guerre sanglante, et leurs fréquens actes de violence montroient assez qu'ils se croyoient toujours les armes à la main.†

XXI. Qu'y avoit-il alors de plûs assorti à la douce politique d'Auguste, que d'employer les chants harmonieux de son ami, pour les réconcilier à leur nouvel état? Aussi lui conseilla-t-il de composer cet ouvrage. But de Virgile.

Da facilem cursum, atque audacibus annue cœptis;
Ignarosque viæ mecum miseratus agrestes,
Ingredere; et votis jam nunc assuesce vocari.‡

L'agriculture avoit cependant plus de cinquante écrivains Grecs;§ les livres de Caton et de Varron étoient des guides plus sûrs, plus minutieux, et plus exacts que ne pouvoit l'être un poëte. Mais il falloit faire goûter à des soldats le repos de la campagne plutôt que de les instruire dans les principes de l'agriculture: de là toutes ces descriptions touchantes des plaisirs innocens du campagnard, ses jeux, ses foyers, ses retraites délicieuses opposées aux amusemens frivoles des hommes, et à leurs affaires plus frivoles que leurs amusemens.

* Racin. Mithrid. Act. iii. Sc. 1.

† V. Donat. in Vit. Virgil. Virgil, Eclog. ix. v. 2, &c.

‡ Virg. Georg. l. i. v. 40. § Varro de Re Rustic. l. i. c. 1.

Il y a dans ce tableau de ces traits vifs et inattendus, de ces détours cachés et heureux, qui montrent dans Virgile, un génie pour la satire, que des vues supérieures et la bonté de son cœur l'empêchoient seules de cultiver.* Quel vétéran ne se reconnoissoit pas dans le vieillard Corycien?† Comme eux accoutumé aux armes dès sa jeunesse, il trouvoit enfin le bonheur dans une retraite sauvage, que ses travaux avoient transformée en un lieu de délices.‡

L'Italien, las de mener une vie remplie de craintes légitimes, déploroit avec Virgile les malheurs du tems, et plaignoit son prince de se voir emporté par la violence des vétérans,

Ut cum carceribus sese effudêre quadrigæ,
Addunt in spatium, et frustra retinacula tendens
Fertur equis auriga, neque audit currus habenas,§

et recommençoit ses travaux dans l'espoir d'un nouveau siècle d'or.

Son succès. XXII. Si l'on adopte mes idées, Virgile n'est plus un simple écrivain, qui décrit les travaux rustiques. C'est un nouvel Orphée, qui ne manie sa lyre, que pour faire déposer aux sauvages leur férocité,

* Hic petit excidiis urbem miserosque penates,
Ut gemmâ bibat, et Sarrano dormiat ostro.
Virg. Georg. L. ii. v. 505, &c.

† Virg. Geor. L. iv. v. 125, et seq.

‡ Il étoit du nombre des pirates auxquels Pompée avoit donné des terres. V. Serv. in Loc. et Vell. Pater. L. ii. p. 56.

§ Virg. Georg. L. i. v. 512.

rocité, et pour les réunir par les liens des mœurs et des loix.*

Ses chants produisirent cette merveille. Les vétérans s'accoutumèrent insensiblement au repos. Ils passèrent en paix les trente ans qui s'écoulèrent avant qu'Auguste eût établi, non sans beaucoup de difficulté, un trésor militaire pour les payer en argent.†

XXIII. Aristote, qui portoit la lumière dans les ténèbres de la nature et de l'art, est le père de la critique. Le tems, dont la justice lente, mais sûre, met enfin la vérité à la place de l'erreur, a brisé les statues du philosophe, mais a confirmé les décisions du critique. Destitué d'observations, il a donné des chimères pour des faits. Formé dans l'école de Platon, et dans les écrits d'Homère, de Sophocle, d'Euripide et de Thucydide, il a puisé ses règles dans la nature des choses et dans la connoissance du cœur humain. Il les a éclaircies par les exemples des plus grands modèles. LA CRITIQUE. Idée de la critique.

Deux mille ans se sont écoulés depuis Aristote. Les critiques ont perfectionné leur art. Cependant ils ne sont pas encore d'accord sur l'objet de leurs travaux. Les le Clerc, les Cousin, les Desmaiseaux, les de Sainte-Marthe,‡ nous en offrent

* Sylvestres homines sacer interpresque Deorum
Cædibus et victu fædo deterruit Orpheus;
Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones.
Horat. Ars Poet. v. 391.

† Tillemont. Hist. des Emper. Tacit. Annal. L. i. p. 39. Dionys. L. iv. p. 565. Sueton. in August. c. 49.

‡ Clerici Ars Crit. L. i. c. 1.

des définitions différentes. Pour moi, je les crois toutes ou trop partiales, ou trop arbitraires. La critique est, selon moi, l'art de juger des écrits et des écrivains, ce qu'ils ont dit, s'ils l'ont bien dit, s'ils ont dit vrai.* De la première de ces branches découle la grammaire, la connoissance des langues et des manuscrits, le discernement des ouvrages supposés, le rétablissement des endroits corrompus. Toute la théorie de la poësie et de l'éloquence se tire de la seconde. La troisième ouvre un champ immense, l'examen et la critique des faits. On pourroit donc distinguer la nation des critiques, en critiques grammairiens, en critiques rhéteurs et en critiques historiens. Les prétensions exclusives des premiers ont nui non seulement à leur travail, mais à celui de leurs confrères.

Matériaux du critique.

XXIV. Tout ce qu'ont été les hommes, tout ce que le génie a créé, tout ce que la raison a pesé, tout ce que le travail a recueilli, voilà le département de la critique. La justesse d'esprit, la finesse, la pénétration, sont toutes nécessaires pour l'exercer dignement. Je suis le littérateur dans son cabinet, je le vois entouré des productions de tous les siècles: sa bibliothèque en est remplie: son esprit en est éclairé, sans en être chargé. Il étend ses regards de tous côtés. L'auteur le plus éloigné du travail de l'instant, n'est pas oublié: un trait lumineux pourroit s'y rencontrer, qui confirmeroit les découvertes

* Il faut borner ce vrai au vrai historique, à la vérité de leurs témoignages, et non de leurs opinions. Cette dernière espèce de vérité est plutôt du ressort de la logique que de celui de la critique.

vertes du critique ou qui ébranleroit ses hypothèses. Le travail de l'érudit est achevé. Le philosophe de nos jours s'y arrête et loue la mémoire du compilateur. Celui-ci en est quelquefois la dupe, et prend les matériaux pour l'édifice.

Opérations du critique.

XXV. Mais le vrai critique sent que sa tâche ne fait que commencer. Il pèse, il combine, il doute, il décide. Exact et impartial, il ne se rend qu'à la raison, ou à l'autorité qui est la raison des faits.* Le nom le plus respectable le cède quelquefois au témoignage d'écrivains auxquels les circonstances seules donnent un poids momentané. Prompt et fécond en ressources, mais sans fausse subtilité, il ose sacrifier l'hypothèse la plus brillante, la plus spécieuse, et ne fait point parler à ses maîtres le langage de ses conjectures. Ami de la vérité, il cherche le genre de preuves qui convient à son sujet, et il s'en contente. Il ne porte point la faux de l'analyse sur ces beautés délicates, qui se fanent sous la touche la moins rude; mais aussi, peu content d'une admiration stérile, il fouille jusques dans les principes les plus cachés du cœur humain, pour se rendre raison de ses plaisirs et de ses dégoûts. Modeste et sensé il n'étale point ses conjectures comme des vérités, ses inductions comme des faits, ses vraisemblances comme des démonstrations.

La critique une bonne logique.

XXVI. On a dit que la géométrie étoit une bonne logique, et l'on a cru lui donner un grand éloge: il est plus glorieux aux sciences de développer ou de perfectionner l'homme, que de reculer

* C'est-à-dire, l'autorité combinée avec l'expérience.

les bornes de l'univers. Mais la critique ne peut-elle pas partager ce titre? Elle a même cet avantage: la géométrie s'occupe de démonstrations qui ne se trouvent que chez elle; la critique balance les différens dégrés de vraisemblance. C'est en les comparant que nous réglons tous les jours nos actions, que nous décidons souvent de notre sort.* Balançons des vraisemblances critiques.

Controverse sur l'histoire Romaine.

XXVII. Notre siècle, qui se croit destiné à changer les loix en tout genre, a enfanté un Pirrhonisme historique, utile et dangereux. M. de Pouilly, esprit brillant et superficiel, qui citoit plus qu'il ne lisoit, douta de la certitude† des cinq premiers siècles de Rome; mais son imagination peu faite pour ces recherches, céda facilement à l'érudition et à la critique de M. Freret et de l'Abbé Sallier.‡ M. de Beaufort fit revivre cette controverse, et l'histoire Romaine souffrit beaucoup des attaques d'un écrivain, qui savoit douter et qui savoit décider.

Traité entre Rome et Carthage.

XXVIII. Un traité des Romains et des Carthaginois devint entre ses mains une objection accablante.§ Ce traité se rencontre chez Polybe,

* Il s'agit principalement des élémens de la géométrie et de ceux de la critique.

† Une définition claire de cette certitude sur laquelle on se disputoit, auroit pu abréger la controverse. " C'est la certitude historique." Mais cette certitude varie de siècle en siècle. Je crois en gros à l'existence et aux actions de Charlemagne: mais la certitude que j'en ai, n'est point égale à celle des exploits de Henri quatre.

‡ V. Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, tom. vi. p. 14—190.

§ Dissert. sur l'Incertit. de l'Hist. Rom. p. 33—46.

historien

historien exact et éclairé.* L'original se conservoit à Rome de son tems. Cependant ce monument authentique contredit tous les historiens. L. Brutus et M. Horatius y paroissent comme exerçant le consulat ensemble, quoiqu'Horatius n'y parvint qu'après la mort de Brutus. Les Romains y ont des sujets qui n'étoient encore que leurs alliés. On entend parler de la marine d'un peuple qui ne construisit ses premiers vaisseaux que dans la première guerre Punique, deux cens cinquante ans après le consulat de Brutus. Quelles conclusions fatales ne tire-t-on pas de cette contrariété? Elles sont toutes au désavantage des historiens.

XXIX. Cette objection a fort embarrassé les adversaires de M. de Beaufort. Ils ont douté de l'authenticité de ce monument original: ils en ont avancé la date. Tachons par une explication vraisemblable de concilier le monument et les historiens. Séparons d'abord la date d'avec le corps du traité. Celui-ci est du tems de Brutus. Celle-là est de la façon de Polybe ou de ses antiquaires Romains. Les noms des consuls ne se lisoient jamais dans les traités solemnels, dans les *fœdera* consacrés par toutes les cérémonies de la religion. Les seuls ministres de cette religion, les *féciaux*, les signoient: et cette circonstance distinguoit les *fœdera* et les *sponsiones*. Nous devons ce détail à Tite Live.† Il fait disparoître la difficulté. Les antiquaires

Le traité éclairci.

Les consuls.

* Polyb. Hist. L. iii. c. 22.

† Spoponderunt consules, legati, quæstores, tribuni militum, nominaque eorum qui spoponderunt adhuc extant, ubi si ex fœdere

antiquaires auront pris les féciaux pour les consuls. Mais sans songer à cette méprise, ces antiquaires, que rien n'obligeoit à la précision dans l'explication des monumens publics, ont marqué l'année du régifuge, par les noms célèbres du fondateur de la liberté et de celui du capitole. Il leur importoit peu de s'assurer s'ils exercèrent le consulat ensemble.

Les sujets des Romains.

XXX. Les peuples d'Ardée, d'Antium, de Terracine n'étoient point sujets des Romains, ou s'ils l'étoient, les historiens nous ont donné une idée très fausse de l'étendue de la république. Transportons-nous dans le siècle de Brutus, et puisons dans la politique des Romains, une définition du terme d'allié assez éloignée de la nôtre. Rome, quoique la dernière colonie des Latins, songea de bonne heure à réunir toute cette nation sous ses loix. Sa discipline, ses héros et ses victoires lui acquirent bientôt une supériorité décidée. Fiers, mais politiques, les Romains en usèrent avec une sagesse digne de leur bonheur. Ils comprirent que des cités mal-asservies arrêteroient les armes, épuiseroient les trésors, et corromproient les mœurs de la république. Sous le nom plus spécieux d'alliés, ils surent faire aimer leur joug aux vaincus. Ceux-ci consentirent avec plaisir à reconnoître Rome pour la capitale de la nation Latine, et à lui fournir un corps de troupes dans toutes ses guerres. La république ne leur devoit qu'une protection, marque de sa souveraineté et qui leur coutoit si

fœdere acta res esset præterquam duorum fecialium non extarent. Tit. Liv. L. ix. c. 5.

cher.

cher. Ces peuples étoient alliés de Rome, mais ils virent bientôt eux-mêmes qu'ils en étoient esclaves.*

XXXI. Cette explication diminue la difficulté, me dira-t-on, mais ne la dissipe pas. Υπηκοοι, l'expression dont se sert Polybe, signifie sujet, dans le sens propre du mot. Je ne le contesterai pas. Mais nous n'avons que la traduction de ce traité; et si l'on accorde à ses copies une confiance conditionelle pour le fond des choses, il ne doit pas être permis de rien conclure de leurs expressions prises à la rigueur. Les assemblages d'idées sont si arbitraires, les nuances si légères, les langues si différentes, que le plus habile traducteur peut chercher des expressions équivalentes, mais n'en trouve guères que de semblables.† Le langage de ce traité étoit ancien. Polybe se fia aux antiquaires Romains. La vanité leur grossit les objets. *Fœderati* ne signifie pas des alliés égaux: rendons-le, dirent ils, par sujets.

XXXII. La marine des Romains embarrasse encore nos critiques. Polybe nous assure que la flotte de Duillius fut leur premier essai dans ce genre.‡ Eh bien, Polybe se trompe, puisqu'il se contredit; voilà toute ma conclusion. Mais en admettant même son récit, l'histoire Romaine ne s'écrouleroit cependant pas. Voici une hypothèse

Leur marine.

* Tit. Liv. L. viii. c. 4.

Le préteur Annius appelle le gouvernement des Romains, *Regnum impotens.*

† V. Cleric. Ars Critic. L. ii. c. 2. § 1, 2, 3.

‡ Polyb. L. i. c. 20.

qui

qui explique ce phénomène d'une manière raisonnable; et c'est tout ce qu'on est en droit d'exiger d'une hypothèse. Tarquin opprime le peuple et les soldats. Il s'approprie tout le butin. On se dégoûte de la milice. On équipe de petits bâtimens qui font des courses sur mer. La république naissante les protège, mais met un frein par ce traité à leurs déprédations. Des guerres continuelles, la paye qu'on accorde aux troupes de terre, font négliger la marine; et dans un siècle ou deux, on oublie qu'elle a jamais existé.* Polybe aura parlé d'une façon un peu trop générale.

XXXIII. D'ailleurs la première marine des Romains ne pouvoit être composée que de bâtimens à cinquante rames. Gelon et Hieron construisirent des vaisseaux plus grands.† Les Grecs et les Carthaginois les imitèrent; et dans la première guerre Punique, les Romains mirent en mer de ces vaisseaux à trois ou quatre rangs de rames, qui étonnent encore nos antiquaires et nos méchaniciens. Cet armement étoit bien propre à faire oublier leurs essais antiques et grossiers.‡

Réflexions sur cette dispute.

XXXIV. J'ai défendu avec plaisir une histoire

* Je ne dis rien de la flotte qui parut devant Tarente. Je crois que les vaisseaux appartenoient aux habitans de Thuricun. Voyez Freinsheim Supplem. Livian. L. xii. c. 8.

† Arbuthnot's Tables, p. 225. Hist. du commerce des anciens, par Huet. c. 221.

‡ On peut voir une autre hypothèse du célèbre M. Freret. Elle plait par sa simplicité, mais elle me paroît insoutenable.— Voy. Mémoires de l'Académ. des Belles-Lettres, tom. xviii. p. 102, &c.

utile

utile et intéressante. Mais j'ai voulu surtout montrer par ces réflexions, combien sont délicates les discussions de la critique, où il ne s'agit pas de saisir la démonstration, mais de comparer le poids des vraisemblances opposées ; et combien il faut se défier des systêmes les plus éblouissans, puisqu'il y en a si peu qui soutiennent l'épreuve d'un examen libre et attentif.

XXXV. Une nouvelle considération embarrasse la critique d'une nouvelle difficulté. Il est des sciences qui ne sont que des connoissances : leurs principes sont des vérités de spéculation et non des maximes de conduite. Il est plus facile de comprendre stérilement une proposition, que de se la rendre familière, de l'appliquer avec justesse, de s'en servir comme d'un guide dans ses études, et d'un flambeau dans ses découvertes.

La critique une pratique sans être une routine.

La marche de la critique n'est point une routine. Ses principes généraux sont vrais, mais stériles. Celui qui ne connoît qu'eux, se méprend également, qu'il veuille les suivre ou qu'il ose s'en écarter. Le génie plein de ressources, maître des règles, mais maître aussi des raisons des règles, paroît souvent les mépriser. Sa route nouvelle et hardie semble l'en éloigner : mais suivez-le jusqu'au bout, vous voyez en lui un admirateur, mais un admirateur éclairé des mêmes règles, qui sont toujours la base de ses raisonnemens et de ses découvertes. Que toutes les sciences fussent *legum non hominum respublica*, voilà le souhait du peuple des savans. Son accomplissement feroit son bonheur : mais on ne sait que trop que le bonheur des peuples

et

et la gloire de ceux qui les éclairent ou qui les gouvernent, sont des objets souvent différens, et quelquefois opposés. Les savans du premier ordre ne veulent que des études semblables à la lance d'Achille : elle n'étoit faite que pour les mains du héros. Essayons de la manier.

Le poëte peut-il s'écarter de l'histoire?

XXXVI. Le législateur de la critique a prononcé, que le poëte doit rendre les héros tels que l'histoire nous les fait connoître :

Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge,
Scriptor ; Homereum si forte reponis Achillen,*
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis, &c.†

Réduirons-nous donc le poëte au rôle d'un froid annaliste? Lui ôterons-nous ce grand pouvoir de la fiction, ce contraste, ce choc des caractères, ces situations inattendues où l'on tremble pour l'homme, où l'on admire le héros? Ou bien, plus amis des beautés que des règles, lui pardonnerons-nous plus aisément les anachronismes que l'ennui?

La loi et raison de la loi. Exemple de Virgile.

XXXVII. Charmer, attendrir, élever l'esprit, c'est-là l'objet de la poësie. Les loix partiales ne doivent jamais faire perdre de vue qu'elles ne sont que des moyens destinés à aider ses opérations, et non à les embarrasser. On a vu que la philosophie hérissée de démonstations, ose à peine entamer les idées reçues ; comment la poësie pourroit-elle espérer de plaire qu'en s'y prêtant? Nous nous

* V. Bentley et Sanadon au v. 120. de l'Art Poëtique d'Horace.

† Horat. Ars Poet. v. 119. et seq.

plaisons

plaisons à revoir les héros et les événemens de l'antiquité: paroissent-ils travestis, ils produisent la surprise, mais une surprise qui révolte contre les nouveautés. Lorsqu'un auteur veut hasarder quelque changement, il doit réfléchir s'il en naît une beauté frappante ou légère, mais toujours proportionnée à la violation des loix. Ce n'est qu'à ce prix qu'il peut racheter son attentat.

Les anachronismes d'Ovide nous déplaisent.* La vérité y est corrompue sans être embellie. Que le Mézence de Virgile est d'un caractère différent! Ce prince ne périt que par les armes d'Ascagne. †Mais quel lecteur assez glacé pour y songer un instant, lorsqu'il voit Enée, ministre des vengeances célestes, devenir le protecteur des nations opprimées, lancer la foudre sur la tête du coupable tyran, mais s'attendrir sur la victime infortunée de ses coups, le jeune et pieux Lausus digne d'un autre père, et d'un destin plus propice? Que de beautés l'histoire faisoit perdre au poëte! Encouragé par ce succès, il l'abandonne quand il eût dû la suivre. Enée arrive dans l'Italie si désirée; les Latins accourent pour défendre leurs foyers, tout menace du plus sanglant combat.

* En matière de géographie et de chronologie on doit peu compter sur l'autorité d'Ovide. Ce poëte étoit d'une ignorance grossière dans ces deux sciences. Lisez la description des voyages de Médée; Metamorph. L. vii. v. 350. à 402. et le xiv. L. des mêmes Metamorph. Celle-là est remplie d'erreurs géographiques, qui donnent la torture aux commentateurs mêmes; et celui-ci fourmille de bévues chronologiques.

† Serv. ad Virg. Æneid. L. iv. v. 620. Dion. Halycarn. Antiq. Rom. L. i.

" Déjà

" Déjà de traits en l'air s'élevoit un nuage;
Déjà couloit le sang prémices du carnage."*

Le nom d'Enée fait tomber les armes aux ennemis. Ils craignent de combattre ce guerrier, dont la gloire s'élève des cendres de sa patrie. Ils courent embrasser ce prince annoncé par tant d'oracles, qui leur apporte du fond de l'Asie, ses dieux, une race de héros, et la promesse de l'empire de l'univers. Latinus lui offre un asile et sa fille. †Quel coup de théâtre! Qu'il étoit digne de la majesté de l'épopée, et de la plume de Virgile! Qu'on lui compare, si on l'ose, l'ambassade d'Ilioneus, le palais de Latinus, et le discours du monarque.‡

Eclaircissemens et restrictions.

XXXVIII. Que le poëte, je le répète encore, ose hasarder, pourvû que le lecteur retrouve toujours dans ses fictions, ce même dégré de plaisir que la vérité et les convenances lui eussent offert. Qu'il ne bouleverse pas les annales d'un siècle pour dire une antithèse. L'invention ne trouvera pas cette loi trop sévère, si elle réfléchit que le sentiment appartient à tous les hommes, que les connoissances ne sont le partage que d'un petit nombre, et que le beau agit plus puissamment sur l'ame que le vrai sur l'esprit. Qu'elle se souvienne toutefois qu'il est des écarts que rien ne peut faire oublier. L'imagination forte de Milton, la versification harmonieuse de Voltaire, ne nous reconcilieroient jamais avec César lâche, Catilina ver-

* Racin. Iphig. Act v. Sc. dern.
† Tit. Liv. L. i. c. 1.
‡ Virg. Æneid. L. vii. v. 148. jusqu'à 285.

tueux,

tueux, Henri IV. vainqueur des Romains. Disons en rassemblant nos idées, que les caractères des grands hommes doivent être sacrés ; mais que les poëtes peuvent écrire leur histoire, moins comme elle a été, que comme elle eût dû être ; qu'une création nouvelle révolte moins que des changemens essentiels, parce que ceux-ci supposent l'erreur, et celle-là une simple ignorance ; et qu'enfin on rapproche plus aisément les tems que les lieux.

On doit sans doute de l'indulgence aux siècles reculés, où les systêmes des chronologistes sont les fictions des poëtes, à l'agrément près. Quiconque ose condamner l'épisode de Didon est plus philosophe ou moins homme de goût que moi.*

XXXIX.

* On peut douter cependant si cet épisode blesse la véritable chronologie. Dans le systême plausible du Chevalier Newton, Enée et Didon se trouvent contemporains (1). Les Romains devoient mieux connoître l'histoire de Carthage que les Grecs. Les archives de Carthage étoient passées à Rome (2). La langue Punique y étoit assez connue (3). Les Romains consultoient volontiers les Africains sur leurs origines (4). D'ailleurs (et c'est assez pour disculper notre poëte) Virgile adopte une chronologie plus conforme aux supputations de Newton qu'à celles d'Eratosthène. Peut-être on ne sera pas fâché de voir les preuves de ce sentiment.

Sept ans suffirent à peine au courroux de Junon et aux voyages d'Enée. C'est Didon qui me l'apprend ;

" ——— Nam te jam septima portat
" Omnibus errantem terris et fluctibus ætas (5)."

(1) V. Newton's Chronology of Ancient Kingdoms reformed, p. 32.
(2) Universal History, tom. xviii. p. 111, 112.
(3) Plaut. Penul. Act. v. Sec. 1.
(4) Sallust. in Bell. Jugurth. c. 17. Ammian Marcel. L. xxii. Mem. de l'Acad. des Belles Lettres, tom. iv. p. 464.
(5) Virgil. Æneid. L. i. v. 755.

Quelques

LES SCIENCES NATURELLES.

XXXIX. Plus on a approfondi les sciences, plus on a vu qu'elles étoient toutes liées. On a cru

Quelques mois après il arriva au bord du Tibre. Ce fut-là que le Dieu du fleuve lui apparut, lui prédit de nouveaux combats, mais lui fit espérer une fin glorieuse à ses maux. Un prodige confirma l'oracle. Une truie couchée sur le rivage montroit, par ses trente petits qui l'environnoient, le nombre d'années qui devoient s'écouler avant que le jeune Ascagne jettât les fondemens d'Albe :

" Jamque tibi, ne vana putes hæc fingere somnum,
Littoreis ingens inventa sub ilicibus sus,
Triginta capitum fœtus enixa, jacebit;
Alba, solo recubans, albi circum ubera nati.
Hic locus urbis erit, requies ea certa laborum:
Ex quo ter denis urbem redeuntibus annis
Ascanius clari condet cognominis Albam." (1)

Cette ville demeura pendant trois cens ans le siège de l'empire et le berceau des Romains ;

" Hïc jam ter centos totos regnabitur annos
Gente sub Hectorea." (2)

Ce sont-là les expressions que Virgile met à la bouche de Jupiter. Nos chronologistes s'embarrassent peu de faire tenir sa parole au Maître du tonnerre. Ils font détruire la ville d'Albe par Tullus Hostilius près de cinq cens ans après sa fondation, et environ cent ans après celle de Rome (3). Mais tout s'applanit dans le système de Newton. La prise de Troyes, placée à l'an 904, et suivie d'un intervalle de 337 ans, nous conduit à 567, 60 ans après les Palilia, époque qui quadre au mieux avec le règne du troisième successeur de Romulus (4). Une ancienne tradition conservée par Plutarque (5) y coïncide avec précision. On déterra les livres de Numa. An. ant. Chr. 181, quatre cens ans après la mort de ce roi et le commencement du règne d'Hostilius. Numa mourut donc 581 ans avant l'ère Chrétienne. Quel art

(1) Virgil. Æneid. L. viii. v. 42.
(2) Idem. L. i. v. 272.
(3) V. les Tables Chronolog. d'Helvicus, à l. ann. A. C. 656, &c.
(4) Newton's Chronology, p. 52, &c.
(5) V. Plutarch. in Numa.

dans

cru voir un bois immense. Au premier coup d'œil tous les arbres qui le formoient paroissoient isolés,

dans le poëte de saisir le moment où Enée arrive à Carthage, pour répondre à ses critiques, de la seule manière que la rapidité de sa marche et la grandeur de son sujet pouvoient le lui permettre! Il leur fait sentir que dans ses hypothèses la rencontre de Didon et d'Enée n'est point une licence poëtique. Virgile n'est point le seul qui ait revoqué en doute la chronologie vulgaire des rois Latins. Je le soupçonne même d'avoir puisé ses idées dans les ouvrages de son contemporain Trogue-Pompée. Cet historien, le rival de Tite-Live et de Salluste (1), donnoit au royaume d'Albe la même durée de trois cens ans. Si son histoire universelle ne s'étoit pas perdue, nous y verrions apparemment le détail et les preuves de cette opinion. A présent il faut nous contenter d'en lire la simple exposition chez son abbréviateur. "Albam longam condidit quæ trecentis annis caput regni fuit." (2) Tite-Live lui-même, ce père de l'histoire Romaine, qui fait paroître quelquefois tant d'attachement à la chronologie reçue (3), mais qui glisse d'ordinaire sur les endroits scabreux, d'une façon qui montre sa bonne foi et son ignorance, semble se défier de ses guides dans ces siècles reculés. Rien de plus naturel que de marquer la durée du règne de chaque roi Latin dont il rapporte le nom (4)! Or il se tait sur cet article. Rien de plus nécessaire que de fixer au moins l'intervalle entre Enée et Romulus; il ne le fait point. Ce n'est pas tout. "La destruction d'Albe, dit il, suivit de 400 ans sa fondation." (5) En retranchant cent ans pour les règnes de Romulus et de Numa, et pour la moitié de celui d'Hostilius, il nous en restera 300 au lieu de 400 que nous donneroit la chronologie d'Eratosthène. Tite-Live est donc d'accord avec Virgile à peu de chose près; et cette petite différence affermit leur union plutôt qu'elle ne l'affoiblit. Je prévois une objection, mais des plus minces. Y répondre ce seroit créer des monstres pour les combattre; ainsi, je finis cette digression déjà trop longue.

(1) Flav. Vopisc. in Proem. Aurelian. (2) Justin. L. xliii. c. 1.
(3) Tit. Liv. L. i. c. 18. et alibi passim. (4) Idem. l. i. c. 29.
(5) Tit. Liv. L. i. c. 29.

mais a-t-on percé la superficie, on a vu que toutes les racines étoient entremêlées.

Il n'y a point d'étude, pas même la plus chétive et la moins connue, qui n'offre quelquefois des faits, des ouvertures, des objections à la plus sublime et à la plus éloignée des connoissances. J'aime à peser sur cette considération. Il faut faire voir aux nations et aux professions différentes, leurs besoins réciproques. Montrez à l'Anglois les avantages du François; faites connoître au physicien les secours que la littérature lui présente; l'amour-propre supplée à ce que la discrétion vous a fait supprimer. Ainsi la philosophie s'étend: l'humanité gagne. Les hommes étoient rivaux; ils sont frères.

Liaison de la physique et de la littérature.

XL. Dans toutes les sciences nous nous appuyons sur les raisonnemens et sur les faits. Sans ceux-ci nos études seroient chimériques: privées de ceux-là elles ne sauroient être qu'aveugles. C'est ainsi que les Belles Lettres sont mélangées. Toutes les branches de l'étude de la nature, qui cache souvent sous une petitesse apparente une grandeur réelle, le sont pareillement. Si la physique a ses Buffons, elle a aussi (pour parler le langage du tems) ses érudits. La connoissance de l'antiquité leur offre aux uns et aux autres, une riche moisson de faits propres à dévoiler la nature, ou du moins à empêcher ceux qui l'étudient, de prendre un nuage pour une divinité. Quelles lumières le médecin ne puise-t-il pas dans la description de la peste qui désola Athènes? J'admire avec lui la force majes-

tueuse

tueuse de Thucydide,* l'art et l'énergie de Lucrèce ;† mais il va plus loin : il étudie dans les maux des Athéniens ceux de ses concitoyens.

Je sais que les anciens s'appliquoient peu aux sciences naturelles ; que destitués d'instrumens, et isolés dans leurs travaux, ils n'ont pû rassembler qu'un petit nombre d'observations mêlées d'incertitudes, diminuées par les injures du tems, et jettées au hasard dans un grand nombre de volumes :‡ mais la pauvreté doit-elle inspirer la négligence ? L'activité de l'esprit humain s'excite par les difficultés. La nécessité, mère du relâchement, seroit un assemblage étrange.

XLI. Les partisans mêmes les plus zélés des modernes, ne disconviendront pas, je pense, des secours que les anciens possédoient et dont nous manquons. Je rappelle en frémissant les spectacles sanglans des Romains. Le sage Cicéron les détestoit et les méprisoit.§ La solitude et le si-

Avantages des anciens. Spectacles de l'amphithéâtre.

* Thucydid. l. i.

† Lucret. de Rer. Natur. l. vii. v. 1136, &c.

‡ M. Freret croyoit les observations philosophiques des anciens plus exactes qu'on ne le pense. Quiconque connoît le génie et les lumières de M. Freret, sent le poids de son autorité. V. Mém. de l'Académ. des Belles Lettres, tom. xviii. p. 97.

§ Cicéron envie le sort de son ami Marius qui passa à la campagne les jours des jeux magnifiques de Pompée. Il parle avec assez de mépris du reste des spectacles : mais il s'attache surtout aux combats des bêtes sauvages. " Reliquæ sunt venationes, (dit il) binæ per dies quinque ; magnifice, nemo negat, sed quæ potest homini esse polito delectatio, cum aut homo imbecillus à valentissimâ bestiâ laniatur aut præclara bestia venabulo transverberatur ?"

lence l'emportoient de beaucoup chez lui, sur ces chefs-d'œuvre de magnificence, d'horreur et de mauvais goût.* En effet, se plaire au carnage, n'est digne que d'une troupe de sauvages. On ne pouvoit élever des palais, pour y faire combattre des bêtes, que chez un peuple qui préféroit les décorations aux beaux vers, et les machines aux situations.† Mais tels étoient les Romains; leurs vertus, leurs vices, et jusqu'à leurs ridicules étoient tous liés à leur principe dominant, l'amour de la patrie.

Cependant ces spectacles, si affreux aux yeux du philosophe, si frivoles à ceux de l'homme de goût, devoient être bien précieux pour le naturaliste. Qu'on se représente le monde épuisé pour fournir ces jeux, les trésors des riches et le pouvoir des grands mis en œuvre pour déterrer des créatures singulières par leur figure, par leur force, ou par leur rareté, pour les amener dans l'amphithéâtre de Rome, et pour mettre en jeu l'animal entier.‡ Ce devoit être une école

* Cicero ad Famil. l. vii. Epist. 1.

† Horat. l. iii. Ep. 1. v. 187.

‡ V. Essais de Mont. vol. iii. p. 140.

Mon exemple étoit très bon, ma citation fort mauvaise. J'aurois dû recourir à l'original, (1) Vopiscus. Cet auteur rapporte à l'occasion du triomphe de Probus, qu'on amena dans l'amphithéâtre cent lions, autant de lionnes, cent léopards Libyens, le même nombre de Syriens, et trois cens ours. Je ne connois point de spectacle plus nombreux, mais les animaux que Gordien avoit assemblés, et dont se servit Philippe dans ses jeux séculaires, étoient plus curieux par leur variété et par leur rareté. Il y avoit trente-

(1) V. Vopisc. in Vit. Prob. p. 240. edit. Salmas. Paris 1620.

deux

école admirable, surtout pour cette partie la plus noble de l'histoire naturelle, qui s'applique plutôt à étudier la nature et les propriétés des animaux, qu'à décrire leurs os et leurs cartilages. Souvenons-nous que Pline a fréquenté cette école, et que l'ignorance a deux filles, l'incrédulité et la foi aveugle. Ne défendons pas moins notre liberté contre l'une que contre l'autre.

Païs où les physiciens anciens étudioient la nature.

XLII. Si l'on sort de ce théâtre, pour entrer dans un autre plus vaste, et pour examiner quelles étoient les contrées soumises aux naturalistes et aux physiciens de l'antiquité, nous ne les plaindrons pas.

Je sais que la navigation nous a ouvert un nouvel hémisphère; mais je sais aussi que la découverte d'un matelot et le voyage d'un marchand, n'éclairent pas toujours le monde, comme ils l'enrichissent. Les limites du monde connu sont plus étroites que celles du monde matériel; et les bornes du monde éclairé sont encore plus resserrées. Du tems des Pline, des Ptolomée, et des Galien, l'Europe à présent le siège des sciences, l'étoit également; mais la Grèce, l'Asie, la Syrie, l'Egypte, l'Afrique, païs fé-

deux éléphans, dix élans, dix tigres, soixante lions apprivoisés, trente léopards apprivoisés, dix hyènes, un hippopotame, un rhinocéros, dix *agrioleontes* (1,) dix *camelopardali*, vingt ânes sauvages, et quarante chevaux sauvages (2.) C'est principalement dans la décadence de l'empire et du goût, qu'il faut chercher cette magnificence.

(1) On ignore ce qu'ils sont. Saumaise lit *argoleontes*, des lions blancs (*a*); Casaubon et Scaliger (*b*) *agrioleontes*, des lions sauvages.

(2) Jul. Capitolin. in Gordian. p. 164.

(*a*) Comment. Salmas. in Hist. Aug. 268.

(*b*) Comment. Casaub. in eand. Hist. p. 169.

conds en miracles, étoient remplis d'yeux dignes de les voir. Tout ce vaste corps étoit uni par la paix, par les loix et par la langue. L'Africain et le Breton, l'Espagnol et l'Arabe se rencontroient dans la capitale, et s'instruisoient tour-à-tour. Trente des premiers de Rome, souvent éclairés eux-mêmes, toujours accompagnés de ceux qui l'étoient,* partoient tous les ans de la capitale pour gouverner les provinces, et pour peu qu'ils eussent de curiosité, l'autorité applanissoit les routes de la science.

La Grande Bretagne inondée par l'océan.

XLIII. C'étoit sans doute de son beau-père Agricola, que Tacite apprît que l'océan inondoit la Grande Bretagne, et rendoit ce païs un amas de marais.† Hérodien nous confirme ce fait.‡ Cependant aujourd'hui, à quelques endroits près, le terrein de notre île est assez élevé.§ Pourroit-on ranger ce fait parmi ceux qui confirment le système de la diminution des eaux? Trouvera-t-on dans les ouvrages des hommes, de quoi affranchir le païs du joug de l'océan? Le sort du marais de Pomptine‖ et de quelques autres, nous donneroit d'assez minces

* V. Strab. L. xvii, p. 816. Edit. Casaub.

† Tacit. in Vit. Agricol. c. 10.

‡ Herodian. Hist. l. iii. c. 47.

§ Voici les paroles d'Hérodien, " Τὰ γὰρ πλεῖστα τῆς βρεττανικῆς χώρας ἐπικλύζομενα ταῖς τῆ ὠκεανῆ συνεχῶς ἁμπωτισιν ἑλώδη γίνεται.

Tacite s'exprime d'une manière encore plus forte. " Unum addiderim (dit-il), nusquam latius dominari mare; multum fluminum huc atque illuc ferri, nec littore tenus accrescere aut resorberi, sed influere penitus atque ambire; etiam jugis atque montibus influere velut in suo."

‖ Le consul Céthégus dessécha ce marais A. U. C. 592. Du tems de Jules-César il étoit derechef inondé. Ce dictateur avoit dessein

minces idées de leurs travaux. Quoiqu'il en soit, content d'avoir fourni les matériaux, j'en laisse l'emploi aux physiciens. Ce n'est pas chez les anciens qu'on apprend à n'approfondir rien, à effleurer chaque chose, et à parler avec le plus de hardiesse de sujets qu'on entend le moins.

L'Esprit Philosophique. Prétensions à l'esprit philosophique.

XLIV. " Après l'esprit de discernement, ce qu'il y a de plus rare au monde (dit le judicieux la Bruyère) ce sont les perles et les diamans." Je mets sans balancer l'esprit philosophique avant celui du discernement. C'est la chose du monde la plus prônée, la plus ignorée et la plus rare. Il n'y a point d'écrivain qui n'y aspire. Il sacrifie de bonne grace la science. Pour peu que vous le pressiez, il conviendra que le jugement sévère embarrasse les opérations du génie: mais il vous assurera toujours que cet esprit philosophique qui brille dans ses écrits, fait le caractère du siècle où nous vivons. L'esprit philosophique d'un petit nombre de grands hommes, a formé, selon lui, celui du siècle. Celui-ci s'est répandu dans tous les ordres de l'état, et leur a préparé à son tour de dignes successeurs.

Ce qu'il n'est pas.

XLV. Cependant si nous jettions les yeux sur les ouvrages de nos sages, leur diversité nous lais-

dessein d'y faire travailler. Il paroît qu'Auguste le fit; mais je doute que ses travaux ayent mieux réussi que les premiers. Du moins Pline l'appelle encore marais. Horace l'avoit en quelque sorte prédit.

" Debemur morti nos nostraque
Sterilis ut palus dudum aptaque remis
Vicinas urbes alit et grave sensit aratrum."

Freinsheim. Supp. L. xlvi. c. 44. Sueton. L. i. c. 34. Plin. Hist. Nat. l. iii. c. 5.

seroit

seroit dans l'incertitude sur la nature de ce talent; et celle-ci pourroit nous conduire à douter s'il leur est tombé en partage. Chez les uns il consiste à se frayer des routes nouvelles, et à fronder toute opinion dominante, fut-elle de Socrate ou d'un inquisiteur Portugais, par la seule raison qu'elle est dominante. Chez les autres cet esprit s'identifie avec la géométrie, cette reine impérieuse qui, non contente de régner, proscrit ses sœurs, et déclare tout raisonnement peu digne de ce nom, s'il ne roule pas sur des lignes et sur des nombres. Rendons justice à l'esprit hardi, dont les écarts ont quelquefois conduit à la vérité, et dont les excès mêmes, comme les rébellions des peuples, inspirent une crainte salutaire au despotisme. Pénétrons-nous bien de tout ce que nous devons à l'esprit géomètre: mais cherchons pour l'esprit philosophique, un objet plus sage que celui-là, et plus universel que celui-ci.

Ce qu'il est.

XLVI. Quiconque s'est familiarisé avec les écrits de Cicéron, de Tacite, de Bacon, de Leibnitz, de Fontenelle, de Montesquieu, s'en sera fait une idée aussi juste et bien plus parfaite que celle que j'essayerai de tracer.

L'esprit philosophique consiste à pouvoir remonter aux idées simples; à saisir et à combiner les premiers principes. Le coup d'œil de son possesseur est juste, mais en même tems étendu. Placé sur une hauteur, il embrasse une grande étendue de païs, dont il se forme une image nette et unique, pendant que des esprits aussi justes, mais plus bornés, n'en découvrent qu'une partie. Il peut être géomètre,

mètre, antiquaire, musicien, mais il est toujours philosophe, et à force de pénétrer les premiers principes de son art, il lui devient supérieur. Il a place parmi ce petit nombre de génies qui travaillent de loin en loin à former cette première science à laquelle, si elle étoit perfectionnée, les autres seroient soumises. En ce sens cet esprit est bien peu commun. Il est assez de génies capables de recevoir avec justesse des idées particulières; il en est peu qui puissent renfermer dans une seule idée abstraite, un assemblage nombreux d'autres idées moins générales.

Le secours qu'il peut tirer de la littérature.

XLVII. Quelle étude peut former cet esprit? Je n'en connois aucune. Don du ciel, le grand nombre l'ignore ou le méprise; les sages le souhaitent; quelques-uns l'ont reçu; nul ne l'acquiert: mais je crois l'étude de la littérature, cette habitude de devenir, tour à tour, Grec, Romain, disciple de Zénon ou d'Epicure, bien propre à le développer et à l'exercer. A travers cette diversité infinie d'esprits, on remarque une conformité générale entre ceux à qui leur siècle, leur païs, leur religion ont inspiré une manière à peu près pareille d'envisager les mêmes objets. Les ames les plus exemptes de préjugés, ne sauroient s'en défaire entièrement. Leurs idées ont un air de paradoxe; et en brisant leurs chaines, vous sentez qu'elles les ont portées. Je cherche chez les Grecs des fauteurs de la démocratie; des enthousiastes de l'amour de la patrie chez les Romains; chez les sujets des Commode, des Sévère ou des Caracalla, des apologistes du pouvoir absolu; et chez l'Epicurien de l'antiquité,

l'antiquité,* la condamnation de sa religion. Quel spectacle pour un esprit vraiment philosophique de voir les opinions les plus absurdes reçues chez les nations les plus éclairées, des barbares parvenus à la connoissance des plus sublimes vérités, des conséquences vraies, mais peu justes, tirées des principes les plus erronés, des principes admirables qui approchoient toujours de la vérité sans jamais y conduire, le langage formé sur les idées, et les idées justifiées par le langage; les sources de la morale partout les mêmes, les opinions de la contentieuse métaphysique partout variées, d'ordinaire extravagantes, nettes seulement pendant qu'elles furent superficielles, subtiles, obscures, incertaines, toutes les fois qu'elles prétendirent à la profondeur! Un ouvrage Iroquois, fut-il rempli d'absurdités, seroit un morceau impayable. Il offriroit une expérience unique de la nature de l'esprit humain, placé dans des circonstances que nous n'avons jamais éprouvées, et dominé par des mœurs et des opinions religieuses totalement contraires aux nôtres. Quelquefois nous serions frappés et instruits par la contrariété des idées qui en naîtroient; nous en chercherions les raisons; nous suivrions l'ame d'erreur en erreur. Quelquefois aussi nous reconnoîtrions avec plaisir nos principes, mais découverts par d'autres routes,

* Depuis qu'Epicure eut répandu sa doctrine, on commença à se déclarer assez publiquement sur la religion dominante, et à ne la regarder que comme une institution. V. Lucret. de Rer. Natur. l. i. v. 62, &c. Sallust. in Bell. Catilin. c. 51. Cicero pro Cluent. c. 61.

et

et presque toujours modifiés et altérés. Nous y apprendrions non seulement à avouer, mais à sentir la force des préjugés, à ne nous étonner jamais de ce qui nous paroît le plus absurde, et à nous défier souvent de ce qui nous semble le mieux établi.

J'aime à voir les jugemens des hommes prendre une teinture de leurs préventions, à les considérer qui n'osent pas tirer des principes qu'ils reconnoissent pour être justes, les conclusions qu'ils sentent être exactes. J'aime à les surprendre qui détestent chez le barbare, ce qu'ils admirent chez le Grec, et qui qualifient la même histoire d'impie chez le Payen, et de sacrée chez le Juif.

Sans cette connoissance philosophique de l'antiquité, nous ferions trop d'honneur à l'espèce humaine. L'empire de la coutume nous seroit peu connu. Nous confondrions à tout moment l'incroyable et l'absurde. Les Romains étoient éclairés; cependant ces mêmes Romains ne furent pas choqués de voir réunir dans la personne de César un Dieu, un prêtre et un Athée.* Il vit élever des temples à sa clémence.† Collègue de Romulus, il recevoit les vœux de la nation.‡ Sa statue étoit couchée, dans les fêtes sacrées, auprès de ce Jupiter qu'un instant après il alloit lui-même invo-

* Athée en niant sinon l'existence, du moins la providence de la divinité; car César étoit Epicurien. Ceux qui ont envie de voir comment un homme d'esprit peut rendre obscure une vérité claire, liront avec plaisir les doutes que M. Cayle a su répandre sur les sentimens de César. V. Dict. de Bayle à l'article César.

† V. Mémoires de l'Acad. des Bell. Lett. tom. i. p. 369, &c.

‡ Cicero ad Attic, l. xii. epist. 46, &c. L. xiii. epist. 28.

quer.

quer.* Fatigué de cette vaine pompe, il cherchoit Pansa et Trébatius pour se moquer avec eux de la crédulité du peuple, et de ses Dieux l'effet et l'objet de sa terreur.†

* César étoit souverain pontife, et ce sacerdoce n'étoit point pour les empereurs un vain titre. Les belles dissertations de M. de la Bastie sur le pontificat des empereurs convaincront les incrédules, s'il en est, sur cet article. Consultez surtout la troisième de ces pièces insérée dans les Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, tom. xv. p. 39.

† Lucrèce, né avec cet enthousiasme d'imagination, qui fait les grands poëtes et les missionnaires, voulut être l'un et l'autre. Je plaindrois le théologien qui ne feroit pas grace au dernier en faveur du premier. Lucrèce, après avoir prouvé la Divinité malgré lui-même, en rapportant les phénomènes de la nature à des causes générales, cherche comment l'erreur qu'il combat a pu s'emparer de tous les esprits. Il en trouve trois raisons: I. Nos songes; nous y voyons des êtres et des effets que nous ne rencontrons point dans ce monde; nous leur accordons aussitôt une existence réelle et une puissance immense. II. Notre ignorance de la nature, qui nous fait recourir par tout à l'action de la Divinité. III. Notre crainte, l'effet de cette ignorance; elle nous engage à fléchir devant les calamités qui ravagent la terre, et nous fait essayer d'appaiser par nos prières quelque être invisible qui nous afflige. Lucrèce exprime cette dernière raison avec une énergie et une rapidité qui nous enlève. Il ne nous accorde point le tems de l'examiner.

" Præterea cui non animus formidine Divûm,
Contrahitur? cui non conrepunt membra pavore,
Fulminis horribili cum plaga torrida tellus
Contremit, et magnum percurrunt murmura cœlum?
Non populi, gentesque tremunt? Regesque superbi
Conripiunt Divûm perculsi membra timore,
Ne quod ob admissum fœde dictumve superbe
Pœnarum grave sit solvendi tempus adactum."

Lucret. de Rer. Natura, l. v. ver. 1216, &c.

XLVIII. L'histoire est pour un esprit philosophique, ce qu'étoit le jeu pour le Marquis de Dangeau.* Il voyoit un système, des rapports, une suite, là, où les autres ne discernoient que les caprices de la fortune. Cette science est pour lui celle des causes et des effets. Elle mérite bien que j'essaie de poser quelques règles propres, non à faire germer le génie, mais à le garantir des écarts: peut-être que si on les avoit toujours bien pesées, on auroit pris plus rarement la subtilité pour la finesse d'esprit, l'obscurité pour la profondeur, et un air de paradoxe pour un génie créateur. L'histoire est la science des causes et des effets.

XLIX. Parmi la multitude des faits, il y en a, et c'est le grand nombre, qui ne prouvent rien au delà de leur propre existence. Il y en a encore qui peuvent bien être cités dans une conclusion partielle, d'où le philosophe peut juger des motifs d'une action, et d'un trait dans un caractère: ils éclaircissent un chainon. Ceux qui dominent dans le système général, qui y sont liés intimément, et qui en ont fait mouvoir les ressorts, sont fort rares; et il est plus rare encore de trouver des esprits qui sachent les entrevoir dans le vaste cahos des événemens, et les en tirer purs et sans mélange. Règles pour choisir les faits.

A ceux qui ont plus de jugement que d'érudition, il paroîtra peu nécessaire d'avertir qu'on doit toujours proportionner les causes aux effets, ne pas bâtir sur l'action d'un homme le caractère d'un siècle, ne pas chercher dans un effort unique, forcé

* Fonten. dans l'Eloge du Marq. de Dangeau.

et

et ruineux, la mesure des forces et des richesses d'un état, et se souvenir que ce n'est qu'en rassemblant qu'on peut juger, qu'un fait éclatant éblouit comme un éclair, mais qu'il instruit peu, si l'on ne le compare avec d'autres de la même espèce. Le peuple Romain fit voir en élisant Caton, qu'il aimoit mieux être corrigé que flatté,* dans ce même siècle, où il condamna la même sévérité dans la personne de Livius Salinator.†

L. Déférez plutôt aux faits qui viennent d'eux-mêmes vous former un système, qu'à ceux que vous découvrez après avoir conçu ce système. Préférez souvent les petits traits aux faits brillans. Il en est d'un siècle ou d'une nation comme d'un homme. Alexandre se dévoile mieux dans la tente de Darius‡ que dans les champs de Guagmela. Je reconnois tout autant la férocité des Romains à les voir condamner un malheureux dans l'amphithéâtre, qu'à les considérer qui étranglent un roi captif au pied du Capitole. Il n'y a point d'apparat dans les bagatelles. On se déshabille lors qu'on espère n'être pas vu; mais le curieux cherche à pénétrer dans les retraites les plus secrettes. Pour décider si la vertu triomphoit chez un peuple dans un certain siècle, j'observe plutôt ses actions que ses discours. Pour le condamner comme vicieux, je fais plus attention à ses discours qu'à ses actions. On loue la vertu sans la connoître, on la connoît sans la sentir, on la sent sans la pratiquer; mais il

* Liv. L. xxxix. c. 40. Plutarch. in Caton.

† Liv. L. xxix. c. 37.

‡ Quint. Curt. de Reb. Gest. Alexandri, L. iii. c. 32.

en

en est bien différemment du vice. On s'y porte par passion; on le justifie par raffinement. D'ailleurs, il y a toujours et partout de grands criminels; mais si la corruption n'est pas générale, ceux-ci même respectent leur siècle. Si le siècle est vicieux, (et ils sont habiles à le discerner,) ils le méprisent, ils se montrent à découvert, ils bravent ses jugemens, ou ils espèrent de se les rendre favorables. Ils ne se trompent guères. Celui qui dans le siècle de Caton eût détesté le vice, se contente d'aimer la vertu dans celui de Tibère.

LI. J'ai choisi ce siècle avec réflexion. Le vice parvint alors à son comble. La cour de Tibère me l'apprend, mais un petit fait conservé par Suétone et par Tacite, m'en assure encore mieux; le voici : la vertu des Romains punissoit de mort l'incontinence chez leurs femmes.* Leur politique permettoit la débauche chez les courtisannes :† et pour

Le siècle de Tibère le plus vicieux de tous.

* Les Romains confioient le soin de la vertu des femmes à leur famille. Celle-ci s'assembloit, la jugeoit, si elle étoit accusée; la condamnoit à mort et exécutoit la sentence, si elle se trouvoit coupable. La loi pardonnoit aussi au courroux du mari ou du père qui tuoit le galant, surtout s'il étoit de condition servile. V. Plutarch. in Romul. Dionys. Halicarn. L. vii. Tacit. Annal. L. xiii. Valer. Maxim. L. vi. c. 3—7. Rosin. Antiq. Rom. L. viii. p. 859, &c.

† Le discours de Micio dans Térence, la manière dont Cicéron excuse les débauches de son client, et l'exhortation de Caton, peuvent nous faire connoître la morale des Romains à cet égard. Ils ne blâmoient la débauche que lorsqu'elle détournoit le citoyen de ses devoirs essentiels.

Leurs oreilles n'étoient pas plus chastes que leur conduite : peu de gens connoissent la Casina de Plaute, mais ceux qui ont lu cette misérable pièce, ne peuvent comprendre qu'il n'y ait eu

pour régler le désordre même, on les forma en corps. Sous Tibère un grand nombre de femmes de condition ne rougirent point de se présenter publiquement devant leurs édiles, de se faire inscrire dans le rôle des courtisannes, et de briser par leur propre infamie, la barrière que les loix opposoient à leur prostitution.*

Parallèle de Tacite et de Tite-Live.

LII. Choisir les faits qui doivent être les principes de nos raisonnemens, on sent combien la tâche est difficile. La négligence ou le mauvais goût d'un historien peuvent nous faire perdre à jamais un trait unique, pour nous étourdir du bruit d'un combat. Si les philosophes ne sont pas toujours historiens, il seroit du moins à souhaiter que les historiens fussent philosophes.

Je ne connois que Tacite qui ait rempli mon idée de cet historien philosophe. L'intéressant Tite-Live lui-même ne sauroit en ce sens lui être comparé. L'un et l'autre ont bien su s'élever au-dessus de ces compilateurs grossiers que ne voyent dans les faits que des faits : mais l'un a écrit l'histoire en rhéteur, et l'autre en philosophe. Ce n'est pas que Tacite ait ignoré le langage des passions, ou Tite-Live celui de la raison : mais l'un, plus at-

que quarante à cinquante ans de cette farce à l'Andrienne. Une intrigue sale d'esclaves, n'y est relevée que par des pointes et des obscénités dignes d'eux. C'étoit cependant la comédie de Plaute qu'on voyoit avec le plus de plaisir, et qu'on redemandoit le plus souvent. Voilà les mœurs de la seconde guerre Punique, de cette vertu que la postérité des anciens Romains regrettoit et admiroit. V. Terent. Adelph. Act. i. Sc. 2. v. 38. Cicero pro Cœlio, c. 17. Horat. Satir. L. i. Sat. 2. v. 29. II. Prolog. ad Casin. Plaut.

* Sueton. L. iii. c. 35. Tacit. Annal. L. ii. c. 85.

taché

taché à plaire qu'à instruire, vous conduit pas-à-pas à la suite de ses héros, et vous fait éprouver tour-à-tour, l'horreur, l'admiration et la pitié. Tacite ne se sert de l'empire que l'éloquence a sur le cœur, que pour lier à vos yeux la chaine des événemens, et remplir votre ame des plus sages leçons. Je gravis sur les Alpes avec Annibal; mais j'assiste au conseil de Tibère. Tite-Live me peint l'abus du pouvoir, une sévérité que la nature approuve en frémissant, la vengeance et l'amour qui s'unissent à la liberté, la tyrannie qui tombe sous leurs coups:* mais les loix des décemvirs, leur caractère, leurs défauts, leurs rapports enfin avec le génie du peuple Romain, avec le parti des décemvirs, avec leurs desseins ambitieux, il les oublie totalement. Je ne vois point chez lui comment ces loix faites pour une république bornée, pauvre, à demi-sauvage, la bouleversèrent, lorsque la force de son institution l'eut portée au faîte de la grandeur. Je l'aurois trouvé dans Tacite. J'en juge, non-seulement par la trempe connue de son génie, mais encore par ce tableau énergique et varié qu'il offre des loix, ces enfans de la corruption, de la liberté, de l'équité et de la faction.†

LIII. Ne suivons point le conseil de cet écrivain qui unit, comme Fontenelle, le savoir et le goût. Je m'oppose, sans crainte du nom flétrissant d'érudit, à la sentence par laquelle ce juge éclairé, mais sévère, ordonne qu'à la fin d'un siècle on rassemble tous les faits, qu'on en choisisse quel-

Remarque sur une idée de M. D'Alembert.

* Liv. L. iii. c. 44—60.
† Tacit. Annal. L. iii. p. 84. edit. Lips.

ques-uns et qu'on livre le reste aux flammes.* Conservons-les tous précieusement. Un Montesquieu démêlera dans les plus chétifs, des rapports inconnus au vulgaire. Imitons les botanistes. Toutes les plantes ne sont pas utiles dans la médecine, cependant ils ne cessent d'en découvrir de nouvelles. Ils espèrent que le génie et les travaux heureux y verront des propriétés jusqu'à présent cachées.

On a fait les hommes trop systématiques ou trop capricieux.

LIV. L'incertitude est pour nous un état forcé. L'esprit borné ne sauroit se fixer dans cet équilibre dont se piquoit l'école de Pyrrhon. Le génie brillant se laisse éblouïr par ses propres conjectures : il sacrifie la liberté aux hypothèses. De cette disposition naissent les systêmes. On a vu du dessein dans les actions d'un grand homme ; on a apperçu un ton dominant dans son caractère, et des spéculatifs de cabinet ont aussitôt voulu faire de tous les hommes, des êtres aussi systématiques dans la pratique que dans la spéculation. Ils ont trouvé de l'art dans leurs passions, de la politique dans leurs foiblesses, de la dissimulation dans leur inconstance ; en un mot, à force de vouloir faire honneur à l'esprit humain, ils en ont souvent fait bien peu au cœur.

Justement choqués de leur raffinement, et fâchés de voir étendre à tous les hommes, des prétensions qu'on eût dû borner à un Philippe ou à un César, des esprits plus naturels se sont jettés dans l'autre extrême. Ils ont banni l'art du monde moral, pour y substituer le hasard. Selon eux les foibles mortels n'agissent que par caprice. La fureur d'un

* D'Alemb. Mélanges de philosophie et de littérature, vol. ii. p. 1.

écervelé

écervelé établit un empire: la foiblesse d'une femme le détruit.

LV. L'étude des causes déterminées, mais générales, doit plaire aux uns et aux autres. Ceux-ci y voyent avec plaisir l'homme humilié, les motifs de ses actions inconnus à lui-même, lui-même le jouet des causes étrangères, et de la liberté de chacun, l'origine d'une nécessité générale. Ceux-là y retrouvent l'enchainement qu'ils aiment, et les spéculations dont leur esprit se nourrit. Causes générales, mais déterminées.

Qu'une vaste carrière s'ouvre à mes réflexions! La théorie de ces causes générales seroit entre les mains d'un Montesquieu, une histoire philosophique de l'homme. Il nous les feroit voir réglant la grandeur et la chute des empires, empruntant successivement les traits de la fortune, de la prudence, du courage, et de la foiblesse, agissant sans le concours des causes particulières, et quelquefois même triomphant d'elles. Supérieur à l'amour de ses propres systêmes, dernière passion du sage, il auroit su reconnoître que, malgré l'étendue de ces causes, leur effet ne laisse pas d'être borné, et qu'il se montre principalement dans ces événemens généraux, dont l'influence lente mais sûre change la face de la terre, sans qu'on puisse s'appercevoir de l'époque de ce changement, et surtout dans les mœurs, les religions, et tout ce qui est soumis au joug de l'opinion. Voilà une partie des leçons que ce philosophe eût tirées de ce sujet. Pour moi, j'y trouve simplement une occasion de m'essayer à penser. Je vais indiquer quelques faits intéressans, et tâcherai ensuite d'en rendre raison.

Système de paganisme.

LVI. Nous connoissons le paganisme, ce système riant, mais absurde, qui peuple l'univers d'êtres fantasques, dont la puissance supérieure ne les rend que plus injustes et plus insensés que nous-mêmes. Quelle fut la nature et l'origine de ces dieux? Furent-ils des princes, des fondateurs de sociétés, des grands hommes inventeurs des arts? Une reconnoissance ingénieuse, une admiration aveugle, une adulation intéressée plaça-t-elle dans le ciel, ceux qui pendant leur vie avoient été nommés les bienfaiteurs de la terre? Ou bien faut-il reconnoître dans ces divinités, autant de parties de l'univers auxquelles l'ignorance des premiers hommes avoit accordé la vie et la pensée? Cette question est digne de notre attention; elle est curieuse, mais elle est difficile.

Difficultés de connoître une religion.

LVII. Nous ne connoissons guères le système du Paganisme que par les poëtes* et par les pères de l'église, les uns et les autres très adonnés aux fictions.† Les ennemis d'une religion ne la connoissent jamais, parcequ'ils la haïssent, et souvent la haïssent parcequ'ils ne la connoissent pas. Ils adoptent contr'elle, avec empressement, les calomnies les plus atroces. Ils imputent à leurs adversaires des dogmes qu'ils détestent, et des conséquences auxquelles ils n'ont jamais songé. Les

* Il faut cependant distinguer Homère, Hésiode, Pindare, et les poëtes tragiques, qui vécurent pendant que la tradition étoit plus pure.

† Voyez sur cette article la Recherche Libre du Docteur Midleton, et l'Histoire du Manichéisme de M. de Beausobre, deux beaux monumens d'un siècle éclairé.

sec-

sectateurs d'une religion, de l'autre côté, remplis de cette foi qui se fait un crime de douter, sacrifient pour sa défense, leur raison et même leur vertu. Forger des prophéties, ou des miracles, pallier ce qu'ils ne peuvent défendre, allégoriser ce qu'ils ne peuvent pallier, et nier hardiment ce qu'ils ne peuvent allégoriser, sont des moyens que jamais dévot n'a rougi d'employer. Rappellons-nous les Chrétiens et les Juifs. Interrogez leurs ennemis sur leur compte; c'étoient des magiciens et des idolâtres,* eux, dont le culte étoit aussi épuré, que leurs mœurs étoient sévères. Jamais Musulman n'a hésité sur l'unité de Dieu.† Cependant combien de fois nos bons ayeux ne les ont-ils pas accusés d'adorer les astres?‡ Dans le sein même de ces religions, il s'est élevé cent sectes différentes, qui, s'accusant les unes les autres d'avoir corrompu leur dogmes communs, ont inspiré la fureur aux peuples et la modération aux sages. Cependant ces peuples étoient civilisés, et des livres reconnus pour être émanés de la divinité fixoient les principes de leur croyance. Mais où trouver ces principes, dans un amas confus de fables, qu'une tradition isolée, contradictoire, altérée, dictoit à quelques tribus de sauvages dans la Grèce?

* Tacit. Hist. L. v. Fleury. Hist. Eccles. tom. i. p. 369. et tom. ii. p. 5, et les Apologies de Justin Martyr et de Tertullien, qui y sont citées.

† D'Herbelot. Bibliot. Orient. Artic. Allah. p. 100, et Sale's Alcoran. Prelim. Disc. p. 71.

‡ Reland. de Rel. Mahomm. Part ii. c. 6 & 7.

Le raisonnement nous aidera peu.

LVIII. Le raisonnement nous est ici d'un foible secours. Il est absurde de consacrer des temples à ceux dont on voit les sépulcres. Qu'y a-t-il de trop absurde pour les hommes? Ne connoît-on pas des nations très éclairées, qui en appellent au témoignage des sens pour les preuves d'une religion, dont un dogme principal contredit ce témoignage? Cependant si les dieux du paganisme avoient été des hommes, le culte réciproque* que leurs adorateurs leur rendoient, eût été bien peu raisonnable, et une tolérance peu raisonnable n'est pas l'erreur du peuple.

Pensée sur le culte réciproque des sectes Payennes.

Crésus envoye à Delphes. Alexandre consulte l'oracle de Jupiter Ammon.

LIX. Crésus fait consulter l'oracle de Delphes,† Alexandre traverse les sables brûlans de la Lybie pour demander à Jupiter Ammon s'il est son fils.‡ Mais ce Jupiter Grec, ce roi de Crète, devenu le maître de la foudre, n'en eût-il pas écrasé cet Ammon, ce Lybien, ce nouveau Salmonée, qui tentoit de la lui arracher? Deux rivaux se disputent l'empire de l'univers, peut-on à la fois les reconnoître tous deux? Mais si l'un et l'autre ne furent que l'éther, le ciel, la même divinité, le Grec et l'Africain l'auront désigné par les symboles qui convenoient à leurs mœurs, et par les noms que leurs langues leur fournissoient pour exprimer ses attributs. Mais loin de nous les raisonnemens, ce sont les faits qu'il faut interroger. Ecoutons leur réponse.

* Vidé Warburton's Divine Legation, tom. i. p. 270—276.

† Herodot. Lib. i.

‡ Diodor. Sic. lib. xvii. Quint. Curt. lib. iv. cap. 7. Arrian. lib. iii.

LX.

LX. Malheureux habitans des forêts, ces Grecs si orgueilleux tenoient tout des étrangers. Les Phéniciens leur apprirent l'usage des lettres; les arts, les loix, tout ce qui élève l'homme au dessus des animaux, ils le durent aux Egyptiens. Ces derniers leur apportèrent leur religion, et les Grecs, en l'adoptant, payèrent le tribut que l'ignorance doit au savoir. Le préjugé ne fit qu'une résistance de bienséance, et se rendit sans difficulté, après avoir entendu l'oracle de Dodone, qui décida pour le nouveau culte.* Tel est le récit d'Hérodote, qui connoissoit la Grèce et l'Egypte, et dont le siècle placé entre la grossièreté de l'ignorance et les raffinemens de la philosophie rend le témoignage décisif.

La religion Grecque étoit d'origine Egyptienne.

LXI. Je vois déjà disparoître une bonne partie des légendes Grecques, l'Apollon né dans l'île de Délos, le Jupiter enseveli dans la Crète. Si ces dieux habitèrent autrefois la terre, l'Egypte et non la Grèce fut leur patrie. Mais si les prêtres de Memphis surent aussi bien leur religion que l'Abbé Banier,† jamais l'Egypte ne donna naissance à leurs dieux. A travers leur métaphysique ténébreuse, la raison luisit assez pour leur faire sentir que jamais homme ne peut devenir Dieu, ni jamais Dieu être transformé en simple homme.‡ Mystérieux dans leurs dogmes et dans leur culte, ces interprètes du ciel et de la sagesse, déguisèrent, par

La religion Egyptienne allégorique.

* Herodot. Lib. ii.

† Dans sa mythologie expliquée par l'histoire.

‡ Herodot. Lib. ii.

un

un langage pompeux, les vérités de la nature, qu'un peuple grossier eût méprisées dans leur majestueuse simplicité. Les Grecs méconnurent cette religion à bien des égards. Ils l'altérèrent par des mélanges étrangers, mais le fonds demeura, et ce fonds Egyptien fut par conséquent allégorique.*

Le culte héroïque.

LXII. Le culte héroïque, si bien distingué de celui des dieux dans les premiers siècles de la Grèce, nous montre que les dieux n'étoient pas des héros.† Les anciens croyoient que les grands hommes, admis après leur mort aux festins des dieux, jouissoient de leur félicité, sans participer à leur puissance. Ils s'assembloient autour des tombeaux de leurs bienfaiteurs; leurs chants de louanges‡ célébroient leur mémoire, et faisoient naître une émulation salutaire de leurs vertus.

* Je dois beaucoup, dans ces recherches, au savant Freret de l'Académie des Belles-Lettres. Il a donné des ouvertures dans une route, qui paroissoit vue de tous côtés. Je crois cependant que ses raisonnemens valent mieux, lorsqu'il est question de faits que quand il s'agit de dogmes. Prévenu d'estime pour ce littérateur, je dévorai avidement sa réponse à la chronologie Newtonienne; mais oserai-je le dire? il ne répondit point à mon attente. Que lui reste-t-il de nouveau, si vous lui ôtez les principes d'une théologie et d'une chronologie nouvelles, que nous possédions déjà,(1) des généalogies défectueuses et très peu concluantes, quelques recherches minutieuses sur la chronologie de Sparte, une astronomie ancienne, que je n'entends pas trop bien, et la belle préface de M. Bougainville, que je relis toujours avec un goût nouveau?

† Hist. de l'Acad. des Belles-Lettres, tom. xvi. p. 28, &c.

‡ V. Mém. de Littér. tom. xii. p. 5, &c. et Ezech. Spanheim in Callim.

(1) Dans les Mém. de l'Acad. tom. v. xviii. xx. xxiii.

Leurs

Leurs ombres évoquées des enfers goûtoient avec plaisir les offrandes de la dévotion.* Il est vrai que cette dévotion devint insensiblement un culte religieux, mais ce ne fut que très tard, et lorsqu'on identifia ces héros avec des divinités anciennes, dont ils portoient le nom, ou rappelloient le caractère. Dans le siècle d'Homère, on les distinguoit encore. Hercule n'est point un de ses dieux. Il ne reconnoît Esculape que pour un médecin distingué,† et Castor et Pollux sont pour lui des guerriers morts et enterrés à Sparte.‡

Système d'Ephémère.

LXIII. La superstition avoit cependant franchi ces limites, les héros étoient devenus des dieux, et le culte qu'on rendoit aux dieux les avoit tirés du rang des hommes, lorsqu'un philosophe hardi entreprit de prouver qu'ils l'avoient été. Ephémère le Messénien avança ce paradoxe.§ Mais loin d'en appeller aux monumens authentiques de la Grèce et de l'Egypte, qui auroient dû conserver la mémoire de ces hommes célèbres, il va se perdre dans l'océan. Une Utopie méprisée de tous les anciens, une île de Panchaïe, riche, fertile, superstitieuse, et connue à lui seul, lui offre dans un

* Homer. Odyss. L. xi. † Homer Iliad, L. iv. v. 193.

‡ Id. L. v. v. 241. § Lactant. Instit. L. i. c. xi. p. 62.

" Antiquus auctor Ephemerus, qui fuit é civitate Messanâ, res gestas Jovis et cæterorum qui Dii putantur collegit, historiamque contexit ex titulis et inscriptionibus sacris, quæ in antiquissimis templis habebantur, maximeque in fano Jovis Triphyllii, ubi auream columnam positam esse ab ipso Jove, titulus indicabat, in quâ columnâ gesta sua perscripsit ut monimentum esset posteris rerum suarum." Ce récit de Lactance diffère un peu de celui de Diodore.

temple

temple magnifique de Jupiter une colonne d'or, où Mercure avoit gravé les exploits et l'apothéose des héros de sa race.* Ces fables étoient trop grossières pour les Grecs eux-mêmes. Elles ne valurent à leur auteur que le mépris général avec le nom d'Athée.†‡

LXIV. Enhardis peut-être par son exemple, les Crétois se vantèrent de posséder le tombeau de Jupiter, qui étoit mort dans leur île, après y avoir long tems régné.‖ Callimaque se montre indigné de cette fiction, et son scholiaste nous en dévoile l'origine.§ On avoit écrit sur un tombeau, *Tom-*

* Diodore de Sicile, L. v. p. 29. 30, et L. vi.

Il y a sur Ephémère une dissertation de M. Fourmont l'aîné, qui contient des conjectures très hardies, et des emportemens fort plaisans.(1) Il sied mal à un jeune homme de mépriser quoi que ce soit, mais je ne saurois réfuter cette pièce sérieusement. Celui qui ne voit pas que la Panchaïe décrite dans Diodore de Sicile étoit située au midi de la Gédrosie, et à l'occident peu éloignée de la péninsule des Indes, peut croire avec M. Fourmont que le Golfe Arabique est au midi de l'Arabie Heureuse, que le païs de Phank sur le continent est l'île de Panchaïe, que le désert de Pharan est le plus beau lieu du monde, et que la ville de Pierie en Syrie est la capitale d'un petit canton aux environs de Médine.

† Callim. ap. Plut. tom. ii. p. 880. Eratosth. et Polyb. ap. Strab. Georg. L. ii. p. 102, 103. et L. vii. p. 299. edit. Casaub.

‡ Gerrard Vossius de Histor. Græcis, L. i. c. xi. fait voir que non seulement les Payens lui donnoient ce nom, mais encore Théophile d'Antioche parmi les Chrétiens et Joseph parmi les Juifs; ce qui fait voir qu'Ephémère en attaquant les dieux des Grecs, n'en reconnoissoit point d'autres.

‖ Lactant. Instit. L. i. c. xi. p. 65. Lucian Timon, p. 34. et Jupit. Frag. p. 701. Cicer. de Nat. Deor. L. iii. c. 21.

§ Callimach. Hym. in Jovem. v. 8. et Scholiast. Vet. in loc. edit. Græc.

(1) Mém. de Littér. tom. xv. p. 265, &c.

beau

beau de Minos fils de Jupiter. Le tems ou le dessein fit disparoître les mots de *fils* et *de Minos;* on lut *Tombeau de Jupiter.** Cependant le système d'Ephémère s'accréditoit lentement malgré ses preuves. Diodore de Sicile parcourut la terre, pour rassembler dans les traditions des divers peuples de quoi l'appuyer.† Mais les Stoïciens, dans leur mélange bizarre du Théisme le plus pur, du Spinosisme et de l'idolâtrie populaire, rapportoient ce paganisme, dont ils étoient les zélateurs, au culte de la nature brisée en autant de dieux qu'elle a de faces différentes. Cicéron, cet académicien, pour qui tout étoit objection et rien n'étoit preuve, ose à peine leur opposer le système d'Ephémère.‡

LXV. Ce ne fut que sous l'empire Romain, que les idées du Messénien prirent le dessus. Dans le tems qu'un monde esclave décernoit le titre de dieux à des monstres indignes de celui d'hommes, c'étoit faire sa cour que de confondre Jupiter et Domitien. Bienfaiteurs de la terre, ainsi les appelloit l'adulation, leur droit à la divinité étoit le même; leur nature et leur puissance étoient égales. Par politique ou par méprise, Pline lui-même ne se garantit pas de cette erreur.‖ En vain Plu-

Ne prévalut que sous l'empire Romain.

* Tel est le récit du scholiaste adopté par le Chevalier Newton. Mais Lactance rapporte l'inscription ΖΑΝ ΧΡΟΝΟΥ, ce qui m'a l'air bien plus antique. Lucien, car les fables vont toujours en augmentant, nous apprend, que l'inscription portoit que Jupiter ne tonnoit plus, qu'il avoit subi le sort des mortels, δηλωσαι ως υκετι βροντησειεν αν ο Ζευς, τεθνεως παλαι.

† Diodore de Sicile dans les cinq premiers livres, passim.

‡ Cicer. de Nat. Deor. L. iii. c. 21.

‖ Plin. Hist. Natur. L. vii. c. 51. et pass.

tarque

tarque essaya-t-il de revendiquer la foi de ses ayeux.*. Ephémère régna par tout; et les pères de l'Eglise, se servant de leurs avantages, attaquèrent le paganisme du côté le plus foible. Pourroit-on les blâmer? Si les dieux prétendus ne furent pas en effet des hommes déifiés, ils l'étoient devenus, du moins dans l'opinion de leurs adorateurs; et les pères n'en vouloient qu'à leurs opinions.

Echainement des erreurs.

LXVI. Allons plus loin; tâchons de suivre l'enchainement non des faits, mais des idées, de sonder le cœur humain, et de démêler ce fil d'erreurs, qui du sentiment vrai, simple, et universel qu'il y a une puissance au dessus de l'homme, le conduisit par dégrés à se faire des dieux, auxquels il eût rougi de ressembler.

Sentimens confus du sauvage.

Le sentiment n'est qu'un retour sur nous-mêmes. Les idées se rapportent aux objets hors de nous. Leur nombre, en occupant l'esprit, affoiblit le sentiment. C'est donc parmi les sauvages, dont les idées sont bornées aux besoins, et les besoins simplement ceux de la nature, que le sentiment doit être le plus vif, quoiqu'en même tems le plus confus. Le sauvage ressent à tout moment des agitations, qu'il ne peut ni expliquer ni reprimer. Ignorant et foible, il craint tout, parcequ'il ne peut se défendre de rien. Il admire tout, parcequ'il ne connoît rien. Le mépris bien fondé de lui-même, car la vanité est un ouvrage de la société, lui fait sentir l'existence d'une puissance supérieure. C'est cette puissance, dont il ignore les attributs, qu'il

* Plut. de Placit. Philosoph. de Isid. et Osirid.

invoque,

invoque, et dont il demande des graces, sans savoir à quel titre il en peut espérer. Ce sentiment peu distinct produisit les dieux bons des premiers Grecs, et les divinités de la plûpart des sauvages, et les uns et les autres n'en surent régler ni le nombre, ni le caractère, ni le culte.

Il adore tout ce qu'il voit;

LXVII. Bientôt le sentiment devint idée. Le sauvage rendit son homage à tout ce qui l'entouroit. Tout devoit lui paroître plus excellent que lui-même. Ce chêne majestueux, qui le couvroit de son feuillage épais, avoit ombragé ses ayeux, depuis l'origine de sa race. Il élevoit sa tête jusqu'aux nues; le fier Aquilon se perdoit à travers ses branches. Auprès de cet arbre altier qu'étoit sa durée, sa taille, sa force? La reconnoissance se joignit à l'admiration. Cet arbre qui lui prodiguoit ses glands, cette onde claire où il se désaltéroit, étoient des bienfaiteurs qui rendoient sa vie heureuse; sans eux il ne pouvoit subsister, mais quel besoin avoient-ils de lui? En effet sans les lumières qui nous apprennent combien la raison seule est supérieure à toutes ces parties nécessaires d'un système intelligent, chacune d'elles est au-dessus de l'homme. Mais privé de ces lumières, le sauvage leur accorda à chacune la vie et la puissance. Il se prosterna devant son ouvrage.

pourquoi?

Ses idées sont uniques.

LXVIII. Les idées du sauvage sont uniques, parcequ'elles sont simples. Remarquer les qualités différentes des objets, observer celles qui leur sont communes, et de cette ressemblance former une idée abstraite, qui représente le genre, sans être l'image d'aucun objet particulier; sont les

ouvrages

ouvrages de l'esprit, qui agit, qui se replie sur lui-même, et qui déjà surchargé d'idées, cherche à se soulager par la méthode. Dans le premier état, l'ame passive et ignorant ses forces, ne sait que recevoir les impressions étrangères; ces impressions ne lui rendent les objets qu'isolés, et comme ils sont en eux-mêmes! Le sauvage rencontroit ses dieux par tout, chaque forêt, chaque prairie en fourmilloit.

Il combine ses idées et multiplie ses dieux.

LXIX. L'expérience développa ses idées; car les nations, comme les hommes, doivent tout à l'expérience. Son esprit familiarisé avec un grand nombre d'objets étrangers s'apperçut de leur nature commune, et cette nature devint pour lui une nouvelle divinité supérieure à tous ces dieux particuliers. Mais chaque chose qui existe a son existence déterminée à un tems ou à un lieu; et, c'est ce qui la distingue de toute autre chose. L'homme a dû se conduire différemment à l'égard de ces deux manières d'exister, l'une sensible et devant ses yeux, l'autre passagère, métaphysique, et qui n'est peut-être que la succession des idées. La nature commune, différentiée uniquement par le tems, a dû faire disparoître les natures particulières, pendant que celles qui sont distinguées par les lieux ont pu subsister comme parties de la nature commune. Le dieu des rivières n'a point attenté sur les droits du Tibre ou du Clitumne,* mais le vent du Sud qui soufflait hier, et celui que nous ressentons aujour-

* Hist. de l'Acad. des Belles Lettres, tom. xii. p. 36. Plin. Epist. L. viii. Epist. 8.

d'hui,

d'hui, ne sont l'un et l'autre que ce tyran furieux, qui soulève les flots de la mer Adriatique.*

LXX. Plus on s'exerce à penser, plus on fait de combinaisons. Deux genres sont différens à quelques égards, ils se ressemblent à d'autres : ils sont destinés au même usage, ils font partie du même élément. La fontaine devient rivière, la rivière se perd dans la mer. Cette mer fait partie du vaste océan qui embrasse toute l'étendue de la terre, et la terre elle-même renferme dans son sein tout ce qui subsiste par un principe de végétation. A mesure que les nations se sont éclairées, leur idolâtrie a dû se raffiner. Elles ont mieux senti combien l'univers est gouverné par des loix générales ; elles se sont plus rapprochées de l'unité d'une cause efficiente. Jamais les Grecs n'ont su simplifier leurs idées au delà de l'eau, de la terre et du ciel, qui, sous les noms de Jupiter, de Neptune, et de Pluton, contenoient et régissoient toutes choses. Mais les Egyptiens, d'un génie plus propre aux spéculations abstraites, formèrent enfin leur Osiris† le premier des Dieux, le principe intelligent, qui agissoit sans cesse sur le principe matériel, connu sous le nom d'Isis sa femme et sa sœur.

Suite de ses combinaisons.

* Hor. Carm. L. iii. Od. 3.

" ——— Neque Auster
Dux inquieti turbidus Adriæ."

† Remarquez que cet Osiris et sa sœur étoient les plus jeunes des dieux. Il avoit fallu aux Egyptiens un grand nombre de siècles pour parvenir à cette simplicité. (1)

(1) Diodore de Sicile, L. i. c. 8.

Des gens, qui croyoient à l'éternité de la matière, ne pouvoient guères aller plus loin.*

Génération et hiérarchie des dieux.

LXXI. Jupiter, le Dieu de la mer et le noir Pluton étoient frères. Toutes les branches de leur postérité s'étendoient à l'infini, et renfermoient toute la nature. Telle étoit la mythologie des anciens. Pour des hommes grossiers, l'idée de génération étoit plus naturelle que celle de création. Elle étoit plus aisée à saisir, elle supposoit moins de puissance, on y étoit conduit par des liaisons sensibles; mais aussi cette génération les menoit à établir une hiérarchie, dont ces êtres libres mais bornés ne pouvoient pas se passer. Les trois grands Dieux exerçoient une puissance paternelle sur leurs enfans, habitans de la terre, des airs, et des mers; et la primogéniture de Jupiter lui donnoit une supériorité sur ses frères, qui lui mérita le titre de roi des dieux, et de père des hommes. Mais ce roi, ce père suprême, étoit trop borné à tous égards, pour nous permettre de faire honneur aux Grecs de la croyance d'un être suprême.

Dieux de la vie humaine.

LXXII. Ce système, tout mal construit qu'il étoit, rendoit raison de tous les effets de la nature. Mais le monde moral, l'homme, son sort, et ses actions étoient sans divinités. L'éther ou la terre y

* Le culte du soleil a été connu de tous les peuples. Je dirai ce qui m'en paroît la raison. C'est peut-être le seul objet de l'univers à la fois sensible et unique. Sensible à tous les peuples, de la manière la plus brillante et la plus bienfaisante, il enlevoit leurs hommages. Unique et indivisible, les raisonneurs qui n'étoient pas trop difficiles trouvoient en lui tous les grands traits de la divinité.

eût

eût été peu propre. Du besoin de nouveaux dieux naquit une nouvelle chaine d'erreurs, qui, s'unissant avec la première, ne forma qu'un même roman théologique. Je soupçonne que ce système naquit plus tard. L'homme ne songe guères à rentrer en lui-même, qu'après avoir épuisé les objets étrangers.

LXXIII. Deux hypothèses ont toujours été, et seront toujours. Dans l'une, l'homme n'a reçû du Créateur que la raison et la volonté. C'est à lui à décider de l'usage qu'il en fera, et à régler ses actions à son gré. Dans l'autre, il ne peut agir que suivant les loix préétablies de la Divinité, dont il n'est que l'instrument. Le sentiment le trompe, et lorsqu'il croit suivre sa volonté, il ne suit en effet que celle de son maître. Ces dernières idées ont pu naître dans l'esprit d'un peuple à peine sorti de l'enfance. Peu fait aux ressorts compliqués de la machine, les grandes vertus, les crimes atroces, les inventions utiles de ce petit nombre d'ames singulières, qui ne doivent rien à leur siècle, lui parurent surpasser les forces humaines. Il vit partout des dieux agissans, qui inspiroient le vice ou la vertu aux foibles mortels, incapables de se soustraire à leurs volontés.* Ce n'est pas la prudence qui inspire à Pandare le dessein de rompre la trève, et de décocher un trait au cœur de Ménélas. C'est Mi-

Systèmes de la liberté et de la nécessité.

Les anciens suivoient le dernier.

* Je ne suis pas trop content de cet endroit. Je donne la meilleure raison que j'ai pu trouver ; mais il me semble que dans ces premiers siècles, on eût dû être guidé par le sentiment, et le sentiment est tout entier du côté de la liberté.

verve qui le pousse à cet attentat.* La malheureuse Phèdre n'est point coupable. Vénus, outrée des mépris d'Hyppolite, allume dans le cœur de cette reine une flamme incestueuse, qui la précipite au crime et à la mort.† Un dieu se chargea de chaque événement de la vie, de chaque passion de l'ame, et de chaque ordre de la société.

Union des deux espèces de dieux.

LXXIV. Mais ces dieux de l'homme, ces passions et ces facultés généralisées et personnifiées de cette manière, n'avoient qu'une existence métaphysique et trop peu sensible pour les hommes. Il falloit les fondre avec les dieux de la nature, et c'est ici que l'allégorie imagina mille rapports fantasques, car l'esprit veut au moins une apparence de vérité. Il étoit naturel que le dieu de la mer le fut des matelots. L'expression figurée de cet œil qui voit tout, de ces rayons qui percent les airs, pouvoit aisément faire du soleil un habile prophète, et un archer adroit. Mais pourquoi la planète Vénus est-elle mère des amours? Pourquoi s'élève-t-elle de l'écume des flots? Laissons ces énigmes aux devins. Aussitôt que les départemens des dieux de la nature humaine furent établis, ils durent enlever tout le culte des hommes. Ils parloient au cœur et aux passions, au lieu que les dieux

* Homer. Iliad. L. iv. v. 93, &c.

† Αλλ' ητι ταυτη τον δ' ερωτα χρη πεισειν.
Δειξω δε Θησει πραγμα, κακφανησεται.
Και τον μεν ημιν πολεμιον πεφυκοτα
Κτενει πατης αραισι, ...
Η δ' ευκλεης μεν, αλλ' ομως απωλυται
Φαιδρα————(1).

(1) Euripid. Hippol. Act. i. v. 40.

physiques,

physiques, qui n'avoient point acquis d'attributs moraux, rentrèrent insensiblement dans le mépris et dans l'oubli. Aussi n'est-ce que dans l'antiquité la plus reculée que je vois fumer les autels de Saturne.*

LXXV. Les dieux s'intéressent donc dans les affaires humaines. Il ne se passe rien dont ils ne soient les auteurs. Mais sont-ils les auteurs du crime? Cette conséquence nous effraye: un payen n'hésitoit point à l'admettre, et ne pouvoit en effet hésiter. Les dieux inspiroient souvent des desseins vicieux. Pour les suggérer, il falloit les vouloir, et même les aimer. Il ne leur restoit pas la ressource d'un petit mal permis dans le meilleur des mondes possibles.† Ce mal n'étoit pas seulement permis, il étoit autorisé, et d'ailleurs les différentes divinités, bornées à leurs départemens particuliers, étoient très indifférentes à un bien général qu'elles ne connoissoient point. Chacune suivoit son caractère, et n'inspiroit que les passions qu'elle ressentoit. Le dieu de la guerre étoit fier, brutal, et sanguinaire; la déesse de la prudence, sage, retenue, peu sincère; la mère des amours, aimable, voluptueuse, emportée dans ses caprices; la ruse et la souplesse convenoient au dieu des marchands; et les cris des malheureux flattoient l'oreille du tyran soupçonneux des morts, du noir monarque des enfers.

Les dieux ont des passions humaines.

* J'entends chez les Grecs; son culte se conserva long tems en Italie.

† Fontenelle dans l'Eloge de M. de Leibnitz.

Ils ont des préférences.

LXXVI. Un dieu père des hommes l'est de tous également. Il ne connoît ni la haine, ni la faveur. Mais les divinités partiales doivent avoir des favoris. Ne distingueront-elles pas ceux dont le goût est conforme au leur? Mars ne peut qu'aimer ces Thraces dont la guerre est l'unique occupation,* et ces Scythes dont la boisson la plus délicieuse est le sang de leurs ennemis.† Les mœurs d'un habitant de Cypre‡ ou de Corinthe, lieux où tout respiroit le luxe et la mollesse, devoient plaire à la déesse des amours. La reconnoissance se joignoit au goût. Des sentimens de préférence étoient dûs à des peuples dont les mœurs n'étoient qu'un culte détourné de leurs dieux tutélaires. Le culte même qu'on leur rendoit se rapportoit toujours à leur caractère. Ces victimes humaines qui expiroient sur l'autel de Mars,§ ces mille courtisanes qui se dévouoient au temple de Vénus,‖ toutes ces femmes distinguées de Babylone, qui lui immoloient leur

* Herodot. L. v. c. 4, 5. Meziriac. Comm. sur les Epitr. d'Ovide, tom. i. p. 162.

† Herodot. L. iv. c. 64, 65.

‡ M. de Vaugelas m'apprend que lorsqu'il s'agit de l'antiquité il faut toujours dire Cypre, quoique le nom moderne soit Chypre. (1) Je vois que MM. de Fenelon (2) et de Vertot (3) ont fait cette distinction.

§ Herod, L. v. c. 4, 5. Minuc. Fœl. Octav. c. 25. p. 258. Luc. Phars. L. i. Lactant. L. i. c. 25.

‖ Strab. Geog. L. viii. p. 378.

(1) Rem. de M. de Vaugelas sur la Langue Françoise, tom. i. p. 102, 103.

(2) Dans le Télémaque.

(3) Dans son Hist. de Malthe.

pudeur,

pudeur,* ne pouvoient qu'attirer à ces divers peuples, la faveur la plus distinguée de leurs protecteurs. Mais comme les intérêts des nations ne sont pas moins opposés que leurs mœurs, il falloit que les dieux adoptassent les querelles de leurs adorateurs. " Quoi! voir avec patience que cette ville qui m'élève cent temples succombe sous le fer d'un conquérant? Ah! plutôt!. . . ." C'est ainsi que chez les Grecs, une guerre parmi les hommes en allumoit une parmi les dieux. Troye bouleversa le ciel. Le Scamandre vit briller l'égide de Minerve, il fut témoin de l'effet des flèches sorties du carquois d'Apollon, il sentit le redoutable trident de Neptune, qui soulevoit la terre sur ses fondemens. Quelquefois les arrêts inévitables du destin rétablissoient la paix.† Mais le plus souvent les divers dieux convenoient mutuellement de s'abandonner

Leurs querelles.

* Herod. L. i. c. 199.

Elles étoient tenues de se prostituer une fois de leur vie au premier venu, dans le temple de Venus. M. de Voltaire, qui leur impose cette obligation une fois tous les ans, la traite de fable insensée. (1) Cependant Hérodote avoit voyagé sur les lieux, et M. de Voltaire a trop lu l'histoire, pour ignorer combien de triomphes pareils la superstition a remportés sur l'humanité et sur la vertu. Que pense-t-il d'un acte de foi? Je préviens sa réponse. Au reste j'ignorois que Babylone fût la ville de l'univers la mieux policée. Quinte Curce la dépeint comme la plus licentieuse; Bérose le Babylonien se plaint lui-même que ses concitoyens, franchissant toutes les barrières de la pudeur, vivoient à la manière des bêtes, et le scholiaste de Juvenal nous fait sentir que de son tems ils n'avoient point dégénérés. (2)

† Mythol. de Banier, tom. ii. p. 487. Ovid. Metam. L. xv.

(1) Oeuvres de Voltaire, tom. vi. p. 24.

(2) Quint. Curt. Gest. Alex. L. v. c. i. et Comment. Freinsheim. in Loc.

réciproquement leurs ennemis ;* car sur l'Olympe, comme sur la terre, la haine a toujours été plus puissante que l'amitié.

Ils ont la figure humaine.

LXXVII. Un culte épuré eût été peu assorti à de telles divinités. Les peuples veulent des objets sensibles ; une figure qui décore leurs temples, et fixe leurs idées. Il falloit assurément la plus belle de toutes les figures. Mais quelle est cette figure ? Demandez-le aux hommes, c'est sans doute la leur. Peut-être un taureau répondroit-il un peu différemment.† La sculpture se perfectionne pour servir à la dévotion, et les temples se remplissent de statues de vieillards, de jeunes gens, de femmes, et d'enfans, suivant les attributs différens de chacun des dieux.

Ils éprouvent les plaisirs et les maux corporels.

LXXVIII. La beauté n'est peut-être fondée que sur l'usage. La figure humaine n'est belle que parce qu'elle se rapporte si bien aux usages auxquels elle est destinée. La figure divine est la même ; il faut que ses usages le soient aussi, et même ses défauts. De-là cette génération grossière des dieux, qui ne composent plus qu'une famille à la manière des hommes ; de-là leurs fêtes de nectar et d'ambrosie, et la nourriture qu'ils reçoivent dans les sacrifices.‡ De-là encore leur sommeil,§ et leurs douleurs.‖ Des dieux, devenus des hommes très

* Eurip. Hippolit. Act. v. ver. 1327. et Ovid. Metam. passim.

† Cic. de Nat. Deor, L. i. c. 27, 28.

‡ V. les Césars de Julien par M. Spanheim, p. 257, 258. Rom. 876. les Oiseaux d'Aristophane et Lucien presque partout.

§ Hom. Iliad. L. i. v. 609.

‖ Id. L. v. ver. 335.

puissans,

puissans, devoient souvent visiter la terre, habiter dans les temples, se plaire aux amusemens de l'homme, assister à la chasse, à la danse, et quelquefois devenir sensibles aux charmes d'une mortelle et donner naissance à une race de héros.

Evénemens généraux.

LXXIX. Dans ces grands événemens, où, du jeu d'un grand nombre d'acteurs, dont les vues, la situation et le caractère diffèrent, il naît une unité d'action, ou plutôt d'effet; c'est peut-être dans les seules causes générales qu'il faut chercher la leur.

Mélange de causes dans les événemens particuliers.

LXXX. Dans les événemens plus particuliers, le procédé de la nature est très différent de celui des philosophes. Chez elle il y a peu d'effets assez simples, pour ne devoir leur origine qu'à une seule cause; au lieu que nos sages s'attachent d'ordinaire à une cause, non seulement universelle, mais unique. Evitons cet écueil; pour peu qu'une action paroisse compliquée, admettons y les causes générales, sans rejetter le dessein et le hasard. Sylla se démet du pouvoir souverain. César le perd avec la vie: cependant leurs attentats avoient été précédés par leurs conquêtes: avant de devenir les plus puissans des Romains, ils en étoient les plus renommés. Auguste les suit de près. Tyran sanguinaire,* soupçonné de lâcheté, le plus grand des crimes dans un chef de parti,† il parvient au trône,

* Après la prise de Peruse il sacrifia trois cens des principaux citoyens sur un autel érigé à la divinité de son père. V. Suet. L. ii. c. 15.

† Sueton. L. ii. c. 16.

et

et fait oublier aux républicains qu'ils eussent jamais été libres. La disposition de ces républicains diminue ma surprise. Egalement incapables de liberté sous Sylla et sous Auguste, ils ignoroient cette vérité sous celui-là : des guerres civiles et deux proscriptions plus cruelles que la guerre, leur avoient appris, du tems de celui-ci, que la république, affaissée sous le poids de sa grandeur et de sa corruption, ne pouvoit subsister sans maître. D'ailleurs Sylla, chef de la noblesse, combattoit à la tête de ces fiers patriciens, qui vouloient bien l'armer du glaive du despotisme pour les venger de leurs ennemis et des siens, mais non laisser entre ses mains le pouvoir de les détruire eux-mêmes. Ils avoient vaincu, non pour lui mais avec lui : la harangue de Lépide * et la conduite de Pompée† font assez sentir que Sylla aima mieux descendre du trône qu'en tomber. Mais Auguste, à l'exemple de César,‡ ne se servit que de ces hardis aventuriers, Agrippa, Mécène, Pollion, dont la fortune attachée à la sienne s'évanouissoit dans une aristocratie de nobles, divisés entr'eux, mais unis pour accabler tout homme nouveau.

Ses causes. LXXXI. Des circonstances heureuses, les débauches d'Antoine, la foiblesse de Lépide, la crédulité de Cicéron travaillèrent de concert pour lui avec cette disposition générale : mais il faut avouer

* Sallust. Fragm. p. 404. Edit. Thys.

† Freinsheim. Supplem. L. lxxxix. c. 26—33.

‡ Tacit. Annal. L. iv. p. 109. Sueton. ubi infra.

aussi

aussi que, s'il ne fit pas naître ces circonstances, il les employa en grand politique. * Que la variété de mes objets ne me permet-elle de faire connoître ce gouvernement raffiné, ces chaines qu'on portoit sans les sentir, ce prince confondu parmi les citoyens, ce sénat respecté par son maître!* Choisissons en un trait.

Auguste, maître des revenus de l'empire et des richesses du monde, distingua toujours son patrimoine de particulier du trésor public. Il fit ainsi paroître à peu de frais sa modération, qui laissoit à ses héritiers des biens inférieurs à ceux de plusieurs de ses sujets,† et son amour de la patrie, qui avoit abandonné au service de l'état, deux patrimoines entiers et une somme immense provenue des legs de ses amis défunts.‡

LXXXII. Une pénétration ordinaire suffit pour sentir lorsqu'une action est à la fois cause et effet. Même action cause et effet.

* J'attends avec impatience la suite des dissertations sur ce sujet, que M. de la Bleterie nous a promises. Le système d'Auguste si souvent méconnu y paroîtra dessiné jusqu'à ses moindres rameaux. Cet auteur pense avec finesse et une aimable liberté; il discute sans sécheresse, et s'exprime avec toutes les graces d'un style clair et élégant. Peut-être que, Descartes de l'histoire, il raisonne un peu trop *à priori*, et qu'il établit ses conclusions moins sur les autorités particulières que sur des inductions générales: mais ce défaut est celui d'un homme de beaucoup d'esprit.

† Toutes déductions faites de ses legs au peuple et aux soldats, Auguste ne laissa à Tibère et à Livie que millies quingenties, trente millions de livres. L'augure Lentulus mort sous son règne, possédoit quater millies, quatre-vingt millions. V. Sueton. L. ii. c. 101. Senec. de Benefic. L. ii.

‡ Quater decies millies, deux cens quatre vingt millions. V. Suet. Loc. citat et marmor. Ancyran.

Dans

Dans le monde moral il y en a beaucoup qui le sont; ou plutôt, il y en a très peu qui ne tiennent plus ou moins de la nature de l'une de l'autre.

La corruption de tous les ordres des Romains vint de l'étendue de leur empire, et produisit la grandeur de la république.*

Mais il faut un jugement peu commun, lorsque deux choses existent toujours ensemble, et paroissent intimément liées, pour discerner qu'elles ne se doivent point leur origine l'une à l'autre.

Les sciences ne viennent pas du luxe.

LXXXIII. Les sciences, dit-on, naissent du luxe; un peuple éclairé sera toujours vicieux. Je ne le crois pas. Les sciences ne sont point les filles du luxe; mais l'une et l'autre naissent de l'industrie. Les arts ébauchés satisfont aux premiers besoins de l'homme. Perfectionnés, ils lui en trouvent de nouveaux, depuis le bouclier de Minerve de Vitellius † jusqu'aux entretiens philosophiques de Cicéron. Mais à mesure que le luxe corrompt les mœurs, les sciences les adoucissent; semblables aux prières dans Homère, qui parcourent toujours la terre à la suite de l'injustice, pour adoucir les fureurs de cette cruelle divinité.‡

* V. Montesq. Consid. sur la Grandeur des Romains.

Je distingue la grandeur de l'empire Romain d'avec celle de la république: l'une consistoit dans le nombre des provinces, l'autre dans celle des citoyens.

† Vitellius envoya des galères jusqu'aux colonnes d'Hercule, pour chercher les poissons les plus rares, dont il remplit ce plat monstrueux. Si nous en croyons M. Arbuthnot, il coûta 765,625*l.* sterling. V. Sueton. in Vitellio, c. 13. Dr. Arbuthnot's Tables, p. 138.

‡ *Μετοπισθ' ατης αλιγυσι κιουσαι.* Homer. Iliad. L. ix. v. 500.

Voilà

Voilà quelques réflexions qui m'ont paru solides sur les différens usages des Belles-Lettres. Heureux si je pouvois en inspirer le goût! J'aurois trop bonne opinion de moi-même, si je ne sentois pas les défauts de cet essai; j'en aurois une trop mauvaise, si je n'espérois pas que dans un age moins précoce et avec des connoissances plus étendues je pourrai me voir plus en état d'y suppléer. On pourra dire que ces réflexions sont vraies, mais usées, ou qu'elles sont nouvelles, mais paradoxales. Quel auteur aime les critiques? Cependant la première me déplairoit le moins. L'avantage de l'art m'est plus cher que la gloire de l'artiste. Conclusion.

DIGRES-

DIGRESSION ON THE CHARACTER OF BRUTUS.

THE memory of Cæsar, celebrated as it is, has not been transmitted down to posterity with such uniform and increasing applause as that of his PATRIOT ASSASSIN. Marc Antony acknowledged the rectitude of his intentions. Augustus refused to violate his statues.* All the great writers of the succeeding age enlarged on his praises,† and more than two hundred years after the establishment of the imperial government, the character of Brutus was studied as the perfect idea of Roman virtue.‡ In England as in France, in modern Italy as in ancient Rome, his name has always been mentioned with respect by the adherents of monarchy,§ and pronounced with enthusiasm by the

* Plutarch in Antonio, p. 925, in Brut. p. 1011. Among these were the statues, which the Athenians had erected to Brutus and Cassius, by the side of their own deliverers, Harmodius and Aristogiton.

† Under the jealous tyranny of Tiberius, Cremutius Cordus was arraigned before the senate for the encomiums which he bestowed in his history on Brutus and Cassius. He justified himself by the toleration of Augustus and the example of Asinius Pollio, Messala and Livy: nor was it within the tyrant's power to suppress his writings, or the general sense of mankind. Tacit. Annal. iv. 34, 35.

‡ M. Antonin. de Rebus suis, L. i.

§ Velleius Paterculus, an elegant writer, but servilely devoted to the imperial family, and most probably one of the judges who condemned Cremutius, can only say of Brutus, Corrupto animo ejus in diem quæ illi *omnes virtutes* unius facti *temeritate* abstulit, ii. 72.

friends

friends of freedom. It may seem rash and invidious to appeal from the sentence of ages; yet surely I may be permitted to inquire, in what consisted the DIVINE VIRTUE OF BRUTUS?

The few patriots who, by a bold and well-concerted enterprize, have delivered their country from foreign or domestic slavery, Timoleon, and the elder Brutus, Andrew Doria, and Gustavus Vasa, the three peasants of Switzerland,* and the four princes of Orange, excite the warmest sensations of esteem and gratitude in those breasts which feel for the interest of mankind. But the design of the younger Brutus was vast and perhaps impracticable, the execution feeble and unfortunate. Neither as a statesman nor as a general did Brutus ever approve himself equal to the arduous task he had so rashly undertaken, of restoring the commonwealth; instead of restoring it, the death of a mild and generous usurper produced only a series of civil wars, and the reign of three tyrants whose union and whose discord were alike fatal to the Roman people.

The sagacious Tully often laments that he could be pleased with nothing in the ides of March, except the ides themselves; that the deed was executed with a manly courage, but supported by childish counsels; that the tyranny survived the tyrant; as the conspirators, satisfied with fame and

* Who in the year 1308 delivered their country from the Austrian yoke. See Simlerus de Republica Helvetica; Guillimannus de Rebus Helveticis, and the great Chronicle of Tschudi.

revenge,

revenge, had neglected every measure that might have restored public liberty.* Whilst Brutus and Cassius contemplated their own heroism with the most happy complacency, Marc Antony, who had preserved his life, and the first magistracy of the state, by their injudicious clemency, seized the papers and treasure of the Dictator, inflamed the people and the veterans, and drove them out of Rome and Italy, without any other opposition than some grave remonstrances which the patriots vainly addressed to the Consul.†

The eloquence of Cicero, and the dangerous aid of young Cæsar, awakened in the senate a spirit of freedom and resistance. Brutus and Cassius had time to seize on Macedonia and Syria, whilst the forces of Antony were diverted and almost destroyed in the memorable siege of Modena. The legions stationed in those provinces acknowledged them as lawful proconsuls, the wealth of the east fell into their hands, and they had collected an army of one hundred thousand men,‡ before the triumvirs had cemented their union with the noblest blood of Rome, and were prepared to lead their veteran legions against the last defenders of the public liberty. Cassius was of opinion, that

* See the XIVth, XVth, and XVIth Books of the Epistles to Atticus.

† See Epistol. ad Famil. xi. 2, 3. The spirit of these letters is finely tempered by the politeness with which Brutus and Cassius address the Consul. They respect the magistrate whilst they defy the tyrant.

‡ Appian. L. iv. p. 640.

 they

they should protract their military operations into the approaching winter; but though Cassius was the older and the better soldier,* had been the first author of the conspiracy, and was the principal support of the war, he yielded, with a sigh, to the authority of Brutus, whose mind, oppressed with laborious anxiety, wished impatiently for an immediate division.† The decision was unfavourable; and both the chiefs, relinquishing all their remaining hopes, and withdrawing themselves from the calamities which they had brought on their country, put an end to their lives by a hasty act of despair. "Brutus and Cassius (says the President Montesquieu) killed themselves with a precipitancy that cannot be excused; and it is impossible to read this part of their history without pitying the republic, which was thus abandoned. The death of Cato was the catastrophe of the tragedy; but these men, in some measure, opened the tragedy by their own deaths.'‡

The justice of the memorable ides of March has been a subject of controversy above eighteen hundred years; and will so remain, as long as the interests of the community shall be considered by different tempers in different lights. Men of high and active spirits, who deem the loss of liberty, or

* Fuit autem dux Cassius melior quanto vir Brutus. Velleius Paterculus, ii. 72.

† This anecdote was preserved by Messalla, who in the court of Augustus was always proud of remembering Cassius as his general. Plutarch. in Brut. Tacit. Annal. iv. 34.

‡ Considérations sur la Grandeur des Romains, chap. xii.

some-

sometimes, in other words, the loss of power, the worst of misfortunes, will approve the use of every stratagem and every weapon in the chace of the common foe of society. They will ask how a tyrant, who has raised himself above the laws, and usurped the forces of the state, can be punished, except by an assassination; and whether the circumstance that most aggravates his crime, ought to secure his person and government... On the other hand, the lovers of order and moderation, who are swayed by the calm of reason, rather than by the impetuosity of passion, will never consent to establish every private citizen the judge and avenger of the public injury, or to purchase a temporary deliverance by the severe retaliation that will surely be exercised on those, who have first violated the laws of war. The fate of Cæsar was alleged to colour the edict of proscription;* and perhaps the generous ambition of the younger Guise would have been startled at the massacre of Paris, had it not satisfied his great revenge against the Admiral de Coligny, and other leaders of a party, whom not without reason he accused of his father's murder.† We may observe that the assassination of tyrants has been generally applauded by the ancients. The fate of a great empire is usually decided by the sword of war; but against the petty usurper of a Greek or Italian city, the dagger of conspiracy had been often found as effi-

* Appian. iv. p. 593.

† See the 34th Book of the History of Thuanus.

cacious an instrument. The same doctrine is as generally condemned by the present nations of Europe; influenced by a milder system of manners, and impressed with a deep sense of the bloody mischiefs perpetrated both by the Catholics and the Calvinists during the alliance of religious and political fanaticism.

Whilst the merit of Brutus's GODLIKE STROKE, (for such it has been called*) is at least doubtful, we can only allow in his favour, that by acting up to the established standard of Roman virtue he is entitled to our indulgence, and in some measure to our esteem. But in these nice cases, where the esteem is bestowed on the INTENTION, rather than on the ACTION, we ought to be well assured that the intention was pure from any interested or passionate motive; that it was not the hasty suggestion of resentment or vanity, but the calm result of consistent and well grounded virtue, impatient of slavery, and tender of the rights of mankind. The praises of antiquity, and the noble spirit that breathes in the epistles of Brutus,† may indeed pre-

* Tho' Cato liv'd, tho' Tully spoke,
Tho' Brutus dealt the *godlike stroke*;
Yet perish'd fated Rome.

† He declares (Epist. 16, or 22, in Middleton's edition) that were his father alive again he would not suffer *him* to possess a power above the laws and the senate. Pity it is that this whole correspondence, and particularly this celebrated epistle should be liable to the suspicion of a forgery committed in those ages when Latin had ceased to be a living language. See Tunstal and Markland on one side of the question, and Dr. Middleton on the other.

possess

possess us in favour of his moral character; but it is the uniform tenor of his life, private as well as public, which must in a great degree acquit or condemn the conspirator.

Plutarch singles out of the whole life of Brutus, one exceptionable action; his promising the plunder of Lacedæmon and Thessalonica to his troops.* But had Plutarch been better acquainted with the epistles of Atticus, he would have seen in that faithful mirror of the times, some instances of avarice and inhumanity, which the philosophic Brutus could not have excused by the sad necessity of civil war.

When Cicero was appointed Proconsul of Cilicia, his first object was to relieve the cities of his government, almost ruined by the heavy debts which they had been obliged to contract in order to satisfy the rapaciousness of his predecessors. The case of Salamis, in Cyprus, deserved peculiar compassion. One Scaptius, a Roman money broker, strongly recommended by Brutus, claimed very large sums as due to him from that city. The deputies of Salamis acknowledged the debt, and made a tender of the money with legal interest, as it was fixed by Cicero's edict, at twelve per cent. and compound interest at the end of every year. But Scaptius demanded forty-eight per cent. according to the condition of his usurious bond; and to enforce his demand by military execution, he.

* Plutarch. in Brut.

07291

had obtained from the former proconsul a troop of horse, with which he kept the senate house of Salamis closely besieged, till five of the most obstinate senators were actually starved to death. This proconsul was Appius Claudius, the father-in-law of Brutus; and when the province of Cilicia devolved upon Cicero, the same Brutus recommended, with more than common earnestness, the affairs of Scaptius to the favour of the new governor. Cicero was at first surprised at finding so intimate a connexion between a man of merit and an infamous usurer, but he was still more astonished, when the shameful secret was disclosed. The wretched agent disappeared, and the virtuous Brutus, without a blush, avowed HIMSELF the creditor of the Salamians. As soon as he threw off the mask, instead of commiserating the ruin of a city under his immediate patronage, he insisted on the utmost rigour of his iniquitous demands, and requested of Cicero, in the most haughty terms, that he would send the same Scaptius into Cyprus at the head of a second troop of horse to exact the extravagant amount of the accumulated principal and interest. On this occasion the virtue of Cicero was supported by a noble firmness. "I should be desirous (he repeats it in several places) to oblige Brutus, but I cannot sacrifice to his interest, the feelings of humanity, the principles of justice, the uniformity of my character, and the approbation of all good men. I shall be concerned to lose his friendship, but I shall be still more concerned

cerned to lose the esteem I have ever entertained for him."*

The numerous crimes of Verres, exaggerated as they most probably have been, by the strongest powers of eloquence, scarcely furnish such an instance of unrelenting avarice as this transaction of Brutus, which is related by Cicero, with the candid simplicity of a private correspondence. The money due from the city of Salamis amounted to about twenty thousand pounds; a small part of the immense sums which Brutus appears to have lent out on similar securities.† We cannot forbear inquiring, by what arts a private citizen, the son of a proscribed father, and who had never commanded armies, or governed provinces, could accumulate so ample a fortune; the inquiry would lead to some suspicions severe but not unreasonable.

In the beginning of the civil war we find young Brutus in the camp of Pompey, by whose order his father had been put to death about thirty years

* "Brutus," says Cicero, "has not sent me one letter, in which there was not something singular and arrogant. His style gives me little uneasiness; but indeed he forgets *what*, and to whom he is writing." For this whole transaction see the Epistles to Atticus, L. v. 21. vi. 1, 2, 3.

† Brutus, by Cicero's interest, had received from Ariobarzanes, King of Cappadocia, a hundred talents upon account of a much larger sum that was due to him. The concerns of Brutus in Asia, which he recommended to the care of the proconsul, filled a whole volume of requests, or rather mandates, as they are called by Cicero.

before.* This sacrifice of filial piety to a superior and public duty has been highly applauded. But was it in Brutus's power either to remain inactive, or to enlist in the army of Cæsar? Was it in his power to refuse to follow the general of the republic, his uncle Cato, the consuls, ten consulars, the greatest part of the senate, and the flower of the equestrian order?† The defeat of Pharsalia and the death of Pompey removed the general constraint, and displayed the genuine views and characters of the principal men of his party.

There were some very respectable senators, men of an advanced age, moderate tempers, and cool penetration, who had never entertained a favourable opinion of the hopes, or even of the designs of their own party. Cicero, Marcellus, Sulpicius, Varro had been driven by a sense of honour into scenes of war and tumult, as little suited to their talents as to their inclination. They resolved to consider the decision of Pharsalia as final, and not to aggravate, by a vain resistance, the miseries of their country. When Cicero returned to Rome, he avoided the forum and the senate, and devoted his leisure and abilities to the noble design of explaining the Grecian philosophy in the Latin language. Yet his retirement was sometimes invaded

* Plutarch. in Brut. The father was one of the lieutenants of the weak and wicked Lepidus, who raised a rebellion in Italy after the death of Sylla.

† *Decem fuimus consulares*, &c.—Qui vero *prætorii*? quorum princeps M. Cato, &c.—ut magna excusatione opus iis sit, qui in illa castra non venerunt. Philipp. xiii. 13, 14.

by

by his own reproaches, and by those of the world; by the comparison of his tame acquiescence, with the glorious struggle of Cato, Scipio, Labienus, and their followers who had anew erected the standard of liberty in Africa.*

These patriots, of more active spirits and more sanguine hopes, thought it even yet a crime to despair of the republic. Fifteen months wasted by Cæsar in the arms of Cleopatra, the romantic campaign of Alexandria and the rapid conquest of Pontus, gave them time to assemble a new army of twelve legions, disciplined by misfortune, and deriving fresh courage from despair. Fertile Africa afforded every supply for carrying on the war. The alliance of Juba filled the Roman camp with an innumerable host of Moors and Numidians. Spain was in arms, and Italy expected her deliverers with a mixture of terror and impatience.† Cæsar again fought and triumphed; but the unconquered soul of Cato easily escaped from life and from the usurper. Such was the constancy of that patriot, and such the lessons which he had ever inculcated to his nephew Brutus; let us next examine what fruits they produced.

After the battle of Pharsalia, Brutus lay concealed in the marshes of Thessaly. He made the

* See the Epistles to Atticus, xi. 7; where he unbosoms himself to his friend with a very wonderful, or rather a very natural mixture of spirit and meanness, of patriotism and selfishness.

† Hist. de Bello African. 18, 40. Sueton. in Cæsar. 66. Dio. Cassius, L. xlii. p. 338. Cicero ad Attic. L. xi. p. 7.

first

first advances to the conqueror, experienced his clemency, and was immediately admitted into his confidence. The latter was obtained by revealing, I will not call it betraying, whatever he had been able to learn of Pompey's designs.* He then left Cæsar to follow the pursuit he had pointed out, and entertained himself with an agreeable tour through the cities of Greece and Asia. In a few months he returned to Rome, resigned himself to the calm studies of history and rhetoric, and passed many of his leisure hours in the society of Cicero and Atticus. Their literary conversations were sometimes interrupted by complaints of the melancholy situation of public affairs.†

At a time when Cicero was in retirement, Marcellus in voluntary exile,‡ and Cato in arms, we might at least expect that the nephew of Cato would have declined any political connexion with the usurper. When Cæsar set out for the African war, Brutus accepted at his hands the government of the Cisalpine Gaul;§ a command of

* Plutarch. in Brut. Some casuists, Spaniards and others, have attempted to justify this conduct. (See Bayle, Dictionnaire, à l'Article *Brutus.*) The feelings of a man of honour are the best confutation of such sophistry.

† See Cicero's two Treatises *De Claris Oratoribus* and *De Orator.* both which he dedicated to Brutus about this time. The latter gave rise to a celebrated controversy between them.

‡ He retired to Mytilene and refused to accept the victor's clemency. His letters (see ad Familiar. L. iv.) are full of noble sentiments, and his behaviour does not appear to have disgraced them.

§ Plutarch. in Brut. Appian. de B. C. L. ii. p. 477. Cicer. ad Famil. L. xiii. p. 10, &c.

infinite

infinite importance from its vicinity to the capital, and from the legions always stationed in that province to protect the frontiers of Italy from the unconquered Rhætians. The same legions gave the governor of the Cisapline Gaul an almost decisive weight in every civil commotion, as a march of a few days brought him to the gates of Rome.* Experience had already acquainted Cæsar with this advantage, and by thus appointing Brutus his Lieutenant during his absence, he shewed the most implicit confidence in his fidelity. Suppose that Rome had attempted to break her chains; suppose the sons of Pompey from Spain, or Cato from Africa, had made a diversion in Italy, what could have been the conduct of the patriot Brutus? His station must have forced him into action, and by his action he must have betrayed either his trust or his country. Into this fatal dilemma had he wantonly thrown himself.

When Cæsar, on his return from the conquest of Africa, visited a part of Gaul, his obsequious governor went out to meet him with the respectful attention of an experienced courtier, and attended him on his way to the triumph, in which a picture of Cato tearing out his own bowels was exposed to the eyes of the Roman people.† I wish not however to conceal that about the same time, Brutus gave some proofs of regard for his uncle's

* Montesquieu has already remarked the importance of that province. Considérations sur la Grandeur, &c. c. xi.

† Plutarch. in Brut. Appian, L. ii. p. 491.

memory,

memory, by marrying his cousin Portia,* and by composing a Treatise on the life and character of Cato; an honourable, rather than a dangerous undertaking; since even the prudence of Cicero permitted him to publish a work on the same subject. The dictator disdained to employ the arms of power, when those of eloquence were sufficient. He appealed to the tribunal of the public, and in a severe and masterly censure of the conduct of Cato, he treated the persons of his two literary antagonists, Cicero and Brutus, with every expression of regard and esteem.†

This polite controversy was so far from leaving any unfavourable impressions in Cæsar's mind, that a few months afterwards he named Brutus the first of the sixteen Prætors with the honourable department of the city jurisdiction, and with a promise of the consulship for one of the ensuing years.‡ Could Brutus accept, could he solicit the honours of the state from a master who had abolished the freedom, and who scarcely preserved the forms of elections?

——— Tinget solennia campi,
Et non admissæ diribet§ suffragia plebis,
Decantatque tribus, et vanâ versat in urnâ;

* Plutarch. Cicer. ad Attic. xiii. 9.

† Cicer. ad Attic. xii. 21. xiii. 46. Cæsar paid a compliment to these two pieces in favour of Cato; but his compliment is obscure and equivocal. He probably meant it should be so.

‡ Plutarch. in Brut. Velleius Paterculus, ii. 56.

§ The common editions read *dirimit*, which puzzles all the commentators. *Diribere* was a term peculiar to the comitia, and signifies to poll the votes in the regular *divisions*.

Nec

Nec cœlum servare licet; tonat augure surdo;
Et lætæ jurantur aves, bubone sinistro.*

I have heard much of the heroic spirit of Brutus; of his glorious sacrifice of gratitude to patriotism. True patriotism would have instructed him not to cancel, but to refuse obligations of such a nature from the declared enemy of Cato and the liberty of Rome.

Nay more, by soliciting these honours, Brutus solicited a public occasion of engaging his fidelity to the person and government of Cæsar by a solemn and voluntary oath of allegiance.† "A few days before the execution of their fatal purpose, these patriots all swore fealty to Cæsar, and protesting to hold his person ever sacred, they touched the altar with those hands which they had already armed for his destruction."‡ Antiquity has not preserved the oath, but we may suppose that it was not very different from the warm but faithless professions of Cicero. "We exhort, we beseech you to guard your safety against the secret dangers, which you seem to suspect. We all promise (that I may express for others what I feel for myself) not only to watch over your precious life with the most anxious vigilance, but to oppose our own bodies, our own breasts to the impending stroke."§ Relying on these assurances the dictator

* Lucan. Pharsal. v. 391.
† Appian. L. ii. p. 494.
‡ Hume's Dialogue on the Principles of Morals.
§ Cicer. pro Marcello, c. 10.

dismissed

dismissed his Spanish guards,* and neglected every precaution. He could not persuade himself that those whom he had conquered would be brave enough, or those whom he had pardoned base enough, to shorten a life already sufficient either for nature or for glory.† By those men he was flattered and assassinated. Such solemn perjury cannot be justified except by the dangerous maxim, that no faith is to be kept with tyrants.‡

It was only for usurping the power of the people that Cæsar could deserve the epithet of tyrant. He used the power with more moderation and ability than the people was capable of exerting; and the Romans already began to experience all the happiness and glory compatible with a monarchical form of government.§ To this government Brutus had yielded his obedience and services during three years before he lifted his dagger against Cæsar's life. What *new* crime had Cæsar committed, which so suddenly‖ transformed his minister into an assassin? He aspired to the title of king, and that odious name called upon the

* Sueton. in Cæsar. c. 86.

† Cicero pro Marcel. c. 8.

‡ Appian. L. ii. p. 515. This maxim is introduced in a speech of Brutus to the people; but the speech is evidently manufactured by the historian.

§ See some of Cæsar's vast and beneficial designs in Suetonius, c. 44. The reformation of the calendar still remains a small specimen of them.

‖ Brutus took the oath of allegiance, about seventy-five days before the execution of the conspiracy.

descen-

descendant of Junius Brutus to assert the glories of his race? Such a regard to a word, and such insensibility to the thing itself, may be excused in the populace of Rome; but to a philosopher of an enlarged mind it was surely of little moment under what appellation public liberty was oppressed.

Such are the reflections, which an accurate examination of the character of Brutus has suggested to an enemy of tyranny, under every shape: who will neither be awed by the frown of power, nor silenced by the hoarse voice of popular applause. The monarch and the patriot are alike amenable to the severe but candid inquisition of truth.

Devizes, Feb. 8th, 1762.

Q. HORATII FLACCI EPISTOLÆ AD PISONES ET AUGUSTUM;

WITH AN ENGLISH COMMENTARY AND NOTES.

To which are added, two Dissertations; the one on the Provinces of the Drama, the other on Poetical Imitation; with a Letter to Mr. Mason: in two volumes 12mo. *The second edition. Cambridge.* 1757.

Mr. Hurd, the supposed author of this performance, is one of those valuable authors who cannot be read without improvement. To a great fund of well-digested reasoning, he adds a clearness of judgment, and a niceness of penetration, capable of taking things from their first principles, and observing their most minute differences. I know few writers more deserving of the great, though prostituted name of critic; but, like many critics, he is better qualified to instruct, than to execute. His manner appears to me harsh and affected, and his style clouded with obscure metaphors, and needlessly perplexed with expressions exotic, or technical. His excessive praises (not to give them a harsher name) of a certain living critic and divine, disgust the sensible reader, as much as the contempt affected for the same person, by many who are very unqualified to pass a judgment upon him.

Horace's Art of Poetry, generally deemed an unconnected set of precepts, without unity of de-

sign or method, appears under Mr. Hurd's hands, an attempt to reform the Roman stage, conducted with an artful plan, and carried on through the most delicate transitions. This plan is unrivalled in Mr. Hurd's Commentary. If ever those transitions appear too finely spun, the concealed art of epistolary freedom will sufficiently account for it. The least Mr. Hurd must convince us of is, that, if Horace had any plan, it was that which he has laid down. Every part of dramatic poetry is treated of, even to the satires and attellanes; its metre, subject, characters, chorus, explained and distinguished. The rest of the epistle contains those precepts of unity and design, accuracy of composition, &c. which, though not peculiar to the dramatic poet, are yet as necessary to him as to any other.

I shall say little more of the Epistle to Augustus, than that the subject matter is much plainer than in the other, but the connexion of parts far more perplexed. In the two lines from 30 to 32, a critic must be very sharp-sighted, to discover so complicated an argument as Mr. Hurd finds out there: however, his own Commentary is far superior to that on the Art of Poetry; and rises here into a very elegant paraphrase. As my business lies more with Mr. Hurd than with Horace, I shall only select one of the numerous beauties of this Epistle; it is that elegant encomium upon the modern poets, which extends from v. 113 to 139. Every one must observe that fine gradation, which, from describing the poet as a happy, inoffensive creature,

creature, exalts him at last into a kind of mediator between the gods and men. But an art more refined, and nicely attentive to its object, only employs those praises, which belong equally to good and to bad poets. Every one complained of the multitude of bad poets; even these, replies Horace, are not to be despised; such poetry is an employment, which makes its possessor good and happy, by abstracting him from the cares of men; he may turn it to the useful purposes of a virtuous education; and the gods, who attend more to the piety, than the talents of the bard, will listen with pleasure to his hymns.

I shall now consider some of Mr. Hurd's notes upon these Epistles, and then pass to his larger discourses.

Upon v. 94, he starts a new train of thought upon the use of poetical expressions in tragedy. The herd of critics allow them to the hero in his calmer moments, and forbid them in his more passionate ones. On the contrary, (says Mr. Hurd, and I think with reason,) it is that very passion that calls them forth, by rouzing every faculty, and exciting images suitable to the grandeur of his situation. Anger indeed, which exalts the mind, inspires more bold and daring images; those of grief are more weak, humble, and broken: but when passion sleeps, it is fancy alone that can create figures, and fancy is a very improper guide for the severe genius of dramatic poetry. Vol. i. p 68—77.

Perhaps the natural correspondency between

passion and the poetical figures, may be more exactly ascertained, by defining what is properly meant by poetical figures. It is (if I am not mistaken) a comparison, either expressed or understood, between two objects, about one of which the mind is particularly engaged, and which it perceives bears some affinity to another. The comparison, properly so called, expresses every feature of that resemblance at full length, the allusion points it out in a more slight and general manner, and the metaphor, disdaining that slow deduction of ideas, boldly substitutes to the object of the comparison, that to which it is compared. In the instance Mr. Hurd has taken from Tacitus, "Ne vestis serica viros *fœdaret*," we may note this difference between the three species of figures. In a comparison he might have said, "that a silken garment was so disgraceful to a man, that it was like a pollution to his body." Had he said, "that a silken garment, like a pollution, was to be avoided by a man," it would have been an allusion: but, dropping every intermediate idea, he reports the law by which no silken garment was to pollute a man. This is a metaphor, and of his own creation; but there are many where spiritual faculties, and operations, are expressed by material images, which, though figurative in their origin, are, by time and use, almost become literal. These are the figures of poetry. I am sensible there are rhetorical ones also, but those, I believe, relate rather to the expression and distribution of the former.

Let

Let us now, from these principles, investigate the workings of passion. It has been often observed, that the highest agitation of the mind is such as no language can describe; since language can only paint ideas, and not that sentimental, silent, almost stupid, excess of rage or grief, which the soul feels with such energy, that it is not master of itself enough to have any distinct perceptions; such passion baffles all description: but when this storm subsides, passion is as fertile in ideas, as it was at first barren: when some striking interest collects all our attention to one object, we consider it under every light it is susceptible of; even that rebel attention, chained down with difficulty to any range of ideas, endeavours as much as possible to enlarge the sphere of them; and as the agitation of our mind crouds them upon us, almost at the same instant, instead of presenting them slowly and singly, we cannot avoid being struck with many comparisons suitable to our situation. The past, the present, the future, our misfortunes, those of other men, our friends, our enemies, our ancestors, our posterity, form within us numberless combinations of ideas, either to assuage or irritate the reigning passion.* But those of

* When Marius, proscribed by the party of Sylla, was obliged, after a thousand dangers, to take refuge on the coast of Africa, the prætor of that province sent him an order to leave it immediately: the lictor found him plunged in thought, and sitting on some stones on the beach. When he asked him what answer he should carry back to the prætor, "Tell him, (replied Marius,)

of the first species, though they strike us with force, we reject as much as in our power; and therefore the poet who expresses them in words ought rarely to go farther than an allusion, or a metaphor: those indeed are in general the darling figures of passion, as it loves to pass with rapidity from one idea to another. However, in those conjunctions of ideas which feed and irritate the passion, she will sometimes dwell with complacency upon them, and pursue them to the minutest resemblances of a simile. I appeal to the breast of every one for the evidence of these positions; and as to the last, I shall instance the noble speech with which Juno opens the Æneid, and rousing herself to vengeance, from the comparison of her behaviour with that of Pallas, collects every circumstance of it which could stimulate her more strongly to the execution of it.

Vol. i. p. 81—87. To return to Mr. Hurd's notes. He employs several passages to prove, what I fancy no one would have disputed him; that though the words, pulchrum, beau, beautiful, are often used to express the general conception of beauty, they are sometimes made to signify that particular sort of beauty which pleases the imagination, opposed to that which affects the heart.

that thou hast seen Marius sitting upon the ruins of Carthage." This implied comparison between his fall, and that of a once powerful city, displayed on the same spot, is poetically bold. Yet passion and real misfortune, joined to the coincidency of place, could suggest it to Marius, a rough illiterate soldier. Is not this a striking illustration of Mr. Hurd's theory?

Aristotle

Aristotle had blamed the Iphigenia of Euripides, as a character ill-supported; so timid at first, afterwards so determined. The general opinion had extended the same reproach to his Electra. Mr. Hurd undertakes their vindication. If Electra feels so much remorse after the murder of her mother, though the principal author of it, we must consider that she is no where described as devoid of natural tenderness; though the thirst of revenge, supported by the maxims of her times, such as the doctrine of remunerative justice, of fate, and of the heinousness of adultery; had for a time subdued it. Besides, her hatred was chiefly pointed at Ægisthus, and her remorse is greatly exaggerated. As to Iphigenia, her timidity, when acquainted she was to be sacrificed, is easily accounted for; as she was surprised, and, at that time, ignorant of the reasons which required it. Even to the last, her constancy is yet mixed with some regret and repining.

Upon v. 148, Mr. Hurd attempts to account for, and establish one of the most important rules of Epic poetry. A poet may either tell his story in the natural historical order, or, rushing at once into the middle of his subject, he may afterwards introduce, by way of episode, the events previous to it. Which method should he observe? Homer, at least in one of his poems, has preferred the last;* and in

Vol. i. p. 110-112.

* In the Odyssey. As to the Iliad, properly speaking, he has followed neither. The events previous to the subject, the anger of Achilles, he neither relates himself, nor throws into an episode; but as they were few and simple, he leaves the reader to collect them from occasional hints dispersed through the poem.

that, as well as in most other things, has been followed by his successors; by Virgil, by Milton, by Voltaire, and (in this instance I may call him an epic poet) by Fenelon. But as many things that have stood the test of time, cannot endure that of reason, I shall venture to start some objections to this method, and to consider, in a few words, Mr. Hurd's defence of it.

1st, Supposing the rule founded on reason, it is too vague to reduce to practice. Since the greatest part of the poem is to consist in a recital, where the poet himself speaks, when is that recital to begin? with the principal action? But in those great, though simple subjects, that alone are worthy of the epic muse; such, for example, as the establishment of Æneas in Italy; there are a great number of previous events, which either hasten or retard the catastrophe. Are *they* part of the subject? They are intimately connected with it, and no critic ever required unity of place in the epopæa. Are they not? How then can the loves of Æneas and Dido be justified? And if they can, why may not Æneas's meeting Andromache in Epirus be as much a part of the principal subject, as his meeting Dido at Carthage? I might in this manner follow the thread of the episodical story, perhaps to the beginning of the second, but certainly to the beginning of the third book of the Æneid, (and were I to take the Odyssey, or any other epic poem, it would be the same,) and ask at every pause, why the bard might not begin his invocation from thence, like Horace himself:

Demo

——— Demo unum, demo et etiam unum,
Dum cadat, elusus ratione ruentis acervi.

But enough has been said on this head.

2dly, When, without any preparation, we are thrown at once into the midst of the subject, unacquainted with the characters or situation of the hero; such a conduct can be productive only of a surprise and perplexity to the reader, which, if they are any beauties, are at least beauties of an inferior species of poetry. Nor is this all; this very ignorance and perplexity of the reader diminishes the interest of that part of the poem; for how can we love beauties we are yet ignorant of, or tremble for misfortunes of which we have a very faint idea? Nor can it be said that the nature of an epic subject preserves it from this inconveniency; since it always is, or ought to be, some story already famous. It may be so; but we are not yet acquainted with the alterations it may have suffered under the hands of the poet: nor can the similar example of dramatic poetry be alleged. It is there an unavoidable defect; but we ought not therefore voluntarily to transfer it to another species of poetry.

3dly, When this objection begins to vanish, and the reader, interested in the present misfortunes of the hero, has little or no curiosity to inquire into his past ones, it is then the poet chooses to tell them. I suppose we have read the first book of the Æneid; it is impossible to read it as it deserves, without taking the greatest part in the important scene which begins to disclose itself; so romantic a meeting of a Trojan chief and a Tyrian princess,

upon

upon the shores of Africa, and the gods themselves employing every artifice to inspire them with a mutual passion, and prevent the establishment of the Roman empire. At the instant we are impatient to know the event, and expect the poet should hasten to it, we are entertained with a long recital of the sack of Troy, and the voyages of Æneas. After this is at last ended, and we return to Dido, we have almost forgot who she was. Is this consulting the pleasure of the reader? and that pleasure ought to be the aim of every writer. I do not know whether I may not have expressed myself too strongly in saying, we have little, or no curiosity, to learn the past fortunes of the hero; but, however, let it be considered, 1st, That before they are told us in a regular narration, a thousand hints of them must have been dropped, which betray the secret; so that we only come to it with that languid curiosity, of learning the particulars of what we have already a general idea. 2dly, That we are not to consider our positive degree of curiosity, to know the events previous to the beginning of the poem, but to compare it with the desire we feel of pursuing the sequel, which must be far more ardent; for in every operation of the mind there is a much higher delight in descending from the cause to the effect, than in ascending from the effect to the cause. In the perusal of a fable, it is the event we are anxious about, and our anxiety increases, or diminishes, as that event is known or unknown to us. It is easy to apply this to the present argument.

4thly,

4thly, and lastly, (for though I endeavour to be concise, I am frightened when I look back,) The style of the poet will suffer as much by this inversion as his plan. Bold figures and poetical imagery are the essence of the epopœa; but with what propriety can they be introduced in that episode, where it is the hero, not the poet, that speaks? There are two sources of these figures; strong passion, and a fine imagination. The first can operate, in any strong degree, only during the actual influence of the misfortune which gave birth to it; and though the recollection of the latter may call forth some sparks of the former, yet it will be a faint, reflected heat, very unequal to that great effect, of transporting both the speaker and the hearer. On the other hand, a fine imagination is no essential part of a hero. Homer and Achilles are very different characters; nay, should the chief personage, like Ulysses, be a celebrated orator, even that will not authorize his employing the beauties of poetical language, since his recital, to be properly introduced, must be unpremeditated, and occasional: not like the poet, who, besides the fire of natural genius, is indulged with every advantage of time, labour, and a particular inspiration of the gods.* The episodical story

* When Antenor, in the third Iliad, points out to Priam, Ulysses among the Grecian chiefs, he describes the nature of his eloquence:

Αλλ' ὁτε δη πολυμητις αναΐξειεν Οδυσσευς
Στασκεν, υπαι δε ιδεσκε καλα χθονος ομματα πηξας,

Σκηπτρον

story must, therefore, be simple, unadorned, and far inferior, as to style, to the rest of the poem. I am sensible the Æneas of Virgil is as great a poet as Virgil himself; but either the principles I have laid down are false, or this example is a strong proof of the inconveniences of the method; since it obliged so correct a writer, to offend either the judgment, or the imagination of his readers.

I cannot pass to Mr. Hurd's arguments, without mentioning a difficulty which seems to affect my second objection, viz. this ignorance and perplexity is an objection only to the first perusal. It is true; but, if precepts are to direct the composition of the writer, it is certainly that first perusal, and the effects it may produce, that he should principally consider; especially as to what relates to the clearness of his plot: and should it be said, that in my third objection our curiosity to know the event can be likewise only balked on the first perusal, to the preceding answer I must add, that whoever con-

Σκηπτρον δε ουΐ' οπισω, ουδε προπρηνες, ενωμα,
Αλλ' ασεμφες εχεσκεν, αϊδρει φωτι εοικως·
Φαιης κεν ζακοδον τινα εμμεναι, αφρονα θ' αυλως·
Αλλ' οτε δη ρ' οπα τε μεγαλην εκ στηθεος ιει,
Και επεα, νιφαδεσσιν εοικοτα χειμερίησιν,
Ουκ αν επειτ' Οδυσηϊ γ' ερισσειε βροτος αλλος.

Iliad iii. v. 216—223.

Out of the several testimonies to the eloquence of Ulysses, collected by Dr. Clarke, I shall only subjoin that of Quintilian: "Sed summam adgressus, *(Homerus)* ut in Ulysse, facundiam, "magnitudinem illi junxit; cui orationem nivibus hybernis, et "copiâ verborum, atque impetu, parem tribuit. Cum hoc igitur "nemo mortalium contendet."—Quintil. xii. C. 10.

siders

siders the power of imagination, will find that reply by no means exact. Although, when we can coolly reflect, we are acquainted with the event, yet the true poet, by interesting our passions, chains us down to the present moment, and prevents our seeing any thing beyond it. When I read the tragedy of Iphigenia for the twentieth time, I know Iphigenia will not be sacrificed; but the struggles of Agamemnon, the rage of Achilles, the despair of Clytemnestra, make me ignorant, and tremblingly anxious for the event.

Let us now hear Mr. Hurd, who, employing the particular example of the Æneid, justifies this common method from two reasons. 1. The nature of an epic poem; and, 2. The state and expectation of the reader.

1. The nature of an epic poem obliges the poet to relate, at full length, every event he himself relates. Now, the destruction of Troy, related in this manner, must have taken up several books. By that time it would have taken such hold of the imagination of the reader, that the remainder of the poem would have appeared little more than an appendix to it. The conclusion is certain; but on what is the principle founded? upon an assertion advanced without the least proof. I should rather think, that, as an epic poem must preserve an unity of hero, and of action, every event, instead of being related at full length, need only occupy a space proportionate with its importance and degree of connexion with the principal subject. This is at least the rule of history; and if poetry should only

only deviate from it, for the sake of making the fable one, connected, marvellous, heroic, and answering to our notions of justice,* I do not see how the poet is dispensed from it in this instance. If from reason we go to authority, does not Virgil himself dispatch in sixty lines, the state of Italy at the arrival of the Trojans, with the ancestors, history, and character of Latinus?

Æneid. L. vii. v. 45—105.

2. I do not see any material difference between this and the last argument. To find any, I must suppose Mr. Hurd means that, had Virgil begun the poem with the taking of Troy, that story, however concisely told, would have engrossed too much of the reader's attention. I believe it would; but no rule can be founded upon this particular instance, where the preliminaries of the poem happen to be incomparably more important than the subject matter of it. When a poet finds himself under such a difficulty, I think the common method may be very serviceable to him.

I flatter myself I have now proved this rule never essential to the epopœa, and in general hurtful to it. But has it no advantages? The only one I can discover is, that making the hero tell part of his own story, gives the poem a more varied, and dramatic air, brings the reader more familiarly acquainted with the chief personages, and furnishes the writer with unaffected strokes, rather indeed of

* Lord Bacon, and Mr. Hurd himself, (vol. ii. p. 160—162) agree that poetry is an imitation of history, deviating however from it so as to answer the above-mentioned ends.

manners

manners and of character than of passion. To these ends it may be serviceable. Let it however be remembered, that the poet who has obtained them the most completely, has done it, in one of his poems, without the assistance of this method.

Mr. Hurd, though a very rational admirer of antiquity, looks upon the chorus as essentially necessary to tragedy, and blames the moderns for having rejected it. The subject is curious, and, I think, has never been well considered; but, as such a discussion would lead me too far, I shall defer it till another opportunity, and only report here the substance of Mr. Hurd's commentary.

The chorus, rejected by us notwithstanding the authority of Aristotle and Horace, joined to the example of the ancient tragedians, and of our own Milton and Racine, has many advantages to recommend it. The principal are, 1. The chorus interposing in the action, and bearing a part of it, gives it an air of probability, and real life, and fills up that vacuity which is so sensibly felt upon the modern stage. 2. The chorus is as useful to the ethics, as to the poetry of the stage. It is a perpetual moral commentary upon the drama, enforcing every virtuous sentiment, rectifying every vicious one; and pointing out the important lessons which may be drawn from the catastrophe. Nor can it be said that the audience do not want this assistance. A sharp-sighted Athenian audience, even with the help of the chorus, could not distinguish between the real sentiments of Euripides and those he was obliged to suit to his characters. These uses of the

Vol. i. p. 116 —119.

chorus

chorus naturally ascertain its laws. 1. Its songs must be animated with a spirit of virtue and morality; and 2. Their subject matter must be relative to and connected with the plot of the play and the actual situation of the personages. The Greek tragedians, who invented the chorus, have scarce ever deviated from the spirit of it. But Seneca, who seems to have endeavoured by his faults to illustrate the admonitions of Horace, has often mistaken it in the grossest manner. Mr. Hurd selects his Hippolitus, one of his best plays, and examines it act by act upon these principles. Every where his chorus bears a most idle and uninteresting part. The example of the third act, which contains the false accusation of Hippolitus, and the too easy deception of Theseus, may suffice. What had the chorus to do here, but to warn against the too great credulity, and to commiserate the case of the deluded father? Yet it declaims in general upon the unequal distribution of good and ill. Mr. Hurd traces the source of these blunders to an injudicious imitation of some passages of Euripides, without any attention to character or situation.

Vol. i. p. 120—127.

The second law of the chorus is without exception; but several things may be said to explain or modify the first. 1. The use of modern sentences is not only necessary, but peculiar to the chorus. That is their proper place; if they were frequently put into the mouths of the speakers, it would only give the drama an air of stiffness and pedantry, very opposite to real life. If the Greeks (especially Euripides) have acted otherwise, they were only to be

be justified from the manners of their age. That age was peculiarly addicted to moral sentences, from a singular mixture of simplicity and refinement. Their simplicity inspired them, as it does always, with a spirit of moralizing, expressed in short proverbial sentences; at the same time, moral philosophy was never more universal, and even fashionable. Both these causes operating upon the manners and conversation of the Greeks, could allow the poet, without offending against probability, to extend those maxims to the personages of the drama which succeeding times should confine to the chorus. Accius and Pacuvius indeed, and after them Seneca, injudiciously copied the Greeks, in this instance; though writing to a nation whose manners were very different. 2. Though the chorus should always take the side of morality, it must not be so much that of a pure, philosophical morality, as of the popular system of ethics of that age and country. This restriction will be a reply to many cavils. We are shocked in the Medea, when we see a virtuous chorus not only conceal, but even abet the cruel designs of that princess against her husband, her rival, and the tyrant Creon; designs most justly repugnant to the purer lights of modern religion and philosophy: but we must consider that, in the Pagan world, the severest revenge for such injuries as the violation of the marriage-bed, so far from being a crime, was almost an act of duty; and that since positive laws allowed it to the husband, a chorus of women might very well think no natural law forbade

Vol. i. p. 155 —163.

Vol. i. p. 131 —139.

bade it to the wife. 3. Great allowance must be made for bad politics, as well as bad ethics: a chorus of free citizens will be virtuous and independent; but should they (as in the Antigone) be composed of the servile ministers of a tyrant, their words, and even their thoughts, will be slavish, and the will of their masters, their only rule of right and wrong; their depravity will be the fault of the subject, not of the poet. Nay this depravity will convey a fine moral lesson of the baleful influence of arbitrary power.

Vol. i. p. 127—131.

Mr. Hurd thinks the verses from 202—220, which are generally considered as a censure on the corruption of the modern music, are in fact an encomium on its improvement; couched under an irony, by which he sneers at the too great austerity of those who blamed it without a sufficient attention to the alteration of manners, and the mixed company a public assembly is made up of.

The account our commentator gives of the Satyrs, Mimes, and Attellanes, is as curious as it is new. I shall only report the substance. 1. The attellanes were originally a Roman entertainment; so called from Attella, a town of the Osci, in Campania; for which reason, both the language and characters were Oscan; and the introduction of an old provincial dialect was a source of pleasantry very apposite to the unpolished taste of those ages. 2. In the seventh century of Rome, Pomponius began to write Latin attellanes; preserving however an antique cast of expression. This reformation, and a more moral turn which he gave his attellanes,

procured

procured him the name of inventor of them; and the honour of being imitated by the dictator Sylla. 3. Soon after, and before Horace wrote, the Oscan characters, now become absurd, had disappeared, and made way for the Greek satyrs. 4. Horace finding this entertainment established, and even necessary for the populace of Rome, undertook to regulate it, and to substitute to the gross ribaldry of the attellanes, the poignant wit of the Greek satyrs. 5. If it is asked, in what that wit consisted, it may be answered, principally in the double character of the satyrs themselves, who, though rustic and grotesque personages, were supposed in ancient mythology to be great masters of civil and moral wisdom: but should Horace be censured, as he has been, for preferring these attellanes to the elegant mimes of Laberius, it may be replied, that we rate too high the merit of these mimes. Cicero despised them, and the best ancients represent them as a confused medley of comic drollery, on a variety of subjects, without any order or design; delivered by one actor, and heightened with all the licence of obscene gesticulation.

This inelegancy (to pass to another remark of Mr. Hurd) was the general character of ancient wit, which consisted rather in a rude illiberal satire, than in a just and temperate ridicule, restrained within the bounds of decency and good manners: Cicero and Horace themselves, though masters of every other part of elegant composition, joke with a very ill-grace. A favourite topic of ancient raillery was corporal defects; a decisive proof of Vol. i. p. 165—184.

the coarseness of their humour; and this practice was recommended by rule, and enforced by the authority of their greatest masters. After this we must not be surprised if they preferred those authors whose wit was like their own, rough and coarse: Plautus to Terence, Aristophanes to Menander. We must follow Mr. Hurd for a few moments into his inquiry into the causes of this defect. 1. The free and popular governments of antiquity. These, by setting all the citizens on a level, took off those restraints of civility which arise from a fear of displeasing; and which can alone curb the licentiousness of ridicule. The only court to be paid was from the orators to the people. These were to be entertained with the coarse banter proper to please them; and, design passing into habit, these orators, and after them the nation, accustomed themselves to it at all times. The old comedy was therefore an excellent school for an orator, and always recommended as such: but when arbitrary power had moulded the Roman manners to more obsequiousness and decency, Terence and Menander began to receive a deserved applause; though even then, ancient wit was never thoroughly refined; for, 2. The old festal entertainments still subsisted, the Panathenæa and Dionysiæ of the Greeks, the Bacchanalia and Saturnalia of the Romans; and preserved always an image, as well of the frank libertine wit of their old stage, as of the original equality and independency of their old times. Upon this subject I agree with Mr. Hurd; but I think this influence of government

Cic. de Orator. L. xi. C. 59 and 66.

ment upon the manners and literature of a nation, might be the subject of a very original inquiry. I have a good many ideas myself, though, as the Abbé Trublet calls it, "*Je n'ai pas achevé de les penser.*"

Upon v. 404, Mr. Hurd explains his author differently from his predecessors. They extended that encomium to all poetry, which Horace meant only for the lyric. In fact it is only adequate to that species which is besides so particularly pointed out by "*Musa lyræ solers, et cantor Apollo.*" This is a delicate stroke of Horace, after his panegyric upon dramatic poetry, to shew the lyric had also its merit, and to prevent the Pisos from despising the choice he had made. Vol. i. p. 234—237.

These are the principal notes upon the Art of Poetry. On the Epistle to Augustus, I find but two worthy much notice.

The first is the explanation of a magnificent allegory, which opens the third Georgic. Virgil, after apologizing for the meanness of his subject, breaks away, with a poetical enthusiasm, to foretel his successes in the future great work of the Æneid. He shadows it under the idea of a triumph, in which he is to lead captive all the Grecian muses: the monument of the triumph is to be the usual one, a temple consecrated by games and sacrifices, and every ornament of which alluded to the tutelary divinity Augustus. Thus, under the popular authorized veil of the apotheosis of that prince, he lets us at once into the whole secret of his plan. This explanation is exquisitely fine; Vol. ii. p. 30—50

but if my memory is good, the P. Catrou had started it before Mr. Hurd.

2dly, The other remark is to explode a practice, familiar to Ovid, and not unknown to more correct writers; that of coupling two substantives to a verb which does not strictly govern both, or which at least must be taken in two different significations. He proves very copiously, against the Professor d'Orville, that such a practice breaks the natural connexion of our ideas, and turns the attention of the reader from the subject, to a discovery and admiration of the art of the writer. He therefore pronounces it unworthy of serious poetry.

Vol. ii. p. 61—75.

As yet I have only spoken of Mr. Hurd's notes. His discourse upon the several provinces of the drama is a truly critical performance; I may even say, a truly philosophical one. From simple definitions of each species, he deduces a very extensive theory. To touch the heart by an interesting story, is the end of tragedy; to please our curiosity, and perhaps our malignity, by a faithful representation of manners, is the purpose of comedy. To excite laughter is the sole, and contemptible aim of farce.

Vol. i. p. 247—308.

These inquiries are delicate; sometimes we think we are reasoning upon things, when in fact we are only cavilling about words. It is more especially so with regard to those ideas which do not represent substances, but only modes of thinking, and moral combinations. There we can be only guided by practice and experience. They are out of the province

province of reason. If Plautus and Aristophanes have given the name of comedy to a species of entertainment of which the essence was ridicule, they had a right to do it. If their successors Terence and Menander have given the same name to their more serious drama, we must either prove these definitions not incompatible, or give some other appellation to the object of the last. All that reason can do upon this head is, dropping names, to investigate the sources of our pleasures, to class them, and to see how far they agree, or interfere, with each other.

It is very natural that the contemplation of human life should be the favourite amusement of man. It is his easiest, and yet least mortifying, method of studying himself. This contemplation can be only considered in two different lights, manners and actions. We must allow, though we cannot explain it, that our humanity makes us hurt and yet pleased with the misfortunes of our fellow creatures; and that the recital of a story, terrible or pathetic, rouses every faculty in the human heart. On the other hand, daily experience convinces us that our reflections and conversations never turn upon any subject so often, and with so much pleasure, as the various characters of mankind. It is to give us these pleasures, less strongly perhaps, but through the means of fiction, more completely, that two entertainments have been invented, to the first of which we may hypothetically give the name of tragedy; and to the second, that of comedy. The laws of each species are to be de-

duced from their ends: but in following Mr. Hurd, I shall only mention those particular to what we have just now called comedy.

The first law of comedy must relate to the choice of character. They must be mixed ones. Human nature never deals in manners perfectly good or completely bad: but the poet is not confined to those characters only which excite contempt and ridicule; virtuous, amiable persons, who inspire us with sentiments of love and approbation, may be properly introduced, since all probable domestic manners lie within the province of comedy. These characters will not indeed occur so often as those of another kind, not only because they are less frequent in real life, but because they admit of less variety. For reason and virtue pursue a steady uniform course, while the extravagant wanderings of vice and folly are infinite: however, when properly brought upon the stage, they will occasion more pleasing sensations there than in society; whereas the ridicule of a scenical character is much weaker than that of a real one: perhaps our malignity may furnish a reason for this difference. 2dly, Another rule of comedy relates to the management of characters; they are to be displayed in a natural manner, and, as much as may be, the personages are to give their own characters; but that by undesigned actions or expressions, by which they lay themselves open without knowing it. Nor is that character always to appear, since it cannot always exist, but as the ruling passion is modified by others, or called forth by circumstances.

circumstances. A contrary method, though too common, is turning a man into a single passion; a man, such as nature never made; since those who are the most under the dominion of a ruling passion, act and talk, upon many occasions, like the rest of mankind. Actions are the province of tragedy, and manners that of comedy; this forms their distinctive difference. However, they cannot avoid running a good deal into each other. Without manners no action can be carried on, since we act according to our passions: nor could it affect us much, since our terror, or our pity, depends chiefly upon our love and hatred. On the other hand, how could manners be represented without a probable series of events, contrived to call them forth in a natural manner? We can only say, therefore, that in tragedy the action is the principal, manners an accessory circumstance; in comedy manners are the principal, action the accessory circumstance. In both the poet must take care that the end be not lost in the means. For this reason the complicated plots of the Spanish writers have been justly laid aside as contrary to the true genius of comedy. It may be worthy of some notice, in speaking of characters, that the most natural ones are comic; many highly so, are unfit for tragedy. Tragedy requires characters, good or bad, but of a power and energy equal to the greatest effects: but many passions, (the passions of weak minds,) such as vanity, can never with truth be raised to that dramatic importance; the actions produced by such passions will be always,

ways, like themselves, puny and insignificant: but the energy of the stronger passions may be softened and reduced to the level of common life. Cruelty and ill-nature may disturb either a family or a nation; besides, there are other passions, the power of which, though great, is vilified by their object. The various species of avarice have produced the most tragic events; but the love of money is of so vile and groveling a nature, that it would degrade the most pathetic tragedy that turned upon it.

This difference of the two species cannot well be disputed: but it has been asked, whether they have not been distinguished by the rank, as well as the character, of the personages; or in other words, whether tragedy is confined to the public and exalted characters of kings and generals, and comedy to the humbler stations of private life? Without any regard to authority, I shall examine this question, mixing indifferently my own reasons and Mr. Hurd's.

As to tragedy, it may indeed be said, that we are the most affected by those misfortunes which might happen to ourselves; and that therefore the distresses of a private family must touch us more nearly than those of a monarch: but to counteract that advantage we may remark, that the story of those whom we are accustomed to look upon with awe and veneration, attaches us in the strongest manner, and awakes our terror and pity much more than the wretchedness of private men. These indeed are popular notions; but the poet's business

ness lies in complying with those notions, not in reforming them. Besides, the misfortunes of the great, though not superior in themselves to those of the multitude, are yet far more important in their consequences, which heighten the distress, by extending the influence of it to the whole community. To these general remarks I may add a particular one, that in the noblest subjects, those founded upon ambition, love of our country, &c. the rank of the personages cannot be too exalted; since upon that depends the greatness of the prize for the one, and of the sacrifices in the other; and consequently great part of the importance of the action and strength of passion.

But cannot comedy admit of monarchs? they have their private life, and may not the ridicules of it be displayed upon the stage? I think not; but I must give my reasons.

1. The first will be taken from the spectators. We love comedy, because it offers to us a faithful representation of what we meet with in life. It must be therefore the life of the most considerable part of the audience, that the poet should represent: but what is that part? The question is easily resolved, by looking through human society, and observing that insensible gradation from the man of quality to that degree immediately above the mechanic and the labourer; every link, from the highest to the lowest, enough connected with the others to have some acquaintance with their manners; and enough improved by education, to laugh at their own follies. These then are the manners a

poet

poet should copy in their different appearances: should he touch those of the prince or peasant, they must either be the same or different. If the same, why go out of the way for them? if different, who will be found to understand or relish them? This is particularly true of the manners of princely life. With those of the lowest we are better acquainted; and the poet may find some archetypes among the spectators: but the grossness of them will disgust every one whom he can desire to please.

2. But are the manners of princes different from those of their subjects? are there any qualities peculiarly royal? I know but one; that is, the thinking that there are such: in other words, I mean a fondness for flattery. That ridicule can, I confess, be no where so well represented as on the throne; since those will always receive, and love, the most extravagant adulation, who have it most in their power to reward and punish: but still I think it a better subject for satire than comedy. It would be difficult to put in action the follies of a monarch; the great theatrical resource is, the opposition and contrast of characters that display each other. The severity of Demea, and the easiness of Micio, throw a light upon one another. Should we be half so well acquainted with the misanthropy of Alceste, were it not for the fashionable, complaisant character of Philinte? But the poet would be almost destitute of this resource, if he laid his scene in courts, which offer one uniform set of manners moulded upon the example of the prince. What contrast could be found to set off

off *his* character? None; since such a contrast supposes freedom and equality. This I take to be the true reason; not merely that politeness which in high life obliges even equals to conceal from each other their real characters. This is rather an advantage: we pursue with pleasure the various arts of concealment which it inspires, and when, as it must often happen, chance, familiarity, passion, interest, throw it off its guard, and display the man in his true colours, the long constraint gives them a new vivacity, and the discovery gives a higher relish to our entertainment.

3. But the most important objection to these characters still remains. They can have no private life. They have doubtless many things ridiculous and insignificant in themselves, hardly any thing that is so in its consequences. Every action of theirs is important by the influence it has upon the community; and if we paint their follies, those follies, rendered vices by their tragical effects, would in themselves excite contempt and indignation for their consequences; and, as the first of these passions is as repugnant to tragedy, as the second is improper for comedy, could produce only a very motley and disagreeable composition. Therefore, when M. de Fontenelle asks, whether Augustus, in his last sickness, surrounded by aruspices, who promise him a speedy recovery; by Parthian ambassadors, who restore to him standards about which he is totally indifferent; fawned upon by Livia, who is impatient for his death; whether all this would not make as good a comedy as the

Malade

Malade Imaginaire; the answer will not be difficult: No. Because the follies and weaknesses of the last, as they are innocent, divert us; while the fawning of Livia, and her power over her husband, fill us with horror and indignation; when we reflect that, by setting Tiberius on the throne, they made the world unhappy for three-and-twenty years, and finished the ruin of the liberty and nobility of the republic.

The practice of M. de Fontenelle, though very happy, is rather a confirmation of this theory. In his comedies he endeavours to reconcile us to those great personages, but he is continually reduced to shifts of lowering our idea of their importance, and divesting them of their power and majesty, before he can make them real comic characters. His common expedients are, making them of mean extraction, though raised to the throne; not putting them in possession of the crown till the end of the play; and laying his scene in Greece, in order to fill their court with simple citizens instead of with nobles.

I cannot help thinking that farce (the third species of Mr. Hurd's) is rather a corruption, than a distinct species of comedy. Is not his own definition a proof of this? That, as comedy is a faithful, so farce is an exaggerated picture of human life: if they are distinct, there is little occasion to fear any encroachments into the province of comedy from farce: but many comic writers, to please the corrupt taste of the multitude, have descended to all the extravagance of farce. There is another

subject,

subject, which farce has preserved from the old comedy. This is the painting personal, individual characters: but that practice, seldom followed, and never authorized upon the modern stage, rather deserves the animadversion of the magistrate, than of the critic. As to follies, not confined to a man, but to an age or country, I think Mr. Hurd too severe in banishing them into farce: he seems sensible of it himself; and, in the instance of the Alchemist, attempts to soften his sentence by a distinction rather chimerical.

I have, though without design, already so much extended this extract, that I shall abridge the other discourse of Mr. Hurd far more than its merit would otherwise justify. The subject of it is extremely curious; poetical imitation examined upon very original principles; a question in which the reputation of all the great writers since Homer is vitally concerned. It is thus stated by Mr. Hurd: "Whether that conformity of phrase or sentiment between two writers of different times which we call *imitation* may not, with probability enough, for the most part, be accounted for from general causes arising from our common nature; that is, from the exercise of our natural faculties upon such objects as lie common to all observers." Vol. ii. p. 105—207.

It has often been observed, with truth, that as our capacities are narrow, and the materials of observation the same to all men; it is impossible that in so great a number of those who have thought, and published their thoughts, some should not have coincided in the same opinions, without any knowledge

ledge of each other. I believe that I may appeal to every man of letters, whether sometimes he has not met with things in books, which he had observed before he had ever seen those books; and things too of an uncommon and particular nature. Even in those sublimer mathematics, so different by their evidence and universality from our other speculations, the same discoveries have been made by different men, who seem rather to have coincided with, than to have followed each other. Is not that the decision of the moderate part of mankind upon the celebrated dispute of Sir Isaac Newton and Leibnitz, in the beginning of this century? If this is the case in those general abstracted branches, which contain such amazing combinations of ideas, it is surely probable that in works of imagination, which contain much fewer, this ought oftener to happen. Besides, the most original poetry is in fact imitation, imitation of nature; and in those images which are confessedly natural, it seems difficult to say why two men of genius may not have seen them without any previous knowledge of each other. From these reasons, the candid critic will readily allow that there may be similitude without imitation.

V. Fontenelle in the Eloge of Leibnitz, tom. v. p. 520—531.

But a slight glance on the history of the sciences, and a few reflections on mankind, will reduce this candour within its due limits. Let us remember that, 1. Since the time of Homer, who perhaps was without models to imitate, that author has been introduced into the earliest part of our education; that succeeding times added to his lessons those of the

the other Greeks; that the Romans studied them with care; and that, since the revival of letters, we are made acquainted, as soon as possible, with the Greeks and Latins. That those impressions, engraved on our minds before we reflect, afterwards grow up with us; and when we look abroad into the moral and natural world, which these companions often prevent us from doing, we see it only with the eyes of the ancients. Authority, founded on reason, would oblige us to act in this way. The ancient compositions have stood the test of time and examination; and the veneration that is paid to them, is enough to engage a modern to endeavour to associate himself to it, by transfusing into his own writings the spirit, the thoughts, and even the expressions, of these admired models: and, 2. Inclination will direct him to the imitation of some particular model; of some writer whose soul is most congenial to his own, and whom he can read with the greatest delight, and imitate with the most ease. These reasons bring us back to our first suspicion, that where there is a striking similitude, there is imitation; since where there are two ways of accomplishing it, it is natural to prefer the easiest, especially when it is confessedly very common.

Mr. Hurd found it necessary to go further, if he intended to clear his authors from the charge of imitation; accordingly he endeavours to prove, by a very elaborate deduction, that both the ideas, and the methods, employed by the ancients, were not only *natural ones*, but the *sole natural ones;*

so that if succeeding poets, endued with judgment, looked abroad into nature, they not only *might*, but *must* meet with them; while men of irregular fancies could avoid *them only* by avoiding truth and probability. This theory accounts for resemblances of works, by resemblances of things; and forbids any suspicion of imitation, unless we are guided to it by particular circumstances. In a matter of such vast extent, it is as difficult to refute as to prove. There would indeed be a very short method of overthrowing at once Mr. Hurd's doctrine; could I write a work of imagination, full of beauties, formed on the model of nature, and yet different from those of the ancients, I should then demonstrate that they have not exhausted it: but such a confutation is far beyond my power. Without aspiring to genius, I shall think myself very happy, if I can frame my opinions according to the dictates of good sense.

If we examine this question *à posteriori*, from practice and experience of what *has* been done, though we shall meet with nothing very decisive, I think, however, that the advantage will not be on Mr. Hurd's side: he will, indeed, quote many striking similarities of this kind, from writers who could have had no knowledge of one another; but he will be answered, 1. That such writers can hardly be found; that the sacred writings should not be mentioned, nor compared, with Homer; since we are talking of human, not divine compositions; and that Shakespeare, the modern who appears

appears freest from exception, though ignorant himself, lived in a learned age. 2. That *their* example can only be quoted against those who think every similarity *must* be an imitation, without any regard to the circumstances of the writers. That, as such a coincidence is possible, we must employ it to explain a phænomenon for which we could not otherwise account; but that when the more easy and probable one may be recurred to, we ought to employ it. On the other hand, an antagonist of Mr. Hurd's would have occasion for no great compass of reading to discover, in the most modern writers, many original images and sentiments. He would select them, particularly, from those very writers, who, from an apprehension that every thing had been already said, had cramped their natural genius, by an open, perpetual imitation of the ancients; and he would infer, with some plausibility, that had they written from their own natural feelings and observations, they would have been still more original. He would desire Mr. Hurd to reconcile this with his principles, and even press him for a precise answer, at what period of the history of letters the scene had been closed, nature exhausted, and succeeding writers reduced to the hope of imitating successfully. Wherever he chose to fix it, the critic would bring against him so many later original images, that the resource of disputing their claim, and hunting for some distant allusion, or general resemblance, would be hardly sufficient.

Without following minutely our author through

his copious deductions *à priori*, in which he has certainly shewn great learning and ingenuity, I shall only make two or three general observations, which may give an idea, both of his method of reasoning, and of my objections to it.

He enters upon a task, in my opinion, far above human abilities. To examine the origin of our ideas is the business of metaphysics, and the greatest philosophers have failed in the attempt. But it is perhaps still more difficult to embrace them all at one view, and to class them according to their different objects, in so accurate a manner as to assure ourselves that we have suffered no material species to escape. This is, however, what Mr. Hurd undertakes. He makes three divisions of the world of ideas which can enter into poetry. 1. The vast compages of corporeal forms of which this universe is compounded. 2. The internal workings and movements of our own mind; under which the manners, sentiments, and passions are comprehended. 3. The outward operations, which are made objective to sense by the means of speech, gesture, and action. These are again by him subdivided with an exactness in which I shall not pursue him. I shall only remark, 1. That his smallest species are yet too general to prove any thing. That Milton, for instance, must, like Homer, have made use of moral, religious, and economical sentiments, and could not invent any new species, I shall readily allow; nor is it upon such general resemblances that a charge of imitation is ever founded. It is upon more particular similarities,

similarities, where Mr. Hurd can never attain to shew that *those* ideas were the *only ones*. The only method Mr. Hurd can there follow, is a sort of vicious reasoning in a circle; to look for the images upon every subject he can meet with in the oldest authors, and then to conclude that they are the only ones existing.

2. Even supposing that he had exhausted the whole stock of nature, and had shewn that every image, singly, had been so obvious as to be seen and employed by the first writers, a much larger field would still remain; their different combinations, which are infinite. With regard only to human manners, the great sources of character, passion, and situation, may be combined in such a variety of ways, as no algebra could reach. Let us, for a moment, abandon fiction, and enter into historic truth. Consult the annals of any nation; observe the various effects of the modifications of those three principles upon their history, and then say whether the operations of human nature are easily classed, or circumscribed.

3. This consideration of the shifting picture of mankind, as an illustration, leads us to consider it in itself. We shall find it a most extensive and infinite range of ideas, almost sufficient of itself to preserve genius from imitation; since to the writers of every age and country it appears in a different shape. It is the manners, the government, the religion, of that age and country he is to study; and whether the nature of his subject allows him to introduce them at full length; whether he can

only adorn his works with distant allusions to them; whether he can only catch the general spirit of them, they will always make him an original. I shall quote one instance of what I mean, and that from an authority Mr. Hurd will hardly dispute. When Milton conceived the glorious plan of an English epic, he soon saw the most striking subjects had been taken from him; that Homer had taken all morality for his province, and Virgil exhausted the subject of politics. Religion remained; but as Paganism, though it furnished very agreeable scenes of machinery, took too slight a hold on men's minds to build the story of the epopœa upon it, he had recourse to Christianity; and, taking his story from an article of our faith, struck out a new species of epic poetry; but he could never have done it, had not the manners of that age, attached to religion in general, and to that tenet in particular, warmed his imagination, and given it a dignity and importance, which he could never have transfused into his poem, if he had not first felt it himself. Nor is this observation repugnant to another I have made elsewhere,—that the manners of the ancients were more favourable to poetry than ours. I think so still, of their manners, as well as their languages. Yet I would have our poets employ our own, not only for the sake of variety, but because we shall make the best use of those with which we are the most intimately acquainted.

Warburton's Divine Legation.

Essai sur l'Etude de la Littérature, p. 19.

From these observations I must decline subscribing to Mr. Hurd's theory, or circumscribing the poet's

poet's images within such narrow limits. It is, however, without running into the other extreme, or condemning every resemblance as a designed formal imitation. I take the exact difference between Mr. Hurd and myself to be this: I look upon imitation to be the most natural, and general, cause of any striking resemblance between two writers; and therefore assign it, without particular reasons to the contrary. Mr. Hurd, on the other hand, thinks it may generally be accounted for by a resemblance of mental operations; and therefore never suspects an imitation, without particular circumstances which lead to the detection of it.

He employs another discourse with a review of these circumstances; but as every one is accompanied with examples taken from the ancients and moderns, and criticised with great taste, I can only reduce the great number he alleges to three, drawn from the different lights in which we may consider every resemblance, and fix the probability of its happening, by chance, or by design. 1. How close is the resemblance? Is the thought exactly the same? Is it introduced upon the same occasion? Is it expressed in the same manner, the same words, or words nearly the same? Is it a short passage, or one of a considerable length? 2. What degree of acquaintance can the second poet be supposed to have had with the first? Did he live in a learned, or an ignorant age? Was he himself a man of letters, or without education? Did he affect the fame of originality, or did he

Vol. ii. p. 1—76.

modestly profess a desire and habit of imitating the ancients? Was the first author an acknowledged favourite of his? 3. What appearance is there that the idea should have naturally struck the second? Was it common, or particular; did it agree with the style and design of his work; with his own character; with the real appearance of nature; with the manners and opinions of his age, country, and profession; or at least with those he describes? Is it introduced in a general unaffected manner, or brought in without any occasion, and clothed in uncommon, obsolete language? Mr. Hurd thinks these circumsances, all or some, necessary to form a suspicion: I allow they are very useful to confirm one.

I have at last finished Mr. Hurd's performance. I reckoned upon six or seven pages; I am now writing the thirtieth. Another time I hope to confine my extracts within proper limits.

Blandford, 18th March, 1762.

NOMINA,

NOMINA, GENTESQUE

ANTIQUÆ ITALIÆ.

INTRODUCTION.

From the several passages in the *Extracts from Mr.* Gibbon's *Journal of his Studies,* it appears that previously to his Tour through Italy, he had endeavoured to make himself a complete master of its geographical and classical antiquities; and, with that view, had attentively perused the *Italia Antiqua et Sicilia Antiqua* of Cluverius. The following pages seem to contain regular minutes, made by him in this course of his reading.

He begins with observations on the ancient appellations and inhabitants of Italy; its divisions, air, and soil; and on the Apennines. Then, crossing the Po, into the Cisalpine Gaul, he proceeds to Liguria, its western division, and thence descends through Etruria, Rome, Latium, Campania, and Lucania, to Brutium, the southernmost point of the part of Italy which borders on the Tuscan Sea. Then crossing into Calabria, the southernmost point on the opposite shore, he ascends through

through Apulia, Samnium, Picenum, Umbria, Æmilia, and Flaminia, to Istria and Venetia, the eastern division of the Cisalpine Gaul. That completes the literary tour: and he closes it with some general observations on the number and construction of the public roads in Italy.

NOMINA,

NOMINA, GENTESQUE ANTIQUÆ ITALIÆ.

Sect. I.

NOMINA.

On sait que l'Italie s'appelloit aussi Oenotria, Saturnia, Ausonia, Hesperia, &c. et que le nom d'une tribu particulière devenoit souvent générique par les conquêtes ou le commerce. Les grammairiens anciens et les critiques modernes ont vainement tenté de percer les ténèbres de ces origines, et de trouver dans le Latin, le Grec, le Phénicien, ou le Celtique, des étymologies raisonnables pour des mots que le caprice et le hasard ont peut-être dictés à des peuples qui parloient des langues dont nous connoissons à peine les noms, l'Etrusque, l'Osque, et le Sabine. L'Hespérie seule exprime une idée connue et avérée. Les navigateurs Grecs donnoient toujours ce nom au pays le plus occidental qu'ils connoissoient; d'abord à l'Italie, ensuite à l'Espagne, et enfin aux îles Canaries, et peut-être à l'Amérique.

GEN-

GENTES.

V. Hist. de l'Académie des Belles Lettres, tom. xviii. p. 72—114.

J'EXPOSERAI le système du savant Freret sur la population de l'Italie. Je sens qu'il peut avoir ses endroits foibles, mais en général il me paroît simple, lumineux, et fondé sur les grands principes. Il suppose, 1. Que les premières peuplades se sont faites par terre. 2. Que ces peuples Nomades, peu attachés à leurs terres, cédoient sans peine aux nouvelles migrations, et qu'ainsi c'est à l'extrémité méridionale de l'Italie qu'il faut chercher ses premiers habitans. 3. Que l'Italie, entourée de hautes montagnes, doit avoir reçu ses premiers peuples par les gorges où elles sont les moins difficiles à franchir pour des sauvages, à qui de pareils obstacles devoient être très importans. Voici les colonies:

I. *Colonies Illyriennes.* Ces nations qui n'étoient séparées de l'Italie que par la partie la moins élevée des Alpes y passèrent bientôt. Il y avoit trois nations Illyriennes, 1. Les Liburni; 2. Les Siculi; et 3. Les Veneti. Les Liburni occupèrent enfin toute la côte orientale depuis Mont Garganus jusqu'au pays des Salentins. Ils étoient distingués en trois tribus. 1. Les Apuli; 2. Les Calabri; et 3. Les Peucetii ou Pædiculi. On voit par Strabon qu'elles avoient une langue commune, et par Pline que les Peucetii étoient d'origine Illyrienne. Il paroît que les Peligni et les Prætutii avoient aussi une origine Liburnienne. 2. Les Siculi s'établirent sur la côte occidentale. Il paroît que ce nom générique, aussi bien que ceux de Osci ou Opiques

N.B. Je ne vois point la preuve que les Siculi étoient d'origine Illyrienne.

Opiques et d'Ausones, comprenoient tous les peuples depuis le Tibre. On peut se contenter de cette idée générale, sans vouloir démêler la confusion qui règne dans les auteurs à l'égard des petites guerres et des migrations de leurs tribus particulières, dont il se forma enfin les cités des Latins, des Sabins, des Samnites, &c. Une tribu qui n'est connue que par le nom générique de *Siculi* le porta en Sicile 80 ans avant la guerre de Troye, 1364 ans avant J. C. selon la chronologie d'Hérodote et de Thucydide. 3. Les Henetі ou Veneti conservèrent toujours leur pays. Ils devinrent bientôt les alliés des Romains contre leurs ennemis communs les Gaulois, dont Polybe les a bien su distinguer par la langue. Ils n'étoient point Celtes ; encore moins étoient ils Paphlagoniens.

II. *Les Colonies Ibériennes.* Ces peuples n'étoient point renfermés dans les limites de l'Espagne. Ils occupoient un territoire très étendu entre les Pyrennées et les Alpes, et ce fut en se répandant de proche en proche le long des côtes qu'ils franchirent à la fin les Alpes maritimes pour passer en Italie, qu'ils parcoururent plutôt qu'ils ne s'y établirent. Dans leur marche un détachement Ibérien passa du promontoire Populonium dans la Corse où ses mœurs et sa langue, malgré tant de mélanges, se conservèrent jusqu'au tems de Senèque qui sut les distinguer de celles des Grecs et des Liguriens. Une autre tribu Ibérienne, *(les Sicani,)* poussée peu à peu jusqu'au promontoire de Rhegium, passa en Sicile et se fixa dans la partie occidentale de l'île où les *Siculi* les trouvèrent. Cette circon-

circonstance feroit croire que leur migration en Italie a dû avoir lieu près de 1500 ans avant J. C. Ne seroit-elle pas par hasard le voyage d'Hercule avec les bœufs de Geryon? Les uns et les autres traînent avec eux des troupeaux nombreux; seules richesses d'un peuple pasteur; ils partent du même point, suivent la même route, surmontent les mêmes obstacles que leur opposoient les nations de la Ligurie et du Latium, s'arrêtent au même terme, le pays d'Eryx, où ils fondent une colonie après avoir vaincu les naturels du pays. Ces conformités sont grandes, et je ne les ai point choisies.

III. *Les colonies Celtiques.* Les *Umbri, Ambra,* ou *Ambrones,* étoient d'origine Gauloise selon le témoignage de Bocchus, et l'on sait l'aventure des Liguriens de l'armée de Marius qui reconnurent pour leurs parens une tribu Helvétienne de leurs ennemis à leur cri commun d'*Ambrones.* Ces colonies peuplèrent une grande partie de l'Italie depuis les Alpes et l'Addua jusqu'au Tibre et au Nar. Mais l'invasion des Toscans leur enleva la meilleure partie de leurs établissemens, et sépara les cités qui prirent le nom de *Ligures* d'avec celles qui conservèrent celui d'*Umbri.* Je vois que l'Abbé Langlet de Fresnoy place cette migration dans les tems les plus reculés, à l'an 1912 avant J. C. J'ignore ses raisons, mais je crains qu'elles ne tiennent au roman des Titans du P. Pezron. Il ne faut pas confondre cette migration des Celtes avec celle de Bellovesus vers l'an 600 qui reprit sur les Toscans les pays entre les Alpes et l'Apennin.

IV. *Les colonies Pélasgiques.* Toutes les fables

bles que Denys d'Haliearnasse en a débitées ne sont propres qu'à y répandre des doutes. L'Arcadie, pays méditerrané, qui n'avoit point de vaisseaux à la guerre de Troye, fournit, dix-sept générations auparavant dans le tems qu'elle étoit sauvage, une flotte nombreuse, à Oenotrus qui va peupler l'Italie. Rejettons hardiment tous les systêmes, toutes les conjectures, et tous les détails d'un historien qui évite les difficultés et qui dissimule les contradictions dans les siècles reculés où nous voyons à peine la lumière. Etendons notre idée des Pélasges à toutes les nations barbares qui habitoient la Grèce, la Macédoine et l'Epire, et qui ne quittoient ce nom générique qu'à mesure qu'elles entroient dans le corps Hellénique. Quelques-uns de ces peuples passèrent en Italie. En sacrifiant tous les accessoires de cette tradition il en faut conserver le fondement. Je voudrois aussi, malgré M. Freret, conserver la manière de leur migration et croire qu'ils sont venus en Italie par mer. Je reconnois le grand principe de cet auteur. Il est fort étendu, mais s'il étoit universel, verrions-nous des îles très éloignées du continent peuplés d'habitans les plus sauvages? L'ignorance totale de la navigation est aussi rare que son extrême perfection. N'étoit-il pas bien plus facile aux Pélasges de l'Epire de traverser un bras de mer de cinquante milles que d'entreprendre une course immense à travers cent nations féroces de l'Illyrie? Quelques canots auront suffi pour apporter le germe d'une colonie peu nombreuse dans son origine. Aussi les Pélasges ne formèrent jamais en Italie un grand corps de nation; ils se répandirent dans les cités

Sicules, Umbriennes, et Toscanes, dont la langue, les mœurs, et la religion se ressentirent, jusqu'aux derniers tems, du nombre plus ou moins grand de ces étrangers qu'elles avoient reçus.

V. *Les colonies Etrusques.* Selon le père de l'histoire, les Etrusques étoient d'origine Lydienne. Ce peuple avoit une famine dans le pays; il inventa les jeux de dés pour occuper la moitié des citoyens les jours qu'elle ne mangeoit pas. Cet expédient réussit pendant dix-huit ans. Enfin cette moitié s'ennuya du jeu, équipa une flotte nombreuse, et alla s'établir dans l'Etrurie. Faut-il réfuter une pareille fable? Denys d'Halicarnasse s'est donné la peine de faire voir que la langue, les mœurs, et la religion de ces deux peuples éloignés n'avoient aucun rapport. Les Etrusques, dont le nom véritable étoit *Rasena*, n'étoient point Lydiens. On peut soupçonner qu'ils sortoient des montagnes de la Rhétie. Les historiens conviennent qu'ils avoient une ligue commune; et selon l'analogie de ces migrations, les Etrusques paroissent plutôt les descendans que les ancêtres des Rhétiens. On détermine l'époque de leur migration d'une façon assez ingénieuse. La grande année des Etrusques se mesuroit sur la durée de la vie humaine. La première s'étendoit jusqu'à la mort du dernier survivant de tous les enfans nés le jour de la fondation de la colonie. Le jour de cette mort devenoit une nouvelle époque semblable à la première. On sait que leur huitième année finissoit au premier consulat de Sylla avant J. C. 88, et que les sept premières avoient duré 781 ans.

ans. A supposer la huitième égale à la plus longue des autres elle étoit de 123 ans; elle commençoit en 211, et la première époque de la fondation de la colonie a commencé en 992. Les *Rasena* avoient étendu leurs établissemens dans l'Etrurie et la Campanie; mais après les conquêtes des Gaulois et des Samnites, il ne leur restoit que Mantoue, avec Atria sur le Po, et Cupra Maritima dans le Picenum. Les Tyrrhéniens étoient les Pélasges de l'Italie, mais surtout de l'Etrurie, où ils étoient très puissans. Enclavés dans ce pays, unis avec le corps Etrusque, les anciens les ont souvent confondus avec les *Rasena*; dont l'origine étoit si différente. Ils possédoient les quatre cités de Veii, de Falerii, de Tarquinii, et d'Agylla, où leur langue et leur religion se conservèrent jusqu'au siècle d'Auguste. On voit par les anciens monumens qu'on a déterrés dans l'Etrurie, que leurs caractères étoient les mêmes que les Ibériens. Les uns et les autres ressemblent beaucoup aux lettres Samaritaines dont les Phéniciens auront pu répandre l'usage dans les pays occidentaux de l'Europe. Le voyage de Saturne dans le Latium, qui civilisa les sauvages de ces côtes, m'a l'air très Phénicien. Ce peuple commerçant auroit naturellement apporté les arts, l'argent monnoyé, le culte de Molôch, ou Saturne, et les sacrifices humains. Je pense aussi que c'est à cette communication et peut-être à quelques colonies Tyriennes, que les Etrusques ont dû leur politesse, leur goût pour les arts, et la navigation, et ce goût oriental qui se fait sentir dans tous leurs ouvrages; leur divination et leur théologie paroissent seules originales.

SECT. II.

REGIONES, AËR, ET SOLUM ITALIÆ, ET MONS APENNINUS.

Dr. Templeman's Survey.

1. MAGNITUDO. L'Italie contient 75,576 milles quarrés. Si l'on veut la comparer aux autres pays, elle contient dix fois autant de terrein que le Péloponnèse, la Palestine, ou les Provinces Unies, et elle est d'un tiers plus grande que l'Angleterre, ou la Grèce (y comprise la Macédoine.)

Strab. Geog. l. v. p. 146.

L'Italie a 6000. stades de longueur depuis l'Apennin jusqu'à Tarentum, et environ 1300 de largeur.

Dionys. Hal. Rom. Antiq. l. i. p. 16.

2. LAUDES. Denys d'Halicarnasse parle de l'Italie avec une èspèce d'enthousiasme. En convenant que quelques pays peuvent l'emporter sur elle à certains égards, il trouve qu'il n'y en a aucun qui réunisse autant tous les avantages. 1. Les champs fertiles de la Campanie portent des moissons trois fois tous les ans. 2. Les pays des Sabins, des Messapiens et des Dauniens produisent les meilleurs olives du monde. 3. Les vignobles de la Toscane, d'Albe et de Falerne produisent des vins exquis avec très peu de culture. 4. Elle abonde en excellens pâturages que nourrissent un nombre infini de bœufs, de chevaux, de moutons, et de chèvres. 5. Les forêts qui croissent sur ses montagnes escarpées fournissent les plus beaux bois de construction; ces forêts sont remplies de gibier, et le sein des montagnes renferme des mines de toutes les espèces. 6. Les rivières navigables réunissent toutes

toutes les parties de l'Italie, et ses eaux minérales offrent partout des soulagemens pour les maux. 7. L'air et le climat sont très tempérés dans toutes les saisons de l'année.

L'Italie paroît faite pour conquérir l'univers. 1. La mer et les montagnes la rendent presqu' inaccessible de toutes parts. 2. Le petit nombre de ports de mer qui s'y trouvent, sont grands et excellens. 3. La variété qui règne dans son climat et dans son terrein en met aussi dans les esprits et dans toutes les productions de la nature. Strab. Geog. l. vi. p. 197.

In toto orbe et quàcunque cœli convexitas vergit, pulcherrima est omnium, rebusque merito principatum naturæ obtinens, Italia, rectrix parensque mundi altera; viris, fœminis, ducibus, militibus, servitiis, artium præstantiâ, ingeniorum claritatibus; jam situ ac salubritate cœli atque temperie, accessû cunctarum gentium facili, litoribus portuosis, benigno ventorum afflatu, (etenim contingit recurrenter positio in partem utilissimam et inter ortus occasusque mediam,) aquarum copiâ, nemorum salubritate, montium articulis, ferorum animalium innocentiâ, soli fertilitate, pabuli ubertate. Quicquid est quo carere vita non debet, nusquam est præstantius. Fruges, vinum, olea, vellera, lina, vestes; ne equos quidem in trigáriis præferri ullos vernaculis, animadverto; metallis auri, argenti, æris, ferri, quæ diu exercere libuit, nullis cessit, et nunc iis in se gravida, pro omni dote, varios succos, et frugum pomorumque sapores, fundit. Ab eâ, exceptis Indiæ fabulosis, proxPlin. Hist. Natur. l. xxxvi. c. 13.

ime quidem duxerim Hispaniam, quàcunque ambitur mari.

Virg. Georg. l. ii. v. 136.
Sed neque Medorum sylvæ, ditissima terra,
Nec pulcher Ganges, neque auro turbidus Hebrus
Laudibus Italiæ certent, non Bactra neque Indi,
Totaque thuriferis Panchaïa pinguis arenis.

Idem. Georg. l. ii. v. 143.
—— gravidæ fruges, et Bacchi Massicus humor
Implevere: tenent oleæque armentaque læta.
Hinc bellator equus campo sese arduus infert.

Virg Georg. l. ii. 149.
Hic ver assiduum atque alienis mensibus æstas:
Bis gravidæ pecudes, bis pomis utilis arbos.
At rabidæ tigres absunt, et sæva leonum
Semina: nec miseros fallunt aconita legentes:
Nec rapit immensos orbes per humum, neque tanto
Squameus in spiram tractû se colligit anguis.
Adde tot egregias urbes operumque laborem,
Tot congesta manû præruptis oppida saxis,
Fluminaque antiquos subterlabentia muros.
An mare, quod supra, memorem, quodque alluit infra?
Anne lacus tantos?

Idem. l. ii. 165.
Hæc eadem argenti rivos, ærisque metalla
Ostendit venis, atque auro plurimo fluxit.

Plin. Hist. Nat. l. iii. 20. xxxiii. 4.
3. METALLA. Il y a beaucoup de mines en Italie, mais le sénat avoit défendu qu'on les exploitât.

Idem. xiv. 11.
4. VINA. De quatre-vingt sortes que les anciens comptoient de vins célèbres, l'Italie seule en produisoit les deux tiers.

Idem. xviii. 7.
5. FRUMENTUM. Le froment d'Italie l'emportoit sur tous les autres, pour le poids et la blancheur.

Ælian. Var. Hist. l. ix. c. 16. apud Cluvier. Ital. Antiq. l. i. p. 37.
6. URBES. Il y avoit autrefois en Italie (dit Elien) 1197 villes.

7. FORMA.

7. FORMA. Ab Alpibus incipit in altum excedere, atque ut procedit se media perpetuo jugo Apennini attollens montis, inter Adriacum et Tuscum, sive (ut aliter appellantur) inter superum mare et inferum, excurrit diu solida. Verum ubi longe abit in duo cornua, funditur respicitque altero Siculum pelagus, altero Ionium; tota angusta et alicubi multo quam unda cœpit angustior. Pompon. Mela de Situ Orbis. l. ii. c. 4. p. 35. Edit. Vossian.

8. APENNINUS. L'Apennin, après avoir cotoyé la Ligurie, perce dans l'intérieur du pays, et partage l'Italie par sa largeur depuis Pise jusqu'à Ancone et Ariminum. De-là il s'étend au midi et divise ce même pays par sa longueur. Il approche toujours assez de la mer Adriatique jusqu'au territoire des Lucaniens; de-là il s'incline insensiblement du côté de la mer Toscane, et va finir enfin à Leucopetra près de Rhegium. Strab. Geog. l. v. p. 146.

9. REGIONES. Auguste, après avoir étendu l'Italie jusques dans l'Istrie et la Gaule Cisalpine, partagea ce pays en onze régions, savoir, 1. Campania; 2. Lucania et Brutium; 3. Apulia; 4. Samnium; 5. Picenum; 6. Umbria; 7. Etruria; 8. Flaminia; 9. Liguria; 10. Venetia; 11. Transpadana. V. Plin. Hist. Nat. l. iii. 5-19.

Constantin, qui réforma dirai-je, ou qui confondit toutes les anciennes constitutions, fit plusieurs changemens en Italie. 1^ment. Il ajouta aux anciennes limites d'Auguste, les trois îles de Sicile, de Sardaigne, et de Corse, et la Rhétie, partagée en deux provinces. 2^ment. Il établit trois provinces nouvelles: les Alpes Cottiennes, qui comprenoient ces montagnes proprement dites, et une partie de la Transpadana; le Picenum Suburbicarium, qui

comprenoit la partie méridionale de l'Umbrie; et la Valeria, qui cotoyoit le chemin du même nom et qui détachoit du Samnium la partie septentrionale de cette province. 3ment. Il en supprima deux, la Transpadana qui fut partagée entre les Alpes Cottiennes et l'Emilia, et l'Umbria, dont la partie septentrionale, qui seule conservoit son ancien nom, fut réunie avec la Toscane. Ainsi l'Italie, selon la distribution de Constantin, contenoit dix-sept provinces, savoir, 1. Venetia; 2. Emilia; 3. Liguria; 4. Picenum Annonarium vel Flaminia; 5. Alpes Cottiæ; 6. Rhætia prima; 7. Rhætia secunda; 8. Tuscia et Umbria; 9. Picenum Suburbicarium; 10. Campania; 11. Sicilia; 12. Apulia et Calabria; 13. Lucania, et Brutium; 14. Samnium; 15. Valeria; 16. Sardinia; 17. Corsica. 4ment. La division d'Auguste étoit utile seulement aux géographes, ou peut-être aux censeurs. Celle de Constantin étoit une véritable division politique, qui établissoit dans chaque province un gouvernement et des magistrats particuliers. Sept de ces provinces, la Venetia, Emilia, Liguria, Flaminia, Tuscia, Picenum Suburbicarium et Campania, avoient des consulaires pour gouverneurs; trois d'entr'elles n'avoient que des correcteurs, la Sicile, l'Apulia, et la Lucania; les sept autres, les deux Rhéties, les Alpes Cottiennes, le Samnium, la Valérie, et les îles de Sardaigne et de Corse étoient seulement aux ordres d'autant de présidens. 5ment. Le diocèse d'Italie étoit partagée en deux vicariats; celui d'Italie proprement dite, et celui de Rome. Le vicaire d'Italie residoit à Milan et gouvernoit les sept premières provinces,

provinces, qui, après avoir été anciennement hors de l'Italie, s'étoient appropriées ce nom exclusivement. Le vicaire de Rome tenoit sa cour dans cette capitale. Sa juridiction s'étendoit sur les dix autres provinces, qu'on appelloit communément les provinces suburbicaires. 6ment. Comme la police ecclésiastique s'est formée sur celle de l'Empire, l'évêque de Rome n'étoit que métropolitain des provinces suburbicaires depuis Constantin jusqu' à Valentinien III; il n'étoit pas même exarque; pour mériter ce titre il falloit gouverner un diocèse entier; mais il avoit plus d'autorité que les évêques d'Alexandrie et d'Antioche qui l'étoient: comme il n'avoit dans sa juridiction que de simples évêques, c'étoit à lui seul à leur donner l'ordination et à décider des élections litigées.

Pour cet article, V. Notit. Utriusq: Imper. cum Comm. Pancirol. L'Hist. Civ. de Naples par Giannone, tom. i. p. 96—101, et 162—167, et Berg. Grand Chemins, tom. i. p. 464.

FINES. Du côté du midi, les bornes ont toujours été déterminés par la nature. Sur la mer Adriatique, elle eut pour bornes successivement, les rivières *Arsis*, *Rubico*, Formio et Arsia, et sur la méditerranée *l'Arnus* et ensuite le *Varus*. Depuis que la Gaule Cisalpine y a été comprise, elle s'est toujours étendue jusqu'au sommet des Alpes.

Cluvier. Ital. Antiq. l. i. c. 2. p. 16—21.

LONGITUDO ET LATITUDO. Depuis la ville d'Augusta Prætoria jusqu' à celle de Rhegium, l'on comptoit 1020 milles en suivant la route de Rome et de Capoue. C'est le calcul de Pline, mais il paroît trop fort. Entre ces deux endroits à peine peut on trouver 800 milles. Cluvier, qui a senti la difficulté, y répond fort bien. 1. Il ne faut tirer une ligne droite, mais l'on doit suivre le grand chemin

chemin dont la direction naturelle n'auroit point suivi celle de Pline. 2. Les milles Romains étoient plus grands que ceux dont on se sert aujourd'hui; surtout dans l'état ecclésiastique et le Royaume de Naples. Ce même Pline fixe sa plus grande largeur entre le Varus et l'Arsia à 410 milles.

AËR. L'Abbé du Bos croit que les environs de Rome sont moins froids qu'ils ne l'étoient autrefois. A. U. C. 480 l'hiver y fut se violent que les arbres moururent. Le Tibre prit dans Rome, et la neige demeura sur la terre pendant quarante jours. Le Tibre pris n'étoit pas même un événement singulier.

Juvenal. Satir. vi. 521.

Hibernum fractâ glacie descendet in amnem,
Ter matutino Tyberi mergetur, et ipsis
Vorticibus timidum caput abluet.

Du Bos. Reflex. Sur la Poësie et la Peint. tom. ii. p. 298.

Plusieurs passages d'Horace supposent les rues de Rome pleines de neiges et de glaces. Aujourd'hui le Tibre n'y gèle guères plus que le Nil, et c'est beaucoup si la neige s'y conserve pendant deux jours.

Longuerue, p. 41, 42.

Quand on dit que le climat de Rome est changé, on se trompe. Le passage d'Horace sur le Tibre gelé ne prouve rien. Il a gelé en 1709, il geloit pendant les grands hivers, et gèle encore. Dans l'Ombrie, où étoit Horace, il souffle un vent très froid qui vient des montagnes. Celui de l'Apennin y fait ressentir un grand froid à Florence.

Quel parti faut-il prendre?—celui de l'Abbé du Bos. L'Abbé de Longuerue ne produit que des exemples extraordinaires, ou qui ne regardent point Rome et ses environs.

Si me vivere vis sanum recteque valentem,
Quam mihi das ægro, dabis ægrotare timenti,
Mæcenas, veniam; dum ficus primâ calorque
Designatorem decorat lictoribus atris,
Dum pueris omnis pater et matercula pallet,
Officiosaque sedulitas, et opella forensis
Adducit febres, et testamenta resignat.

Horat. Epist. i. 7.

SECT. III.

ALPES ET GENTES INALPINÆ, ET FLUMEN PADUS.

ALPES. Le mot générique d'Alpe, qui signifie une hauteur en langue Celtique, leur fut appliqué par une distinction qu'elles méritoient bien. Les Grecs eux-mêmes ont été obligés de convenir que leurs montagnes tant vantées d'Olympe, d'Ossa, et de Pelion, n'étoient rien auprès de ces masses énormes. Les Pyrénées s'élèvent plus perpendiculairement, mais la grande étendue des Alpes leur donne une supériorité décidée pour la hauteur. Il y a telles montagnes dont on n'atteint le sommet qu'après une marche de cinq jours. Ces montagnes embrassent l'Italie dans la forme d'un vaste semicercle, qui ne s'ouvre que dans quelques endroits. Voici les différentes parties des Alpes et les principaux passages qu'on y trouvoit. I^ment. *Les Alpes Maritimes* qui commençoient dans les environs du Varus et de Nice. C'étoit à Savone (Vada Sabatia), que l'Apennin, après avoir partagé tout l'intérieur de l'Italie, venoit s'unir aux Alpes.

Cluv. Ital. Ant. l. i. c. 30, 31, 32. Berg. Grands Chemins, l. ii. c. 31, 32, 33.

La

La Voie Aurélienne, qui cotoyoit toujours la mer depuis Rome jusques dans les Gaules, traversoit ces montagnes. II^ment. *Les Alpes Cottiennes*, qui étoient séparées de la mer par les Alpes maritimes. C'étoit le royaume de Cottius dont Segusio (Suze) étoit la capitale. Ces montagnes s'étendoient en largeur depuis cette ville jusqu' à Briançon (Brigantium). C'est auprès de la première de ces villes qu'on trouve le mont Cenis (Mons Matrona). Pompée osa le premier le passer. Cottius travailla beaucoup à rendre ce chemin plus facile et plus assuré. La nature et l'art le rendirent bientôt, ce qu'il est encore, la grande route de l'Italie dans les Gaules, le passage le plus fréquenté des empereurs, des armées et des voyageurs. Il reçut même dans la basse Latinité, le nom distingué de *Strata Romana*. III^ment. *Les Alpes Grecques*. La fable du passage d'Hercule lui valut ce nom. C'étoit le petit St. Bernard, et la Tarantaise. Il paroît qu'un Ideonnus, roi barbare assez peu connu, régnoit dans ces montagnes du tems d'Auguste. IV^ment. *Les Alpes Pennines*, qui s'étendoient depuis les Alpes Grecques jusqu'aux sources du Rhône et du Rhin. Il y a beaucoup d'apparence qu' Hannibal les traversa pour entrer en Italie, mais il n'y en a aucune qu'il leur ait donné le nom de sa nation (Pœninæ de Pœni). Pour y trouver ce nom, il faut corrompre celui des montagnes elles-mêmes. C'est aussi ce qu'ont fait plusieurs des anciens. La vallée un peu au-delà des Alpes Pennines, et qui est traversée par le Rhône, s'appelloit la Vallée Pennine (Vallis Pennina). Il se nomme

nomme encore le Valais. Au milieu de ces montagnes, l'on trouvoit le passage célèbre, qu'on appelloit le *Summus Penninus* ou le *Mons Sovis;* c'est le grand St. Bernard. Les deux grands chemins qui traversoient les Alpes Grecques et les Alpes Pennines se réunissoient à Augusta *Prætoria*, (Aost) à l'entrée du pays des Salassi ou du Val d'Aost. V^ment^. Les Alpes Rhétiques ou Tridentines. Il y avoit deux grands passages, l'un qui partoit de Milan et qui passoit par Comum et Curia (Coire) jusqu'à Brigantium, (Bergent,) et l'autre qui alloit de Vérone à Tridentinum (Trente) et Augusta Vindelicorum (Augsbourg). Le fameux Mont Adula étoit parmi ces Alpes. Mais des anciens qui en ont parlé, les uns ont décrit une haute montagne auprès des sources du Rhin, et les autres une suite de montagnes dont la situation est assez incertaine. VI^ment^. Les *Alpes Noriques, Carniques, Pannoniques, ou Juliennes.* C'étoit ce contour qui embrassoit la *Venetia.* Un grand chemin partoit d'Aquileia, traversoit le mont Ocra, et s'étendoit jusqu'à Nauportum et Sirmio dans la Pannonie.

Padus. On connoît toutes les fables brillantes et absurdes dont les anciens ont orné l'histoire de ce fleuve: le téméraire Phaëthon qui y fut précipité, ses sœurs qui furent changées en peupliers et qui distilloient de l'ambre. Cette fable étoit connue depuis long tems, mais sa source ne l'étoit pas autant. Les Grecs tiroient l'ambre des bords de la mer Baltique vers l'embouchure de la Vistule, qui vient d'être augmentée par les eaux d'une rivière considérable que les gens du pays appellent Rodaune,

Rodaune, Raddaune, Raddune et Reddune, selon leurs dialectes différentes. Le Po s'appelloit aussi l'Eridan. Voilà le fondement géographique de tant de fictions et de la confusion de deux fleuves aussi éloignés l'un de l'autre. Quelle ignorance! Mais ce n'est pas tout. Le nom du Rhône (Rhodanus) n'est pas fort différent de ceux-ci: c'étoit assez pour établir leur identité dans l'esprit paresseux des Grecs, pour qui tous les pays occidentaux étoient un monde inconnu ou fabuleux. On peut remarquer cependant une progression de lumière. Pour les premiers Grecs, le Po, le Rhône, et la Vistula n'étoient qu'un même fleuve. Ils connurent à la fin leurs erreurs. Ils apprirent que le premier se déchargeoit dans la Mer Adriatique, le second dans la Méditerranée, et la troisième dans la Mer Baltique. Ne pouvant nier que les embouchures ne fussent différentes, ils voulurent soutenir qu'ils partoient de la même source et qu'ils avoient les mêmes propriétés. Les Grecs se seroient cependant détrompés plutôt s'ils n'avoient pas préféré leurs poëtes à leurs historiens. Hérodote avoit des idées fort justes sur l'Eridan. Il reconnoît qu'il ne parle de ces pays éloignés que sur des ouis-dire, mais il sait fort bien que l'Eridan, le fleuve de l'ambre, ne se décharge que dans la mer du Nord.

V. Cluvier. Ital. Antiqua, l. i. c. 34.

Le Po sort de trois sources au pied du Mont Vesulus, et tombant avec fracas au bas d'un précipice, il coule pendant trois milles sans avoir de lit bien marqué, mais ayant déjà assez d'eau pour faire aller des moulins. C'est alors qu'il se perd sous terre; il paroît encore au bout de deux milles, et devient bientôt un fleuve considérable par le grand

grand nombre de rivières qui s'y jettent. Pline en compte trente, mais Cluvier a poussé ce nombre jusqu'à quarante.

PADI OSTIA. Voici les principales circonstances qui les regardent. 1. Il y en avoit deux bras plus considérables que les autres. Le premier s'appelloit Padusa, Eridanus et ostium Spineticum d'une ville ancienne qui y étoit située. Il paroît que les anciens le regardoient comme le véritable Po, et ils lui donnent quelquefois ce nom tout simplement. L'autre se nommoit Volana ou Bolana. 2. Il y avoit encore deux bras du Po entre ceux-là, le Sagis et le Caprasium. 3. Toutes ces embouchures étoient l'ouvrage de la nature. Mais les habitans du pays, qui étoient intéressés à retenir dans son lit cette rivière fougueuse, lui en creusèrent de nouveaux. Parmi ces canaux artificiels, qu'on attribut aux Toscans, on peut en distinguer trois : Fossa Asconis, ensuite Augusti, qui communiquoit de la Padusa à Ravenne ; Fossa Carbonuria au-delà de la Volana, et Fossæ Philistinæ qui étoient encore plus au nord. Ce dernier canal, grossi par les eaux du Tartarus, est devenu aujourd'hui le Po, et tous le pays entre ces embouchures qui étoit anciennement au nord du Po est réputé aujourd'hui au midi de ce fleuve. 4. Voilà les sept embouchures du Po. Leurs débordemens fréquens ne faisoient qu'un vaste marais de tout ce canton, marais coupé dans sa largeur par les fossés de Néron, et auquel on avoit donné le nom des *Septem Maria.* Ce titre s'étoit cependant étendu sur tous les environs au-delà du Po et jusqu'à Altinum ;

tinum; l'Athésis, et les deux Méduacus l'inondoient de la même manière, et pendant cent vingt milles, de Ravenne jusqu'à Altinum, l'on ne voyoit que le même marais, sur lequel l'on voyageoit avec plus de sûreté que de vîtesse.

Plin. Hist. Nat. l. ii. c. 103.

MINCIUS. Le Mincius traverse le Benacus, l'Addua le lac Larius, et le Rhône le lac Leman, sans y mêler leurs eaux parcequ' elles sont plus légères.

BENACUS.

Virgil. Georgic. l. ii. 160.

An mare, quod supra, memorem, quodque alluit infra?
Anne lacus tantos? te, Lari maxime, teque
Fluctibus et fremitû assurgens, Benace, marino?

LARIUS. Pline avoit deux maisons de campagnes auprès de ce lac. L'une, située sur une hauteur, dominoit sur-tout le lac. L'autre étoit au milieu des eaux, bâtie sur une levée de terre comme les maisons de Baïes. L'une et l'autre avoient des agrémens différens.

Strabon. Geog. l. iv. p. 141, 143.

SALASSI. Ce peuple remplissoit le Val d'Aost, pays étroit dans les gorges des Alpes. Ils étoient maîtres du passage du mont St. Bernard; ils n'usoient de cet avantage que pour dépouiller les voyageurs et pour harceler des armées entières en se plaçant en ambuscade dans les défilés. Ils obligèrent Decimus Brutus, qui se retiroit de Modène, de payer son passage à un denier par soldat; ils osèrent même piller quelques bagages d'Auguste. Cette témérité leur coûta cher. Ce prince fit prendre la nation entière, et la fit vendre à Eporedia, au nombre de 36,000 ames, parmi lesquelles il y avoit 8000 hommes en état de porter les armes. Il y avoit

y avoit dans leur pays quelques mines d'or, dans lesquelles ils faisoient passer les eaux de la Duria, qu'ils saignoient pour cet effet, ce qui leur attiroit (aussi bien qu'aux fermiers qui les prirent ensuite) beaucoup de disputes avec les habitans du plat pays. Agrippa fit faire deux grands chemins qui partoient d'Augusta Prætoria, et qui se réunissoient à Lyon; l'une, qui passoit par les Alpes Pennines, (le grand St. Bernard,) étoit plus courte, (quant à la montagne,) mais il étoit difficile au point de n'être praticable que pour les chevaux. L'autre traversoit le pays des Centrones (la Tarantaise.) Il étoit plus long mais beaucoup plus facile.

TAURISCI. Ce peuple, subjugué sans peine par Tibère, habitoit des montagnes stériles. La nécessité les força de faire des courses dans les campagnes, mais la politique leur enseignoit d'épargner les laboureurs pour ne point tarir la source de leurs brigandages. Strab. Geog. l. iv. p. 143.

SALASSI. Il y a encore dans le Val d'Aost des mines d'or et des paillettes dans les rivières. A l'arsenal de Turin l'on nous a montré un morceau de marbre tiré de ces carrières, et qui contenoit beaucoup d'or. Il n'y a qu'une soixantaine d'années, qu'on a recommencé à exploiter ces mines, dont on tire tous les ans environ deux cens marcs d'or.

Sect. IV.

TRANSPADANA.

V. Plin. Histor. Nat. iii. 17.

Le nom et la formation de cette province sont purement Romains. Il est difficile d'en marquer précisément les limites qui se perdoient dans les Alpes. Voici celles qu'on peut trouver dans Pline. Elle étoit composée de plusieurs nations Celtiques et Liguriennes. 1. *Les Insubres*, qui possédoient Milan et Laus Pompeii *(Lodi)*. 2. Les Orobii, les habitans de Bergomum et de Comum ou Novocomum. 3. Les Lævi, ceux de Picenum *(Pavie)* et Novaria *(Novarre)*. 4. Les Libici, ceux de Vercellæ et Laumillum. Ces quatre peuples étoient Celtiques; ils passèrent les Alpes vers l'an 600 avant Jésus Christ. 5. Les Taurini, nation Ligurienne, qui habitoient Augusta Taurinorum, *(Turin)* et Forum Vibii. 6. Les Salassi, qui occupoient le Val d'Aost. Les Romains y avoient bâti Augusta Prætoria (Aost), et Eporedia *(Yvrée)*. Les Romains avoient encore détaché du royaume de Cottius Segusio, (Suze,) pour y envoyer une colonie. Nous avons déjà vu les Salassi parmi les habitans des Alpes. Il paroît que Pline n'a pas dû étendre la Transpadana jusqu'à Spina et l'embouchure du Po; et que M. Deslisle auroit pu laisser Bergomum à cette province.

Raudius Campus. Ces plaines sont fameuses par la défaite des Cimbres: mais on est réduit à conjecturer leur situation. Claudien compare la victoire de Stilicon sur les Goths à celle de Marius,

et

et dit que les mêmes lieux ont été deux fois fatals aux barbares, et que la postérité confondra les ossemens des deux peuples et la gloire des deux généraux. Claudien étoit contemporain de Stilicon; on peut hardiment en conclurre que les deux champs de bataille n'étoient pas fort éloignés l'un de l'autre, mais je doute qu'il faille prendre ses expressions à la rigueur. Nous savons que les Cimbres ayant débouché dans la Lombardie par les gorges du Trentin, ont passé l'Adige, mais il ne paroît point qu'ils ayent traversé le Po. Un bourg nommé *Rubio*, situé entre Lomello, Novarra, et Vercelles, conviendroit assez par son nom et son emplacement aux *Campi Raudii*. Les Cimbres à la vérité n'auront point suivi le chemin de la capitale; mais Hannibal l'a-t-il fait? Ces barbares auront voulu subjuguer les Gaulois; ils cherchoient à les faire soulever. Les bords du Po étoient gardés avec assez de soin pour les obliger à remonter le fleuve pour y chercher un gué. Les délices de ce pays les amollissoient et les captivoient. Ce Rubio n'est pas trop éloigné de Pollentia pour contenir l'imagination d'un poëte qui débute par une proximité réelle, et qui passe, sans s'en appercevoir, à des circonstances qui supposent faussement une identité de lieux. Je pense que c'est là, la clef du passage de Claudien; ne le seroit-elle pas aussi des *Philippi* de Virgile?

Cluver. Ital. Antiq. l. i. c. 18. p. 139. c. 23. p. 234.

Laus Pompeii. Cette ville, qui peut avoir reçu son nom de Cn. Pompeius Strabon, s'appelloit souvent *Laus* tout court; c'est de son datif *Laudi* qu'on a formé le *Lodi* d'aujourd'hui. Dans le moyen

Idem, l. i. c. 24. p. 242.

age, on confondit tous les cas de la langue Latine, et rien n'étoit si commun surtout que de servir du datif au lieu du nominatif.

Velleius Pat. l. i. c. 15. Cluvier. Ital. Ant. l. i. c. 13. p. 96.

EPOREDIA. Elle étoit colonie Romaine, fondée sous le sixième consulat de Marius A. U. C. 653. Velleius se montre ici aussi mauvais chronologiste que géographe peu exact. 1. Eporedia étoit dans le pays des Salassi et non point dans celui des Vagienni. 2. Il n'y avoit que dix-huit ans entre les consulats de Marcius et de Marius. Cluvier a relevé ces bévues. J'y ajoute une troisième, qui renverse la correction de ce savant. Velleius compte 153 ans depuis le consulat de Marcius à celui de Vinicius. Il n'y en avoit que 147.

Ausonius de claris Urbibus. Il comptoit Milan pour la sixième après Rome, Constantinople, Antioche, Carthage, et Treves: pourquoi oublier Alexandrie?

MEDIOLANUM.

Et Mediolani mira omnia; copia rerum;
Innumeræ cultæque domus; fœcunda virorum
Ingenia; antiqui mores. Tum duplice muro
Amplificata loci species, populique voluptas
Circus, et inclusi moles cuneata theatri.
Templa Palatinæque arces, opulensque Moneta;
Et regio Herculei celebris sub honore lavacri,
Cunctaque marmoreis ornata peristyla signis,
Mœniaque in valli formam circumdata labro.
Omnia quæ magnis operum velut æmula formis
Excellunt, nec juncta premit vicinia Romæ.

SECT. V.

LIGURIA.

Il paroît, par un trait conservé par Plutarque et expliqué par Freret, que les *Ligures* étoient d'origine

d'origine Ambrone ou Ombrienne. Les anciens ont nié ou reconnu leur affinité aux Celtes, selon qu'ils ont envisagé la chose sous un point de vue prochain ou éloigné. Les anciens Grecs les nommoient Λιγυες et Λιγυστικη, mais les écrivains plus récens se sont conformés au langage de leurs maîtres. La perfidie, l'adresse, et une dureté de tempérament qui tenoit du prodige, distinguoient ce peuple barbare. On y a vu des femmes, qui travailloient dans les champs, accoucher et l'instant après retourner à leur ouvrage. On peut considérer les bornes de ce peuple sous trois états différens. 1. Les premiers Grecs, qui avoient des notions très imparfaites sur la géographie de l'occident, donnoient le nom générique de Ligures à tous les peuples maritimes entre l'Etrurie et l'embouchure du Rhône; peut-être même qu'avant l'arrivée des Marseillois les Ligures s'étoient répandus dans la Gaule Narbonnoise, et qu'ils y avoient laissé des colonies. Si Florus étoit plus exact, on appuyeroit cette conjecture de son autorité, puisque cet historien nomme les Salyes, les Deccates, et les Oxybii, parmi les nations Liguriennes. 2. Quand les Romains attaquèrent les Ligures, ils étoient plus redoutables par leur bravoure que par l'étendue de leur pays. Ils occupoient seulement ces territoires qui sont entre l'Apennin, la mer, le Varus et l'Arnus, c'est à dire ceux qui composent aujourd'hui les républiques de Gènes et de Lucques et la principauté de Massa Carrara. 3. Les Romains subjuguèrent les Ligures; ils transportèrent les Apuani, habitans du pays, entre la *Macra* et l'Arnus,

Cluvier. Ital. Antiqua, l. 1. c. 7, 8. p. 46. 61.

nus, dans le royaume de Naples, et ils ajoutèrent leur territoire à l'Etrurie. Du coté de la Gaule ils conservèrent à peu près les anciennes limites; mais ils l'agrandirent beaucoup du côté du nord en la poussant jusqu'aux bords du Po. Telle étoit la nouvelle Ligurie, l'une des onze régions du partage d'Auguste. Strabon l'a confondu un peu avec l'ancienne. On peut remarquer que la Ligurie étoit comprise dans la province de la Gaule Cisalpine.

Cluvier. l. i. c. 9. p. 63, 64.

MONŒCI PORTUS. Quelques savans ont imaginé que c'étoit Ville Franca; mais l'ancien nom, qui s'est presque conservé, la nature du port, qui n'étoit fait que pour les petits vaisseaux, et les distances marquées dans les Itinéraires, ont convaincu Cluvier que Monaco étoit le veritable *Portus Herculis Monœci.*

LIGURES.

Virgil. Æneid. l. x. 185.

Non ego te, Ligurum ductor, fortissime bello,
Transièrim Cycne, et paucis comitate, Cupavo,
Cujus olorinæ surgunt de vertice pennæ,
Crimen amor vestrum, formæque insigne paternæ.

Idem, xi. 715.

Vane Ligur, frustraque animis elate superbis,
Nequicquam patrias tentâsti lubricus artes.

Juvenal: Satir. iii. 257.

Nam si procubuit qui saxa Ligustica portat
Axis, et eversum fudit super agmina montem,
Quid superest de corporibus?———

Cicero in Rull. Orat. ii. 35.

Ligures montani, duri, atque agrestes. Doçuit ager ipse nihil ferendo, nisi multâ culturâ et magno labore quæsitum.

Plin. Natur. Hist. xiv. 6.

GENUA. Le meilleur vin de toute la Ligurie croissoit dans les environs de Gènes.

DERTONA.

DERTONA, Dertona, (Tortone,) étoit une colonie Romaine. L'époque de sa fondation est incertaine. Vell. Pater. l. i. c. 14.

POLLENTIA.

——— fuscique ferax Pollentia villi. Sil. Italic. Punic. viii. 599.

LIGURES, VAGENNI.

Tum pernix Ligus, et sparsi per saxa Vagenni, Idem. viii. 607.
In dextris Hannibalis duros misere nepotes.

LIGURES. Les Ligures étoient un peuple pasteur qui ne vivoit que de lait, et d'une boisson tirée de l'orge. Leurs montagnes fournissoient beaucoup de bois de construction, et d'autres bois tachetés dont on faisoit des tables très à la mode à Rome. On voyoit des arbres que avoient huit pieds de diamètre. Ils portoient ces bois à Gènes avec leur bétail, des peaux et du miel, pour les échanger contre l'huile et les vins d'Italie. Strabo. Geo. l. iv. p. 140.

SECT. VI.

ETRURIA.

DE toutes les régions de l'Italie, celle-ci avoit le plus de rapport aux anciennes limites des peuples. L'Etrurie, avant la conquête des Romains, étoit bornée par l'Arnus et la mer; le Tibre formoit sa frontière jusqu'à Tifernum Tiberinum; depuis cette ville jusqu'aux sources de l'Arnus c'étoit l'Apennin. Auguste ajouta seulement à l'Etrurie le pays entre l'Arnus et la Macra, c'est-à dire le canton qu'avoient occupé les Apuani Liguriens, et la ville de Pise avec son territoire; Cluv. Italia Antiq. l. ii. c. 1. p. 419 455.

encore Pise étoit-elle une ancienne possession des Etrusques que les Liguriens leur avoient enlevée. La ville de Luna, à la vérité, située sur la rive Ligustique de la Macra, étoit censée dans la région d'Etrurie.

ETRUSCI. Voici le précis de ce qu'on peut dire des Etrusques. 1. Les Grecs les appelloient Tyrrheni, et Tyrseni; les Romains les nommoient Hetrusci, Etrusci, Thusci, et Tusci; quoique leurs poëtes se servent souvent des noms Grecs. Leur pays portoit constamment parmi les Romains le nom d'Etruria; celui de Tuscia n'est point aussi ancien. L'abbréviateur Florus est le premier qui l'employe, mais dans le moyen age il devint fort usité. 2. L'origine de cette nation célèbre est très obscure. L'opinion d'Hérodote, qui les fait venir de la Lydie, ne peut convenir qu'aux poëtes. Denys d'Halicarnasse la combat très solidement. Selon ce critique judicieux, le corps Etrusque a été formé par le mélange de deux nations, les Tyrrhéniens et les Pélasges. Nous connoissons les Pélasges: c'étoient les Grecs encore barbares et qui n'ont point fait partie du corps Hellénique, mais qui étoient les Tyrrhéniens, une nation indigène. C'est la réponse qu'on nous fait, mais elle n'est guères satisfaisante. 3. L'histoire de ce peuple seroit curieuse; on croit qu'il a inventé l'art augurale, la trompette, et les ornemens des magistrats. Leurs artisans et leurs musiciens étoient renommés, ils ont eu l'empire de la mer, et l'on a soupçonné que l'Amérique ne leur étoit pas inconnue. Sous la fin de leur grandeur leurs mœurs se sont corrompues.

rompues. Ils ont donné l'exemple d'un luxe et d'une mollesse dont on peut voir les détails dans Athénée et Diodore de Sicile. 4. Les Etrusques se sont répandus fort au-delà des bornes de leurs pays, dans la Campanie et jusqu'à l'embouchure du Po, et dans la Rhétie. Il paroît même que les Grecs ont donné le nom de Tyrrhéniens à tous les peuples de la mer inférieure depuis Pise jusqu'au détroit de Messine. Je conviens qu'il en faut rabattre quelque chose pour l'ignorance des étrangers qui ne connoissoient sur toute cette côte que la nation principale. 5. Les Etrusques étoient divisés en douze cités, qui se réunissoient toujours dans une assemblée générale et quelquefois sous un dictateur commun. Voici les cités: 1. Cære ou Agylla; 2. Veii; 3. Falerii; 4. Tarquinii; 5. Volsinii; 6. Rusellæ; 7. Vetulonii; 8. Volaterra; 9. Clusium; 10. Perusia; 11. Cortona; 12. Aretium. Aucun ancien n'a fait ce dénombrement. C'est Cluvier qui l'a formé sur les passages souvent équivoques de plusieurs écrivains.

LUNA.

Tum quos a niveis exegit Luna metallis, Sil. Italic. Punic. viii. 482.
Insignis portû; quo non spatiosior alter
Innumeras cepisse rates, et claudere pontum.

Advehimur celeri candentia mœnia lapsû, Cl. Rutilii Numatiani Iter, l. ii. 63.
Nominis et auctor sole corusca soror.
Indigenis superat candentia lilia saxis,
Et levi radiat picta nitore silex.
Dives marmoribus tellus; quæ luce coloris
Provocat intactas luxuriosa nives.

Le vin des environs de Luna étoit le meilleur de toute l'Etrurie. Plin. Hist. Nat. xiv. 6.

LUCUS

Cluv. Ital. Ant. l. ii. c. 2. p. 460.

Lucus Feroniæ. Cet endroit se trouve entre Luna et Pisa. Il y en avoit un autre du même nom auprès du mont Soracte, et un troisième dans Latium à trois milles de Terracine. Cette déesse étoit certainement Etrusque, mais son culte s'étoit bien répandu dans les pays voisins.

Pisæ, &c.

Virg. Æn. x. 175.

Tertius ille hominum divûmque interpres Asylas,
Cui pecudum fibræ, cœli cui sidera parent,
Et linguæ volucrum, et præsagi fulminis ignes,
Mille densos rapit acie, atque horrentibus hastis.
Hos parere jubent Alpheæ ab origine Pisæ
Urbs Etrusca solo ——

Cl. Rutilii Numatiani Iter, lib. i. 527.

Inde Triturritam petimus; sic villa vocatur
Quæ latet expulsis insula pæne fretis,
Namque manû junctis procedit in æquora saxis,
Quique domum posuit, condidit ante solum.
Contiguum stupui portum, quem fama frequentat
Pisarûm emporio divitiisque maris.
Mira loci facies; pelago pulsatur aperto,
Inque omnes ventos litora nuda patent;
Non ullus legitur per brachia tuta recessus
Æolias possit qui prohibere minas.
Sed procera suo prætexitur alga profundo
Molliter offensæ non nocitura rati.
Et tamen insanas cedendo interligat undas,
Nec sinit ex alto grande volumen agi.

— — —

Id. i. 559.

Puppibus ergo meis fidâ in statione relictis,
Ipse vehor Pisas, quâ solet ire pedes.

— — —

Id. i. 565.

Alpheæ veterem contemplor originis urbem.
Quam cingunt gemini Arnus et Auser aquis,
Conum pyramidis coeuntia flumina ducunt,
Intratur modico frons patefacta solo.

Sed

Sed proprium retinet communi in gurgite nomen,
Et pontum solus scilicet Arnus adit,
Ante diu quam Trojugena fortuna penates
Laurentinorum regibus insereret.
Elide deductas suscepit Etruria Pisas,
Nominis indicio testificata genus.

Les Pisans offrirent des terres au sénat, pour y envoyer une colonie Latine. Ils souhaitoient d'avoir une garnison contre leurs voisins, les Liguriens. Le sénat les en remercia, et nomma des triumvirs pour cette commission, A. U. C. 572. Elle fut exécutée, puisque nous voyons dans la suite que Pise est traitée de colonie. Tit. Liv. xl. 43.

L'Auser tomboit autrefois dans l'Arnus à Pise. On ne sait pas le tems auquel cette rivière (*Le Serchio*) s'est frayé un nouveau lit qui le conduit en droiture à la mer. Le ruisseau *Osari*, qui coule dans le marais entre l'Arno et le Serchio, conserve un peu l'ancien nom. M. Delisle a tort de donner à l'Auser le cours moderne du Serchio. Pise est placée à la jonction de l'Arnus et de l'Auser; le choc est si violent qu'on ne peut point voir de l'un à l'autre bord. Cependant ces rivières ne se débordent point. Cluv. Ital. Ant. l. ii. c. 2. p. 462. Dans sa carte de l'ancienne Italie. Strabon. Geog. l. v. p. 154.

Les Pyliens de Pise, sujets de Nestor, furent jettés par une tempête sur les côtes de l'Etrurie à leur retour de Troye. Ils bâtirent Pise, qui devint une ville très florissante, et un grand port de mer. Du tems de Strabon elle se soutenoit encore, mais avec peine. Les Romains l'avoient fort embelli; ils avoient rempli tous ses environs d'un grand nombre de maisons de campagne qui ressembloient aux palais des rois de Perse.

LUNA.

Strabon. Geog. l. v. p. 153.

LUNA. Le port de Luna étoit magnifique; une vaste baye, qui renfermoit un grand nombre de petits golfes particuliers. Dans tous l'eau étoit profonde jusqu'au rivage. On employoit beaucoup de marbre de Luna dans les bâtimens de Rome à cause de sa beauté et de la facilité du transport. Il y en avoit de blanc et d'une couleur qui tiroit sur un verd foncé.

Strabon. Geog. l. v. p. 156.

ETRURIA. Les côtes d'Etrurie s'étendoient de Luna à Ostie, 2500 stades selon Strabon, et 1430 seulement selon Polybe. Sa largeur étoit d'environ la moitié. Elle étoit fertile selon cet auteur. Ses lacs ne contribuoient pas peu à sa richesse, par le poisson, le gibier, et le papyrus qu'on en tiroit.

Cluv. Italia Antiq. l. ii. c. ii. p. 468.

HERCULIS LIBURNI PORTUS. C'est la Livourne d'aujourd'hui: mais est-ce l'endroit dont les Liburnes, petit bâtiment armé en guerre, a pris son nom? Il paroît que Cluvier se trompe, et qu'il est plutôt question des Liburnes, nation Illyrienne qui couroit la mer Adriatique.

Strabon. Geog. l. v. p. 154.

VOLATERRA. Elle est située dans un vallon profond, mais elle est dominée par une montagne qui a quinze stades de haut, et qui est occupée par une citadelle très forte. Elle servit d'asyle à quatre cohortes des partisans de Marius, qui s'y défendirent pendant deux ans, et ne se rendirent que sous la foi publique.

Cl. Rutilii Numatian. Iter, l. i. p. 453.

VADA VOLATERRANA.

In Volaterranum vero vada nomine, tractum
Ingressus, dubii tramitis alta lego;
Despectat proræ custos, clavumque sequentem
Dirigit, et puppim voce monente regit.

Incertas

Incertas geminâ discriminat arbore fauces
Defixasque offert limes uterque sudes.

Vix tuti domibus sævos toleravimus imbres. Cl. Rutilii Numa. Iter, l. i. 465.
Albini patuit proxima villa mei.

Subjectas villæ vacat adspectare salinas, Id. i. 475.
Namque hoc censetur nomine salsa palus
Quâ mare terrenis declive canalibus intrat,
Multifidosque lacus parvula fossa rigat.
Ast ubi flagrantes admovit Sirius ignes,
Cum pallent herbæ, cum sitit omnis ager,
Tum cataractarum claustris excluditur æquor.
Ut fixos latices horrida durèt humus,
Concipiunt acreûm nativa coagula Phœbum,
Et gravis æstivo crusta calore coit.

Populonium. Populonium fut détruit par les troupes de Sylla, après avoir soutenu un siège. Du tems de Strabon il n'en restoit que des temples et quelques maisons. Cette ville étoit située sur un promontoire très élevé, d'où ce géographe découvrit les îles de Sardaigne, de Corse, et d'Ilva. Le port des Populoniens, qui étoit au bas de la montagne, subsista toujours, et étoit fort frequenté. Strabon. Geog. l. v. p. 154.

Proxima sécurtim reserat Populonia litus, Rutilii Iter, l. i. v. 401.
Quà naturalem ducit in arva sinum.
Non illic positas extollit in æthera moles,
Lumine nocturno conspicienda Pharos,
Sed speculam validæ rupis sortita vetustas.
Quà fluctus domitos arduus urguet apex,
Castellum geminos hominum fundavit in usus
Præsidium terris, judiciumque fretis.
Agnosci nequeunt ævi monumenta prioris
Grandia consumpsit mœnia tempus edax;

Sola

Solâ manent interceptis vestigia muris,
Ruderibus latis tecta sepulta jacent.

* Virgil. Æn. x. 166.

Massicus æratâ princeps secat æquora Tigri,
Sub quo mille manus juvenum, qui mœnia Clusî
Quique urbem liquere Cosas; queis tela, sagittæ
Corytique leves humeris, et letifer arcus;
Unà torvus Abas; huic totum insignibus armis
Agmen, et aurato fulgebat Apolline puppis.
Sexcentos illi dederat Populonia mater
Expertos belli juvenes ———

Cluv. Ital. Ant. l. ii. c. 2. p. 472.

VETULONII: On voit encore de beaux restes de cette ville ancienne entre les ruines de Populonium et la tour de St. Vincent à trois milles de la mer,

Sil. Italic. Pun. l. viii. p. 485.

Mæoniæque decus quondam Vetuloniâ gentis,
Bis senos hæc prima dedit præcedere fasces,
Et junxit totidem tacito terrore secures.
Hæc altas eboris decoravit honore curules,
Et princeps Tyrio vestem prætexuit ostro;
Hæc eadem pugnas accendere protulit æræ.

UMBRO FL.

Cl. Numatiani Rutilii Iter; l. i. 337.

Tangimus Umbronem; non est ignobile flumen,
Quod toto trepidas excipit ore rates,
Tam facilis pronis semper patet alveus undis
In pontum quoties sæva procella ruit.

FALESIA.

Id. l. i. 371.

Laxatum cohibet vicina Falesia cursum
Quanquam vix medium Phœbus haberet iter,
Et tum forte hilares per compita rustica pagi
Mulcebant sacris pectora fessa jocis,
Illo quidpe die tandem renovatus Osyris
Excitat in fruges germina læta novas.
Egressi villam petimus, lucoque vagamur,
Stagna placent septo deliciosa vado.
Ludere lascivos inter vivaria pisces
Gurgitis inclusi laxior unda sinit.

COSA,

COSA, PORTUS HERCULIS ET MONS ARGENTARIUS. Cosa étoit situé sur une montagne; plus bas l'on voyoit le port d'Hercule, à côté d'un étang d'eau salée et peu éloigné d'un promontoire. Strab. Geo. l. vi. p. 156. Cluv. Ital. Antiq. l. ii. c. 2. p. 479.

Les Romains y envoyèrent une colonie sous le consulat de Fabius Vorso et de Claudius Canina, A. U. C. 480. Vell. Pater. i. 14.

Cernimus antiquas, nullo custode, ruinas,
Et desolatæ mœnia fœda Cosæ.
Ridiculam cladis pudet inter seria causam
Promere, sed risum dissimulare piget;
Dicuntur cives quondam migrare coacti
Muribus infestos deseruisse lares. Cl. Rutilii Sic. Iter, l. i. 285.

— — —

Haud procul hinc petitur signatus ab Hercule portus. Id. l. i. 293.

— — —

Tenditur in medias mox Argentarius undas, Id. l. i. 315.
Ancipitique jugo cærula curva premit:
Transversos colles bis ternis millibus artat
Circuitû ponti ter duodena patet.
Vix circumvehimur sparsæ dispendia rupis,
Nec sinuosa gravi cura labore caret,
Mutantur toties vario spiramina flexû;
Quæ modo profuerant, vela repente nocent.

CENTUMCELLÆ. Pline le jeune vit le port que Trajan y faisoit faire. Des deux grandes jettées qui devoient le composer l'une étoit achevée. L'on travailloit à l'autre. On construisoit à l'entrée du port une île artificielle, qui commençoit déjà à paroître. Cet ouvrage de Trajan étoit très utile pour toute la côte qui étoit dépourvue de ports. Il devoit porter le nom de son fondateur: mais il conserva toujours celui de Centumcellæ. Du tems de Procope, Plin. jun. Epist. vi. 31.

Procope, dans le sixième siècle, cette ville étoit grande, florissante, et très peuplée.

Claud. Rut. Iter, l. i. 237.
Ad Centumcellas forti delexinus austro,
Tranquilla puppes in statione sedent.

Id. i. 239.
Molibus æquoreum concluditur amphitheatrum,
Angustosque aditus insula facta tegit.
Attollit geminas turres bifidoque meatu,
Faucibus artatis pandit utrumque latus.
Nec posuisse satis laxo navalia portu,
Ne vaga vel tutas ventilet aura rates.
Interior medias sinus invitatus in ædes
Instabilem fixis æra nescit aquis.

CASTRUM NOVUM.

Id. i. 227.
Stringimus absumtum fluctuque et tempore castrum;
Index semiruti porta vetusta loci.
Præsidet exigui formatus imagine saxi,
Qui pastorali nomina fronte gerit,
Multa licet priscum nomen deleverit ætas;
Hoc Inui Castrum fama fuisse putat.

Serv. ad Æneid. l. v. 775.

Servius est du même sentiment que Rutilius. Mais il y a un autre Castrum auprès d'Ardea, qui paroît aux yeux de Cluvier le véritable, *Castrum Inui*. La question est obscure; mais comme elle l'étoit un peu moins au quinzième siècle, j'aime mieux m'en rapporter à ces deux auteurs. Les vers de Virgile sur lesquels Cluvier se fonde sont très obscurs. On ne voit point pourquoi le poëte a donné la préférence à des lieux peu considérables et presqu'ignorés. D'ailleurs, Fidènes et Nomentum sont dans le pays des Sabins, au-delà des limites de l'ancien Latium. Si le poëte a voulu insinuer que les rois d'Albes pousseroient plus loin leurs con-

Cluv. Ital. Ant. l. ii. c. 2. p. 488.

quêtes;

quêtes; leurs armes n'auroient-elles pas pu pénétrer dans l'Etrurie?

GRAVISCÆ. Graviscæ est situé au bord de la mer. Il ne peut donc pas être Corneto. Les Romains y envoyèrent une colonie la même année qu'à Aquileia A. U. C. 571. Cluv. Ital. Ant. p. 484. Vell. Pater. i. 15.

——— Intempestæque Graviscæ. Virg. Æn. x. 184.

——— Veteres misere Graviscæ. C. Sil. Ital. Punic. viii. 475.

Paulisper litus fugimus Minione vadosum, Cl. Rutilii Iter, i. 279.
Suspecto trepidant ostia parva solo.
Inde Graviscarum fastigia rara videmus,
Quas premit æstivæ sæpe paludis odor;
Sed nemorosa virent densis vicinia lucis,
Pineaque extremis fluctuat unda fretis.

CÆRE, SEU AGYLLA. Cette ville (une des douze cités) étoit anciennement très puissante. Elle jouissoit d'un éloge peu commun parmi les Grecs, de n'avoir point fait le métier de corsaire, quoiqu'elle eut une marine formidable. Elle accueillit les prêtres et les Vestales pendant le siège de Rome. Les Romains récompensèrent assez mal ce trait d'amitié. Ils accordèrent aux citoyens de Cære une espèce de bourgeoisie qui ne leur étoit qu'à charge. Du tems de Strabon il ne restoit que les ruines de Cære, et les bains chauds du voisinage qui attiroient beaucoup de monde. Strab. Geo. l. v. p. 152.

Jam Cæretanos demonstrat navita fines; Cl. Rutilii Iter, i. 225.
Ævo deposuit nomen Agylla vetus.

Haud procul hinc saxo incolitur fundata vetusto Virgil. Æn. viii. 478.
Urbis Agyllinæ sedes; ubi Lydia quondam
Gens bello præclara, jugis insedit Etruscis.

Diodor. Sicul. l. xv.

PYRGI, ALSIUM, ET FREGENÆ. Pyrgi étoit le port de Cære. Denys l'ancien y fit une descente et le prit sans difficulté.

Virginius Rufus avoit une maison de campagne à Alsium où ce grand homme passa les dernières années de sa vie.

Cl. Rutilii Iter, i. 223.
Sil. Ital. Punic. viii. 476.

Alsia prælegitur tellus, Pyrgique recessunt,
Nunc villæ grandes, oppida parva prius.
Nec non Argolico dilectum litus Aleso
Alsium, et obsessæ campo squalente Fregenæ.

Virgil. Æneid. vii. 723.

La mythologie de Silius est plus exacte, ici que sa géographie. Halesus, fils d'Agamemnon, vint en Italie; mais ce fut dans la Campanie qu'il régna et non dans l'Etrurie. Silius avoit mal lu son favori Virgile. Rien de plus clair que les paroles de ce poëte.

IGILIUM.

Cl. Rutil. Iter, l. i. 525.

Eminus Igilii silvosa cacumina miror.

CAPRARIA.

Idem. l. i. 439.

Processû pelagi jam se Capraria tollit:
Squalet lucifugis insula plena viris;
Ipsi se monachos Graio cognomine dicunt,
Quod soli nullo vivere teste volunt.

Strabon. Geog. l. v. p. 155.

ILVA, SEU ÆTHALIA. Cette île est fameuse dans les fables des Grecs par l'abord des Argonautes, de qui le *Portus Argous* avoit reçu son nom. Elle est éloignée de 300 stades du promontoire de Populonium et de la Corse. Elle étoit riche par ses mines de fer qui se reproduisoient à mesure qu'on les épuisoit. Mais on travailloit toujours ce métail à Populonium. On ne pouvoit pas le fondre dans l'île même. *Fides penes auctorem.*

Occurrit

Occurrit chalybum memorabilis Ilva metallis; Cl. Rutilii Iter, i. 351.
Qua nihil uberius Norica gleba tulit.
Non Biturix largo potior strictura camino,
Nec quæ Sardoo cespite massa fluit.
Plus confert populis ferri fœcunda creatrix
Quàm Tartessiaci glarea fulva Tagi.

——————— Ast Ilva trecentos Virgil. Æneid. x. 173.
Insula, inexhaustis chalybum generosa metallis.

Non totidem Ilva viros, sed lectos cingere ferro C. Silius Ital. Punic. viii. 616.
Armarat patrio, quo nutrit bella, metallo.

FLORENTIA ET FÆSULÆ. La conséquence la plus naturelle qu'on puisse tirer des passages rassemblés par Cluvier, c'est que Florence étoit déjà considérable du tems de Sylla; que pour s'être opposée au parti du dictateur elle perdit sa liberté et ses terres; que sur ses débris le vainqueur fonda sa colonie favorite de Fæsulæ, qui n'en étoit qu'à trois milles; mais que dans la suite, Jules César, vrai partisan de Marius, établit une colonie à Florence, qui engloutit à la fin sa rivale. Cluv. Ital. Ant. l. ii. c. 3. p. 508.

Affuit et sacris interpres fulminis alis Sil. Ital. viii. 478.
Fæsulæ ————————

TARQUINII. Ce fut dans le territoire de Tarquinii, un peu avant la guerre civile de Pompée, que Fulvius Lippinus, établit des pépinières de toutes sortes de plantes, et même d'animaux. Plin. Hist. Nat. viii. 52. 56.

LACUS SABATINUS. Les Romains en tiroient des revenus considérables par le poisson qu'on y prenoit, et par le papyrus qui croissoit sur ses bords. Plusieurs autres lacs de l'Etrurie avoient les mêmes avantages. Strab. Geograph. v. p. 157.

FALERII. Les peuples de Falerii s'appelloient *Falisci* Cluvier. Ital. Ant. l. ii. c. p. 542

Falisci et *Æqui Falisci*. Ils n'étoient point Tyrrhéniens, mais Pélasges. La ressemblance du nom y a fait conduire l'aventurier Halesus fils d'Agamemnon. On reconnoît que la dialecte Eolienne substituoit volontiers le *F*, qui leur étoit particulier, à l'aspiration des autres Grecs, et qu'elle changeoit facilement le *s* en *r*.

Spanheim, de Præstant. Numismatum Dissert. ii. p. 59.

Les Falisci conservèrent long-tems les usages des Pélasges, leurs boucliers, leurs javelots, et leur façon de déclarer la guerre. Junon étoit adorée à Falerii comme à Argos. On y voyoit pareillement des prêtresses gardiennes du temple, et des chœurs de vierges qui chantoient les louanges de la déesse dans la langue de la patrie.

Dionys. Hal. l. 1. p. 9. Strab. Geog. l. v. p. 156.

Venerat Atridae fatis agitatus Halesus
A quo se dictam terra Falisca putat,
Colla, rudes operum, præbent ferienda juvenci,
Quos aluit campis herba Falisca suis.

Ovid. Fast. l. iv. p. 567. Edit. ad usum Delphin.

Hi Fescenninas acies, æquosque Faliscos,
Hi Soractis habent arces, Flavinaque arva,
Et Ciminî cum monte lacum, lucosque Capenos.

Ovid. Fast. l. i. p. 427. Virgil. Æneid. vii. 695.

Hos juxta Nepesina cohors, æquique Falisci,
Quique tuos, Flavina, focos, Sabatia quique
Stagna tenent, Ciminique lacum, qui Sutria tecta
Haud procul, et Phœbo sacrum Soracte frequentant.

Sil. Italic. viii. 491.

Soracte.

Vides ut alta stet nive candidum
Soracte.

Il se faisoit tous les ans un sacrifice à Apollon sur cette montagne. On y voyoit des hommes qui marchoient sans se brûler sur un bucher embrasé. Ce privilège étoit borné à un petit nombre de familles qu'on appelloit Hirpi. Le sénat les

Strab. Geog. v. p. 156. Plin. Hist. Natur. vii. 2.

avoit

avoit exemptés de la milice et des autres charges publiques.

FERONIA. Le temple et le bois de Féronia peu éloignés du mont Soracte étoient remplis des riches offrandes de tout le pays. Il y avoit beaucoup d'or et d'argent. Hannibal les pilla après avoir échoué dans sa tentative sur Rome. T. Liv. xxvi. ii.

VADIMONIUM. C'est un lac peu éloigné du Castellum Amerinum qui est vis-à-vis d'Ameria. Il est parfaitement rond, et ses bords sont très unis. Ses eaux sont très blanches. Elles ont une odeur de souffre et des usages dans la médecine. Nul vaisseau ne souille ses eaux sacrées, mais on y voit surnager plusieurs petites îles de différente grandeur couvertes de verdure et qui flottent çà et là au gré des vents. Pline le jeune n'avoit jamais entendu parler de ce prodige. Il admiroit donc les ouvrages de son oncle plus qu'il ne les lisoit. Plin. Secund. Epistol. vii. 20. Plin. Hist. Nat. ii. 95, 103.

FERENTINUM.

Si te grata quies et primam somnus in horam,
Delectat; si te pulvis strepitusque rotarum,
Si lædit caupona, Ferentinum ire jubebo. Horat. Flacci, Epist. i. 17.

CLUSIUM.

Antiquum Romanis mœnibus horror
Clusinum vulgus; cum, Porsena magne, jubebas
Nequicquam pulsos Romæ imperitare superbos. Sil. Italicus, viii. 479.

Le mausolée de Porsenna avoit épuisé l'art et les trésors de Clusium. C'étoit un labyrinthe immense fait en quarré. Au milieu et aux quatre angles de ce bâtiment s'élevoient cinq pyramides de 150 pieds de haut, dont la base avoit 75 pieds de chaque côté. Elles étoient surmontées par un Plin. Hist. Nat. xxxvi. 13.

vaste couvercle de bronze, qui étoit environné d'une infinité de petites clochettes, et qui soutenoit quatre autres pyramides de 100 pieds de haut. Un troisième étage placé sur celles-ci portoit encore cinq pyramides dont Varron n'a pas osé rapporter la hauteur. Ces labyrinthes, ces pyramides, sentent bien un goût Egyptien, ou plutôt tout ce mausolée sent la fable, puisque du tems de Pline il n'en restoit plus de vestiges.

CORTONA. Il paroît que cette ville, une des plus anciennes de l'Etrurie, étoit aussi le *Corythus* des poëtes, nom qui désignoit quelquefois tout le pays.

Sil. Italic. viii, 474.

——— Lectos Cortona superbi
Tarchontis domus ———

VOLSINII.

Juvenal. Satir. iii. 191.

Positis nemorosa inter juga Volsiniis.

Plin. Secund. Epistol. v. 6.

TUSCI. Cette maison de Pline étoit auprès de Tifernum, (Citta di Castello) au-delà du Tibre, au pied de l'Apennin et sur la frontière de l'Umbrie. La situation n'avoit rien du commun avec les marais de l'Etrurie. On y trouvoit un bel amphithéâtre environné de beaux bois et de hautes montagnes, et partagé par le Tibre déjà navigable. Il y avoit beaucoup d'eau, le sol étoit fort et riche, et le climat des plus sains.

V. Cluv. Ital. Antiq. l. ii. c. 3. p. 378, &c.

THRASYMENUS LACUS. Hannibal attira les Romains dans une plaine, située entre les montagnes à l'orient et le lac à l'occident. Elle n'avoit que deux débouchés, par deux defilés, fort étroits, entre le lac et la montagne. Il paroît par l'inspection du local que le premier (en venant d'Arezzo) s'appelle

Ossariæ,

Ossariæ, Osaia, ou Orsaia. Ce nom conserve la mémoire du carnage. L'autre défilé est au bourg de Passiniano.

TIBERIS. C'est dans l'Etrurie qu'il faut parler de ce fleuve célèbre. C'est dans cette province qu'il prend sa source; il la cotoye jusqu'à son embouchure, et les poëtes lui donnent à chaque instant l'épithète de *Tuscus amnis* ou de *Lydius amnis*. V. Cluv. Ital. Antiq. l. ii. c. 10.

Tum reges, asperque immani corpore Tybris,
A quo post Itali fluvium cognomine Tybrim
Diximus. Amisit verum vetus Albula nomen. Virgil. Æneid. l. viii. 330.

Et quem nunc gentes Tiberim noruntque timentque,
Tunc etiam pecori despiciendus eram.
Arcadis Evandri nomen tibi sæpe refertur;
Ille meas remis advena torsit aquas;
Venit et Alcides turbâ comitatus Achivâ;
Albula, si memini, tunc mihi nomen erat. Ovid. Fast. l. v. p. 642.

Sed pater ingenti medios illabitur amne
Albula, et immotâ perstringit mœnia ripâ. Sil. Ital. viii. 456.

—— Egò sum, pleno quem flumine cernis
Stringentem ripas et pinguia culta secantem,
Cæruleus Tiberis, cælo gratissimus amnis. Virgil. Æneid. viii. 62.

Ipse triumphali redimitus arundine Tybris
Romuleis famulas classibus aptet aquas,
Atque opulenta tibi placidis commercia ripis
Devehat hinc ruris, subvehat inde maris. Cl. Rutil. Numatian. Iter, i. 151.

Le Tibre commence à être navigable à Trusiamnum dans le territoire de Perusia, et ce n'est qu'après une course de 150 milles qu'il se décharge dans la mer grossi de quarante-deux autres rivières. Il servoit à la navigation intérieure de l'Italie; on y amenoit même par terre des marchandises de Berg. Grands Chemins, l. iii. c. 44, 45, p. 786—792, et l. v. c. 4, p. 828.

l'Adriatique, auxquelles on avoit fait remonter le Pisaurus. Auguste avoit fait élargir et nettoyer le lit du Tibre pour arrêter les débordemens auxquels il étoit fort sujet.

Plin. Secund. Epist. viii. 17.

Malgré le fossé par lequel Trajan avoit voulu saigner le Tibre, ce fleuve se déborda aussi bien que l'Anio. Ils inondèrent tout le plat pays, et causèrent des maux affreux.

Horat. Carmin. i. 2.

Vidimus flavum Tiberim, retortis
Litore Etrusco violenter undis,
Ire dejectum monumenta regis
Templaque Vestæ,

V. Cluvier. Ital. Ant. l. ii. c. 10.

Quand Pline a compté quarante-deux rivières qui se jettoient dans le Tibre, il a un peu exagéré pour justifier la supériorité de ce fleuve sur tous les autres de l'Italie; c'est par un pareil principe qu'il a diminué le nombre de celles qui se jettent dans le Po. Au lieu de quarante-deux, on auroit peine à en compter treize. Les voici: la Tinia, le Clanis, le Nar, la Himella, le Farfarus, l'Allia, la Cremera, la Turia, l'Anio, l'Aqua Crabra, l'Almo, Aqua Ferentina. Le Clitumnus se jette dans la Tinia, comme le Velinus et le Telonius dans le Nar. L'Aqua Crabra, l'Aqua Ferentina et la Juturna sont moins des rivières que des aqueducs et des canaux souterrains. En remontant l'Anio on trouve auprès de Tibur les sources chaudes d'Albunea, et vingt milles plus haut les trois lacs *Simbrivii*. Après les avoir traversé la rivière se précipite en bas une chute pour arriver à Sublaqueum, où les empereurs avoient un beau palais. De toutes ces rivières il n'y a que le Clanis, la Cremera et la Turia qui

qui appartiennent à l'Etrurie. Toutes les autres parcourent l'Umbrie, le pays des Sabins ou le Latium pour se rendre au Tibre; mais il ne faut pas les séparer.

Une inondation qui arriva l'an de Rome 768, fit penser sérieusement au sénat des moyens de les empêcher, en détournant une partie de la masse des eaux qui grossissoit le Tibre au-delà de l'étendue de son lit. Mais les représentations de plusieurs villes d'Italie, animées par leurs intérêts, et armées des superstitions populaires, firent résoudre le sénat de ne point attenter aux loix de la nature, ni aux honneurs du Tibre. On avoit proposé trois partis: 1. De détourner le cours du Clanis du Tibre dans l'Arnus. Les Florentins représentèrent que ce changement leur seroit très pernicieux. 2. De saigner le Nar par un nombre de canaux, et de laisser perdre ses eaux dans les campagnes. Les habitans d'Interamna firent sentir que ce seroit changer en marais, le canton le plus fertile de l'Italie. 3. De boucher la sortie du lac Velinus et de l'empêcher de se décharger dans le Nar. Ce lac ainsi gêné auroit inondé tout le voisinage; le peuple de Réate étoit intéressé à faire valoir cette raison.

Tacit. Annal. i. 79.

—— lavat ingentem perfundens flumine sacro
Clitumnus taurum, Narque albescentibus undis
In Tybrim properans, Tiniæque inglorius humor,
Et Clanis.

Sil. Italic. viii. 452.

Clitumnus. Le Clitumnus sort d'une petite colline couverte d'un bois de cyprès. Sa course devient bientôt assez rapide pour se creuser un lit

Plin. Secund. Epist. viii. 8.

sur

sur un terrein sans pente, et pour porter des barques qui le descendent sans le secours des rames mais qui le remontent avec beaucoup de difficulté. Ses eaux claires renvoyent vivement l'image des bois qui couvrent ses bords. Un pont distingue la partie profanée d'avec les eaux sacrées. Au dessus de ce pont on peut naviguer mais on ne doit pas se baigner. On voit auprès le temple du dieu du fleuve, un bain public, et un grand nombre de beaux châteaux.

Virgil. Georg. ii. 146.

Hinc albi Clitumni greges, et maxima taurus
Victima; sæpe tuo perfusi flumine sacro
Romanos ad templa Deum duxêre triumphos.

Juvenal. Satir. xii. 11.

Si res ampla domi similisque adfectibus esset;
Pinguior Hispellâ traheratur taurus, et ipsâ
Mole piger, nec finitimâ nutritus in herbâ,
Læta sed ostendens Clitumni pascua sanguis
Iret, et a grandi cervix ferienda ministro.

ANIO.

Sil. Ital. xii. 639.

Sulfureis gelidus quà serpit leniter undis
Ad genitorem Anio labens sine murmure Tybrim.

Virgil. Æneid. vii. 673.

——— Gelidumque Anienem et roscida rivis
Hernica saxa colunt.

Plin. Secund. Epist. viii. 17.

Anio, delicatissimus amnium, ideoque adjacentibus villis veluti invitatus retentusque, magnâ ex parte nemora, quibus inumbratur, et fregit et rapuit.

Horat. Carm. i. 7.

——— Domus Albuneæ resonantis,
Et præceps Anio, et Tiburni lucus, et uda
Mobilibus pomaria ripis.

Virgil. Æneid. vii. 82.

——— lucosque sub altâ
Consulit Albunea; nemorum quæ maxima, sacro

Fonte

Fonte sonat, sævamque exhalat opaca Mephitim ;
Hinc Italæ gentes omnisque Oenotria tellus
In dubiis responsa petunt.

ALMO.

Est locus, in Tiberim quà lubricus influit Almo, Ovid. Fast. iv. p. 580.
Et nomen magno perdit in amne minor,
Illic purpureâ canus cum veste sacerdos
Almonis, Dominam sacraque lavat aquis.

JUTURNA. Les anciens ont souvent confondu cette source avec le Numicus. Mais il paroît que c'étoit proprement un ruisseau qui sort du Mont Alban, qui est d'abord assez fort pour tourner des moulins, qui forme un petit lac, et qui se jette dans le Tibre sept milles plus bas que Rome. Cluvier. Ital. Antiq. l. ii. c. x. p. 722.

FERENTINUM. Voici une inscription que j'ai copiée sur une table de bronze conservée dans la Gallerie de Florence. J'y ajouterai quelques observations. J'ignore si ce monument a été publié.

L. ARRUNTIO

L. Arruntio Stella } Cos. (1)
L. Julio Marino }

XIIII K. Nov.

M. Acilius Placidus, L. Petronius Fronto IIII Vir id S. C. Ferentini (2) in Curia Ædis Mercuri scribundo adfuerunt (3), Q. Segiarnus Maecianus, T. Munnius Nomanlinus.

Quod universi V.F.T. Pomponium Bassum Clarissimum Virum (4) demandatam sibi curam ab indulgentissimo Imp. Caesare Nerva Trajano Augusto Germanico, quâ aeternati Italiae suae prospexit (5) secundum liberalitatem ejus, ita ordinare, ut omnis aetas curae ejus merito gratias agere debeat, futurumque ut tantae virtutis vir auxilio sit futurus municipio nostro. Q. O. E. R. F. P. D. E. R. I. C. Placere Conscriptis (6) legatos ex hoc ordine mitti ad T. Pomponium Bassum, clarissimum Virum, qui ab eo impetrent in clientelam amplissimae domus suae municipium nostrum recipere dignetur. (7) Patronumque se cooptari tabulâ hospitali incisa hoc decreto in domo suâ posita permittat, censuere.

Egerunt Legati
A. Caecilius, A. F. Quirinalis et
Quirinalis F (8).

(1) Ces deux noms ne se trouvent point parmi les consuls ordinaires, sous le règne de Trajan ; ils n'étoient donc que suffecti ; mais il paroît que les villes d'Italie ne se servoient pas de la magistrature des consuls ordinaires pour désigner l'année entière. On peut

peut croire que ce monument doit se placer entre l'an 97 et l'an 103 ou 104, époque où Trajan reçut le titre de Dacicus qui ne se trouve point ici.

(2) Je ne puis rien découvrir qui indique si c'est au Ferentinum de l'Etrurie ou à celui du pays des Herniques qu'il faut rapporter ce monument. Le nôtre est appellé à la vérité municipium, et je vois que M. Deslisle donne le nom de Colonie à celui qui est en Etrurie. Mais je sais en même tems qu'après que la loi Julia eut rendu inutiles toutes les distinctions de l'ancien droit Romain, ces termes sont devenus presque synonymes. Dans la Tabula de l'Italia Antiqua.

(3) Je n'ai pas besoin de remarquer combien cet usage d'assembler le sénat dans une curia consacrée auprès d'un temple, et celui de souscrire les noms des principaux qui étoient présens à un décret, étoient tous les deux empruntés de ceux du sénat Romain.

(4) Si ce Pomponius Bassus est celui de Pline, un témoignage bien plus respectable que celui du sénat de Ferentinum m'apprend qu'il étoit vraiment un homme illustre, et qu'après avoir consacré sa jeunesse à l'état dans l'exercice des premières magistratures, et dans le commandement des armées, il a su jouir de la vieillesse dans une retraite savante et tranquille. Plin. Secund. Epist. iv. 23.

(5) On peut demander quel étoit ce soin dont Bassus s'étoit si bien acquitté, mais qui est ici désigné si obscurement? Quelle étoit la prévoyance par laquelle Trajan avoit assuré l'éternité de l'Italie? Je ne vois pas à quoi ce terme pourroit se rapporter, sinon à l'encouragement du mariage ou à l'éducation des enfans. L'un ou l'autre peuvent seuls éterniser une nation. Nous savons que Trajan fut le fondateur d'un grand établissement de la dernière espèce par toute l'Italie. Bassus aura été chargé du département de Ferentinum ou peut-être de l'Etrurie, et ce détail étoit à la fois pénible et délicat. V. Muratori della Tavola Trajana di Velleia.

(6) Encore une mauvaise imitation du sénat Romain, d'autant plus mauvaise même que cette épithète n'étoit fondée que sur une circonstance arbitraire. Horace, qui s'est si bien amusé du sot orgueil du Préteur de Fundi, auroit été assez surpris de ces airs de grandeur dans ce petit Ferentinum, le séjour du silence et de l'oubli; si toutefois c'est ce même Ferentinum. Horat. Epist. i. 17.

(7) Les relations du patron et du client sont assez connues. On sait

sait que d'un côté elles supposoient la protection et l'appui et qu'elles exigeoient de l'autre le respect et la reconnoissance. L'exemple de la famille Claudia, et de leurs cliens les Lacédémoniens, fait sentir entre autres que les peuples aussi bien que les particuliers recherchoient cet appui. Mais j'ignorois qu'ils le recherchassent encore sous les empereurs; et quand je songe à la jalousie de ces princes, je suis surpris qu'ils ayent laissé aux grands de Rome des honneurs qui paroissoient leur donner un lustre et un état indépendant de leurs bienfaits.

Sueton. in Tiberio. c. 6.

(8) Au style emporté et hyperbolique de cette inscription on la croiroit du quatrième siècle, dont la manière lui ressemble mieux que celle du premier; mais l'adulation d'une bourgade est toujours exprimée d'une façon plus excessive que celle de la capitale. Le goût survit à la liberté, et l'on sent qu'un pareil style est ridicule autant qu'il est bas.

FESCENNINUM.

Horat. Epist. ii. 1.

Fescennina post hunc invecta licentia morem,
Versibus alternis opprobria rustica fudit.

SECT. VII.

URBS ROMA.

Nardini Roma Vetus, l. i. passim.

AMBITUS, MŒNIA, ET PORTÆ. On peut distinguer trois villes de Rome, dont on connoît assez précisément les limites; celle de Romulus, celle de Servius Tullius, et celle d'Aurélien. I. La ville de Romulus ne comprenoit que le mont Palatin. Sa figure quadrangulaire lui fit donner le nom d'*Urbs quadrata*, dont les anciens se servent quelquefois pour la désigner. Elle n'avoit que trois portes: *Porta Romanula*, placée vis à vis du Forum, du Capitole et de l'Asylum; *Porta Mugonia*, très utile à ses pasteurs, pour mener leur bétail aux

aux pâturages de l'Esquilin, du Cælius, et des vallons qui les séparoient. *Porta Trigonia*, située à cet angle de la ville qui étoit tourné du côté de l'Aventin et du Latium. Romulus environna encore de murs le Capitole, sa forteresse, et son Asylum. On ne connoît que deux portes à cette enceinte: *Porta Carmentalis*, entre les rochers Tarpéiens et le Tibre. *Porta Janualis*, changée dans la suite en un temple de Janus. Elle étoit dans le Forum, et faisoit face à la rivière. II. La ville de Servius Tullius, qui est celle des beaux jours de la république et de l'empire. Elle comprenoit les sept collines fameuses, et s'étendoit au-delà du Tibre pour embrasser le Janiculum. On peut partager cet espace en quatre portions. 1. Une muraille qui, partant de la rivière, passoit sous les rochers escarpés du Capitole, et du mont Quirinal. Dans l'intervalle entre le fleuve et le Capitole on avoit substitué *Porta Flumentana* à *Porta Carmentalis* devenue infame et inutile depuis le malheur des *Fabii*. Dans celui entre le Capitole et le Quirinal, il y avoit *Porta Triumphalis* qui, s'ouvrant au Forum de Trajan, conduisoit les vainqueurs au Capitole. Sous le mont Quirinal, on croit pouvoir trouver *Porta Catularia* et *Porta Salutaris*. 2. Les monts Quirinal, Viminal, et Esquilin s'abaissent du côté de la campagne, avec une pente douce et presqu'insensible. Servius Tullius, voulant garantir la ville des insultes de ses voisins, fit tirer dans cette étendue, (elle étoit de sept stades,) un fossé large de cent pieds qu'il fortifia d'un bon rempart. On le traversoit par plusieurs portes; *Collina*,

lina, Nomentana, Viminalis, Tiburtina, Esquilina, Prænestina. 3. La muraille qui joignoit l'autre extrémité du rempart à la rivière, et qui embrassoit les monts Cælius et Aventin. J'y vois, *Portæ Cœlimontana, Asinaria, Latina, Capena,* et *Tergemina.* 4. La partie de l'enceinte au-delà du Tibre, qui n'embrassoit point le Vatican. Il y avoit les portes *Portuensis, Janiculensis,* et *Septimiana.* Je viens de compter dix-neuf portes. Il y avoit plusieurs dont la situation est incertaine, et d'autres dont on ignore jusqu'au nom. Pline, qui vivoit sous cette époque, en connoissoit trente-sept, sans parler de sept qui n'étoient plus en usage. Des trente-sept, douze avoient deux *Jani* ou arcades. III. Aurélien fit une nouvelle enceinte, pour y comprendre le Champ de Mars et quelques autres endroits. On est assez en état de la suivre pour pouvoir s'étonner de l'hyperbole extravagante de Vopiscus qui lui donne cinquante milles d'étendue. A peine peut-on recevoir le témoignage d'Olympiodorus, qui en compte vingt-et-un. Il paroît clairement que Rome n'a jamais été plus étendue qu'elle ne l'est aujourd'hui. Dans cet agrandissement on vit paroître plusieurs portes nouvelles: *Aurelia,* au pont Aurélien, et *Porta Pinciana,* sous le *Collis hortulorum.* Les portes *Latina* et *Capena* furent reculées, mais elles gardèrent leurs anciens noms. *Tergemina* devint *Ostiensis; Flumentana* devint *Flaminia,* et *Collina, Salaria.* Cependant comme on se voyoit quelquefois obligé de songer à la défense de la capitale, on boucha plusieurs des portes. Du tems de Procope il n'en restoit plus de qua-

torze

torze ou quinze un peu considérables. Ceux qui examinent avec attention les murailles de Rome distinguent encore les pierres informes des premiers Romains, les marbres bien travaillés dont on les construisoit sous les empereurs, et les briques malcuites dont on les réparoit dans les siècles barbares.

Pline le naturaliste avoit dit que la ville avoit trente-sept portes, et qu'en comptant douze de ces portes, chacune une fois, on trouvoit 30,765 pas à mesurer depuis le milliaire d'or dans le *Forum*. L'enceinte des murs de Rome étoit de 13,200 pas selon le même auteur. Comme ce passage n'est point clair il a ouvert un vaste champ aux explications, aux conjectures, et aux corrections des critiques. Une condition essentielle de toute hypothèse doit être de concilier l'incertain, les 30,765 pas, avec les 13,200. Le système du savant Freret, très naturel d'ailleurs, remplit très bien cette condition. Il envisage la ville de Rome comme un cercle dont le milliaire étoit le centre. Douze grandes rues, qui vont aboutir à autant de portes, nous donnent pour leur mesure réunis 30,765 pas. Chaque rue ou le rayon du cercle avoit donc 2,562 pas de longueur, et le diamètre étoit de 5,124 pas. Les 13,200 pas qu'on nous a donnés pour circonférence du cercle produiroient un diamètre de 4,200 pas. La différence est de 924 pas, différence peu importante et occasionnée par le grand nombre de sinuosités qu'on trouvoit dans les rues de Rome. On peut encore justifier cette hypothèse par un autre calcul. Nous connoissons la superficie de

chaque région de la ville ; il est aisé de tirer, de ces élémens, d'abord la superficie et ensuite la circonférence de Rome. Celle-ci se trouveroit de 13,549 pas Romains. Telle étoit l'enceinte des murs. Mais les fauxbourgs s'étendoient bien plus loin. Leur étendue étoit de 70,000 pas depuis le milliare. En continuant le même calcul nous trouverons que les grandes rues, les six diamètres, avoient chacun 11,500 pas d'étendue. Il faut croire cependant que tous ces fauxbourgs n'étoient point remplis de bâtimens, mais que les villages, les jardins, les maisons qui y étoient parsemées, faisoient douter aux étrangers s'ils étoient en ville ou à la campagne. Voilà le système de Freret; celui de M. Hume est fondé sur les mêmes principes.

Mémoires de l'Académie des Belles Lettres, tom. xxiv. p. 528—532.

MIRANDA. Strabon admiroit dans Rome trois choses que les Grecs avoient négligées, les grands chemins, les aqueducs, et les cloaques. Ces fleuves, qu'on avoit fait venir dans la ville, balayoient continuellement les cloaques et dégorgeoient dans le Tibre toutes les ordures de la capitale. Ces eaux, dispersées dans une infinité de canaux et de réservoirs, fournissoient aux besoins de chaque maison. Rome est redevable de ce bienfait au grand Agrippa. Le Champ de Mars, rempli de tant de beaux monumens de Pompée, de César, d'Auguste, de sa famille et de ses courtisans, offroit un contraste frappant avec d'autres endroits du même champ, toujours couverts de verdure et réservés aux exercices militaires de la jeunesse. Le Campus Minor, à côté, étoit orné de trois théâtres, d'un amphithéâtre,

Strabon. Geog. l. v. p. 163.

phithéâtre, de plusieurs portiques, d'un temple et du mausolée d'Auguste bâti d'une pierre blanche, et dont les étages différens soutenoient des terrasses plantées d'arbres. Cependant lorsqu'un voyageur sortoit de ce fauxbourg pour entrer dans la ville, les basiliques, les portiques, les temples, et surtout le Capitole, lui faisoient oublier tout ce qu'il avoit déjà vu.

Voici les observations les plus intéressantes que j'ai trouvées dans un mémoire de l'Abbé Barthelemy sur les anciens monumens de Rome. 1. *Le Colisée.* Il est bâti de grosses pierres Tiburtines, unies par des crampons de fer scellés, pour l'ordinaire, dans une des pierres. La seule enceinte extérieure, par un calcul établi sur la réduction du mur entier en pieds cubiques, et sur les détails de la main d'œuvre, nous coûteroit aujourd'hui plus de dix-sept millions. Ce monument a plus souffert des Romains que des barbares: on voit dans un traité original entre les factions de la ville dans le quatorzieme siècle, qu'il est stipulé qu'il sera libre aux deux partis d'arracher des pierres du Colisée. 2. *Les Obélisques.* Les hiéroglyphes sont travaillées d'une façon singulière sur ces monumens de granite. Le plan des figures est en creux; mais dans ce creux les figures ont un relief léger, et garni tout autour pas la vive arrête du granite: c'est comme l'empreinte d'un cachet dans la cire. 3. *La Colonne de Trajan.* Entre le Quirinal et le Capitole, étoit une vallée étroite où Trajan voulut construire un Forum. Il fallut aplanir le terrein, et pour marquer jusqu'à quelle profondeur la mon-

V. Mém. de l'Académie des Belles Lettres, tom. xxviii. p. 579-599.

tagne s'étoit abaissée, on éleva en forme de témon, une colonne dont la hauteur est d'environ 110 pieds, sans y comprendre la figure de Trajan, dont elle étoit surmontée. Le fût de la colonne, qui, dans sa partie inférieure, a dix à onze pieds de diamètre, est formé de vingt-trois blocs de marbre placés horizontalement l'un sur l'autre. Dans l'intérieur on a pratiqué un escalier de 183 marches, éclairé par quarante-un fenêtres. Les victoires de Trajan sur les Daces sont représentées autour de ce monument, dont celle de M. Aurèle n'est que la copie. 4. *Les Mausolées.* A Paltozolo, sur le lac d'Albani, on voit, sur la face d'un rocher, douze faisceaux, une chaire curule, un sceptre surmonté d'un aigle, et une inscription, qu'on ne peut pas lire, au pied du rocher. Au-dessus plusieurs marches s'élèvent en pyramide; à côté des marches un petit corridor conduit à une chambre qui a onze pieds deux pouces de long sur neuf pieds six pouces de largeur; le tout est taillé, sculpté, et creusé dans le roc. Les urnes sont quelquefois quarrées et faites en maisons. On y distingue le toit avec ses divisions, et la porte tantôt fermée et tantôt à demi ouverte, et quelquefois occupée par le Génie de la mort. 5. *Les Mosaïques.* Les Romains avoient des marbres d'une grande variété de couleurs. Quand une couleur manquoit aux artistes en marbres, ils y suppléoient par des émaux et des briques. Il y a peu de mosaïques à Rome qui répondent à l'idée qu'on s'en fait. Quant à celle de Préneste, l'Abbé Barthelemy croit qu'elle représente l'arrivée d'Hadrien dans la haute Egypte.

6. *Les*

6. *Les Statues.* Les antiquaires en comptent près de 70,000 dans la ville et les environs. Avant le tems d'Hadrien on n'y traçoit point les prunelles des yeux. Elles ont subi bien des révolutions. Les empereurs les déplaçoient souvent, et elles ont été *restaurées* par les ouvriers Romains aussi bien que par les nôtres.

Voici les objets que Pline admiroit le plus. 1. *Le Circus Maximus* construit par Jules César. Il avoit trois stades de long, et un de largeur; mais si l'on comprend les bâtimens, la largeur étoit de quatre *jugera.* 2. *La Basilique de Paulus,* dont les colonnes étoient du plus beau marbre de Phrygie. 3. *Le Forum d'Auguste.* 4. *Le Temple de Paix* par Vespasien. 5. *Le Panthéon,* dedié par Agrippa à Mars le Vengeur. 6. *Le Forum de César,* dont le terrein seul coûta au dictateur cent millions de sesterces (vingt millions de France.) 7. *Les maisons particulières.* L'an de Rome 676, la maison du Consul Lépidus étoit la plus belle de la ville pour la dépense, les tableaux, et la quantité de marbre. Trente-cinq ans après l'année de la mort de César, elle n'étoit pas la centième, et ces cent maisons furent bientôt surpassées à leur tour par une infinité d'autres encore plus belles. 8. *Les Cloaques.* Cet ouvrage de Tarquin l'ancien, avoit déjà bravé les efforts de sept cens ans. Rome, minée sous ses montagnes, étoit soutenue partout sur des arcades de la hauteur d'un char de foin, et d'une telle solidité qu'elles soutinrent le transport des 360 colonnes de marbre de Scaurus dont chacune avoit 38 pieds de long. 9. *Les Aqueducs.* Q.

1. Plin. Hist. Natur. xxxvi. 15.

Marcius Rex y travailla beaucoup pendant sa préture; mais l'Edile Agrippa, non content d'avoir purgé et embelli tous les anciens aqueducs, ajouta un nouveau ruisseau, *l'Aqua Virgo.* Faire 700 réservoirs, 105 fontaines, 130 *castella*, et les orner de 300 statues de marbre ou de bronze, aussi bien que 400 colonnes de marbre, ne fut que l'ouvrage d'une année. L'aqueduc commencé par Caligula et achevé par Claude surpassoit tous les autres. On prit les eaux à 40 milles sur un terrein très élevé, on les conduisit à Rome, et on les dispersa sur les sept montagnes. Rome étoit alors placée sur sept fleuves qui emportoient toutes ses ordures dans le Tibre. 10. *Le Capitole.* Il respira pendant long-tems la simplicité. Du tems de Pline les lambris des maisons étoient couverts de plaques d'or massif; on se contenta de dorer ceux du Capitole après la destruction de Carthage sous la censure de Mummius. On doroit jusqu'aux murs des maisons; mais son siècle avoit critiqué Catulus d'avoir couvert le Capitole de tuiles de bronze. Sylla y placa les colonnes destinées à soutenir le temple de Jupiter Olympien à Athènes. Elles étoient très simples et peut-être seulement de pierre. 11. *Les Obélisques.* Il y en avoit trois, taillés dans les carrières de la Thébaïde par les anciens rois, et amenés à Rome par les empereurs. Le premier, qui avoit plus de 125 pieds de hauteur sans compter la base, étoit dans le grand Cirque. Le second, placé dans le Champ de Mars, où il servit long tems de gnomon, avoit 116 pieds. Auguste les transporta d'Egypte à Rome; le troisième, placé

Plin. Hist. Natur. xxxiii. 3. et xxxvi. 6.

Idem. xxxvi. 9, 10 11.

placé dans le cirque du Vatican, s'étoit cassé quand on l'a élevé. 12. *Les Colosses, et les autres Statues.* Il n'étoit pas possible de les compter. On voyoit dans le Capitole un Apollon que Lucullus avoit apporté du Pont, haut de 30 coudées, il avoit coûté 150 talens; et le Jupiter que Sp. Carvilius avoit fait jetter en fonte des cuirasses des Samnites vaincus: on le distinguoit du sommet du mont Albain. Le colosse de Néron avoit 110 pieds. Un Alexandre par Lysippe que Néron fit dorer, &c. &c. C'étoient des ouvrages de fonte (*signa*). En fait de statues proprement dites, il y avoit, parmi une infinité d'autres, une Vénus dans le temple de la Paix qui ne le cédoit point aux anciens, et un Nil avec seize enfans, dans le même endroit, fait de basaltes, pierre Ethiopienne, qui ressembloit au fer par sa couleur et sa dureté. Metellus Macedonicus (vers le commencement du septième siècle de Rome) bâtit une portique et deux temples qui furent renfermés ensuite dans l'enceinte de la portique d'Octavia. Il avoit apporté de la Macédoine cette troupe de statues équestres qu'il plaça vis-à-vis des temples, et qui en faisoit le grand ornement. C'étoit Lysippe qui avoit ainsi immortalisé les amis d'Alexandre, qui périrent à la bataille du Granique. Les figures étoient ressemblantes, et le roi étoit à leur tête. " Hic idem primus omnium, Romæ ædem, ex marmore in iis ipsis monumentis molitus, vel magnificentiæ vel luxuriæ princeps fuit." Les critiques ne sont point d'accord sur le sens de ces paroles, si Métellus bâtit une maison particulière, un temple de Rome Déese, ou simplement un tem-

Plin. Hist. Natur. xxxiv. 7. 8.

Idem. xxxvi. 5. 7.

Vell. Paterc. l. i. c. xi.

ple dans la ville. Les deux premiers sens me paroissent peu conformes à l'esprit du tems. J'adopte le troisième qui est aussi le plus littéral. Si M. Burman pense qu'on n'auroit jamais blâmé la magnificence à l'égard des dieux, je le renvoye seulement à Juvenal et à Ovide.* Près d'un siècle plus tard Mamurra bâtit une maison sur le mont Cœlius qu'il incrusta de marbre. Ce parvenu, qui avoit pillé les Gaules sous le gouvernement de César, n'avoit pas une seule colonne dans ce palais qui ne fut de marbre de Lune ou de Caryste. Enfin M. Lepidus osa faire les seuils de ses portes du marbre de Numidie. Selon Pline, ce Lepidus, qui renchérit sur le luxe de Mamurra, étoit le collègue de Catulus en 676. Cependant quand je vois que la fortune de Mamurra n'a pu commencer qu'en 695, j'aimerois mieux l'entendre de Lepidus le triumvir. L'an 628, les censeurs citèrent l'augure Æmilius Lepidus pour avoir loué une maison à six mille sesterces par an (1200 livres.) Un sénateur auroit osé à peine habiter une maison d'un aussi bas prix du tems de Tibère. Cette maison de Lepidus n'a-t-elle jamais donné que de mauvais exemples à la république? Encore une conjecture sur Lepidus et Mamurra. Quand je réfléchis sur le luxe de ces personnages, il me paroît que c'est Marmurra qui a renchéri sur Lepidus. Il faut tout autrement de marbre et de

Juvenal. Satir. xi. 111, &c. Ovid. Fast. i. p. 441. Plin Hist. Nat. xxxvi. 6.

Vell. Paterc. l. iii. c. 10.

Rutil. Iter. l. i. 295—312.

* En 662 L. Crassus mit en œuvre six colonnes de marbre d'Hymette de douze pieds de long, dans sa maison Palatine. V. Plin. Hist. Natur. xxxvi. 3.

dépense

dépense pour couvrir une maison entière de plaques de marbre, que pour en orner les portes de quelques apartemens. C'est sur ce calcul que Pline auroit dû apprécier le dégré de leur luxe, et non point sur une vaine idée du marbre prodigué aux vils usages puisqu'on le fouloit aux pieds. Cette pensée sent bien le rhéteur, et elle n'est pas seul de son espèce dans l'histoire naturelle de cet auteur. L'indignation que Cornelius Nepos exprimoit contre Mamurra aura encore pu lui faire prendre le change. Il n'auroit peut-être pas vu que cette indignation se portoit plutôt sur la hardiesse de la personne que sur la nouveauté de la chose, et que les Romains, observateurs scrupuleux des bienséances, étoient révoltés du luxe du parvenu, quoiqu'ils eussent pardonné à celui du consul.

Lorsqu' Auguste eut rétabli la paix dans l'état il songea à rétablir l'ordre dans la ville, qui changea bientôt de face. Il nettoya le lit du Tibre, il forma un guet nombreux destiné à veiller à la sureté publique et à prévenir les vols et les incendies. Il partagea la ville en quartiers, et ceux-ci en *Vici*: les uns et les autres avoient leurs chefs particuliers. Il construisit beaucoup d'ouvrages publics: 1. Un forum, devenu nécessaire par la multitude des personnes et des affaires, à laquelle les deux autres *fora* ne suffisoient plus. Dans les deux portiques de ce forum, il plaça les statues de tous les grands hommes qui avoient agrandi l'état, chacune dans son habit de triomphe. 2. Le Temple de Mars le Vengeur; c'est au vengeur de la mort de César. Ce temple devoit être celui des triomphes Sueton. in August. c. 29, 30, 31.

omphes et des dépouilles. 3. Le temple d'Apollon Palatin, dans l'enceinte même du palais impérial. Auguste y ajouta une portique avec une bibliothèque Grecque et Latine. 4. Le temple de Jupiter Tonnant dans l'enceinte du Capitole. Il dédia plusieurs autres ouvrages sous le nom de sa femme, de sa sœur, de son neveu, et de ses petits-fils; les portiques de Livie et d'Octavie, la portique et la basilique de Caius et Lucius, et le théâtre de Marcellus. Il encouragea les sénateurs à suivre son exemple. Marcius Philippus bâtit le temple d'Hercule et des Muses; L. Cornificius celui de Diane; Asinius Pollio le palais de la liberté; Munatius Plancus le temple de Saturne; Cornelius Balbus, un théâtre; Statilius Taurus, un amphithéâtre; Agrippa beaucoup de grands ouvrages. Tant de beaux monumens, construits ou rétablis sous le règne d'Auguste, justifient bien son propos,—qu'il avoit trouvé une ville de brique, et qu'il en laissoit une de marbre. Auguste donna une fois au Capitole seize mille livres d'or, et cinquante millions de sesterces de pierreries.

Cl. Rutil. Iter. i. 47.

Exaudi, Regina tui pulcherrima mundi,
Inter sidereos Roma recepta polos.
Exaudi, genitrix hominum, genitrixque Deorum,
Non procul a cœlo per tua templa sumus.

— — —

i. 93.

Percensere labor densis decora alta tropæis,
Ut si quis stellas pernumerare velit,
Confunduntque vagos delubra micantia visus.
Ipsos crediderim sic habitare Deos.
Quid loquar aerio pendentes fornice rivos
Quà vix imbriferas tolleret Iris aquas?

Hos

Hos potius dicas crevisse in sidera montes:
Tale Giganteum Græcia laudat opus,
Intercepta tuis conduntur flumina muris,
Consumunt totos celsa lavacra lacus.
Nec minus et propriis celebrantur roscida venis
Totaque nativo mœnia fonte sonant;
Frigidus æstivas hinc temperat halitus auras,
Innocuamque levat purior unda sitim.

— — —

Quid loquar inclusas inter laquearia sylvas, Cl. Rutil. i. 111.
Vernula quà vario carmine ludit avis?
Vere tuo nunquam mulceri desinit annus,
Deliciasque tuas victa tuetur hyems.
Erige crinales lauros seniumque sacrati
Verticis, in virides Roma recinge coma,
Aurea turrigero radient diademata cono
Perpetuosque ignes aureus umbo vomat.

L'empereur Constance vint à Rome en 356. Tout l'étonnoit dans cette capitale. Il reconnut que la vérité surpassoit la renommée. Dans la visite qu'il fit des objets curieux de la ville et des environs, il admiroit surtout, 1. Le Capitole, digne du Dieu qu'on y servoit. 2. Des bains grands comme des provinces entières. 3. L'amphithéâtre construit de grandes pierres Tiburtines, et d'une hauteur où l'œil avoit peine à atteindre. 4. Le Panthéon, qui paroissoit un quartier entier, et dont les arcades étoient très élevées. 5. Les colonnes creusées en escalier et portant les statues des princes. 6. Le Temple de Rome. 7. Le Forum de la Paix. 8. Le Théâtre de Pompée. 9. L'Odeum et le Stade. 10. Mais surtout le Forum de Trajan, ouvrage dont la grandeur et le singulier Ammian. Marcellin. xvi. 10. p. 102, 108. Edit. Gronov.

frap-

frappoient également et excluoient à la fois la description et l'imitation. Constantin et le prince Hormisdas admirèrent surtout la statue colossale de Trajan à cheval placée au milieu de la superbe basilique.

V. Berg. Grands Chemins de l'Empire. l. v. c. 2-7.

ÆTATES. On peut distinguer quatre ages de cette ville. 1. Du tems des premiers rois, elle ressembloit plutôt à un camp de Tartares, qu'à une ville Européenne; un assemblage confus de cabanes qui ne renfermoient qu'une troupe de pâtres dirai-je, ou de brigands. Le palais de Romulus s'est conservé long tems. Elle n'étoit qu'une petite chaumière. 2. L'an de Rome 138, Avant Christ 616, Tarquin l'ancien fut élu roi; il apporta dans l'état naissant le goût des arts. Quand je songe au goût Etrusque qu'on apperçevoit dans tous les premiers monumens de Rome, et que je le compare avec l'attachement exclusif des Grecs pour leurs artistes, l'origine Corinthienne de Tarquin me paroît très suspecte. Quoiqu'il en soit, cet étranger construisit beaucoup d'ouvrages publics, le grand Cirque, et les Cloaques; il commença le Capitole et des murailles de pierre autour de la ville, et ses successeurs n'eurent que la gloire d'exécuter ses idées. Les anciens parlent avec étonnement de la grandeur de ces monumens; des cloaques surtout, qui auroient fait honneur au siècle d'Auguste, et qui paroissoient bien au-dessus des forces d'un petit roitelet. Mais ne seroit-il pas permis de croire que la gloire du fondateur a obscurci celle des consuls et des censeurs qui ont rétabli, agrandi, et perfectionné tous ces ouvrages?

Dionys. Halicarn. Antiquit. Rom. l. iii. p. 106. Tit. Liv. i. 35, 36.

ges? Je vois que les censeurs donnèrent une fois mille talens pour nettoyer et pour rétablir ces cloaques qui s'étoient bouchées. Les premiers consuls contribuèrent peu à l'embellissement de la ville. Le magistrat d'une année ne pouvoit guères dédier l'ouvrage qu'il auroit commencé, pendant que la gloire plus brillante d'un triomphe ne coûtoit alors qu'une campagne heureuse de quinze jours. Les Gaulois ont dû trouver dans Rome une ville assez pauvre et mal-bâtie. Je pense qu'on se fait une idée trop outrée des ravages de ces barbares, et que de quelques expressions un peu hyperboliques de Tite Live, on a conclu un peu légèrement que toute la ville avoit périe dans l'incendie des Gaulois. Mais sans me servir du fameux passage de Polybe, qui soutient qui la ville s'étoit rachetée du feu et même du pillage, sans m'appuyer d'une expression de Tite Live, douteuse à la vérité et qui peut ne regarder que le premier jour, je dirai seulement, 1. Que dans l'incendie de Néron on vit périr le temple de la Lune, l'ouvrage de Servius Tullius, et le temple de Jupiter Stator construit par Romulus, le temple de Vesta et le palais de Numa; et l'autel et le temple d'Hercule qu'on attribuoit à Evandre, et qui n'étoit certainement pas moins ancien que la ville même. 2. Que d'abord après la défaite des Gaulois, avant qu'on eût pris la résolution de rétablir la ville, le sénat s'assembla dans la *Curia Hostilia*, qui a dû s'être trouvée au milieu des quartiers Gaulois. Je conviens que les Gaulois firent beaucoup de mal à Rome, et qu'un très grand nombre de monumens publics

V. Tit. Liv. v. 42,3.

Tacit. Annal. xv. 41.

Tit. Liv. v. 55.

publics et de maisons particulières furent embrasées. 3. Les Romains rebâtirent bientôt la ville, mais avec une telle précipitation qu'on ne tiroit point les rues au cordeau, et que les cloaques, qui devoient être toujours sous les lieux publics, se trouvèrent dans beaucoup d'endroits sous les maisons. La ville se ressentit longtems de cette circonstance. Les rues étoient toujours remplies de sinuosités, et fort étroites, et les maisons d'une hauteur extraordinaire. Il n'y avoit que les fauxbourgs, le champ de Mars, &c. bâtis dans un tems plus heureux, qui n'avoient point ces désagrémens. Les embellissemens de la ville ne commencèrent que vers le milieu du cinquième siècle, sous la censure d'Appius Claudius, qui construisit un aqueduc et un grand chemin pavé jusqu'à Capoue. Ces ouvrages étoient originaux dans leur espèce. Rome s'enrichit bientôt. La dévotion de ses généraux la remplit de temples. Chaque victoire fournissoit l'occasion du vœu, les richesses pour bâtir le temple, et les ouvrages d'art pour l'orner. Quand on songe que Volsinii, petite ville de l'Etrurie, a fourni deux milles statues, il est difficile de calculer ce que les généraux ont dû tirer de Tarentum, Syracuse, Carthage, Corinthe, Athènes, Pelta, et Alexandrie. Pompée, César, Auguste, et Agrippa, l'avarice des gouverneurs, et le luxe des particuliers, tout contribua à remplir Rome des plus beaux édifices. Enfin le 18 Juillet, l'an de Rome 817, et de l'ère Chrétienne 64, le hasard, et peut-être la vanité de Néron, alluma une incendie affreuse, qui dura six jours et sept nuits, et qui

Cicero de Leg. Agrar. contra Rullum. ii. 35.

Tit. Liv. ix. 29.

Plin. Hist. Nat. xxxiv. 7.

Tacit. Annal. xv. 38—43.

Sueton. in Neron. 38.

qui réduisit en cendres un nombre infini de maisons et de temples, les dépouilles des guerres Celtiques et Puniques, et les plus beaux ouvrages de la Grèce. Des quatorze régions, trois furent ruinées de fond en comble, sept souffrirent au point qu'il n'en resta que peu de bâtimens; il n'y en eut que quatre où le feu ne parvint pas. 4. Rome renaquit bientôt de ses cendres plus belle que jamais. Les règlemens de Néron seroient dignes du plus sage des princes. On distribua les quartiers d'une façon régulière, on tira les rues au cordeau, on leur donna une largeur convenable; on les orna partout de portiques, on devoit employer les débris des édifices à remplir les marais d'Ostie. Les propriétaires étoient obligés de rebâtir de pierre de Tibur ou de Gabii, à l'épreuve du feu, et sans murs mitoyens. Cet édit, appuyé de l'autorité, des récompenses, et de l'exemple du prince, aussi bien que de son successeur Vespasien, produisit un tel effet, que malgré les horreurs de trois guerres civiles et de trois fantômes d'empereurs, tout se retrouvoit sur un pied bien supérieur à l'ancienne ville dans le tems que Pline acheva son histoire naturelle en 831. Les fléaux physiques sont bientôt réparés dans une capitale dont les ressources sont celles d'un empire entier. Depuis Vespasien jusqu'à Marc Aurèle, tous les empereurs se sont piqués de contribuer à l'embellissement de Rome, et si la décadence des arts empêcha Sévère, Alexandre, Aurélien, et Dioclétien d'y mettre autant de goût, ils tâchèrent au moins d'y suppléer, par la magnificence. La fondation de Constantinople affoiblit Rome, les barbares

Mon Journal, le 20 Septemb. 1763.

Plin. in præfat. Hist. Natur. *passim*. xxxvi. 25.

Mon Journal, le 6 Octobre, 1763.

bares y firent quelque dégat, mais c'est au zèle des papes, qui ruinèrent les temples, et à la misère des siècles suivans, qu'il faut attribuer la ruine de la plûpart des édifices de l'ancienne Rome. Grégoire le Grand et le laps du tems y ont fait plus de mal qu'Atila.

Tacit. Annal. iv. 56.

ROMA DEA. Le peuple de Smyrne, pour faire sa cour aux Romains, bâtit un temple à Rome Déesse. Cet exemple d'adulation et de superstition fut bientôt imité dans toutes les provinces; mais ce ne fut qu'en 874, 315 ans après la fondation du temple de Smyrne, que l'Empereur Hadrien introduisit le culte de la capitale dans la capitale même. Il y bâtit un temple magnifique, et ordonna que la fête des Palilia ne seroit plus appellée que l'anniversaire de la naissance de Rome. Lorsque la Déesse est représentée sur les médailles, on la voit en habit militaire, une partie de son sein découverte, l'exposition de Romulus gravée sur son bouclier.

V. Valesium ad Ammian. Marcell. xvj. 10. p. 103. Addison's Dialogues upon Medals, p. 127.

Plinii Collatio.

On voit, dans la belle bibliothèque du Marquis Riccardi, à Florence, un excellent manuscrit qui contient toute l'Histoire Naturelle de Pline l'ancien et les Epitres de Pline le jeune. M. Folkes, qui est mort Président de la Société Royale, a prononcé qu'il étoit le manuscrit le plus ancien de ces écrivains que nous ayons; et le Docteur Lami, garde de la bibliothèque, le croit au moins du neuvième siècle. Il est écrit dans cette petite écriture courante qui est aussi ancienne que les lettres Onciales et beaucoup plus commune. Il est cependant assez net et très bien conservé. Sans avoir eu le tems de l'exa-

miner

miner en détail, j'ai remarqué que l'ordre des livres n'est pas toujours conforme aux éditions dont la méthode paroît néanmoins plus naturelle. Ce MS. fourniroit beaucoup à un nouvel éditeur de Pline. Il n'a pas même été collationé pour l'édition du P. Hardouin. Voici quelques différences que j'ai observées dans des endroits intéressans. 1. Dans le fameux passage sur l'étendue de Rome on y lit *Censoribus Imperatoribus Vespasianis A. U. C. 926. M. P.* 13,200: *ita ut* XII. *praetereanturque ex veteribus* VII. *quae esse desierunt efficit passuum per directum* $\overline{XX}$ *M.* DCCLXV*..... *per vicos omnium viarum mensura colligit paullo amplius* $\overline{XX}$ *P.* 2. *L.* xxxiii. *c.* 1. on y lit *A. U. C.* 448, *et* CCCIV. *ann. post Capitolinam,* en parlant du temple de la Concorde de Flavius. 3. En parlant du Circus Maximus, on y trouve CCL. écrit en figures, sans que *mille* soit ou exprimé ou désigné par un trait.

SECT. VIII.

LATIUM ET CAMPANIA.

CAMPANIÆ REGIO. Ce petit pays, qui n'a guères plus de 180 milles Romains dans son étendue depuis le Tibre jusqu'au Silarus, et qui en a à peine 50 dans sa plus grande largeur de Sora au promontoire Circeii, existera toujours dans la mémoire des hommes, et attirera l'attention de tous

V. Cluvier. Ital. Antiq. l. iii. et iv.

* La leçon ordinaire est suppléée à la marge d'une main plus récente et tout à fait moderne.

Plin. Hist. Natur. iii. 5.

les siècles. Nous le connoissons dans tous ses états, le pays de la barbarie et des fables; rempli de vingt nations libres, vertueuses, et féroces; le siège de l'empire, du luxe, et des arts; avili aujourd'hui par la superstition et la misère. Dans chacun de ses états à peine y a-t-il un village, une montagne, une rivière qui ne soit fameuse dans l'histoire ou la pöesie. Il se divise naturellement en I. LATIUM, II. CAMPANIA, et III. le pays les PICENTINS. Je suis surpris qu'Auguste les ait réunis dans une seule région. Constantin en confia le gouvernement au consulaire de la Campanie, un des principaux officiers du Bas Empire. Je voudrois savoir comment les loix concilioient sa juridiction avec celle du préfet de Rome dont l'autorité, qui n'étoit bornée que par le centième milliaire, devoit enlever au consulaire plus de la moitié de sa province. Ses bornes sont connues; la Mer, le Tibre, le Silarus, l'Anio, et le pays des Marsi, des Samnites, et des Hirpini.

La Carte de l'Italie ancienne, par M. Deslisle.

Giannone, Hist. Civile de Naples, tom. i. l. ii. c. 3.

V. Cluvier. Ital. Antiq. l. iii.

I. LATIUM. Dans le sens nouveau et étendu où l'on peut considérer le Latium, ses limites s'étendoient bien plus loin que celles du Latium ancien et propre. Il étoit renfermé entre la mer, le Tibre, l'Anio, et le Liris. Ce sont-là les bornes générales que les anciens lui ont données; mais on voit le Latium se resserroit en deçà de l'Anio pour faire place au pays des Æqui, et qu'il se débordoit au-delà du Liris, jusqu'au mont Massique. C'est aux Romains qu'on doit l'extension du nom Latin. A mesure qu'ils subjuguoient les cités de cette côte, ils les recevoient dans la ligue qu'ils avoient formée

La Carte du Milieu de l'Italie de Deslisle.

ancienne

anciennement avec la cité des Latins, et ces peuples acquéroient par adoption le nom générique des Latins. C'est au moyen de ces cités qu'il faut faire un nouveau partage. J'y trouve les cités suivantes: 1. Les Latins ou le Latium ancien et propre; 2. Les Rutuli; 3. Les Hernici; 4. Les Volsci; et 5. Les Aurunci ou Ausones. Je suis étonné que les Romains n'ayent pas étendu cette dénomination aux Sabins, leurs premiers alliés, mais surtout aux Æqui dont le pays étoit presqu'enclavé dans le Latium. Ce pays est riche et fertile, à l'exception de quelques endroits maritimes, tels que le territoire d'Ardée, le pays entre Antium et Lavinium jusqu'à Pometia, avec une partie des environs de Circeii, de Terracine, et de Setia. Ces endroits sont marécageux et mal-sains. On trouve encore des cantons pierreux et remplis de montagnes, mais encore y trouve-t-on des fruits, des bois, et des pâturages.

I. 1. LATIUM VETUS SEU PROPRIUM. Ce petit pays sera mieux désigné par le dénombrement de ses villes que par des bornes que ne sauroient qu'être un peu vagues. Les anciens ont voulu l'étendre depuis l'embouchure du Tibre jusqu'au promontoire de Circeii sur une côte de cinquante milles. V. Cluvier. Ital. Antiq. l. iii. c. 3, 4.

Je conviens que Circeii étoit une ville Latine aussi bien que plusieurs autres étrangères à l'ancienne cité, quoique les rois de Rome les eussent fait entrer dans l'alliance. Une grande partie des terres intermédiaires appartenoit toujours aux Rutuli et aux Volsques. Dans ce Latium propre, je trouve entre la Voie Appienne et la mer, 1. Ostia; 2.

Laurentum ou Laurolaviñium; 3. Lavinium et le Numicius; 4. Lanuvium, le Champ Solonius; 5. Politorium; 6. Tellene; et 7. Ficana, sur les bords du Tibre. Entre les Voies Appienne et Latine, y compris les deux chemins, j'apperçois, 1. Bovillæ; 2. Aricia; 3. Alba Longa. Entre la Voie Latine et l'Anio je vois presque toutes les bonnes villes du Latium: 1. Tusculum; 2. Ortona; 3. Labicum et le lac Regillus; 4. Gabii; 5. Prænestę; 6. Scaptia; 7. Pedum; 8. Æsula; 9. Tibur.

Sil. Ital. Punic. viii. 358.

Faunigenæ *Socio* bella invasere *Sicano*.
— — — —
Laurentique domo gaudent et *fonte Numici*.
— — — —
Quos celsa devexa jugo Junonia sedes
Lanuvium; atque altrix casti Collatia Bruti,
Quique *immite nemus Triviæ*, atque *ostia Tusci*
Amnis amant, tepidoque fovent *Almone* Cybelen:
Hinc *Tibur*, Catille, tuum; sacrisque dicatum
Fortunæ *Prænestę* jugis: Antemnaque prisco
Crustumio prior, atque habiles ad aratra *Labici*,
Necnon *sceptriferi* qui potant *Tybridis* undam.

Cluvier. Ital. Antiq. l. iii. c. 3. p. 879.

I. 1. Ostia. L'île sacrée, que les deux bras du Tibre formoient auprès d'Ostia, étoit couverte de verdure dans toutes les saisons.

Cl. Rutil. Iter, l. i. 179.

Tum demum ad naves gradior, quà fronte bicorni
Dividuus Tiberis dexteriora secat,
Lævus inaccessis fluvius vitatur arenis;
Hospitis Æneæ gloria sola manet.

Strab. Geog. v. p. 159.

I. 1. Lavinium. Cette ville, autrefois considérable, n'étoit plus qu'un petit village du tems de Strabon.

Strabon. Fidenæ, Antemnæ, et Collatia, avoient subi le même sort.

Il est difficile de demêler la confusion qui règne parmi les anciens au sujet de Lanuvium, Lavinium, et Laurentum ou Laurolavinium. Comme les noms se ressembloient, on les a quelquefois pris pour un seul endroit, et quelquefois on a attribué à l'un ce qui n'appartenoit qu'aux autres. Cluvier sue sang. et eau pour les concilier. Cluvier. Ital. Antiq. l. iii. c. 3. p. 888.

I. 1. ALBA LONGA. On ne connoît Albe que par sa renommée; encore une partie de cette renommée pourroit bien être fabuleuse puisqu'elle fut détruite, à l'aurore des tems historiques, par Tullus Hostilius qui n'en laïssa subsister que les temples, dont le principal étoit celui de Jupiter Latialis situé hors de la ville et au sommet du mont Albain. C'étoit-là qu'on offroit tous les ans ce sacrifice commun pour toutes les cités Latines, qui y assistoient par leurs députés. Les consuls y présidoient comme chefs de l'alliance. On conçoit sans peine qu'une pareille cérémonie, qui attiroit un monde infini, devoit faire rebâtir quelques maisons pour les loger. Aussi se forma-t-il bientôt autour du temple un petit bourg nommé Forum Populi. On voyoit aussi sur le mont Albain, et dans les environs, un grand nombre d'autels, de chapelles, et de tombeaux consacrés; aussi bien que de maisons de plaisance, telles que celles de Pompée et de Clodius. Albe étoit placée au bord orientale du lac qui baignoit ses murs sur une hauteur, entre le lac et la montagne; elle étoit au même éloignement de Rome qu'Ardée, c'est à dire Cluvier. Ital. Antiq. l. iii. c. 4. p. 900-915.

à vingt milles. Aucune de ces caractères ne convient à *Albano* à douze milles de Rome, et à deux du lac d'Albe sur la Voie Appienne. Il paroît que ce bourg a pris son origine d'un camp des soldats prétoriens fameux dans l'antiquité, et qui faisoit la garde des empereurs quand ils étoient dans le château d'Albe, l'arx Albana, si redoutable sous Domitien. Ce bourg devint si considérable qu'au commencement du cinquième siècle Eutrope et Orose l'ont pris pour l'ancienne Albe. Cette tradition s'est perpétuée dans le pays. Les environs du mont Albain étoient charmans. Ils produisoient des fruits exquis, et un vin qui ne cédoit qu'à celui de Falerne.

Diony. Hal. l. iv. p. 30.

Cicero in Philip. iii. 6.

I. 1. ARICIA. Quod autem municipium non contemnit qui Ariçinum tantopere despicit; vetustate antiquissimum, jure fœderatum, propinquitate pæne finitimum, splendore municipium honestissimum.

Strabon. Geog. v. p. 165.

Aricie étoit dans un fond; cependant sa citadelle étoit fortifiée par la nature.

Cluvier. Ital. Ant. l. iii. c. 4. p. 920-935.

Diane étoit adorée à Aricie d'une façon barbare et Scythique. Les légendes Grecques ne conviennent point si ce fut Oreste qui apporta son culte et sa statue de la Tauride en Italie, ou si l'on en est redevable à Hippolite, fils de Thésée, que Diane elle-même y transporta après lui avoir rendu la vie. Le temple est hors de la ville du côté gauche de la Voie Appienne pour ceux qui vont à Rome. Une chaine de collines, très escarpée et presque aussi haute que le mont Albain, renferme dans son sein un vallon, où l'on voit le bois sacré, le temple

au

au milieu du bois, et un grand lac devant le temple, dont les sources sont aussi sacrées. Le Clivus Virbius, et la fontaine avec le bois d'Egérie, n'étoient pas éloignés de ces endroits. Toute l'enceinte s'appelloit *Nemus*, aussi bien qu'un bourg qui s'y étoit formé, et le grand prêtre se nommoit *Rex Nemorensis*. Cet emploi, par sa dignité et sa richesse, étoit aussi beau que la manière de l'acquérir étoit singulière. Il y avoit dans le temple un rameau sacré; tout fugitif qui pouvoit l'enlever, avoit droit de se battre avec le grand prêtre, et de le remplacer s'il le tuoit. Ce sacrifice, qui tenoit lieu des victimes humaines, m'étonne. Les ecclésiastiques qui font les institutions ne sont guères d'humeur de se faire immoler eux-mêmes. Je pense au moins que le rameau sacré se gardoit avec beaucoup de soin, et que le combat que Caligula fit faire n'avoit pas d'exemple depuis longtems.

Sueton. in Calig. c. xxxv.

Vallis Aricinæ sylvâ præcinctus opacâ
Est lacus; antiquâ religione sacer;
Regna tenent manibus fortes pedibusque fugaces,
Et perit exemplo postmodo quisque suo.

Ovid. Fast. l. iii. p. 529.

I. 1. TUSCULUM. Tusculum, fondé par Telegonus, le fils et le meurtrier d'Ulysse, étoit fort considérable du tems de Strabon. Il étoit placé sur le dos d'une colline. Tous ses environs (mais surtout ce côté qui regardoit la capitale) étoient très ornés. Tout auprès l'on voyoit une montagne qui communiquoit à celles d'Albe. La bonté de l'air et des eaux l'avoit rempli de palais magnifiques qui formoient un amphithéâtre. La maison de Cicéron étoit au bas de la montagne entre Tusculum et Albe.

Strab. Geo. v. p. 165. Cluv. Ital. Antiq. l. iii. c. 4. p. 944.

Horat. Car. Epod. i.
Nec ut superni villa candens Tusculi
Circæa tangat mœnia.

Id. iii. 9.
Telegoni juga parricidæ ———

Strab. Geo. V. p. 165.
I. 1. PRÆNESTE. Préneste étoit une des villes les plus fortes de l'Italie. Sa citadelle étoit placée sur un rocher escarpé qui avoit deux stades de hauteur perpendiculaire, et la ville entière étoit percée de toutes parts par des souterrains. Sa force fit enfin son malheur. La première démarche de chaque chef de parti étoit de s'emparer de Préneste; et la ville innocente éprouva plus d'une fois toutes les horreurs des sièges et des proscriptions. Les sorts de Préneste étoient fameux parmi le petit nombre d'oracles qu'il y avoit en Italie.

Horat. Car, iii. 4.
——— Frigidum
Prænestе ———.

Strab. Geo. l. v. p. 164.
I. 1. TIBUR. Cette ville, située sur les deux rives de l'Anio, étoit fameuse pour son temple d'Hercule. L'Anio formoit une grande chute en se précipitant d'un rocher escarpé près de la ville, après quoi, il passoit auprès des carrières de Tibur, d'où l'on tiroit beaucoup de pierre pour les bâtimens de la capitale. On voyoit aussi les sources froides de l'Albula qui étoient très salutaires en bain ou en boisson.

Horat. Car. iii. 29.
Ne semper udum Tibur, et Æsulæ
Declive contempleris arvum ——

Idem, i. 7.
——— Densa tenebit
Tiburis umbra tui.

Idem, iii. 4.
——— Tibur supinum.

Idem, ii. 6.
Tibur Argeo positum colono,
Sit meæ sedes utinam senectæ,
Sit modus lasso maris et viarum
Militiæque.

Ipse

Ipse Anien (miranda fides) infraque superque. Saxeus; heic tumidam rabiem spumosaque ponit Murmura ———— Heic æterna quies; nullis heic jura procellis, Nusquam fervor aquis. Statii Syl. i. 3. de villa Tiburtinâ Manlii Vopisci.

I. 2. RUTULI. Cette petite cité habitoit un territoire enclavé dans ceux des Volsques et des Latins, qui la resserroient du côté des terres. Elle ne possédoit pas non plus une côte de mer fort étendue, puisque Lavinium et Antium étoient au delà de ses deux extrémités. Les poëtes, qui confondent les Rutuli avec les Latins, pendant que les historiens les en distinguent, me font soupçonner que cette petite cité s'étoit détachée du corps Latin dans les tems de la fable. Je vois dans le pays des Rutuli trois villes, 1. Ardea; 2. Castrum Inui; et 3. Aphrodisium. Cluv. Ital. Ant. l. iii. c. 5.

Qui Volusi antiquo derivat stemmate nomen, Et reges Rutulos, teste Marone, refert. Cl. Rutilii Iter, l. i. 169.

Cette généalogie de 1200 ans auroit été belle au commencement du cinquième siècle, mais les critiques ont déjà vu que Rutilius s'étoit trompé et que Volusus n'étoit qu'un simple trompette.

I. 2. ARDEA. La légende fait voyager d'Argos au pays des Rutuli, Danaë, mère de Persée, que son père avoit jettée dans la mer enfermée dans un tonneau. Elle bâtit Ardée. On connoit assez ce jugement inique, où les Romains, pris pour arbitres entre les Ardeates et les Aricini, se donnèrent à eux-mêmes les terres en litige. Tout peuple auroit pu faire cette injustice, mais tout peuple auroit-il eu la justice dirai-je, ou la politique, de la réparer? Strab. Geog. l. x. p. 160. Tit. Liv. iii. 71. iv. 11.

réparer? Le sénat le fit d'une façon très sage: il envoya sur ces mêmes terres une colonie d'Ardeates. Les environs d'Ardée souffrirent beaucoup dans la suite des courses des Samnites.

Virg. Æn. vii. 371.
Et Turno, si prima domûs repetatur origo,
Inachus Acrisiusque patres, mediæque Mycenæ.

Sil. Ital. viii. 359.
Sacra manus, Rutuli, servant qui Daunia regna.
— — —
Quos Castrum, Phrygibusque gravis quondam Ardea misit.

Virgil. Æn. vii. 408.
Protinus hinc fuscis tristis Dea tollitur alis
Audacis Rutuli ad muros; quam dicitur urbem
Acrisionæis Danaë fundasse colonis,
Præcipiti delata Noto; locus *Ardea* quondam
Dictus avis, et nunc magnum manet Ardea nomen.
Sed fortuna fuit.

Cluv. Ital. Ant. l. iii. c. 6.
I. 3. HERNICI. Cette cité, enclavée dans celles des Volsques, des Marses, des Æqui, et des Latins, et placée aux sources de l'Anio, du Liris et du Trerus, occupoit un petit canton rude et rempli de montagnes. Les seules villes étoient celles de 1. Anagnia, le chef lieu de la cité; 2. Alatrium; 3. Verulæ; et 4. Ferentinum.

Sil. Italic. viii. 394.
Hernicaque impresso raduntur vomere saxa,
Queis putri pinguis sulcari *Anagnia* glebâ.
Sylla Ferentinis Privernatumque maniplis
Ducebat simul excitis ——

Id. xii.
—— surgit suspensa tumenti
Dorso, frugiferis Cerealis Anagnia glebis.

I. 3. FERENTINUM. Lorsque Silius Italicus associe ce peuple à ceux de Privernum, faut-il penser qu'il savoit que cette ville avoit appartenu aux Volsques, et que les Romains, après l'avoir prise, la don-

donnèrent aux Herniques? Il avoit lu sans doute Tite Live. Il pouvoit lui être resté une idée confuse de ce passage; mais elle étoit bien confuse puisque ce démembrement s'est fait deux ou trois siècles avant les guerres Puniques. Le joug Romain s'appesantit beaucoup sur Ferentinum. Un préteur eut l'insolence de faire enlever les deux questeurs. L'un fut précipité du haut d'un mur, et l'autre fut battu de verges. C. Gracchus avoit bien raison de se plaindre au peuple d'une tyrannie qui blessoit la politique autant que la justice; de pareils traits ont du aigrir des alliés et amener la guerre sociale.

Tit. Liv. iv.

V. Aul. Gel. x. 3. apud. Cluv. Ital. Antiq. iii. 6. p. 984.

I. 4. Volsci. Les Volsques étoient d'une origine très différente des Latins puisqu'ils ne parlèrent pas la même langue. Ils formoient une nation nombreuse et brave, mais qui mettoit dans ses guerres plus d'impétuosité et de légèreté que de constance. On les trouve toujours unis avec leurs voisins, mais surtout avec les Æqui, contre la république naissante, jusqu'au commencement du cinquième siècle de Rome. Après leur défaite totale on les comprit d'abord dans les alliés du nom Latin, dont ils embrassèrent le parti dans le soulèvement des cités Latines. Leur pays étoit très étendu. La mer le bornoit depuis Antium jusqu'à Terracine. Ses autres voisins étoient les Rutuli, les Latins, les Æqui, les Hernici, les Marsi, les Samnites, la Campanie et le Mont Massique, et les Ausones. La nature en a fait le partage en canton des marais Pomptins, et canton des montagnes; le premier étoit fertile, mais mal-sain. J'y trouve,

Cluv. Ital. Antiqua, l. iii. 7, 8.

1. Antium; 2. Astura; 3. Circeii, son promontoire, et l'Amasenus, le bois de Feronie, l'Ufens; 4. Anxur, ou Terracine, les Lautulæ. Voilà la côte. 5. Corioli; 6. Longula; 7. Polusca; 8. Suessa Pometia; 9. Latricum entre la Voie Appienne et la mer; mais ces cinq villes paroissent avoir été détruites du tems des rois ou du commencement de la république; 10. Ulubræ; 11. Velitræ; 12. Ecetra; 13. Cora; 14. Norba; 15. Signia; 16. Setia; 17. Privernum entre la Voie Appienne et les montagnes sur la Voie Appienne; 18. Tres Tabernæ, et 19. Forum Appii. Le pays des montagnes n'étoit qu'un grand bassin, formé par une partie de l'Apennin, le mont Massique, et une chaine de hauteurs qui communiquoit des monts Albain et Algide au mont Massique. Ce bassin étoit fertilisé par le Liris et les branches différentes, le Trerus, la Cosa, le Fibrène, et le Melfes. J'y trouve, 1. Fabrateria sur le Trerus; 2. Frusino sur la Cosa; 3. Interamna à la jonction du Liris et du Melfes; 4. Fregellæ; et 5. Sora sur le Liris; 6. Aquinum; 7. Arpinum; 8. Alina; 9. Casinum, ville frontière du côté de la Campanie.

Sil. Italic. viii. 378.

At quos ipsius mensis seposta Lyæi
Sitia, et incelebri miserunt valle *Velitræ*;
Quos *Cora*, quos spumans immiti *Signia* musto,
Et quos pestiferâ *Pomptini* uligine *campi*:
Quà *Saturæ* nebulosa *palus* restagnat, et atro
Liventes cæno per squalida turbidus arva
Cogit aquas *Ufens*, atque inficit æquora limo.

— — —

Id. viii. 398.

Queis *Circæa juga* et scopulosi verticis *Anxur*
Soræque

——————— *Soræque juventus* Sil. Ital.
Addita, fulgebat telis; hìc Scaptia pubes, viii. 596
Hìc *Fabrateriæ vulgus;* nec monte nivoso
Descendens *Atina* aberat, detritaque bello
Suessa; atque a duro *Frusino* haud imbellis aratro,
At qui *Fibreno* miscentem flumina *Lirim*
Sulfureum, tacitisque vadis ad litora lapsum
Accolit *Arpinas*, accità pube Venafro,
Et Larinatum dextris, socia hispidus arma
Commovet, atque viris ingens exhaurit *Aquinum*.

I. 4. ANTIUM. Les Antiates ont eu une marine, dont ils firent un mauvais usage, en courant toutes les mers de la Grèce du tems d'Alexandre, qui s'en plaignit aux Romains, dont ils dépendoient déjà. Du tems de Strabon, Antium n'étoit qu'un lieu délicieux, une retraite favorite des seigneurs Romains qui y avoient bâti des palais magnifiques. Hadrien préféroit le sien à toutes ses autres maisons de campagne. Antium étoit si mal peuplé du tems de Néron, que ce prince, qui s'intéressoit pour une ville où il avoit vu le jour, y envoya une colonie de vétérans; mais qui ne s'y fixa point. La plûpart de ces nouveaux habitans se dispersèrent dans les provinces où ils avoient servi, et les autres ne laissèrent point de postérité. Strab. Geog. v. p. 169. Philostrat. in Vitâ Apollonii. viii. 8. Sueton. in Neron. c. 6. Tacit. Annal. xiv. 27.

O Diva gratum quæ regis Antium. Horat. Carm. i. 35.

I. 4. ASTURA. Cicéron avoit une maison de campagne dans cette petite île où tout respiroit la solitude et la méditation. Il y passoit les momens sombres de sa vie.

I. 4. CIRCEII. Cette habitation des enchantemens étoit un promontoire très élevé, que la mer Strab. Geog. v. p. 160.

et

et les marais rendoient presqu'une île. La tradition se conservoit si bien dans le pays jusqu'au tems de Strabon qu'on montroit encore la coupe d'Ulysse.

Strab.Geog. v. p. 165. Cluvier. Ital. Antiq. l. iii. c. 8. p. 1035.

I. 5. FREGELLÆ. Fregellæ avoit été conquis par les Samnites sur les Volsques. Les Romains l'enlevèrent à ceux-là, et y envoyèrent une colonie qui devint bientôt si considérable, qu'elle étoit une des plus belles villes de l'Italie, et qu'elle avoit une juridiction très étendue, A. U. C. 628. Cette cité se souleva; le consul Opimius la rasa de fond en comble. Du tems de Strabon, ce n'étoit qu'un méchant bourg, où les peuples voisins tenoient encore leurs assemblées civiles et religieuses.

Tacit. Liv. Epitom. lx.

I. 5. AQUINUM.

Sit. Italic. 528. Strabon. Geog. v. p. 164.

——— Mox et vicinus Aquinas,
Et quæ fumantem texere giganta Fregellæ.

C'étoit une grande ville du tems de Strabon.

Cluvier. Ital. Antiq. l. iii. c. 8. p. 1045. Cicero de Leg. l. ii.

I. 4. ARPINUM. Cette ville n'est célèbre que pour avoir donné à Rome Marius et Cicéron. Ce dernier a immortalisé la maison de campagne que ses pères lui avoient laissée dans une petite île du Fibrenus. Tout lui plaisoit dans ce séjour; un air sain, un beau paysage, et les vestiges de ses ancêtres. Son père avoit rebâti le château d'une façon élégante; mais du tems de son grand-père, ce n'étoit qu'une maison rustique semblable à celles des premiers Romains.

Juvenal. viii. 237.

Hic novus Arpinas ignobilis, et modo Romæ
Municipalis eques, galeatum ponit ubique
Præsidium attonitis, et in omni gente laborat.

— — —

Arpinas

Arpinas alius, Volscorum in monte solebat
Poscere mercedes alieno lassus aratro. Juvenal. viii. 245.

— — —

Hic tamen et Cimbros et summa pericula rerum
Excipit, et solus trepidantem protegit urbem. Idem, 249.

I. 4. CASINUM. Au-dessus de San Germano s'élève une haute montagne; c'est à son sommet que St. Benoit, après avoir renversé un temple d'Apollon, fonda, l'an 523, ce couvent célèbre qui est devenu la capitale d'un grand empire religieux. L'ancien Casinum étoit sur le côteau de cette montagne. Varro avoit une maison de campagne sous la ville de Casinum, dont il a laissé une description qui montre assez combien il s'y plaisoit. Cluvier. Ital. Antiq. l. iii. c. 8. p. 1041. Varro de Re Rustic. iii. 5.

I. 5. AUSONES. Malgré la confusion qui règne dans les origines de l'Italie, on voit assez que les Ausones, ou Aurunci, étoient une cité Opique, et un des plus anciens peuples de l'Italie. Ils occupoient un petit pays enclavé dans celui des Volsques, et borné par ce territoire, le mont Massique, et la mer. On y trouve, 1. Amyclæ, colonie des Lacédémoniens qui ne subsista pas longtems; les vignobles de Cecube; 2. Caiété, avec son promontoire; 3. Formiæ; 4. Minturnæ et le Liris; 5. Sinuessa. Ces villes étoient sur la côte. Il y avoit eu dans l'intérieur des terres, 1. Ausona; et 2. Vescia. Après la destruction de ces villes par les Romains, il paroît que Vescia seule se rétablit. Cluvier. Ital. Antiq. l. iii. 9. Tit. Liv. ix. 25.

I. 5. FORMIÆ. Quelques auteurs ont placé les Lestrigones en Sicile, mais la Géographie des Voyages d'Ulysse, et la tradition constante du pays, font voir que ceux d'Homère étoient situés auprès de

de Formiæ. Cicéron périt dans son *Formianum.*

Sil. Italic. viii. 531.

——————— Domusque
Antiphatæ compressa freto—

Horat. Carm. iii. 17.

Auctore ab illo ducis originem
Qui Formiarum mœnia dicitur
Princeps et innantem Maricæ
Litoribus tenuisse Lirim
Late tyrannus.———

Horat. Serm. i. 5.

In Mamurrarum lassi deinde urbe manemus.

Horat. Carm. i. 31.

——————— rura quæ Liris quietâ
Mordet aquâ, taciturnus amnis.

I. 5. LIRIS, FL.

Sil. Italic. iv. 549.

Vitiferi sacro generatus vertice montis, *(Massici scil.)*
Et Liris nutritus aquis; qui fonte quieto
Dissimulat cursum; ac nullo mutabilis imbre
Perstringit tacitas gemmanti gurgite ripas.

Strab. Geog. l. v. p. 165.

I. 5. PONTIA ET PANDATARIA. Ces deux îles étoient vis-à-vis de l'embouchure du Liris, à deux cens cinquante stades du continent et très proches l'une de l'autre; elles étoient petites mais très peuplées. Les empereurs y mettoient bon ordre par les colonies nombreuses d'exilés qu'ils y envoyoient.

Idem, v. p. 165.

I. 5. SINUESSA. Elle étoit célèbre pour les sources chaudes qu'elle avoit dans ses environs.

Cluvier. Ital. Antiq. l. iv. c. 1. Strabon. Geog. v. p. 167. Plin. Hist. Nat. iii. 5. Flor. Hist. Rom. i. 16.

II. CAMPANIA. Il paroît que les plus anciens habitans du pays étoient les Osques ou Opiques, nation Sicule, qui s'est vue réduite à la fin à la seule ville d'Atella, où sa langue et ses arts se sont conservés très longtems. Le reste du pays passa successivement sous la puissance des Etrusques, des

Sam-

Samnites, et des Romains ; sans compter les Grecs, qui établirent plusieurs colonies sur les côtes. La Campanie, pays heureux, méritoit bien l'expression énergique de Pline qu'on y voyoit la nature satisfaite et s'applaudissant de son ouvrage. Le climat étoit doux et sain, les côtes offroient cent ports excellens, la mer fournissoit une profusion de poissons les plus exquis. La terre voyoit renouveller deux fois tous les ans ses fruits et ses fleurs. Les vins des côteaux de Massique, de Gaurus, et de Falerne ; les bleds des campagnes fertiles de Capoue, de Stella, et de Cales ; les oliviers de Venafrum, fournissoient à la nourriture et au luxe de la capitale. L'art et la richesse avoient perfectionné tous ces bienfaits de la nature, et cette côte de la baye de Naples offroit, avant l'incendie du Vésuve, un spectacle unique par sa beauté. Les bornes de ce pays étoient la mer depuis Sinuesse jusqu'au promontoire de Minerve, les pays des Picentins, et des Hirpini ; le Samnium avec le Vulturnus depuis sa source jusqu'à la rencontre du Sabbatus ; et la Campanie avec les hauteurs du mont Massique. Dans cette étendue, je découvre, 1. Vulturnum, et le Vulturnus ; 2. Liternum et le Liternus ou Clanis ; 3. Cumes ; le lac Acherusia ; 4. Misenum et le promontoire ; 4. Baiæ ; 5. Bauli ; les lacs Lucrin et Averne ; 6. Puteoli ; 7. Naples et le Vésuve ; 8. Herculaneum ; 9. Pompeii ; 10. Stabiæ ; 11. Surrentum ; voilà la côte maritime. Je trouve en deça du Vulturnus, 1. Venafrum ; 2. Teanum Sidicium ; 3. Suessa Aurunca ; 4. Calatia ; 5. Cales ;

Cales; 6. Casilinum; 7. Forum Popilii. Je vois au-delà du Vulturnus, 1. Capoue; 2. Saticula; 3. Trebula; 4. Acerræ; 5. Suessula; 6. Atella; 7. Avella; 8. Nola; 9. Nuceria. Les principales rivières sont le Vulturnus, le Savo, le Clanis, le Sebethus et le Sarnus.

Sil. Ital. viii. 526.

Jam vero quos dives opûm, quos dives avorum,
E tôto fabat ad bellum *Campania* tractu,
Ductorum adventû vicinis sedibus *Osci*
Servabant; *Sinuessa* tepens, fluctûque sonorum
Vulturnum ——————————.

Idem. viii. 532.

—————— Stagnisque palustre
Liternum, et quondam fatorum conscia *Cyme*;
Illic *Nuceria* et *Gaurus* navalibus acta,
Prole Dicarchâ, multo cum milite, *Graia*;
Illic *Parthenope* ac Pœno non pervia *Nola*;
Allifæ, et *Clanio* contemptæ semper *Acerræ*.
Sarrastes etiam *populos*, totasque videres
Sarni mitis opes; illic quos sulfure pingues
Phlegrei legere *sinus*; *Misenus* et ardens
Ore giganteo, *sedes Ithacesia Baii*;
Non *Prochyte*, non ardentem sortita Typhœa
Inarime, non antiqui *saxosa Telonis*
Insula, nec parvis aberat *Calatia* muris,
Surrentum, et pauper sulci Cerealis *Abella*.

Senec. Epist. 86.

II. LITERNUM. Sénèque y possédoit la maison où Scipion l'ancien passa les dernières années de sa vie. Elle étoit bâtie de pierre de taille, avec une muraille et des tours dans le goût d'une forteresse. Elle étoit située au milieu d'un bois d'oliviers et de myrtes; on voyoit de ceux-là du tems de Pline, qui avoient été plantés de la main de Scipion deux cens cinquante ans auparavant. On y voyoit

Plin. Hist. Natur. xvi. 44.

un

un beau réservoir capable d'abreuver une armée, et un petit bain étroit et ténébreux à la mode des anciens.

II. HERCULANEUM. L'extrémité de la ville s'avançoit dans la mer. Le vent *Africus*, en la rafraichissant, la rendoit très saine. Strabon. Geog. l. v. p. 170.

II. MONS VESUVIUS. Le sommet de la montagne, plein de fentes et de cavernes, montroit assez, du tems de Strabon, qu'elle avoit autrefois jetté des flammes. On croyoit que le souffre et les cendres contribuoient beaucoup à fertiliser les campagnes voisines. Strab. Geog. v. p. 170.

II. FALERNUS. Je vois que les anciens confondoient souvent les noms de *Massicus*, *Falernus*, *Faustianus*, *Gauranus*, et *Amineus*. Je sens que tous ces vignobles étoient dans le voisinage les uns des autres, mais je voudrois pouvoir les distinguer. V. Cluvier. Ital. Antiq. l. iv. c. 5. p. 1172.

II. CAPUA. Les Etrusques fondèrent cette ville vers l'an 800 avant l'ère Chrétienne. C'est le sentiment de Velleius Paterculus; et je pense avec lui que celui de Caton, qui ne place cette fondation qu'en 470, resserre trop de révolutions dans des limites trop étroites. Capoue, nommée par les Etrusques Vulturnum ou Alturnum, est à peine connue des anciens dans cette première époque, jusqu'à celle où les Samnites s'en emparèrent par trahison, A. U. C. 423. Le luxe et la douceur du climat produisirent bientôt son effet. Les petits-fils de ces montagnards féroces étoient à peine des hommes, et cela pendant que leurs compatriotes se distinguoient par leur valeur dans le Brutium et la Sicile. Lorsqu'en 343 ils implorèrent le secours Vell. Paterc. l. i. c. 7. Tit. Liv. iv. 37. V. Cluvier. Ital. Antiq. l. iv. c. 1. p. 1089.

Diodor. Sicul. l. xiii. xiv. xv.

des Romains contre les cités Samnites, ils paroissoient avoir oublier leur origine; ils ne regardoient ce peuple que comme un ennemi étranger. Cette circonstance, et le nom inconnu de *Campani* qu'ils s'étoient donnés, me feroit conjecturer que la colonie Samnite étoit peu nombreuse, et que dans la formation de la nouvelle cité, on fut obligé de conserver quelques-uns des anciens habitans, et peut-

Tit. Liv. vii. 30.

être même d'appeller les peuples voisins. Les Romains prirent la défense de Capoue, sujette de son propre aveu, alliée par la grace et la politique de la république. Après la bataille de Cannes, elle

V. Tit. Liv. xxii. xxvi. xxvii.

préféra l'alliance du vainqueur, qui la vit prendre sous ses yeux par les Consuls, A. U. C. 543, A C. 211. Les Romains usèrent durement de la victoire. On fit périr tout le sénat par la main du bourreau, on relégua les foibles restes de la nation, on détruisit la cité de Capoue. On délibéra longtems sur le sort de la ville. On la conserva enfin pour servir de retraite aux paysans qui faisoient valoir le domaine de la république, ces riches cam-

V. Ciceron. de Leg. Agrar. cont. Rull. ii. 27 —36.

pagnes autour de la ville. Rullus le Tribun proposa une loi agrarienne pour distribuer aux citoyens ce revenue le plus assuré de l'état. Sans les lumières et l'éloquence de Cicéron il eut peut-être réussi, comme César le fit pendant son consulat,

Sueton. in Jul. Cæsar. c. 21.

A. U. C. 694. Il partagea les champs de Capoue et Stellatin parmi vingt mille citoyens; à qui il donna dix *jugera* par tête en celui-là et douze dans celui-ci. Il envoya en même tems une colonie à Capoue, qui devint assez considérable, le siège du consulaire de la Campanie; et la huitième

ville

ville de l'empire. Capoue étoit située au milieu d'une belle plaine au pied du mont Tifata, et à trois milles de la rive gauche du Vulturnus. Mais entre 851 et 856, le comte et l'évêque, voyant que les incendies et les courses des Arabes l'avoient presque ruinée, la rebâtirent sous le même nom, et la placèrent auprès du Vulturnus et sur les masures de l'ancien Casilinum. Les auteurs qui parlent du luxe de ces anciens Campani corrompus par leur commerce, leur richesse, et la fertilité de leurs terres, font à peine mention de leur goût pour les arts. Je vois qu'*Albana* et *Seplasia* étoient deux places remplies de tous les instrumens des plaisirs; je ne vois aucun de ces ouvrages qui immortalisent un peuple. Tarentum remplit la capitale de ses tableaux et de ses statues, mais il ne paroît pas que Capoue rendit beaucoup, quoiqu'assurément on ne l'épargnat pas. Cluvier. Ital. Antiq. l. iv. c. 5, p. 1177.

Talem dives arat Capua, et vicina Vesevo
Ora jugo ———————————— Virgil. Georg. l. ii. 224.

In primis Capua, heu! rebus servare serenis
Inconsulta modum, et pravo peritura tumore. Sil. Italic. viii. 546.

Nec Capuam pelago, cultûque penûque potentem,
Deliciis, opibus, famâque priore, silebo,
Fortunâ variante vices, quæ freta secundis
Nescivit servare modum; nunc subdita Romæ,
Æmula tunc ————————————
Illa potens opibusque valens, *Roma altera* quondam
Comere quæ paribus potuit fastigia conis,
Octavum rejecta locum vix pone tuetur. Auson. de claris Urbibus.

Les Romains pensoient qu'il n'y avoit que trois villes, Carthage, Corinthe, et Capoue, en état de soutenir dignement le fardeau d'un grand empire. Cicer. de Leg. Agrar. ii. 32.

Cluv. Ital. Antiq. l. iv. c. 5, p. 1178. Le mont Tifata étoit cette chaine de collines qui s'étend du Vulturnus au-dessus des ruines de Capoue, de la ville de Caserta, et des bourgs de Matalone et d'Arvenzo. Elle dominoit Capoue; mais il y avoit entre le pied de la montagne et la ville une plaine assez grande pour y mettre en bataille une troupe nombreuse.

Tit. Liv. iv. 37.

Sil. Italic. xii. 486.

——————————— Arduus ipse
Tifata invadit propior, quà mœnibus instat
Collis, et e tumulis subjectam despicit urbem.

Cluvier. Ital. Antiq. l. iv. c. 5. III. PICENTINI. Ce peuple étoit une colonie que les Romains avoient tirée des *Piceni* de la mer Adriatique. Les Picentini ne leur demeurèrent pas attachés pendant la guerre d'Hannibal; et le sénat les en punit en détruisant leurs villes pour ne leur plus permettre de demeurer que dans des bourgs ouverts. Leur pays s'étendoit du promontoire de Minerve au Silarus. J'y trouve, 1. Picentia, chef lieu de la cité; 2. Salernum dans les montagnes, (celui d'aujourd'hui est sur les bords de la mer); les Romains y envoyèrent une colonie, la septième année après la seconde guerre Punique; 3. Marcina.

Strabon. Geog. v. p. 173.

Sil. Italic. viii. 584.

Ille et pugnacis laudavit tela Salerni,
Falcatos enses ———————

II. BAIÆ.

Horat. Epist. i. 1.

Nullus in orbe sinus Baiis prælucet amœnis,
Si dixit Dives; lacus et mare sensit amorem
Festinantis heri ———————
——————— locuples quem ducit priva triremis.

I. 1. PEDANA REGIO.

Horat. Epist. i. 4.

Quid nunc te dicam facere in regione Pedanâ?

I. 1. ALBA

I. 1. ALBA.

Quod si bruma nives Albanis illinet agris, Horat. Epist. i. 7.
Ad mare descendet vates tuus, et sibi parcet.

I. 5. SINUESSA.

Vina bibes, iterum Tauro, diffusa palustres Idem. i. 5.
Inter Minturnas Sinuessanumque petrinum.

I. 4. AQUINUM.

—— qui Sidonio contendere callidus ostro Horat. Epist. i. 10.
Nescit Aquinatem potantia vellera fucum.

I. 5. GABII ET FIDENÆ.

Scis Lebedus quid sit; Gabiis desertior atque Horat. Epist. i. 11.
Fidenis vicus ——————————.

III. SALERNUM.

Quæ sit hiems Veliæ, quod cœlum, Vala, Salerni; Horat. Epistol. l. i. 15.
Quorum hominum regio, et qualis via; ————
Major utrum populum frumenti copia pascat,
Collectosne bibant imbres, putcosne perennes
Dulcis aquæ: (nam vina nihil moror illius oræ.
— — — — —
Tractus uter plures lepores, uter educet apros;
Utra magis pisces et echinos æquora cælent;
Pinguis ut inde domum possim Phæaxque reverti.

1. FERONIA. On n'élevoit plus de tours entre Feronia et Terracina parcequ'elles étoient toutes frappées de la foudre. Plin. Hist. Natur. l. ii. 55.

2. PITHECUSÆ INSULÆ. On dit que les îles de Pithecusa et de Prochyte étoient sorties de la mer par un tremblement de terre. Idem. ii. 88.

3. PUTEOLI ET SINUESSA. Les exhalaisons de ces endroits étoient mortels pour les animaux, et quelquefois pour les hommes. Idem. ii. 93.

4. BAIÆ. Il y a des sources chaudes, dans la mer même. Idem. ii. 103.

Plin. Hist. Natur. ii. 107. 5. ARICIA. Il y a des auteurs qui disent que la terre y est si remplie de chaleur, qu'un charbon qui tombe s'enflamme tout de suite.

Idem, xiv. 2. Cineas, ambassadeur de Pyrrhus, remarqua que les vignes s'y élevoient à une grande hauteur, mais que le vin avoit un goût dur et désagréable.

Idem, xiv. 2. 6. CAMPANIA. Ses habitans attachoient toujours leurs vignes à des peupliers.

Idem, xiv. 6. 7. SETIA ET CÆCUBUM. Auguste préféroit le vin de Setia à tous les autres. Celui de Cæcubum avoit auparavant la grande réputation; mais du tems de Pline il étoit tout à fait tombé, plutôt par la négligence des cultivateurs que par le canal que Néron avoit fait tirer à travers leurs marais.

Idem, xiv. 6. 8. FALERNUM (*Vinum*). Le vin de Falernum étoit le second en dignité. Le raisin n'en étoit point agréable non plus que celui des deux autres. Le Gaurum et le Faustinum en étoient des crus différens. On le gâta à la fin, à force d'en vouloir trop avoir.

Idem, xiv. 6. 9. ALBANUM (*Vinum*). Le vin d'Alba tenoit le troisième rang. Il étoit fort doux.

Idem, xiv. 6. 10. SURRENTINUM (*Vinum*). L'Empereur Tibère le trouvoit plutôt sain qu'agréable.

Idem, xiv. 6. 11. MASSICUM (*Vinum*). Ce vin, aussi bien que ceux de Fundi et de Calenum, avoit beaucoup de réputation.

Idem, xiv. 6. 12. SIGNIUM (*Vinum*). Ce vin est fort astringent. Le souper du triomphe de Jules César leur donna le quatrième rang dans les repas.

Idem, xviii. 6. 13. LUCULLI ET SCÆVOLÆ VILLÆ. Le fonds de Scævola

Scævola étoit trop grand pour sa maison ; le fonds de Lucullus trop petit pour la sienne.

14. MARII VILLA. Sylla louoit la situation de la maison de Marius. Il y trouvoit la science d'un homme de guerre, qui savoit bien asseoir son camp. Plin. Hist. Natur. l. xviii. 6.

15. PUTEOLI. Auguste fit venir d'Alexandrie une obélisque, qu'il consacra dans les chantiers de Puteoli ; une incendie l'y consuma. Idem, xxxvi. 9.

16. CAMPANIA. Sa plaine, de quarante milles, au pied des montagnes, est le canton le plus fertile de l'Italie : cette partie surtout que les Grecs appellent Phlegræus. Idem, xviii. 11.

17. NAPLES. La colline entre Naples et Puteoli, appellée Leucogea, produit une certaine craie dont on mélange le pain. Auguste en donna vingt mille sesterces par an aux Napolitains, pour l'usage de sa colonie de Capoue. Idem, xviii. 11.

18. APPIA (*Via.*) La Voie Appia étoit la plus belle comme la plus ancienne de toutes. Elle étoit de grandes pierres de taille. Le censeur Appius Claudius l'avoit faite A. U. C. 442, et elle s'est très bien conservée jusqu'au tems de Procope. Appius ne l'avoit conduite que jusqu'à Capoue ; on croit que ce fut Jules César qui la continua jusqu'à Brundusium. Il paroît que c'étoit des carrières de Sinuesse, et du Mont Misenus qu'on tira les pierres pour la construire. Bergier. Hist. des Grands Chemins de l'Empire Romain, l. i. c. 8. p. 23. et l. ii. c. 26. p. 221-228.

19. DOMITIANA (*Via*). L'Empereur Domitien tira de Sinuesse sur la Voie Appia, jusqu'à Puteoli, un magnifique chemin, pour l'agrément des voyageurs, qui étoient auparavant obligés de traverser Idem, l. ii. c. 27. p. 228-234.

des

des marais et des sables fort incommodes. Dans plusieurs endroits il étoit pavé de grands carreaux de marbre. Il passoit sur le fleuve Vulturne, que Domitien rendit navagable en nettoyant son lit, et en empêchant ses débordemens. Le poëte Stace fait une belle description de cette route.

Bergier, GrandsChemins, l. i. c. 17. p. 57.

POMPTINÆ (*Paludes*). Trajan construisit une chaussée depuis Forum Appii jusqu'à Terracina, à travers les marais Pomptins, qu'on traversoit auparavant sur un canal. Trajan fit aussi dessécher ces marais, qui avoient inondé un terrein si considérable qu'il y avoit autrefois vingt-trois villes.

Idem, l. xi. c. 4. p. 134.

21. TIBUR. La pierre de Tibur étoit du genre tempéré. Elle résistoit aux poids, à l'humidité, et à la gelée. Mais le feu lui étoit fatal.

Idem, l. xi. c. 16. p. 167.

22. PRIVERNAS. Les chemins du territoire des Privernates étoient creux et profonds. Ils formoient des défilés très dangereux pour la marche des troupes.

Idem, l. xi. c. 16. p. 168.

23. TERRACINA. Le censeur Appius en travaillant à son chemin fit percer un rocher près de Terracina. L'ouverture est de cent pieds de long sur quinze de large, avec des trottoirs de chaque côté larges de deux pieds. Les murailles, taillées dans le roc, sont chargées d'inscriptions, de dix pieds en dix pieds sur sa hauteur, qui vous paroissent toutes égales, parceque leur grandeur augmente à proportion qu'elles s'éloignent de l'œil.

Idem, l. xi. c. 21. p. 200.

24. PRENESTE. Sylla fit connoître le premier en Italie, les pavés à la Mosaïque. Il en plaça un dans le temple de la Fortune à Préneste.

Idem, l. xi. c. 41. p. 308.

La famille des Gordiens avoit une très belle mai-

son

son de campagne auprès de Préneste. Sans parler des basiliques, des bains et des jardins, il y avoit un péristyle, soutenu de deux cens colonnes de marbre, dont cinquante étoient de Caryste, cinquante de Syene en Egypte, et cinquante de la Numidie.

Nec Prænestinæ fundator defuit urbis, Virgil. Æn. l. vii. 678.
Volcano genitum, pecora inter agrestia regem,
Inventumque focis, omnis quem credidit ætas,
Cæculus. Hunc legio comitatur agrestis,
Quique altum Præneste viri.—

Après la défaite générale des Latins, on ôta aux Prénestins une partie de leur territoire pour les punir d'avoir fait alliance avec les Gaulois. Malgré la loi Cornelia, le territoire de Préneste étoit, au tems de Cicéron, entre les mains d'un petit nombre de grands seigneurs. T. Liv. viii. 14. Cicero in Rull. Orat. ii. 28.

25. SINUESSA. Le sénat et le peuple érigèrent un arc de triomphe à Domitien, à l'endroit où sa nouvelle route de Puteoli à Sinuessa se joignoit à la Via Appia. Bergier. Grands Chemins, l. xi. c. 40. p. 300.

26. TIBUR. L'Empereur Hadrien y avoit une maison de campagne, qui rassembloit les différentes parties de l'univers. Athènes, Tempe, Canope et jusqu'aux Enfers, tout s'y trouvoit imité avec le plus grand soin. Idem, l. xi. c. 41. p. 309.

Tum gemini fratres Tiburtiæ mœnia linquunt, Virgil. Æn. l. vii. 670.
Fratris Tiburtis dictam cognomine gentem,
Catillusque, Acerque Coras, Argiva juventus.

——————— domus Albuneæ resonantis, Horat. Carm. l. i. Od. vii. 12.
Et præceps Anio, et Tiburni lucus, et uda
Mobilibus pomaria rivis.

——————— proni Tiburis arce. Juv. Satir. iii. 192.

L'alliance

T. Liv. viii. 14. L'alliance de ceux de Tibur avec les Gaulois leur coûta une partie de leurs terres.

Idem, vi. 25, 26. viii. 14. 27. TUSCULUM. Les Tusculans ayant eu quelque part dans une révolte, on envoya Camille contre eux. Ils surent désarmer ce général, en lui ouvrant leurs portes et en refusant de faire la guerre. Ce procédé toucha le sénat. On leur accorda la paix, et bientôt après, la bourgeoisie, qui ne fut pas même ôtée après la guerre des Latins.

28. ANAGNIA.

Virgil. Æn. vii. 684. ——— quos dives Anagnia pascit.

29. GABII.

Idem, vii. 682. ——— quique arva Gabinæ Junonis.

30. HERNICA (*Saxa*).

Idem, vii. 683. ——— gelidumque Anienem, et roscida rivis Hernica saxa colunt.

31. VULTURNUS.

Idem, vii. 728. ——— amnisque vadosi Accola Vulturni.

32. ARICIA.

Idem, vii. 762–778. ——— mater Aricia misit, Eductum Egeriæ lucis, Hymettia circum Litora, pinguis ubi et placabilis ara Dianæ.

——— templo Triviæ lucisque sacratis Cornipedes arcentur equi.

Juvenal. Sat. iv. 117. Dignus Aricinos qui mendicaret ad axes.

33. ANXUR, vel TERRACINA.

Idem, vii. 800. ——— Anxurus Jupiter arvis Præsidet.

Horat. Serm. i. 5. ——— subimus Impositum saxis latis candentibus Anxur.

34. FERONIA.

Virgil. Æn. vii. 801. ——— viridi gaudens Feronia luco.

Horat. Serm. i. 5. Ora manusque tuâ lavimus, Feronia, lymphâ.

35. ARDEA. Il y avoit des levées de terre qui formoient un port, et que les empereurs Héliogabale et Alexandre Sévère firent réparer. Bergier. Grands Chemins, l. iv. c. 48. p. 804.

36. GABII.

Simplicibus Gabiis, ——— Juvenal. Satir. iii. 192.

——— Vivat Gabiis, ut vixit in agro: Idem, vi. 56.
Vivat Fidènis, et agro cèdo paterno.

——— noti celebresque poetæ Idem, vii. 3.
Balneolum Gabiis, Romæ conducere furnos
Tentarent.

37. SORA.

——— optima Soræ, Idem, iii. 238.
Aut Fabrateriæ domus, aut Frusinone paratur;
Quanti nunc tenebras unum conducis in annum.

38. AQUINUM.

——— Quoties te Idem, iii. 313.
Roma tuo refici properantem, reddet Aquino,
Me quoque ad Helvinam Cererem, vestramque Dianam
Convelle à Cumis. Satyrarum ego, ni pudet illas,
Adjutor gelidos veniam caligatus in agros.

39. VIA LATINA.

Clivosæ veheris dum per monumenta Latinæ. Idem, v. 55.

40. ALBA.

——— lacus suberant, ubi quanquam diruta, servat Idem, iv. 60.
Ignem Trojanum, et Vestam colit Alba minorem.

——— cominus ursos Idem, iv. 99.
Figebat Numidas, Albanâ nudus arena.

Cras bibet Albanis aliquid de montibus, aut de Idem, v. 83.
Setinis, cujus patriam, titulumque senectus
Delevit, multâ veteris fuligine testæ.

41. PRÆNESTE.

Quis timet aut timuit gelida Prænestе ruinam? Idem, iii. 190.

42. POMPTINA

Juvenal. Satir. iii. 305.

42. POMPTINA *(Palus.)*

Interdum et ferro subito grassator agit rem,
Armato quoties tutæ custode tenentur
Et Pomptina palus et Gallinaria sylva.

Virgil. Æn. vii. 803.

43. VOLSCI ET PRIVERNUM.

Hos super advenit Volscâ de gente Camilla
Agmen agens equitum et florentes ære catervas.

Idem, xi. 540.

Pulsus ob invidiam regno, viresque superbas,
Priverno antiquâ Metabus cum excederet urbe.
Ecce fugæ medio summis Amasenus abundans
Spumabat ripis, tantus se nubibus imber
Ruperat.

T. Liv. viii. 20, 21.

Après la guerre des Latins, la réponse hardie d'un citoyen de Privernum valut à ses compatriotes la paix et la bourgeoisie de Rome.

Idem, viii. 14.

44. LANUVIUM. Dans ce même tems on donna la bourgeoisie aux Lanuviens, à condition que les Romains participassent au temple et au bois sacré de Junon Sospita.

Idem, viii. 14.

45. VELITRÆ. Comme ceux de Velitræ s'étoient souvent révoltés, on les transporta au-delà du Tibre, leur défendant de se jamais trouver de l'autre côté de la rivière sous la peine de mille livres d'airain, ou de la prison, jusqu'à ce que l'amende fut payée. On envoya une colonie sur les terres de leurs sénateurs.

46. FORUM APPII.

Horat. Serm. I. i. 5.

——————— inde forum Appî
Differtum nautis, cauponibus atque malignis.

47. ANTIUM. Après la guerre des Latins, on envoya une nouvelle colonie à Antium, avec droit de bourgeoisie. Mais on emmena les galères des Antiates et on leur interdit la navigation.

48. SETIA.

48. SETIA. On y envoya une colonie, A.U.C. 372. Pour ces colonies v. Vell. Pat. l. i. c. 14, 15.
49. ARICIA. . . . . A.U.C. 413.
50. CALES. . . . . A.U.C. 433.
51. FUNDI. . . . . A.U.C. 436.
52. FORMIÆ. . . . . A.U.C. 436.
53. ACERRÆ. . . . . A.U.C. 437.
54. TERRACINA. . . . . A.U.C. 440.
55. LUCERIA . . . . . A.U.C. 444.
56. SUESSA AURUNCA. . . . A.U.C. 447.
57. SATICULA. . . . . A.U.C. 447.
58. SORA. . . . . A.U.C. 459.
59. MINTURNÆ. . . . . A.U.C. 459.
60. SINUESSA. . . . . A.U.C. 459.
61. PUTEOLI. . . . . A.U.C. 575.
62. SALERNUM. . . . . A.U.C. 575.
63. FABRATERIA. . . . . A.U.C. 630.
64. FREGELLÆ. . . . . A.U.C. 514.

Le calcul de Velleius paroît un peu embrouillé pour qui voudroit l'éplucher un peu soigneusement. Dans cette réduction je me suis particulièrement attaché aux consulats qu'il a indiqués comme aux dates les mieux constatées.

65. OSTIA. Le Tibre, avant que de se jetter dans la mer, se partage en deux bras qui forment l'île sacrée. La ville d'Ostie est située à l'une des embouchures sur le continent, et le fameux port du même nom à l'embouchure septentrionale aussi sur le continent. Comme le limon, qui remplissoit ces embouchures, empêchoit les grands vaisseaux de s'approcher des côtes, Jules César conçut le dessein de ce port, mais ce fut Claude qui l'exécuta avec des dépenses prodigieuses. Il fit creuser un grand port, Berg. Grands Chemins, l. iii. c. 27. p. 447, 449, et l. iv. c. 49. p. 812-814.

port, bâtit deux grandes levées de terre et de maçonnerie, pour en embrasser le contour, et construisit à l'entrée une île artificielle, dont on appuya les fondemens sur le fameux navire qui avoit apporté l'obélisque d'Alexandrie. Sur cette île il éleva un phare. Dans la suite Trajan répara cet ouvrage. Comme le chemin du port étoit très fréquenté on l'avoit partagé en deux parties, l'une pour ceux qui alloient à Rome, l'autre pour ceux qui en revenoient.

Plin. Epist. ii. 17.

66. LAURENS. La maison de campagne de Pline étoit à dix-sept milles de Rome. Pour y aller on suivoit le chemin de Laurentinum, jusqu'au quatorzième milliaire, ou celui d'Ostie, jusqu'au onzième. La route est en partie sablonneuse, et fatigante pour les voitures, mais très agréable lorsqu'on la fait à cheval. La variété du pays, les prés, les pâturages, et les troupeaux nombreux de bœufs et de chevaux qui descendent des montagnes pour y jouir du soleil du printems, tout contribuoit à embellir ce canton. On y manque d'eaux courantes, mais on creuse partout des puits, et l'on trouve toujours très près de la surface une excellente eau, que le voisinage de la mer n'a point corrompu. On a beaucoup de bois et de lait, mais la mer n'est pas poissonneuse. Il y a beaucoup de maisons de campagne le long de cette côte.

67. ALBA.

Juvenal. Satir. xii. 70.

——————— gratus Iilo,
Atque novercali sedes prælata Lavino,
Conspicitur sublimis apex: cui candida nomen
Scrofa dedit, lætis Phrygibus mirabile sumen,
Et nunquam visis triginta clara mamillis.

68. OSTIA.

68. OSTIA.

Tandem intrat positas inclusa per æquora moles, Juvenal. Satir. xii. 75.
Tyrrhenamque Pharon, porrectaque brachia rursum
Quæ Pelago currunt medio, longeque relinquunt
Italiam; non sic igitur mirabere portus,
Quos natura dedit: ——

69. CIRCEIUM.

Proxima Circææ raduntur litora terræ; Virg. Æneid. vii. 10—21.
Dives inaccessos ubi Solis filia lucos
Assiduo resonat cantû, tectisque superbis
Urit odoratam nocturna in lumina cedrum,
Arguto tenues percurrens pectine telas.
Hinc exaudiri gemitus, iræque leonum
Vincla recusantum, et serâ sub nocte rudentum:
Setigerique sues, atque in præsepibus ursi
Sævire, et formæ magnorum ululare luporum:
Quos hominum ex facie Dea sæva potentibus herbis
Induerat Circe in vultus et terga ferarum.

70. CAJETA.

Tu quoque litoribus nostris, Æneïa nutrix, Idem. vii. 1.
Æternam moriens famam, Cajeta, dedisti:
Et nunc servat honos sedem tuus; ossaque nomen
Hesperiâ in magnâ (si qua est ea gloria) signant.

71. LUCULLI VILLÆ. Lucullus tira de quelques îles du Nil un beau marbre noir, dont il se servit beaucoup dans ses bâtimens. Il fut le seul particulier qui donna son nom à une espèce de marbre. Berg. Grands Chemins, l. v. c. 4. p. 327.

72. CUMÆ. La ville de Cumes, la plus ancienne de toutes les colonies Grecques en Italie, fut fondée par ceux de la ville du Cumes en Asie, et ceux de la ville de Chalcis dans l'île d'Eubée. Les commencemens de la colonie furent brillans. Elle étendit bientôt sa domination sur les champs fertiles qu'on nommoit Phlégréens; mais les Campa- Strab. l. v. p. 168.

niens la soumirent enfin, et traitèrent ses habitans avec beaucoup de tyrannie et d'indignité. Il reste encore quelques vestiges des mœurs et des usages Grecs. Auprès de la ville il y a un assez grand bois dont le terrein est sablonneux et sans eau. Ce fut là que Sexte Pompée rassembla sa flotte de corsaires. Un endroit qui manquoit d'eau me paroît un singulier rendez-vous pour une escadre.

Virg. Æneid. l. vi. 2.
—— tandem Euboïcis Cumarum adlabitur oris.
— — — — —
Id. vi. 9.
At pius Æneas arces quibus altus Apollo
Præsidet, horrendæque procul secreta Sibyllæ,
Antrum immane, petit; magnam cui mentem animumque
Delius inspirat vates, aperitque futura.
Jam subeunt Triviæ lucos, atque aurea tecta.
Dædalus, ——
— — — — —
Id. vi. 17.
Chalcidicâque levis tandem super adstitit arce.
Redditus hic primum terris, tibi, Phœbe, sacravit
Remigium alarum, posuitque immania templa.
Id. vi. 41.
———— vocat alta in templa sacerdos.
Excisum Euboïcæ latus ingens rupis in antrum,
Quo lati ducunt aditus centum, ostia centum:
Unde ruunt totidem voces, responsa Sibyllæ.

Juvenal. Satir. iii. 1—5.
Quamvis digressû veteris confusus amici,
Laudo tamen vacuis quod sedem figere Cumis
Destinet, atque unum civem donare Sibyllæ.
Janua Bajarum est, et gratum litus amœni
Secessûs, ————

Vell. Paterc. Hist. Roman. l. i. 4. Edit. Burman.
Peu de tems après la guerre de Troïe les habitans de Chalcis fondèrent la ville de Cumes. Hippocles et Megasthènes y conduisirent une flotte dont le cours étoit dirigé (dit-on) par une colombe qui les

les précédoit toujours; ou selon d'autres, par des sons d'airain semblables à ceux dont on se sert dans les rits de Cerès, et qu'ils entendoient pendant la nuit. Cumes envoya bientôt une colonie qui fonda Naples. La belle situation de Cumes et sa fidélité aux Romains l'ont fait fleurir, mais le voisinage des Osci lui a fait perdre les mœurs Grecques en bonne partie. La grandeur des murailles montre quelle a dû être l'ancienne splendeur de cette ville.

Selon Eusèbe, Cumes ne fut fondée que 311 ans après la guerre de Troie.

NAPLES. Naples est une colonie des Cuméens. Comme elle s'est distinguée par sa fidélité aux Romains elle a mieux conservé les mœurs Grecques. Son ancienne grandeur se prouve également par l'étendue de ses murailles. Naples, fondée originairement par les Cuméens, fut obligée de recevoir dans la suite une colonie de Campaniens, ce qui a un peu mélangé les mœurs. Celles des Grecs l'emportent cependant de beaucoup. On y voit des confrairies religieuses, des lieux d'exercice pour la jeunesse, des combats gymniques célébrés par l'ordre d'un oracle, auprès du tombeau de Parthenope, une des Sirènes. La beauté du lieu, les bains chauds qui sont très ornés, et les usages Grecs qui y règnent, en font une retraite charmante pour ces Romains que l'age, les infirmités, ou le caractère ont dégoûté du tracas des affaires, et de la capitale. Strab. Geog. l. v. p. 170.

Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis otî. Virg. Georg. l. iv. 564.

Tacit. Ann. xv. 33. Sueton. in Neron. c. 20, 25.

Néron la choisit comme une ville Grecque, pour y faire le premier essai des théâtres publics. Il y chanta à une assemblée très nombreuse, avec tant d'ardeur, qu'un tremblement de terre, qui ébranla le théâtre, put à peine l'interrompre. A son retour des jeux de la Grèce, il suivit tous les usages des vainqueurs. Il fit son entrée dans Naples par une brèche faite exprès, et dans un char de triomphe, attelé de chevaux blancs.

Hist. Civile de Naples par Giannone. v. i p. 20—31.

Elle étoit ville libre et alliée; du tems des Romains, se gouvernant par ses propres loix, et ne devant pour tout tribut que le secours de ses vaisseaux en tems de guerre. Elle refusa même la bourgeoisie de Rome. Enfin sous les empereurs, elle devint colonie. Parmi ses confraïries, les plus connues étoient celles d'Eumelus, d'Hebon, de Castor, et d'Aristée.

MISENUM.

Virg. Æneid. vi. 232.

At pius Æneas ingenti mole sepulchrum
Imponit, suaque arma viro, remumque, tubamque,
Monte sub aërio, qui nunc Misenus ab illo
Dicitur, æternumque tenet per sæcula nomen.

Berg. Grands Chemins, l. iv. c. 49. p. 811.

Auguste fit faire un beau port à Misenum capable de recevoir un grand nombre de vaisseaux; ce fut là qu'il établit la flotte destinée à la garde de la mer Toscane.

Néron ayant ordonné à ses galères de revenir en Campanie, à un jour précis ils partirent de Formies, mais ayant rencontré une tempête furieuse, elles ne purent point doubler le promontoire de Misenum, mais elles échouèrent sur la côte de Cumes.

Cluver. Ital. Antiq. l. iv. p. 1137.

PUTEOLI. Cette ville est appellée Puteoli par les

les Latins, et Dicæarchia par les Grecs. Ce n'est pas que les poëtes Romains ne se servent quelquefois du nom de Dicæarchia, et que les historiens Grecs qui ont vécu sous l'empire Romain, ne la nomment quelquefois Puteoli. Elle fut bâtie par les Samiens la quatrième année de la soixante-quatrième Olympiade, 521 ans avant Jesus Christ.

Elle n'étoit dans le commencement que le port de Cumes, située sur le bord du rivage. Dans la seconde guerre Punique, ses habitans la placèrent là où elle est actuellement dans un terrein rempli de souffre, de volcans, et de sources minérales. Elle est très commerçante; ses ports et ses moles sont construits avec beaucoup d'art. Un sable dont on fait un ciment qui se durcit dans l'eau, leur donne une grande facilité à faire toute sorte d'ouvrages dans la mer. Strab. Geog. l. v. p. 169.

Du tems de Cicéron Puteoli étoit ville libre et autonome. Cicero. in Rul. de Leg. Agrar. Orat. ii. 31.

Néron donna à l'ancienne ville de Puteoli, les droits d'une colonie et son propre nom. Tacit. Ann. xiv. 27.

Les habitans de Puteoli érigèrent à Antonin le pieux, un arc de triomphe, pour avoir réparé le port et les moles de leur ville. Un golfe de trois mille six cens pas Romains de largeur sépare les villes de Puteoli et de Baïes. Ce fut là que Caligula fit construire son fameux pont. Il le composa de navires ronds, accouplés deux à deux, et arrêtés à leurs ancres. Il les couvrit ensuite d'une levée de terre, qu'il fit paver de grands carreaux de pierre. Il passa en triomphe sur ce pont deux jours consécutifs. Le premier jour à cheval portant Berg. Grands Chemins, l. ii. c. 40. p. 300. Idem, l. iv. c. 36, p. 738. Sueton. in Caligul. c. 19.

tant la cuirasse d'Alexandre, et le lendemain dans un char attelé de deux chevaux célèbres, toujours environné d'un grands corps de cavalerie et d'infanterie, qu'il harangua sur le pont, et à qui il fit une distribution d'argent.

Berg. Grands Chemins, l. ii. c. 16. p. 170–175. Tacit. Ann. iv. 58. vi. 26.

Dans le chemin de Puteoli à Naples se trouve la montagne de Pausilipus qui s'étend jusqu'à la mer. On l'a percé à jour pour y faire un passage souterrain où deux voitures peuvent passer de front. Il a environ un mille de longueur, sur douze à quinze pieds de largeur et de hauteur. Il ne reçoit l'air et le jour que par plusieurs soupirails. Strabon attribue ce grand ouvrage à un certain Cocceius, (celui peut-être dont Tacite fait mention,) mais la tradition du pays le donne à Lucullus. Quoiqu'il en soit, le roi Alphonse d'Arragon le répara, et le viceroi Don Pierre de Tolède l'acheva.

Strab. Geog. l. v. p. 168—170.

Bajæ. Le luxe et la santé attirèrent les Romains à Baïes, dont la situation étoit charmante, et les eaux minérales très salutaires. Des maisons de campagne couvroient tous ses environs. Les bains sont nombreux et magnifiques, et l'on a construit autour d'eux une ville nouvelle aussi grande que Puteoli.

Horat. Carm. l. ii. 18.

Tu secanda marmora
Locas sub ipsum funus, ac sepulchri
Immemor struis domos;
Marisque Baiis obstrepentis urges
Summovere litora,
Parum locuples continente ripâ.

Juv. Sat. xi. 49.

Qui vertêre solum Bajas et ad Ostia currunt.

Lucrinus et Avernus Lacus.

Virg. Geog. l. ii. 161—165.

An memorem portus Lucrinoque addita claustra,

Atque

Atque indignatum magnis stridoribus æquor:
Julia quà ponto longe mugit unda refuso,
Tyrrhenusque fretis immittitur æstus Avernis?

Ce fut Agrippa qui fit tous ces ouvrages. Voici l'idée qu'on peut s'en faire en combinant les récits de Strabon et de Servius. 1. Le lac Lucrin étoit proprement un golfe, long et étroit; mais comme l'idée d'en faire un port s'étoit présentée aux anciens habitans du canton, Agrippa trouva une levée de terre qui traversoit son embouchure, et qui étoit assez large pour porter un chariot; il la fit rétablir dans toute sa longueur qui étoit d'un mille; y laissant une ouverture (apparemment au moyen d'un pont-levis) pour les vaisseaux. Ce port n'a jamais cependant pu servir que pour les plus petits vaisseaux, mais la pêche des huitres y est très considérable. 2. Il fit couper une communication entre le lac Lucrin, et celui d'Averne qui n'en étoit séparé que par une petite langue, et fit entrer la mer dans ce dernier, qui étoit situé plus dans l'intérieur des terres. Agrippa en fit un port très magnifique et très commode pour la réception des vaisseaux. 3. Le lac Averne étoit dans un emplacement singulier. Des montagnes escarpées, couvertes de forêts anciennes et sombres l'environnoient de toutes parts, et ses eaux étoient très profondes même tout près des bords. Il étoit devenu le théâtre des fables. C'étoit le lac infernal d'Homère; on voyoit tout auprès la fontaine de Styx; jamais oiseau n'avoit pu traverser l'Averne sans y tomber mort. Ses rivages étoient remplies des habitations des Cimmeriens; c'étoient des mortels

Strab. Geog. l. v. p. 168—169. Serv. ad loc. Virgil.

(dirai-je ou des ombres) qui demeuroient dans des maisons souterraines où ils ne voyoient jamais le soleil. Agrippa fit couper ces bois, les environs du lac se défrichèrent et se peuplèrent bientôt, et toutes ces fables disparurent.

Strabon. Idem. l. v. p. 171.

PROCHYTA ET PITHECUSÆ. Ces îles (le sépulchre fabuleux de Typhon) paroissent assises sur des feux souterrains, qui percent très souvent par les volcans et les tremblemens de terre, et toujours par les eaux chaudes. Un tremblement de terre détacha Prochyta des autres îles.

Idem. l. v. p. 172.

CAPREÆ. Il y avoit auparavant deux bourgs. Du tems de Strabon il n'en restoit qu'un seul. Auguste rendit les îles Pitecuses aux Napolitains en échange pour celle-ci, qu'il s'appropria, et où il fit beaucoup de bâtimens.

Tacit. Ann. iv. 67. Sueton. in Tiber. c. 41—43—72.

Tibère goûta beaucoup cette île; la beauté de la vue, (de cette côte de Campanie si belle avant l'éruption du mont Vésuve,) la douceur du climat, le promontoire de Surrentinum dont elle n'étoit éloignée que de trois milles; tout en faisoit une retraite délicieuse: pendant qu'une mer orageuse, des rochers qui l'entouroient et qu'on ne pouvoit gravir que par un seul endroit, la rendoient une solitude digne du caractère sauvage et soupçonneux de ce tyran. Il y bâtit douze maisons de campagne pour les différentes saisons; toutes dignes de la magnificence et de la débauche du maître. Les bois étoient remplis de lieux de prostitution, et des satyres et des nymphes ne les laissoient point oisifs. Tibère se fixa à Caprées A. U. C. 780, et dans

dans dix ans, jusqu'à sa mort, il n'en sortit que deux fois.

SECT. IX.

LUCANIA ET BRUTTIUM.

LUCANIA. Le sang unissoit les Lucaniens et les Bruttiens avant que les Romains en formassent une province. L'un et l'autre peuple sortoient des Samnites, dont les colonies successives se poussoient peu à peu jusqu'à l'extrémité de l'Italie. On ignore l'époque où les Lucaniens se détachèrent du corps des Samnites; mais on sait que vers l'an 356 avant J. C. une grande multitude de bergers Lucaniens se jettèrent sur les débris de la monarchie de Syracuse et prirent la forme d'une nation et le nom de Bruttiens. Quelques uns ont cru que c'étoit un sobriquet injurieux d'esclaves fugitifs que leurs voisins leur donnoient. Cette région étoit la seule qui s'étendit aux deux mers, jusqu'au Sflarus sur la mer Toscane qui la séparoit de la Campanie, et jusqu'au Bradanus sur le golfe de Tarente qui la divisoit de l'Apulie. Ces deux nations demeurèrent toujours fidèles à leurs ayeux Samnites et souffrirent avec eux. Des revers perpétuels les avoient tellement abattus que du tems de Strabon ils vivoient épars dans quelques bourgades obscures et foibles, ayant perdu leurs usages, leur langue, et tout ce qui peut distinguer un corps politique. On ne peut suivre une autre méthode, en parlant de cette province, que celle-ci, 1. La Lucanie propre, et 2. Le Bruttium.

V. l'Italia Antiqua de Delisle. Cluv. l. iv. c. 14, et Strab. Geog. vi. p. 175.

LUCANIA.

Cluvier. Ital. Antiq. l. iv. c. 14.

LUCANIA PROPRIA. Les bornes de la Lucanie sont faciles à marquer. Du côté des terres c'étoient celles de la région. Le Laus sur la mer Toscane et le Crathis sur le golfe de Tarente la séparoient du Bruttium. L'Apennin la coupoit du nord au midi, et formoit ainsi deux parties, dont celle du golfe de Tarente étoit une grande et belle plaine arrosée de vingt rivières. J'y trouve, 1. Sybaris, ou Thurium; 2. Zagarina; 3. Heraclea entre le Siris et l'Aciris; 4. Metapontum; 5. Grumentum; et 6. Acalandra. L'autre côté de l'Apennin n'offroit qu'un pays plus étroit et en général sablonneux et peu fertile. J'y vois, 1. Pæstum ou Posidonium; 2. Elæa ou Velia; 3. Pyxus ou Buxentum. Je ne parle pas de quelques bourgades dont nous ne connoissons que les noms.

V. Cluvier. Italia Antiq. l. iv. c. 14. p. 1263—1271. Strab. Geog. vi. p. 182.

SYBARIS. Cette ville Grecque, située entre les deux rivières Sybaris et Crathis, et qui s'étendoit de l'une à l'autre dans un espace de cinquante stades, devint puissante bientôt. Elle avoit rangé sous ses loix quatre nations barbares; vingt-cinq villes lui obéissoient. Elle mettoit sur pied trois cens milles hommes. Il y a surement de l'hyperbole; quand ce nombre seroit celui de tous ses citoyens et sujets en age viril, il nous donneroit encore pour cet état près de 900,000 ames. On peut s'en contenter. Son luxe égaloit sa puissance. Ses festins se préparoient une année à l'avance, et lorsque les citoyens voyageoient ils effaçoient la magnificence des plus grands rois. Les Crotoniates détruisirent Sybaris et sa puissance 510 ans avant

avant J. C. Ses malheureux citoyens, dispersés par toute la Grèce, engagèrent les Athéniens à rétablir leur ville l'an 452. Thessalus, à la tête d'une colonie nombreuse, la rebâtit avec beaucoup de régularité, ayant tiré au cordeau trois grandes rues, coupées par quatre autres. Bientôt la discorde se mit dans l'état à l'occasion du partage des terres. Les nouveaux citoyens exterminèrent les anciens, et demeurèrent maîtres de la ville sous le nom de *Thurium*. Elle fleurit pendant quelque tems. Rivale malheureuse de Tarente, elle se mit sous la protection des Romains qui lui envoyèrent une colonie. Elle prit alors le nom de *Copiæ*, mais elle ne regagna plus son ancienne splendeur.

LAGARIA, colonie des Phocéens; son vin étoit doux, et très-estimé par les médecins. Strab. Geog. l. vi. p. 182. Plin. Hist. Nat. xiv. 6.

HERACLEA, colonie des Phocéens. On y montroit un *Palladium*, relique fameuse qu'on se vantoit aussi de posséder à Rome, à Lavinium, et dans plusieurs autres endroits. Strab. Geog. l. vi. p. 182.

METAPONTUM. La tradition veut qu'un capitaine Pylien, séparé par une tempête de Nestor son chef dans leur retour de Troie, ait fondé Metapontum; mais l'histoire en fait une colonie des Achéens que les Lacédémoniens avoient chassé de leur pays: aussi furent-ils toujours les ennemis implacables de ceux de Tarente. Strab. Geog. l. vi. p. 183. Vell. Paterc. l. i. c. 1.

La vigne est quelquefois très grande; il y en avoit des colonnes dans le temple de Junon à Metapontum. Plin. Hist. Natur. xiv. 1.

PÆSTUM. Cette ville, nommée par les Grecs *Posido-* Strab. Geog. l. v. p. 173.

Posidonium, et qui a donné son nom au golfe où elle est située, est une colonie Dorienne, qui a passé successivement aux Sybarites, aux Lucaniens, et aux Romains. Elle est située auprès du Silarus.

Cluvier, Ital. Antiq. l. iv. c. 14. p. 1255.

On voit auprès de Pæstum, un étang salé, d'où sort une rivière de la même qualité, qui, après un cours de deux milles, se perd dans les marais, et rend le climat de Pæstum assez mal sain. Ce fut auprès de cet étang, *Stagnum Salsum*, que Crassus remporta un avantage sur les gladiateurs.

Sil. Italic. viii. 486.

——————— quem Picentia Pæsto
Misit, ———————

Virg. Georg. iv. 118.

Forsitan et pingues hortos quæ cura colendi
Ornaret, canerem, biferique rosaria *Pæsti*.

Vell. Paterc. i. 14.

Les Romains envoyèrent une colonie à Pæstum A. U. C. 480.

Strab. Geog. l. v. p. 173.

Fluvius Silarus. Le Silarus, qui reçoit le Tanagrus, a la propriété de changer en pierre le bois qu'on y jette sans lui faire perdre sa couleur ni sa figure.

Virg. Georg. iii. 146.

Est lucos Silari circa, ilicibusque virentem
Plurimus Alburnum volitans, cui nomen Asilo
Romanum est œstron Graii vertere vocantes:
Asper, acerbà sonans: quo tota exterrita sylvis
Diffugiunt armenta, furit mugitibus æther,
Concussus, sylvæque, et sicci ripa Tanagri.

Sil. Italic. viii. 582.

Nunc Silarus quos nutrit aquis, quo gurgite tradunt
Duritiem lapidum mersis inolescere ramis.

Strab. Geog. l. vi. p. 174.

Velia. Cette ville, appellée par les Grecs *Elæa*, est une colonie des Phocéens. Ce peuple s'y retira après

après la prise de sa ville par les Perses. Un territoire borné et stérile l'obligea de s'attacher à la mer. Une marine puissante et de sages loix le mirent bientôt en état de se défendre avec avantage contre les Lucaniens et le peuple de Pæstum quoiqu'ils lui fussent très supérieurs en forces.

PRO. PALINURUS.

—— tua finitimi longe lateque per urbes
Prodigiis acti cœlestibus ossa piabunt,
Et statuent tumulum, et tumulo sollemnia mittent:
Æternumque locus Palinuri nomen habebit.
His dictis curæ emotæ, pulsusque parumper
Corde dolor tristi: gaudet cognomine terra.

Virg. Æneid. vi. 378.

BUXENTUM. Buxentum, ou Pyxus, est à la fois le nom du promontoire, de la rivière, et de la ville. Ceux de Messana y envoyèrent une colonie, qui se dispersa bientôt. Les Romains y en établirent une l'an de Rome 558.

Strab. Geog. l. vi. p. 174. Vel. Paterc. l. i. c. 15.

—————— quæ *Buxentia* pubes
Aptabat dextris, irrasæ robora clavæ.

Sil. Italic. viii. 585.

———————— seu sunt *Buxentia* cordi
Rura magis, centum Cereri fruticantia culmis.

Idem. ix. 204.

Comme Buxentum étoit un pays stérile, Cluvier a conjecturé qu'il faut lire *Byzacia*, la partie la plus fertile de l'Afrique. L'idée est ingénieuse; et depuis Cluvier, *Byzacia*, appuyé de l'autorité d'un MS. est entré dans le texte de Silius Italicus. Il me paroît cependant qu'Hannibal ne peut guères offrir à ses soldats que le choix des campagnes Italiques, le prix de leur victoire; selon l'usage ancien

Cluvier. Ital. Antiq. l. iv. c. 14. p. 1261. Silius Italicus publié par Drakenborch à Utrecht,

cien d'envoyer des colonies sur les terres dont on dépouilloit des peuples vaincus.

Cluvier. Ital. Antiq. l. iv. c.° 15. Strab. Geog. l. vi.

II. BRUTTIUM. Comme il n'étoit point soudi-visé par la politique il faut suivre la méthode que nous fournit la nature. Sur la côte Toscane je trouve, 1. Cerillæ; 2. Clampetia; 3. Terina; 4. Tempsa; 5. Lamelia; 6. Vibo Valentia; 7. Medama; 8. Taurianum; 9. Scyllæum, avec son promontoire, le promontoire Cænis, la colonne de Rhegium; 10. Rhegium, et le promontoire Leucopetra, la pointe la plus méridionale de l'Italie. Du promontoire Leucopetra à celui d'Hercule, la côte suit la direction de l'occident à l'orient. Après avoir tourné celui-ci, on se porte au nord. J'y vois le promontoire Zephyrium, 1. Locri, la Sagra; 2. Caulonia, le promontoire Cocinthum; 3. Scyllaceum; 4. Le Camp d'Hannibal; 5. Petilia, les trois promontoires Iapygiens et l'entrée du golfe de Tarente; le temple de Junon Lacinienne; 6. Croton, le Næthus; 7. Crimisa, avec sa rivière et son promontoire; 8. Ruscianum, et un peu plus loin, le Crathis. Presque toutes ces villes étoient des colonies Grecques qui s'étoient emparées des côtes en laissant aux barbares l'intérieur du pays. Celui-ci étoit sauvage et mal peuplé, couvert de montagnes qui étoient une suite de l'Apennin, et d'une forêt immense nommée *Sila* qui fournissoit de la poix excellente. J'y vois, 1. Pandosia; 2. Consentia; 3. Volcentum; et 4. Mamertum.

CERILLÆ.

Sil. Italic. viii. 581.

——— Et exhaustæ mox Pæno Marte, *Cerillæ*.

TEMPSA.

TEMPSA. Cette ville, nommée anciennement Temesa, étoit fameuse du tems d'Homère pour ses mines de cuivre dont Strabon a vu les traces. Les marchands y venoient de la Grèce.

Εἰς Τεμεσην μετα χαλκον ——————

On observoit à Tempsa un usage assez commun parmi les Payens, d'offrir tous les ans une jeune fille pour appaiser un génie irrité qui devoit être Ulysse. Un jeune Grec eut la hardiesse de se battre avec le génie, qui s'enfuit et qui se jetta à la mer. La superstition finit, mais la fable continua toujours de faire partie du symbole des Tempsains. Pausanias y vit un ancien tableau où cette aventure étoit représentée. Homer. Odyss. i, v. 184.

VIBO VALENTIA. Cette ville, nommée par les Grecs Hipponium, étoit une colonie des Locriens. Les Bruttiens l'enlevèrent à ce peuple, et les Romains y envoyèrent, A. U. C. 509, une colonie qui devint très florissante. Agathocle, Roi de Syracuse, s'étant rendu maître de la ville, y construisit un port. La ville est située au milieu de riches prairies ornées de fleurs de toutes les espèces. La tradition se saisit de cette circonstance pour y transporter la scène de l'enlèvement de Proserpine. Strab. Geog. l. vi. p. 176. Vell. Paterc. l. i. c. 14.

RHEGIUM. Cette ville fut fondée par ceux de Chalcis. Une colonie de Messéniens échappée à la fureur des Lacédémoniens vint s'y établir et acquit bientôt l'autorité souveraine. Elle se distingua bientôt par sa puissance, ses colonies, et par les grands hommes qu'elle a produits. Denys l'ancien V. Cluvier. Ital. Antiq. l. iv. c. 15. p. 1296. Strabon. Geog. l. vi. p. 178.

l'ancien la prit et la détruisit de fond en comble; mais son fils la rétablit en partie, et lui donna le nom de *Phœbea* qu'elle ne conserva pas. Elle souffrit beaucoup par la trahison de sa garnison Campanienne qui égorgea tous les anciens habitans, et par un tremblement de terre. Peu avant la guerre sociale Rhegium étoit du nombre de ces dix-huit villes malheureuses que la beauté de leurs édifices, et la richesse de leurs terres avoient fait choisir aux Triumvirs pour assouvir la cupidité de leurs vétérans. Cependant César accorda sa grace à Rhegium; mais voyant que la ville étoit dépeuplée il y envoya une colonie de ses troupes de la marine, et lui donna le nom de *Julium Rhegium*. Sa situation avantageuse l'a soutenu dans toutes les révolutions. C'est le lien de l'Italie et de la Sicile, dont il n'est séparé que par un détroit de douze milles de longueur, et dont la largeur à la Colonne Rhegine n'est que d'un mille et demi.

Appian. de Bell. Civil. l. iv. p. 590. 638. Edit. Hen. Stephan.

Plin. Hist. Nat. iii. 8.

Virgil. Æneid. iii. 414.

> Hæc loca, vi quondam et vastâ convulsa ruinâ
> (Tantum ævi longinqua valet mutare vetustas)
> Dissiluisse ferunt; quùm protinus utraque tellus
> Una foret, venit medio vi pontus, et undis
> Hesperium Siculo latus abscidit; arvaque et urbes
> Litore diductas angusto interluit æstû.

Strabon. Geog. vi. p. 178. Plin. Hist. Nat. iii. 8.

Il paroît que Virgile n'a fait que suivre une ancienne tradition adoptée par Eschyle, Strabon et Pline le Naturaliste.

Cluvier. Ital. Antiq. l. iv. c. 15. p. 1301. Strab. Geog. l. vi. p. 179.

LOCRI EPIZEPHYRII. C'est la troisième tribu des Locriens. Les auteurs ne sont pas d'accord de laquelle des deux autres elle est sortie, des Ozolæ auprès de l'Etolie ou des Epicnemedii auprès de l'île

l'île d'Eubée, mais on convient que cette migration s'est faite Olymp. xxiii. 2. avant J. C. 683. Locri, favorite de la nature, ne ressentoit jamais des horreurs de la peste, mais elle jouissoit d'un bonheur encore plus grand dans les sages loix que Zaleucus lui donna; loix formées sur l'étude réfléchie de celles de la Crète, de Sparte, et de l'Aréopage; loix dont la clarté et la simplicité surpassoient de beaucoup les raffinemens ingénieux de celles de Thurium. Dans la bataille de la Sagra Locri avoit 100,000 combattans; en prenant ce nombre pour celui des citoyens en age viril la colonie entière étoit composée d'environ 300,000 ames. Denys, Roi de Syracuse et maître de Locri, le traita avec une cruauté et une insolence que ce peuple ne rendit que trop bien à la famille innocente et infortunée de ce prince. Les Locriens étoient les bons amis des Rhégiens, ils passoient librement sur les terres les uns des autres, mais leurs cigales plus réservées ne traversoient jamais la rivière qui faisoit la borne. De ces cigales il n'y avoit que celles de Rhegium qui chantassent. L'aridité d'un terrein sans ombre quelconque leur donnoit ce talent.

——————— cuncta malis habitantur mœnia Græcis. Virgil. Æneid, iii. 398.
Hîc et *Narycii* posuerunt mœnia *Locri*.

Scyllaceum. C'est à Scyllaceum, colonie des Athéniens, que l'Italie est la plus étroite. La traversée d'une mer à l'autre n'est que de vingt milles. Denys de Syracuse s'étoit proposé d'y construire une muraille pour séparer ses sujets

de l'Isthme du commerce et des incursions des Lucaniens. Mais il ne put exécuter ce dessein.

Cluvier. Ital. Antiq. l. iv. c. 15. p. 1310. Strab. Geog. l. vi. p. 262. T. Liv. xxiv. 2. 3.

CROTON. Cette ville, éloignée de Thurium de deux cens stades, étoit colonie des Achéens, fondée dans le même tems que Syracuse. Elle se distinguoit par la bonté de l'air et la bravoure de ses citoyens qui s'adonnèrent avec tant de succès à la gymnastique que sept Crotoniates remportèrent une fois les sept prix des jeux Olympiques. Milon, leur fameux athlète, commandoit en même tems l'armée qui remporta cette victoire signalée sur les Sybarites. Mais à la journée de la Sagra, Crotone succomba à son tour sous les armes des Locriens et des Rhégiens. Ce combat, où il est question de 130,000 Crotoniates, me fait juger que la république avoit environ 400,000 citoyens. Depuis ce moment Crotone n'éprouva que des revers. Denys s'en rendit maître, et cette ville, dont les murs avoient douze milles de circonférence, étoit à peine à moitié habitée du tems d'Hannibal.

Tit. Liv. xxiv. 3.

JUNONIS LACINIÆ TEMPLUM. A six milles de Crotone, on voyoit ce temple respecté de toutes les nations voisines. Il étoit au milieu d'un grand bois sacré qui renfermoit des pâturages fertiles où paissoient les troupeaux de la déese sans craindre ni les hommes ni les animaux féroces. Le soir chaque espèce se séparoit d'elle-même des autres pour regagner tranquillement son écurie. Les troupeaux ne contribuoient pas moins aux richesses du temple que les offrandes mêmes. Les prêtres avoient employé ce revenu à faire faire une colonne d'or massif. Hannibal n'osa jamais piller ce temple.

Mais

Mais le Censeur Fulvius Flaccus fit enlever la moitié des tuiles, qui étoient de marbre, pour couvrir son temple de la fortune des Chevaliers. Sa mort subite fut attribuée à la vengeance de Junon et le Sénat fit remporter les tuiles. La légende porte qu'un autel placé devant le temple ne voyoit jamais ses cendres ébranlées le moins du monde par les vents. Plin. Hist. Nat. ii. 107.

PANDOSIA. Cette ancienne ville des Oenotriens et ensuite des Bruttiens étoit placée sur trois collines. L'Acheron couloit sous ses murs. Ce fut là que périt Alexandre, Roi d'Epire. Elle étoit sur la frontière du Bruttium et de la Lucanie. Strab.Geog. vi. p. 176.

CONSENTIA. Elle étoit le chef lieu des Bruttiens. Idem. vi. p. 176.

PETILIA. Fondée par Philoctète, elle demeura fidèle aux Romains, pour qui elle soutint un siège opiniâtre contre Hannibal. Je ne conçois pas comment cette ville Grecque au fond du Bruttium pouvoit être du tems de Strabon la capitale des Lucaniens; elle étoit alors assez considérable. Strab.Geog. vi. p. 175. Tit. Liv. xxiii. 30.

——————— Hîc illa ducis Melibæi
Parva Philoctetæ, subnixa Petilia muro. Virgil. Æneid. Liii. 401.

MAGNA GRÆCIA. Lorsque les Grecs traversèrent la mer Ionienne pour chercher de nouvelles terres, frappés de l'immensité de ce continent dont ils ignoroient les bornes, ils lui donnèrent le nom de la Grande Grèce. Dans les premiers tems on donnoit hardiment ce nom générique à tous les pays à l'occident de la Grèce où la nation avoit des colonies, la Sicile, l'Italie, la Gaule, et l'Espagne. Semblables aux Européens en Amérique ils ne V. Cluvier. Ital. Antiq. l. iv. c. 16. Strab.Geog. l. v. et vi.

comptoient les barbares pour rien; ils croyoient qu'un établissement sur les côtes leur donnoit des droits sur un pays immense peuplé de cent nations dont ils connoissoient à peine les noms. Dans un sens plus précis ces colonies mêmes étoient la Grande Grèce; mais dispersées sur une grande étendue de côte dont elles n'occupoient que des portions détachées, on ne peut en fixer les bornes qu'en en faisant le dénombrement. Depuis Cumes cependant jusqu'à Tarentum, toute la côte (aussi bien que celles de la Sicile) étoit couverte de colonies Grecques dont les territoires se touchoient. Cette circonstance détermina enfin le nom de la *Grande Grèce* à ces pays exclusivement. Les malheurs de la nation, plusieurs villes détruites, et d'autres qui devinrent barbares, resserrèrent encore la Grande Grèce, qui ne s'étendoit plus que de Tarentum au promontoire Leucopetra; c'est à dire dans le canton qu'on appelloit le front de l'Italie. Dans cette description de la Lucanie aussi bien que dans les autres régions, j'ai marqué la plûpart des colonies Grecques. Du tems de Strabon, Tarentum, Rhegium, et Naples étoient les seules qui conservoient encore les mœurs Grecques. Quant à l'époque de ces migrations il y a du fabuleux et de l'historique. C'est dans la première classe que je mets les Oenotriens, les Arcadiens, Evandre, Philoctète, Epée, Diomède, et tant d'autres chevaliers errans qui se sont établis en Italie avant la première Olympiade. Pesons mes deux raisons. 1. J'ose assurer que du tems d'Homère la côte occidentale de l'Italie n'avoit point reçu de colonies Grecques;

Grecques; et par conséquent Cumes est beaucoup moins ancienne qu'on ne l'a dit. Ce n'est pas dans un pays rempli de Grecs qui soutenoient des relations les plus étroites avec leur pays, que ce pöete auroit placé des géans, des enchantemens, et le sejour même des morts, prodiges qui ne conviennent qu'à un monde nouveau à peine découvert et qu'on ne connoissoit encore que par les hyperboles mal interprétées des voyageurs Phéniciens. 2. Il y a peu de villes de la Grande Grèce qui n'ayent une double origine. L'une qui remonte aux dieux et aux héros de la mythologie; l'autre plus historique et plus récente. Peut-on balancer? Qui ne supposera pas avec raison que les fondateurs réels ont voulu se donner des ayeux imaginaires pour relever l'antiquité et la noblesse de la colonie? Il me paroît que les migrations commencèrent un peu après la première Olympiade, et qu'elles durèrent environ 300 ans. On voit (surtout par Strabon) que leurs discordes civiles et les courses des barbares les livrèrent enfin à la tyrannie des Syracusains, et que les guerres des Samnites, de Pyrrhus, et d'Hannibal les ruinèrent si totalement, que la Grande Grèce paroissoit détruite du tems de Cicéron.

Cicero. in Lælio.

Nec tibi sit mirum Græco rem nomine dici,
Italia nam tellus, *Græcia major* erat.

Ovid. Fastor. l. iv. p. 567.

Venerat Evander plenâ cum classe suorum,
Venerat Alcides; Graius uterque genus.
Hospes Aventinis armenta pavit in herbis
Claviger; et tanto est Albula pota Deo.
Dux quoque *Narycius;* testes Læstrigones exstant,
Et quod adhuc Circes nomina litus habet,

Et jam Telegoni, jam mœnia *Tiburis udi*
Stabant; Argolicæ quæ posuere manus.
Venerat Atridæ fatis agitatus Halesus;
A quo se dictam terra Falisca putat;
Adjice Trojanæ suasorem Antenora pacis,
Et generum Oeniden, Apule Daune, tuum.
Serus ab Iliacis et post Antenora flammis
Abstulit Æneas in loca nostra Deos.

Horat. Epist. i. 2.

——————— Quidve Calabris
Saltibus adjecti Lucani ——

Sect. X.

CALABRIA ET APULIA.

Apulia. Cette région, qui comprenoit une des cornes de l'Italie, étoit bornée par la Lucanie, la Campanie, et le Samnium. Sur la mer Adriatique elle s'étendoit jusqu'au Frento, et sur le golfe de Tarente jusqu'à Metapontum. Le mont Vultur et le Bradanus la séparoient de la Lucanie, et le fleuve Sabbatus du Samnium et de la Campanie. On peut la partager en trois provinces, 1. Le pays des Hirpini; 2. L'Apulie propre; et 3. La Calabre. La Daunie paroît n'être que la seconde des provinces. L'Iapygie n'étoit qu'un nom générique et un peu vague que les Grecs donnoient à toute cette côte. On voit confusément que la Messapie et les Salentini n'étoient que l'extrémité de la corne, et que les Peucetii ou Pædiculi formoient une cité ancienne, d'origine Illyrienne, qui étoit placée dans les environs de Tarentum.

V. la Carte de Deslisle, et Cluvier. Ital. Antiq. l. iv. c. 10.

I. Hirpini. Je suis surpris que les Romains ayent enlevé ce peuple aux Samnites pour le donner

Cluvier Ital. Antiq. l. iv. c. 8.

ner aux Apuli. Il étoit d'origine Samnite, et sa liaison avec cette nation étoit si étroite que les historiens de la guerre Samnite les ont presque toujours confondus. Cette cité s'étendoit des deux côtés de l'Apennin depuis le Sabbatus jusqu'à l'Aufidus. Je trouve en-deça des montagnes, 1. Equus Tuticus; 2. Callifæ, colonie; 3. Æculanum; 4. Romula; 5. Taurasium; 6. Avillinum, colonie. Au-delà des montagnes, 1. Aquilonia; 2. Herdonia; 3. Rufæ, ou Rufræ, ou Rufrum; 4. Compsa.

TAURASIUM. On voyoit une nation Ligurienne dans les environs de Taurasium. Les Romains, ennuyés des courses des Apuani, prirent la résolution de les transporter dans un pays fort éloigné du leur. Les Consuls Bæbius et Cornelius, les ayant poussé dans les montagnes, les obligèrent de se rendre au nombre de douze milles hommes. Cette petite armée fournit, avec les femmes et les enfans, quarante mille ames, que le sénat fit passer dans le pays des Hirpini, où on leur distribua des terres avec un présent de 150,000 sesterces (dix mille écus) pour les y établir. Du tems de Pline ils conservoient encore les noms de Corneliani et de Bæbiani. Peu de tems après, le Préteur Fulvius y conduisit par mer encore sept mille hommes. Cette migration se fit A. U. C. 573. T. Liv. xl. 38.

AMSANCTI LACUS. Ce lac rendoit des exhalaisons très dangereuses pour ceux qui s'en approchoient. On avoit mêlé beaucoup de fables à la description de ce phénomène. Pline lui-même n'en est point exempt. Il n'étoit pas loin de Taurasium. Plin. Hist. Natur. ii. 93.

Virg. Æn. vii. 563.

Est locus Italiæ in medio, sub montibus altis,
Nobilis, et famâ multis veneratus in oris,
Amsancti valles; densis hunc frondibus atrum
Urget utrinque latus nemoris; medioque fragosus
Dat sonitum saxis et torto vertice torrens.
Hìc specus horrendum sævi spiracula Ditis
Monstratur; ruptoque ingens Acheronte vorago
Pestiferas aperit fauces. ———

II. APULIA PROPRIA. Cette province, qui ne paroît pas avoir jamais formé un corps politique et national, étoit la plus grande des trois. La mer, le Frento, les Hirpini, le Bradanus, et une ligne de Tarentum à Brundisium en-deça de ces villes,— voilà ses bornes. Dans la Daunie propre, ou le pays entre le Frento et l'Aufide, je trouve, 1. Apenesta au pied du mont Garganus; 2. Uria; 3. Sipus ou Sipontum; 4. Salepia avec la *Palus Salapina;* ces quatre villes étoient sur les bords de la mer; 5. Teanum Apulum sur le Frento; 6. Gerion ou Gerunium; 7. Luceria; et 8. Arpi, Argos Hippium, ou Argyrippa. Dans la portion de l'Apulie qui est entre l'Aufide et le mont Vultur, portion plus longue, mais plus étroite que la première, je trouve, 1. Venusia; 2. Canusium; 3. Cannæ; 4. Barium; et 5. Gnatiæ. Dans le petit canton entre le Vultur et le Bradanus, je ne vois que, 1. Bantia; 2. Forentum; 3. Acherontia; et 4. Genusium.

Cicero. de Leg. Agrar. in Rull. Orat. ii. 27.

SIPUS ET SALAPIA. Quand Cicéron veut donner une idée des endroits les moins désirables de l'Italie, il choisit le territoire aride de Sipus, et les marais pestiférés de Salapia.

Strab. Geog. vi. p. 198.

ARPI. On voit que les colonies Grecques en Italie ont agi comme les Européens dans le nouveau

nouveau monde, et qu'ils ont saisi avidement les vraisemblances les moins décisives pour y trouver des traces de leurs ancêtres. C'est ainsi que Diomède doit avoir régné sur les bords de l'Adriatique. On y voit les *insulæ Diomedeæ*, et les présens que ce héros offrit à Minerve dans son temple à Lucerie. Mais ces traditions sont aussi contradictoires qu'elles sont fabuleuses. Le judicieux Strabon a su remarquer qu'on racontoit les aventures de Diomède de quatre façons essentiellement différentes.

Et Venulus, dicto parens, sic farier infit: Virg. Æn. xi.
Vidimus, O cives, Diomeden Argivaque castra;
Atque iter emensi casus superavimus omnes,
Contigimusque manum quâ concidit Ilia tellus.
Ille urbem *Argyripam*, patriæ cognomine gentis,
Victor *Gargani* condebat *Japygis* agris.

Non seulement Arpi, mais encore Beneventum, et Equus Tuticus reconnoissoient Diomède pour leur fondateur.

MONS GARGANUS, &c.

Nutantique ruens prostravit vertice silvas Sil. Ital. viii. 630.
Garganus; fundoque imo mugivit anhelans
Aufidus; et magno late distantia ponto
Terruerunt pavidos accensâ ceraunià nautas.
Quæsivit Calaber, subductâ luce repente
Immensis tenebris, et terram et litora *Sipûs*.

CANUSIUM. Cette ville, fameuse par la journée de Cannes qui arriva dans son voisinage, étoit située au milieu des plaines de Diomède toujours couvertes de troupeaux nombreux, dont la laine courte, et d'une couleur foncée, servoit à faire des manteaux, et alloit de pair d'avec celle de Tarentum V. Cluvier. Ital. Antiqua, l. iv. c. 12. Strab. Geog. vi. p. 199. Plin. Hist. Nat. c. 8. p 48.

Tarentum la plus estimée de l'Italie. Ce canton, aussi bien que le reste de l'Apulie, avoit été très florissant; mais la guerre d'Hannibal, et celles qui la suivirent, le réduisirent dans l'état de désolation où Strabon le voyoit. Peut-être que Canusium se rétablit un peu sous Adrien après qu'Hérode eut guéri le vice radical de sa situation en y faisant conduire de l'eau.

Hor. Serm. i. 10. ——— Canusini more bilinguis.

Strab. Geog. v. p. 172. VENUSIA. Venusia étoit considérable du tems de Tibère. C'est à tort que Strabon l'a placé dans le Samnium.

Vell. Pater. i. 14. Les Romains y envoyèrent une colonie A. U. C. 460, pendant le plus fort de la guerre Samnite.

VENUSIA.

Hor. Serm. ii. 1. ——— Sequor hunc, Lucanus an Apulus anceps:
Nam *Venusinus* arat finem sub utrumque *colonus*,
Missus ad hoc, pulsis (vetus ut est fama) Sabellis,
Quò ne per vacuum Romano incurreret hostis;
Sive quod Apula gens, sive quod Lucania bellum
Incuteret violenta ———

GNATIÆ, SEU EGNATIA.

Idem, i. 5. ——— Dehinc Gnatia, lymphis
Iratis extracta, dedit risusque jocosque,
Dum flammâ sine thura liquescere limine sacro
Persuadere cupit: credat Judæus Apella,
Non ego ———

Plin. Hist. Nat. ii. 107. Pline assure qu'à Egnatia le bois placé sur une certaine pierre sacrée s'allumoit de lui-même.

Strab. Geog. l. vi. p. 194. Cluvier. Ital. Antiq. l. iv. c. 13. III. CALABRIA. Cette corne de l'Italie étoit un pays excellent. Il manquoit d'eaux, mais le sol étoit fort et riche, et ses bois et ses pâturages étoient d'un grand rapport. Il étoit très peuplé anciennement; on

on y comptoit treize villes; mais du tems de Strabon, on n'y voyoit plus que celles de Tarentum et de Brundisium. Voici les noms des endroits principaux de la province: 1. Tarentum; 2. Callipolis, le promontoire Japygien ou Salentin; 3. Leuca: 4. Castrum Minervæ; 5. Hydrus, ou Hydruntum; 6. Lupia; 7. Valetium; 8. Brundisium: c'étoient les villes maritimes. Dans l'intérieur des terres j'apperçois, 9. Veretum; 10. Uxentum; 11. Neretum; 12. Manduria; 13. Rhudia, la patrie d'Ennius. Je vois que l'extrémité de la corne étoit connue sous le nom de pays des Salentini, colonie Crétoise; mais je ne découvre aucun vestige de Salente, ville d'Idoménée, ou plutôt de Fenelon.

Pecusve Calabris ante sidus fervidum
Lucana mutuet pascuis. Hor. Carm. Epod. i.

Les bergers Calabrois menoient leurs troupeaux paître dans la Lucanie au mois de Juillet pour éviter les chaleurs de la canicule. Ils les ramenoient en Calabre avant les froids de l'hiver. Vet. Com. ad Locum.

TARENTUM. Les Lacédémoniens fondèrent Tarentum. On sait que pendant le siège d'Ithome, ils renvoyèrent leurs jeunes gens à Sparte et leur abandonnèrent leurs femmes pour conserver la nation sans violer leur serment. N'auroit-il pas eté plus naturel de faire venir leurs femmes au camp d'Ithome? Et ces vingt ans perdus pour la génération! je conçois à peine qu'un peuple ait pu se relever d'une calamité cent fois plus affreuse que la guerre ou la peste. J'avoue bien qui l'dée est très Spartiate, d'un peuple qui badinoit sur les adultères V. Cluvier. Ital. Antiq. l. iv. c. 13. et Strab. Geog. vi. p. 191—194.

et

et qui méprisoit les doux penchans de la nature. Il eut beau les mépriser ici. Les enfans de ce commerce vague ignoroient leurs pères, ne tenoient point à l'état, et n'excitoient que des séditions pour obtenir ces héritages que les loix leur refusoient. La république fut charmée de s'en délivrer en les envoyant avec Phalanthus leur chef chercher des établissemens. Ils bâtirent Tarente environ 700 ans avant Jesus Christ. Cette république devint très puissante. Elle eut une marine très supérieure à tous ses voisins, avec une armée de trente milles hommes d'infanterie et trois de cavalerie, sans compter mille cavaliers d'élite qu'on nommoit Hipparques. La philosophie Pythagoricienne y fleurit beaucoup, et Tarente eut, pendant longtems, le bonheur de voir à sa tête le philosophe Archytas. Enfin le luxe vint à la suite de l'abondance et tout fut perdu. La mollesse de Tarente ne pouvoit se comparer qu'avec celle de Capoue et de Sybaris. Leurs jours de fêtes étoient en plus grand nombre que les jours ouvriers. Ils avoient inventé une toile presque transparente qui pâroit les charmes plutôt qu'elle ne les cachoit. Quand les Tarentins étoient obligés de se défendre contre leurs voisins belliqueux, ils ne savoient qu'appeller des généraux étrangers, Alexandre contre les Lucaniens, et Pyrrhus contre les Romains, dont ils s'étoient attirés les armes par leur folle présomption. Rome les soumit. Ils se livrèrent pendant la guerre Punique aux Carthaginois. Fabius ne reprit Tarentum qu'au bout de cinq ans. On y envoya une colonie l'an de Rome 629,

Vell. Paterc. l. i. c. 15.

629, qui se soutint avec splendeur jusqu'à la décadence de l'Empire. Tarente jouissoit d'un beau port dans un golfe qui n'en avoit presqu' aucun. Le sien, qui entroit fort avant dans les terres, avoit cent stades de circonférence. L'embouchure en étoit si étroite qu'on y avoit jetté un pont. Cette circonstance rendoit la citadelle bâtie à l'extrémité de la pointe, maîtresse absolue du port. Construite sur une péninsule qui étoit environnée de rochers très hauts du côté de la mer, elle n'étoit jointe à la ville que par une petite langue de terre fortifiée d'un mur et d'un fossé très profond. La ville étoit située dans la plaine depuis l'intérieur du port jusqu'à la mer. Cet espace étoit percé en tout sens par des rues larges et droites dont Hannibal se servit pour faire sortir les vaisseaux du port, pendant que les Romains étoient maîtres de la citadelle. Du tems de Strabon, on voyoit les anciens murs de Tarentum, qui ne les remplissoit plus, mais qui s'étoit retirée du côté de la citadelle et de l'entrée du port. Elle avoit encore un beau gymnase, et un grand forum, au milieu duquel il y avoit une statue colossale de Jupiter qui ne le cédoit qu'à celle de Rhodes. De tant d'autres monumens des beaux arts qu'elle avoit possédés la plûpart étoient passés à Carthage et à Rome. Tarentum et ses environs avoient le nom de *Saturum*, ou d'abondant. Il le meritoit bien.

Tit. Liv. xxv. 9, 10.

Dulce pellitis ovibus, Galesi
Flumen, et regnata petam Laconi
Rura Phalantho.
Ille terrarum mihi præter omnes
Angulus ridet, ubi non Hymetto

Horat. Carm. ii. 6.

Mella

Mella decedunt, viridique certat
Bacca Venafro.
Ver ubi longum, tepidasque præbet
Jupiter brumas, et amicus Aulon
Fertili Baccho minimum Falernis
Invidet uvis.
Ille te mecum locus, et beatæ
Postulant arces; ibi tu calentem
Debitâ sparges lacrymâ favillam
Vatis amici.

Horat. Epist. i. 7.
——————Imbelle Tarentum.

Juvenal. Satyr. vi. 296.
— — — —
Atque coronatum et petulans, madidumque Tarentum.

Virgil. Georgic. ii. 195.
Sin armenta magis studium, vitulosque tueri,
Aut fœtus ovium, aut urentes culta capellas
Saltus et saturi petito longinqua Tarenti.

CASTRUM MINERVÆ.

Virgil. Æneid. iii. 506. 521. 530.
Prevehimur pelago vicina Ceraunia juxta,
Unde iter Italiam, cursusque brevissimus undis.
Jamque rubescebat stellis Aurora fugatis:
Quum procul obscuros colles, humilemque videmus
Italiam.——————————
Crebescunt optatæ auræ: portusque patescit
Jam propior, templumque apparet in arce Minervæ.
Vela legunt socii, et proras ad litora torquent.
Portus ab Eoo fluctu curvatur in arcum,
Objectæ salsa spumant aspergine cautes.
Ipse latet: gemino demittunt brachia muro
Turriti scopuli, refugitque a litore templum.

Strab. Geog. vi. 195.
BRUNDISIUM. Le port de Brundisium, très fréquenté par les Romains pour passer en Grèce, étoit excellent en lui-même. On la comparoit à une corne de cerf qui pousse beaucoup de branches différentes. Comme elle il renfermoit plusieurs ports

dans

dans un seul. Partout à l'abri des vents et d'une profondeur suffisante, il n'avoit aucun des défauts de celui de Tarentum.

Les Romains envoyèrent une colonie à Brundisium A. U. C. 509. Vell. Pater. l. i. c. 14.

Nec non Brundisium quò desinit Itala tellus. Sil. Italic. viii. 576.

SALLENTINI.

——Sallentinos obsedit milite campos
Lyctius Idomeneus—————— Virgil. Æneid. iii. 400.

TARENTUM.

Lana Tarentino violas imitata veneno. Horat. Epist. ii. 1.

M. GARGANUS.

Garganum mugire putes memus, aut mare Tuscum.

SECT. XI.

SAMNIUM.

CETTE région, une des plus étendues de l'Italie, mais des plus reculées dans l'intérieur des terres, touchoit à cinq autres régions. Le Matrinus et l'Apennin la séparoient du Picenum; le Nar de l'Umbrie; le Tibre de l'Etrurie; l'Anio et une ligne de ses sources à Beneventum la divisoient de la Campanie; Telesia, Herculaneum, Larinum, et le Tifernus formoient sa frontière avec l'Apulie. Sa côte maritime ne s'étendoit que depuis l'embouchure du Tifernus, jusqu'à celle du Matrinus. Elle comprenoit (outre les Samnites) un grand nombre de cités que les Romains avoient réuni dans une seule province. J'en compte huit principales: V. la Carte de l'Italie par Delisle, et Plin. Hist. Natur. l. iii. c. 4.

principales : 1. *Les Sabins ;* 2. *Les Mansi ;* 3. *Les Æqui ;* 4. *Les Peligni ;* 5. *Les Vestini ;* 6. *Les Marrucini ;* 7. *Les Frentani ;* et 8. *Les Samnites.*

V. Cluvier. Ital. Antiq. l. ii. c. 8 et 9. Cicer. ad Familiares, xv. 14.

I. SABINI. Ce peuple indigène de l'Italie, ou sorti des Lacédémoniens, s'est toujours distingué par son courage, par sa probité, et par des mœurs vertueuses et grossières qui ne sont jamais ressenties du voisinage de la capitale. Son pays étoit borné par le Nar, le Tibre, et les montagnes du côté de l'Umbrie, de l'Etrurie, et du territoire des Marses. Il pénétroit au nord entre l'Umbrie et le Picenum, et aboutissoit en pointe au *Mont Fiscellus.* Une autre langue, formée par le voisinage du Tibre et de l'Anio et terminée par leur jonction, l'approchoit de Rome. Il paroît même que dans les tems les plus reculés les Sabins s'étoient répandus au-delà de l'Anio, mais que dans la suite les Latins repassèrent cette rivière à leur tour. Voici les principales villes des Sabins dans le canton le plus voisin de Rome, c'est à dire dans la partie qui est entre le Tibre, l'Anio, le Velinus et le Nar : 1. Collatia au-delà de l'Anio ; 2. Antemnæ aux portes de Rome ; 3. Fidenæ ; 4. Crustumerium ; 5. Ficulea ; 6. Corniculum ; 7. Nomentum sur l'Allva ; 8. Eretum ; 9. Regillum, la patrie des Claudii ; 10. Cures, la capitale de Tatius ; 11 Casperia sur l'Himella, un peu plus haut que Cures. Dans ce canton riche, qui est auprès du lac et du fleuve Velinus et qu'on nous donne pour la première patrie des Aborigines, je trouve, 1. Reate ; 2. Lista ; 3. Tiora ; 4. Trebula-Mutusca ; et 5. Cutiliæ, avec les eaux du même nom qu'on appelloit le nombril

ou

ou le centre de l'Italie. Parmi les montagnes je vois, 1. Falaerinum; 2. Amiternum; 3. Foruli. 4. Interocrea; 5. Forum Decii; 6. Vespasiæ; 7. Nursia; 8. Corsula. Entre les montagnes je remarque nommément, Severus, Tetrica et Gurgures.

Le pays des Sabins est long mais étroit. Il produit de l'huile et du vin, et nourrit beaucoup de bétail. Les guerres avoient détruit la plûpart de leurs villes. Du tems d'Auguste, Cures, autrefois si considérable, n'étoit plus qu'une bourgade, Eretum et Trebula n'étoient que de mauvais villages. Strab. Geog. v. p. 158.

Ecce inter primos Therapnæo a sanguine Clausi
Exultat rapidis Nero non imitabilis ausis;
Hunc *Amiterna* cohors, et Bactris nomina ducens
Casperia; hunc *Foruli*, magnæque *Reate* dicatum
Cœlicolum matri; nec non habitata pruinis
Nursia, et a *Tetrica* comitantur *rupe* cohortes:
Cunctis hasta decus, clipeusque refertur in orbem,
Conique implumes, ac lævo tegmina crure.
Ibant, et læti pars Sancum voce canebant,
Auctorem gentis; pars laudes ore ferebant,
Sabe, tuas, qui de proprio cognomine primus
Dixisti populos magnâ ditione Sabinos. Sil. Ital. viii. 414.

Ecce, Sabinorum prisco de sanguine, magnum
Agmen agens Clausus, magnique ipse agminis instar:
Claudia nunc a quo diffunditur et tribus et gens
Per Latium, postquam in partem data Roma Sabinis:
Unà ingens *Amiterna* cohors, *priscique Quirites*,
Ereti manus omnis, *oliviferæque Mutuscæ:*
Qui *Nomentum* urbem, qui *rosea rura Velini;*
Qui *Tetricæ horrentes rupes, montemque Severum*,
Casperiamque colunt, *Forulosque* et *flumen Himellæ*.
Qui Tiberim, *Fabarimque* bibunt: quos *frigida* misit Virgil. Æneid. vii. 706.

Nursia, et Hortinæ classes, populique Latini :
Quosque secans infaustum interluit *Allia* nomen.

Virgil. Æneid. vii. 629.

Quinque adeo magnæ positis incudibus urbes
Tela novant, Atina potens, Tiburque superbum,
Ardea, *Crustumerique*, et turrigeræ *Antemnæ*.

V. Cluvier. Ital. Antiq. l. ii. c. 9. p. 670, 1, 2.

HORATII VILLA. Ce poëte avoit une maison nommée Ustica dans le pays des Sabins; le mons Lucretilis, le canton de Mandela, le ruisseau Digentia, et la fontaine Blandusia, tout en détermine la situation à Monte Libretto entre Cures et Regillum, et à vingt milles du mont Soracte que le poëte appercevoit de loin. Je sais cependant qu'il y a une petite dispute sur la situation de cette maison.

Horat. Epist. i. 16.

Scribetur tibi forma loquaciter, et situs agri.
Continui montes; ni dissocientur opacâ
Valle, sed ut veniens dextrum latus aspiciat sol,
Lævum decedens curru fugiente vaporet.
Temperiem laudes. Quid, si rubicunda benigne
Corna vepres et pruna ferunt? si quercus et ilex
Multâ fruge pecus, multâ dominum juvat umbrâ?
Dicas adductum propius frondere Tarentum.
Fons etiam rivo dare nomen idoneus ut nec
Frigidior Thracam, nec purior ambiat Hebrus,
Infirmo capiti fluit utilis, utilis alvo.
Hæ latebræ dulces, etiam (si credis) amœnæ,
Incolumem tibi me præstant Septembribus horis.

Varro de Re Rustica, l. ii. c. 1. et 6.

REATE. Le territoire de Reate étoit tout en pâturages. On y voyoit les anes de l'Italie les plus grands et les plus beaux. Ils se vendoient quelquefois de soixante à cent mille sesterces. On a donné jusqu'à trois ou quatre cens mille sesterces pour

pour des étalons de cette race. La corne de leurs pieds s'endurcissoit si on les envoyoit à la montagne pendant l'été.

Les environs de Reate et du lac Velinus s'appelloient *Rosea Rura.* L'herbe croissoit si bien et si vîte dans ses beaux pâturages que si on y laissoit une perche le soir, le lendemain matin on ne la retrouvoit plus. Quelques commentateurs l'ont entendu plaisamment de la hauteur et non de l'épaisseur d'une perche, mais la dernière étoit bien assez pour faire donner à ces champs le nom de *graisse de l'Italie.* Cluvier. Ital. Antiq. l. ii. c. 9. p. 677, 678.

Et quantum longis carpent armenta diebus
Exiguâ tantum gelidus ros nocte reponet. Virgil. Georg. ii. 200.

II. Marsi. Ce nom leur donna d'abord une origine Phrygienne et les fit descendre dans l'esprit des Grecs du célèbre Marsyas. Leur pays, que les exploits de ses habitans et surtout la Guerre Sociale ou Marsique* a rendu si fameux, étoit petit et rempli de montagnes. La grande chaine de l'Apennin le séparoit des Piceni, des Vestini, et des Peligni. Il ne partageoit qu'avec les Sabins tout le pays qui est entre ces montagnes, le Nar, le Tibre, et l'Anio. Je n'y trouve que peu de villes autour du lac Fucinus. 1. Alba Fucentia, ou Fucetia, colonie au nord du lac; 2. Cerfennia, à l'orient; 3. Marubium, au midi; 4. Anxantia; et 5. Lucus Angitiæ, à l'occident. Dans les montagnes je ne vois que quelques bourgades sans nom dont la situation est mal connue. V. Cluvier. Ital. Antiq. l. ii. c. 15.

* Mon Journal le 1 Novembre, 1763.

Virgil. Æneid. vii. 750.

Quin et *Marubiâ* venit de *gente* sacerdos,
Fronde super galeam et felici comptus olivâ,
Archippi regis missû, fortissimus Umbro :
Vipereo generi et graviter spirantibus hydris
Spargere qui somnos cantuque manuque solebat,
Mulcebatque iras, et morsus arte levabat.
Sed non Dardaniæ medicari cuspidis ictum
Evaluit ; neque eum juvêre in vulnera cantus
Somniferi, et *Marsis* quæsitæ in montibus *herbæ*.
Te *nemus Angitiæ*, vitreâ te *Fucinus* undâ,
Te liquidi flevêre lacus.———

Sil. Italic. viii. 497.

Hæ bellare acies norant; at Marsica pubes
Et bellare manû et chelydris cantare soporem,
Vipereumque herbis hebetare et carmine dentem.
Acetæ prolem Angitiam mala gramina primam
Monstravisse ferunt ; tactûque domare venena,.
Et lunam excussisse polo, stridoribus amnes
Frænantem, et silvis montes nudasse vocatis,
Seu populis nomen posuit metuentior hospes
Cum fugeret Phrygios trans æquora Marsya Crenos
Mygdoniam Phæbo superatus pectine loton.

MARUBIUM.

Idem. viii. 507.

Marruvium veteris celebratum nomine Marri,
Urbibus est illis caput.———

ALBA FUCENTIA.

Idem. viii. 509.

——— Interiorque per ùdos
Alba sedet campos, pomisque rependit aristas.
Cætera in obscuro famæ, et sine nomine vulgi,
Sed numero castella valent.———

Vell. Pater. l. i. 14.

Les Romains y envoyèrent une colonie, l'an de Rome 459.

Strab. Geog. l. v. p. 166.

Comme elle étoit dans l'intérieur des terres, et très bien fortifiée, le Sénat y envoyoit souvent des prisonniers d'importance.

Le

Le Sénat ordonna à Q. Cassius d'y conduire son captif le Roi Persée, avec son fils Alexandre, de lui faire une maison, et de lui fournir de l'argent et des meubles. Le Roi Syphax avoit déjà été traité de la même manière. Tit. Liv. xlv. 42.

Après avoir demeuré quatre ans à Albe, Persée y mourut, aussi bien que son fils Alexandre. Vell. Pater. l. i. c. xi.

Lacus Fucinus. Ce lac, nommé aujourd'hui Lago de Celano, a environ trente milles Romains de circonférence, quand il est dans son état naturel; mais souvent il se débordoit dans les campagnes voisines. Tout le terrein jusqu'aux montagnes étoit quelquefois sous les eaux et quelquefois des champs fertiles et cultivés. L'an de Rome 616, le lac Fucin inonda tout le pays circonvoisin à cinq milles alentour. Strabon attribue ces phénomènes aux sources dans le lac même et qui sont plus ou moins abondantes. Jules César, qui voyoit tout en grand, vouloit creuser un canal qui déchargeroit ce lac de ses eaux superflues. La mort arrêta l'exécution de ce projet qu'Auguste, plus sage ou plus timide, n'osa jamais entreprendre, quoiqu'il y fut souvent sollicité par les Marses. Claude enfin eut le courage de la tenter. Il falloit creuser ce canal depuis le lac jusqu'au Liris. L'intervalle n'étoit que de trois milles; mais on ne pouvoit éviter une montagne haute et pierreuse. On la coupa dans une partie de son étendue; dans le reste on se contenta de la percer. Enfin au bout de onze ans et par le travail assidu de trente mille hommes, ce canal se trouva achevé A. U. C. 805 et de l'ére Chrètienne 52.

Jul. Obsequius de Prodigiis. Strab. Geogr. l. v. p. 166. Sueton. in Jul. Cæsar. xliv.

Tacit. Annal. xii. 56, 57. Sueton. in Claud. xx. Plin. Hist. Natur. xxxvi. 15. Dion. Hist. Rom. l. ix. Berger, Grands Chemins, l. iv. c. 46. p. 794.

52. L'empereur, pour étaler aux yeux de la capitale la grandeur de son ouvrage, y attira tout le peuple par une superbe naumachie qu'il leur donna. Deux flottes, qui représentoient les Rhodiens et les Siciliens, y combattirent à toute outrance. Chaque escadre étoit composée de douze galères à trois rangs de rames, et à leur donner trois cens hommes par galère, il y auroit eu plus de sept milles combattans. Le nombre me plairoit bien mieux que les dix-neuf mille de Tacite. Un Triton d'argent s'élevoit du fond des eaux pour sonner la charge, et une flotte encore plus nombreuse environnoit ces malheureux condamnés et les obligeoit de verser leur sang pour l'amusement du peuple Romain. Après ce spectacle on ouvrit le canal, mais on s'apperçut bientôt combien l'ouvrage étoit imparfait, et que l'ignorance ou la négligence des ouvriers ne lui avoit pas donné la profondeur nécessaire. On chercha à y remédier, on crut avoir réussi, mais une inondation montra bientôt que le principe du mal subistoit toujours. Faut-il donc s'étonner si Néron et Hadrien ont été obligés de rétablir cet ouvrage, et que malgré leurs travaux il n'en reste plus de vestiges? Pour les faciliter et les perfectionner il falloit l'art des écluses que les anciens n'avoient point.

Ælius Spartian. in Hadrian. V. Cluvier Ital. Antiq. l. ii. c. 15. p. 763–767.

III. ÆQUI. Les Æqui, qu'on appelloit aussi les Æquiculi, ces anciens ennemis de Rome naissante, habitoient les deux rives de l'Anio depuis Varia jusqu'à ses sources. Leur pays perçoit d'un côté entre les Sabins et les Marses; d'un autre côté il s'étendoit jusqu'à Algidum entre Alba, Tusculum,

Cluvier. l. ii. c. 16.

culum, et Preneste. Je crois que dans la suite on ajouta au Latium tout ce qu'il falloit pour le pousser jusqu'à l'Anio, mais il ne vaut pas la peine de partager les Æqui. Je trouve dans leur pays, 1. Algidum, avec sa montagne et sa forêt; c'étoit la place forte des Æqui et leur poste avancée; 2. Corbio; 3. Vitellia; 4. Bolæ; en-deçà de l'Anio. Au-delà de l'Anio, 1. Varia; 2. Sublaqueum; et 3. Treba sur la rivière; 4. Carséoli dans les montagnes.

Et te montosæ misere in prælia Nursæ, Virgil. Æn. vii. 743.
Ufens, insignem famâ et felicibus armis:
Horrida præcipue cui *gens*, assuetaque multo
Venatû nemorum, duris *Æquicula* glebis:
Armati terram exercent, semperque recentes
Convectare juvat prædas, et vivere rapto.

Quique Anienis habent ripas, gelidoque rigantur Sil. Italic. viii. 370.
Simbrivio, rastrisque domant *Æquicula* rura.

ALGIDUM.

Scilicet hìc olim Volscos Æquosque fugatos Ovid. Fast. vi. p. 682.
Viderat in campis *Algida* terra tuis.

Duris ut ilex tonsa bipennibus Hor. Carm. iv. 4.
Nigræ feraci frondis in *Algido*, &c.

———— Nec amœna retentant Sil. Ital. xii. 536.
Algida.

CARSEOLI.

Frigida Carseolis; nec olivis apta ferendis Ovid. Fast. iv. p. 598.
Terra; sed ad segetes ingeniosus ager.

On y envoya une colonie A. U. C. 461. Vell. Pater l. i. c. 14.

IV. PELIGNI. Cette nation, qui étoit Illyrienne d'origine, occupoit un petit canton entre l'Apennin, le Sagrus, et l'Aternus. Il étoit tout dans l'intérieur des terres. Les Marucini et les Cluv. Ital Antiq. l. ii c. 14.

Frentani l'empêchoient de s'étendre jusqu'à la mer. Je n'y trouve que, 1. Sulmo; 2. Corfinium plus près de l'Apennin et de l'Aternus; et 3. Super Equum.

Flor. iii. 21. SULMO. Sylla fit raser cette ville après sa victoire, mais il paroît qu'elle se rétablit bientôt après.

Ovid. Fast. iv. p. 567.

Serus ab Iliacis et post Antenora flammis
Attulit Æneas in loca nostra Deos.
Hujus erat Solymus Phrygiâ comes unus ab Idâ.
A quo Sulmonis mœnia nomen habent.
Sulmonis gelidi patriæ Germanice nostræ
Me miserum Scythico quam procul illa solo est!

Ovid. Amor. ii. Eleg. 16.

Me pars Sulmo tenet, Peligni tertia ruris.
Parva, sed irriguis ora salubris aquis.

Sil. Italic. viii. 511.

——————— Conjungitur acer
Pelignus, gelidoque rapit Sulmone cohortes.

Diodor. Sic. l. xxxvii. in Excerpt. Legat. CORFINIUM. Les alliés de la ligue Italique choisirent cette ville pour leur nouvelle capitale. Ils l'embellirent beaucoup et construisirent un *forum* avec une très belle *Curia*. Toute cette grandeur tomba avec la ligue.

Cluvier. Ital. Antiq. l. ii. c. 12. V. VESTINI. Il est aussi difficile qu'il seroit inutile de marquer avec précision les bornes de ces petites cités qui se confondoient les unes dans les autres. Il paroît que les Vestini étoient renfermés entre le Picenum, la mer, et la rive gauche de l'Aternus. J'y trouve, 1. Aternum sur les bords de cette rivière; 2. Pinna, le chef-lieu du canton; 3. Peltuinum; 4. Aufina; et 5. Avia, la plus éloignée de la mer. Elle s'appelloit aussi Aveia et Avilla.

Haud

Haud illo levior bellis *Vestina juventus* Sil. Italic. viii. 517.
Agmina densavit: venatû dura ferarum.
Quæ, Fiscelle, tuas arces, *Pinnamque virentem*,
Pascuaque haud tarde redeuntia tondet *Avillæ*.

VI. MARRUCINI. Ce petit peuple occupoit le canton entre l'Aternus et le Forum. On ne trouve parmi eux que la seule ville de *Teate* qui paroît à la vérité avoir été très considérable. Cluv. Ital. Antiq. l. ii. c. 13.

Marrucina simul Frentanis æmula *pubes*, Sil. Italic. viii. 521.
Corfini populos *magnumque Teate* trahebat.

Silius se trompe à la vérité par rapport à Corfinium.

Ce fut du vivant même de Pline, la dernière année de Néron, qu'il arriva un prodige dans ce pays, et sur les terres de Vectius Marcellus, chevalier Romain. Une vigne et un terrein planté d'oliviers traversèrent réciproquement le chemin public qui les séparoit et changèrent de place. Ce fut apparemment un tremblement de terre. Plin. Hist. Nat. ii. 83.

VII. FRENTANI. Ce peuple, avec moins de réputation peut-être que ses voisins, occupoit plus de territoire. Il s'étendoit sur une côte maritime de quatre-vingt milles depuis l'embouchure du *Forum* jusqu'à celle du Frento et au commencement du promontoire du Mont Garganus. Voici ses endroits principaux, 1. Ortona, le Sagrus; 2. Histonium; 3. Buca, le Tifernus; 4. Anxanum; 5. Larinum, ville considérable, le chef-lieu des *Larinates* qui avoient un territoire étendu, et qui formoient une cité presque indépendante du corps des Frentani. Cluv. Ital. Antiq. l. iv. c. 9.

VIII. SAMNITES. Ce peuple célèbre a donné son Id. l. iv. c. 7. Strab. Geog. l. v. p. 172.

son nom à la région entière qui n'étoit remplie en effet que de ses alliés. Il descendoit des Sabins, (avec qui on l'a souvent confondu,) et les autres cités de la province paroissent avoir été ses colonies, ses confédérés, ou ses sujets. Les Samnites habitoient un pays assez étendu, rempli de forêts et de montagnes, et renfermé entre les Frentani, les Peligni, le Latium, la Campanie, les Hirpini et l'Apulie, et, pour parler plus précisément, entre le Sagrus, le Vulturnus, le Sabbatus, et le Frento. Mais cette cité belliqueuse, qui mettoit sur pied 80,000 fantassins et 8,000 cavaliers, se répandoit souvent au-delà de ses frontières. Elle avoit subjugué les Campaniens, les Marses, et plusieurs cités du Latium; ses troupes couvroient l'Apulie et la Lucanie. Elles faisoient quelquefois des courses jusqu'à Ardea dans le pays des Rutuli. C'est une remarque qu'il faut faire quand on lit Tite Live, que le théâtre de la guerre Samnite est rarement dans le Samnium même. Le peu que nous savons de leurs loix me paroît digne de Lycurgue. On donnoit tous les ans les dix plus belles filles aux dix jeunes guerriers qui s'étoient le plus signalés. Dans leurs dangers extrêmes ils offroient un sacrifice public dans un pavillon immense. Ils y faisoient entrer leurs braves les uns après les autres pour les engager à leurs drapeaux et à la bravoure par les sermens les plus atroces. Ils se choisissoient ensuite mutuellement jusqu'à la concurrence de 16,000 hommes. Cette phalange redoutable se nommoit *Legio Linteata*, non pas de leurs cuirasses puisqu'elles étoient d'or et d'argent, mais des toiles qui

T. Liv. x. 38.

qui avoient couvert le pavillon sacré. Cette institution toute belliqueuse leur avoit valu beaucoup de victoires. Elle fit longtems balancer la fortune entr'eux et les Romains. La république ne les subjugua qu'après six guerres sanglantes, ou plutôt après une guerre continue de soixante-dix ans, où leurs généraux méritèrent vingt-quatre triomphes, et essuyèrent presqu' autant de revers. Les Samnites demeurèrent soumis pendant quelque tems qu'ils ne signalèrent leur valeur que contre leurs ennemis du nom Romain; on les regardoit avec raison comme les meilleures troupes de la république. Ils reprirent les armes à la fin, et on voit qu'ils étoient les chefs de la guerre sociale. Leur révolte leur coûta cher. Après quelques avantages les légions Romaines victorieuses par tout portèrent le fer et le feu dans leur pays, détruisirent jusqu'aux vestiges de leurs villes, et exterminèrent leurs habitans.* Sylla les massacra partout, il en fit égorger quatre ou cinq mille dans l'*Ovile*, et il défendit qu'on leur fit jamais quartier; moins par cruauté que pour assurer le salut des Romains qui étoit incompatible avec celui de ses rivaux. L'entreprise de Pontius Telesinus ne le justifie que trop. Le peu qui restoit des Samnites se sauva de l'Italie, et le pays n'étoit qu'un désert du tems de Tibère: la plûpart des villes étoient détruites. Celles qui subsistoient encore n'étoient plus que des villages. Voici les endroits princi-

* Plutarque dit 6,000, Samnites et Lucaniens. C'étoient les restes de l'armée de Telesinus, (in Sylla.)

paux

paux du Samnium, 1. Æsernia, colonie près des sources du Vulturnus; 2. Allifæ, sur la même rivière; 3. Telesia, colonie sur le Sabbatus; 4. Beneventum, colonie; 5. Caudium, entre Beneventum et Capoue; 6. Sæpinum, colonie; 7. Tifernum; 8. Triventinum sur les frontières des Frentani; 9. Bovianum, colonie vers la source du Tifernus et dans le centre du pays; 10. Aufidena, colonie endeça du Vulturnus et sur les frontières du Latium. Il y a encore beaucoup d'endroits dont on ignore la situation.

Virgil. Georgic. l. ii. 167.

Hæc genus acre virûm, Marsos *pubemque Sabellam*
Extulit.

Sil. Ital. viii. 564.

Affuit et Samnis, nondum vergente favore
Ad Pœnos; sed nec veteri purgatus ab irâ:
Qui Batulum, Nucrasque metunt, Boviania quique
Exagitant lustra, aut Caudinis faucibus hærent;
Et quos aut Rufræ, quos aut Æsernia, quosve
Obscura incultis Herdonia misit ab agris.

BENEVENTUM. Tous les anciens ont placé Beneventum dans le Samnium. Pourquoi dans la carte de l'Italie ancienne de M. Delisle le trouve-t-on dans le pays des Hirpini et dans la région d'Apulia?

Mémoires sur la Suisse, tom. iii. p. 106–116. apud Bibliothèque Raisonnée, tom. xlvii. p. 41–42.

On sait qu'il s'appelloit auparavant Maleventum. M. de Bochat, savant Suisse, qui a très fort approfondi les origines Celtiques, trouve que ces deux mots ont la même signification, *Ben-even-tun* tout comme *Mal-vend-tun*, vouloit dire ville sur une colline de la campagne d'eau. Cette ville étoit en effet sur une hauteur au milieu d'une belle plaine arrosée d'un grand nombre de ruisseaux.

Dans

Dans le moyen age Beneventum devint la capitale d'un grand état. L'an 571 les Lombards, l'ayant conquis, l'érigèrent en duché qui l'emporta bientôt sur ceux de Spolète et de Frioul, et qui s'étendit sur toutes les provinces du royaume de Naples à l'exception de la Calabre et de quelques lieux maritimes. On l'appelloit l'Italie Cistiberine et la petite Lombardie. Ses ducs, en effet de gouverneurs devenus souverains héréditaires, étoient aussi puissans que les rois dont ils étoient feudataires. Ils s'affranchirent même de cette dépendance après la ruine des Lombards. Au lieu de reconnoître le vainqueur François pour son seigneur suzerain, Arechis duc de Beneventum, prit le titre de prince, s'arrogea tous les droits régaliens, et soutint l'effort des armes de Charlemagne. Ce fut sous ce prince et son successeur Grimoald qu'on vit fleurir cet état. Beneventum s'embellissoit; on y avoit ajouté une nouvelle ville, les sciences y régnoient. Au commencement du neuvième siècle, on y comptoit jusqu'à trente-deux philosophes, c'est à dire professeurs des arts libéraux. Cette splendeur passa bientôt. Beneventum devint tributaire des François: Capoue et Salerne, qui n'étoient que du nombre de ses comtés ou *Castaldes*, devinrent des principautés indépendantes. Les Arabes désolèrent cette souveraineté mourante, et à la fin en 891 les Grecs s'en rendirent maîtres.

V. Histoire Civile de Naples, par Giannone, tom. i. l. v. vi. vii. et viii.

SABINI.

Impositus mannis, arvum cœlumque Sabinum
Non cessat laudare. ——— Hor. Epist. i. 7.

Hor. Epist. i. 10. HORATII VILLA.

Hæc tibi dictabam fanum post putre Vacunæ—

Idem, i. 14. Villice, sylvarum et mihi me reddentis agelli,
Quem tu fastidis, habitatum quinque focis, et
Quinque bonos solitum Bariam dimittere patres.

Hor. Carm. i. 17. Velox amœnum sæpe Lucretilem
Mutat Lyæo Faunus; et igneam
Defendit æstatem capellis
Usque meis, pluviosque ventos.

— — — —

Utcunque dulci, Tyndari, fistulâ
Valles, et Usticæ cubantis,
Lævia personuere saxa.

Idem, iii. 13. O fons Blandusia, splendidior vitro,
Dulci digne mero, non sine floribus
Cras donaberis hædo.

— — — —

Te flagrantis atrox hora caniculæ
Nescit tangere; tu frigus amabile
Fessis vomere tauris
Præbes et precori vago.

Hor. Epist. i. 18. Me quoties reficit gelidus Digentia rivus
Quem Mandela bibit, rugosus frigore pagus. ——

VIII. SAMNITES.

Idem, ii. 2. Cædimur, ac totidem plagis consumimus hostem,
Lento Samnites ad lumina prima duello.

SECT. XII.

PICENUM.

Cluvier. Ital. Antiq. l. ii. c. xi. CETTE province s'étendoit sur l'Adriatique depuis l'embouchure de l'Æsis jusqu'à celle du Matrinus. La

La première de ces rivières la séparoit de l'Umbrie, l'autre formoit sa frontière avec le pays des Vestini. Dans l'intérieur des terres elle s'étendoit jusqu'au pied de l'Apennin qui la divisoit du pays des Sabins. On peut la partager dans deux cantons. 1. Le Picenum Propre, ou l'Ager Picenus; et, 2. le pays des Pretutii, avec le territoire d'Hadrie; le premier prenoit depuis l'Æsis jusqu'à l'Helvinus, et le second de l'Helvinus jusqu'au Matrinus.

Les Piceni, descendans des Sabins, habitent un pays plutôt long que large, qui fournit abondamment toutes les choses nécessaires à la vie, mais les arbres fruitiers y viennent mieux que le bled. Strabon. Geog. l. v. p. 166.

Cette dernière remarque me fait voir avec surprise que dans la division de l'empire par Constantin on ait donné à cette province le nom de *Picenum Anonarium.*

Le Picenum étoit très peuplé quand ils se soumirent à la république, les Romains y gagnèrent 360,000 sujets: cet événement arriva A. U. C. 485, trois ans avant la première guerre Punique. Plin. Hist. Nat. iii. 13. Flor. Epit. i. 19.

I. Ager Picenus. Voici les lieux maritimes de la province depuis l'Æsis: 1. Ancone, colonie; 2. Numana; 3. Potentia, colonie; 4. Truentum, la rivière Truentum, la Tinna; 5. Firmum, colonie; 6. Cluana; 7. Cupra Maritima, célèbre par le temple de Cupra, la Junon des Etrusques. On voyoit dans l'intérieur des terres, 1. Auximum, qui a été la métropole du pays; 2. Cingulum; 3. Septempeda; 4. Asculum la capitale, colonie; 5. Cupra Montana; 6. Novana; 7. Pollentia. Cluvier. Ital. Antiq. l. ii. c. xi. p. 728–743.

Quid

Sil. Italic. viii. 426.

Quid qui *Picenæ* stimulat telluris alumnos
Horridus et squamis et equinâ Curio cristâ
Pars belli quam magna venit. ——
Hic et quos pascunt scopulosæ rura *Numanæ*,
Et quîs litoreæ fumant altaria *Cupræ*;
Quique *Truentinas* servant cum flumine turres
Cernere erat: clipeata procul sub sole corusco
Agmina sanguineâ vibrant in nubila luce.

—————— inclemens hirsuti signifer Ascli.

Strab. Geog. l. v. p. 166.

ANCONA. Cette ville doit sa fondation aux réfugiés de Syracuse qui avoient échappé au tyran Denys. Elle étoit située sur un promontoire qui se recourboit au nord pour former le port. Il croissoit dans ces environs beaucoup de bled et de vin.

Berger, Grands Chemins, l. i. c. 25. p. 94. L. iv. c. 49. p. 812. L. v. c. 14. p. 883.

Trajan avoit construit à Ancone un grand et magnifique port. Pour célébrer cet ouvrage le sénat frappa non seulement une médaille, mais il lui érigea encore sur les lieux un arc de triomphe. Il avoit de beaux ornemens qui ne subsistent plus, tels qu'une statue du prince dans un char à quatre chevaux, mais c'est toujours un beau monument. Il est composé du marbre blanc de Paros, dont les grands carreaux sont si bien unis qu'on apperçoit à peine les jointures. Les membres extérieurs, les chapiteaux, corniches, architraves, &c. aussi bien que les moulures, ne sont point des pièces de rapport qu'on y a apposé; l'architecte les a taillés dans le marbre même. Dans l'inscription de l'arc, Ancone est appellée l'abord de l'Italie.

Sil. Ital. viii. 438.

Stat fucare colus nec Sidone vilior *Ancon*,
Murice nec Lybico.——

Incidit

Incidit Adriaci spatium admirabile rhombi
Ante domum Veneris, quam *Dorica* sustinet *Ancon*. Juvenal. Satyr. iv. 39.

AGER PRÆTUTIANUS. Ce petit pays est traversé par le *Vomanus*. Je n'y trouve que, 1. Hadria, qui partage avec celle du Po l'honneur de nommer la mer Adriatique; elle étoit colonie des Syracusiens et ensuite des Romains; 2. Castrum Novum, colonie; 3. Interamna. Cluvier. Ital. Antiq. l. ii. c. xi.

HADRIA.

——— Statque humectata *Vomano*
Hadria ——— Sil. Ital. viii. 439.

SECT. XIII.

UMBRIA.

VOICI les bornes de cette province sous les Romains: le Rubicon et le Sapis la séparoient des Gaulois Lingones; l'Apennin et le Tibre de l'Etrurie; l'Æsis du Picenum; et le Nar, des Sabins. Un petit canton se débordoit au-delà du Nar, jusqu'à Ocriculum; et dans l'intérieur des terres une autre portion, un peu plus considérable, s'étendoit au-delà de l'Æsis jusqu'à Camerinum. Les Gaulois Senones leur avoient enlevé toute la côte maritime du Rubicon, ou plutôt de l'Utens jusqu'à l'Æsis, mais après la destruction de cette cité les Romains rendirent à l'Umbrie leur pays, qui porta pendant assez longtems le nom d'*Ager Gallicus*. Il s'étoit assurément étendu dans le pays, mais comme nous ignorons ses bornes, je ne l'envisagerai que comme la côte maritime de l'Umbrie et la 1re division de la province. La nature fournit les deux autres. L'Apennin coupe cette province V. Cluvier. Ital. Ant. l. ii. c. 4. p. 599—603.

dans toute sa largeur depuis les sources du Tibre jusqu'à celles du Nar. La 2me division sera l'Umbrie au-delà de l'Apennin, et la 3me l'Umbrie en deça de l'Apennin toujours par rapport à la capitale.

Strab. Geog. v. p. 157. L'Umbrie est une province fertile mais remplie de montagnes.

I. FLUMINA.

Sil. Italic. viii. 448.

Sed non *Ruricolæ* firmarunt robore castra
Deteriore cavis venientes montibus *Umbri*;
Hos *Æsis Sapisque* lavant, rapidasque sonanti
Vertice contorquens undas per saxa *Metaurus*.
—— et Rubico, et Senonum de nomine *Sena*.

V. Cluv. Ital. Antiq. l. ii. c. 5. Voici les lieux de l'Umbrie maritime dans l'ordre de leur situation, 1. *L'Ariminum*, colonie, l'Ariminus; 2. *Pisaurum*, colonie, le Crustumius, ruisseau très rapide; 3. *Fanum Fortunæ*, colonie et ville ancienne; le Metaurus; 4. *Sena Gallica* ou *Senogallia*, colonie; la Sena, l'Æsis.

Vell. Paterc. l. 1. c. 14, 15. Berger, Grands. Chemins, l. 1. c. 25. p. 93. ARIMINUM. Le sénat y envoya une colonie A. U. C. 487, et à Pisaurum A. U. C. 568. Auguste avoit fait réparer la Voie Flaminienne. Le sénat lui fit ériger deux arcs de triomphe aux deux extrémités de son ouvrage, l'un sur le pont du Tibre, l'autre à Ariminum.

Idem, l. iv. c. 36, p. 736. Le pont d'Ariminum, entrepris par Auguste, et achevé par Tibère A. U. C. 779, avoit deux cens pieds de long. Il avoit cinq arcades, les trois du milieu avoient 25 pieds de largeur, et les deux autres 20 pieds chacune. Il étoit orné d'accoudoirs de marbre, de colonnes Doriques, et de statues des empereurs.

Auguste

Auguste y avoit aussi construit un beau port, de grandes pierres de marbre, dont Sigismond Malatesta, seigneur de Rimini, se servit dans la suite pour la superbe église de St. François. Idem, l. iv. c. 49, p. 812.

II. UMBRIA TRANS APENNINUM. Depuis la montagne jusqu'à Ariminum on trouvoit sur la Voie Flaminienne, 1. *Suillum Helvillum;* 2. *Cales;* 3. *Petra Pertusa;* 4. *Forum-Sempronii.* A l'orient de la Voie, 1. *Æsis,* ou *Æsium;* 2. *Camerinum,* allié libre, et égal des Romains; 3. *Attidium;* et 4. *Busta Gallorum,* fameux par la défaite des Gaulois en 459, et non point par celle de Camille comme les Grecs modernes l'ont cru. A l'occident de la Voie, 1. Tifernum Metaurense; 2. Urbinum Hortense; et 3. Urbinum Metaurense; on y voit l'origine du duché d'Urbin; 4. Sassina, près du Sapis et au milieu de la tribu Sapinienne. Cluvier. Ital. l. ii. c. 6.

——————— armis
Vel rastris laudande *Camers,* his *Sassina* dives
Lactis ——— Sil. Italic. viii. p. 468.

PETRA PERTUSA. Une haute montagne s'avançoit jusqu'au Metaurus à six milles de Forum Sempronii. Pour y faire passer la Voie Flaminienne, les Romains furent obligés de creuser dans le roc une ouverture qui avoit 35 pas ordinaires de longueur, 5 de largeur, et autant de hauteur. Cluvier. Ital. Antiq. l. ii. c. 6. p. 619.

III. UMBRIA CIS APENNINUM. En descendant le Tibre l'on apperçoit, 1. Tifernum Tiberinum; 2. Arna; 3. Vettona; 4. Tuder; 5. Ameria; 6. Ocriculum. Entre l'Apennin et la Tinia, l'on voit, 1. Iguvium; 2. Assisium; 3. Hispellum; 4. Mevania; 5. Fulginium; 6. Forum Sempronii; 7. Nuceria Camellaria. Entre la Tinia et le Nar, ou sur Cluvier. Ital. Antiq. l. ii. c. 7.

cette derniere rivière, 1. Carsulæ; 2. Spoletium; 3. Interamna; et 4. Narnia. Entre la Voie Flaminienne et l'Apennin je ne vois qu'un terrein désert sans vestiges d'habitations.

Sil. Italic. viii. 458.

His urbes *Arna* et latis *Mevania* pratis,
Hispellum, et duro monti per saxa recumbens
Narnia, et infestum nebulis humentibus olim
Iguvium, patulo jacens sine mœnibus arvo
Fulginium; his populi fortes, *Amerinus*, ——
—— et haud parci Martem coluisse *Tudertes*.

Vell. Paterc. l. 1. c. 14.

SPOLETIUM. Les Romains envoyèrent une colonie à Spoletium A. U. C. 518.

V. L'Histoire Civile de Naples, par Giannone, tom. i. livr. 4, 5, 6, 7, 8.

Il devint sous les Lombards la capitale de l'Umbrie et du duché de Spolète, qui alloit toujours de pair avec ceux de Bénévente et de Frioul. Ces gouverneurs amovibles, qu'on appelloit ducs, eurent l'art de se rendre des princes héréditaires et presqu'indépendans. Charlemagne les laissa subsister, et je les vois très puissans encore au commencement du dixième siècle.

Berger, Grands. Chemins, l. iv. c. 36. p. 735.

NARNIA. On traversoit le Nar pour entrer dans Narnia, sur un pont qui joignoit deux montagnes très hautes. On voit encore le reste des arcades. On n'en connoît aucunes d'aussi élevées.

Cluvier. Ital. Antiq. l. ii. c. 7. p. 635.

INTERAMNA. A en croire l'auteur anonyme des Olympiades et une inscription ancienne trouvée sur les lieux, cette ville fut bâtie 704 ans avant la 19me année de Tibère. C'est à dire, Olym. xxvi. 4. A. U. C. 81, et 673 ans avant l'ère Chrétienne.

Plin. Hist. Nat. iii. 14.

AMERIA. Selon Caton l'ancien Ameria fut bâtie 964 ans avant la guerre de Persée, c'est à dire 1137 avant Jesus-Christ, et 47 ans après la guerre de Troye.

SECT.

SECT. XIV.

ÆMILIA ET FLAMINIA.

ÆMILIA. Cette province avoit été occupée par quatre peuples Gaulois. 1. Les Ananes, ou Anamani, qui possédoient le duché de Plaisance; 2. Les Boii étoient répandus dans les duchés de Parme, de Modène, et de Reggio, et dans une partie du Bologne; 3. Les Lingones habitoient dans une partie du Bologne et du Ferrarois, et dans la Romagne; 4. Les Senones s'emparèrent du duché d'Urbin jusqu'à Ancone, mais les Romains bouleversèrent toutes ces divisions. Ils exterminèrent les Senones, ajoutèrent leur pays à l'Umbrie, et fixèrent le Rubico pour la borne nouvelle de la Gaule Cisalpine. Ils chassèrent de leurs territoires les Boii; les deux autres peuples furent épargnés; il paroît cependant qu'ils perdirent bientôt leurs loix, leurs mœurs, leurs noms, et tout ce qui peut distinguer un corps politique. Cette province, bornée par le Po, la Mer, le Rubicon, l'Apennin, et la Ligurie fut remplie de colonies Romaines. Un grand chemin militaire la traversoit d'Ariminum à Placentia, qui étoient éloignées l'une de l'autre de 184 milles Romains. Ce chemin, qui reçut son nom de son fondateur Æmilius, le donne à cette région. On y trouvoit les villes de Placentia, Florentia, Fidentia *(Julia)*, Parma, Tanetum, Regium Lepidi, Mutina, Forum Gallorum, Bononia *(Felsina)*, Claterna, Forum Cornelii, Faventia, Forum Livii, Forum Popilii, et Cæsena. Au nord du

Cluvier. Ital. Antiqua, l. i. c. 27, 28, 29.

Berger, Grands Chemins, l. i. c. 8. p. 23.

chemin, on ne voyoit que Brixillum, colonie Romaine, et au midi quelques bourgades Gauloises, telles que Solsona, Aquinum et Saltus Gallicus. La province n'étoit proprement que la Voie Emilienne.

Cluv. Italia Antiq. l. i. c. xxviii. p. 286.

FORUM GALLORUM. Ce bourg, à huit milles de Modène et à dix-sept de Bologne, est célèbre par une bataille qui s'y donna pendant les guerres civiles. Marc Antoine assiégeoit Modène dont Hirtius tâchoit de faire lever le siège. Pansa, l'autre consul, lui amenoit des secours de l'Italie par la Voie Emilienne. Marc Antoine alla au devant de Pansa, l'attaqua un peu au-delà du Forum Gallorum, et l'obligea de se retirer dans son camp fortifié à la hâte, mais que les ennemis ne purent cependant pas forcer. Hirtius arriva bientôt au secours de son collègue, rencontra dans le bourg les troupes d'Antoine, qui se retiroient du côté de Modène, et les défit entièrement.

Idem, l. i. c. xxviii. p. 287.

RHENI INSULA. Les anciens ont parlé avec beaucoup de confusion de l'île de la conférence des Triumvirs. Il faut cependant en trouver une qui réunisse les trois conditions suivantes, 1. De n'être pas éloignée de Bologne; 2. D'être formée par les deux bras d'une petite rivière qui se divise dans cet endroit; 3. D'être assez grande pour que les Triumvirs, assis à la vue des deux armées, pussent s'entretenir néanmoins en secret sans être entendus de leurs amis qui gardoient les ponts de chaque côté. Le Rheno forme sur la Voie Emilienne et à deux milles de Bologne, une petite île qui répond très bien à ces conditions. Le Lavinius, qui est pourtant

tant nommé par Appien pour être la rivière en question, est très proche de Modène.

RUBICO. On voit encore auprès de Césène une colonne d'un beau marbre, mais dont l'inscription n'est pas si bien gravée. Elle porte défense à tout général officier ou soldat de passer le Rubicon à main armée pour entrer en Italie; mais elle paroît supposée. Son langage barbare et le silence de tous les ennemis de César, pour qui elle auroit été une pièce victorieuse, le prouve assez. Cependant n'a-t-elle pas pu être dressée après l'expédition de ce dictateur? Cluv. Ital. Ant. l. i. c. xxviii. p. 296, 297.

RAVENNA. Jusqu'au règne de Dioclétien et de ses collègues, les empereurs demeuroient à Rome, et ne se transportoient sur les frontières que lorsqu'une guerre étrangère les y appeloit. Mais quand les barbares menaçoient l'empire de tout côté, ces princes, toujours à la tête des armées, voloient de province en province, et établissoient leur quartier-général plutôt que leur cour dans les grandes villes qui étoient les plus à portée des barbares, dans Trèves, Sirmio, Nicomédie, Antioche, et Milan. Cette dernière ville devint leur séjour ordinaire en Italie, et les Empereurs Chrétiens trouvèrent dans leur haine pour Rome une nouvelle raison pour la préférer. Mais l'Italie elle-même fut bientôt ouverte aux barbares, et une ville immense au milieu des terres exposoit trop la personne du prince. Ravenne obtint alors la préférence. Située au milieu des eaux, elle étoit entourée d'un rempart naturel qui la rendoit presque inaccessible. Le souverain s'y trouvoit à portée Idem, l. i. c. xxviii. p. 302-307.

de recevoir les secours qui pouvoient lui venir de l'orient; et la flotte, dont elle étoit la station constante, assuroit toujours sa retraite. Depuis Honorius, tous les empereurs y établirent leur cour: les rois Goths suivirent cet exemple, et pendant plus d'un siècle et demi Ravenne étoit la capitale de l'Italie. On se piquoit de l'égaler à Rome; Apone étoit ses Baiæ, et la province d'Istrie, d'où elle tiroit ses bleds, lui tenoit lieu de la Campanie. Lorsque les Lombards envahirent l'Italie, cette ville, demeurée sous le pouvoir des empereurs, ne fut plus que le siège d'un gouvernement qu'on démembroit tous les jours. La situation de Ravenne étoit singulière: c'étoit la Venise de l'Italie ancienne. Sidonius en fait une description qui seroit jolie, si elle n'étoit point aussi remplie d'antithèses.

Plin. Hist. Nat. xiv. 2.

Il y a une espèce de raisins qui se nourrit de brouillards; c'est pourquoi, elle est particulière au territoire de Ravenne.

Berger, Grands Chemins, l. iv. c. 49. p. 811.

Lorsqu'Auguste stationna une partie de sa flotte à Ravenne, il y fit construire un beau port, avec un phare, et un camp pour les matelots bien fortifié, entouré de hautes murailles.

Plin. Hist. Nat. ii. 83.

MUTINA. Sous le consulat de L. Marcius et de Sextus Julius, on vit un prodige inouï dans le territoire de Modène; deux montagnes qui s'entrechoquoient avec violence, en jettant du feu et de la fumée. Des animaux, des maisons, tout ce qui se trouva entr'elles fut écrasé. Des chevaliers Romains qui voyageoient sur la Voie Emilienne furent témoins de ce prodige, qui parut annoncer la guerre sociale. N'étoit-ce point un tremblement de terre?

PLA-

PLACENTIA. Cette ville fut fondée comme une colonie Romaine, peu avant la seconde guerre Punique. Vell. Paterc. l. i. c. 15.

BONONIA. Les Romains envoyèrent une colonie à Bologne sous le consulat de Manlius Volso et de Fulvius Nobilior, A. U. C. 565. Idem. Ibid.

——— Parvique Bononia Rheni. C. Sil. Italic. Punic. viii. 601.

RAVENNA.

Quique gravi remo, limosis segniter undis, Idem. viii. 602.
Lenta paludosæ proscindunt stagna Ravennæ.

MUTINA, &c.

Vos etiam accisæ desolatæque virorum Idem, viii. 590.
Eridani gentes; nullo attendente Deorum
Votis tunc vestris, casura ruistis in arma.
Certavit Mutinæ, quassata Placentia bello.

GALLIA CISALPINA. Il n'y avoit point de région en Italie que l'emportât sur la Gaule Cisalpine, pour la bonté des terres, le nombre des habitans, et la grandeur et la richesse des villes. Voici quelques avantages qui la distinguoient. 1. Leurs forêts, dont le gland nourrissoit des troupeaux si nombreux de cochons, que la capitale n'avoit presque pas d'autres provisions. 2. Le pays très bien arrosé produisoit beaucoup de millet qu'on recueilloit en abondance dans les années même que les autres espèces de bled manquoient. 3. Le vin étoit excellent. On le conservoit dans des tonneaux de bois, qu'on faisoit quelquefois plus grands qu'une maison. 4. Les laines: la plus molle et la meilleure étoit celle de Modène. Le pays des Ligures en fournissoit une espèce forte et rude, dont le peuple s'habilloit. Celle de Padoue étoit d'une qualité moyenne. On en faisoit des tapis très Strabon. Geog. v. p. 150—151.

beaux.

beaux. 5. Il y avoit même quelques mines d'or que celles de l'Espagne firent négliger. On en trouvoit à Vercelles, et à Ictomulum dans le voisinage de Plaisance.

PLACENTIA.

P. Aufidius L. F. |-|-|-| Vir. |-| Vir.
Tr. Milit. Praef. Fab. sibi et
L. Aufidio C. N. F. Patri et
Fadianae P. F. Matri et
L. Aufidio L. F. fratri |-|-|-| Vir et
Salviae Cilae fratris uxori et
Liburniae L. F. Consobrinae
Factum ex testamento H-S. CIↃ arbitratû
C. Annisidi C. F. Rufi.

J'ai copié cette inscription dans le couvent des Roquelins attenant à l'Eglise de St. Augustin à Plaisance le 13 Juin, 1764. La pierre peut avoir cinq pieds de long sur trois et demi de largeur. Les lettres, qui sont très bien taillées, ont environ trois pouces de hauteur chacune.

SECT. XV.

VENETIA ET ISTRIA.

VENETI. Il y a trois opinions sur l'origine des Veneti. 1. Celle de Tite Live et des poëtes qui content l'histoire d'Antenor échappé de la prise de Troye, chef des Heneti de Paphlagonie, et fondateur de Padoue. 2. Celle de Polybe, qui en fait une colonie des Illyriens. 3. Celle de Strabon qui les tire des *Veneti*, peuple Gaulois. La première est une fable sans vraisemblance, mais on peut se partager entre les deux

Cluvier. Ital. Antiq. l. i. c. 17. p. 125-133.

deux autres. J'étois fort prévenu en faveur de l'origine Gauloise, établie sur le témoignage de Strabon, l'identité du nom, et la certitude de la migration Celtique. Mais la différence reconnue du langage et la haine que ce peuple a toujours témoigné pour ses voisins les peuples Gaulois forment des barrières invincibles. L'Illyrie d'ailleurs étoit si proche et le passage du mont Ocra si facile qu'il est difficile de se refuser au sentiment de Polybe, qui a reçu la sanction du grand Freret.

Marcian. Heracleensis in Perigesi.

Τον κολπον ισορωσι τον Αδρια τικον
Των βαρβαρων πληθος τι περιοικειν κοκλω,
Εκατον χεδον μυριασι πεντηκοντα τε
Χωραν αρισην νεμομενων και καρτισην.
Διδυμα τοκειν γαρ φασι και τα θρεμματα
. . . . . Ενετων εισι πεντηκοντα πε
Πολεις εν αυτω κειμεναι προς τω μυχω.

VENETIA. La région qui portoit ce nom étoit composée de quatre pays ou peuples différens: 1. Celui des Veneti, qui étoient bornés d'un côté par les Carni et le Tilavemptus, et de l'autre par les Cenomani et l'Athesis. 2. On y ajouta dans la suite les Cenomani, nation Gauloise, qui s'étendoient depuis l'Athesis jusqu'au Po et l'Addua; et 3. Les Carni qui occupoient le pays entre le Tilavemptus et le Formio: c'étoit proprement le fond de la mer Adriatique. 4. Auguste enfin donna à l'Italie et à la Venetia, l'Istrie entière entre le Formio et l'Arsia. Telle étoit la Venetia dont les bornes étoient l'Arsia, les Alpes Noriques et Rhétiques, l'Addua, le Po, et la mer. Les anciens, et surtout les poëtes, se servent souvent des mots de Rhæti et d'Euganei en parlant de cette province. Il paroît

que

que ces peuples y avoient anciennement des établissemens, avant que les Gaulois et les Veneti les obligèrent de se retirer dans les montagnes, dans le pays des Grisons et dans le Trentin.

EUGANEI.

Juvenal. Satir. viii. 15. ——— Euganeâ quantumvis mollior aquâ.

Cluvier. Ital. Antiq. l. i. c. 18. p. 135. SPINA. Au moyen d'une belle correction dans Pline (l. iii, c. 17.) Cluvier a découvert que l'ancienne ville de Spina fut détruite par les Gaulois, le même jour que Camille prit celle de Veii, A. U. C. 360. Il s'agit seulement de lire *olim oppidum* au lieu de *item Melpum*, nom qui nous est totalement inconnu.

Id. l. i. c. 18. p. 149–154. APONUM. Apone, bourg à quatre milles de Padoue, fameux par la naissance de Tite Live, l'étoit encore par ses eaux minérales. Voici les principales circonstances qu'on peut tirer de Cassiodore, Claudien, et plusieurs autres qui en ont parlé : 1. Au milieu de la plaine s'élevoit une hauteur médiocre dont le sommet étoit presque rempli par un lac d'eaux chaudes, dont la force étoit telle qu'on ne pouvoit ni s'y baigner ni en boire. On voyoit avec surprise que ce lac toujours plein ne débordoit jamais, et que ses rivages creusés de toute part par les eaux ne s'enfonçoient point. 2. Une fumée épaisse couvroit la surface du lac. Le vent la chassoit-il pour un moment? on contemploit le fond où l'on voyoit les offrandes qu'on y avoit jettées : car ce lac étoit un oracle qu'on consultoit en y jettant des dés. 3. On avoit conduit ces eaux par des tuyaux jusqu'à la plaine où l'on avoit construit

struit des réservoirs et des Thermes de plusieurs dégrés de chaleur à proportion de leur éloignement du lac. Ces eaux étoient très salutaires : elles rendoient Apona les Baiæ de ces provinces. 4. Il y avoit auprès d'Apona un temple de Geryon. Il faut bien que ce nom soit ou moderne ou corrompu de celui de quelque divinité Illyrienne.

AQUILEIA. Le Natiso couloit sous ses murs ; il embrassoit une partie de la ville, et lui servoit de fossé. Le Lontius en étoit éloigné de seize milles. En hiver ce n'étoit qu'un torrent ; la fonte des neiges le rendoient une rivière considérable pendant l'hiver. Les empereurs y avoient fait construire un beau pont de pierres de tailles. Le pays entre ces rivières étoit très orné, rempli de maisons de campagne et planté de vignes dont les habitans avoient fait partout des berceaux. Cluvier. Ital. Antiq. l. i. c. 20. p. 185-187.

Les Romains envoyèrent une colonie à Aquileia A. U. C. 573. Vell. Paterc. l. i. c. 15.

Le sénat, après avoir obligé les Gaulois de quitter le territoire d'Aquileia, y envoya une colonie Latine. Peu d'années après, il augmenta cette colonie d'une nouvelle recrue de quinze cens familles. Tit. Liv. xxxix. 55. et xliii. 17.

Non erat iste locus : merito tamen aucta recenti
Nona inter claras Aquileia cieberis urbes,
Itala ad Illyricos objecta colonia montes,
Mœnibus et portû celeberrima ; sed tamen illud
Eminet ; extremo quòd te sub tempore legit
Solveret cui justa exacto piacula lustro
Maximus.

Ausonius de Claris Urbibus.

TIMAVUS.

TIMAVUS.

Virgil. Æneid. i. 246.

Antenor potuit, mediis elapsus Achivis,
Illyricos penetrare sinus, atque intima tutus
Regna Liburnorum, et fontem superare Timavi;
Unde per ora novem vasto cum murmure montis
It mare proruptum et pelago premit arva sonanti.

Virg Eclog. viii. 6.

Tu mihi, seu magni superas jam saxa Timavi,
Sive oram Illyrici legis litoris.

Cluv. Ital. Ant. l. i. c. 20. p. 189—195.

Cluvier a traité ce sujet avec beaucoup de justesse et de goût. Voici ce qu'il en dit. 1. La plûpart des poëtes ont paru confondre les fontaines du Timavus et Padoue, qui étoient néanmoins séparées par une distance de plus de cent milles. Ce qui peut n'avoir été chez Virgile qu'une expression négligée, ou une licence poëtique un peu hardie, étoit chez les autres l'effet de leur ignorance. 2. Dans le Frioul, auprès d'un bourg nommé St. Canzan, on voit plusieurs sources qui sortent avec violence du pied d'une montagne, qui s'enterrent un instant après pour ne reparoître qu'au bout de quatorze milles. Ces sources nouvelles (car il y en a plusieurs) se réunissent bientôt en une rivière assez large qui se précipite dans la mer à douze milles d'Aquileia. Toutes ces circonstances conviennent assez bien au Timavus des anciens. 3. Combien voyoit-on de ces sources? Polybe, Strabon, et Martial n'en ont su voir que sept, mais Virgile et Mela en ont compté jusqu'à neuf. Les uns et les autres avoient raison, mais les premiers en ont parlé plus exactement. C'est au bourg nommé St. Giovanni de Cherso ou di Duina, qu'on voit les sept sources de ces écrivains. La première, et

la

la plus considérable, forme aussitôt un torrent séparé. Les deux suivantes en forment un second, et les quatres dernières en font un troisième : mais ces trois torrens se réunissent à peu près au milieu de l'intervalle des sources à la mer. Mais ce fleuve, digne par la réunion de tant d'eaux du nom de Timavus, reçoit encore, avant que de se jetter dans la mer, une autre rivière qui avoit elle-même été grossie par la jonction d'un autre ruisseau. Cette rivière sortoit d'un lac (Lago de la Pietra Rossa) éloigné seulement de la mer de quatre milles, auquel Tite Live donne le nom de *Lacus Timavi*. Voilà les neuf sources de Virgile. 4. Le terrein, entre les sources et la mer, n'est qu'un roc creusé de mille canaux souterrains qui établissent une communication entr'elles. C'est pourquoi six de ces sources sont salées et que la septième ne l'est pas. C'est pourquoi, lorsque la marée est haute, les sources rejettent leurs eaux avec la violence d'une inondation, et que dans les autres tems elles coulent lentement et sans effort. Ces phénomènes n'ont pas été inconnus aux anciens.

BRIXIA. Brixiæ, ex illâ nostrâ Italiâ, quæ multum adhuc verecundiæ, frugalitatis, atque etiam rusticitatis antiquæ retinet et servat. Plin. Jun. Epist. i. 14.

CREMONA. Les Romains fondèrent la colonie de Cremone d'abord avant le commencement de la seconde guerre Punique. Vell. Paterc. cul. l. i. c. 15.

MANTUA. Cette ville, située au milieu des marais que formoient les inondations du Mincius, étoit une ancienne colonie des Etrusques. Cluv. Ital. Ant. l. i. c. 26. p. 256.

Primus

Virgil. Georgic. iii. 12.

Primus Idumæas referam tibi, Mantua, palmas:
Et viridi in campo templum de marmore ponam
Propter aquam, tardis ingens ubi flexibus errat
Mincius, et tenerâ prætexit arundine ripas.

Virgil. Eclog. ix. 28.

Mantua, væ miseræ nimium vicina Cremonæ!

Virgil. Georg. ii. 198.

Et qualem infelix amisit Mantua campum,
Pascentem niveos herboso flumine cycnos.
Non liquidi gregibus fontes, non gramina desunt:
Et quantum longis carpent armenta diebus,
Exiguâ tantum gelidus ros nocte reponet.

Cluv. Ital. Ant. l. i. c. 16. p. 115.

VERONA. L'Atliesis ou l'Adige partage aujourd'hui cette ville. Il l'environnoit autrefois. La situation de la ville ou le cours de la rivière a changé.

Plin. Hist. Nat. l. 14. c. 6. Sueton. in Aug. lxxvii.

Le vin Rhétique croissoit dans les environs de Verone. Auguste l'aimoit beaucoup, et Virgile ne lui préféroit que celui de Falerne.

Virgil. Georg. ii. 95.

——————— Quo te carmine dicam
Rhætica? Ne cellis ideo contende Falernis.

Berger, Grands Chemins, l. ii. c. 40. p. 300.

Les citoyens de Verone avoient érigé un arc de triomphe à l'Empereur Gallien. L'arc est détruit, mais l'inscription subsiste. Elle conservoit la mémoire de la construction des murs de Verone par l'ordre de ce prince; ouvrage commencé le 3 Avril et dedié le 4 Decembre l'an 265.

MANTUA.

Virgil. Æneid. x. 198.

Ille etiam patriis agmen ciet Ocnus ab oris
Fatidicæ Mantûs et Tusci filius amnis,
Qui muros matrisque dedit tibi, Mantua, nomen:
Mantua dives avis; sed non genus omnibus unum:
Gens illi triplex, populi sub gente quaterni,
Ipsa caput populis: Tusco de sanguine vires.

Hinc

Hinc quoque quingentos in se Mezentius armat,
Quos patre Benaco, velatus arundine glaucâ
Mincius infestâ ducebat in æquora pinû.

Mantua mittendâ certavit pube Cremonæ, C. Sil. Italic. Punic. l. viii. v. 594.
Mantua musarum domus, atque ad sidera cantû
Evecta Aonio, et Smyrnæis æmula plectris.

VERONA.

——Verona Athesi circumflua.—— Idem. viii. 597.

VENETI.

Tum Trojana manus, tellure antiquitus orti Idem. viii. 604.
Euganeâ, profugique sacris Antenoris oris.
Nec non cum Venetis Aquileia superfluit armis.

PATAVIUM. On comptoit, au dernier recensement d'Auguste, 500 citoyens de Padoue qui avoient la fortune d'un chevalier Romain, 400,000 sesterces, (80,000 livres.) On disoit qu'autrefois cette ville pouvoit armer vingt mille hommes. C'étoit dans ses environs, ou du moins dans la Venetia, qu'on voyoit ces races de chevaux si fameux aux jeux de la Grèce. Denys de Syracuse y avoit un haras. Strabon. Geog. l. v. p. 147.

VERONA. Elle étoit très grande du tems de Strabon. *Brixia*, *Mantua*, *Regium*, Comum lui étoient fort inférieures.

CREMONA. Pendant la guerre civile de Vespasien et de Vitellius, Cremone fut prise d'assaut par les troupes du prentier après leur victoire de Bedriacum. Le hasard ou la cruauté d'Antonius la livra au feu et au pillage, et cette ville ruinée de fond en comble périt après une incendie de quatre jours. On cria au miracle parceque le temple de Mephitis, situé auprés des murs, avoit Tacit. Hist. liii. 17—53. et sur-tout 33 et 34.

échappé seul à la fureur des flammes. La ville avoit été fondée deux cens quatre-vingt-six ans auparavant, comme une place forte qui couvrît la frontière Romaine du côté des Alpes. Le nombre des habitans qu'on y envoya, la commodité du Po, la richesse de son territoire, et les alliances des peuples voisins qu'elle sut attirer, la rendirent bientôt très florissante. Elle se rétablit bientôt de son malheur par les secours de ses voisins, et les soins de Vespasien. On voit par divers traits qu'elle étoit très forte quoique située dans une plaine, qu'elle avoit des murailles et des tours, des temples très riches, et des foires publiques qui attiroient tout le commerce de ces provinces.

Sect. XVI.

ITINERA.

V. Berger, Grands Chemins, l. iii. c. 6. 7. 8. 9. p. 354–360. et Wesseling præfat. ad Itinerar. Antonini et Hierosol.

Itineraria et Tabulæ. On peut poser en fait que les hommes ne négligent guères les choses dont l'acquisition est aussi utile qu'aisée. Pour la guerre, les voyages, et l'administration d'un état étendu, il est presque nécessaire d'avoir des Itinéraires et des cartes géographiques, et dès qu'on a construit des grands chemins il est très facile de se procurer ces secours. Je conviens qu'ils n'étoient point aussi communs qu'à présent. Les mêmes monumens qui nous assurent de leur existence nous font sentir qu'ils étoient rares et qu'ils ne se trouvoient qu'entre les mains des généraux

et

et des hommes d'état, ou tout au plus des géographes de profession et de quelques curieux, dont le commun des hommes empruntoit les lumières dans le besoin. Croiroit-on qu'un Galen n'ait appris que par l'expérience le chemin qu'il falloit tenir pour aller d'Alexandrie en Troade à l'île de Lemnos, et qu'à son retour il ait dressé un itinéraire de cette route pourqu'on ne s'égarât point comme il avoit fait lui-même? Quand Domitien fit mourir Metius Pomposianus, il fit une action de tyran, mais quand on compare les chefs d'accusation les uns avec les autres on sent que l'acquisition d'une mappe-monde étoit une curiosité singulière dans ce siècle. Agrippa exposa aux yeux du public un itinéraire général de la terre, mais si chaque particulier en avoit eu de pareils chez lui, ce monument d'Agrippa auroit peu mérité l'attention de Pline. On voit cependant, sans recourir aux fables d'un Æthicus, qu'il s'étoit faite du tems d'Auguste un itinéraire de l'Empire. Il nous en reste un très curieux qu'on a attribué à Jules César, à Marc Antoine, à l'Empereur Antonin, à Ammien Marcellin, et à Æthicus lui même. Sans vouloir décider une question aussi obscure qu'elle est peu intéressante, on peut dire qu'un pareil ouvrage destiné à l'utilité publique à dû subir un grand nombre de changemens dans des siècles assez éloignés. Les noms de Constantinople, &c. et l'usage d'appeller les capitales des cités Gauloises par le nom de la cité même, annonceroient assez que le fond de l'ouvrage est du quatrième siècle, et qu'il a pu être dressé sous les enfans du grand Constantin.

Galen. l. ix. Simplic. Medic. Facult. p. 117. Edit. Basil. apud Wesseling. p. 538.

Itiner. Suetton. in Domitian. c. 10

Plin. His Natur. iii. 2.

Constantin. L'Itinéraire de Bourdeaux à Jerusalem avec le retour par un chemin différent est une pièce très curieuse, et qui est à peu près du même tems. C'est dommage qu'elle soit corrompue au point que les détails ne s'accordent presque jamais avec les sommes totales. Les Tables de Peutinger, (qu'on nomme aussi Tables Théodosiennes) paroissent au premier coup une carte géographique; les villes, les rivières et les mers y sont désignées; mais qu'on pense que le but d'une carte est de faire sentir la forme d'un pays, la situation de ses parties, et le rapport mutuel des lieux, et qu'on se rappelle que dans cette table il n'y a ni ordre ni proportion, on sentira qu'on a voulu peindre sur un des longs rouleaux des anciens, une tables des chemins et nullement une carte de l'Empire.

V. Berger, Grands Chemins de l'Empire, l. ii. c. 1-31, et l. iii. c. 34

VIÆ MILITARES. Je ne dirai rien ici d'une infinité de digressions aussi belles que savantes dont M. Berger a rempli son histoire des Grands Chemins de l'Empire Romain, et qui ont un rapport plus ou moins éloigné avec son objet principal; les dépenses qu'ont coûté ces voies militaires qui partoient de la capitale pour s'étendre jusqu'aux frontières les plus reculées, les milliaires, les tombeaux, les maisons, les ponts, dont elles étoient ornées, et l'ordre qui s'observoit à l'égard des postes qui n'ont jamais appartenues qu'à l'état et dont la permission gratuite se communiquoit aux particuliers par les diplomes des princes et des magistrats. Je ne parlerai que de la construction des chemins. Les ouvriers commençoient par tracer au cordeau deux sillons profonds. Ils creusoient ensuite un fossé

de

de l'un à l'autre qu'ils remplissoient de sable et de bonne terre pour donner au chemin une assiette ferme. Dans un terrein uni et solide, cette levée, qu'on nommoit *Agger*, ne s'élevoit qu'à fleur de terre, en lui donnant toujours une pente suffisante pour l'écoulement des eaux. Mais dans la plûpart des endroits on lui donnoit jusqu'à dix, quinze et même vingt pieds de hauteur au-dessus des champs voisins, et puisqu'on n'a certainement pas voulu les dépouiller de leurs meilleures terres, il a fallu beaucoup de dépense pour les charier de loin. Sur cet Agger on plaçoit quatre couches différentes de matériaux. 1. *Le Statumen.* C'étoient des pierres larges et plattes, couchées les unes sur les autres et assises dans un ciment de chaux nouvelle; cette couche avoit dix pouces d'épaisseur. 2. *La Ruderatia.* C'étoient des pierrailles, des pots cassés, des tuiles, des briques répandues avec la pêle, et affermies à grands coups de barre. Elle avoit dix pouces d'épaisseur. 3. *Le Nucleus.* C'étoit une craie grasse et gluante, qui servoit de ciment et qui unissoit tout l'ouvrage. Il avoit un pied d'épaisseur. 4. La *Summa Crusta.* Elle avoit six pouces d'épaisseur, et par conséquent l'ouvrage entier avoit trois pieds. Cette surface étoit ordinairement composée de pierres d'une grandeur inégale et médiocre, (*Glarea*); quelquefois à la vérité c'étoient de gros cailloux (*Silex*), et quelquefois même on y a vu des carreaux taillés d'une façon régulière. Domitien alla jusqu'à paver son chemin de carreaux de marbre. On choisissoit surtout ces pierres un peu raboteuses, (qu'on

nommoit *Fistulosæ*) parcequ'elles donnoient plus de prise aux pieds des chevaux, et on observoit de les coucher toujours tout de leur long et jamais sur les côtés. La largeur ordinaire du pavé étoit de vingt pieds, mais lorsque l'*Agger* s'élevoit au-dessus du niveau de la terre, chacun des côtés occupoit à peu près le même espace, et le chemin entier avoit soixante pieds de largeur. Le règlement qui défendoit de donner aux chemins plus de huit pieds ne pouvoit point regarder les voies militaires.

23d December, 1763.

An INQUIRY *whether a Catalogue of the* ARMIES *sent into the Field is an essential part of an* EPIC POEM.

All epic poets seem to consider an exact catalogue of the armies which they send into the field, and of the heroes by whom they are commanded, as a necessary and essential part of their poems. A commentator is obliged to justify this practice; but to what reader did it ever give pleasure? Such catalogues destroy the interest and retard the progress of the action, when our attention to it is most alive. All the beauties of detail, and all the ornaments of poetry, scarcely suffice to amuse our weariness; a weariness produced by such enumerations even in historical works, but which are pardoned in them, because necessary. In history, the victory commonly depends on the number and quality of the troops; but in epic poetry, it is always decided by the protection of the gods and the marvellous valour of the hero. Achilles is invincible; his Myrmidons are scarcely known. Homer has indeed given a catalogue; yet this perhaps was not right in Homer, or right only in him. Ought his particular example to make a general law? In that case, the subject of every epic poem ought to be a siege, and the poem ought to conclude before either the place is taken or the siege raised. Poets themselves afford a convincing proof that they were sensible of following custom rather than reason, by treating those catalogues

merely as episodes, and by introducing into them heroes, who are rarely those of history; and who, after shining a moment in those reviews, totally disappear, in order to make room for characters more essential to the action. An epic poet stands not in need of so dull and vulgar an expedient for making the reader acquainted with his true heroes.

A critic may condemn those poetical catalogues; but woe to the critic, if he is insensible to all the beauties by which that of Virgil is adorned; the brightness of his colouring, the number and variety of his pictures, and that sweet and well-sustained harmony, which always charms the ear and the soul. The army of the Tuscans is not inferior to that of Turnus; being also composed of the flower of many warlike nations assembled under the standards of heroes and demigods. But it enjoys over the Rutuli an advantage which it was natural should belong to the allies of Æneas; having justice and the gods on its side. Every reader, while he detests the crimes of Mezentius, must applaud the exertions of a free and generous people, who have ventured to dethrone their tyrant, and are eager to punish him. I have always wondered that the courtier of Augustus should have introduced an episode which would have been more properly treated by the friend of Brutus. Every line breathes republican sentiments, the boldest, and perhaps the most extravagant. Mezentius was the lawful and hereditary sovereign of a country, of which he rendered himself the tyrant. His subjects

subjects hurled him from the throne, and thenceforth regard themselves as free, without once considering the rights of his unfortunate and virtuous son. Mezentius finds an asylum among the Rutuli; but his furious subjects implore the assistance of their allies. All Etruria in arms determine to tear their king from the hands of his defenders, in order to subject him to punishment; and this fury of the Tuscans is approved by the gods and the poet:

Ergo omnis furiis surrexit Etruria justis,
Regem ad supplicium præsenti Marte reposcunt.

If I wished to establish it as a general and unlimited principle, that subjects have a right to punish the crimes of their sovereigns, I would prefer this example, which admits of neither modification nor restriction. Among the ancients themselves, it appears to me to have been as singular in theory as the death of Agis was in practice. Augustus must have read both with terror; and had Virgil continued to recite the eighth book of the Æneid, I suspect that he would not have been so well rewarded for the story of Mezentius as he was for the panegyric of Marcellus.

My surprise increases when I consider that the story of Mezentius is entirely Virgil's invention; that it entered not into the general plan of his poem; and that he himself had not thought of it when he composed his seventh book. It appears that Virgil, after forming a general idea of his design, trusted to his genius for supplying him with the means of carrying it into execution; and that entering

entering into the character and situation of his hero, he prepared for him difficulties to encounter, without knowing exactly how he would surmount them: in one word, when he landed Æneas on the banks of the Tiber, that he knew not the whole series of events which should lead to the death of Turnus. I say the whole series of events; for the part of Mezentius depends on the introduction of Evander and Pallas, and the death of Pallas is intimately connected with that of Turnus. This manner of writing is not destitute of its advantages. It is applauded in Richardson, who has only imitated Virgil. The truth and boldness by which it is characterised far surpass the timid perplexity of a writer, who, while he forms his plot, is at the same time considering how he shall unravel it. Virgil's example is surely more worthy of imitation than that of Chapelain, who wrote the whole of his Pucelle in prose, before he translated it into poetry. I am sensible that had Virgil lived to revise his work, he would have given to it uniformity and unity; and carefully effaced all those marks by which an attentive reader may perceive in it detached parts, not originally written the one for the other. Of these take the following examples:

1. Mezentius appears at the head of the warriors who follow Turnus, but appears as a king completely master of his dominions. He arrives from the Tyrrhenian coasts with numerous troops, and his son, the valiant Lausus, follows him with a thousand warriors from the city of Cære. 2. Messapus,

Messapus, king of the Falisci, is a Tuscan. Fescennium, Soracte, the Ciminian forest, are among the most celebrated places of Etruria. This Tuscan prince, would he have forsaken the whole body of his nation united by the crimes of Mezentius? Is it to be expected that he should be found in the camp of the enemy; or that he would have brought, as auxiliaries to Turnus, a people sunk in effeminacy, and who knew war only by their detestation of it? The poet would have coloured so extraordinary a measure, by assuming for it some probable motive. Would he have said that all Etruria was in insurrection against Mezentius? 3. Aventinus, of Mount Aventine, the son of Hercules, makes a striking figure in the catalogue; but his part is inconsistent with that of Evander. They reigned at the same time, and over the same place. It will be said that one of those princes occupied the Palatine, while the other reigned over the Aventine Mount. This is impossible; for Evander shews the Aventine to Æneas, which was a barren rock,* situate in his little kingdom, which had no other boundaries than the Tiber, and the territory of the Rutuli.†

I believe that Virgil would also have corrected some faults, which it is painful to see in his enumeration of the Tuscan warriors. He well knew that when a poet speaks of a science, he ought to do it with precision; and he could not forget that accurate geography is not incompatible with poetry.

* Virgil, Æneid. viii. 190. † Idem, 473.

Of

Of the twelve cities which composed the confederacy of Etruria, he would have named more than Cære and Clusium, and he would not have dwelt on the crowd of secondary towns, which could not do otherwise than follow the standards of their respective capitals. 2. He would not have thought that seven or eight beautiful verses compensated for introducing the Ligurians, a foreign and hostile nation, into the civil wars of the Tuscans, which could only be interesting to the members of their own confederacy. 3. I see the camp of the Tuscans on the sea-shore near to Cære; I see their vessels, and all the preparations for a distant expedition. They embark, but it is only for a voyage of thirty miles. They prefer this navigation to an easy march of two days, which would have brought them to the country of their ally Evander. There they would have passed the Tiber, and found themselves on the frontiers of the Rutuli. 4. This naval expedition affords matter of surprise; but that of the troops of Mantua is totally incredible. Five hundred warriors, embarking on the Mincius, could not arrive in the Tuscan sea without making the circumnavigation of the whole Italian coast. Virgil loved the place of his birth; but he might easily have discovered the means of bringing its ancient inhabitants to the assistance of Æneas, without offending against probability and geography.

AN

Lausanne, 24th December, 1763.

AN EXAMINATION OF THE CATALOGUE OF SILIUS ITALICUS.

I PROCEED to say a few words on the catalogue of Silius Italicus. 1. It would ill become me to speak of the general plan of a poem, of which I have read only a detached passage: yet this passage is sufficient to convince me that Pliny well knew his contemporary, when he pronounced that Silius owed more to art than to nature. This art is less apparent in the style, which is easy and flowing, than in the thoughts, which are those of a man who is continually striving to be sublime, and continually struggling against his own genius in favour of his subject. I am persuaded that Silius would have judged better in taking Ovid than Virgil for his model. Wherever he does not offer violence to his genius, his fancy is rich, easy, and natural. With such a character, it is surprising that he did not prefer the elegiac to the epic. The greatest part of those who have failed in this last species of poetry are distinguished by a severity of character, and a wild irregularity of fancy; and, as they had as little taste as talent, they easily mistook those qualities for strength, elevation, and originality of genius. Faults were confounded with excellencies, to which they bore some bastard resemblance. 2. Virgil was free, Silius in fetters. The former might choose, among all the nations of Italy those who most suited his design: the

the latter could not omit any of those nations without being guilty of a fault. He was under the hard necessity of writing a poetical geography of the whole country between the Strait of Rhegium and the Alps; and this constraint is but too visible in his performance. 3. Silius followed his model with a respect bordering on superstition. Italy no longer contained in her bosom a multitude of different nations, whose arms, manners, and even languages, diffused a pleasing variety over the subject, while the story of their chiefs and founders invited the writer to agreeable excursions in the region of fancy. All those nations were become strictly Roman, and had exactly conformed to the laws, ensigns, and discipline of the republic; a vast but uniform object, which was better fitted for suggesting reflections to a philosopher, than for animating the descriptions of a poet. Silius, after seeking for characteristic differences which no longer prevailed among the nations whom he describes, is continually introducing those of the countries which they inhabited. His pictures have life and variety; but they are not in their proper place. The character of the people who were to fight was of importance in deciding the issue of the battle; the nature of the countries which they left behind them was entirely foreign to the subject. 4. Silius ought to have remembered that Aquilina was not in existence during the second Punic war;* and that we knew

* Silius Ital. viii. 606.

nothing

nothing of this place till it became the seat of a Latin colony, sent thither to check the incursions of the Gauls, thirty years after the battle of Cannæ.*

A MINUTE EXAMINATION OF HORACE'S JOURNEY TO BRUNDUSIUM, AND OF CICERO'S JOURNEY INTO CILICIA.

25th December, 1763. Lausanne.

An useful chapter might be added to the History of the great Roads of the Roman Empire, by Berger, explaining the uses to which the Romans applied them. He has indeed mentioned posts, which afforded conveniency to a small number of persons; but has omitted many important particulars that still remain to be told. A critical examination of the ordinary journies of travellers would afford important information concerning the private life of the Romans, and even throw light on geography and chronology. I am sensible that the differences of age, condition, and circumstances, must render our general conclusions uncertain; but as the means were universally the same, these uncertainties will be reduced within certain limits.

Augustus travelled with an extraordinary slowness in the neighbourhood of Rome. A journey

* Tit. Liv. xxxix. 55. Vell. Patercul. l. i. c. 15.

to

to Tibur (20 Roman miles*), or to Preneste (25 miles †), consumed two days, or rather two nights.‡ But the situation of Augustus was as singular as his taste. The weakness of his health from his youth upwards compelled him to the strictest regimen; and by his own temper he would be inclined to carry the dictates of prudence to an extreme. It appears from his faithful biographer that this prince was soon tired of debauchery; and that he always despised luxury, though much addicted to effeminacy. We may add to these circumstances, that he travelled in a litter carried by slaves; and proceeded with great slowness, that his attention might not be withdrawn a moment from his usual occupations. The gentle motion of his carriage allowed him to read, write, and attend to the same affairs which employed him in his cabinet.§ From such an example, no general consequence can be deduced.

The same may be said of those rapid and extraordinary journies of which the ancients sometimes make mention. How wide is the difference between the mode of travelling of Augustus and that of his son Tiberius, who accomplished a journey of two hundred miles in twenty-four hours, when he hastened to close the eyes of his brother Drusus;‖ or that of Cæsar the dictator, who posted

* Itineraria Antiq. Edit. Wesseling, p. 309.

† Idem, p. 302.

‡ Sueton. in August. lxxviii.

§ Plin. Epist. iii. 5. Juvenal. Satir. iii. 239.

‖ Plin. Hist. Nat. vii. 20.

one

one hundred miles a-day with hired carriages.* Statius speaks of a rapidity as extraordinary, when he says that a traveller might set out from Rome in the morning, and sleep at Baiæ or Puteoli; an expeditious journey indeed, since the distance is 141 Roman,† or 127 English miles.

> Nil obstat cupidis; nihil moratur
> Qui primo Tiberim reliquit ortu
> Primo vespere naviget Lucrinum.‡

I know that the poet wished to celebrate the fine road which Domitian had made from Sinuessa to Cumæ; which had fixed the sands of Liternum, and restrained the inundations of the Vulturnus. The thirty miles which he had passed, and which used to be the work of a day, now scarcely consumed two hours. Perhaps we must make some allowance for the flattery of a poet, who wished to pay his court. Yet the possibility of the journey must be admitted, since falsehoods are not to be risked in matters so simple, public, and precise.

We may perceive how much the Roman roads must have facilitated travelling, when we call to mind the journey of the courier, who brought to Rome the first news of the defeat of Perseus. The date of the battle is precisely fixed by an eclipse of the moon, which happened the day preceding the nones of September, that is, the 21st of June

* Sueton. in Cæsar. lvii.

† Vetera Itiner. p. 107, 108, 122.

‡ Stat. Sylvar. 14. Carm. iii.

of

of the Julian year.* The courier arrived in the Circus the second day of the Roman games, and the thirteenth after the defeat.† These two circumstances shew, that to get the thirteen days we must reckon both the day of his departure and that of his arrival, which will bring us to the 16th of the calends of October,‡ the 4th of July. We may therefore reckon twelve complete days; two of which might be employed in sailing from Dyrrhachium to Brundusium, since the distance is 1300 stadia, or 225 miles;§ and Ptolemy estimates an ordinary ship's way at 1000 stadia each day.‖ The ten remaining days were consumed in the journey from Pella to Dyrrhachium, 253 miles;¶ and in that from Brundusium to Rome, 368 miles;** in all, 621; which gives no more than sixty miles a-day. We are to remember that this journey was performed by one courier, in the finest season of the year, and bringing the news of a great victory. He therefore anticipated, by several days, the deputies of the consul, although they likewise travelled with the greatest expedition. The Egnatian road was not yet made; the Appian extended

* Isac. Bulliad. Epist. ad Calcem. tom. iii. Tit. Liv. ex Edit. Gronov.

† Tit. Liv. xliv. 37. xlv. 1.

‡ Rosin. Antiq. L. iv. c. 13.

§ Itineraria, p. 317. et Not. Wesseling. Plin. Hist. Nat. iii. 2.

‖ Ptolemæi Geog. c. ix.

¶ Itineraria, p. 319.

** Itineraria Ant. p. 307. iii. 117.

no

no further than to Capua; and the Greeks never applied themselves to the making of highways.*

Among the ordinary journies of the Romans, who travelled neither like invalids nor couriers, there are two which we know with some degree of accuracy: the journey of Horace to Brundusium, by the way of Canusium; and that of Cicero to the same place, by the way of Venusia and Tarentum: I shall speak of both, beginning with that of Horace.

1. Horace's aim was not to inform, but to amuse us: his days' journies are described confusedly, and we rather guess at, than ascertain them. He dwells on the places in his route, in proportion to the objects which they presented to his fancy, rather than to the time during which he remained in them. Commentators would persuade us that Horace was fifteen or seventeen days on the road;† but the foundation of this opinion, namely, that the poet slept at all the places of which he makes mention, appears to me to be an exceedingly weak one. Our conjectures will be more natural, if we attend to the characteristic circumstances of the evening, morning, the hour of repast, &c. circumstances which are scattered through the satire. The following is the journal with which this consideration will furnish us. The first day Horace left Rome, with the rhetorician Heliodorus, to take up his night's abode at Aricia, sixteen miles distant.

* Strabon. Geog. v. p. 162.

† Horat. L. i. Sat. 5. v. 134. Edit. ad usum Delphini.

Egressum magnâ me accepit Aricia Româ,
Hospitio modico.*

The second day he arrived at the Forum Appii, towards the evening; twenty-seven miles.

——— Jam nox inducere terris
Umbras, et cœlo diffundere signa parabat.

He sailed along the canal in the night, and landed at the fourth hour (ten o'clock A. M. of the third day.) After a light breakfast at Feronia, he travelled three miles towards Terracina, which is eighteen miles distant from the Forum Appii. I do not perceive that he halted either at Terracina or at Fundi; so that he was much fatigued when he arrived at Formiæ, which is thirty-two miles from Feronia.

In Mamurrarum lassi deinde urbe manemus,
Murenâ præbente domum, Capitone culinam.

The fourth day, Mecænas and his suite arrive early at Sinuessa, eighteen miles from Formiæ.

Postera lux oritur multo gratissima: namque
Plotius et Varius Sinuessæ Virgiliúsque
Occurrunt.

The commentators have themselves observed that our travellers only dined at Sinuessa, and then proceeded to the bridge of Campania, Pons Campanius, on the Savo, eighteen miles from Sinuessa, and sixteen from Capua.†

* The whole journey is described in the fifth Satire of the first book of Horace.

† Cluvier. Ital. Antiq. L. iv. c. v. p. 1077. Itiner. Hierosolymanum. Edit. Wessel. p. 611.

Proxima

Proxima Campano ponti quæ villula tectum
Præbuit; et parochi quæ debent ligna salemque.

The fifth day, the mules brought them early to Capua.

Hinc muli Capuæ clitellas tempore ponunt.

The poets went to sleep, while Mecænas diverted himself at tennis; which shews that it was the time for exercise, which ended before two o'clock P. M. Horace says nothing of the bath and supper which commonly followed. I conclude, therefore, that instead of sitting down to table, they again entered into their carriage, and proceeded twenty-one miles, to sup and sleep at the house of Cocceius, one of the company, which was situate on the heights of Caudium.

Hinc nos Cocceii recipit plenissima villa,
Quæ super est Caudî cauponas.————
* * * * * * * * *
Prorsus jucunde cœnam produximus illam.

The sixth day, they performed only a very short journey from the castle of Cocceius to Beneventum: it was no more than eight miles. It is probable that the gaiety and good cheer of the house of Cocceius made them sit up late, and that he did not allow them to depart next day till after dinner; for which reason I shall reckon this but half a day's journey. In the whole, therefore, we have 164 Roman miles to divide by five days and a half, which gives 30 Roman, or 27 English miles, a-day. But I am of opinion that we ought to

divide by four days and an half. Horace travelled with the laziness of a man of letters, until he met the ambassadors at Terracina. He employed two days between Rome and the Forum Appii; but he confesses that more expeditious travellers would have performed that journey in one day.

> Hoc iter ignavi divisimus, altius ac nos
> Præcinctis unum. Minùs est gravis Appia tardis.

The ambassadors were embarrassed with a more numerous suite, but they travelled with more conveniencies and greater expedition. Yet we ought to be better informed than we are of the object of their negociation, to determine whether they were bent on reaching Brundusium with all possible haste. An ambassador wishes to accelerate or retard his journey as the business of his mission may require. These four days and an half to which I would reduce the journey of Horace from Rome to Beneventum will give 36½ Roman, near 33 English miles, for the progress of each day.

While we travel to Beneventum, we traverse a well-known country. But, after quitting this city, Horace is lost among the mountains of Apulia, until he re-appear at Canusium. We meet with little but obscurity in this part of his route; and the glimmerings of light are so well fitted to deceive us, that Father Sanadon suspects Horace of having lost his way among his native mountains.* Yet why should we suppose that the villa Trivici

* Horace de Sanadon, tom. v. p. 138.

must

must mean Trivicum, or that Equotutium must be the name of the place that cannot be introduced into an hexameter verse? These conjectures are inconsistent with geography. Why should we persist in fixing with accuracy the situation of a country-house, and of a village *(oppidulum)*, belonging to the most desert and least known district of all Italy? Let us be contented with knowing that these two undiscovered places stood on the high road from Beneventum to Canusium; and all difficulties will be removed. Yet this general knowledge will not allow us to ascertain the days' journies as above. Our poet, however, though he speak in obscure terms of the places, is exact with respect to time. We may continue, therefore, his journal, and then compare it with the well-known distance between Beneventum and Brundusium. The seventh day, he left Beneventum, clambered with difficulty over the mountains which separate the territory of the Hirpini from Apulia, and rested in the castle of Trivicus.

——— Quos
Nunquam erepsemus; nisi nos vicina Trivici
Villa recepisset, lacrymoso non sine fumo.

The eighth, our travellers proceeded twenty-four miles, and slept at a small village, whose grotesque name could not enter into a verse.

Mansuri oppidulo quod versu dicere non est.

The ninth day I find them at Canusium, but I imagine they proceeded to Rubi; at least they arrived there much fatigued with a long journey.

This appellation could not have been given to twenty-three miles.

> Inde Rubos fessi pervenimus, utpote longum
> Carpentes iter.————

The tenth day, they proceeded to Bari; the eleventh, to Gnatia; and the twelfth at length brought them to Brundusium. It is true that these three last days are not accurately distinguished; but it is certain there were no more: and without obliging our travellers to make one day's journey of sixty miles, it is impossible to reduce their number. From Beneventum to Brundusium we have 205 miles; which gives the rate of 34 Roman, nearly 31 English, each day. They travelled faster the first days, not being then retarded by the Apulian mountains, and by roads, bad in themselves, and then rendered worse by the rain. Their repeated complaints on this subject give reason for suspecting that the Appian way then reached only to Capua, and that it was not Julius Cæsar that carried it to Brundusium.* Raised causeways, formed of three layers of materials, and paved with flint stones, have resisted the impressions of time. Is it credible, that in twenty years after they were made, they should have been spoiled by a shower of rain?

With the eyes of a commentator, I should see nothing but excellence in this satire, and call it, with Father Sanadon, a model of the narrative

* Berg. Grands Chemins, l. ii. c. 26. p. 226.

style.

style.* It is true that I observe in it with pleasure two well-applied strokes of satire; one against the stupid pride of the pretor of Fundi, and another against the more stupid superstition of the people of Gnatia: but I would not hesitate to pronounce that the almost unknown journey of Rutilius is superior to that of Horace in point of description, poetry, and especially in the choice of incidents. The gross language of a boatman, and the ribaldry of two buffoons, surely belong only to the lowest species of comedy. They might divert travellers in a humour to be pleased with every thing; but how could a man of taste reflect on them the day after? They are less offensive, however, than the infirmities of the poet, which occur more than once; the plasters which he applies to his eyes, and the nasty accident which befel him in the night. The maxim, that every thing in great men is interesting, applies only to their minds, and ought not to be extended to their bodies. What unworthy objects for the attention of Horace, when the face of the country and the manners of its inhabitants in vain offered to him a field of instruction and pleasure! Perhaps this journey, which our poet made in company with Mecænas, creating much envy against him,† he wrote this piece to convince his enemies, that his thoughts and occupations on the road were far from being of a serious or political nature.

* Horace de Sanadon, tom. v. p. 119. Paris, 1756.

† V. Horat. Serm. ii. 6. v. 20—60.

2. In the year of Rome 702, a decree of the senate entrusted Cicero with the government of Cilicia. In compliance with the decree, he quitted a city the theatre of his glory, and went to gather laurels on Mount Amanus. Atticus and his other friends were requested to attend to his interests, and to shorten as much as possible the term of his banishment. It was with difficulty that he could tear himself from the delightful neighbourhood of the capital. He travelled from one villa to another, before he could seriously set out on his journey. He left Rome the first of May;* the tenth of the same month, I find him at his villa near Pompeii. The following is the most natural division of these nine days. The 1st. Cicero went no further than to his house near Tusculum. He mentions the conversation he had there with Atticus, who probably accompanied him to that charming villa; where he would certainly sleep that night. The 2d May: Tusculum is sixty-three miles from Arpinum. This would have been too great a journey for a man who did not travel with the speed of a courier. I therefore divide it into two, and suppose that Cicero stopt short at Terentinum. 3d May: in that case he had but twenty miles to travel to his villa at Arpinum. The pleasure of seeing his fellow-citizens, and receiving the compliments of a people who considered his glory

* For the detail of this voyage it is proper to peruse the epistles to Atticus, l. v. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, and 10; the History of Cicero, by Fabricus, and by Middleton, the year of Rome 702.

as

as their own, would detain him there the remainder of that day. The 4th May: this day, which was less agreeable than the preceding, is marked very distinctly. Cicero dined at the villa of his brother Quintus at Arcanum, not far from Arpinum; and witnessed a domestic scene, in which the bad humour of Quintus's wife disturbed the pleasure of the entertainment, and tired the patience of her husband and brother-in-law. Cicero slept that night at Aquinum, only fifteen miles from Arpinum. The 5th and 6th of May: from Aquinum to Cumæ the distance is sixty-five miles.* The journey would have been rather too long. Besides, in passing from Aquinum, which is on the Latin way, to Minturnæ, which is on the Appian, it was necessary to cross the country; since the highway extended in that direction only nine miles. It was necessary to quit it again at Sinuessa, to wade through the marshes of Vulturnus and the sands of Liturnum. I imagine that Cicero slept at one of these places, and proceeded next day to his house at Cumæ. The 7th of May must have been spent entirely at Cumæ. I know that the whole bay of Naples was adorned by country-houses contiguous to each other; but it must have required at least one day to assemble a little Rome in the house of Cicero. The 8th of May, he went to his villa at Pompeii. The distance was thirty-nine miles by land, through Puteoli, Naples, and Her-

* All the distances not noticed in the Itineraries, I have measured on the chart of M. Delisle.

culaneum.

culaneum. He might have much shortened it by crossing the bay: yet one day must be allowed for this journey. The 9th day was surely spent at Pompeii. Some motive of business or pleasure must have carried Cicero so far out of his road.

In this journey, we see a great man travelling in the neighbourhood of the capital, making great journies without being in haste, and every where enjoying his conveniencies. Among the ancients, these conveniencies could only be enjoyed by the great; because it was necessary to procure them for one's self, to supply the want of posts by relays, and the want of good inns by private houses. In modern times, the interest of individuals supplies to the public all these conveniencies, which each man may purchase whenever he stands in need of them. On the 10th of May, Cicero left Pompeii; and went to sleep in a country-house which one of his friends had at Trebula; thirty miles. He began to travel seriously; and writes to Atticus that he purposed in future to make good journies, *justa itinera*. The 11th of May brought him to Beneventum, thirty miles. The 12th of May, he seems to have stopped there, since he speaks of a letter received early, and one which came later. The 15th of May, he left Venusia to climb Mount Vultur, and thence descend into the plain of Lucania. He arrived at Tarentum on the 18th of May: this place is 155 miles from Beneventum. He spent three days with the great Pompey, employed in fortifying the good principles of a man who yet held, or believed that he held, the balance

of

of the republic. On the 22d of May, Cicero proceeded to Brundusium, forty-three miles from Tarentum.* Contrary winds and business detained him several days in that harbour. He at length sailed the 15th of June, and arrived at Actium. He again set out, crossed the Achelous and the Evenus, passed through the cities of Delphi, Thespiæ, Megara and Eleusis, and arrived at Athens on the 25th of June, after travelling 205 miles from Actium.† I shall not dwell longer on this journey of Cicero; but only remark, that from Pompeii to Athens he travelled 463 Roman, about 417 English miles, in nineteen days: which gives 24½ Roman miles for each day's journey.

This slowness is surprising, since Cicero did not travel in a day farther than a Roman soldier, loaded with his arms and so many other burdens, advanced in five hours of summer (about six equinoctial hours). My surprise is, however, diminished by the following considerations. Cicero left his country without knowing precisely how long his absence from it was to continue. A multitude of preparations were necessary for a governor who was going to establish a great household in a distant and barbarous province. He had to wait for a number of conveniencies which were collecting for him at Beneventum, Tarentum, and Brundusium, and which could not but retard his journey. It is possible that I may be mistaken; but I think

* Itinerar. p. 119. Pliny says 35 miles. Nat. Hist. iii. 16.
† Itinerar. p. 325—326.

it

it apparent in all our orator's letters, that such economical arrangements were by no means suited to his genius. 2. The family of a proconsul was too numerous to admit of dispatch in travelling. A questor, four lieutenants, twelve tribunes, accompanied Cicero to execute their respective functions under his government. A crowd of young Romans of high rank followed the proconsul, to learn under his auspices the art of war, or rather that of politics. To this illustrious band we must add one, far more numerous, of officers, lictors, clerks, freed men, and slaves, belonging to the proconsul himself, or to the companions of his journey. This little army was embarrassed with too many wants to allow him to proceed with the expedition of an ordinary traveller. He would have preferred going by sea from Actium to Patras: but in that case he must have made use of the little barks of the country; and the passage would not have been performed with the dignity of a public minister, who wished to surprise the Greeks as much by the magnificence of his equipage, as by the moderation of his conduct. 3. The roads must have been very bad between Actium and Athens. The motive of the Romans in making roads was neither the benefit of the provinces, which those conquerors always despised, nor the convenience of commercial intercourse, of which they never knew how to estimate the value; but merely to facilitate the marches of their troops. Greece, which early became an interior and submissive province, was not in any of the direct lines which united

united Rome with the frontiers; and had but only one road, while the other parts of the empire were intersected by military ways, in all possible directions. The proconsul might have followed this road, if it was then made; but as we are ignorant of its era, we ought rather to think that it was not so early. Most of the Roman roads are works of the emperors.* 4. Greece attracted but weakly the attention of the Roman government; but how well did it deserve that of Cicero! How could he rapidly traverse a country, each village of which was illustrious in history or fable? The man of letters, who admired the Greeks in proportion as he was eager to surpass them; the curious antiquary, who had discovered with such transports the tomb of Archimedes; the enlightened philosopher, who had unveiled the frauds of Delphi; must have been arrested at every step by an hundred objects unknown and indifferent to vulgar eyes. With what pleasure would I follow such a guide in such a journey!

In uniting the 369 Roman miles which Horace travelled in ten days, with the 463 which Cicero travelled in nineteen, we shall have the middle term of 30 Roman miles for an ordinary day's journey. I should prefer, however, extending it to 33 Roman, or 30 English miles; the slowness of Cicero being better ascertained than the supposed rapidity of Horace.

I shall not expatiate on the posts, the inns, or

* Bergier Hist. des Grands Chemins de l'Empire, l. i. c. 9. p. 27.

the

the carriages of the Romans. The last, if we may judge of them by subsisting monuments, were small, open, and inconvenient. They had two or four wheels; but, not being suspended, must have been very fatiguing to travellers on the paved military roads. These carriages were of various kinds; and what is extraordinary, almost all the different kinds had been borrowed from the Gauls. The Romans adorned them with silver, gold, and sometimes with precious stones; a barbarous and misplaced luxury, indicating more riches than taste. It was reserved for modern times to invent those soft and elegant machines which gratify at once the effeminacy, laziness, and impatience of travellers.*

I shall speak briefly of another kind of travelling, the march of troops. These marches, I am inclined to think, both by the exercises (of which I have made mention) and by my general opinion on the subject, were longer than ours; but, previously to making the researches necessary for determining this matter with precision, I shall cast a glance on the longest and boldest march which I have ever met with in history, either ancient or modern.

The fortune of the Carthaginians was sustained in Italy by the exertions of Hannibal, when Asdrubal crossed the Alps with a numerous army. The republic was in danger of sinking under their united efforts. Nero the consul observed the mo-

* Voyez l'Antiquité expliquée du P. Monfaucon.

tions

tions of Hannibal, who exhausted the whole science of marching and countermarching. The Roman general perceived that a bold stroke only could ward off the dangers which threatened his country. With a chosen body of a thousand horse, and six thousand foot, he marched from his camp, deceived the vigilance of the Carthaginians, effected a junction with his colleague in Umbria, saved the republic at the battle of Metaurus, and returned with the same celerity, announcing to Hannibal the death of his brother, and finding that general himself still astonished and inactive.* He had left Hannibal in the neighbourhood of Canusium; he found the consul Livius in that of Sena Gallica. His route through the territories of the Larinates, Frentani, Marrucini, Prætutii, and Picenum, into Umbria, was about 270 Roman miles.† I know not how many days he employed in marching thither; but I know that only six were spent in his return.‡ Expedition became daily more necessary; and it is not a small stain on the glory of Hannibal that he remained ignorant for twelve days of the departure of the Roman general. I think this would not have escaped the vigilance of Asdrubal; and that he would have destroyed an army weakened by the absence of its general, and by a powerful detachment.§ 270 Roman miles in

* Tit. Liv. xxvii. 43—51.

† Itineraria Auton. p. 312, 313, 314, 315. I have measured on the chart of Delisle the distance from Canusium to Larinum.

‡ Tit. Liv. xxvii. 50. xxviii. 9.

§ Tit. Liv. xxvii. 46.

six days give 45 Roman, or 40½ English miles for each daily march. The fact is scarcely credible. Nero's forces, indeed, were selected from the whole army; he marched night and day; and the zeal of the allies co-operated with the attentions of the general in procuring for them in abundance every comfort and assistance proper for softening their fatigues and reviving their strength. With all these advantages, it would be impossible for modern troops to make such a march. To accomplish it required Romans, and Romans of the age of Scipio. As soldiers, their bodies were patient of fatigue and toil; as citizens, they had a country for which to fight. Their exertions were quite different from those of a herd of mercenaries, whose only hope is that of pay, and whose only fear is that of punishment.

This is a sketch of the chapter which I said was wanting;—but still, how imperfect have I left it!

ON THE FASTI OF OVID.

Lausanne, 1764.

Much philosophical and much theological knowledge may be derived from Ovid's Fasti. The religion of the Romans, the points in which it agrees with or differs from that of the Greeks, is a subject as curious as it is new. I reckon for nothing the researches of a Coyer.

The

The poetry of the Fasti appears to me more liable to blame than worthy of praise. I acknowledge with pleasure all the merit of Ovid; his astonishing fancy, a perpetual elegance, and the most agreeable turn of mind. I principally admire his variety, suppleness, and (if I may say so) his flexibility of genius, which rapidly embraces the most opposite subjects, assumes the true style of each, and presents them all under the most pleasing forms of which they are susceptible. The thought almost always suits the subject; and the expression rarely fails in being suitable to the thought. In the Fasti, the same ideas are perpetually recurring; but the images under which they are represented are continually different. The passages of the Fasti which have given me most pleasure are, 1. The origin of sacrifices: 2. The adventure of Lucretia: 3. The festival of Anna Perenna: 4. The origin of the name of May: 5. The dispute of the goddesses for that of June.

The following are some of the faults in the character either of the poet or of his subject; which it is painful to perceive. Ovid appears to me defective in point of strength and elevation; and his genius loses in depth what it gains in surface. In painting nature, his strokes are vague, and without character. His expression of the passions is rarely just; he is sometimes weak, sometimes extravagant, always too diffuse; and though he continually seeks the road to the heart, is seldom fortunate enough to find it. His light and tender character, softened by pleasure, and rendered more interesting

by misfortune, made him acquainted with the tones of sadness and joy. He knows how to lament the misery of a forsaken mistress, or to celebrate the triumphs of a successful lover. But the great passions are above his reach; fury, vengeance, the fortitude or ferocity of the soul, which either subdues its most impetuous movements, or precipitates their unbridled career. His heroes think more of the reader than of themselves; and the poet, who ought to remain concealed, is always ready to come forward, and to praise, blame, or pity them. Ovid wrote a tragedy; but, notwithstanding the judgment of Quintilian, I cannot much regret its loss. 2. He was ignorant of the rules of proportion, rules so necessary to a writer who would give to each sentiment its due extent, and arrange it in its proper place, agreeably to its own nature, and the end for which he employs it. In Ovid, you may perceive thoughts the most interesting, and narratives closely connected with the very essence of his subject, pass away lightly without leaving a trace behind; while he dwells with complacence on parts merely ornamental, frivolous, or superfluous. Can it be believed that the rape of Proserpine should be described in two verses, when the enumeration of the flowers which she gathered in the garden of Eden had just filled sixteen?* I acknowledge that the subject of the Fasti exposed him to faults in proportioning the parts of his work. That subject is connected with

* Ovid Fast. l. iv. p. 583.

the

the whole of the Greek mythology; it contains, also, much of the Roman history. It was sometimes necessary to relate the whole fable; at other times, to hint at or even to suppose it, was sufficient. It was requisite for him to decide how far each story was likely to be known by an ordinary reader, and how much the knowledge of it contributed to that of his subject: but the principles of such decisions are extremely delicate. 3. Some writers have praised Ovid for the artfulness of his transitions in a work so various as that of the Metamorphoses. Yet this subject, without possessing the unity of epic poetry, supplied him with very natural principles of connection. But the Fasti is a subject totally disjointed. Each ceremony, and each festival, is altogether distinct from that which follows it, and which follows it only by an imaginary chronology. The poet always traces the æra of their institution, which falls, if you will, on the month of January; but they are Januaries of different years, or rather of different centuries. Ovid was so sensible of this defect in his subject, that he endeavours to associate festivals on the earth with the phenomena of the heavens, in order to give a connection more real, but extremely uninteresting, to his calendar. 4. Ovid heard from the mouth of the gods the laws of their worship, the origin and principle of each fable, and of each ceremony. Such is the nature of the human mind; even in fiction we require the appearance of truth. We cannot bear to see the poet's invention at work. But Ovid shews to us too

plainly, that all his ingenious conversations with the gods are the work of his own brain. When he speaks seriously, as he once does in mentioning Vesta, it is to overturn the whole fanciful fabric at one blow. I acknowledge, that a Roman poet must have been perplexed by the perpetual mixture of the serious with the fantastic, and by a poetical religion which was also that of the state. Among the early Greeks, the inspiration of Homer did not differ from that of Calchas. His works and those of his successors were the scriptures of the nation. With us, on the other hand, the inspiration of poets is merely a transient and voluntary illusion to which we submit ourselves. But among the Romans, who alternately believed in and laughed at their gods, but who had no faith whatever in their poets, the part of these last was very difficult to act. 5. I ought not to reckon the employment of elegiac verse as a particular fault, though heroic measure would have been well adapted to the subject of the Fasti. Elegiac verse has always tired me. The pause constantly recurs on the middle of the third foot of the pentameter; and the sense must always be included in a couplet. This monotony fatigues the ear; and causes the introduction of many useless words merely for the sake of the measure. There is far more variety, liberty, and true harmony in the flow of heroic verse.

ON

ON THE TRIUMPHS OF THE ROMANS.

Rome, 28th November, 1764.

ROMULUS was soon obliged to take arms against the little cities of the Sabines, whom the rape of their daughters had justly provoked against his rising state. Acron, king of the Ceninians, was the first victim of Roman valour. He fell by the hand of Romulus; and his subjects had the good fortune to be allowed to unite with the new colony. The conqueror was eager to reap the first fruits of his glory. Driving before him herds and prisoners, and attended by the companions of his victory, he entered the city amidst public acclamation, and ascended the Capitoline hill, in order to deposit his trophies and his gratitude in the temple which he had dedicated to Jupiter Feretrius. By this ceremony, military virtue was for ever associated with religion in the imagination of the Romans. Such was the origin of the triumph, *an institution which proved the principal cause of the greatness of Rome.** Three hundred and twenty triumphs† raised her to that exaltation, which she had attained under the reign of Vespasian. I venture to submit the following reflections on the right of triumph, the road through which it proceeded, and the show itself.

* Montesquieu on the Greatness and Decline of the Romans.

† Onuphr. Panvin. on Triumphs. The number is taken from Orosius.

The right of triumph may be considered under three aspects. 1. The authority by which it was conferred; 2. the persons upon whom; and, 3. the reasons for which it was granted.

1. Under the royal government, I should suppose that the kings, whose authority was as independent in military as it was limited in civil affairs, entered the city in triumph, whenever they thought themselves entitled to that honour; and thus dispensed in their own favour the benefits of an institution which had been established by their predecessor. After the expulsion of Tarquin, the senate, which had been the council of the prince, and was now that of the nation, naturally assumed the power of dispensing military rewards.* The senate conferred on Valerius Publicola the honour of a triumph for having defeated the Tarquins in that battle in which Brutus was slain. From this æra, the triumph possessed a real value in the opinion of all acquainted with true glory. This ceremony was no longer a vain show, fitted merely to dazzle the populace; but a solemnity in which a meritorious consul found the best of all panegyrics; the praise of his equals and of his rivals. Some senators had attained, many of them aspired to, the triumph; and as all of them felt an interest in keeping untarnished an honour which was in some measure their own, they judged the candidate with a severity as salutary for the state as glorious for himself. The senate considered this right as its

* Tit. Liv. L. ii. Dionys. Halicarn. L. v.

most

most precious prerogative; preserved it in reality to the last days of the republic; and affected to preserve it to the latest times of the empire. It once had the pain to see itself divested of this right, and to feel that it justly merited the punishment. In the year of Rome 305, Valerius and Horatius, the two consuls who had abolished the Decemvirate, gained two complete victories over the Volsci, the Equi, and the Sabines; but their conduct too partial to the populace, and their eagerness in prosecuting the Decemvirs, drew on them the hatred of the leaders of the senate, who pitied their unfortunate kinsmen, at the same time that they detested their crimes. The senate refused to these consuls the honour of a triumph;* affording therein an example highly pernicious in a free state, of being influenced in the distribution of military favours by the party which the generals take in politics. In consequence of this injustice, a tribune appealed to the people, who seized with pleasure the opportunity of at once rewarding their favourites, and of extending their own power. Valerius and Horatius triumphed without the consent of the senate; to which, however, the people restored a prerogative, which they themselves had usurped on this particular occasion. I am not ignorant that this politic council, which had ages of wisdom and only moments of passion, endeavoured, by the impartiality and prudence of its decrees, to confirm its precarious authority;

* Tit. Liv. L. iii. Dionys. Harlicarn. L. xi.

and

and that the public at large profited by its fears. It could not indeed but fear the decision of a delicate question respecting its own constitution. Since the decrees of the people superseded the best established rights of the senate, in what other light could that senate be regarded, but as a commission delegated by the people, for the purpose of exercising rights, which those who had conferred them might at pleasure resume? The patrician party were glad to have the senate considered as the representatives of their own order, as the comitia tributa represented the plebeians. Agreeably to this principle, these two bodies united composed the commonwealth; but each of them apart enjoyed its sacred and inviolable rights. The consent of the senate opened the gates to the triumphal car; but the people were entitled to stop its career. Upon entering the Pomœrium, all military command ceased; and the consuls, who were generals abroad, became simple magistrates in Rome; which acknowledged no other authority than that of the laws. Yet the triumphant general returned at the head of his legions, and continued to appear in a military character. To reconcile respect for the laws with the glory due to conquerors, the senate always proposed continuing the general in his command during the day of his triumph. The people usually acceded to this proposal; which they were entitled, however, to reject; and which they had nearly rejected, in order to hinder the triumph of Paulus Emilius.

2. Those only could demand a triumph who had

had been invested with supreme command. The discipline of the Romans would never have allowed a tribune or a lieutenant, to apply to the senate for the reward of his services. What reward could a subaltern deserve, whose only virtues were those of valour and obedience; virtues which it was the duty of his general to remunerate? The principle of military subordination was carried so far, that a commander in chief appropriated the glory of his most distant lieutenants,* who were considered as indebted for their success merely to the orders which he had given to them.† The emperors therefore, as sole heads of the army, were alone entitled to triumph for the victories which their genius had obtained, at the same time, on the Rhine and the Euphrates. On this occasion, also, we may perceive the perpetual connection, among the Romans, of religion and policy. The people, in conferring the supreme command, conferred with it the right of taking the auspices, and of interrogating the gods, concerning the fortune of the state. This sacred prerogative established a peculiar connection between the general and the gods of his country. He alone could interrogate them, and solicit their favour by vows, which the state was bound to perform. When his prayers were heard, it belonged, therefore, to him in particular, to demonstrate the public gratitude to the gods; and to lay at their feet hostile spoils and victorious

* Cicer. in Pison, C. xxiii.

† See the Abbé Bleterie's Dissertation on the title Imperator. Mém. de l'Académ. des Belles Lettres, tome xxi.

trophies.

trophies. To the martial superstition of the Romans, no offerings could appear more acceptable.

In the first ages of the republic, it was easy for the consuls and prætors to unite with their civil functions the management of campaigns, which consisted only in marches of a few days, immediately followed by a battle. But when Rome was obliged to act, both offensively and defensively, in all the provinces of Italy; in Sicily, Spain, and Africa; it became necessary to increase the number of generals, and to extend the military command of the consuls and prætors beyond the term assigned for their civil authority. These proconsuls and proprætors finally became the only generals of the state; and in consequence of the weight of affairs which increased with the extent of the empire, although the same persons continued to exercise both civil and military functions, yet they ceased to exercise them simultaneously. These extraordinary magistrates, who enjoyed the same sacred prerogatives as when they were consuls and prætors, were entitled also to demand a triumph, when their exploits merited that honour. It would have been unjust indeed to debar them from this reward, and to blast their laurels, because the distance of the province and the difficulty of the war had prevented them from terminating it in a single campaign. During the second Punic war, young Scipio demanded a triumph, which he had fairly earned, by avenging the death of his uncles, and by recovering for the republic the great province of Spain. His situation was as singular as his

his services. His own boldness and the favour of the people had raised him to supreme command at the age of twenty-four. He became a general without having ever been a magistrate. It appeared dangerous to accustom the favourites of the people to despise civil employments, and to open for themselves shorter roads to power. By refusing a triumph to Scipio, the Romans protested in favour of maxims which themselves had violated: the people were taught to understand that their authority was subordinate to the laws; and that rash ambition was suppressed, which might too probably have been inflamed by the success of Scipio in separating the reward of military glory from the honours of civil magistracy. The senate maintained the cause of wisdom and of discipline; and the conqueror submitted to their refusal. This decree, which was founded on reasons of state, rather felt than expressed, came to be considered as the law of triumphs; which the people never granted to any but magistrates: the precedent in the case of Scipio was thenceforth decisive. The strict sense of this decree allowed a triumph only to those consuls and prætors whose magistracies had been prolonged by the people; but both reason and custom extended this honour to citizens invested by public authority with the power belonging to offices* which they had formerly filled; the indulgence of the senate obliterating, as it were, the years which had elapsed since the term

* I can only cite the authority of Livy and the Fasti of the sixth and seventh centuries of Rome.

of

of their employment, and considering them as still bearing a character which they had once honourably sustained. I know not how far the senate extended this indulgence; and whether it allowed, for example, the triumph to a prætor of a former year, when invested with proconsular authority. I am inclined to think that this wise council never anticipated the decisions of cases which had not actually happened; and that according to circumstances it would have extended the right of triumph even to a proconsul, who had never held any other magistracy than the ædileship. The ædile having attained at least the age of thirty-eight, must have been known for twenty years in the army and in the city. His talents and his character might have been appreciated by his behaviour in the quæstorship, and his political principles could not fail of being discovered in the senate. But both the letter and the spirit of this decree excluded from triumphal honours the simple citizen or knight, that the laws might not be suspended even in favour of the most distinguished merit. The authority of these laws became so thoroughly established, that the people no longer sought to dispense their favours, but agreeably to the order which they prescribed. I know that young Pompey, while yet a simple knight, forced the dictator Sylla to grant him a triumph, at that unhappy crisis when the laws were overwhelmed by the power of individuals.* Although the senate

* Appian de Bell. Civil. L. i. Cicer. pro leg. Marcil.

afterwards

afterwards bestowed on him a similar power, the authority of Pompey, and the enthusiastic admiration of the multitude, justified an indulgence which would not be construed into a precedent.

3. It is well known that the victorious general, at his return to Rome, assembled the senators in a temple without the walls, and explained to them his just pretensions to a triumph, by supplying them with a written narrative of his victory, confirmed by a solemn oath. The form by which Claudius Nero and Livius Salinator demanded a triumph for their victory at Metaurus was that employed by the subsequent generals. They requested that thanks might be rendered to the gods; and that they themselves might be allowed to enter the city in triumph, for their faithful and courageous management of the affairs of the republic.* I am of opinion that this condition, which admitted of great latitude of interpretation from the prudence and equity of the judges, was the only one essential, although several writers suppose a variety of particular laws, which controlled the deliberations of the senate, and compelled them either to admit or to reject the pretensions of those who demanded a triumph.† Yet those writers have not been able to bring forward, on this subject, any thing deserving the sacred name of a law. The particulars which they mention are inferred from a few examples, the force of which is de-

* Tit. Liv. xxviii.

† V. Onuphr. Panvin. de Triumphis, et Appian in Lybicis.

stroyed

stroyed by others directly opposite; and they cannot but perceive that he who maintains the negative against them, overturns, by a single fact, all the probabilities which they can accumulate.

They lay it down as a law of the triumph, that a general could not claim that honour, who had not in a pitched battle killed five thousand of the enemy; and suppose that he was entitled to demand it, upon fulfilling this single condition, as the due recompense of his merit. Yet it is not easy to believe that in appreciating military services, the senate should have been guided by a circumstance so exceedingly uncertain as the number of the slain. On how many occasions might a general deserve the warmest gratitude of the republic, without contenting those nice arithmeticians who calculated the quantity of human blood with such scrupulous accuracy? If he carried on war against the effeminate nations of the East, whose cowardice was alarmed even by the war-shouts of the legions, a victory almost bloodless might put him in possession of a whole kingdom. A commander, sparing of the blood of his fellow-citizens, might think military talents more honourably displayed in the skill and success of a campaign, than in the blind fortune and havoc of a day of battle. His well-contrived and well-executed movements might deprive the enemy of every resource, without excepting that of an engagement; and compel them to surrender their arms and their persons, a prize undiminished by any loss in the field. Towns strongly fortified by art

art or nature, and defended by garrisons more obstinate than numerous, might oppose obstacles worthy of exercising all the skill and perseverance of a general; who, by carrying such places, might often terminate wars as burdensome to the republic as pernicious to the provinces. I shall exemplify only the second of those cases; and my example shall be that of the younger Scipio, whose glory equalled that of his uncle, though he had never conquered an Hannibal; and who triumphed twice, without having ever fought a single pitched battle. By taking Carthage and Numantium, he obtained those triumphs, and two surnames, still more glorious. Yet, in the course of those sieges, it is impossible to find an action in which five thousand of the enemy perished; and there are authors who affirm, that those brave Numantines who resisted with such perseverance and success the forces of the republic, never exceeded four thousand men, whose numbers were multiplied only by their valour.*

Another regulation is mentioned, not less wise, and just as well founded as that already stated. A triumph, it is said, could be obtained only by the conquerors of nations, who had never previously acknowledged the authority of the Romans; the reduction of a revolted province did not suffice; the senate made no account of victories which did not extend the frontiers of the empire. In this

* V. Flori Epitom. Orosius, T. Liv. lv. Auctor de Vir. illustriss.

supposed regulation, it seems to me as if the heroism of romance were substituted instead of the dictates of prudence and true honour. Was a province the less valuable to the Romans because it had been long in their possession, peopled by their numerous colonies, and enriched by their attention in improving its natural and artificial advantages? Was the honour of the republic more concerned in subduing free nations, who had scarcely ever heard of the name of Rome, than in suppressing the rebellion of a revolted province, which upbraided her injustice, defied her power, and seduced by a dangerous example the allegiance of her other subjects? Was a less obstinate resistance to be expected from a people who had no other choice than victory or death, whose generals and even soldiers had learned war under the Roman standard, than from those barbarous nations, whose slightest submissions were readily accepted by a senate, always content with merely imposing the yoke at first, that its weight might afterwards be more severely felt? In one word; were the wars against revolted provinces regarded as too unimportant to merit the only reward worthy of a victorious general? The existence of such a regulation could be proved only by the most decisive facts; but the facts on record are directly against it. I will not avail myself of the numerous triumphs over communities, an hundred times conquered, to which the Romans granted very unequal conditions of peace, and treated rather as subjects

subjects than allies;*. but when Titus and his father triumphed over the Jews, and when the senate commemorated their victories by medals and that triumphal arch which has subsisted to the present day, they did nothing more than triumph over a revolted province, which had been subdued by the arms of Pompey, and governed by Roman magistrates for the space of fifty years: I agree with Onuphrius Panvinius, that Fulvius did not obtain a triumph for the important conquest of Capua. Of the reasons which made the senate refuse it to him, I am ignorant; it is uncertain whether justice or intrigue defeated the prospects of this proconsul; but I know that nearly about the same time, Fabius Maximus triumphed for the conquest of Tarentum,† a city which had acknowledged the sovereignty of Rome ever since the war against Pyrrhus. I go farther; and observe, that Rome more than once experienced those disasters, which made it her duty to bestow the highest marks of her gratitude on those generals who had saved their country, without adding a foot of ground to its territory. Neither Scipio nor Pompey, but Camillus and Marius, were associated with Romulus, in the honourable appellation of Founders of Rome. These great men repressed the inundations of the Barbarians, and destroyed their armies; but never thought of pursuing them into their own wilds, with the situation of which they were

* V. Joseph. Antiq. Judaic. et de Bell. Judaico.

† Tit. Liv. xxvii.

 scarcely

scarcely acquainted. What must have been the absurdity of a law, which denied to such men the triumph, while it lavished that honour on propræ-tors, whose names are known only by the Capito line records?

Hic tamen et Cimbros, et summa pericula rerum
Excipit, et solus trepidantem protegit urbem.
Atque ideo postquam ad Cimbros, stragemque volabant,
Qui nunquam attigerant majora cadavera corvi,
Nobilis ornatur *lauro* collega *secundâ*.*

It may be asked with greater probability, whether the senate was satisfied with a single victory? or whether, to have a right to demand the triumph, it was not necessary to terminate the war by subduing the enemy, or at least by making a treaty advantageous to the republic. In such a regulation, I should perceive nothing but the wisdom of the senate, which was careful not to debase its honours by too lavish a prodigality; and which itself, always sovereign and free, knew how to refuse to a presumptuous general, who courted the triumph by inglorious conquests over unworthy enemies. But in deciding according to facts, and by facts we ought to decide, I perceive that the conduct of the senate varied in different ages of the republic; and that the cause of this variation depended on a circumstance altogether distinct from the merit of the general. It was customary that the brave citizens who had shared his dangers should also partake of the glory of his

* Juvenal Satyr. viii. 249, et seq.

triumph.

triumph. The soldiers followed his chariot, crowned with laurel, and decorated with the military ornaments, which their valour had merited.* They appropriated to themselves the honours conferred on their commander; and this commander derived his sweetest reward from the praises of his soldiers, and still more from their coarse raillery, the surest mark of their frankness and esteem. During the first wars of the republic, while Rome contended against enemies in her neighbourhood, and unprovided with regular troops, the victorious consul brought back his legions to the capital, and the troops needed no other winter-quarters than their respective homes. I perceive that in ages the most observant of discipline, the senate granted triumphs for victories which decided the fortune of a campaign, without terminating the war. Fabius Rullianus was allowed to triumph over the Tuscans, Umbrians, Samnites, and Gauls.† The senate well knew that the confederacy of those nations was conquered without being subdued; and that the victory of Fabius had given neither possessions nor peace to his country. In the war against Hannibal, the senate indeed varied its conduct, but its principles were unalterable. Rome was obliged to act on the defensive in all the provinces of Italy at once. Whenever a considerable victory allowed her to withdraw the army employed in one of those provinces, she granted a triumph to

* See the Oration of M. Servillius. Tit. Liv. xlv.

† T. Liv. x.

its general, that he might not be separated from his troops. When the senate decreed a triumph to Livius Salinator,* his colleague Nero followed his car on horseback, and swelled the train of him whom he had enabled to conquer. One reason for this was, that the army of Livius had returned to Rome, and that the troops commanded by Nero could not be recalled because they then opposed Hannibal. When Rome attacked the great powers of Greece, the East, and Africa, her legions did not recross the sea until they had subdued the countries which they invaded. Triumphs in those wars were purchased only by conquests; and, in consequence of the excellence of those laws whose execution varies with the nature of things, rather than with the passions of men, the increasing majesty of the triumph kept pace with the growing greatness of the state. But from the time that Marius polluted the legions by a mixture of the vilest populace, war became a trade instead of a duty; the troops remained in the provinces; and, in disbanding or calling home the legions, the senate obeyed the maxims of policy rather than those of justice. It became the custom to crown generals, who, after once conquering an enemy, left it for their successors to subdue him, and who conducted back to Rome only a small band of officers and soldiers who were peculiarly attached to them, and who were best qualified to grace their triumph. I shall cite only the example of Lucul-

* T. Liv. xxviii.

lus.

lus. He triumphed for his victories over the great Mithridates, so often conquered, yet always so formidable. A glance at Cicero's oration in favour of the Manilian law, will convince us that the Romans were far from thinking this war concluded.

These observations are sufficient to prove that there never existed a code of triumphal laws, such as the fancies of Appian of Alexandria and Onuphrius Panvinius have thought fit to compile. The Egyptian rhetorician and Augustine hermit, being alike unqualified for sounding the profound policy of the senate, have considered as general laws what were only particular examples. The spirit of this wise tribunal, which knew so well how to unite prudence with justice, formed to itself a living law, which comprehended all that variety of cases, concerning many of which the dead letter of written laws must ever be silent, imperfect, or contradictory. The senate compared the abilities of the general with the character of the enemy, the importance of the acquisition with the wisdom or good fortune with which it had been obtained, and the facility of the conquest with the means employed in effecting it. The aged senators, whose authority guided the votes of their assessors, had grown old in military command; and granted rewards whose value they could estimate, to generals whose worth they were capable of appreciating. I perceive also, that they were not less attentive to the safety of the citizens than to the glory of the state; and more than once refused triumphs to victorious consuls, who had purchased their advan-

tages by an unnecessary or useless prodigality of Roman blood.* They thought it their duty to repress the cruel ambition of leaders, by refusing to them a triumphant return into a city which their exploits had filled with mourning.

There was, as far as I can discover, but one precise condition always required by the senate, namely, the rank and quality of the enemy. The triumph would have been disgraced by granting it for victories over slaves or pirates; *their* blood too vile, and that of the citizens too precious, equally blasted the laurels of a victorious general.

It belongs to the civil magistrate, rather than to the military commander, to curb the audacity of malefactors, who set at defiance justice and the laws. When bands of robbers become so numerous that they must be opposed by a military force, such wars have always been regarded as more necessary than difficult, and more difficult than glorious. The weakness and tyranny of masters made the slaves in Sicily twice shake off the yoke. The Romans were ashamed to employ their legions against such ignoble adversaries; but their shame was greater to see those legions defeated; and when their generals finally succeeded in repressing the insurrection, the senate was sensible that it had often decreed a triumph for less meritorious exploits. Yet the name of slave was not to be got over; the senate feared lest the triumph should be profaned; to deny it seemed

* Tit. Liv. x.

not

not pregnant with very evil consequences. The victorious generals, therefore, were honoured only with an ovation; which gave to them crowns of myrtle, instead of those of laurel; and entitled them to be attended with a train of peaceful citizens, not by a military procession. The Romans reasonably expected that the dreadful discipline thenceforth established respecting slaves would in future prevent similar revolts. But, by a strange combination of circumstances, the republic was obliged in the same age to carry on two obstinate wars against pirates and gladiators; the one of which endangered the commerce and dignity of the empire, and the other threatened the destruction of the Roman name. Could the senate foresee such events, or uniformly decree the triumph according to rules previously established? But when Crassus had ruined the army of Spartacus, the wisdom of the senate perceived that the public disgrace would be commemorated rather than the glory of the general, by granting to him a triumph for terminating a servile war. The partisans of Pompey would naturally employ on this occasion the eloquence of Cicero; and would be themselves heard with pleasure by the people, when they ascribed to their favourite almost the whole merit of this exploit. Afterwards, when the same Pompey subdued the pirates, the pride of two triumphs, and the laurels which he expected to reap in the Mithridatic war, made him disdain the honour of an ovation, which Crassus had accepted: and which hence-

henceforth became, in the estimation of the Romans, the natural reward for such victories.

Pride, opposite as it is to contempt, produced in the present case precisely the same effects; the Romans refused to triumph over slaves, the objects of their contempt; and over citizens who were the objects of their esteem. The conquerors in the civil wars might have extorted from the senate the rewards most flattering to their vanity; but, though masters of the laws, they still respected the public opinion, and the prejudices of their country, from which they themselves were not perhaps totally exempted. They were afraid of degrading the dignity of the Roman name by treating their fellow-citizens like conquered kings; and even Sylla, who ventured to kill by his proscriptions so many senators and knights, would have been ashamed to drag them after his triumphal chariot, and to have thanked the gods of the Capitol for melancholy victories, which it was his duty to wish buried in eternal oblivion. *I am persuaded that those tyrants of their country, Sylla, Cæsar, and Augustus, who knew the dignity of the laws which they violated, and the disposition of the people whom they oppressed, dreaded to provoke their despair, by presenting to the public eye, in an offensive show, the picture of lost liberty, and the illustrious victims sacrificed to ambition. Cæsar himself was mortified at hearing the lamentations of public sorrow when the images of Scipio, Cato, and Petreius passed

passed in the train of his African triumph.* If the image of the great Pompey had not been cautiously concealed, what was grief might have become fury in a people, whose only consolation for slavery was, that it was artfully disguised. But if, on one hand, satiated ambition could still retain the justice of feeling itself undeserving of the rewards of virtue, avenged liberty might surely decree to its restorers the laurel as well as the civic crown. During the short joy inspired into the senate by the news of the battle of Modena, Cicero† proposed a resolution to which Cato would have been happy to have acceded. He granted, in honour of the consuls and young Octavius, a supplication or thanksgiving of fifty days; and the name of Imperator. He could not have refused them the triumph which usually followed these honours; and it appears that he foresaw the consequence without alarm. "Shall we grant," he observed in the senate, "rewards to those who have killed a thousand Barbarians, which we deny to the saviour of the republic? Let us forget in Antony and his adherents the character of citizens, justly lost by their violation of all its duties. Rome ought to see in them nothing but enemies equally cruel, and an hundred times more deserving of punishment than Hannibal himself." The only objection that could have been made to Cicero was the defeat of Catiline, whose conqueror had not obtained a triumph. But that conqueror was the feeble-minded Antonius, who had

* Appian de Bell. Civil. l. ii.

† Cicer. Philippic xiv. pass. 5.

not

not spirit to act the part either of a conspirator or of a citizen, and who tamely submitted to behold the destruction of his ancient friends by the arms of his lieutenant Petreius. Cicero would have been pleased to add, that Catiline had been conquered by himself in the senate; and that this conspirator, who was formidable only in Rome, became, from the moment of his flight from the capital, no better than the leader of a miserable band of robbers.

The subverters of liberty, who were unwilling that their exploits should be forgotten in fighting against their country, endeavoured, like the great Condé, to contrive means for immortalizing their glory without perpetuating the memory of their crimes. 1. For the ostentation of a triumph, they substituted the more modest ceremony of an ovation, in which the victors were honoured, and the vanquished were not insulted. It was thus that Augustus returned to Rome after the defeat of Brutus and Cassius; and after the war in Sicily, and his victory over young Pompey. 2. As the civil wars involved the whole Roman world, and each factious leader had kings and nations for his allies, the triumph openly exposed only those foreign allies, and left to the imagination of the Romans the supplying of the domestic victims which the conqueror had the address to appear willing to conceal. Augustus triumphed for the defeat of the Egyptian fleet at Actium, and the conquest of Egypt. He suppressed the name of Antony and his lieutenants; but who did not recollect them at hearing

hearing that of Cleopatra? This artifice was employed so late as the reign of Vespasian,* when the name of the Sarmatians was used to justify the triumphal honours decreed by the senate to Mucianus for his services in the civil war.

There remain many observations to be made on the right of triumphs; the title of Imperator; the triumphs on Mount Alba; and the triumphal ornaments. But we have already detained our generals too long at the gates of Rome. It is time to conduct them into the city, and to examine the road which they followed in ascending the Capitol.

CONCERNING THE TRIUMPHAL ROAD.

I AT first thought that the triumphs did not follow any particular road; and that the gate through which they entered into the city, as well as the streets through which they passed to the foot of the Capitol, depended on the situation of the country which had been the theatre of the war. The triumphs, I considered, were nothing but a picture of the general's return. Amidst all the artificial decorations of pride and magnificence, there must have been an inclination to confine them within the bounds of nature and probability. When Paulus Emilius returned from the conquest of Macedon, he must have pursued the Appian way to the Porta Capena; and the conquerors of the northern provinces must have entered Rome

* Tacit. Hist. iv. 4.

through

through the gates distinguished by the names Flaminia and Collina. A passage of Cicero first made me change this opinion. In his bloody invective against Piso, the orator sets before his eyes his shameful return to Rome, a return truly worthy of his scandalous administration. To the numerous train, the acclamations, and the public joy by which victorious proconsuls were constantly attended, and which already gave them a foretaste of their triumph, he sets in opposition the contempt or obscurity with which Piso had returned from a province, that would have afforded laurels to every man but himself:* "Dreading," he observes, "to meet the light and the eyes of men, you dismissed your lictors at the Cœlimontane gate." Piso foolishly enough interrupted him, "You are mistaken; I entered by the Esquiline." "What matters that," rejoined the orator, "provided you did not enter by the *porta triumphalis*, a gate always open to your predecessors?" The consequence naturally follows; that triumphant generals entered by a gate which was open for them alone. This custom raised the dignity of the triumph by clearly distinguishing it from an ordinary return; and was worthy of the policy of the Romans, who regarded no circumstance as unimportant which had a tendency to affect the imagination of the multitude. Cicero's authority proves that such an institution prevailed in his time; and the nature of the thing persuades me that it was still more an-

* Cicer. in Pison. c. 23.

cient.

cient. In enlightened ages, men seldom venture to establish customs which are respectable only in their end and purpose. The people, who respectfully follow the wisdom of their ancestors, would despise that of their contemporaries; and would regard such establishments merely in that point of view which laid them open to ridicule. Romulus, besides, when he instituted the triumph, fixed by his example, not only the place where the trophies were to be deposited, but the road which the procession was to follow. Conformably to this example, all those who afterwards entered in triumph came to adore the Jupiter of the Capitol. I am persuaded they also came by the same road which Romulus had traced; and which, in the eyes of posterity, must have acquired the character of sanctity. Who would have been the first to venture to change the route of this ancient procession, to despise an authority fortified by time, and to forsake the footsteps of the founder of Rome and of the triumph? What could be the motive for such an innovation, since the example of Romulus was surely sufficient to determine a choice totally indifferent in itself? Had there been any of the triumphant generals of so very extraordinary a temper as to despise ancient ceremonies which were highly flattering to their own personal glory, would the wisdom of the senate have indulged so very unreasonable a caprice; and have substituted, for the revered institution of their ancestors, an innovation proceeding from no warrantable motive,

and

and terminating in no useful end? Romulus chose the Capitoline Mount as a place

Religione patrum, et sævâ formidine sacrum;

and doubtless pursued the shortest and most convenient road in his return from Cenina. Amidst the different accounts of authors concerning this city, we may form a general notion of its situation. Some place it in the territory of the Sabines, others in that of the Latins; which makes me believe that it stood in that slip of ground on the banks of the Anio, where the colonies of the two nations were mixed and confounded with each other.* The different lines which may be drawn from this district to Rome meet in the Campus Martius. The side of the Capitoline hill which faces the Campus Martius is rude and almost inaccessible. Romulus therefore was under the necessity of making a circuit, either by the valley between the Quirinal and Capitoline hills, or by the plain which lies between the latter and the Tiber. The gate of which we are in quest ought to be found within these limits. A chain of conjectural evidence leads me to this conclusion, which facts alone can substantiate.† Among the extraordinary honours designed for the memory of Augustus, it was proposed that his funeral procession should pass through the triumphal gate. The place of his sepulchre was already fixed. The citi-

* Plutarch and Stephanus, Tit. Liv. Dionys. Halicarn. and Festus.

† Tacit. Annal. i. 8. Sueton. in Aug. c. 100.

zens

zens constantly beheld before their eyes that lofty mausoleum which already entombed a part of his family. It stood in the Campus Martius. The triumphal gate therefore could not be far distant from it.

Guided by such preliminary notions, we may easily follow the triumphal processions, particularly those of Paulus Emilius and Vespasian. The latter, after spending the night in the temple of Isis, met the senate, which waited for him in the Octavian Portico. These two circumstances bring us to the Field of Mars, and even to the vicinity of the theatre of Marcellus. At the triumph of Paulus Emilius, the people raised scaffoldings in the two circuses to see the procession pass. It proceeded therefore by the circus of Flaminius, as well as by that distinguished by the epithet of Maximus. Horace, moreover, indulged the hope of one day seeing the Britons in chains descend the Via Sacra. This word "descend," combined with the supposition that the triumphal gate was near to the Campus Martius, enables us to trace the whole progress of the procession. On this subject, I could only follow and abridge Father Donati,* a skilful antiquary, who has treated this question with a degree of taste and erudition, which fully removes all difficulties.

It may be supposed, therefore, with much probability, that the triumphal train having assembled in an open space, such as the Equiria, or that properly called the Campus Martius, immediately

* Donat. Roma Vetus, L. i. C. 22. p. 79—88.

under the mausoleum of Augustus, passed through the circus of Flaminius, entered the city by the triumphal gate between the Capitol and the Tiber, traversed the place called the Velabrum, as well as the whole length of the Circus Maximus, and completed the circuit of the Palatine Mount by descending through the Via Sacra into the Forum, in order again to mount to the Capitol by the Clivus Capitolinus, which begins at the arch of Septimius Severus. This hypothesis, which is supported by the direct testimony of ancient authors, also corresponds with all the circumstances known respecting the triumph. Romulus (to resume our first conjecture) not being able to traverse his new colony, which then occupied only the craggy top of Mount Palatine, naturally resolved to make a circuit round it, in order to display before the citizens the monuments of his first victory. When Rome afterwards extended over the seven hills, the procession would naturally advance along the most considerable and best peopled parts of the city. A numerous crowd of people, seated at their ease in the circuses and porticoes of the Forum, beheld it pass under their eyes; and there were few of the inhabitants of the Palatine, or of one side of the Esquiline and Aventine, who might not perceive it at a distance from the tops of their houses and temples. We still find triumphal arches of several of the emperors, Constantine, Titus, and Septimius; all of whom really triumphed. It is difficult to determine how the senate proceeded in raising them. I am inclined to think, that after adorning the triumphal road by temporary wooden arches,

arches, more solid ones were afterwards erected of stone or marble, in such places as were least crowded with those monuments. As to the arches of those emperors who never actually triumphed, it should seem that their own will, the choice of the senate, or some particular circumstance, determined the site of those eternal proofs of imperial vanity and Roman meanness.

On this subject I am not afraid to oppose the united authority of Nardini and Donati.* They differ from each other with respect to the situation of the triumphal gate. Nardini places it between the Capitol and the Tiber; Donati, between the Quirinal and the Capitol; and both of them remove it to a part of the city far distant from the Porta Flaminia; whereas its proximity to that gate seems to me essentially connected with every probable hypothesis on the subject. I might content myself with allowing these antiquaries to dispute with each other; and listen to Nardini, while he proves that the Porta Flaminia was the same with the Flumentana, and therefore near to the river; and to Donati, while he maintains that the triumphal gate stood between the Capitol and the Tiber; and from the particular facts which they prove, might infer a general conclusion. But instead of displaying vain erudition, I choose rather to appeal to the following plain and convincing reflections: 1. There must have been an

* Donat. loc. citat. L. i. C. 21. p. 72. Nardini Roma Antica, L. i. C. 9. p. 38; et C. 10. p. 47—50.

easy access to one of the roads most frequented, and communicating with the principal streets and buildings of the city. 2. The triumphal procession must also have entered Rome by one of the broadest roads, and through the midst of the most distinguished buildings. This supposition may be overturned without affecting my inference. If the triumphal road was that followed by Romulus, the vanity of the censors would spare no pains to adorn it in a manner suited to its high destination. 3. As the triumphal gate was open only to the conqueror and his train, another was requisite for admitting the vast crowds of people who flocked to Rome by the triumphal road, which I consider with Martial to have been the same with the Flaminian.* Let us examine, according to these principles, the two most probable sites of the Triumphal and Flaminian gates. In the one, I find the most ancient edifices of the Campus Martius, and the beginning of the suburbs, which, as early as the sixth century of Rome, extended beyond the Carmentale gate; I find also the theatre of Marcellus; several temples, particularly that of Bellona, where the general convened the senate to solicit his triumph; the Octavian portico, and the Flaminian circus in which last Lucullus distributed a donative to his troops. In the other of those sites, I scarcely discover any thing more ancient than the age of Trajan, when that prince dug through part of the Quirinal, extended the valley

* Martial Epig. x. 6.

between

between that mountain and the Capitol, and at the same time adorned it with a magnificent forum. It was extremely natural that a new road called the Broad-way should soon afterwards be made between the Flaminian road and the city. Why should I here conceal a conjecture respecting the triumphal gate, which appears to me characterised by several marks of probability? I think that this gate was really no other than the famous Janus Geminus, called often the Temple of Janus, the gates of which, as they were open or shut, were appointed by Numa to denote respectively the condition of war and peace. The following are some of the circumstances which persuade me of the truth of a supposition that may at first sight appear paradoxical. Among the real or pretended obscurities of the accounts of the ancients on the subject of Janus, I shall choose for my guide the learned Varro, who deserved from the Roman contemporaries of Cicero the praise of introducing them to the knowledge of their own city. That antiquary thus describes Janus, in speaking of the gates of Rome, in the time of Romulus: *Tertia Janualis dicta ab Jano, et ideo ibi positum Jani signum, et ejus institutum a Numa Pompilio, ut scribit in annalibus L. Piso, ut sit clausa semper, nisi cum bellum sit.*—It is known that the wall built by Romulus, though it was extended in all other directions, remained always the same on the side of the Capitol and the Tiber: and the expressions of Varro clearly refer to a gate which existed in his own time, or at least in that

of Piso. The same sense may be extracted from the most correct writers of antiquity. I too well know the danger of exclusive propositions to affirm, that the phrase "Temple of Janus" is not to be found in any writer of pure Latinity; but I perceive that Livy, Horace, Suetonius, and Pliny* always employ the proper expression of Janus Geminus, or Janus Quirini, or Quirinus. Virgil, who describes ancient customs with the fire of a poet, and the accuracy of an antiquary, makes mention of this institution among the ancient Latins; but never introduces the word "temple" in speaking of the gates of war.

> Sunt geminæ belli portæ, (sic nomine dicunt,)
> Religione sacræ et sævi formidine Martis;
> Centum ærei claudunt vectes, æternăque ferri
> Roborа: nec custos absistit limine Janus.†

In this description, every word indicates an arcade, such as that of the gates of cities, shut on both sides by doors of bronze, and consecrated by a statue of Janus, placed perhaps in a niche in the wall. Although modern writers have endeavoured to convert the Janus Geminus into a celebrated temple, their want of accuracy needs not hinder me from giving to the words their primitive sense, which perfectly accords with the expressions of Varro. The triumphal gate and that of Janus belonged, therefore, to the same wall. I may

* Tit. Liv. L. i. Sueton in August. xxii. et in Neron. xiii, Horat. Carm. iv. 15. Plin. Hist. Nat. xxxiv. 7.

† Virgil. Æneid. L. vii. 608.

thence

thence venture to conclude that their identity is possible. 2. But, to render the thing probable, we must endeavour to fix more accurately the situation of the Janus Geminus.* According to Livy, Numa Pompilius erected it at the lower extremity of the Argiletum, to serve as the index to war and peace. We know that the Argiletum, though its etymology is uncertain, was situate near the foot of the Tarpeian rock not far from the Tiber;† and Servius fixes its site still more precisely, by saying it was within the vicinity of the Temple of Marcellus. The triumphal gate and that of Janus must also have stood within the limits of this small portion of the wall, extending from the Tarpeian rock to the river. Within the same limits, therefore, we are obliged to place three gates, the Flumentana or Flaminia near to the river, the Carmentalis at the foot of the rock, and the Triumphal in the middle between the two others. In an extent of only an hundred fathoms‡ of a wall crowded with towers, is it natural to suppose a fourth gate; or is it not more probable that this supposed fourth gate was merely a different name from one of the others? The placing of Janus in the Argiletum, which is done expressly by Livy and Servius, and which is quite consistent with the terms of Varro, is opposed by no other authority than that of Pro-

* Tit. Liv. L. i. Serv. ad Æneid. VII. Nardini Roma Antica, L. vii. C. 4. p. 439.

† Donati Roma Vetus, L. ii. C. 26. p. 212.

‡ I measured the distance on Nolli's great map of Rome.

copius,* who says, that the Temple of Janus stood opposite to the Capitol, and in the middle of the Forum. But Procopius does not say that this temple was the Janus Geminus; and whatever he might say, I should be inclined rather to reject the authority of a soldier of the sixth century, who spoke of a monument no longer in existence, than to suppose with Nardini† that there were two Januses, employed as tokens of war and peace; one of which was the ancient Porta Janualis, which Numa converted into a temple; and the other a temple which he afterwards built in the Argiletum. These two Januses are totally unknown to ancient authors; and Varro directly says, what Livy plainly insinuates, that Numa instituted a new ceremony without building a new edifice. 3. The gates of war and triumph were therefore so near to each other, that it is difficult to distinguish them; and a peculiarity which they possessed in common makes me inclined to consider them as the same. Both these gates were consecrated by public opinion and the ceremonies of religion. According to the institutions of the Tuscans,‡ walls were sacred, but gates were profane; and when they traced the sacred site of the Pomœrium, it was customary at times to interrupt the action of the plough, that spaces might be left free for

* Procopius de Bell. Gothic. L. i.

† Nardini Roma Antica, L. i. C. iii. p. 13. et L. v. C. vii. p. 256—257.

‡ Plutarch in Romul.

these

these necessary outlets, which, for the conveniency of the city, must often be defiled by impurities. But the triumphal gate, which was destined solely for admitting into the city a most venerable religious procession, needed not to be included under this law; and that it certainly was not, appeared from what happened respecting the honours which it was proposed to bestow on the memory of Augustus.* Tiberius rejected these, however, as offensive to religion; to which the proposition of making a dead body pass through the triumphal gate was reckoned as contrary as that of collecting the bones of Augustus by the hands of priests, and of determining the age or century by the length of his life. It belonged to the gods alone to mark by prodigies the duration of each period.

4. The supposed identity of the two gates, whose resemblance is very striking, perfectly explains the institution of Numa, and the reason why Janus was open in war and shut in peace. The contrary symbols might appear more natural. A free and open access to a city bespeaks the security of peace. Amidst the fear and distrust occasioned by war against neighbouring enemies, the shutting of the gates is employed as the most natural means of defence. But by the institution of Numa, the gates of war were opened, because they were the gates of glory; and they continued open, to admit the small number of great men, who were entitled to pass through them. They were, on the other

* Sueton. in Aug. C. 100. Tacit. Annal. I. 8.

hand,

hand, shut when the return of peace shut up the triumphal road. Among the Romans, indeed, this road was rarely interrupted. For the ceremony of shutting Janus required not merely an actual peace, which the Romans often enjoyed, but an inclination also in the senate to render that peace lasting; an inclination which that body testified only during the tranquil reigns of Numa and Augustus, and during that period of national weakness which was occasioned by the first Punic war.

ON THE TRIUMPHAL SHOWS AND CEREMONIES.

It is here necessary to pause. This chapter might become a volume. We may commit to antiquaries the care of describing the triumphal show; the victims, sacrifices, vases of gold and silver, and crowns. I shall dwell on one circumstance alone, more deserving the attention of a philosopher, because by it this institution is honourably distinguished from those vain and fatiguing solemnities which create nothing but weariness or contempt. The triumph converted the spectators into actors, by shewing to them objects great, real, and which could not fail to move their affections.

The most brilliant shows in courts, the carousals of Lewis XIV. or the festivities of the Duke of Wurtemberg, attested the wealth, and sometimes the taste, of princes. We may throw a glance on them,

them, to remark the state of arts and manners in a certain age or country; but our eyes are soon tired or disgusted by perceiving that these immense expenses are consumed in relieving the languor or gratifying the vanity of one man. I perceive crowds of courtiers indifferent, or yawning, or wretchedly occupied in concealing, under the mask of pleasure, their inward uneasiness. I hear the loud complaints of a whole people; who have felt, in an expensive hunting-match, the desolation of a province; and can trace, in a gilded dome, the marks of an hundred cottages, overwhelmed by the weight of taxes. From such objects I remove my attention with horror. The ceremonies of religion, when presented to mankind in a venerable garb, ought powerfully to interest their affections; but their influence cannot be completely felt, unless the spectators have a firm faith in the theological system on which they are founded; and unless they also feel in themselves that particular disposition of mind which lays it open to religious terrors. Such ceremonies, when they are not viewed with respect, are beheld with the contempt excited by the most ridiculous pantomime.

In the triumph, every circumstance was great and interesting. To receive its full impression, it was enough to be a man and a Roman. With the eyes of citizens, the spectators saw the image, or rather the reality of the public glory. The treasures which were carried in procession, the most precious monuments of art, the bloody spoils of the enemy, exhibited a faithful picture of the war, and

and illustrated the importance of the conquest. A silent but forcible language instructed the Romans in the exploits and valour of their countrymen: symbols chosen with taste shewed to them the cities, rivers, mountains, the scenes of their national enterprize, and even the gods of their prostrate enemies, subdued under the majesty of Capitoline Jupiter. Under the impression of recent and manifest favours, pride, curiosity, and devotion warmed into one strong and prevailing passion of enthusiasm. Sometimes sentiments more tender penetrated the citizen's heart, when he beheld a son, a brother, or a friend, escaped from the dangers of war, following the triumphal chariot, and crowned with the rewards of his valour. The general's glory was not confined within the narrow sphere of his own family and friends. It redounded to the honour of every citizen, who rejoiced at the new dignity thereby acquired to the Roman name; and who remembered, perhaps, that his own vote had helped to raise to the consulship the great man, whose merit he had the discernment to perceive, and whom he had the disinterestedness to prefer to all his rivals.

When the citizen cast his eye on the vanquished kings dragged in triumph, his own pride triumphed at once over them and insulted humanity. But if a sentiment of compassion overcame his stern prejudices, and he melted at the sight of a fallen monarch, and his innocent children still unconscious of their misfortune, his tenderness must have been rewarded

rewarded with that delightful pleasure with which nature repays such tears.

The lot of those unfortunate princes is but too well known. Victims of state-policy and Roman pride, they ended a shameful captivity by an ignominious death, which had been delayed only by their disgrace of being led in triumph. In the conduct of the Romans towards them, there was however a singular capriciousness, which it is not easy to explain. Of this, the following is a memorable example. After the triumph of Paulus Emilius for the conquest of Macedon, the senate banished Perseus to Alba Facetia, in the territory of the Marsi, supplied him with every comfort that can be enjoyed without liberty, and honoured his remains with the pomp of a public funeral. This treatment was totally the reverse of that experienced by the unhappy Jugurtha, who expired in a dungeon, after enduring the torments of hunger and despair; torments the more horrible in his forlorn and solitary state, unrelieved by the hope of glory, the presence of spectators, or the show of a public execution, which, while it frightens, fortifies the mind. What was the reason for making this difference? Both princes were sworn enemies of the Roman name, and each was stained with the blood of a brother who had been a friend to the Romans. To these crimes Perseus had added the assassination of a king allied to the senate, and an attempt to poison the Roman ambassadors. But Perseus was a monument of the virtue of the republic. With him was associated the idea of a glorious

glorious war; but, with Jugurtha, the Romans must have wished to bury for ever the memory of their own disgrace; their legions made to pass under the yoke; consuls, ambassadors, the whole senate, corrupted by the bribes of that prince; the concealed baseness of the republic unveiled to the whole world. Such were the crimes of Jugurtha, crimes for which the Romans could never possibly forgive him.

Rome, 13th December, 1764.

REMARQUES

REMARQUES SUR LES OUVRAGES ET SUR LE CARACTÈRE DE SALLUSTE, JULES CÉSAR, CORNELIUS NEPOS, ET TITE LIVE.

Janvier le 19, *de l'An* 1756.

J'AI pris la résolution de lire de suite tous les classiques Latins, les partageant, suivant les matières qu'ils ont traitées, en I. Les HISTORIENS; II. Les POETES; III. Les ORATEURS; dans laquelle classe, je renfermerai tous les autres auteurs qui ont écrit en prose sans être ni philosophes, ni historiens; IV. Les PHILOSOPHES.

I. CLASSE.

LES HISTORIENS.

C. CRISPI SALUSTII *Opera quæ extant omnia, cum selectissimis variorum Observationibus. Ex accuratâ Recensione Ant. Thysii. Lugd. Batav.* 1649.

J'ai eu aussi sous la main

C. CRISPI SALUSTII *quæ extant Opera. Lutet. Paris.* 1744.

C. CRISPUS SALUSTIUS, qui nous est connu sous le nom de l'historien Salluste, naquit à Amiternum Janvier 19.

au

au pays des Sabins A. U. C. 669. Après avoir rempli l'emploi de tribun du peuple, il fut chassé du sénat par les censeurs à cause de l'infamie de ses mœurs; il y rentra par le moyen de César qui le fit questeur, préteur, et ensuite gouverneur de la Numidie. Ce fut dans ce dernier emploi qu'ayant amassé de grandes richesses par la concussion, il se trouva en état d'acheter ces fameux jardins de Salluste qui ont toujours été si célèbres à Rome. Nous ne savons rien de lui depuis cette époque jusques à celle de sa mort qui arriva quatre ans avant la bataille d'Actium, A. U. C. 718. (1) Ce fut apparemment dans cette période qu'il écrivit les ouvrages que nous avons de lui. M. Philippe paroît en douter, puisqu'il met la composition de la guerre de Jugurthe, et ses autres ouvrages, comme des suites immédiates de son tribunat, quoiqu'avec un air peu assuré. Pour ce qui est des passages de Salluste où il dit expressément(2) qu'il avoit déjà abandonné la poursuite des honneurs publiques, et qui ne peuvent se rapporter à aucun tems antérieur à sa préture, ils ne lui paroissent pas décisifs, puisqu'il conclut en disant qu'ou il n'espéroit plus d'honneurs, ou qu'il cachoit bien finement son ambition. J'avoue que Salluste, homme très capable de dissimuler ses véritables sentimens ailleurs, étoit bien capable de le faire dans cet article. Mais il me paroît que dans une chose de fait aussi publique il ne l'auroit guères osé, et que ce passage se rapporte bien plus naturellement à la vie de tranquillité qu'il menoit dans ces jardins délicieux après son retour d'Afrique. Et je crois que si on

(1) Vie Latine de Salluste par M. Philippe prémise à l'édition de Paris que je viens d'indiquer.

(2) Bell. Catilin. c. 3. 4.

fait

fait attention à deux chapitres de ses ouvrages. (1) On y verra une réfutation formelle des accusations qu'on lui intentoit sur cette vie de mollesse; accusations qui ne sauroient convenir qu'aux dernières années de sa vie. Outre que, suivant la remarque de M. Philippe, ses histoires ne sentent point le jeune homme, mais paroissent bien plutôt le fruit de l'âge et de la maturité, j'aurai même deux raisons particulières pour le croire de chacun de ses ouvrages qui nous restent en entier: I. Si vous considérez le caractère qu'il nous donne de Caton dans sa guerre Catilinaire et le parallèle qu'il en fait avec César, vous verrez qu'elle ne pourroit point avoir été écrite qu'après la mort de ce dernier. Salluste l'auroit-il mis au niveau de César et lui donné même en quelque façon l'avantage, lui qui, dévoué à la fortune de César, savoit qu'on ne pouvoit pas lui déplaire davantage qu'en encensant les vertus d'un homme qu'il haïssoit personnellement, et contre qui il composa deux invectives même après sa mort? Qu'on prenne garde toujours que je me fonde bien plus sur le caractère de Salluste que sur celui de César. Un Cicéron, qui portoit la dignité dans le sein même de l'adulation, (2) pouvoit défendre Caton sans que César y répondit autrement qu'en homme de lettres; mais notre historien, le flatteur le plus effronté, n'auroit jamais risqué sa faveur afin de pouvoir contredire ce qu'il avoit lui-même dit de Caton en écrivant à César; (3) où il ne lui donne pour tout mérite qu'un génie rusé et harangueur. II. La raison que j'ai pour croire que la guerre Jugurthine n'est point un ouvrage antérieur à sa pré-

(1) Bellum Catilin. c. 3. 4. Bell. Jug. c. 4.

(2) Voyez surtout sa harangue pour Ligarius.

(3) I. Epis. ad Cæsar.

ture est tirée de la matière qui le compose. Dans quel tems peut-il avoir mieux conçu le dessein d'écrire l'histoire d'une guerre particulière qu'alors lorsqu'il étoit gouverneur de la province qui en avoit été le théâtre? La circonstance qu'on nous a conservé de son voyage pour examiner les lieux célèbres, (1) et les citations qu'il fait des livres Puniques, ne sauroient être conciliées avec une autre période.

(1) De la Mothe le Vayer, Jugement des Historiens, tom. i. p. 356, 361.

Quoique Salluste fut un homme des mœurs les plus déréglées, et qu'à cause de cela il avoit été (comme je l'ai déjà dit) chassé du sénat par les censeurs, il ne laisse pas de prendre le ton dans ses ouvrages d'un vieux Fabricius. Aucun des historiens Latins ne fait d'aussi fréquentes ni d'aussi vives plaintes sur la corruption de son temps. A tout propos de ces actions de débauche, d'avarice, de cruauté, et d'injustice, dont les annales de ce siècle n'étoient que trop remplies, il prend occasion de les censurer en les mettant en opposition avec les mœurs des anciens. Les préfaces à ces deux histoires ne sont autre chose. Bien plus, très peu de tems après son expulsion du sénat, écrivant deux lettres publiques à César sur la manière dont on pouvoit rémédier aux désordres de l'état, il ne s'en prend qu'à la corruption des Romains qu'il falloit extirper. (2)

(2) II. Ep. ad Cæsar.

Nous n'avons aujourd'hui que deux ouvrages de Salluste dans l'état où il les a publiés: 1. La Conjuration de Catilina, et 2. La Guerre de Jugurthe; deux morceaux dit-il lui-même des plus curieux, et des plus intéressans de toute l'histoire Romaine.

Il

Il avoit fait outre cela une histoire de son tems depuis A. U. C. 663, jusques à A. U. C. 681. Il ne nous en reste plus que quelques harangues et un assez grand nombre de fragmens détachés, dont la plûpart nous ont été conservés par les vieux grammairiens. Tout le monde sait que Salluste s'est distingué dans le genre concis, mais peut-être tous n'ont pas fait la remarque que l'usage fréquent qu'il fait des infinitifs absolus y contribue beaucoup. La plûpart de ses lecteurs peuvent y avoir trouvé quelquefois de l'obscurité, toujours une certaine dureté; mais malgré tout cela ce style a bien ses beautés, et me paroît même assez propre pour l'histoire, puisqu'il cache en quelque façon les circonstances peu intéressantes qui pèsent de tems à autre sur la plume de l'historien; en ne laissant point reposer le lecteur, mais l'entrainant avec une rapidité égale à travers les jardins et les bruyères. Il faut pourtant faire attention à une fort bonne chose que dit là-dessus De la Mothe le Vayer:(1) Que quoiqu'on puisse dire que Salluste et Tacite sont tous les deux des auteurs concis, c'est d'une façon bien différente, puisque celui-ci l'est autant pour les choses que pour les mots, au lieu que l'autre écrit pour le fonds des matières d'une façon aussi diffuse que Tite Live lui-même; quoique je ne sois pas de l'avis de ce savant, qui entend de cette façon-là le bon mot de Servilius Nonianus, qeu Salluste et Tite Live " Pares magis esse quam similes." Il semble que s'il avoit bien considéré le passage de Quintilien,(2) où il se trouve, il auroit vu qu'il ne falloit point le prendre d'une façon aussi particulière,

(1) De la Mothe le Vayer, Jugem. des Hist. tom. i. p. 356.

(2) Quintil. l. x. c. 1.

particulière, et que son auteur ne vouloit parler par là que de l'égalité de mérite de ces deux grands écrivains quoique leur talens fussent aussi différens. Pour ce qui est du fonds de l'histoire, Salluste n'est pas tout à fait exempt du reproche d'avoir fait paroître de la passion dans ce qu'il a écrit au sujet de Cicéron et de César. On l'accuse d'avoir caché plusieurs faits assez considérables, par haine pour l'un et par flatterie pour l'autre. Il est au moins certain que, quoiqu'il donne à ce premier le titre d'Optimus Consul et qu'il ne lui attribue rien qui en soit indigne, les nones de Décembre font une bien autre figure dans les ouvrages de Cicéron lui-même que dans la conjuration de Catilina. Comme Salluste avoit été tribun du peuple, et qu'il étoit créature de César qui ne faisoit que faire revivre le parti de Marius, il n'est point étonnant qu'il ne se montre aucunement favorable à celui du sénat, qu'il regardoit comme une oligarchie toute pure. Aussi quoiqu'il n'entreprenne point de justifier tous les procédés du peuple, l'on voit assez ce qu'il pensoit là-dessus. Il est charmé, par exemple, de pouvoir attribuer à Sulla, chef des Optimates, toutes ces cruautés abominables qui le rendoient si odieux,(1) mais il n'a garde de dire mot des horreurs dont les deux Marius, Cinna, Garbo, Damasippus, remplirent Rome pendant qu'ils avoient le dessus.

(1) Prima Epist. ad Cæsar.

Je ferai deux petites remarques sur un couple d'endroits de Salluste, qui me paroissent en demander. 1. Parlant de la corruption des Romains, il dit " Igitur primo pecuniæ, dein imperii, cupido crevit."

crevit."(1) Un moment après il dit " Sed primo magis ambitio quam avaritia animos hominum exercebat;" et il en donne une raison toute naturelle, que l'avarice n'a rien que de sordide, au lieu que la vertu et le vice se proposent les mêmes objets d'ambition, et ne diffèrent que dans les moyens qu'ils employent pour y parvenir.(2) Cette contrariété, qui paroît si marquée, n'a point arrêté les commentateurs que j'ai: ils n'en ont rien dit. Pour moi je ne saurois mieux résoudre ce nœud Gordien qu'en le coupant, et je rectifierois sans balancer le second passage sur le premier. Ce qui m'y détermine, outre le témoignage de l'histoire, c'est le raisonnement qu'il y fait, au lieu que le premier n'est qu'une simple affirmation. 2. Nous décrivant le caractère des compagnons de Catilina, Salluste dit, " Quicunque impudicus, adulter, ganeo, aleâ, manû, ventre, pene, bona patria laceraverat."(3) L'expression *pene* est si forte, que bien loin de la souffrir dans une histoire grave, nous en serions choqués dans un roman; comment donc comprendre que Salluste, dont les écrits ne respirent que la sévérité et la vertu, se soit servi d'une expression qui les choquoit autant que celle-là? car *penis* n'étoit point de ces mots que la bienséance permet pour nommer les choses qui lui sont contraires. Cette réponse, qui est assez naturelle, m'est d'abord venue dans l'esprit, mais un passage de Cicéron prouve qu'elle ne vaut rien, le voici: " Caudam antiquî penem vocabant; ex quo est, propter similitudinem, penicillus. At hodie penis est in obscenis. At vero Frugi-ille

(1) Bell. Catilin. c. 10.

(2) Idem. c. 11.

(3) Idem. c. 14.

Piso in annalibus suis queritur adolescentes peni deditos esse. Quod tu in epistolâ appellas suo nomine, ille tectius penem. Sed quia multi, factum est tam obscœnum, quam id verbum quo tu usus es."(1) Vous voyez par là que le mot *penis*, innocent dans son origine, étoit devenu si obscène qu'il parle avec surprise de Pison qui s'étoit servi d'un terme qui n'auroit point été permis de son tems qui étoit néanmoins celui de Salluste. Si j'osois hasarder une conjecture au sujet de cette difficulté, je dirois que peut-être Salluste étoit Stoicien, secte qui avoit pour maxime fondamentale d'appeller un chat un chat.(2) Nous savons que cette doctrine avoit fait beaucoup de partisans à Rome dans ce siècle-là, et le caractère de sévérité qu'il se donnoit tant de peine pour affecter y convient fort bien.

(1) Cicer. Epistolæ Familiar. l. ix. c. 26.

(2) A Paris. 1730.

J'ai consulté quelquefois une traduction Françoise de Salluste par M. l'Abbé Thyon. Ne l'ayant point lu je n'en dirois rien, si non que si elle est fidèle pour le fonds elle ne l'est point pour la forme, puisque le style concis de ses deux petits ouvrages se trouve noyé dans deux grands in-douze. Elle est accompagnée d'un assez grand nombre de notes historiques et critiques qui m'ont paru bonnes; j'en rapporterai une au sujet d'une correction du texte. Notre auteur, dans sa seconde lettre à César, en faisant une énumeration des cruautés que la faction des nobles avoient exercées après leur victoire sur leurs ennemis, à dessein de les rendre odieux, dit, selon toutes les éditions, " At hercule nunc cum Catone L. Domitio." Quoiqu'il

Quoiqu'il y ait quelque difficulté sur le prænomen du Domitius que Pompée vainquit en Afrique pendant la dictature de Sylla, on peut pourtant croire que Salluste vouloit parler de celui-là. Mais pour le Caton on ne trouve aucun à qui on puisse le rapporter: M. Thyon voudroit(1) donc qu'on lut, "At hinc cum Carbone, L. Domitio." Tout le monde connoît le fameux Carbon qui périt en Italie après la victoire de Sylla, et par là même notre auteur aura blamé non seulement la cruauté de tout le parti mais encore de Pompée en particulier, lequel en effet est accusé d'avoir servi les sanglans sacrifices du dictateur avec un peu trop d'empressement.

(1) Tom. ii. p. 114—123.

Au reste M. Thyon se trompe lorsqu'il nous dit que le père de Pompée mourut pendant son consulat.(2) Il n'y a rien de plus certain que qu'il ne mourut que dans le consulat de Cinna et d'Octavius, deux ans après le sien.(3)

(2) Idem. p. 38.

(3) V. Vell. Patercul. l. ii. c. 20.

On a beaucoup attaqué Salluste sur ce que, par une affectation blâmable, il vouloit toujours préférer les mots et les manières d'écrire surannées à celles usitées de son tems. Une des choses qui choque le plus un lecteur moderne c'est de le voir préférer continuellement les *u* aux *i* dans des mots tels que lācrymæ, maximus, &c. Mais quoique la dernière façon d'écrire gagna le dessus dans la suite, la première étoit encore fort en usage dans son siècle: car Varro assuroit, au rapport de Cassiodore,(4) que ce n'étoit que l'autorité du premier César, qui la recommandoit tant par ses préceptes que par son exemple, qui donna la vogue à l'*y*.

(4) V. les Fragmens de César, dans l'Edition de ses Ouvrages, par Arn. Montanus, p. 881.

C. JULII CÆSARIS *Opera quæ extant, ex Recensione Jos. Scaligeri. Ludg. Batav. Ex Officinâ Elzeiv.* 1635. 12°.

J'ai eu sous la main et je l'ai consulté dans quelques endroits,

C. JULII CÆSARIS *Opera quæ extant, cum selectis variorum Commentariis, quorum plerique novi, Operâ et Studio Arnoldi Montani. Amstelod. Ex Officinâ Elzeiv.* 1670. 8°.

" ON parle beaucoup de la fortune de César; mais cet homme extraordinaire avoit tant de grandes qualités sans pas un défaut, quoiqu'il eut bien des vices, qu'il eût été bien difficile, que quelque armée qu'il eût commandé il n'eût été vainqueur, et qu'en quelque république qu'il fût né qu'il ne l'eût gouverné."(1) En effet on ne peut que souscrire au jugement de M. de Montesquieu. Ses talens pour la politique ne demandent pas d'autre preuve que de dire que, né sujet, ses intrigues le firent souverain. Du côté de la guerre il est reconnu de tous comme le plus grand général que nous connoissons. Malgré sa courte vie,(2) et la multitude de ses occupations, il ne se distingua guères moins du côté des lettres. Sa réputation dans ce genre étoit assez bien établie dans un siècle aussi éclairé que l'étoit celui de Cicéron, puisque Quintilien ne craint point de dire,(3) que la force de son génie ne se montroit pas avec moins d'éclat par ses écrits que par ses victoires. Non seulement il s'étoit beaucoup appliqué à l'éloquence, qui lui étoit absolument

(1) Montesquieu. Considérat. sur les Causes de la Grandeur et la Décadence des Romains, p. 125. Lausanne. 1750.

(2) Il mourut agé de 56 ans.

(3) Quintil. l. 10.

ment nécessaire dans une république comme celle de Rome, mais il y eut peu de sciences, qu'il ne posséda:—il étoit à la fois, historien, poëte, théologien, grammairien, astronome; et les écrits qu'il laissa sur tous ces sujets sont cités avec éloge par tous les anciens qui ont eu occasion d'en parler.(1)

(1) V. ses fragmens à la fin de ses ouvrages.

De tant d'ouvrages le seul qui reste ce sont les Mémoires qu'il écrivit de ses guerres avec les Gaulois, et des guerres civiles. Les premiers sont de sept livres, les autres n'en contiennent que trois. Un de ses amis (on ignore si c'étoit Hirtius ou Oppius) y a ajouté un huitième livre des guerres Gauloises, et a fait en entier celles d'Alexandrie, et d'Afrique: car il ne faut point lui attribuer (à Hirtius), un livre ou plutôt un journal qui marque, selon l'ordre des jours, les événemens d'une partie de cette guerre que César soutint en Espagne contre les fils de Pompée. Les barbarismes qu'on y trouve à tout moment en sont les moindres défauts. Il y a une quantité d'endroits qu'on ne peut absolument point entendre. Par bonheur on voit qu'on n'y perd pas grande chose. Voici un échantillon de cette belle histoire. Après un long siège Cordoue est prise par César.(2) Vous lisez encore quelques pages, et vous êtes tout surpris(3) de voir César venir l'attaquer tout de nouveau, sans qu'on ait dit un mot de sa révolte. Quelques critiques attribuent cet ouvrage à un centurion de l'armée de César qui notoit grossièrement jour par jour ce qui s'étoit passé. J'avoue que j'ai de la peine à comprendre que cette pièce soit du tems de la belle latinité; toutefois si elle l'est, elle peut

(2) Comment. de Bell. Hisp. p. 841.
(3) Idem, p. 856.

confirmer

confirmer une vérité que nous ne savions déjà que trop; que le même siècle peut produire des de Thous et des Parivals. Pour ceux qui sont de César lui-même, ils ont toujours été regardé comme des modèles en fait de mémoires. Les plus grandes choses contées avec la dernière simplicité, quoiqu'en langage très elegant,—ce sont là les commentaires de César. On y admire surtout une grande modestie; car on peut remarquer, fort à l'honneur de César, que pendant que Hirtius l'encense en plus d'un endroit,(1) le héros lui-même ne se loue que par le récit de ses actions. Quelques personnes pourtant croyent que l'amour-propre l'a quelquefois emporté sur la sincérité de l'historien, comme par exemple de sa guerre avec les Usipetes et les Tencteri, son expédition en Angleterre, et le commencement de la guerre civile. Malheureux sort de l'histoire! les spectateurs sont trop peu instruits, et les acteurs trop intéressés, pour que nous puissions compter entièrement sur les récits des uns ou des autres! Quoiqu'une des plus grandes beautés de César soit la clarté il ne laisse pas d'avoir bien des endroits obscurs pour les lecteurs qui ne sont pas guerriers. Je voudrois que M. le Chevalier de Folard nous eût donné un commentaire militaire sur cet auteur qui en a bien plus besoin que Polybe. S'il n'y avoit que César qui fut digne de nous donner sa propre histoire, il n'y avoit guères que M. de Folard qui eût dû commenter César. Il y a, outre cela, beaucoup d'autres passages qui ont bien donné de la torture aux critiques qui finissent pour l'ordinaire après dix raisonnemens,

(1) Comment. de Bell. Gallic. l. viii. p. 401, et alia loca.

sonnemens, et vingt conjectures, par avouer qu'ils n'y entendent rien. N'auroient-ils pas pu nous le dire au commencement? Ces sortes de passages se trouvent néanmoins en bien plus grand nombre dans les Guerres Civiles que dans celles des Gaules; apparemment parceque César avoit eu plus de tems pour revoir et pour corriger celles-ci. Toutefois si nous considérons que ces mémoires ne pouvoient guères être le fruit que de quelques soirées dans ses quartiers d'hiver nous trouverons plutôt étonnant qu'il n'y en a pas davantage. En effet ce qui fait un des plus grands mérites de l'écrivain de ces Mémoires c'est cette même promptitude. Tite Live fut vingt ans à écrire son histoire.(1) Isocrate en mit dix pour faire son panégyrique, (2) mais César ne mettoit pas plus de tems à écrire ses victoires qu'à les remporter, et c'est tout dire par rapport à César. Aussi Hirtius remarque-t-il fort bien, Cæteri enim quam bene et emendate, nos etiam quam facile et celeriter eos confecerit, scimus.(3)

(1) Dodwell. Annal. Velleian. s. 3. p. 662. ad calcem Velleii. Burman.

(2) Longin. Traité du Sublime. c. iii. Trad. de Boileau. tom. iii. de ses Ouvrages. p. 31. Edit. de Dresde. 1746.

(3) Comm. de Bell. Galliæ. l. viii. p. 369.

J'ai dit que cette promptitude faisoit un grand mérite de l'écrivain de ces Mémoires, et non des Mémoires mêmes, et je me suis servi de cette expression à dessein. Je distingue très fort d'entre le mérite d'un écrivain et celui de son livre. Le mérite de celui-ci consiste à m'apprendre des choses que je ne savois pas, ou à m'en dire de celles que je savois déjà d'une façon juste et élégante. Dans cet examen il faut faire abstraction de l'auteur pour ne faire attention qu'à ce que je viens de dire. Tel livre qui étoit de peu d'utilité autrefois, peut être aujourd'hui d'un grand prix

à cause

à cause que tous les autres sur le même sujet sont perdus. Des plagiats peuvent bien faire le mérite d'un livre, quoique jamais de son auteur. Car son mérite doit être apprécié d'une toute autre façon. Comme c'est le génie de quoi il s'agit, pour pouvoir décider là-dessus, il faudroit examiner tous les secours qu'il peut avoir eu, de son siècle, de son pays, de son éducation, de ses devanciers, et de mille circonstances. Souvent un rien, un mot lâché par quelqu'un qui n'en sentoit point toute l'importance, une lecture, met quelquefois sur les voies des plus grandes découvertes. Newton conçut le système de l'attraction en voyant tomber des pommes dans son verger. Il faudroit encore combiner tous les préjugés qu'il a eu à combattre, le tems qu'il a mis à son ouvrage, les distractions qu'il a eu, &c. de façon que si nous pouvions découvrir tous ces accessoires nous trouverions souvent que tel autre, dont nous méprisons avec raison les ouvrages, avoit un génie bien supérieur à tel autre que nous lisons avec admiration. Mauvaise réflexion pour l'amour-propre des auteurs! le prix de ce dont nous pouvons juger ne leur appartient quelquefois pas, et le seul mérite qui soit réellement à eux il est presque impossible que nous puissions l'apprécier avec certitude! Mais revenons à nos chèvres.

Pour suivre ce que je disois toute à l'heure de cette distinction, on peut remarquer un autre mérite de ces Mémoires, indépendamment de celui de son auteur; c'est d'être les premières relations que nous ayons tant soit peu détaillées de notre continent; j'entends par là l'Angleterre, la France,

la Suisse, l'Allemagne, les Pays Bas. C'est là où il faut aller puiser le gouvernement, la religion, les mœurs, &c. de nos ancêtres, et voir au moins en partie la façon dont ils sont passé sous le joug des Romains. Le morceau surtout où César nous décrit les mœurs des Gaulois et des Germains (1) est admirable, celui sur ceux des Bretons ne l'est pas moins.(2)

(1) Cesar. Comment. de Bell. Gall. l. vi. p. 222-249.
(2) Idem. l. v. p. 166.

Je ferai deux remarques sur un couple d'endroits de César. 1. César, en parlant de sa guerre avec les Usipetes et les Tencteri, paroît déguiser un peu les choses. Il assure (3) que quand il fit saisir les chefs des ennemis qui étoient venus dans son camp sur la foi d'une tréve. On pensoit bien de cela à Rome, puisque Caton opinat en plein sénat pour qu'on le renvoyât lié et garotté aux Germains, comme un homme qui avoit déshonoré la foi de la république, par une perfidie insigne. En tout cas, n'auroit-il pas mieux fait de se souvenir de ce qu'il avoit dit en sénat quelques années auparavant? "Bellis Punicis omnibus cum sæpe Carthaginienses et in pace et per inducias, multa nefanda facinora fecissent, nunquam ipsi par occasionem talia fecere, magis quod se dignum, quam quod in illos jure fieri posset, quærebant."(4) Mais on peut bien dire par rapport à tous les discours publics ce que Cicéron disoit de ceux du barreau. "Sed errat vehementer si quis in orationibus nostris auctoritates nostras consignat se habere arbitratur." (5) Car, continue-t-il, ces harangues sont celles des causes et des tems, et non pas des hommes ni des advocats. 2. La description que César donne des Druides

(3) Cesar. Comm. de Bell. Gall. l. iv. p. 134.
(4) Sallust. Bell. Catilin. c. 51.
(5) Cicero pro Cluent. c. 50.

Druides Gaulois ressemble si parfaitement à celle du clergé catholique qu'on seroit presque tenté de croire que ceux-ci avoient formé leur conduite sur celle de leurs prédécesseurs payens. Mais comme on ne lisoit guères César dans le onzième siècle, contentons-nous de dire que les clergés de tous les siècles et les peuples de tous les siècles se ressemblent assez, * * * * * * * * * * * * * *. Rassemblons les traits principaux de cette description des Druides. (1) 1. Ils avoient entre leurs mains l'éducation de la jeunesse qui ne sortoit jamais de leurs écoles que remplis d'une profonde vénération pour leurs maîtres. 2. Ils s'étoient rendus juges de presque tous les procés civils et criminels. 3. Ils se servoient de l'excommunication envers les contravenans, laquelle inspiroit au peuple une si grande horreur pour le coupable, qu'il se voyoit séparé de tout commerce civil. 4. Ils avoient un chef qui avoit une grande autorité. A sa mort on lui choisissoit un successeur entre les Druides les plus distingués. 5. Ils étoient exempts du service militaire. 6. Ils ne payoient point d'impôts et jouissoient de toute sorte d'immunités. Je m'étonne que le Père Hardouin n'ait point allégué cette description comme une preuve de son système.(2) Le rusé Archontius Severus (3) auroit bien pu fabriquer un César, pour y insérer ce passage, qui représente, d'une façon bien odieuse, le système de l'hiérarchie Romaine enveloppée sous le nom de Druides Gaulois. Ce père a bien fait d'objections qui ne valoient pas celle-là.

(1) Cesar. de Bell. Gall. l. v. p. 224.

(2) De la Supposition de tous les anciens auteurs.

(3) L'Empereur Frederic II.

Voici

Voici deux remarques de Lipsius. 1. Hirtius, en parlant des Bellovaci, (1) dit qu'ils prirent leurs fascines, " ubi consederant, nam in acie sedere Gallos consuesse, superioribus commentariis declaratum est." La difficulté est bien forte; comment concevoir une armée rangée en ordre de bataille, chacun assis sur sa fascine? Cela devoit être impossible aussi bien que ridicule. Lipsius voudroit donc (2) que par *acies* on n'entendit pas l'armée rangée en bataille, selon la signification usitée de ce mot, mais seulement le tems de la guerre en général, et il apporte deux passages l'un de Tacite,(3) l'autre de Strabon,(4) pour prouver que c'étoit là une chose qui distinguoit les Romains des barbares, ceux-ci étant presque toujours assis dans leurs camps, au lieu que les premiers s'y promenoient beaucoup. Il croit pourtant que pour *in* on pourroit lire *ante* aciem. 2. Dans ce que César dit des machines qu'il employoit pour prendre Marseilles, il parle d'un musculus ou galerie destinée à protéger ceux qui devoient sapper les murailles de la ville, laquelle devoit avoir eu, suivant la lection ordinaire, soixante pieds de longueur.(5) Lipsius trouve cela beaucoup trop, et rapporte plusieurs raisons tirées du nom, des proportions et de l'usage de cette pièce pour autoriser le changement qu'il a fait de LX. en IX.(6) César,(7) parlant de Metellus Scipio, dit qu'il prit le titre d'empereur: " Detrimentis quibusdam circa montem Amanum acceptis sese imperatorem appellaverat." Cela paroît manquer de sens, puisque les généraux ne prenoient jamais ce titre qu'a-

(1) De Bell. Gall. l. viii. p. 365.

(2) Epist. Cent. 1. Epist. 3.

(3) Tacitus in Germ. Moribus.

(4) Strabo. in Lib. iii.

(5) Cesar. de Bell. Civ. l. ii. p. 534.

(6) Cité par Montanus ad loc.

(7) Cesar. de Bell. Civ. l. iii. p. 609.

qu'après quelques avantages considérables. Ursinus voudroit qu'au lieu de *detrimentis* on lut *emolumentis*,(1) qui s'y trouve opposé en Cicéron.(2)

(1) Ursinus ad locum.
(2) Lib. iii. de Finibus.

CORNELII NEPOTIS *Vitæ Excellentium Imperatorum, Observationibus et Notis Commentatorum. Lugduni Batavorum.* 1728.

Nous savons très peu de chose de la personne de cet écrivain, sinon qu'il étoit de la Gaule Cisalpine, (de Verone selon quelques uns,) et qu'il a vécu du tems de Jules César et au commencement du règne d'Auguste. Il paroît que c'étoit un auteur fort fertile. Les anciens nous parlent d'un assez grand nombre de livres de sa façon qui avoient la plûpart l'histoire pour objet. Mais de tout cela il ne nous reste plus que les vies de vingt fameux généraux Grecs, de deux Carthaginois, du premier Caton, et de T. Pomponius Atticus. Elles sont toutes très peu détaillées, quoiqu'on y trouve des particularités très curieuses qui ne se rencontrent nulle part ailleurs, et que leur auteur sache fort bien l'art de renfermer bien des choses en peu de place, de façon qu'on est quelquefois tenté de lui appliquer ce qu'il dit lui-même des inscriptions d'Atticus: "vix credendum esse tantas res tam breviter potuisse declarari."(1) Il excelle dans cet art, la difficulté duquel rend les bons abrégés si peu communs, celui de saisir les traits qui peignent les hommes et les événemens, et de savoir laisser

(1) In Attic. cap. 18.

laisser à l'écart toutes les circonstances qui ne font qu'embarrasser une narration et détourner l'attention du lecteur du principal sur l'accessoire. Le caractère d'Alciabade (1) est réellement tel que Tite Live n'en auroit pas honte. Pour son style, sans être beau, (ce qui n'auroit pas convenu à son ouvrage,) il ne laisse pas de marquer un écrivain du siècle de la belle latinité, et de le rendre (à n'envisager que cela) très propre à être mis entre les mains des jeunes gens. On ne peut guères décider de sa fidélité, comme tout ce que nous avons de lui ne roule que sur des tems dont l'éloignement à tout égard ne lui donnoit point de préjugés, et n'ayant qu'à travailler avec un esprit de critique sur les mémoires des auteurs plus anciens, ce qu'il paroît qu'il a assez eu soin de faire. Une chose qu'il faut dire à sa louange c'est qu'il paroît avoir été fort bien intentionné pour la république. Il prend occasion plus d'une fois de faire, à l'occasion des faits qu'il rapporte, (et c'étoit là tout ce que son sujet lui permettoit,) des réflexions qui décèlent assez clairement ses véritables sentimens. Une fois, (2) en rapportant la soumission qu' Agésilaus témoigna aux ordres des Ephores Spartiates, en s'arrêtant au milieu de ses conquêtes pour revenir chez lui, il souhaite que les généraux de son tems eussent suivi ce bel exemple. César avoit donné assez lieu à ce souhait. Dans un autre endroit (3) il compare l'insolence du phalange Macédonien après la mort d'Alexandre, à celle des vétérans de son tems, qui fut, comme on sait, une des principales causes de la ruine de la républi-

(1) In Alcibiad. cap. 11.

(2) In Ages. c. 4.

(3) In Eumen. c. 8.

que. Si dans la vie d'Atticus il se trouve obligé une fois de louer Auguste, c'est en quatre mots qu'il le fait: encore y ajoute-t-il une modification qui ne devoit guères être du goût de ce prince: en parlant de sa fortune il dit qu'elle lui avoit donné tout à ce quoi un citoyen Romain pouvoit parvenir. (1) N'étoit-ce pas le reprocher tacitement de son ambition? Cette vie d'Atticus, où se trouve cette louange, est beaucoup plus longue que toutes les autres, et comme avec cela il n'avoit à décrire que les événemens peu variés d'une vie privée, il pouvoit entrer dans un assez grand détail sur le caractère et les mœurs de cet homme singulier, qui à su si bien se rendre célèbre sans le secours d'aucune action éclatante. Aussi l'a-t-il fait jusqu'à nous apprendre la dépense journalière de sa maison. Elle montoit (2) à quatre mille cinq cens livres argent de Suisse; (3) somme très petite, considérée en elle-même, puisque son domestique étoit fort nombreux, mais qui nous donne une bien grande idée de sa modération si nous nous souvenons qu'il étoit de la même ville et du même siècle que ce Lucullus qui mangea à un seul repas plus de cinq fois autant. (4) Atticus démentit, par sa conduite, les calomnies de ceux qui accusoient les Epicuréens de placer leur souverain bonheur dans la jouissance des plaisirs sensuels. Il leur fit voir qu'un vrai philosophe de cette secte regardoit une volupté délicate et un loisir studieux comme seuls capables de rendre heureux un homme raisonnable. Ce n'est point ici la place d'entreprendre la justification d'Atticus contre les sanglantes accusations

(1) In Attic. c. 19.

(2) Ibid. c. 13.

(3) 3000 asses par mois.

(4) 50,000 denarii.

tions de l'Abbé de St. Real, (1) et dans lesquelles il paroît avoir eu bien des sectateurs. Aussi je ne le ferai pas. Je dirai seulement (après avoir remarqué qu'il étoit bien difficile pour un honnête homme de prendre un parti quand il n'y en avoit aucun qui pensa au bien public) que s'il est difficile de justifier sa conduite en tout, il ne l'est pas moins de s'empêcher d'aimer son caractère. Il en est tout autrement des Catons; en lisant leur vie nous devenons plus aisément leurs admirateurs que leurs imitateurs. Le danger est plutôt de l'autre côté ici.

(1) Dans son Cæsarion, au second tome de ses Oeuvres.

Dans les derniers siècles notre auteur a eu un sort bien différent de celui de bien d'autres. Nous avons regardé beaucoup de fictions modernes comme des pièces authentiques de l'antiquité, ici un écrivain a risqué de se voir enlever son propre ouvrage. Plusieurs critiques, trompés par les titres des anciens manuscrits, ont cru que ces vies des fameux généraux étoient, non pas de Cornelius Nepos, mais d'un certain Æmilius Probus qui doit avoir vécu sous l'empire de Théodose et lui avoir présenté son livre. Mais aujourd'hui on est généralement revenu de cette opinion, et on rend à Nepos ce qui est à Nepos. La seule latinité de son livre seroit bien assez pour nous convaincre qu'il ne pouvoit jamais être écrivain du siècle de Théodose. Elle suffit pour prouver l'antiquité de Quinte Curce, et avec raison, car il est très sûr qu'il y a quinze cens ans qu'on n'écrit plus comme cela en Latin. Mais nous en avons bien d'autres raisons. Supposons pour un moment qu' Æmilius

Probus soit l'auteur de ce livre, que lui fait-on faire? On le fait se vanter d'avoir été lié fort familièrement avec Atticus, qui vécut cinquante ans avant l'ère Chrétienne, dans le même ouvrage qu'il présente à l'Empereur Théodose, qui mourut près de quatre cens ans après cette ère. Certainement où Æmilius Probus ou nos critiques avoient un coup de marteau. Je ne dis rien de ces passages des vies que j'ai déjà cités par rapport aux généraux Romains, aux vétérans, à Auguste, tous très convenables au siècle de Nepos, mais ridicules dans celui de Probus. Les vers de Probus, qui se trouvent dans tous les anciens manuscrits, aussi bien que le titre qui l'appelle auteur de l'ouvrage, font bien voir comment il faut expliquer ce titre. Comme je ne sais point s'ils se trouvent dans toutes les éditions, les voici :

Vade, liber noster, fato meliore memento,
Cum leget hæc Dominus, te sciat esse meum.
Ne timeas fulvo strictos diedemate crines,
Ridentes blandum vel pietate oculos ;
Communis cunctis : hominem se regna tenere
Sed meminit ; vincit hinc magis ille homines.
Ornentur steriles : facilis tectura libelli
Theodosio, et doctis carmina nuda placent.
Si rogat auctorem, paullatim detege nostrum
Tunc domino nomen, me sciat esse Probum.
Corpore in hoc manus est genetricis, avique, meaque
Felices domini qui meruere manus.

Je ferai deux ou trois réflexions sur ces vers. 1. Que veut dire le " fato meliore memento?" Il me paroît ne pouvoir convenir qu'à un livre qui avoit

avoit déjà vu le jour, mais qui comptoit paroître alors avec un éclat que lui donnoient quelques circonstances particulières qui accompagnoient sa publication d'alors. Ce seroit justement le ton que prendroit un éditeur qui publieroit une édition de quelque auteur déjà connu, bien supérieure à toutes les autres, et qui la présenteroit à quelque grand prince. Je n'appuie pourtant pas trop sur cet argument, quoique je le croie bon; parceque je sais qu'on peut me répondre, qu'un homme qui auroit présenté un exemplaire de son propre ouvrage à ce prince auroit pu s'être servi des mêmes expressions, par rapport seulement aux autres exemplaires du même ouvrage qui n'avoient pas eu le bonheur de tomber dans des mains aussi respectables. 2. Un auteur (surtout parlant à un empereur) auroit-il loué son propre ouvrage comme il fait dans ce vers, Ornentur steriles? 3. Mais ce qui, selon moi, est la raison la plus forte de toutes, c'est ce qu'il dit dans le onzieme vers, " Corpore in hoc manus est genitricis, avique, meaque." A-t-on jamais entendu parler d'ouvrage bien écrit aux frais communs de l'auteur, de sa mère et de son grand-père? Le ridicule de cela saute aux yeux. Concluons donc de tout cela que Cornelius Nepos est le véritable auteur des vies des fameux généraux, et que Probus n'avoit fait que de faire une copie exacte de l'ouvrage, laquelle il présenta à l'Empereur Theodose.

TITI LIVII *Patavini Historiarum ab Urbe Conditâ Tomi Tres. L'Edition de Gronovius. Amstelodami. Apud D. Elzeivir.* 1678.

TITE LIVE est un de ce petit nombre de grands hommes dont le nom seul fait le plus bel éloge qu'il est possible de faire d'eux. Son propre siècle lui a accordé la gloire d'avoir été parmi les historiens ce que Virgile a été pour les poëtes, et Cicéron pour les orateurs. Seize siècles la lui ont confirmé, et ce seroit en vain que quelqu'un penseroit à la lui ravir aujourd'hui. On convient que la majesté de son histoire égaloit celle du peuple de qui elle traitoit. Soit qu'on le considère du côté des choses qu'il raconte, ou de sa façon de les raconter, de sa fidélité ou de son style, les plus grands maîtres de l'art devroient l'avoir continuellement entre les mains, et tous ses lecteurs, de quelque ordre qu'ils soient, peuvent toujours trouver de quoi se plaire et s'instruire. Comme je compte que l'article de son histoire, que je vais commencer à présent, me mènera un peu plus loin que les autres, je partagerai ce que j'ai à dire dans quelques portions; j'en ferai quatre: I. Dans la première, je dirai quelque chose de la personne et de l'ouvrage de Tite Live. II. Dans la seconde, je donnerai quelques des qualités qui distinguent son histoire de la plûpart des autres. III. Dans la troisième, je considererai les objections et les accusations qu'on fait contre lui; et IV. Dans la dernière,

nière, je ferai quelques remarques détachées sur quelques endroits de cet historien.

I. Tite-Live naquit à Padoue, alors Patavium, l'an de Rome 694; des autres veulent qu'il ait été né à Apone, bourg dans le territoire de cette ville, qu'il n'ait été appellé de Padoue que comme Virgile a été appellé de Mantoue quoique né à Andes. Nous ignorons totalement la vie de Tite Live jusqu'au tems qu'il se mit à écrire l'histoire des affaires Romaines. Il s'y prit d'assez bonne heure. Car quoique nous ne sachions pas précisément l'année qu'il l'a entreprise, nous pouvons toujours être assurés qu'il avoit commencée le premier livre avant l'an de Rome 730; car il dit que jusqu'à son tems le Temple de Janus n'avoit été fermé depuis le commencement de la ville que deux fois. Or nous n'ignorons que cette année-là Auguste le ferma pour la troisième fois. Dodwell, savant Anglois, croit que Tite Live avoit commencé son grand ouvrage l'an 725, et qu'il y mit la dernière main en 745. En effet, quand on considère d'un côté la grandeur de la tache et de l'autre les soins prodigieux que Tite Live a dû y avoir apportés pour le rendre aussi parfait qu'il est, on ne trouvera point vingt ans mal employés, mais au contraire on admirera presque autant l'application que le génie de cet auteur. La publication de son livre lui attira certainement une grande et bien juste réputation; quoique les livres, avant l'invention de l'imprimerie, ne se répandissent point avec la même rapidité. Néanmoins (et c'est encore ce qui ajoute à sa gloire) un citoyen de Gades, ville que les anciens regardoient comme l'extrémité de

la terre du côté de l'occident, fut si frappé de ce qu'il avoit oui dire de Tite Live, et de l'idée que la lecture de son histoire lui en avoit peut-être donnée, fit un voyage exprès à Rome pour le connoître de plus près, et aussitôt qu'il l'eut vu, il quitta la capitale comme s'il n'y avoit plus rien qui méritât l'attention d'un homme raisonnable. Il est vrai que quelques uns disent que de son vivant on faisoit plus de cas à Rome d'un historien fort méprisable que de lui. Quelques critiques se sont pourtant inscrit en faux contre ce fait, et cela à cause qu'on ne peut point l'accorder avec la chronologie, qui nous apprend, que cet historien ne vécut que du tems de l'Empereur Néron, au lieu que le nôtre mourut dans la cinquième année de l'Empereur Tibère. Ils conjecturent que c'étoit du fils de Tite Live et non de lui-même qu'il s'agit dans ce passage. Cela se peut, quoique je ne sache point que le fils de Tite Live se soit distingué du côté de l'histoire. Mais je ne trouve point admissible l'autre raison qu'ils allèguent pour détruire cette circonstance, je veux dire le voyage de ce citoyen de Gades comme prouvant que Tite Live avoit une grande réputation de son vivant. Du tems que Montesquieu étoit le législateur des nations, on se déchaînoit contre lui à Paris. Et qu'on ne pense pas à me fermer la bouche en me vantant le goût du siècle des Cicérons et des Virgiles. Celui des Newton et des Pope le vaut bien. Quoiqu'il en soit, Tite Live survécut long-tems à cette publication, et ce qui pourroit nous faire juger favorablement de l'effet qu'elle avoit produit, c'est qu'Auguste,

guste, qui se connoissoit admirablement en mérite, le choisit pour former l'esprit de son petit-fils Claude, celui qui parvint ensuite à l'empire, et il paroît que ce prince ne profita pas mal sous ses instructions, puisqu'étant encore fort jeune il entreprit une histoire des affaires Romaines qu'il exécuta assez bien. Aussi étoit-ce un génie plus propre à raconter les grandes actions qu'à les faire. Tite Live mourut, comme nous l'avons déjà dit, la cinquième année du règne de l'Empereur Tibère. Il doit avoir laissé un fils qui ne nous est connu que par le conseil que son père lui adressa par rapport à ses études: " de lire Cicéron et Démosthène, et ensuite les autres auteurs, à mesure qu'ils approchoient de ces deux-là." Tous ceux qui ont rapporté ce trait l'ont loué comme sa modestie le méritoit. En effet c'étoit beaucoup de n'avoir point indiqué ses propres écrits en une semblable occasion. Il falloit là être plus que bel esprit, ou même que grand génie, il falloit être grand homme. Il eut aussi une fille qu'il maria à un nommé Lucius Magius, froid orateur, dont les déclamations n'étoient souffertes, que comme étant du fils de Tite Live.

Il faut à présent, après avoir ramassé le petit nombre de traits que l'antiquité, bien peu soigneuse de nous faire connoître les hommes qui l'ont illustré, nous a fourni par rapport à sa personne, dire quelque chose de ses ouvrages. Il en a laissé plusieurs sur divers sujets; mais son histoire est tout ce qui est échappé aux ravages qui nous ont fait perdre une si bonne partie des précieux trésors

des

des Grecs et des Romains. Originairement elle contenoit cent quarante livres, et elle s'étendoit depuis la fondation de la république jusqu'à la mort de Drusus Nero, fils adoptif d'Auguste, par une suite de sept siècles et demi ; c'est à dire, qu'on y voyoit Rome naissant, s'étendant ses bras sur l'Italie, subjuguant toute la terre, et s'affaissant sous son propre poids. Je ne sais point pourquoi quelques critiques ont voulu qu'au lieu de cent quarante livres, elle en ait contenu cent quarante-deux. Les abrégés de tous les livres, lesquels nous avons, prouvent (ce me semble) qu'il n'y avoit que le nombre indiqué d'abord. Si nous avions cette histoire en son entier nous ne pourrions pas souhaiter quelque chose de plus parfait pour les tems qu'elle embrasse, mais par un malheur affreux, et peut-être à jamais irréparable, nous en avons perdu la plus grande partie. Il ne nous reste encore que, I. Les dix premiers livres, dont la perte auroit été la moins considérable de toutes, tant à cause que les siècles dont ils contiennent l'histoire sont ceux qui nous intéressent le moins, à cause de leur éloignement et de la petite figure les Romains faisoient alors, que parceque ces mêmes siècles ont été traités (à l'aveu de tous les critiques) d'une manière beaucoup plus détaillée et plus exacte. II. Dix autres, depuis le vingtième exclusivement jusqu'au trentième exclusivement, et ils contiennent seulement les dix-sept ans que dura la seconde guerre Punique, où Hannibal, après avoir fait trembler les Romains pour leurs autels et leurs foyers, fut obligé de conseiller, comme nécessaire, un traité qui fit passer l'empire

l'empire du monde de Carthage à Rome. C'étoit-là un morceau digne de la plume de Tite Live, aussi paroît-il y avoir travaillé avec un goût tout particulier. III. Dix autres livres qui contiennent l'abaissement de Philippe et d'Antiochus, et le changement des chaînes des Grecs, changement que ces François de l'antiquité appelloient. IV. Cinq autres livres, qui commencent où ceux-ci finissent, et qui vont jusqu'au quarante cinquième inclusivement, et qui renferment la chûte de Perse, et la grandeur Romaine (si on fait attention aussi bien au dedans qu'au dehors) à son faîte. Ces derniers cinq livres n'ont point été trouvés ni publiés en même tems que le reste. Aussi, pendant que les trente autres livres sont sans la moindre lacune, ceux-ci sont coupés et tronqués dans cent endroits, et cela non de quelques mots ou de quelques lignes, mais souvent de pages entières qui renfermernt les événemens les plus intéressans; et là même où il ne manque rien par rapport à la narration, le texte est fort corrupt et a souvent besoin de la main d'un bon critique. Il est facile par ce petit tableau de voir combien grande est notre perte, puisqu'on y voit que des cent quarante livres qui formoient autrefois ce beau corps d'histoire nous n'en avons plus de nonante cinq. Il me semble avoir lu quelque part dans les ouvrages de milord Bolingbroke, que ce grand homme faisoit bien plus de cas des livres de Tite Live qui sont perdu que de ceux qui nous restent encore, et que (sans faire attention à la quantité de l'un ou de l'autre) il auroit volontiers donné ce

que

que nous avons pour recouvrer ce que nous n'avons plus. Je trouve que milord Bolingbroke avoit assez raison de le dire; mais je crois que, quand on en viendroit à l'épreuve, lui, et tout homme de goût, auroit bien de la peine à se défaire d'aucune partie d'un trésor aussi inestimable. On seroit dans le cas de Philippe V, lorsqu'il falloit opter entre la couronne d'Espagne, et la succession de celle de France; le choix étoit facile, mais la difficulté d'en laisser une d'elles. J'avoue pourtant qu'il y auroit bien des auteurs de l'antiquité que je sacrifierois pour avoir seulement les livres de Tite Live qui contiennent l'histoire des 60 ans depuis l'an de Rome 663 jusqu'à 723; on ne peut guères concevoir un point de vue plus magnifique que celui-là, où toute la terre connue étoit le théâtre, et une foule de grands hommes, que la nature pour l'ordinaire ne produit qu'à l'éloignement de quelques siècles, mais qu'elle avoit alors fait contemporains, étoient les acteurs; tels que Marius, Sylla, Metellus, Catulus, Pompée, César, Crassus, Lucullus, Cicéron, Hortensius, M. Antoine, Auguste, et tant d'autres hommes capables de faire le bonheur des hommes ou leur malheur. Un pinceau tel que le sien, sans se jetter, comme Salluste, dans des déclamations continuelles contre les mœurs de son tems, et sans donner, comme Tacite, à l'esprit des hommes ce qui étoit à leur cœur, auroit décrit les mœurs du siècle de Lucullus avec le même sangfroid qu'il l'a fait de ceux de celui de Fabricius, voyant que les unes et les autres étoient des états différens de la république, et que vouloir qu'un peuple maître du monde fût animé du même esprit que les habitans de Rome naissante,

sante, étoit vouloir une république de Platon. Semblable aux observateurs de la nature il auroit reconnu que les expériences valoient mieux que les systèmes, et en conséquence de ce principe il auroit expliqué le caractère de l'homme par ses actions, (encore s'y seroit-il pris avec bien des précautions,) non point les actions suivant l'idée qu'on s'étoit formé d'avance du caractère. Il auroit vu que bien loin que le caractère qu'on pose à la base de la narration soit uniforme, que bien loin, dis-je, qu'il puisse nous rendre raison de la conduite d'une vie entière, rien n'est plus dissemblable à l'homme de hier que l'homme d'aujourd'hui. Les messieurs qui croyent pouvoir nous développer ainsi tous les motifs des actions des hommes (qui très souvent ne les connoissent pas eux-mêmes) ont à la fois bien bonne opinion et de la constance des hommes et de leur propre pénétration; mais qu'ils se souviennent que,

In vain the sage, with retrospective eye,
Would from the apparent what conclude the why,
Infer the motive from the deed, and shew
That what we chanced, was what we meant to do.
Behold! if Fortune or a mistress frowns,
Some plunge in business, others shave their crowns:
To ease the soul of one oppressive weight,
This quits an empire, that embroils a state:
The same adust complexion has impell'd
Charles to the convent, Philip to the field!

En réfléchissant à cette immense perte que nous avons fait d'un si bel ouvrage, nous ne pouvons guères pardonner à nos barbares ancêtres d'avoir si cruellement détruit ou au moins estropié presque tout ce que les anciens avoient fait de beau. Encore patience

patience pour que dans les mille ans que leur règne a duré ils n'ayent point avancé les sciences, s'ils nous avoient au moins laissé dans le même état où se trouvoit le monde littéraire vers l'an 400, quand ils ont commencé tout de bon leurs inondations, et qu'ils n'eussent pas ruiné, s'ils ne pouvoient bâtir. Ils nous ont à la vérité conservé quelque chose de ces hasards si on peut appeller conserver, laisser quelques ouvrages à l'oubli que le hasard, bien plus que leurs soins, a amené jusqu'au rétablissement des sciences en Europe. Le sort de ce petit nombre, dont presque tous ont été trouvés, fourniroit bien de la matière à des réflexions sur le bizarre sort que quelques uns ont subi. Mais ce ne seroit pas ici un lieu convenable de s'y livrer, de parcourir tout ce qui nous reste de tant d'ouvrages dignes de l'immortalité, et de montrer pourquoi les uns plutôt que les autres sont échappé au grand naufrage des lettres. Tout ce que je dirai ici c'est de remarquer qu'en gros les poëtes se sont beaucoup mieux conservés que les historiens. Mettons en parallèle Salluste, Tite Live, et Tacite, les plus illustres des derniers, avec Virgile, Horace et Ovide, les plus célèbres d'entre les premiers. Salluste est presque entièrement perdu, à la réserve de deux petits morceaux. A peine nous reste-t-il un tiers de Tite Live. Nous n'avons pas la moitié de Tacite. Par contre, Virgile et Horace se sont conservés en leur entier, et il ne nous manque que la moitié d'un seul ouvrage, celui encore qui tient le plus de l'histoire. Si on vouloit rechercher les raisons de ce phénomène peut-être ne seroit-elles bien difficiles

difficiles à trouver. I. Cæteris paribus, l'ouvrage d'un poëte doit se conserver plus naturellement que celui d'un historien, parcequ'il intéresse davantage tous les tems et tous les pays. Nous ne pouvons guères nous dispenser de savoir ce qui est arrivé à notre patrie pendant le siècle dans lequel nous vivons. Tout nous y rappelle. Les livres donc qui en traitent sont entre les mains de tout le monde. L'éloignement de quelques siècles diminue de beaucoup la vivacité de cet intérêt. Ces ouvrages disparoissent de chez les cabinets des gens du monde, pour se réfugier dans ceux des savans. Cependant c'est toujours l'histoire de la patrie, et cette considération fait que bien des gens ne la négligent pas entièrement. L'origine des familles illustres, celles de tant de coutumes anciennes, la rende encore intéressante pour l'homme curieux, et les principes de la constitution civile et ecclésiastique la rendent souvent necéssaire pour l'homme d'état. Mais lorsqu'à l'éloignement du tems on ajoute encore celui des lieux, on trouvera qu'ils ont perdu presque tout leur mérite, excepté celui que leur auteur a su leur donner par la manière dont il a traité son sujet. Ils ne sont plus guères intéressans qu'aux érudits, à qui tout plait qui est ancien, peu utile, et inconnu de presque tout le monde, et qu'à quelques philosophes qui aiment à considérer l'homme dans toutes ses différentes modifications. Faut-il donc s'étonner si l'on apporte beaucoup moins de soin à leur conservation qu'à celle des poëtes, dont les beautés peuvent être senties à Paris aussi bien qu'à Rome, dans le

siècle

siècle de Louis XV. aussi bien que dans celui d'Auguste? II. Quelques circonstances particulières peuvent encore fonder si non une raison du moins une conjecture: la voici. Dans les tems où les auteurs étoient encore en leur entier, c'est à dire dans les deux ou trois premiers siècles qui ont suivi la chûte de l'empire d'occident, les pays où la langue Latine se conservoit se trouvoient possédés par des nations différentes entre elles mais toutes ennemis jurés du nom Romain. Ces peuples devoient-ils voir avec plaisir des ouvrages se multiplier et se perpétuer qui faisoient voir leurs propres ancêtres dans l'état de la plus grande humiliation, et ceux de leurs esclaves au comble de la grandeur? Ne devoient-ils pas craindre que la lecture de ces mêmes auteurs n'inspirassent aux Romains des sentimens peu convenables à leur condition actuelle, et que s'ils ne les faisoient pas entreprendre de secouer le joug, que du moins ils ne le leur fissent supporter impatiemment? Je ne pense pas qu'on ait publié d'ordres sur ce sujet. Mais il faut bien peu connoître les moines (alors seuls dépositaires du savoir) pour croire qu'ils ne sentoient pas les idées de leurs maîtres; et bien peu leur avarice si l'on s'imagine qu'ils ne se soucioient bien plus de gagner quelques arpens que leur complaisance pouvoient attirer à leur couvent, que de conserver tous les plus beaux morceaux des anciens. D'un autre côté ils ne devoient pas être bien gracieux pour les vaincus de rappeller les triomphes de leurs ancêtres. Dégénérés comme ils étoient ils devoient dire, avec l'affranchi de Terence, " Ista commemoratio quasi expro-

exprobratio est." Or ces considérations n'existoient point, ou n'existoient que très foiblement par rapport aux poëtes. Je n'appuye cependant pas sur cette raison, elle vaudra ce qu'elle pourra.

Dans les siècles depuis la renaissance des lettres on a souvent espéré de recouvrer ce qui nous manque des cent quarante livres de Tite Live. Pendant longtems on les a cru dans le sérail du Grand Seigneur; mais toutes les tentatives infructueuses qu'on a faites pour les en retirer et les grandes sommes qu'on a offertes sans effet, ont à la fin convaincu tout le monde qu'ils ne pouvoient pas y être. Monsieur Des Cloires, un homme qui a beaucoup de connoissances dans tout ce qui regarde les belles lettres, et qui connoît parfaitement la Grèce pour avoir été longtems dans ces pays-là, m'a dit que si le manuscrit entier de Tite Live existoit encore il croyoit qu'il devoit se trouver dans le célèbre monastère d'Athos, où, avant la prise de Constantinople, on avoit transporté tout ce que la ville possédoit de considérable en fait d'anciens manuscrits. Il ajouta que sous le ministère du grand Colbert on avoit formé le dessein d'envoyer à Athos deux bonnes frégates sous pavillon Maltois pour enlever tout ce qu'on pouvoit trouver en ce genre; mais qu'on abandonna ce projet, par la crainte de se compromettre avec la Porte, qui n'auroit pas manqué de découvrir la feinte; qu'on se contenta de le faire visiter par quelques gens de lettres déguisés en marchands, mais que leur recherche fut sans fruits; les moines ou n'ayant rien, ou cachant

soigneusement ce qu'ils avoient. Cette dernière circonstance m'a fait presque croire qu'ils n'étoient pas en état de le produire en manuscrit. Les Grecs modernes sont à la fois si ignorans et si pauvres, qu'on ne peut se persuader, qu'avec bien de la peine, qu'ils eussent pu faire plus de cas de quelques vieilles paperasses dont ils ne connoissoient point le prix, que des sommes considérables qu'elles leur auroient valu auprès des Latins.

Un auteur incertain (quelques uns croyent que c'est Florus) a voulu suppléer en quelque façon à la perte des cent cinq livres de Tite Live que nous n'avons plus, pendant qu'ils existoient encore. Il nous fit des sommaires de chaque livre, où dans peu de mots il fait connoître les matières qui y sont contenues. Quoiqu'on voit que ce petit ouvrage doit avoir nécessairement toute la sécheresse d'un abrégé, cependant s'il étoit encore exact et qu'on pût compter que, par rapport aux faits, c'est Tite Live lui-même, il pourroit être encore d'une certaine utilité; mais voici deux exemples pris du même livre qui montrent combien il est éloigné de cette exactitude. 1. Parlant du second Scipion, qu'on fit consul plusieurs années avant qu'il eut l'age requis par les loix, le * * * * * * * * * * * * * * * * *.

RE-

Lausanne, 4 Mai, 1757.

REMARQUES CRITIQUES SUR UN PASSAGE DE PLAUTE.

Il y a un passage du Pœnulus de Plaute, *Act. III. s.* 3. *v.* 50. que je n'entends point suivant la lection ordinaire. Les commentateurs que j'ai vus n'y trouvent cependant point de difficulté, pas même M. de Saumaise.

Un domestique, déguisé en soldat pour tromper un marchand d'esclaves, paroît sur le théâtre. On lui demande qui il est, une personne au fait de la fourberie répond,

——————— Hic latro in Spartâ fuit,
Ut quidem ipse nobis dixit, apud regem Attalum,
Inde nunc aufugit quoniam capitur oppidum.

Je crois pouvoir établir comme premier principe, que, comme on vouloit tromper le marchand d'une manière plausible, la vraisemblance exigeoit qu'on prît, pour bâtir là-dessus leur invention, un événement réel, récent, et connu de tout le monde. M. l'Abbé Sevin a bien considéré les choses comme moi, puisque dans ses curieuses recherches sur l'Histoire de Pergame *(V. Mémoires de l'Académie des Belles Lettres, tom. xii. p.* 219.) il s'est bien servi de ce passage comme une preuve qu'Attale avoit des troupes Grecques à sa solde.

Cela étant, il est question de trouver une époque où Sparte fut prise pendant qu'un roi Attale commandoit dans ses murs. Si l'histoire n'en fournit point pour expliquer ce passage, il faut avoir re-

cours à la critique pour la rétablir. On peut encore remarquer qu'il faut la trouver entre l'an Av. Ch. 241, première année du premier roi Attalus, et l'an 184, tems de la mort de Plaute.

Sparte fut prise par Antigonus Doson en 221. *V. Plutarch. in Cleomen. p.* 819. *Polyb. l. ii. p.* 155. *Justin. l. xxviii. c.* 4. *Rollin, Hist. Ancienne, tom. iv. p.* 239. *Petav. Ration. Tempor. t. i. l. iv. c.* 4. *p.* 127. Un Attalus régnoit alors; cependant plusieurs raisons m'empêchent de croire, qu'il ait été question de ce fait. En voici quelques unes. I. Tous les auteurs se taisent sur cette circonstance. Cependant, un secours conduit par le roi de Pergame en personne, ne devoit guères échapper à l'exactitude d'un Plutarque et d'un Polybe, qui nous ont décrit toutes les plus petites particularités de cette guerre avec un si grand détail. II. L'an 221 Attalus étoit bien loin de pouvoir sortir de ses états pour aller secourir ses alliés. Achæus, gouverneur et ensuite roi d'Asie, l'attaquoit, l'avoit déjà dépouillé d'une partie de son royaume, et le pressoit vivement dans le reste. Attalus, qui prenoit lui-même des Gaulois à sa solde, pouvoit-il se dessaisir de ses propres troupes en une telle conjoncture, et surtout pouvoit-il aller en personne en Grèce? Environ le tems dont nous parlons, les Byzantins, ses anciens amis, lui demandèrent du secours contre les Rhodiens; il ne put leur en donner. *V. ubi supra, Sevin. p.* 217. III. Quand même rien d'autre ne s'y opposeroit, la seule circonstance d'un Antiochus alors sur le trône suffiroit pour faire voir que nous n'y sommes

pas

pas encore. *Pœn. Act. III. s.* 3. *v.* 31. L'an 223 Seleucus Callinicus étoit assis sur le trône des Seleucides. *V. Prideaux Hist. des Juifs, à l'an* 223. La réponse que je connois à cette preuve c'est de dire que c'étoit un des traits que l'imitateur Latin avoit conservé de son modèle Grec, du tems de qui un Antiochus régnoit peut-être. Mais suivant toutes les apparences, Plaute prit son Pœnulus du Χαρχηδονιος de Ménandre. *V. Menand. et Philers. Reliq. Amstel.* 1709. *p.* 96. Or Ménandre mourut l'an A. C. 292, douze ans avant le premier Antiochus. * *Petav. Ration. Temp. p.* 1. *l. iii. c.* 18. *p.* 114.

Sparte fut assiégée en 195 par les Romains et leurs alliés, (*Liv. l. xxxiv. c.* 34, &c. *Just. l. xxxi. c.* 3) mais elle ne fut pas prise. Cependant comme le cas suivant roule sur les mêmes principes j'examinerai celui-ci. I. L'an 197, Eumenes étoit roi de Pergame, son frère Attalus n'étoit point associé à la couronne. *Sevin. ubi supra, p.* 270. *Liv. l. xlii. c.* 16. II. Ce même Attalus, aussi bien que son frère, bien loin de commander dans Sparte, étoit actuellement dans l'armée Romaine.

Dans ce petit raisonnement j'ai suivi la ponctuation la plus naturelle du passage qui rapporte l'*apud Regem Attalum* à *hic latro in Spartâ fuit*, et non à *inde non aufugit*. Ceux qui adoptent la dernière ponctuation, toute dure qu'elle rend la construction, feront bien de réfléchir; I. Que la difficulté de trouver une prise et même un siège de Sparte pendant qu'un Attale et qu'un Antiochus régnoient subsiste en son entier; et II. Qu'il auroit

été ridicule à Plaute de faire venir en Ætolie un homme fuyant de Sparte à Pergame.

Quelle est donc la correction que je propose? la voici; au lieu de *regem Attalum* je lirai *regem Aetolûm.* Expliquons-nous. L'an 191, les Ætoliens, voulant s'emparer de Lacédémone, envoyèrent Alexamène avec mille fantassins et trente cavaliers d'élite, en apparence pour secourir le tyran Nabis, mais en effet pour le tuer, ce qu'Alexamène fit par un coup de main fort hardi; mais s'amusant trop long tems à piller les trésors du palais, les Spartiates reprirent courage et massacrèrent les Ætoliens. Philopœmen vint à Sparte avec l'armée Achæenne, s'en rendit maître, et l'ajouta à la ligue du Péloponnèse. *Liv. l. xxxv. c. 35, &c.* On feignoit donc que ce soldat avoit été *latro* ou garde du corps, (*Pitiscus. Lexic. sub voce Latro. Serv. ad Æneid. xii. v.* 7,) d'Alexamène, et qu'après la prise de la ville par Philopœmen il avoit évité par la fuite le sort de ses compagnons. Comme les faits viennent toujours au secours des systèmes bien fondés, toutes les circonstances qui embarrassoient ci-devant viennent ici se placer d'elles-mêmes. I. L'Antiochus en question est le Grand Antiochus bien connu aux Romains, qui régnoit depuis une trentaine d'années. Bien plus, à l'époque en question il étoit actuellement à Chalcis, où, au lieu de s'occuper des préparatifs de la guerre, il passoit l'hiver dans la débauche et dans les plaisirs, *Liv. l. xxxvi. c.* 11; *Justin. l. xxxi. c.* 6; conduite qui pouvoit bien faire naître chez ses ennemis l'expression, " Mollius quam regi Antiocho oculi

oculi curari solent," *Plaut. Pœnul. Act. III. s.* 3. *v.* 81, pour désigner une mollesse poussée à l'excès. II. Quantité de circonstances de la pièce conviennent beaucoup mieux aux tems qui ont suivi la seconde guerre Punique, époque de la mort de Nabis, qu'à l'intervalle de la première à la seconde où tomba la prise de Sparte par Antigonus. En voici deux assez frappantes. Hannon le Carthaginois de la pièce, lorsqu'on lui dit qu'un jeune enfant avoit été enlevé de Carthage, s'écria, " Proh Dii immortales! plurimi ad hunc modum periere pueri liberi Carthagine." *Pœnul. Act. V. s.* 2. *v.* 28. De tels enlèvemens conviennent mal au tems où les Carthaginois, malgré leurs pertes, maîtres de la mer, étoient sans ennemi en Afrique, mais fort à celui où Massanissa, même avant la venue de Scipion en Afrique, faisoit des incursions sur leurs terres et vendoit ses captifs aux marchands étrangers, *Liv. l. xxix. c.* 31; et encore mieux à celui où les Carthaginois, privés de leurs armes et de leurs vaisseaux, étoient en proie à quiconque vouloit les attaquer. Tout le monde connoît la fameuse scène en langue Punique qui a coûté tant de veilles aux savans. Quelle apparence que Plaute eut su lui-même, qu'il eut osé présenter à ses compatriotes cette langue, quand la génération qui avoit combattu et connu les Carthaginois étoit éteinte, au lieu que dix-sept ans de guerre, qu'une armée Punique au milieu de l'Italie devoit la leur avoir fait connoître? Quand même on supposeroit qu'il l'avoit trouvé en Ménandre ne l'auroit-il pas rejetté comme un jargon barbare et inintelligible?

Je ne connois que deux objections qu'on pourroit me faire. I. On me dira que je suppose le soldat avoir été Ætolien, au lieu que la pièce, dont la scène est en Ætolie, le dit étranger. Mais Plaute explique lui-même ce qu'il entend par étranger, " ex alio oppido." *Pœnul. Act. III. s.* 1. *v.* 57. ce qu'il pouvoit être sans cesser d'être Ætolien. II. Je donne le titre de roi à Alexamène quoiqu'il ne fût que général. Mais il faut être peu instruit des usages de l'antiquité pour ignorer que les anciens attachoient au mot de roi une idée bien plus étendue que nous : on appelloit ainsi tous ceux que leur rang ou leurs richesses élevoient au-dessus des autres ; *V. Donat. ad Terent. Eunuch. Act. I. s.* 2. *v.* 88.* et Plaute lui-même y a donné autre part, (*Rudens, Act. IV. s.* 2. *v.* 26.) une signification encore plus étendue qu'ici ; car si jamais sujet pouvoit mériter ce titre c'étoit Alexamène. La commission des Ætoliens lui donnoit une autorité sur ses troupes qui étoit sans bornes et au-dessus de celle de bien des rois. Ils ordonnoient aux soldats, " Quicquid Alexamenum res monuisset subiti consilii capere, ad id quamvis inopinatum, temerarium, audax, obedienter exsequendum parati essent ; ac pro eo acciperent tanquam ad id unum agendum missos ab domo se scirent."

Au lieu donc de la leçon reçue, je lis

——————— Hic latro in Spartâ fuit,
Ut quidem ipse nobis dixit, *apud regem Ætolûm ;*
Inde nunc aufugit quoniam capitur oppidum.

* Voyez aussi le Horace de Dacier, tom. i. p. 9, 10. Paris, 1709.

Je

Je n'ai pas besoin, je crois, d'avertir combien ce changement étoit facile et aisé à faire.

Cependant si l'on me disoit qu'il y a à la vérité ici une faute contre l'histoire, mais qu'il faut s'en prendre à l'ignorance de Plaute et non à la négligence de ses copistes, il ne trouvera pas beaucoup d'opposition de ma part. Plaute étoit ignorant; on ne sauroit en douter. Il n'y a qu'à comparer ses Mænechmes, *Act. III. s. 2. v. 56, &c.* avec les *livres xxii. et xxiii. de Justin,* pour sentir combien ses idées étoient confuses sur l'histoire de la Sicile; comme le plan de ses Captifs, où il fait aller et revenir un homme de l'Ætolie en Elide dans l'espace de quelques heures, fait sentir quelles étoient ses connoissances sur la géographie de la Grèce. Cependant j'aimerois mieux dénouer le nœud que de le couper.

Lausanne, 1 Avril, 1757.

REMARQUES SUR QUELQUES ENDROITS DE VIRGILE.

——————— Et te, maxime Cæsar,
Qui nunc extremis Asiæ jam victor in oris
Imbellem avertis Romanis arcibus Indum.
VIRG. *Georg. lib. ii. v.* 161.

LES savans sont fort partagés sur les peuples qu'il faut ici entendre par Indiens. Les uns veulent que ce soient les Æthiopiens, les autres prétendent qu'ils ne peuvent être que les habitans de l'Hindóstan. Le père Catrou prend ce dernier parti; il croit y trouver un appui à son système que Virgile

Virgile revit et corrigea ses Bucoliques la pénultième année avant sa mort. En effet l'ambassade du roi Porus, de laquelle, suivant lui, il s'agit ici, tomba sur l'an de Rome 734, dix ans après la première publication des Georgiques. Pour moi je ne saurois adopter son idée. Tout me paroît naturel si vous l'entendez des Æthiopiens, tout révolte si vous l'entendez des Indiens orientaux. Je n'aurois point de dispute avec le Rev. Père pour lui faire avouer que les anciens donnoient souvent aux Æthiopiens le nom d'Indiens, il l'avoue lui-même formellement. *Tom. II. du Virgile de Catrou, p.* 248, 487. Mais comme quelque autre pourroit en douter et que je ne veux pas ici traiter la matière ex professo, je le renverrai à la belle dissertation de M. Freret sur la géographie de Xenophon, *Mémoir. de l'Acad. des Belles Lettres, tom. iv. p.* 588, *edit. Paris*, où il prouve, à n'en laisser aucun doute, la vérité que j'avance. Si l'on demandoit pourquoi on les confondoit, je dirois que leur origine commune, leur couleur basanée, et l'or qui se trouve dans les deux pays suffisoient bien pour induire en erreur d'aussi petits géographes que les anciens. Il ne s'agit plus que d'examiner si les paroles de Virgile conviennent mieux aux Indiens occidentaux ou à ceux de l'orient. Virgile lui-même sera son meilleur interprète. Il faut trouver I^ment. un peuple distingué assez par sa mollesse, pour que Virgile fût obligé de leur donner une épithète qui est bien loin de renfermer un compliment à son maître; et voilà justement ce que je trouve au sujet des Æthiopiens. Strabon nous dit d'eux

d'eux qu'ils n'étoient propres ni à la guerre ni à aucun emploi de la vie. Οιαν προειπομεν ωδε παρασκευασμενην προς πολεμον ουτε προς αλλον βιον. *Strab. Geog.* l. xvii. p. 563. *Edit. Casaub.* Il appuye extrêmement sur cette inaptitude à la guerre, et il semble même que c'est pour la démontrer qu'il fait le récit d'une guerre dont je parlerai dans un moment. En effet toute cette guerre nous les représente comme les plus foibles des hommes; ils surprennent à la vérité trois cohortes Romaines, mais dès que le préfet de l'Egypte marche contr'eux avec dix mille hommes, trente mille Æthiopiens, la moitié à peine armée, fuyent en confusion, et le laissent pénétrer sans obstacle au cœur de leur pays: voilà bien l'*imbellem Indum.* Mais je doute qu'on puisse parler de la sorte des vrais Indiens. Quoiqu'ils ne se soient jamais distingués par leurs conquêtes, ils ne l'ont jamais été par leur foiblesse. Alexandre les subjugua, mais ils lui avoient opposé auparavant une résistance infiniment supérieure à celle qu'il avoit éprouvée des autres peuples de l'Asie. *Voyez Q. Curt. l. ix. c.* 4, *s.* 16, qui donne à des nations Indiennes le titre de *ferocissimæ.* II. Il faut encore trouver un peuple voisin de l'empire Romain qui pouvoit y faire des incursions, et qui pouvoit être empêchés d'attaquer les forteresses des Romains: *avertis Romanis ab arcibus.* L'on sent, à la simple vue de la carte, combien un tel voisinage convenoit aux Æthiopiens. Ils étoient limitrophes de l'Egypte devenu province Romaine depuis la mort de Cléopatre. * *Voyez Suet. in Cæsar. August. c.* 18. *Vell. Paterc. l. ii. c.* 39, *s.* 2.

Les

Les Indiens au contraire étoient séparés des Romains par des pays immenses, par tout l'empire des Parthes. J'aimerois autant que Boileau eut loué Louis XIV. d'avoir garanti la France des invasions des Siamois, après qu'il eut reçu une ambassade de ce dernier peuple. III. Il faudroit que ce peuple en question eût eu quelque démêlé avec les Romains, mais que la réputation et les victoires d'Auguste les eût obligés de se tenir en repos.* Tout cela paroît être exactement vrai des Æthiopiens. Candace, leur reine, fit une invasion en Ægypte quelques années après pendant que les troupes Romaines étoient engagées dans une expédition en Arabie. *Plin. Hist. Nat. l. vi. c. 29. Strab. Geog. l. xvii. 564. Prideaux Histoire des Juifs sous l'an avant Christ* . L'on donne même à comprendre que les Æthiopiens avoient voulu remuer pendant peut-être qu'Auguste étoit en Ægypte, puisque le prétexte qu'ils alléguoient (savoir certains torts qu'ils avoient reçus des anciens monarques du pays, λεγοντων δε ως αδικοιντο υπο των Μοναρχων) subsistoit déjà; mais effrayés apparemment du bruit de ses expoloits ils renvoyèrent leur entreprise à des tems plus favorables. Il n'y a rien de pareil dans le cas des Indiens. Jamais ils n'ont eu de démêlé avec les Romains. Ils envoyèrent à la vérité une ambassade à ce prince, mais ce fut uniquement pour demander sa protection et rendre hommage à ses vertus, (*Strab. Geog. l. xv.* 495. *Flori Histor. Roman. l. iv. c.* 12.) circon-

* Jam victor . . . . . avertis.

stance

stance qui me confirme dans l'idée qu'il n'est point question ici des Indiens orientaux, ni de leur ambassade. Virgile, habile adulateur, auroit-il jamais exposé des lecteurs à confondre un événement aussi unique, aussi flatteur pour son héros, que celui d'un peuple libre qui vient de l'extrémité de la terre rendre hommage à ses vertus, à le confondre, dis-je, avec ces avantages qu'on obtenoit si souvent sur les barbares limitrophes de l'empire?

Une autre raison, qui ne me permet pas d'adopter le système du Père Catrou, c'est le phrase *Asiæ extremis in oris.* Quelque tour que le Rev. Père tache de lui donner, on ne peut pas se dispenser d'avouer, que la seconde ligne de celles que j'ai rapportées n'indique l'endroit où César étoit lorsqu'il s'occupoit à ce qui est décrit dans la troisième. Or César reçut l'ambassade des Indiens à Samos. *V. Dion. Hist. Roman. l. lv. p.* 626. Quelque licence que les anciens se soient donnés dans l'application du mot d'Asie aussi bien que ceux d'Inde, de Syrie, de Scythie, &c. on ne me persuadera jamais qu'ils ayent appellé les frontières les plus reculées de l'Asie une île qui en forme l'entrée. Au lieu que l'Egypte, où César étoit, séparoit en effet l'Asie des pays lointains et inconnus de l'Afrique, suivant un système fort reçu du tems de Virgile, qui donnoit l'Egypte à l'Asie. *V. Notit. Orb. Ant. Cellar. tom. ii. l. iv. p.* 3. et *Sallust. in Jugurth. c.* 18.

Voilà les raisons qui m'engagent à rejetter le système du Père Catrou, et à croire que notre poëte ne vouloit parler dans cet endroit que des Æthiopiens.

piens. Il ne reste qu'à examiner deux de ses objections contre mon opinion, lesquelles me paroissent assez foibles. I^ment. Les Æthiopiens, dit-il, étoient-ils assez considérables dans la bataille d'Actium pour ne la représenter que par là? *tom. 2. p.* 249; peut-être que non. En tout cas c'est à ceux qui le croyent à le soutenir. Cette objection ne me regarde pas, moi qui ne parle point des Æthiopiens auxiliaires d'Antoine, mais comme voulant faire la guerre en leur propre nom. II. Virgile devoit avoir fini son second livre avant la bataille d'Actium: soit, quoique Donat n'ait beaucoup de poids dans mon esprit. Mais il ne publia les Georgiques que l'année après, et je crois bien qu'il les retouchoit jusqu'au jour de leur publication.

A Lausanne, 13 Mai, 1757.

REMARQUES CRITIQUES SUR UN PASSAGE DE VIRGILE.

Nam quà Pellæi gens fortunata Canopi
Accolit effuso stagnantem flumine Nilum,
Et circum pictis vehitur sua rura phaselis;
Quàque Pharetratæ vicinia Persidis urget,
Et viridem Ægyptum nigrâ fæcundat arenâ,
Et diversa ruens septem discurrit in ora
Usque coloratis amnis devexus ab Indis.
Omnis in hac certam regio jacit arte salutem.

VIRG. *Georg. iv. v.* 287.

Ce passage a bien coûté des veilles aux savans. C'est proprement la quatrième ligne qui en fait toute

toute la difficulté. Le voisinage du Nil et de la Perse choque les premiers principes de la géographie et paroît inconcevable, sur tout se trouvant dans Virgile qui réunissoit les connoissances du savant aux talens du bel-esprit. On s'est pris diversement pour s'en tirer. Les uns ont cru le texte corrompu; les autres ont voulu l'expliquer. Encore ceux-ci ont-ils suivi des routes différentes; on a rapproché la Perse du Nil; on a reculé le Nil jusqu'à la Perse. Voyons quel sentiment il nous convient le mieux d'embrasser.

Je ne fais qu'indiquer la correction de M. de Segrais qui transposoit réciproquement les vers *Quàque Pharetratæ, &c. Et viridem, &c.* de manière que les quatre premières lignes se rapportoient au Nil et à l'Egypte, et les quatre dernières à l'Indus, fleuve limitrophe de la Perse. (1) M. Huet a si bien réfuté cette émendation (2) qu'à moins d'avoir perdu l'esprit on ne sauroit l'admettre: aussi quoique M. de Segrais fût très bel-esprit (3) il n'avoit ni la pénétration ni l'érudition nécessaire pour faire un bon critique. (4)

L'opinion qui trouve des Perses sur les bords du Nil est celle du Père Catrou. Il la propose avec sa confiance ordinaire, et il faut convenir que son système est joli. Il fait venir un passage de Salluste pour nous apprendre que les Perses passèrent en Afrique après la mort de leur général Hercule, qu'ils y prirent le nom de Nomades ou Numides, et qu'ils s'étendirent dans la plus grande partie de l'Afrique intérieure. " Voici donc un grand empire établi en Afrique par les Persans qui bordent l'Egypte,

(1) V. Recueil de Dissertations de Philologie, &c. publ. par l'Abbé Tilladet; les Dissert. de M. de Segrais et de M. Huet. sont au vol. ii. p. 22—68.
(2) Ibid. p. 54.
(3) Siècle de Louis XIV. tom. iii. p. 312.
(4) Huetii Comment. p. 264.

l'Egypte, et qui la serrent du côté occidental, mais sur tout la Haute Egypte." (1) Il essaye ensuite de répondre à quelques objections qu'on pouvoit lui faire, mais il n'a point prévenu les miennes. Il faut convenir avec lui que, quoique Salluste ne nous donne cette tradition que d'un air peu assuré, *(fides ejus rei penes auctoris erit,)* (2) il nous la donne pourtant, et ce qui étoit bon pour l'historien l'étoit sûrement pour le poëte; comme on ne peut lui disputer que Virgile ne se soit plu à désigner les colonies du nom des pays dont elle venoient: mais je dis, I^ment. que la tradition en question (quand même elle conviendroit au sens de Virgile) n'étoit pas de nature à pouvoir en être employée, et II^ment. qu'elle n'y convient pas.

(1) Virgile de Catrou, tom. ii. p. 481.

(2) Sallust. in Bell. Jugurth. c. 17.

I^ment. Il y a de certains traits d'histoire ancienne, vrais ou faux, qui vont bien dans un poëme; ils délassent le lecteur et ils donnent bonne idée du savoir du poëte, mais dès qu'on les y fait entrer (surtout quand ce n'est qu'en allusion) on les suppose déjà connus de tout le monde, et ils doivent l'être en effet. Mais cette colonie des Persans ne peut point avoir place dans cette classe. Salluste, qui le premier l'avoit tiré des livres Puniques du roi Hiempsal, avoue, que c'étoit *ab eâ famâ quæ plerosque obtinet diversum.* En effet un Hercule, général des Mèdes, des Perses, et des Arméniens, mort en Espagne, est si totalement opposé aux notions communes, qu'il faudroit qu'un lecteur fût averti d'avance de ce qu'on vouloit lui dire, pour pouvoir y comprendre quelque chose. Il eut

eut pu donner lieu à une épisode, à une description, mais pour une allusion aussi courte, autant sans préparation, non seulement Virgile, mais même le pédant Properce l'auroit sûrement exclu. Les traits les plus fabuleux, mais dans la bouche de tout le monde, les Gorgones, les Jardins des Hespérides, avec tous leurs prodiges, pouvoient être reçus plutôt que cette tradition, vraie peut-être, mais heurtant de front toutes les idées du vulgaire. De plus elle étoit nouvelle, autre circonstance fâcheuse. Virgile doit avoir écrit les lignes en question au plus tard d'abord après la mort de Cornelius Gallus, (1) l'an de Rome 726. (2) Salluste avoit écrit la Guerre Jugurthine dans sa retraite, (3) environ l'an 711 ou 712. Or Salluste étoit le premier qui fit connoître à ses compatriotes l'opinion des Numides sur leur propre origine, en traduisant les morceaux de la langue Punique qui en traitoient. Quinze ans, qui s'étoient écoulés depuis la publication de cet ouvrage, bien loin de l'avoir mis entre les mains de tout le monde, ne devoient (vu la rareté des livres et les troubles des tems) l'avoir fait connoître qu'à un petit nombre de curieux, de gens particulièrement adonnés à l'étude des antiquités de leur patrie. Peut-être que Virgile ne l'avoit pas encore vu, mais à coup sûr de mille de ses lecteurs (et un poëte n'écrit pas seulement pour les savans) à peine s'en trouvoit un qui l'eut eu entre les mains. Virgile seroit-il allé rechercher dans un tel écrivain, des idées aussi singulières que leur auteur étoit nouveau? Et où les est-il allé chercher? Dans le Latium peut-être ou tout au plus

(1) Serv. ad Eclog. x. v. 1.
(2) Sueton. in Aug. c. 66. Crevier. Histoire des Empereurs, tom. i. p. 72.
(3) Sallust. in Jug. c. 4. (V. p. 400.)

plus dans l'enceinte de l'Italie. Un certain nombre de personnes connoît toujours bien l'histoire de sa patrie. Point du tout: à toutes les autres circonstances propres à embarrasser ses lecteurs, il auroit joint l'éloignement des lieux, il seroit allé en Perse pour en faire venir une colonie en Afrique afin de pouvoir dire qu'ils habitoient près des bords du Nil. Les exemples que le Père Catrou apporte comme semblables à celui-ci ne le sont point. Il n'y a jamais eu qu'une voix sur le pays d'où sortoient les Toscans, ni sur les ancêtres de ceux de Cumes. Depuis qu'Hérodote avoit parlé de la première migration (1) il a été suivi par une foule d'autres, (2) et Varron, (3) aussi bien que Caton, (4) avoient si bien éclairci la fondation des principales villes de l'Italie qu'il n'y restoit que peu ou point de difficultés. Aussi Velleius Paterculus du même siècle que Virgile (5) n'a point hésité d'affirmer la même chose que lui sur la fondation de Cumes. (6)

(1) Herodot. l. i. c. 72. p. 45. Edit. H. Steph.
(2) Justin, ou plutôt Trogus Pompeius, l. xx. c. 1. Virgile lui-même Æneid. viii. v. 479, &c.
(3) V. Cicero. in Quæst. Academ. l. i. c. 3.
(4) Corn. Nepos. in Caton. c. 8. Serv. ad Æneid. vii. v. 678. Vell. Paterc. l. i. c. 7.
(5) Vell. Paterc. Hist. l. ii. c. 36. Dodwell. Annal. Velleiani. s. 8.
(6) Vell. Patercul. l. i. c. 4.

II. Mais en second lieu je dis que cette tradition, vraie ou fabuleuse, ancienne ou moderne, connue ou obscure, ne convient nullement au sens de Virgile. Suivant le P. Catrou lui-même il falloit que le peuple en question touchât les bords du Nil; or à suivre la narration de Salluste nous trouverons que les Numides Persans n'étoient point dans ce cas, et que leur pays étoit très éloigné du Nil et de l'Egypte. Il est difficile de fixer au juste les bornes des divers peuples de l'Afrique, c'est parcequ'ils n'en avoient point de bien déterminées, et qu'ils changeoient (comme nous le dit Virgile lui-même) leurs

(1) leurs habitations lorsqu'ils ne trouvoient plus de pâturage là où ils étoient. Cependant comme toute l'Afrique étoit peuplée, leurs erreurs ne pouvoient pas s'étendre bien loin, et on a cru pouvoir leur assigner de certaines limites qu'ils ne passoient guères. De cette manière on a donné la rivière Tusca pour borne orientale de la Numidie. (2) Cette rivière, située plus à l'occident que Carthage, étoit éloignée de plus de la moitié de la largeur de l'Afrique du Nil, avec lequel ces peuples n'avoient aucun commerce, de sorte que j'aimerois autant parler du voisinage du Portugal et de la Pologne que de celui de ces deux nations. Si l'on me répondoit que telles à la vérité pouvoient être les bornes de la Numidie du tems de Salluste et de Pline, mais que dans les anciens tems, dont il s'agit ici, elles s'étendoient bien plus loin, ma réplique seroit facile; je lui dirois qu'il fonde son objection sur un fait qu'il suppose mais dont il n'apporte point de preuve; que Salluste n'insinue nulle part rien de pareil; qu'au contraire il dit expressément que tous les peuples vaincus reçurent le nom des Numides leurs vainqueurs. Je sais bien qu'après Juba, la Numidie se rétrécit, et qu'une bonne partie de ce royaume prit le nom de Mauritanie; (3) mais cela arriva dans un tems bien postérieur non seulement à l'établissement des Perses en Afrique mais même au tems de Salluste: à la vérité le Père Catrou, pour accabler ses adversaires, nous cite un passage de Salluste, "*Africæ interior pars pleraque ab Numidis possessa est,*" d'où il conclut que leur empire (puisqu'il renfermoit la plus grande partie de l'Afrique

(1) Omnia secum armentarius Afer agit, tectumque Laremque. Virgil. Georg. l. iii. v. 343.

(2) Plin. Hist. Nat. l. v. c. 3. Cellar. Notit. Orb. Antiq. tom. ii. pars 2. p. 111.

(3) Cellar. Notit. Orb. Antiq. tom. ii. pars 2. p. 125.

rique intérieure) alloit jusqu'au Nil et la Haute Egypte. Mais je lui nie son principe et sa conséquence. Dans deux éditions assez bonnes (1) que j'ai de Salluste, au lieu d'*interior* on a *inferior*, ce qui fait un sens bien différent, sans qu'il soit fait mention de différente leçon. *Interior*, par rapport à l'Afrique, ne sauroit signifier que la partie située fort avant dans les terres. Mais, sans nous arrêter au sentiment de Soldus qui y donne un sens, dont on ne pourroit trouver d'exemple, Glareanus (2) en offre deux pour le mot *inferior*. Il peut signifier la partie de l'Afrique la plus près de la mer et de l'embouchure des rivières, ou bien la partie occidentale de cette région. Sans m'arrêter à examiner ces différentes explications, puisqu'elles me sont également favorables, je ne dirai qu'un mot sur la hardiesse du Père Catrou, qui ose ainsi falsifier un auteur entre les mains de tout le monde pour le plier à ses systèmes. Etoit-ce excès d'inattention? Etoit-ce manque de bonne foi? Je n'ai garde de décider: mais le caractère de confrère du Père Hardouin est bien loin de fournir un préjugé en sa faveur. Je lui nie aussi sa conséquence. Admettons son *interior*, donnons-lui toute l'étendue possible, n'y mettons d'autres bornes que la longitude de Catabaltomus, borne de l'Afrique même suivant Salluste, (3) il restera toujours une immense étendue de pays avant que d'arriver en Egypte, les Garamantes, les Blemmyes, et les déserts de la Lybie. Sans compter que l'*urget* de Virgile indique ce qui est, non ce qui étoit, un poëte de nos jours diroit-il que la Toscane toucha à

(1) L'une de Thysius, Lugd. Bat. 1649, cum notis variorum, l'autre de Philippe, Paris, 1744.

(2) In edit. Thysii ad c. 18. Bell. Jugurth.

(3) Sallustii Bell. Jugurth. c. 17. Cellar. ubi supra, p. 66.

la

la Sicile parceque les Toscans d'autrefois possédoient toute l'Italie jusqu'au détroit de Messine?(1)

Les Persans de l'autre côté du Nil ne sont pas plus réels. Sénèque nous parle bien d'une nation vers les cataractes qui avoit été placée là par les Persans, mais il ne nous dit point qu'elle étoit Persanne elle-même. Au contraire, à en juger par les coutumes de la nation des Perses, c'étoit une de ces nations sujettes à son empire, mais différente d'elle-même, qu'elle transportoit hors de son pays par diverses raisons de politique, comme elle avoit fait à l'égard des Branchides,(2) des Egyptiens,(3) des Hyrcaniens,(4) des Eretriens,(5) des Barcæens,(6) &c. Il n'est pas même naturel de croire que les Persans s'éloignassent volontiers de leurs pays; eux qui y jouissoient de si grands privilèges(7) et qui méprisoient ou estimoient les autres peuples à proportion qu'ils étoient éloignés ou voisins de la Perse.(8)

En voici assez, et peut-être trop, sur le système du Jésuite. Il nous reste à examiner celui de M. Huet, nom cher aux savans, et qui conservera à jamais sa place dans les fastes de la littérature à côté de ceux de ses amis les Sirmonds, les Petaus, et les Bochards. Il a fait une dissertation sur cette question, mais je crains qu'elle ne soit de ces productions qui peuvent nuire à une réputation naissante, sans pouvoir ajouter à une réputation établie. Il y verse l'érudition à pleines mains, mais ce n'est pas ce que j'y trouve à rédire. Son sujet la comportoit, il la demandoit même. Mais j'y aurois voulu plus de choix dans ses citations, plus de net-

(1) T. Liv. l. i. c. 2.

(2) Q. Curt. Hist. de Reb. Alex. l. vii. c. 5.

(3) Xenophon. Cyropæd. l. vi. p. 106. Edit. Hen. Steph.

(4) V. La Dissert. de M. Freret. tom. iv. des Mém. de l'Acad. des Belles Lettres, p. 588.

(5) Crevier. Hist. des Empereurs, tom. vii. p. 234.

(6) Herodot. l. iv. p. 129.

(7) V. passim. Xenophon. Cyropæd. sed præcipue, l. i.

(8) Herodot. l. i. p. 64.

teté dans ses idées, plus de méthode dans son plan; j'y cherchois l'esprit philosophique qui rassemble, je n'y ai trouvé que l'esprit compilateur qui ramasse.

Le fonds de son système revient à ceci. Les anciens, petits géographes, croyoient que la mer Indienne et Persanne n'étoit qu'un grand lac derrière lequel étoit une grande étendue de terre qui joignoit l'Inde à l'Æthiopie, pays que les anciens confondoient souvent; que le Nil, dont la source étoit en Asie, traversoit ces terres par un grand détour pour arriver en Æthiopie; et qu'ainsi, comme il traversoit l'Inde et que l'Inde touche à la Perse, on pouvoit l'appeller voisin de la Perse. Quarante à cinquante citations viennent prouver tout ceci. Il me seroit ennuyeux de les éplucher toutes les unes après les autres quand même j'aurois tous les auteurs allégués. Trois remarques générales que je ferai en retrancheront la plus grande partie; quatre ou cinq qui vont plus au fait que les autres me resteront, lesquelles j'examinerai à part.

I^ment. Une bonne partie des autorités de M. Huet tombent d'elles-mêmes comme trop vagues ou trop obscures. Je ne fais point de difficulté d'avouer que je n'entends point Vibius Sequester, quand il dit que le Gange est la seule rivière qui coule vers le levant avec le midi, non plus que Solin (malgré l'explication de M. Huet) lorsqu'il veut que le Nil et l'Euphrate soient situés " *ad modum ejusdem perpendiculi;*" ni Héliodore, qui prétend que le Nil a sa source là où le climat de l'orient finit et celui du midi commence. Lorsque l'Egyptien Nonnus me

dit

dit que la mer Arabique retentit des coups des combats de Bacchus je le regarde comme la ridicule amplification d'un poëte oriental, et je ne pense pas à l'appliquer à la géographie. Quand l'agréable Ovide rassemble à la cour de Cepheus tant de différentes nations, je n'y fais pas attention, puisqu'outre que les poëtes, aussi bien que les romanciers, ont coutume de faire trouver à la cour de leurs rois les gens des pays les plus éloignés, il n'est pas plus favorable (à l'examiner à la rigueur) à M. Huet qu'à moi. Il n'est pas plus naturel de trouver des Nabothæans et des habitans de la Palestine à la cour du roi des Indes, qu'il ne l'est de faire venir des Bactriens et des Indiens en Æthiopie. Je fais le même jugement des passages d'Æschyle et de Stace. L'Æthiopie étoit en effet orientale pour des Grecs et des Romains qui ne faisoient attention qu'aux points cardinaux.

II^ment. Il y en a beaucoup qui rapprochent à la vérité l'Inde et l'Æthiopie; mais quand on considère la chose de plus près on voit que ce n'est uniquement qu'une méprise et une confusion de nom. On connoissoit bien l'Æthiopie mais on l'appelloit l'Inde; l'on ne se méprenoit point sur la situation de l'Inde mais on lui donnoit le nom d'Æthiopie. Ainsi on pouvoit dire que le Nil avoit sa source dans l'Inde, non dans l'Inde Asiatique mais dans l'Africaine, et l'on pouvoit assurer qu'un tel faisoit un voyage aux Indes lorsqu'en effet il n'alloit qu'en Æthiopie. Parmi d'autres causes voici la principale raison de cette réciprocité de nom. Les Æthiopiens (déjà nommés ainsi) habitoient sur les

bords de l'Indus, d'où ils allèrent dans le pays au dessus de l'Ægypte conservant leur ancien nom, en même tems qu'ils donnèrent celui d'Inde à leur nouvelle patrie.(1) Une telle explication débrouille bien la difficulté, mais fait tomber les armes à M. Huet. Une erreur de nom ne lui suffisoit point, il lui en falloit un de fait qui établît l'existence de son continent imaginaire, qui s'étendoit depuis le pays des Garamantes jusqu'à celui des Seres, et auquel les anciens donnoient indifféremment le nom d'Inde et celui d'Æthiopie. M. Huet sent combien cette différence lui est essentielle, puisqu'après avoir avoué tout ce que je viens de dire(2) sur les Æthiopiens dans le Levant et les Indiens dans le midi il se contredit quelques pages après, (3) et s'échauffe beaucoup contre les critiques qui veulent que l'Æthiopie se soit appellée autrefois l'Inde. Après cette explication on voit à quoi servent ses citations d'Hérodote, d'Agalarchide, d'Hygin, de Sénèque, de St. Chrysostome, de Nonnus, de Théophylacte, d'Euménius, de Sidonius Apollinaris, et de Procope.

(1) V. La Dissert. de M. Freret. Mémoires de l'Académ. des Belles Lettres, tom. vi. p. 588. Marsham. Canon Chronic. p. 335. Scriptoresque, ibi citatos. Euseb. p. 402. Strab. l. ii. p. 103. Philostrat. l. iii. c. 6.

(2) Recueil de Dissertations, tom. ii. p. 40.

(3) Idem, p. 48.

III^ment. Dans quelques autres autorités, plus pressantes peut-être, M. Huet n'observe point une précaution très nécessaire à prendre. Il cite indifféremment tous ceux qui paroissent contenir quelque chose de favorable à sa cause, sans faire attention au tems où ils ont vécu, comme si c'étoit rendre vraisemblable l'erreur de Virgile en déterrant quelque chose de pareil dans un écrivain qui a vécu six cens ans avant ou après lui. Les connoissances géographiques encore plus qu'aucunes autres

autres sont dans un flux et reflux continuel. Les voyages, les conquêtes, le commerce, les étendent: les transmigrations, le partage des états, la barbarie, les rétrécissent. Les occidentaux ont eu là-dessus leur aurore, leur midi, et leur couchant. Du tems des premiers Grecs on se bornoit à la Grèce et à l'Asie mineure. L'occident n'étoit pas connu,(1) l'orient ne l'étoit que par des fables. Les voyages de leurs sages et les conquêtes de leurs héros leur ouvrirent celui-ci. Ils connurent et devinrent esclaves des Romains presqu'en même tems. Pendant quelques siècles ces deux peuples connoissoient la terre beaucoup moins que nous, mais beaucoup plus que leurs ancêtres. Pendant cette période les Strabons et les Plines écrivirent; c'étoit le grand jour des connoissances. Les Arabes vinrent, subjuguèrent tout, et obscurcirent tout. L'orient se referma aux occidentaux et la nuit fut longue. M. Huet, voulant expliquer les opinions et les connoissances du siècle d'Auguste, (et Virgile étoit plutôt au-dessus qu'au-dessous de son siècle,) n'auroit dû citer que des auteurs de la seconde période. Il me dispensera donc d'examiner les témoignages de Pindare, d'Æschyle, de Cedrenus, de Benjamin de Tudèle, d'Aben Ezra, de Vincent, de Beauvais, de Marc Paule, et de Cocceius Sabellicus.

(1) Joseph. l. i. contr. Appion. p. 1038.

Exécutons à présent notre promesse et examinons un peu plus particulièrement quelques autorités qui méritent d'être tirées de la foule.

I^ment. Polybe nous dit, à ce que M. Huet assure, que l'Asie et l'Afrique se touchoient par l'Æthiopie, d'où

d'où il conclut pour l'existence de son continent derrière la mer Indienne. Mais quoique ce passage paroisse plausible au premier abord il se réduit presqu'à rien. 1. Polybe ne nous le dit point de la manière que M. Huet suppose. Il ne le donne point comme sa propre opinion, ni comme celle des gens de lettres de son tems; il raconte seulement, à propos de l'ignorance de ses contemporains sur la géographie, qu'on ignoroit presque tout ce qui étoit au septentrion de Narbonne, et qu'on ne savoit pas bien si l'Asie et l'Afrique étoient contigues, ou si elles étoient séparées par la mer, tout comme Varron a traité de fabuleux toute l'histoire Grecque avant les Olympiades,(1) sans que ni l'un ni l'autre ayent voulu traiter de faux tout ce qu'on rapportoit et qui étoit antérieur à leurs époques ou au-delà de leurs bornes. 2. Polybe, quand même il diroit tout ce qu'on lui fait dire, n'affirme rien du tout de l'origine du Nil, article non moins essentiel que la jonction des deux continens. 3. Depuis le tems de Polybe à celui de Virgile on avoit acquis de nouvelles lumières sur cette matière. Eudoxe, fuyant Ptolémée Lathyrus, avoit fait le tour de l'Afrique.(2) Des Indiens avoient été jettés par les tempêtes sur les côtes d'Allemagne.(3) Le Roi des Suèves les donna au proconsul Metellus Celer.(4) Strabon, à la vérité,(5) révoque en doute le voyage d'Eudoxus, mais lorsque Virgile écrivit il passoit pour sûrement vrai, et Strabon lui-même, quoiqu'il rejette cette preuve, regardoit bien l'Afrique comme une péninsule.(6)

(1) Censorin. de Die Natali. c. 21.
(2) Plin. Hist. Natur. l. ii. c. 67. Cornel. Nepot. Fragm. p. 731.
(3) Plin. ubi supra. Cornel. Nepot. p. 732.
(4) Si l'on veut savoir qui étoit ce Metellus, V. Life of Cicero by Middleton, tom. i. p. 234. Cicero. Orat. pro Cælio. c. 24. et Epist. ad Fam. l. v. Ep. 2. Cicéron étoit ami de Metellus aussi bien que de Nepos. V. Seuton. in Julio, c. 55. Voss. de Histor. Latin. l. i. c. 24.
(5) Strab. l. ii. p. 67.
(6) Idem, l. xv. p. 567.

II^ment. Alexandre

II^ment. Alexandre s'imagina, sur quelques ressemblances qu'il trouva de l'Inde au Nil, que c'étoit une seule et même rivière. J'en conviens, et j'avoue même que, comme "*regis ad exemplum totus componitur orbis*," ce pouvoit bien être l'opinion favorite de la cour pendant quelque tems; mais par la même raison comme il découvrit son erreur bientôt après,(1) elle devoit avoir perdu tout son crédit, d'autant plus que l'intervalle n'étoit pas assez grand pour qu'elle eût pu prendre racine dans les esprits. Après une telle expérience on devoit même être devenu plus réservé à admettre les relations et les conjectures qui joignoient les deux continens, et qui trouvoient le Nil dans quelque rivière des Indes.

(1) Arrian. Expedit. Alexand. l. vi. p. 236.

III^ment. Josephe (dit-on) place la source du Nil, qu'il appelle Geon, à l'orient. Cela est vrai dans un certain sens. Mais en même tems il est facile de voir qu'il parloit de ce qu'étoit ce fleuve du tems qu'il arrosoit le Paradis terrestre, et non de ce qu'il étoit de son tems, étant apparemment dans l'idée de ceux qui croyent que la chute d'Adam et ensuite le déluge avoient apporté un grand changement à la terre primitive. Je ne demande d'autres preuves de ce que j'avance que les paroles mêmes de Josephe. Il dit que le jardin d'Eden étoit arrosé par un fleuve qui environnoit toute la terre, et qui se partageoit dans quatre branches, le Ganges, l'Euphrate, le Tigris, et le Nil. "Αρδεται δε ȣτος ο κηπος υπο ενος ποταμȣ πασαν εν κυκλῳ την γην περιρρεοντος, ος εις τεθαρα μερη χιζεται.(2) Il faut être soi-même de la plus crasse ignorance pour ignorer que

(2) Joseph. Antiq. Jud. l. i. c. 2.

que tout ceci n'est point vrai de l'état présent des choses, et imaginer que Josephe l'a été pour supposer qu'il l'ait cru tel.

IV^ment. La fable de Memnon, fils de Tithone et d'Aurore, est toute fondée sur la supposition que l'Æthiopie étoit en orient. Voilà (je m'imagine) pourquoi. Il étoit supposé fils de l'Aurore, c'est à dire qu'il étoit né en orient; (1) mais d'un autre côté on le supposoit Æthiopien ou au moins Haut Ægyptien; on trouvoit de ses monumens dans la Thébaïde, (2) comment arranger tout cela sans le système de M. Huet? très facilement. Il y avoit ici deux traditions différentes qu'il ne faut point songer à concilier ensemble, d'autant plus que, suivant toutes les apparences, il étoit question de deux hommes très différens. (3) Il y avoit un roi Ægyptien nommé Memnon, ou plutôt Amenophis, autrement dit Ismandas ou Osymandas. (4) Les savans se sont donné bien des peines pour fixer l'époque de son règne. (5) Il y avoit encore le fils de Tithone, son père alla en Perse fort à l'orient de Troye. Le roi d'Assyrie lui donna le gouvernement de Suse, et lors du siège de Troye il envoya Memnon avec une armée au secours de son parent Priam. (6) Il y vint, mais fut tué d'abord par Achille. (7)

V^ment. Je viens à présent à la preuve qu'on tire de quelques lignes de Lucain et que j'avoue être très plausible. Le poëte y fait connoître la source du Nil; voici ce qu'il en dit:

——— Tua flumina prodam
Quà Deus undarum regnator, Nile, tuarum

Te

(1) Virgil. Æneid. i. v. 755. et alios.
(2) Strab. l. xvii. p.
(3) On peut voir cette matière assez développée dans la mythologie de l'Abbé Banier, tom. iii. p. 496.
(4) Strab. l. xvii. p. 561. Tacit. Annal. ii. c. 61.
(5) Marsham. Canon Chronicus. p. 424, &c. Perizonius, Reineccius, &c.
(6) Diod. Sicul. l. i. p. 106. Traduct. Rhodoman.
(7) La Mythologie de l'Abbé Banier, tom. iii. p. 500.

Te mihi nosse dedit; mundi nam surgit ab axe,
Ausus in ardentem ripas attollere Cancrum:
In Boream is rectus aquis, mediumque Booten,
Cursus in occasum flexu torquetur et ortum.
Nunc Arabum populis, Lybicis nunc æquus arenis,
Teque vident primi, quærunt tamen hi quoque Seres
Æthiopumque feris alieno gurgite campos. (1)

(1) Lucan. Pharsal. l. x. v. 285.

Il paroît que le poëte dit expressément que le Nil commence au-delà du pays des Seres. Or tout le monde sait que les Seres étoient les Chinois septentrionaux. (2). La conséquence est facile à tirer. Il faut avouer de bonne foi que Lucain a fait ici une bévue; à la vérité je crois que M. Huet se trompe sur le genre de la bévue, quoique ce soit de ce genre que dépend la force ou la foiblesse de son argument. Je crois que Lucain se trompe non sur la source du Nil, mais sur la situation des Seres, (ce qui ne me fait rien,) qu'il place ceux-ci en Afrique et non celle-là en Asie. Ma thèse est aisée à prouver par le reste de ce même passage. 1. Le Nil (suivant Lucain) s'élève sous le tropique de Cancer. La seule inspection de la carte peut faire voir que cela est très vrai de l'Æthiopie, mais qu'il ne sauroit point l'être d'une région au-delà du pays des Seres. 2. Lucain dit que, quoiqu'il se courbe quelquefois un peu à droite et à gauche, cependant sa course est toujours constamment au Nord, *In Borean is rectus aquis*. Je ne suis point obligé de rendre raison de cette méprise de Lucain dès qu'elle n'affecte plus mon sentiment; cependant je crois qu'il ne seroit pas difficile si non de le justifier au moins de l'excuser. On pourroit dire

(2) Cellar. Notit. Orb. Antiq. tom. ii. 543.

dire que comme les anciens appelloient les Seres *primi hominum,* (1) Lucain vouloit seulement faire connoître par là que le Nil venoit des extrémités du monde sans avoir en vue la situation particulière des Seres Asiatiques. Ou bien on pourroit conjecturer, non sans vraisemblance, que comme les Indiens donnèrent leur nom à l'Æthiopie pour se rappeller toujours le souvenir de leur pays, de même ils s'étoient fait un Hydaspe et des Seres. Cette pratique, fondée sur la nature, étoit fort commune aux anciens. (2)

(1) Plin. Hist. Natur. l. vi. c. 17.

(2) Virgil. Æneid. iii. v. 349.

Je crois avoir assez fait voir que ce vaste amas d'érudition que M. Huet nous présente ne n'éclaircit point la question. Mais j'aurois pu m'épargner cette peine; j'avois une voie plus courte, c'étoit de prouver que le système du savant Prélat, quand même il seroit vrai, ne lève point les difficultés. Accordons-lui pour un moment que le Nil coule dans les Indes, par où y passe-t-il? ce n'est sûrement pas en deça de l'Indus, puisque les anciens depuis Alexandre connoissoient toute la mer jusqu'à l'embouchure de ce fleuve. Par la même raison ce ne pouvoit pas être non plus en-deça du Ganges. Il faut que les anciens ayent cru que la jonction des deux continens se faisoit à la Chine ou aux extrémités des Indes. Mais depuis les frontières de la Perse jusqu'à cette contrée il y a encore plus loin que depuis cette même Perse jusqu'à l'Egypte: et cette distance devient encore bien plus grande si, avec M. Huet, vous entendez par la Perse, la Persis proprement dite. (3) Valoit-

(3) Recueil de Dissert. tom. ii. p. 61.

loit-il la peine de faire faire tant de courses au Nil pour le laisser en plus piteux état qu'auparavant?

Mais n'y a-t-il donc aucun moyen d'expliquer ce passage? ou faut-il se condamner pour jamais à l'ignorance? J'en ai un, que je proposerai, non avec la présomption du Père Catrou, mais avec la timidité d'un critique qui sait quels obstacles les ténèbres de l'antiquité, le défaut des monumens, et surtout sa propre insuffisance, ne peuvent qu'apporter dans la recherche de la vérité.

Le mot *urget* signifie bien *presse, avoisine*, mais il veut dire aussi *incommode*, comme les significations figurées *urgeri fame* et tant d'autres montrent suffisamment. Je pose aussi en fait que le *quàque* indique une région distinguée de celle où étoit située *Canope* mais comprise dans l'Egypte, dont le P. Catrou a bien fait voir qu'il est uniquement question dans ce passage. (1) Si donc on peut trouver une contrée de l'Egypte qui étoit particulièrement sujette aux incursions des Perses nous pouvons espérer d'avoir saisi le sens de Virgile.

(1) Virgile de Catrou. tom. ii. p. 489.

La partie orientale de l'Egypte, le long de la branche Bubastique du Nil, où étoit situé Pelusium, la clef du pays, étoit toujours la plus exposée aux incursions de tous les peuples qui étoient puissans en orient. Comme les déserts de l'Arabie n'étoient proprement à personne, vu le genre de vie peu stable de leurs habitans, ils étoient un excellent canal pour toutes les nations guerrières de harceler l'Egypte. Les Assyriens, les Syriens, les Juifs,

Juifs, les Iduméens, les Chaldéens, les Perses en profitèrent tour à tour. Les rois pasteurs, dès qu'ils étoient maîtres de l'Egypte, sentirent cet inconvénient de sa situation, et laissant des garnisons dans les lieux convenables, ils firent fortifier surtout la partie orientale, prévoyant qu'il prendroit en envie aux Assyriens de l'attaquer de ce côté-là : (1) "Φραραν εν τοις επι τηδειατατοις καταλειπων τοποις, μαλιςα δε καιτα προς την Ανατολην ησφαλισατο, προορωμενος αθυριων ποτε μειζον ιχυοντων εσομενην επιθυμιαν της αυτης βασιλειας Εφοδον." Quelques siècles après Sesostris fit tirer un canal et bâtir un mur pour défendre l'Egypte des Arabes et des Syriens. (2) En un mot cette partie a toujours été tellement envisagée comme l'endroit foible que c'étoit la désigner suffisamment de dire, Quàque pharetratæ vicinia Persidis urget. Restent seulement à prouver deux choses : Que les écrivains du siècle d'Auguste appelloient les Parthes, alors maîtres de l'orient, du nom de Perses, et que ces mêmes Perses faisoient quelquefois des incursions jusqu'au Nil et en Ægypte.

(1) Joseph. contra Apion. l. i. p. 1039.

(2) Diod. Sicul l. i. p. 51.

I. Le premier point saute aux yeux à quiconque a quelque lecture des auteurs de ce beau siècle. Tous les passages d'Horace, (3) où il parle des Perses comme d'un ennemi formidable à l'empire qu'il les compte avec les Bretons, &c. ne peuvent s'entendre que des Parthes, dont l'empire avoit pris la place de celui des Perses éteint depuis Alexandre. Les véritables Persans du tems d'Auguste, bien loin d'être conquérans, étoient esclaves. Rétrécis

(3) Horat. Od. l. i. Od. 2. l. i. Od. v. 22. v. 15. l. iv. Od. 15. v. 23.

trécis dans leurs anciennes limites ils avoient bien conservé une espèce de roi, mais ce roi n'étoit au fonds qu'un satrape tributaire et sujet du grand roi des Parthes. (1) Cette méprise étoit facile à faire; les mœurs, le gouvernement, la religion des deux peuples avoient beaucoup de rapport, et un empereur Romain, qui avoit eu des avantages sur les vainqueurs de Crassus, étoit charmé, qu'on les appellât Perses, pour pouvoir lui-même être comparé à Alexandre que plusieurs empereurs admiroient et copioient particulièrement. (2) Ce n'est donc faire aucune violence aux paroles de Virgile, de les entendre des Parthes. L'épithète *phare-tratæ* nous y conduit naturellement. Personne n'ignore l'habileté des Parthes à se servir de l'arc.

(1) Strab. l. xv. p. 501.

(2) Les Césars de Julien, traduits par M. de Spanheim. p. 126. Rem. 404. Suet. in Jul. c. 7. Idem, in August. c. 18.

II. Mais faisoient-ils quelquefois des incursions jusqu'en Egypte? Souvent après la mort de Crassus, vingt-cinq ans avant Virgile, ils passèrent l'Euphrate, ravagèrent toute la Syrie, (3) mirent le siège devant Antioche, et n'épargnèrent pas vraisemblablement les frontières de l'Egypte qui étoient sans défence, et qui se remettoit à peine de ses guerres civiles. (4) Une douzaine d'années après, le roi Orodes envoya son fils Pacore * en deça de l'Euphrate avec une grande armée, lui ordonnant de porter la guerre en Syrie et jusqu'aux portes d'Alexandrie. (5) Pacore exécuta ses ordres, conquit la Syrie, et ne

(3) V. le xv. Livres des Epitres de Cicéron ad Familiares, Justin. l. xlii. c.

(4) V. Pridaux à l'an 55.

(5) Appian in Bell. Parth. p. 156. Justin. ubi supra.

* Jam bis Monæses, et Pacori manus
Non auspicatos contudit impetus
Nostros, et adjecisse prædam
Torquibus exiguis renidet.
HORAT. *Od.* l. iii. Od. 6. c. 9.

s'en tint pas là, car après avoir ravagé la Palestine, (1) " Emanabat latius malum, " dit Florus. (2) L'Egypte devoit assez se ressentir de ces maux pour que la désignation du poëte ne renfermât point d'obscurité.

(1) Joseph. Antiq. Jud. l. xiv. c. 24. p. 494.
(2) Flor. l. iv. c. 9.

Voici mon idée sur ce passage, peut-être est-elle aussi défectueuse qu'aucune de celles que j'ai examinés. Mais dans ces sortes de recherches ce n'est qu'en tout tentant, qu'on parvient à quelque chose d'un peu assuré.

CRITI-

CRITICAL OBSERVATIONS

ON THE

DESIGN

OF THE

SIXTH BOOK OF THE ÆNEID.

THE allegorical interpretation which the Bishop of Gloucester has given of the sixth book of the Æneid, seems to have been very favourably received by the public. Many writers, both at home and abroad, have mentioned it with approbation, or at least with esteem; and I have more than once heard it alleged, in the conversation of scholars, as an ingenious improvement on the plain and obvious sense of Virgil. As such, it is not undeserving of the notice of a candid critic; nor can the inquiry be void of entertainment, whilst Virgil is our constant theme. Whatever may be the fortune of the chace, we are sure it will lead us through pleasant prospects and a fine country.

That I may escape the imputation as well as the danger of misrepresenting his lordship's hypothesis, I shall expose it in his own words. "The purpose of this discourse is to shew that Æneas's adventure to the INFERNAL SHADES, is no other than a figurative description of his INITIATION

INTO THE MYSTERIES; and particularly a very exact one of the SPECTACLES of the ELEUSINIAN."* This general notion is supported with singular ingenuity, dressed up with an easy yet pompous display of learning, and delivered in a style much fitter for the Hierophant of Eleusis, than for a modern critic, who is observing a remote object through the medium of a glimmering and doubtful light:

Ibant obscuri, solâ sub nocte, per umbram.

His lordship naturally enough pursues two different methods, which unite, as he apprehends, in the same conclusion. From general principles peculiar to himself, he infers the propriety and even necessity of such a description of the mysteries; and from a comparison of particular circumstances, he labours to prove that Virgil has actually introduced it into the Æneid. Each of these methods shall be considered separately.

As the learned Prelate's opinions branch themselves out into luxuriant systems, it is not easy to resume them in a few words. I shall, however, attempt to give a short idea of those general principles, which occupy, I know not how, so great a share of the *Divine Legation of Moses demonstrated.*

"The whole system of Paganism, of which the mysteries were an essential part, was instituted by

* See Warburton's Dissertation, &c. in the third volume of Mr. Warton's Virgil. I shall quote indifferently that Dissertation or the Divine Legation itself.

the

the ancient lawgivers for the support and benefit of society. The mysteries themselves were a school of morality and religion, in which the vanity of Polytheism,* and the unity of the First Cause, were revealed to the initiated. Virgil, who intended his immortal poem for a republic in action, as those of Plato and Tully were in precept, could not avoid displaying this first and noblest art of government. His perfect lawgiver must be initiated, as the ancient founders of states had been before him; and as Augustus himself was many ages afterwards."

What a crowd of natural reflections must occur to an unbiassed mind! Was the civil magistrate the mover of the whole machine; the sole contriver, or at least the sole support of religion? Were ancient laws ALWAYS designed for the benefit of the people, and NEVER for the private interest of the lawgiver? Could the first fathers of rude societies instruct their new-made subjects in philosophy as well as in agriculture? Did they all agree, in Britain as in Egypt, in Persia as in Greece, to found these secret schools on the same common principle; which subsisted nearly eighteen hundred years at Eleusis† in its primæval purity? Can these things be? Yes, replies the learned Prelate, they are: "Egypt was the mys-

* At least of the vulgar polytheism, by revealing that the *dii majorum gentium* had been mere mortals.

† From their institution, 1399 years before the Christian æra, (Marm. Arundel. Ep. 14.) till their suppression, towards the end of the fourth century.

terious mother of Religion and Policy; and the arts of Egypt were diffused with her colonies over the ancient world. Inachus carried the mysteries into Greece, Zoroaster into Persia,* &c. &c."—I retire from so wide a field, in which it would be easy for me to lose both myself and my adversary. The ANCIENT WORLD, EIGHTEEN CENTURIES, and FOUR HUNDRED AUTHORS GENUINE AND APOCRYPHAL,† would, under tolerable management, fur-

* Though I hate to be positive, yet I would almost venture to affirm, that Zoroaster's connection with Egypt is no where to be found, except in the *D. L.*

† See a list of four hundred authors, quoted, &c. in the *D. L.* from St. Austin and Aristotle down to Scarron and Rabelais. Amongst these authors we may observe Sanchoniatho, Orpheus, Zaleucus, Charondas, the Oracles of Porphyry, and the History of Jeffrey of Monmouth.

The bishop has entered the lists with the tremendous Bentley, who treated the laws of Zaleucus and Charondas as the forgeries of a sophist. A whole section of mistakes or misrepresentations is devoted to this controversy: but Bentley is no more, and W——n may sleep in peace.

I shall, however, disturb his repose, by asking him on what authority he supposes that the old language of the Twelve Tables was altered for the convenience of succeeding ages. The fragments of those laws, collected by Lipsius, Sylburgius, &c. bear the stamp of the most remote antiquity. Lipsius himself (tom. i. p. 206) was highly delighted with those *antiquissima verba:* but what is much more decisive, Horace (L. ii. Ep. i. ver. 23), Seneca (Epistol. 114), and Aulus Gellius (XX. 1), rank those laws amongst the oldest remains of the Latin tongue. Their obsolete language was admired by the lawyers, ridiculed by the wits, and pleaded by the friends of antiquity as an excuse for the frequent obscurities of that code.

Had an adversary to the *Divine Legation* been guilty of this mistake, I am afraid it would have been styled an *egregious blunder.*

nish

nish some volumes of controversy; and since I have perused the two thousand and fourteen pages of the unfinished *Legation*, I have less inclination than ever to spin out volumes of laborious trifles.

I shall, however, venture to point out a fact, not very agreeable to the favourite notion, that Paganism was entirely the religion of the magistrate. The oracles were not less ancient, nor less venerable than the mysteries. Every difficulty, religious or civil, was submitted to the decision of those infallible tribunals. During several ages no war could be undertaken, no colony founded, without the sanction of the Delphic oracle; the first and most celebrated among several hundred others.* Here then we might expect to perceive the directing hand of the magistrate. Yet when we study their history with attention, instead of the alliance between church and state, we can discover only the ancient alliance between the avarice of the priest and the credulity of the people.

For my own part, I am very apt to consider the mysteries in the same light as the oracles. An intimate connection subsisted between them:†

* See Vandale de Oraculis, p. 559. That valuable book contains whatever can now be known of oracles. I have borrowed his facts; and could with great ease have borrowed his quotations.

† The prophet Alexander, whose arts are so admirably laid open by Lucian, instituted his oracle and his mysteries as regular parts of the same plan. It is here we may say, with the learned catholic, "Les nouveaux Saints me font douter des anciens."

Both were preceded and accompanied with fasts, sacrifices, and lustrations; with mystic sights and preternatural sounds: But the most essential preparation for the ASPIRANT, was a general confession of his past life, which was exacted of him by the priest. In return for this implicit confidence, the Hierophant conferred on the initiated a sacred character; and promised them a peculiar place of happiness in the Elysian fields, whilst the souls of the profane (however virtuous they had been) were wallowing in the mire.* Nor did the priests of the mysteries neglect to recommend to the brethren a spirit of friendship, and the love of virtue; so pleasing even to the most corrupt minds, and so requisite to render any society respectable in its own eyes. Of all these religious societies, that of Eleusis was the most illustrious. From being peculiar to the inhabitants of Attica, it became at last common to the whole Pagan world. Indeed, I should suspect that it was much indebted to the genius of the Athenian writers, who bestowed fame and dignity on whatever had the least connection with their country; nor am I surprised that Cicero and Atticus, who were both initiated, should express themselves with enthusiasm, when they speak of the sacred rites of their beloved Athens.

But our curiosity is yet unsatisfied; we would press forwards into the sanctuary; and are eager to learn WHAT was the SECRET which was revealed

* See Diogen. Laert. vi. 39. and Menag. ad loc.

to

to the initiated, and to them alone. Many of the profane, possessed of leisure and ingenuity, have tried to guess, what has been so religiously concealed. The SECRET of each is curious and philosophical; for as soon as we attempt this inquiry, the honour of the mysteries becomes our own.* I too could frame an hypothesis, as plausible perhaps, and as uncertain as any of theirs, did I not feel myself checked by the apprehension of discovering what never existed.† I admire the discretion of the initiated; but the best security for discretion is, the vanity of concealing that we have nothing to reveal.

* I shall sum them up in a curious passage of the celebrated Freret. " Les sectes philosophiques cherchoient à deviner le dogme caché sous le voile des cérémonies; et tachoient de le ramener chacune à leur doctrine. Dans l'hypothèse des Epicuriens, adoptée de nos jours par MM. Leclerc et Warburton," (Leclerc *adopted* it in the year 1687; Mr. Warburton *invented* it in the year 1738,) " tout ce qu'on révéloit aux adeptes après tant de préparatifs et d'épreuves, c'est que les dieux adorés du vulgaire, avoient été des hommes, &c. Les Stoiciens et les Hylozoistes supposoient qu'on enseignoit aux Initiés, qu'il n'y avoit d'autres dieux que les élémens et les parties de l'univers matériel. Enfin suivant les nouveaux Platoniciens, ces symboles servoient à couvrir les dogmes d'une théologie et d'une philosophie sublimes, enseignées autrefois par les Egyptiens et les Chaldéens." M. Freret inclines, though with great diffidence, to the last opinion. *Mém. de l'Académie des Inscriptions, &c. tom.* xxi. *p.* 12. *Hist.*

† Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont, et dont la raison nous est inconnue, que par celles qui ne sont point, et dont nous trouvons la raison. *Oeuvres de Fontenelle, tom.* xi. *p.* 229.

The

The examples of great men, when they cannot serve as models, may serve as warnings to us. I should be very sorry to have discovered, that an ATHEISTICAL HISTORY* was used in the celebration of the mysteries, to prove the unity of the First Cause, and that an ANCIENT HYMN† was sung, for the edification of the devout Athenians, which was most probably a MODERN FORGERY of some Jewish or Christian Impostor. Had I delivered THESE TWO DISCOVERIES, with an air of confidence and triumph, I should be still more mortified.

After all, as I am not apt to give the name of Demonstration to what is mere conjecture, his lordship may take advantage of my scepticism, and still affirm, that his favourite mysteries were schools of theism, instituted by the lawgiver. Yet unless Æneas is the lawgiver of Virgil's republic, he has no more business with the mysteries of

* *The Fragment of Sanchoniatho's Phœnician History.* Eusebius and Bishop Cumberland have already observed, that the formation of the world is there attributed to the blind powers of matter, without the least mention of an intelligent cause.

† *Orpheus's Hymn to Musæus*, quoted by Justin Martyr, and several other fathers, but rejected as spurious by Cudworth, (Intellectual System, p. 300,) by Leclerc, (Hist. Eccl. p. 692), and by Dr. Jortin (Remarks on Ecclesiastical Hist. vol. i. p. 199). The first of these, the *immortal Cudworth*, is often celebrated by the Bishop of Gloucester; Leclerc's literary character is established; and with respect to Dr. Jortin, I will venture to call him a learned and moderate critic. The few who may not choose to confess, that their objections are unanswerable, will allow that they deserve to be answered.

Athens,

Athens, than with the laws of Sparta. We will, therefore, reflect a moment on the true nature and plan of the Æneid.

An epic fable must be important as well as interesting: great actions, great virtues, and great distresses, are the peculiar province of heroic poetry. This rule seems to have been dictated by nature and experience, and is very different from those chains in which genius has been bound by artificial criticism. The importance I speak of, is not indeed always dependant on the rank or names of the personages. Columbus, exploring a new world with three sloops and ninety sailors, is a hero worthy of the epic muse; yet our imagination would be much more strongly affected by the image of a virtuous prince saved from the ruins of his country, and conducting his faithful followers through unknown seas and through hostile lands. Such is the hero of the Æneid. But his peculiar situation suggested other beauties to the Poet, who had an opportunity of adorning his subject with whatever was most pleasing in Grecian fable, or most illustrious in Roman history. Æneas had fought under the walls of Ilium; and conducted to the banks of the Tiber a colony from which Rome claimed her origin.

The character of the hero is expressed by one of his friends in a few words; and though drawn by a friend, does not seem to be flattered:

> Rex erat Æneas nobis; quo justior alter
> Nec pietate fuit, nec bello major et armis.*

* Æneid, i. 548.

These

These three virtues, of JUSTICE, of PIETY, of VALOUR, are finely supported throughout the poem.*

1. I shall here mention one instance of the hero's justice, which has been less noticed than its singularity seems to deserve.

After Evander had entertained his guests, with a sublime simplicity, he lamented, that his age and want of power made him a very useless ally. However, he points out auxiliaries, and a cause worthy of a hero. The Etruscans, tired out with the repeated tyrannies of Mezentius, had driven that monarch from his throne, and reduced him to implore the protection of Turnus. Unsatisfied with freedom, the Etruscans called loudly for revenge; and in the poet's opinion, revenge was justice.

> Ergo omnis *furiis* surrexit Etruria *justis*:
> *Regem* ad *Supplicium* presenti Marte reposcunt.†

Æneas, with the approbation of gods and men, accepts the command of these brave rebels, and punishes the tyrant with the death he so well deserved. The conduct of Æneas and the Etruscans may, in point of justice, seem doubtful to

* M. de Voltaire condemns the latter part of the Æneid, as far inferior in fire and spirit to the former. As quoted in the *Legation*, he thinks that Virgil

> —— s'épuise avec Didon et *rate* à la fin Lavinie;

a pretty odd quotation for a Bishop; but I most sincerely hope, that neither his lordship nor Mrs. W———n are acquainted with the true meaning of the word *rater*.

† Æneid, viii. 495.

many;

many; the sentiments of the poet cannot appear equivocal to any one. Milton himself, I mean the Milton of the commonwealth, could not have asserted with more energy the daring pretensions of the people, to punish as well as to resist a tyrant. Such opinions, published by a writer whom we are taught to consider as the creature of Augustus, have a right to surprise us; yet they are strongly expressive of the temper of the times; the republic was subverted, but the minds of the Romans were still republican.

2. Æneas's piety has been more generally confessed than admired. St. Evremond laughs at it as unsuitable to his own temper. The Bishop of Gloucester defends it, as agreeable to his own system of the lawgiver's religion. The French wit was too superficial, the English scholar too profound, to attend to the plain narration of the Poet, and the peculiar circumstances of ancient heroes. WE believe from faith and reason: THEY believed from the report of their senses. Æneas had seen the Grecian divinities overturning the foundations of fated Troy. He was personally acquainted with his mother Venus, and with his persecutor Juno. Mercury, who commanded him to leave Carthage, was as present to his eyes as Dido, who strove to detain him. Such a knowledge of religion, founded on sense and experience, must insinuate itself into every instant of our lives, and determine every action. All this is, indeed, fiction; but it is fiction in which we choose to acquiesce, and which we justly consider as the charm of poetry. If we allow,

allow, that Æneas lived in an intimate commerce with superior beings, we must likewise allow his love or his fear, his confidence or his gratitude, towards those beings, to display themselves on every proper occasion. Far from thinking Æneas too pious, I am sometimes surprised at his want of faith. Forgetful of the Fates, which had so often and so clearly pointed out the destined shores of Latium, he deliberates whether he shall not sit down quietly in the fields of Sicily. An apparition of his father is necessary to divert him from this impious and ungenerous design.

3. A hero's valour will not bear the rude breath of suspicion; yet has the courage of Æneas suffered from an unguarded expression of the Poet:

> Extemplò Æneæ solvuntur frigore membra;
> Ingemit.*

On every other occasion the Trojan chief is daring without rashness, and prudent without timidity. In that dreadful night, when Troy was delivered up to her hostile gods, he performed every duty of a soldier, a patriot, and a son.

> —— Moriamur, et in media arma ruamus.
> Una salus victis, nullam sperare salutem.†

> Iliaci cineres, et flamma extrema meorum,
> Testor, in occasu vestro, nec tela, nec ullas
> Vitavisse vices Danaûm; et, si fata fuissent
> Ut caderem, meruisse manu.‡

To quote other proofs of the same nature would be to copy the six last books of the Æneid. I can-

* Æneid, i. 96. † Idem, ii. 353. ‡ Idem, ii. 431.

not,

not, however, forbear mentioning the calm and superior intrepidity of the hero, when, after the perfidy of the Rutuli, and his wound, he rushed again to the field, and restored victory by his presence alone.

Ipse neque aversos dignatur sternere morti;
Nec pede congressos æquo, nec tela ferentes
Insequitur: solum densa in caligine Turnum
Vestigat lustrans, solum in certamina poscit.*

At length, indignant that his victim has escaped, his contempt gives way to fury:

Jam tandem invadit medios, et Marte secundo
Terribilis, sævam nullo discrimine cædem
Suscitat, irarumque omnes effundit habenas.†

The heroic character of Æneas has been understood and admired by every attentive reader. But to discover the LAWGIVER in Æneas, and A SYSTEM OF POLITICS in the Æneid, required the CRITICAL TELESCOPE‡ of the great W——n. The naked eye of common sense cannot reach so far. I revolve

* Æneid, xii. 464. † Idem. xii. 497.

‡ Others are furnished by criticism with a *telescope*. They see with great clearness whatever is too remote to be discovered by the rest of mankind; but are totally blind to all that lies immediately before them. They discover in every passage some secret meaning, some remote allusion, some artful allegory, or some occult imitation, which no other reader ever suspected: but they have no perception of the cogency of arguments, the contexture of narration, the various colours of diction, or the flowery embellishments of fancy. Of all that engages the attention of others they are totally insensible; while they pry into the worlds of conjecture, and amuse themselves with phantoms in the clouds. *Rambler.*

in my memory the harmonious sense of Virgil: Virgil seems as ignorant as myself of his political character. I return to the less pleasing pages of the *Legation:* so far from condescending to proofs, the Author of the *Legation* is even sparing of conjectures.

"Many political instructions may be drawn from the Æneid." And from what book which treats of MAN, and the adventures of human life, may they not be drawn? His Lordship's chemistry (did his hypothesis require it) would extract a SYSTEM OF POLICY from the ARABIAN NIGHTS ENTERTAINMENTS.

"A system of policy delivered in the example of a great prince must show him in every public occurrence of life. Hence, Æneas was of necessity to be found voyaging with Ulysses, and fighting with Achilles."*

There is another public occurrence, at least as much in the character of a LAWGIVER, as either voyaging or fighting; I mean GIVING LAWS. Except in a single line,† Æneas never appears in that occupation. In Sicily, he compliments Acestes with the honour of giving laws to the colony, which he himself had founded:

> Interea Æneas urbem designat aratro,
> Sortiturque domos: hoc Ilium, et hæc loca Trojæ
> Esse jubet. Gaudet regno Trojanus Acestes,
> Indicitque forum, et patribus dat jura vocatis.‡

In the solemn treaty, which is to fix the fate of

* D. L. vol. i. p. 212. † Æneid, iii. 137. ‡ Idem, v. 755.

his

his posterity, he disclaims any design of innovating the laws of Latium. On the contrary, he only demands a hospitable seat for his gods and his Trojans; and professes to leave the whole authority to King Latinus:

> Non ego, nec Teucris Italos parere jubebo,
> Nec mihi regna peto: paribus se legibus ambæ
> Invictæ gentes æterna in fœdera mittant.
> Sacra deosque dabo: socer arma Latinus habeto,
> Imperium solemne socer: mihi mœnia Teucri
> Constituent, urbique dabit Lavinia nomen.*

"But, after all, is not the fable of the Æneid the establishment of an empire?" Yes, in one sense, I grant it is. Æneas had many external difficulties to struggle with. When the Latins were defeated, Turnus slain, and Juno appeased, these difficulties were removed. The hero's labour was over, the lawgiver's commenced from that moment; and, as if Virgil had a design against the bishop's system, at that very moment the Æneid ends. Virgil, who corrected with judgment and felt with enthusiasm, thought perhaps, that the sober arts of peace could never interest a reader, whose mind had been so long agitated with scenes of distress and slaughter. He might perhaps say, like the Sylla of Montesquieu, "J'aime à remporter des victoires, à fonder ou détruire des états, à faire des ligues, à punir un usurpateur; mais pour ces minces détails de gouvernement, où les génies médiocres ont tant d'avantages, cette lente

* Æneid, xii. 189.

exécution des loix, cette discipline d'une milice tranquille, mon ame ne sçauroit s'en occuper."*

Had Virgil designed to compose a POLITICAL INSTITUTE, the example of Fenelon, his elegant imitator, may give us some notion of the manner in which he would have proceeded. The preceptor of the Duke of Burgundy professedly designed to educate a prince for the happiness of the people. Every incident in his pleasing romance is subservient to that great end. The goddess of wisdom, in a human shape, conducts her pupil through a varied series of instructive adventure; and every adventure is a lesson or a warning for Telemachus. The pride of Sesostris, the tyranny of Pygmalion, the perfidy of Adrastus, and the imprudence of Idomeneus, are displayed in their true light. The innocence of the inhabitants of Bœtica, the commerce of Tyre, and the wise laws of Crete and Salentum, instructed the prince of the various means by which a people may be made happy. From the Telemachus of Fenelon, I could pass with pleasure to the Cyropœdia of Xenophon. But I should be led too far from my subject, were I to attempt to lay open the true nature and design of that philosophical history. We must return from Fenelon and Xenophon to the Bishop of Gloucester.

His Lordship props the legislative character of Æneas with an additional support: "Augustus, who was shadowed in the person of Æneas, was

* Oeuvres de Montesquieu, tom. iii. p. 555.

initiated

initiated into the Eleusinian mysteries.* *Ergo, &c.*" This doctrine of types and shadows, though true in general, has on this, as well as on graver occasions, produced a great abuse of reason, or at least of reasoning. To confine myself to Virgil, I shall only say, that he was too judicious to compliment the emperor at the expense of good sense and probability. Every age has its manners; and the poet must suit his hero to the age, and not the age to his hero. It is easy to give instances of this truth. Marc Antony, when defeated and besieged in Alexandria, challenged his competitor to decide their quarrel by a single combat. This was rejected by Augustus with contempt and derision, as the last effort of a desperate man;† and the world applauded the prudence of Augustus, who preferred the part of a general to that of a gladiator. The temper and good sense of Virgil must have made him view things in the same light; yet, when Virgil introduces Æneas in similar circumstances, he gives him a quite different conduct. The hero wishes to spare the innocent people, provokes Turnus to a single combat, and, even after the perfidy and last defeat of the Rutuli, is still ready to risk his person and victory, against the unhappy life and desperate fortunes of his rival. The laws of honour are different in different ages; and a behaviour which in Augustus was decent, would have covered Æneas with infamy.

* D. L. vol. i. p. 228.

† Plutarch, in Vit. M. Anton. tom. i. 950. edit. Wechel.

We may apply this observation to the very case of the Eleusinian mysteries. Augustus was initiated into them, at a time when Eleusis was become the COMMON TEMPLE OF THE UNIVERSE. The Trojan hero could not, with the smallest propriety, set him that example; as the Trojan hero lived in an age when those rites were confined to the natives of Greece, and even of Attica.*

I have now wandered through the scientific maze in which the Bishop of Gloucester has concealed his first and general argument. It appears (when resumed) to amount to this irrefragable demonstration, " THAT IF THE MYSTERIES WERE INSTITUTED BY LEGISLATORS, (which they probably were not,) ÆNEAS (who was no legislator) MUST OF COURSE BE INITIATED INTO THEM BY THE POET."

And here I shall mention a collateral reason assigned by his Lordship, which might engage Virgil to introduce a description of the mysteries: the PRACTICE OF OTHER POETS. This proof is so exceedingly brittle, that I fear to handle it; and shall report it faithfully in the words of our ingenious critic:†

" Had the old poem under the name of Orpheus been now extant, it would perhaps have shewn us, that no more was meant than Orpheus's initia-

* Plutarch, in Vit. Thesei, tom. i. p. 16. Herodot. viii. 65. Cicero de Nat. Deor. i. 42. The gradation of Athenians, Greeks, and mankind at large, may be traced in these passages.

† D. L. vol. i, p. 233.

tion;

tion; and that the hint of this Sixth Book was taken from thence."

As nothing now remains of that old poem, except the title, it is not altogether so easy to guess what it would or would not have shewn us.

"But farther, it was customary for the poets of the Augustan age to exercise themselves on the subject of the mysteries, as appears from Cicero, who desires Atticus, then at Athens, and initiated, to send to Chilius, a poet of eminence, on account of the Eleusinian mysteries; in order, as it should seem, to insert them in some poem he was then writing."

The Eleusinian mysteries are not mentioned in the original passage. Cicero using the obscure brevity of familiar letters, desires that Atticus would send their friend Chilius, ΕΥΜΟΛΠΙΔΩΝ ΠΑΤΡΙΑ,* which may signify twenty different things, relative either to the worship of Ceres in particular, or to the Athenian institutions in general; but which can hardly be applied to the Eleusinian mysteries.†

* Chilius te rogat, et ego ejus rogatû, *ευμολπιδων πατρια. Cicero ad Attic*, i. 9.

† As the Bishop of Gloucester alleges the authority of Victorius, I shall shelter myself under the names and reasons of Grœvius and the Abbé Mongault, and even transcribe the words of the former. "Non est ut hic intelligentur ritus illi secretiores, qui tantùm mystis noti erant, et sine capitis periculo vulgari non poterant, sed illa sacra et ceremoniæ, quibus in Eleusiniis celebrandis utebantur in omnium oculis Eumolpidæ; quasque poetæ et prisci scriptores alii commemorant passim: aut fortè per Eumolpidas intelligit tectè ipsos Athenienses: ut petierit Chilius, Atheniensium leges et disciplinam sibi describi et mitti."

"Thus it appears that both the ancient and modern poets afforded Virgil a pattern for this famous episode."

How does this appear? From an old poem, of whose contents the critic is totally ignorant, and from an obscure passage, the meaning of which he has most probably mistaken.

Instead of conjecturing what Virgil might or ought to do, it would seem far more natural to examine what he has done. The Bishop of Gloucester attempts to prove, that the descent to hell is properly an initiation; since the Sixth Book of the Æneid really contains the secret doctrine as well as the ceremonies of the Eleusinian mysteries.

What was this SECRET DOCTRINE? As I profess my ignorance, we must consult the oracle. "The secret doctrine of the mysteries revealed to the initiated, that JUPITER .... AND THE WHOLE RABBLE OF LICENTIOUS DEITIES WERE ONLY DEAD MORTALS."* Is any thing like this laid open in the Sixth Book of Virgil? Not the remotest hint of it can be discovered throughout the whole book; and thus, to use his Lordship's own words, SOMETHING (I had almost written EVERY THING) is still wanting "to complete the IDENTIFICATION."†

Notwithstanding this disappointment, which is cautiously concealed from the reader, the learned Bishop still courses round the Elysian Fields in

* D. L. vol. i. p. 154. † Idem, p. 277.

quest

quest of a secret. Once he is so lucky as to find Æneas talking with the poet Musæus, whom tradition has reckoned among the founders of the Eleusinian mysteries. The critic listens to their conversation; but, alas! Æneas is only inquiring, in what part of the garden he may find his father's shade; to which Musæus returns a very polite answer. Anchises himself is our last hope. As that venerable shade explains to his son some mysterious doctrines, concerning the universal mind and the transmigration of souls, his Lordship is pleased to assure us, that these are THE HIDDEN DOCTRINES OF PERFECTION revealed only to the initiated. Let us for a moment lay aside hypothesis, and read Virgil.

It is observable, that the three great poets of Rome were all addicted to the Epicurean philosophy; a system, however, the least suited to a poet; since it banishes all the genial and active powers of nature, to substitute in their room a dreary void, blind atoms, and indolent gods. A description of the infernal shades was incompatible with the ideas of a philosopher whose disciples boasted, that he had rescued the captive world from the tyranny of religion, and the fear of a future state. These ideas Virgil was obliged to reject: but he does still more; he abandons not only the CHANCE of Epicurus, but even these gods, whom he so nobly employs in the rest of his poem, that he may offer to the reader's imagination a far more specious and splendid set of ideas:

Principio cœlum, ac terras, camposque liquentes,
Lucentemque globum lunæ, Titaniaque astra
Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.*

The more we examine these lines, the more we shall feel the sublime poetry of them. But they have likewise an air of philosophy, and even of religion, which goes off on a nearer approach. The mind which is INFUSED† into the several parts of matter, and which MINGLES ITSELF with the mighty mass, scarcely retains any property of a spiritual substance; and bears too near an affinity to the principles, which the impious Spinoza revived rather than invented.

I am not insensible, that we should be slow to suspect, and still slower to condemn. The poverty of human language, and the obscurity of human ideas, make it difficult to speak worthily of THE GREAT FIRST CAUSE. Our most religious poets, in striving to express the presence and energy of the Deity, in every part of the universe, deviate unwarily into images, which are scarcely distinguished from materialism. Thus our Ethic Poet:

All are but parts of one stupendous whole,
Whose body Nature is, and God the soul;‡

and several passages of Thomson require a like fa-

* Æneid, vi. 724.

† Quomodo porro Deus iste si nihil esset nisi animus, aut infixus aut *infusus* esset in mundo. *Cicero de Naturâ Deor.* L. i. c. 11.

‡ Pope's Essay on Man, Epist. i. ver. 367.

vourable

vourable construction. But these writers deserve that favour, by the sublime manner in which they celebrate the great Father of the Universe, and by those effusions of love and gratitude, which are inconsistent with the materialist's system. Virgil has no such claim to our indulgence. THE MIND of the UNIVERSE is rather a metaphysical than a theological being. His intellectual qualities are faintly distinguished from the powers of matter, and his moral attributes, the source of all religious worship, form no part of Virgil's creed.

Yet is this creed approved* by our orthodox prelate, as free from any mixture of Spinozism. I congratulate his Lordship on his indulgent and moderate temper. His brethren (I mean those of former times) had much sharper eyes for spying out a latent heresy. Yet I cannot easily persuade myself, that Virgil's notions were ever the creed of a religious society, like that of the mysteries. Luckily, indeed, I have no occasion to persuade myself of it; unless I should prefer his Lordship's mere authority to the voice of antiquity, which assures me, that this system was either invented or imported into Greece by Pythagoras; from the writings of whose disciples Virgil might so very naturally borrow it.

Anchises then proceeds to inform his son, that the souls both of men and of animals were of celestial origin, and (as I understand him) parts of the universal mind; but that by their union with

* D. L. vol. i. p. 278.

earthly

earthly bodies they contracted such impurities as even death could not purge away. Many expiations, continues the venerable shade, are requisite, before the soul, restored to its original simplicity, is capable of a place in Elysium. The far greater part are obliged to revisit the upper world, in other characters and in other bodies; and thus, by gradual steps, to reascend towards their first perfection.

This moral transmigration was undoubtedly taught in the mysteries. As the Bishop asserts this from the best authority, we are surprised at a sort of diffidence, unusual to his Lordship, when he advances things from his own intuitive knowledge. In one place, this transmigration is part of the hidden doctrine of perfection;* in another, it is one of those principles which were promiscuously communicated to all.† The truth seems to be, that his Lordship was afraid to rank among the secrets of the mysteries, what was professed and believed by so many nations and philosophers. The pre-existence of the human soul is a very natural idea; and from that idea speculations and fables of its successive revolution through various bodies will arise. From Japan to Egypt, the transmigration has been part of the popular and religious creed.‡ Pythagoras§ and Plato‖ have endeavoured

* D. L. vol. i. p. 279. † Idem, p. 142.

‡ See our modern relations of Japan, China, India, &c. and for Egypt, Herodotus, L. ii.

§ Ovid. Metamorph. xv. 69, &c. 158, &c.

‖ Plato in Phædro and in Republic. L. x.

to

to demonstrate the truth of it, by facts, as well as by arguments.

Of all these visions (which should have been confined to the poets) none is more pleasing and sublime, than that which Virgil has invented. Æneas sees before him his posterity, the heroes of ancient Rome; a long series of airy forms

> Demanding life, impatient for the skies,

and prepared to assume, with their new bodies, the little passions and transient glories of their destined lives.

Having * thus revealed the secret doctrine of the mysteries, the learned Prelate examines the ceremonies. With the assistance of Meursius,† he pours out a torrent of erudition to convince us, that the scenes through which Æneas passed in his descent to the shades, were the same as were represented to the aspirants in the celebration of the Eleusinian mysteries. From thence his Lordship draws his great conclusion, that the descent is no more than an emblem of the hero's initiation.

A staunch polemic will feed a dispute, by dwelling on every accessary circumstance, whilst a candid critic will confine himself to the more essential points of it. I shall, therefore, readily allow, what I believe may in general be true, that the mysteries exhibited a theatrical representation of all that

* I shall mention here, once for all, that I do not always confine myself to the ORDER of his Lordship's PROOFS.

† Meursii Eleusinia, sive de Cereris Eleusinæ sacro.

was

was believed or imagined of the lower world; that the aspirant was conducted through the mimic scenes of Erebus, Tartarus, and Elysium; and that a warm enthusiast in describing these awful spectacles, might express himself as if he had actually visited the infernal regions.* All this I can allow, and yet allow nothing to the Bishop of Gloucester's hypothesis. It is not surprising that the COPY was like the ORIGINAL; but it still remains undetermined, WHETHER VIRGIL INTENDED TO DESCRIBE THE ORIGINAL OR THE COPY.

Lear and Garrick, when on the stage, are the same; nor is it possible to distinguish the player from the monarch. In the green-room, or after the representation, we easily perceive, what the warmth of fancy and the justness of imitation had concealed from us. In the same manner it is from extrinsical circumstances, that we may expect the discovery of Virgil's allegory. Every one of those circumstances persuades me, that Virgil described a real, not a mimic world, and that the scene lay in the infernal shades, and not in the temple of Ceres.

The singularity of the Cumæan shores must be present to every traveller who has once seen them. To a superstitious mind, the thin crust, vast cavities, sulphureous steams, poisonous exhalations, and fiery torrents, may seem to trace out the narrow confines of the two worlds. The lake Avernus was the chief object of religious horror; the black

*See D. L. vol. i. particularly p. 280.

woods

woods which surrounded it, when Virgil first came to Naples, were perfectly suited to feed the superstition of the people.* It was generally believed, that this deadly flood was the entrance of hell;† and an oracle was once established on its banks, which pretended, by magic rites, to call up the departed spirits.‡ Æneas, who revolved a more daring enterprise, addresses himself to the priestess of those dark regions. Their conversation may perhaps inform us, whether an initiation, or a descent to the shades, was the object of this enterprise. She endeavours to deter the hero, by setting before him all the dangers of his rash undertaking:

——— Facilis descensus Averni:
Noctes atque dies patet atri janua Ditis;
Sed revocare gradum, superasque evadere ad auras,
Hoc opus, hic labor est.§

These particulars are absolutely irreconcileable with the idea of initiation, but perfectly agreeable to that of a real descent. That every step, and every instant, may lead us to the grave is a melancholy truth. The mysteries were only open at stated times, a few days at most in the course of the year. The mimic descent of the mysteries was laborious and dangerous, the return to light

* Strabo, L. v. p. 168.
† Silius Italicus, L. xii.
‡ Diod. Sicul. L. iv. p. 267. edit. Wesseling.
§ Æneid, vi. 126.

easy

easy and certain. In real death, this order is inverted:

> ——— Pauci, quos æquus amavit
> Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
> Diis geniti, potuere.*

These heroes, as we learn from the speech of Æneas, were Hercules, Orpheus, Castor and Pollux, Theseus, and Pirithous. Of all these, antiquity believed, that before their death they had seen the habitations of the dead; nor, indeed, will any of the circumstances tally with a supposed initiation. The adventure of Eurydice, the alternate life of the brothers, and the forcible intrusion of Alcides, Theseus, and Pirithous, would mock the endeavours of the most subtle critic, who should try to melt them down into his favourite mysteries. The exploits of Hercules, who triumphed over the king of terrors,

> Tartareum ille manu custodem in vincla petivit,
> Ipsius à solio regis traxitque trementem;†

was a wild imagination of the Greeks.‡ But it was the duty of ancient poets to adopt and embellish these popular traditions; and it is the interest of every man of taste, to acquiesce in THEIR POETICAL FICTIONS.

After this, we may leave ingenious men to search out what, or whether any thing gave rise to those

* Æneid, vi. 129.
† Idem, vi. 395.
‡ Homer, Odyss. L. xi. ver. 623. Apoll. Biblioth. L. ii. c. 5.

idle

idle stories. Diodorus Siculus represents Pluto as a kind of undertaker, who made great improvements in the useful art of funerals.* Some have sought for the poetic hell in the mines of Epirus,† and others in the mysteries of Egypt. As this last notion was published in French,‡ six years before it was invented in English,§ the learned author of the *D. L.* has been severely treated by some ungenerous adversaries.‖ Appearances, it must be confessed, wear a very suspicious aspect: but what are appearances, when weighed against his lordship's declaration, "That this is a point of honour in which he is particularly delicate; and that he may venture to boast, that he believes no author was ever more averse to take to himself what belonged to another."¶. Besides, he has enriched this mysterious discovery with many collateral arguments, which would for ever have

* Diodor. Sicul. L. v. p. 386. Edit. Wesseling.

† Leclerc Biblioth. Universelle, tom. vi. p. 55.

‡ By the Abbé Terasson, in his philosophical romance of Sethos, printed at Amsterdam in the year 1732. See the third book, from beginning to end. The author was a scholar and a philosopher. His book has far more variety and originality than Telemachus. Yet Sethos is forgotten, and Telemachus will be immortal. That harmony of style, and the great talent of speaking to the heart and passions, which Fenelon possessed, was unknown to Terasson. I am not surprised that Homer was admired by the one, and criticized by the other.

§ See D. L. vol. i. p. 228, &c. The first edition was printed in London, in the year 1738.

‖ Cowper's Life of Socrates, p. 102.

¶ Letter from a late professor of Oxford, &c. p. 133.

escaped

escaped all inferior critics. In the case of Hercules, for instance, he demonstrates, that the initiation and the descent to the shades were the same thing, because an ancient has affirmed that they were different;* and that Alcides was initiated at Eleusis, before he set out for Tænarus, in order to descend to the infernal regions.

There is, however, a single circumstance, in the narration of Virgil, which has justly surprised critics, unacquainted with any but the obvious sense of the poet; I mean the IVORY GATE. The Bishop of Gloucester seizes this, as the secret mark of allegory, and becomes eloquent in the exultation of triumph.† I could, however, represent to him, that in a work which was deprived of the author's last revision, Virgil might too hastily employ what Homer had invented, and at last unwarily slide into an Epicurean idea.‡ Let this be as it may, an obscure expression is a weak basis for an elaborate system; and whatever his lordship may choose to do, I had much rather reproach my favourite poet with want of care in one line, than with want of taste throughout a whole book.§

Virgil

* D. L. vol. iii. p. 277.

† Idem, vol. i. p. 229.

‡ Idem, vol. i. p. 283.

§ Horace seems to have used as unguarded an expression:

——— Et adscribi *quietis*
Ordinibus patiar deorum.—*Od. L. iii.* 3.

The word and idea of *Quietus* are perfectly Epicurean; but rather clash

Virgil has borrowed, as usual, from Homer his episode of the infernal shades, and, as usual, has infinitely improved what the Grecian had invented. If, among a profusion of beauties, I durst venture to point out the most striking beauties of the Sixth Book, I should perhaps observe, 1. That after accompanying the hero through the silent realms of night and chaos, we see with astonishment and pleasure a new creation bursting upon us; 2. That we examine, with a delight which springs from the love of virtue, the just empire of Minos; in which the apparent irregularities of the present system are corrected; and where the patriot who died for his country is happy, and the tyrant who oppressed it is miserable. 3. As we interest ourselves in the hero's fortunes, we share his feelings: the melancholy Palinurus, the wretched Deiphobus, the indignant Dido; the Grecian kings who tremble at his presence, and the venerable Anchises who embraces his pious son, and displays to his sight the future glories of his race; all these objects affect us with a variety of pleasing sensations.

Let us for a moment obey the mandate of our great critic, and consider these awful scenes as a mimic shew, exhibited in the temple of Ceres, by

clash with the active passions displayed in the rest of Juno's speech.

His lordship (D. L. vol. II. p. 140.) accuses Virgil himself of a like inattention; which, with his usual gentleness, he calls an *absurdity*.

the contrivance of the priest, or, if he pleases, of the legislator. Whatever was animated, (I appeal to every reader of taste,) whatever was terrible, or whatever was pathetic, evaporates into lifeless allegory:

——————— tenuem sine viribus umbram.

Dat inania verba,
Dat sine mente sonum, gressusque effingit euntis.

The end of philosophy is truth; the end of poetry is pleasure. I willingly adopt any interpretation which adds new beauties to the original; I assist in persuading myself, that it is just; and could almost shew the same indulgence to the critic's as to the poet's fiction. But should a grave doctor lay out fourscore pages in explaining away the sense and spirit of Virgil, I should have every inducement to believe, that Virgil's soul was very different from the doctor's.

I have almost exhausted my own, and probably my reader's patience, whilst I have obsequiously waited on his lordship, through the several stages of an intricate hypothesis. He must now permit me to allege two very simple reasons, which persuade me, that Virgil has not revealed the secret of the Eleusinian mysteries; the first is HIS IGNORANCE, and the second HIS DISCRETION.

1. As his lordship has not made the smallest attempt to prove that Virgil was himself initiated, it is plain that he supposed it, as a thing of course. Had he any right to suppose it? By no means: that ceremony might naturally enough finish the education

education of a young Athenian; but a barbarian, a Roman, would most probably pass through life without directing his devotion to the foreign rites of Eleusis.

The philosophical sentiments of Virgil were still more unlikely to inspire him with that kind of devotion. It is well known that he was a determined Epicurean;* and a very natural antipathy subsisted between the Epicureans and the managers of the mysteries. The celebration opened with a solemn excommunication of those atheistical philosophers, who were commanded to retire, and to leave that holy place for pious believers;† the zeal of the people was ready to enforce this admonition. I will not deny, that curiosity might sometimes tempt an Epicurean to pry into these secret rites; and that gratitude, fear, or other motives, might engage the Athenians to admit so irreligious an aspirant. Atticus was initiated at Eleusis; but Atticus was the friend and benefactor of Athens.‡ These extraordinary exceptions may be proved, but must not be supposed.

Nay, more; I am strongly inclined to think that Virgil was never out of Italy till the last year of his life. I am sensible, that it is not easy to prove a negative proposition, more especially when the materials of our knowledge are so very few and so

* See the Life of Virgil by Donatus, the Sixth Eclogue, and Second Georgic, v. 490.

† Lucian in Alexandro, p. 489.

‡ Cornel. Nepos, in Vit. Attici, c. 2, 3, 4.

very defective;* and yet by glancing our eye over the several periods of Virgil's life, we may perhaps attain a sort of probability, which ought to have some weight, since nothing can be thrown into the opposite scale.

Although Virgil's father was hardly of a lower rank than Horace's, yet the peculiar character of the latter afforded his son a much superior education: Virgil did not enjoy the same opportunities of observing mankind on the great theatre of Rome, or of pursuing philosophy, in her favourite shades of the academy.

> Adjecêre bonæ paulò plus artis Athenæ:
> Scilicet ut possem curvo dignoscere rectum,
> Atque inter sylvas academi quærere verum.†

The sphere of Virgil's education did not extend beyond Mantua, Cremona, Milan, and Naples.‡

After the accidents of civil war had introduced Virgil to the knowledge of the great, he passed a few years at Rome, in a state of dependance, the JUVENUM NOBILIUM CLIENS.§ It was during that

* The life of Virgil, attributed to Donatus, contains many characteristic particulars; but which are lost in confusion, and disgraced with a mixture of absurd stories, such as none but a monk of the darker ages could either invent or believe. I always considered them as the interpolations of some more recent writer; and am confirmed in that opinion by the life of Virgil, pure from those additions, which Mr. Spence lately published, from a Florence MS. at the beginning of Mr. Holdsworth's valuable observations on Virgil.

† Horat. L. II. Ep. ii. ver. 43.

‡ Donat. in Virgil.

§ Horat. L. IV. Od. xii.

time

time that he composed his Eclogues, the hasty productions of a muse capable of far greater things.*

By the liberality of Augustus and his courtiers, Virgil soon became possessed of an affluent fortune.† He composed the Georgics and the Æneid in his elegant villas of Campania and Sicily; and seldom quitted those pleasing retreats even to come to Rome.‡

After he had finished the Æneid, he resolved on a journey into Greece and Asia, to employ three years in revising and perfecting that poem, and to devote the remainder of his life to the study of philosophy.§ He was at Athens, with Augustus, in the summer of A.U.C. 735; and whilst Augustus was at Athens, the Eleusinian mysteries were celebrated.‖ It is not impossible, that Virgil might then be initiated, as well as the Indian philosopher;¶ but the Æneid could receive no improvement from his newly acquired knowledge. He was taken ill at Megara. The journey increased

* Donat. in Virgil.

† Prope *Centies Sestertium*, about eighty thousand pounds.

‡ Donat. in Virgil.

§ Id. ibid.

‖ They always began the fifteenth of the Attic month Boedromion, and lasted nine days. Those who take the trouble of calculating the Athenian calendar, on the principles laid down by Mr. Dodwell (de Cyclis Antiquis) and by Dr. Halley, will find, that A.U.C. Varr. 735, the 15th of Boedromion coincided with the 24th of August of the Julian year. But if we may believe Dion Cassius, the celebration was this year anticipated, on account of Augustus and the Indian philosopher. L. LIV. p. 739. edit. Reimar.

¶ Strabo, L. xv. p. 720.

his disorder, and he expired at Brundusium, the twenty-second of September of the same year 735.*

Should it then appear probable, that Virgil had no opportunity of learning the SECRET of the mysteries, it will be something more than probable that he has not revealed what he never knew.

His Lordship will perhaps tell me, that Virgil might be initiated into the Eleusinian mysteries without making a journey to Athens: since those mysteries had been brought to Rome long before.† Here indeed I should be apt to suspect some mistake, or, at least, a want of precision in his Lordship's ideas; as Salmasius‡ and Casaubon,§ men tolerably versed in antiquity, assure me, that indeed some Grecian ceremonies of Ceres had been practised at Rome from the earliest ages; but that the mysteries of Eleusis were never introduced into that capital, either by the emperor Hadrian, or by any other: and I am the more induced to believe, that these rites were not imported in Virgil's time, as the accurate Suetonius speaks of an unsuccessful attempt for that purpose, made by the emperor Claudius, above threescore years after Virgil's death.‖

II. None but the initiated COULD reveal the secret of the mysteries; and THE INITIATED COULD NOT REVEAL IT, WITHOUT VIOLATING THE LAWS,

* Donat. in Virgil. † D. L. vol. i. p. 118.
‡ Salmasius ad Sriptores Hist. August. p. 55.
§ Casaubon ad Scriptor. Hist. August. p. 25.
‖ Sueton. in Claud. c. 25.

AS

AS WELL OF HONOUR AS OF RELIGION. I sincerely acquit the Bishop of Gloucester of any design; yet so unfortunate is his system, that it represents a most virtuous and elegant poet, as equally devoid of taste, and of common honesty.

His Lordship acknowledges, that the initiated were bound to secrecy by the most solemn obligations;* that Virgil was conscious of the imputed impiety of his design; that at Athens he never durst have ventured on it; that even at Rome such a discovery was esteemed not only IMPIOUS but INFAMOUS: and yet his Lordship maintains, that after the compliment of a formal apology,

Sit mihi fas, audita loqui.†

Virgil lays open the whole SECRET of the mysteries under the thin veil of an allegory, which could deceive none but the most careless readers.‡

An apology! an allegory! Such artifices might perhaps have saved him from the sentence of the Areopagus, had some zealous or interested priest denounced him to that court, as guilty of publishing A BLASPHEMOUS POEM. But the laws of honour are more rigid, and yet more liberal than those of civil tribunals. Sense, not words, is considered; and guilt is aggravated, not protected, by artful evasions. Virgil would still have incurred the severe censure of a contemporary, who was himself a man of very little religion.

Vetabo, qui Cereris sacrum
Vulgârit arcanæ, sub iisdem

* D. L. vol. i. p. 147. † Idem, p. 240. ‡ Idem, p. 277.

Sit

Sit trabibus, fragilemque mecum
Solvat phaselum.*

Nor can I easily persuade myself, that the ingenuous mind of Virgil could have deserved this excommunication.

These lines belong to an ode of Horace, which has every merit except that of order. That death in our country's cause is pleasant and honourable; that virtue does not depend on the caprice of a popular election; and that the mysteries of Ceres ought not to be disclosed, are ideas which have no apparent connection. The beautiful disorder of lyric poetry, is the usual apology made by professed critics on these occasions:

Son style impétueux, souvent marche au hasard;
Chez elle, un beau désordre est un effet de l'art;†

An insufficient apology for the few, who dare judge from their own feelings. I shall not deny, that the irregular notes of an untutored muse have sometimes delighted me. We can very seldom be displeased with the unconstrained workings of nature. But the liberty of an outlaw is very different from that of a savage. It is a mighty disagreeable sight, to observe a lyric writer of taste and reflexion striving to forget the laws of composition, disjointing the order of his ideas, and working himself up into artificial madness:

Ut cum ratione insaniat.

I had once succeeded (as I thought) in removing this defect, by the help of an hypothesis which

* Horat. L. III. Od. ii. † Boileau, Art Poétique, L. ii. v. 72.

con-

connected the several parts of Horace's ode with each other. My ideas appeared (I mean to myself) most ingeniously conceived. I read the ode once more, and burnt my hypothesis. But to return to our principal subject.

The date of this ode may be of use to us; and the date may be fixed with tolerable certainty, from the mention of the PARTHIANS, who are described as the enemies against whom a brave youth should signalize his valour.

Parthos feroces
Vexet eques metuendus hastâ, &c.

Those who are used to the LABOURED HAPPINESS of all Horace's expressions* will readily allow, that if the Parthians are mentioned rather than the Britons or Cantabrians, the Gauls or the Dalmatians, it could be only at a time when the PARTHIAN WAR engaged the public attention. This reflection confines us between the years of Rome 729 and 735. Of these six years, that of 734 has a superior claim to the composition of the ode.

Julius Cæsar was prevented by death from revenging the defeat of Crassus.† This glorious task, unsuccessfully attempted by Marc Antony,‡

* *Curiosa Felicitas.* The ingenious Dr. Warton has a very strong dislike to this celebrated character of Horace. I suspect that I am in the wrong, since, in a point of criticism, I differ from Dr. Warton. I cannot, however, forbear thinking that the expression *is itself* what Petronius wished to describe; the happy union of such ease as seems the gift of fortune, with such justness as can only be the result of care and labour.

† Sueton: in Cæsar, c. 44.

‡ Plut. in Vit. Anton. Julian in Cæsar, p. 324. edit. Spanheim.

seemed

seemed to be reserved for the prudence and felicity of Augustus; who became sole master of the Roman world in the year 724; but it was not till the year 729, that, having changed the civil administration and pacified the Western provinces, he had leisure to turn his views towards the East. From that time, Horace, in compliance with the public wish, began to animate both prince and people to revenge the manes of Crassus.* The cautious policy of Augustus, still averse to war, was at length roused in the year 734, by some disturbances in Armenia. He passed over into Asia, and sent the young Tiberius with an army beyond the Euphrates. Every appearance promised a glorious war. But the Parthian monarch, Phrahates, alarmed at the approach of the Roman legions, and diffident of the fidelity of his subjects, diverted the storm, by a timely and humble submission:

——— Jus, imperiumque Phrahates
Cæsaris accepit genibus minor.†

Cæsar returned in triumph to Rome, with the Parthian hostages, and the Roman ensigns, which had been taken from Crassus.

These busy scenes, which engage the attention of contemporaries, are far less interesting to posterity, than the silent labours, or even amusements of a man of genius.

* Horat. L. I. Od. ii. L. III. Od. v. L. II. Serm. i. v. 15, &c.

† Horat. L. i. Epist. xii. Vell. Pater. L. ii. c. xciv. Tacit. Annal. L. ii. c. i. Sueton. in Octav. c. xxi. and in Tiber. c. xiv. Justin, L. xlii. c. v. Dion Cassius, L. liv. p. 736. edit. Reimar. Joseph. Ant. L. v. c. v. Ovid. Fast. v. ver. 551. &c.

Cæsar

——— Cæsar dum magnus ad altum
Fulminat Euphraten bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque adfectat Olympo.
Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis otî.

Whilst Cæsar humbled the Parthians, Virgil was composing the Æneid. It is well known, that this noble poem occupied the author, without being able to satisfy him, during the last twelve years of his life, from the year 723 to the year 735.* The public expectation was soon raised, and the modest Virgil was sometimes obliged to gratify the impatient curiosity of his friends. Soon after the death of young Marcellus,† he recited the second, fourth, and SIXTH books of the Æneid, in the presence of Augustus and Octavia.‡ He even sometimes read parts of his work to more numerous companies; with a desire of obtaining their judgment, rather than their applause. In this manner, Propertius seems to have heard the SHIELD OF ÆNEAS, and from that specimen he ventures to foretell the approaching birth of a poem which will surpass the Iliad.

Actia Virgilium custodis litora Phœbi,
Cæsaris et fortes dicere posse rates.
Qui nunc Æneæ Trojani suscitat arma,
Jactaque Lavinis mœnia litoribus.

* Donat. in Virgil.

† Marcellus died in the latter end of the year 731. *Usserii Annales*, p. 555.

‡ Donat. in Virgil.

Cedite

Cedite Romani scriptores, cedite Graii,
Nescio quid majus nascitur Iliade.*

As a friend and as a critic, Horace was entitled to all Virgil's confidence, and was probably acquainted with the whole progress of the Æncid, from the first rude sketch, which Virgil drew up in prose, to that harmonious poetry, which the author alone thought unworthy of posterity.

To resume my idea, which depended on this long deduction of circumstances; when Horace composed the second ode of his third book, the Æneid, and particularly the sixth book, were already known to the public. The detestation of the wretch who reveals the mysteries of Ceres, though expressed in general terms, must be applied by all Rome to the author of the sixth book of the Æneid. Can we seriously suppose, THAT HORACE WOULD HAVE BRANDED WITH SUCH WANTON INFAMY, ONE OF THE MEN IN THE WORLD WHOM HE LOVED AND HONOURED THE MOST?†

Nothing remains to say, except that Horace was himself ignorant of his friend's allegorical meaning, which the Bishop of Gloucester has since revealed to the world. It may be so; yet, for my own part, I should be very well satisfied with understanding Virgil no better than Horace did.

It is perhaps some such foolish fondness for antiquity which inclines me to doubt, whether the BISHOP OF GLOUCESTER has really united the se-

* Propert. L. ii. El. xxv. v. 66.

† Horat. L. i. Od. iii. L. i. Serm. v. ver. 39, &c.

vere

vere sense of ARISTOTLE with the sublime imagination of LONGINUS. Yet a judicious critic (who is now, I believe, ARCHDEACON OF GLOUCESTER) assures the public, that his patron's mere amusements have done much more than the joint labours of the two Grecians. I shall conclude these Observations with a remarkable passage from the Archdeacon's Dedication:* "It was not enough, in YOUR ENLARGED VIEW OF THINGS, to restore either of these models (ARISTOTLE or LONGINUS) to their original splendour. They were both to be revived; or rather A NEW ORIGINAL PLAN OF CRITICISM to be struck out, WHICH SHOULD UNITE THE VIRTUES OF EACH OF THEM. This experiment was made on the two greatest of our own poets, (Shakspeare and Pope,) and by reflecting all the LIGHTS OF THE IMAGINATION ON THE SEVEREST REASON, every thing was effected which the warmest admirer of ancient art could promise himself from such a union. BUT YOU WENT FARTHER: by joining to these powers A PERFECT INSIGHT INTO HUMAN NATURE; and so ennobling the exercise of literary, by the justest moral censure, YOU HAVE NOW AT LENGTH ADVANCED CRITICISM TO ITS FULL GLORY."

* See the Dedication of Horace's Epistle to Augustus, with an English commentary and notes.

POST-

POSTSCRIPT.

I WAS not ignorant, that several years since, the Rev. Dr. Jortin had favoured the Public with a DISSERTATION ON THE STATE OF THE DEAD, AS DESCRIBED BY HOMER AND VIRGIL:* but the book is now grown so scarce, that I was not able to procure a sight of it till after these papers had been already sent to the press. I found Dr. Jortin's performance, as I expected, moderate, learned, and critical. Among a variety of ingenious observations, there are two or three which are very closely connected with my present subject.

I had passed over in silence one argument of the Bishop of Gloucester, or rather of Scarron and the Bishop of Gloucester; since the former found the remark, and the latter furnished the inference.

Discite justitiam moniti, et non temnere divos,

cries the unfortunate Phlegyas. In the midst of his torments, he preaches justice and piety, like Ixion in Pindar. A very useful piece of advice, says the French buffoon, for those who were already damned to all eternity:

Cette sentence est bonne et belle:
Mais en enfer, de quoi sert-elle?

From this judicious piece of criticism his lordship argues, that Phlegyas was preaching not to

* Six Dissertations on different Subjects, published in a volume in octavo, in the year 1755. It is the Sixth Dissertation, p. 207—324.

the

the dead, but to the living; and that Virgil is only describing the mimic Tartarus, which was exhibited at Eleusis for the instruction of the initiated.

I shall transcribe one or two of the reasons, which Dr. Jortin condescends to oppose to Scarron's criticism.

" To preach to the damned, says he, is labour in vain. And what if it is? It might be part of his punishment, to exhort himself and others, when exhortations were too late. This admonition as far as it relates to himself and his companions in misery, is to be looked upon not so much as an admonition to mend, but as a bitter sarcasm, and reproaching of past iniquities.

" It is labour in vain. But in the poetical system, it seems to have been the occupation of the damned to labour in vain, to catch at meat and drink that fled from them, &c.

" His instruction, like that of Ixion in Pindar, might be for the use of the living. You will say, *how can that be?* Surely nothing is more easy and intelligible. The Muses hear him—The Muses reveal it to the poet, and the inspired poet reveals it to mankind. And so much for Phlegyas and Monsieur Scarron."

It is prettily observed by Dr. Jortin, " That Virgil, after having shone out with full splendour through the sixth book, sets at last in a cloud." The IVORY GATE puzzles every commentator, and grieves every lover of Virgil: yet it affords no advantages to the Bishop of Gloucester. The objection presses as hard on the notion of an initiation,

tion, as on that of a real descent to the shades. " The troublesome conclusion still remains as it was; and from the manner in which the hero is dismissed after the ceremonies, we learn, that in those initiations, the machinery, and the whole show, was (in the Poet's opinion) a representation of things, which had no truth or reality.

Altera candenti perfecta nitens elephanto:
Sed FALSA ad cœlum mittunt INSOMNIA manes.

" Dreams in general may be called *vain* and *deceitful*, *somnia vana*, or *somnia falsa*, if you will, as they are opposed to the *real* objects which present themselves to us when we are awake. But when *false* dreams are opposed to *true* ones, there the epithet *falsa* has another meaning. True dreams represent what is real, and shew what is true; false dreams represent things which are not, or which are not true. Thus Homer and Virgil, and many other poets, and indeed the nature of the thing, distinguish them."

Dr. Jortin, though with reluctance, acquiesces in the common opinion, that by six unlucky lines, Virgil is destroying the beautiful system, which it has cost him eight hundred to raise. He explains too this preposterous conduct, by the usual expedient of the Poet's epicurism. I only differ from him in attributing to haste and indiscretion, what he considers as the result of design.

Another reason, both new and ingenious, is assigned by Dr. Jortin, for Virgil explaining away his hero's descent into an idle dream. " All communication with the dead, the infernal powers, &c.

&c. belonged to the art of magic, and magic was held in abomination by the Romans. Yet if it was held in ABOMINATION, it was supposed to be real. A writer would not have made his court to James the First, by representing the stories of witchcraft as the phantoms of an over-heated imagination.

Whilst I am writing, a sudden thought occurs to me, which, rude and imperfect as it is, I shall venture to throw out to the public. It is this. After Virgil, in imitation of Homer, had described the two gates of sleep, the horn, and the ivory, he again takes up the first in a different sense:

—— QUA VERIS FACILIS DATUR EXITUS UMBRIS.

The TRUE SHADES, VERÆ UMBRÆ, were those airy forms which were continually sent to animate new bodies, such light and almost immaterial natures as could without difficulty pass through a thin transparent substance. In this new sense, Æneas and the Sybil, who were still encumbered with a load of flesh, could not pretend to the prerogative of TRUE SHADES. In their passage over the Styx, they had almost sunk Charon's boat.

——— Gemuit sub pondere cymba
Sutilis, et multam accepit rimosa paludem.

Some other expedient was requisite for their return; and since the horn gate would not afford them an easy dismission, the other passage, which was adorned with polished ivory, was the only one that remained either for them, or for the poet.

By this explanation, we save Virgil's judgment and religion, though I must own, at the expense of an uncommon harshness and ambiguity of expression. Let it only be remembered, that those, who in desperate cases conjecture with modesty, have a right to be heard with indulgence.*

* It appears from the Memoirs that this work was sent to the press early in 1770.

A

VINDICATION

OF

SOME PASSAGES IN THE XVTH AND XVITH CHAPTERS

OF THE

HISTORY OF THE DECLINE AND FALL OF THE ROMAN EMPIRE.

PERHAPS it may be necessary to inform the public, that not long since an Examination of the Fifteenth and Sixteenth Chapters of the History of the Decline and Fall of the Roman Empire was published by Mr. Davis. He styles himself a Bachelor of Arts, and a Member of Baliol College in the university of Oxford. His title-page is a declaration of war; and in the prosecution of his religious crusade, he assumes a privilege of disregarding the ordinary laws which are respected in the most hostile transactions between civilized men or civilized nations. Some of the harshest epithets in the English language are repeatedly applied to the historian, a part of whose work Mr. Davis has chosen for the object of his criticism. To this author Mr. Davis imputes the crime of

 betraying

betraying the confidence and seducing the faith of those readers, who may heedlessly stray in the flowery paths of his diction, without perceiving the poisonous snake that lurks concealed in the grass—*Latet anguis in herbâ.* The Examiner has assumed the province of reminding them of "the unfair proceedings of such an insidious friend, who offers the deadly draught in a golden cup, that they may be less sensible of the danger.* In order to which Mr. Davis has selected several of the more notorious instances of his misrepresentations and errors; reducing them to their respective heads, and subjoining a long list of almost incredible inaccuracies: and such striking proofs of servile plagiarism, as the world will be surprised to meet with in an author who puts in so bold a claim to originality and extensive reading."† Mr. Davis prosecutes this attack through an octavo volume of not less than two hundred and eighty-four pages with the same implacable spirit; perpetually charges his adversary with perverting the ancients, and transcribing the moderns; and, inconsistently enough, imputes to him the opposite crimes of art and carelessness, of gross ignorance and of wilful falsehood. The Examiner closes his work‡ with a severe reproof of those feeble critics who have allowed any share of knowledge to an odious antagonist. He presumes to pity and to condemn the first historian of the present age, for

* Davis, Preface, p. ii. † Idem, Preface, p. iii.
‡ Idem, p. 282, 283.

the

the generous approbation which he had bestowed on a writer, who is content that Mr. Davis should be his enemy, whilst he has a right to name Dr. Robertson for his friend.

When I delivered to the world the First Volume of an important History, in which I had been obliged to connect the progress of Christianity with the civil state and revolutions of the Roman Empire, I could not be ignorant that the result of my inquiries might offend the interest of some and the opinions of others. If the whole work was favourably received by the public, I had the more reason to expect that this obnoxious part would provoke the zeal of those who consider themselves as the Watchmen of the Holy City. These expectations were not disappointed; and a fruitful crop of Answers, Apologies, Remarks, Examinations, &c. sprung up with all convenient speed. As soon as I saw the advertisement, I generally sent for them; for I have never affected, indeed I have never understood, the stoical apathy, the proud contempt of criticism, which some authors have publicly professed. Fame is the motive, it is the reward, of our labours; nor can I easily comprehend how it is possible that we should remain cold and indifferent with regard to the attempts which are made to deprive us of the most valuable object of our possessions, or at least of our hopes. Besides this strong and natural impulse of curiosity, I was prompted by the more laudable desire of applying to my own, and the public benefit, the well-grounded censures of a

learned adversary; and of correcting those faults which the indulgence of vanity and friendship had suffered to escape without observation. I read with attention several criticisms which were published against the two last chapters of my History, and unless I much deceived myself, I weighed them in my own mind without prejudice and without resentment. After I was clearly satisfied that their principal objections were founded on misrepresentation or mistake, I declined, with sincere and disinterested reluctance, the odious task of controversy, and almost formed a tacit resolution of committing my intentions, my writings, and my adversaries to the judgment of the public, of whose favourable disposition I had received the most flattering proofs.

The reasons which justified my silence were obvious and forcible: the respectable nature of the subject itself, which ought not to be rashly violated by the rude hand of controversy; the inevitable tendency of dispute, which soon degenerates into minute and personal altercation; the indifference of the public for the discussion of such questions as neither relate to the business nor the amusement of the present age. I calculated the possible loss of temper and the certain loss of time, and considered, that while I was laboriously engaged in a humiliating task, which could add nothing to my own reputation, or to the entertainment of my readers, I must interrupt the prosecution of a work which claimed my whole attention, and which the public, or at least my friends, seemed to require with

with some impatience at my hands. The judicious lines of Dr. Young sometimes offered themselves to my memory, and I felt the truth of his observation, That every author lives or dies by his own pen, and that the unerring sentence of Time assigns its proper rank to every composition and to every criticism, which it preserves from oblivion.

I should have consulted my own ease, and perhaps I should have acted in stricter conformity to the rules of prudence, if I had still persevered in patient silence. But Mr. Davis may, if he pleases, assume the merit of extorting from me the notice which I had refused to more honourable foes. I had declined the consideration of their *literary Objections;* but he has compelled me to give an answer to his *criminal Accusations.* Had he confined himself to the ordinary, and indeed obsolete charges of impious principles, and mischievous intentions, I should have acknowledged with readiness and pleasure that the religion of Mr. Davis appeared to be very different from mine. Had he contented himself with the use of that style which decency and politeness have banished from the more liberal part of mankind, I should have smiled, perhaps with some contempt, but without the least mixture of anger or resentment. Every animal employs the note, or cry, or howl, which is peculiar to its species; every man expresses himself in the dialect the most congenial to his temper and inclination, the most familiar to the company in which he has lived, and to the authors with whom he is conversant; and while I was disposed to allow that

Mr. Davis had made some proficiency in ecclesiastical studies, I should have considered the difference of our language and manners as an unsurmountable bar of separation between us. Mr. Davis has overleaped that bar, and forces me to contend with him on the very dirty ground which he has chosen for the scene of our combat. He has judged, I know not with how much propriety, that the support of a cause, which would disclaim such unworthy assistance, depended on the ruin of my moral and literary character. The different misrepresentations, of which he has drawn out the ignominious catalogue, would materially affect my credit as an historian, my reputation as a scholar and even my honour and veracity as a gentleman. If I am indeed incapable of understanding what I read, I can no longer claim a place among those writers who merit the esteem and confidence of the public. If I am capable of wilfully perverting what I understand, I no longer deserve to live in the society of those men, who consider a strict and inviolable adherence to truth as the foundation of every thing that is virtuous or honourable in human nature. At the same time, I am not insensible that his mode of attack has given a transient pleasure to my enemies, and a transient uneasiness to my friends. The size of his volume, the boldness of his assertions, the acrimony of his style, are contrived with tolerable skill to confound the ignorance and candour of his readers. There are few who will examine the truth or justice of his accusations; and of those persons who have been directed by their education to the study of ecclesiastical

astical antiquity, many will believe, or will affect to believe, that the success of their champion has been equal to his zeal, and that the *serpent* pierced with an hundred wounds lies expiring at his feet. Mr. Davis's book *will* cease to be read (perhaps the grammarians may already reproach me for the use of an improper tense); but the oblivion towards which it seems to be hastening, will afford the more ample scope for the artful practices of those, who may not scruple to affirm, or rather to insinuate, that Mr. Gibbon was publicly convicted of falsehood and misrepresentation; that the evidence produced against him was unanswerable; and that his silence was the effect and the proof of conscious guilt. Under the hands of a malicious surgeon, the sting of a wasp may continue to fester and inflame, long after the vexatious little insect has left its venom and its life in the wound.

The defence of my honour is undoubtedly the first and prevailing motive which urges me to repel with vigour an unjust and unprovoked attack; and to undertake a tedious vindication, which, after the perpetual repetition of the vainest and most disgusting of the pronouns, will only prove that *I* am innocent, and that Mr. Davis, in his charge, has very frequently subscribed his own condemnation. And yet I may presume to affirm, that the public have some interest in this controversy. They have some interest to know, whether the writer whom they have honoured with their favour is deserving of their confidence; whether they must content themselves with reading the History of the Decline and Fall of the Roman Empire as a

tale

tale amusing enough, or whether they may venture to receive it as a fair and authentic history. The general persuasion of mankind, that where *much* has been positively asserted, *something* must be true, may contribute to encourage a secret suspicion, which would naturally diffuse itself over the whole body of the work. Some of those friends who may now tax me with imprudence for taking this public notice of Mr. Davis's book, have perhaps already condemned me for silently acquiescing under the weight of such serious, such direct, and such circumstantial imputations.

Mr. Davis, who in the last page of his work* appears to have recollected that modesty is an amiable and useful qualification, affirms, that his plan required only that he should consult the authors to whom he was directed by my references; and that the judgment of riper years was not so necessary to enable him to execute with success the pious labour to which he had devoted his pen. Perhaps, before we separate, a moment to which I most fervently aspire, Mr. Davis may find that a mature judgment is indispensably requisite for the successful execution of *any* work of literature, and more especially of criticism. Perhaps he will discover, that a young student, who hastily consults an unknown author, on a subject with which he is unacquainted, cannot always be guided by the most accurate reference to the knowledge of the sense, as well as to the sight of the passage which has been quoted by his adversary. Abundant

* Davis, p. 284.

proofs

proofs of these maxims will hereafter be suggested. For the present, I shall only remark, that it is my intention to pursue, in my defence, the order, or rather the course, which Mr. Davis has marked out in his Examination; and that I have numbered the several articles of my impeachment according to the most natural division of the subject. And now let me proceed on this hostile march over a dreary and barren desert, where thirst, hunger, and intolerable weariness, are much more to be dreaded than the arrows of the enemy.

I.

QUOTATIONS IN GENERAL.

"The remarkable mode of quotation which Mr. Gibbon adopts, must immediately strike every one who turns to his notes. He sometimes only mentions the author, perhaps the book; and often leaves the reader the toil of finding out, or rather guessing at the passage. The policy, however, is not without its design and use. By endeavouring to deprive us of the means of comparing him with the authorities he cites, he flattered himself, no doubt, that he might safely have recourse to *misrepresentation*."* Such is the style of Mr. Davis; who in another place† mentions this mode of quotation "as a good artifice to escape detection;" and applauds, with an agreeable irony, his own labours in turning over a few pages of the Theodosian code.

I shall not descend to animadvert on the rude and illiberal strain of this passage, and I will

* Davis, Preface, p. ii. † Id. p. 230.

frankly

frankly own that my indignation is lost in astonishment. The Fifteenth and Sixteenth Chapters of my History are illustrated by three hundred and eighty-three Notes; and the nakedness of a few Notes, which are not accompanied by any quotation, is amply compensated by a much greater number, which contain two, three, or perhaps four distinct references; so that upon the whole my stock of quotations, which support and justify my facts, cannot amount to less than eight hundred or a thousand. As I had often felt the inconvenience of the loose and general method of quoting which is so falsely imputed to me, I have carefully distinguished the *books*, the *chapters*, the *sections*, the *pages* of the authors to whom I referred, with a degree of accuracy and attention, which might claim some gratitude, as it has seldom been so regularly practised by any historical writers. And here I must confess some obligation to Mr. Davis, who, by staking my credit and his own on a circumstance so obvious and palpable, has given me this early opportunity of submitting the merits of our cause, or at least of our characters, to the judgment of the public. Hereafter, when I am summoned to defend myself against the imputation of misquoting the text, or misrepresenting the sense of a Greek or Latin author, it will not be in my power to communicate the knowledge of the languages, or the possession of the books, to those readers who may be destitute either of one or of the other; and the part which *they* are obliged to take between assertions equally strong and peremptory,

tory, may sometimes be attended with doubt and hesitation. But, in the present instance, every reader who will give himself the trouble of consulting the first volume of my History, is a competent judge of the question. I exhort, I solicit him to run his eye down the columns of Notes, and to count *how many* of the quotations are minute and particular, *how few* are vague and general. When he has satisfied himself by this easy computation, there *is* a word which may naturally suggest itself; an epithet, which I should be sorry either to deserve or use; the boldness of Mr. Davis's assertion, and the confidence of my appeal, will tempt, nay, perhaps, will force him to apply that epithet either to one or to the other of the adverse parties.

I have confessed that a critical eye may discover *some* loose and general references; but as they bear a very *inconsiderable* proportion to the whole mass, they cannot support, or even excuse, a false and ungenerous accusation, which must reflect dishonour either on the object or on the author of it. If the examples in which I have occasionally deviated from my ordinary practice were specified and examined, I am persuaded that they might always be fairly attributed to one of the following reasons. 1. In some *rare* instances, which I have never attempted to conceal, I have been obliged to adopt quotations, which were expressed with less accuracy than I could have wished. 2. I may have accidentally recollected the sense of a passage which I had formerly read, without being able to find the place, or even to transcribe from memory the precise words. 3. The whole tract (as in a remarkable

markable instance of the second apology of Justin Martyr) was so short, that a more particular description was not required. 4. The form of the composition supplied the want of a local reference; the preceding mention of the *year* fixed the passage of the annalist; and the reader was guided to the proper spot in the commentaries of Grotius, Valesius, or Godefroy, by the more accurate citation of their original author. 5. The idea which I was desirous of communicating to the reader, was sometimes the general result of the author or treatise that I had quoted; nor was it possible to confine, within the narrow limits of a particular reference, the sense or spirit which was mingled with the whole mass. These motives are either laudable, or at least innocent. In two of these exceptions, my ordinary mode of citation was superfluous; in the other three, it was impracticable.

In quoting a comparison which Tertullian had used to express the rapid increase of the Marcionites, I expressly declared that I was obliged to quote it from memory.* If I have been guilty of comparing them to *bees* instead of *wasps*, I can however most sincerely disclaim the sagacious suspicion of Mr. Davis,† who imagines that I was tempted to amend the simile of Tertullian, from an improper partiality for those odious heretics.

A rescript of Diocletian, which declared *the* old law (not *an* old law‡) had been alleged by me on

* Gibbon's History, p. 551. I shall usually refer to the third edition, unless there are any various readings.

† Davis, p. 144. ‡ Gibbon, p. 593.

the

the respectable authority of Fra-Paolo. The Examiner, who thinks that he has turned over the pages of the Theodosian code, informs * his reader that it may be found, l. vi. tit. xxiv. leg. 8.; he will be surprised to learn that this rescript could not be *found* in a code where it does not exist, but that it may distinctly be read in the same number, the same title, and the same book of the CODE of JUSTINIAN. He who is severe should at least be just: yet I should probably have disdained this minute animadversion, unless it had served to display the general ignorance of the critic in the history of the Roman jurisprudence. If Mr. Davis had not been an absolute stranger, the most treacherous guide could not have persuaded him that a rescript of Diocletian was to be found in the Theodosian code, which was designed only to preserve the laws of Constantine and his successors. "Compendiosam (says Theodosius himself) Divalium Constitutionum scientiam, ex D. Constantini temporibus roboramus." (Novell. ad calcem Cod. Theod. L. i. tit. i. leg. 1.)

ERRORS OF THE PRESS.

II. Few objects are below the notice of Mr. Davis, and his criticism is never so formidable as when it is directed against the guilty corrector of the press, who on some occasions has shewn himself negligent of my fame and of his own. Some errors have arisen from the omission of letters; from the confusion of ciphers, which perhaps were not very distinctly marked in the original manuscript. The *two* of the Roman, and the *eleven* of

* Davis, p. 230.

the

the Arabic numerals, have been unfortunately mistaken for each other; the similar forms of a 2 and a 3, a 5 and a 6, a 3 and an 8, have improperly been transposed; Antolycus for Autolycus, Idolatria for Idololatria, Holsterius for Holstenius, had escaped my own observation, as well as the diligence of the person who was employed to revise the sheets of my History. These important errors, from the indulgence of a deluded public, have been multiplied in the numerous impressions of three different editions; and for the present I can only lament my own defects, while I deprecate the wrath of Mr. Davis, who seems ready to infer that I cannot either read or write. I sincerely admire his patient industry, which I despair of being able to imitate; but if a future edition should ever be required, I could wish to obtain on any reasonable terms, the services of so useful a corrector.

DIFFERENCE OF EDITIONS.

III. Mr. Davis had been directed by my references to several passages of Optatus Milevitanus,* and of the Bibliothèque Ecclésiastique of M. Dupin.† He eagerly consults those places, is unsuccessful, and is happy. Sometimes the place which I have quoted does not offer any of the circumstances which I had alleged, sometimes only a few; and sometimes the same passages exhibit a sense totally adverse and repugnant to mine. These shameful misrepresentations incline Mr. Davis to suspect that I have never consulted the original, (not even of a common French book!) and he asserts

* Davis, p. 73. † Id. p. 132—136.

serts his right to censure my presumption. These important charges form two distinct articles in the list of *misrepresentations*; but Mr. Davis has amused himself with adding to the slips of the pen or of the press, some complaints of his ill success, when he attempted to verify my quotations from Cyprian and from Shaw's Travels.*

The success of Mr. Davis would indeed have been somewhat extraordinary, unless he had consulted the same *editions*, as well as the same places. I shall content myself with mentioning the editions which I have used, and with assuring him, that if he renews his search, he will not, or rather that he will, be disappointed.

Mr. Gibbon's Editions.	Mr. Davis's Editions.
Optatus Milevitanus, by Dupin, fol. Paris, 1700.	Fol. Antwerp, 1702.
Dupin. Bibliothèque Ecclésiastique, 4to. Paris, 1690.	8vo. Paris, 1687.
Cypriani Opera, Edit. Fell. fol. Amsterdam, 1700.	Most probably Oxon, 1682.
Shaw's Travels, 4to. London, 1757.	The folio Edition.

IV. The nature of my subject had led me to mention, not the real origin of the Jews, but their first *appearance* to the eyes of other nations; and I cannot avoid transcribing the short passage in which I had introduced them. "The Jews, who under the Assyrian and Persian monarchies had languished for many ages the most despised por- Jewish History, Tacitus.

* Davis, p. 151—155.

tion of their slaves, emerged from their obscurity under the successors of Alexander. And as they multiplied to a surprising degree in the east, and afterwards in the west, they soon excited the curiosity and wonder of other nations."* This simple abridgment seems in its turn to have excited the wonder of Mr. Davis, whose surprise almost renders him eloquent. "What a strange assemblage," says he, "is here? It is like Milton's chaos, without bound, without dimension, where time and place are lost. In short, what does this display afford us, but a deal of boyish colouring to the prejudice of much good history?"† If I rightly understand Mr. Davis's language, he censures, as a piece of confused declamation, the passage which he has produced from my History; and if I collect the angry criticisms which he has scattered over twenty pages of controversy,‡ I think I can discover that there is hardly a period, or even a word, in this unfortunate passage, which has obtained the approbation of the Examiner.

As nothing can escape his vigilance, he censures me for including the twelve tribes of Israel under the common appellation of JEWS,§ and for extending the name of ASSYRIANS to the subjects of the kings of Babylon;‖ and again censures me, because some facts which are affirmed or insinuated in my text, do not agree with the strict and proper limits which he has assigned to those national

* Gibbon, p. 537.
† Davis, p. 5.
‡ Davis, p. 2—22.
§ Id. p. 3.
‖ Id. p. 2.

deno-

denominations. The name of *Jews* has indeed been established by the sceptre of the tribe of *Judah*, and, in the times which precede the captivity, it is used in the more general sense with some sort of impropriety; but surely I am not peculiarly charged with a fault which has been consecrated with the consent of twenty centuries, the practice of the best writers, ancient as well as modern, (see Josephus and Prideaux, even in the titles of their respective works,) and by the usage of modern languages, of the Latin, the Greek, and if I may credit Reland, of the Hebrew itself (see Palestin, L. i. c. 6). With regard to the other word, that of Assyrians, most assuredly I will not lose myself in the labyrinth of the Asiatic monarchies before the age of Cyrus; nor indeed is any more required for my justification, than to prove that Babylon was considered as the capital and royal seat of Assyria. If Mr. Davis were a man of learning, I might be morose enough to censure his ignorance of ancient geography, and to overwhelm him under a load of quotations, which might be collected and transcribed with very little trouble: but as I *must* suppose that he has received a classical education, I might have expected him to have read the first book of Herodotus, where that historian describes, in the clearest and most elegant terms, the situation and greatness of Babylon: Της δε Ασσυριης τα μεν κου και αλλα πολισματα μεγαλα πολλα, το δε ονομαστοτατον και ισχυροτατον και ενθα σφι, Νινου αναστατου γενομενης, τα βασιληια κατεστηκες, ην Βαβυλων. (Clio. c. 178.) I may be surprised that he should

be so little conversant with the Cyropædia of Xenophon, in the whole course of which the king of Babylon, the adversary of the Medes and Persians, is repeatedly mentioned by the style and title of THE ASSYRIAN, Ὁ δὲ Ασσυριος, ὁ Βαβυλωνα τε εχων και την αλλην Ασσυριαν. (L. ii. p. 102, 103, edit. Hutchinson.) But there remains something more: and Mr. Davis must apply the same reproaches of *inaccuracy, if not ignorance*, to the prophet Isaiah, who, in the name of Jehovah, announcing the downfall of Babylon and the deliverance of Israel, declares with an oath, "And as I have purposed the thing shall stand: to crush the ASSYRIAN in my land, and to trample him on my mountains. Then shall his yoke depart from off them; and his burthen shall be removed from off their shoulders." (Isaiah, xiv. 24, 25. Lowth's new translation. See likewise the Bishop's note, p. 98.) Our old translation expresses, with less elegance, the same meaning; but I mention with pleasure the labours of a respectable prelate, who in this, as well as in a former work, has very happily united the most critical judgment, with the taste and spirit of poetry.

The jealousy which Mr. Davis affects for the honour of the Jewish people will not suffer him to allow that they were *slaves* to the conquerors of the East: and while he acknowledges that they were tributary and dependant, he seems desirous of introducing, or even inventing, some milder expression of the state of vassalage and *subservience*;* from whence Tacitus assumed the words

* Davis, p. 6.

of

of *despectissima pars servientium.* Has Mr. Davis never heard of the distinction of civil and political slavery? Is he ignorant that even the natural and victorious subjects of an Asiatic despot have been deservedly marked with the opprobrious epithet of slaves by every writer acquainted with the name and advantage of freedom? Does he not know that, under such a government, the yoke is imposed with double weight on the necks of the vanquished, as the rigour of tyranny is aggravated by the abuse of conquest? From the first invasion of Judæa by the arms of the Assyrians, to the subversion of the Persian monarchy by Alexander, there elapsed a period of above four hundred years, which included about twelve ages or generations of the human race. As long as the Jews asserted their independence, they repeatedly suffered every calamity which the rage and insolence of a victorious enemy could inflict: the throne of David was overturned, the temple and city were reduced to ashes, and the whole land, a circumstance perhaps unparalleled in history, remained threescore and ten years without inhabitants, and without cultivation. (2 Chronicles, xxxvi. 21.) According to an institution which has long prevailed in Asia, and particularly in the Turkish government, the most beautiful and ingenious youths were carefully educated in the palace, where superior merit sometimes introduced these fortunate *slaves* to the favour of the conqueror, and to the honours of the state. (See the book and example of Daniel.) The rest of the unhappy Jews experienced the hard

ships of captivity and exile in distant lands; and while individuals were oppressed, the nation seemed to be dissolved or annihilated. The gracious edict of Cyrus was offered to all those who worshipped the God of Israel in the temple of Jerusalem; but it was accepted by no more than forty-two thousand persons of either sex and of every age, and of these about thirty thousand derived their origin from the tribes of Judah, of Benjamin, and of Levi. (See Ezra, i. Nehemiah, vii. and Prideaux's Connections, vol. i. p. 107, fol. edit. London, 1718.) The inconsiderable band of exiles, who returned to inhabit the land of their fathers, cannot be computed as the hundred and fiftieth part of the mighty people that had been numbered by the impious rashness of David. After a survey, which did not comprehend the tribes of Levi and Benjamin, the monarch was assured that he reigned over *one million five hundred and seventy thousand men* that drew sword, (1 Chronicles, xxi. 1—6), and the country of Judæa must have contained near seven millions of free inhabitants. The progress of restoration is always less rapid than that of destruction; Jerusalem, which had been ruined in a few months, was rebuilt by the slow and interrupted labours of a whole century; and the Jews, who gradually multiplied in their native seats, enjoyed a servile and precarious existence, which depended on the capricious will of their master. The books of Ezra and Nehemiah do not afford a very pleasing view of their situation under the Persian empire; and the book of Esther exhibits a most

a most extraordinary instance of the degree of estimation in which they were held at the court of Susa. A minister addressed his king in the following words, which may be considered as a commentary on the *despectissima pars servientium* of the Roman historian: "And Haman said to King Ahasuerus, There is a certain people scattered abroad, and dispersed among the people in all the provinces of thy kingdom; and their laws are diverse from all people, neither keep they the King's laws; therefore it is not for the King's profit to suffer them. If it please the King, let it be written that they may be destroyed; and I will pay ten thousand talents of silver to the hands of those that have the charge of the business, to bring it to the King's treasuries. And the King took his ring from his hand, and gave it to Haman, the son of Hammedatha the Agagite, the Jews' enemy. And the King said unto Haman, The silver is given unto thee; the people also, to do with them as it seemeth good to thee." (Esther, iii. 8—11.) This trifling favour was asked by the Minister, and granted by the Monarch, with an easy indifference, which expressed their contempt for the lives and fortunes of the Jews; the business passed without difficulty through the forms of office; and had Esther been less lovely, or less beloved, a single day would have consummated the universal slaughter of a submissive people, to whom no legal defence was allowed, and from whom no resistance seems to have been dreaded. I am a stranger to Mr. Davis's political principles; but I should think

that the epithet of *slaves*, and of *despised* slaves, may, without injustice, be applied to a captive nation, over whose head the sword of tyranny was suspended by so slender a thread.

The policy of the Macedonians was very different from that of the Persians; and yet Mr. Davis, who reluctantly confesses that the Jews were oppressed by the former, does not understand how long they were favoured and protected by the latter.* In the shock of those revolutions which divided the empire of Alexander, Judæa, like the other provinces, experienced the transient ravages of an advancing or retreating enemy, who led away a multitude of captives. But, in the age of Josephus, the Jews still enjoyed the privileges granted by the kings of Asia and Egypt, who had fixed numerous colonies of that nation in the new cities of Alexandria, Antioch, &c. and placed them in the same honourable condition (ισοπολιτας, ισοτιμους) as the Greeks and Macedonians themselves. (Joseph. Antiquitat. l. xii. c. 1. 3. p. 585. 596. vol. i. edit. Havercamp.) Had they been treated with less indulgence, their settlement in those celebrated cities, the seats of commerce and learning, was enough to introduce them to the knowledge of the world, and to justify my *absurd* proposition, that they emerged from obscurity under the successors of Alexander.

The Jews remained and flourished under the mild dominion of the Macedonian princes, till they

* Davis, page 4.

were

were compelled to assert their civil and religious rights against Antiochus Epiphanes, who had adopted new maxims of tyranny; and the age of the Maccabees is perhaps the most glorious period of the Hebrew annals. Mr. Davis, who on this occasion is bewildered by the subtlety of Tacitus, does not comprehend why the historian should ascribe the independence of the Jews to three *negative* causes, "Macedonibus invalidis, Parthis nondum adultis, et Romani procul aberant." To the understanding of the critic, Tacitus might as well have observed, that the Jews were not destroyed by a plague, a famine, or an earthquake; and Mr. Davis cannot see, for his own part, any reason why they may not have elected kings of their own two or three hundred years before.* Such indeed was not the reason of Tacitus; he probably considered that every nation, depressed by the weight of a foreign power, naturally rises towards the surface, as soon as the pressure is removed; and he might think that, in a short and rapid history of the independence of the Jews, it was sufficient for him to shew that the obstacles did not exist, which, in an earlier or in a later period, would have checked their efforts. The curious reader, who has leisure to study the Jewish and Syrian history, will discover, that the throne of the Asmonæan princes was confirmed by the two great victories of the Parthians over Demetrius Nicator, and Antiochus Sidetes (see Joseph. Antiquitat.

* Davis, page 8.

Antiquitat. Jud. l. xiii. c. 5, 6. 8, 9. Justin, xxxvi. 1. xxxviii. 10. with Usher and Prideaux, before Christ 141 and 130;) and the expression of Tacitus, the more closely it is examined, will be the more rationally admired.

My quotations* are the object of Mr. Davis's criticism,† as well as the text of this short, but obnoxious passage. He corrects the error of my memory, which had suggested *servitutis* instead of *servientium;* and so natural is the alliance between truth and moderation, that on this occasion he forgets his character, and candidly acquits me of any malicious design to misrepresent the words of Tacitus. The other references, which are contained in the first and second Notes of my Fifteenth Chapter are connected with each other, and can only be mistaken after they have been forcibly separated. The silence of Herodotus is a fair evidence of the obscurity of the Jews, who had escaped the eyes of so curious a traveller. The Jews are first mentioned by Justin, when he relates the siege of Jerusalem by Antiochus Sidetes; and the conquest of Judæa, by the arms of Pompey, engaged Diodorus and Dion to introduce that singular nation to the acquaintance of their readers. These epochs, which are within seventy years of each other, mark the age in which the Jewish people, emerging from their obscurity, began to act a part in the society of nations, and to excite the curiosity of the Greek and Roman historians.

* Gibbon, p. 537. Note 1, 2. † Davis, p. 10, 11. 20.

For

For that purpose only, I had appealed to the authority of Diodorus Siculus, of Justin, or rather of Trogus Pompeius, and of Dion Cassius. If I had designed to investigate the Jewish antiquities, reason, as well as faith, must have directed my inquiries to the Sacred Books, which, even as human productions, would deserve to be studied as one of the most curious and original monuments of the East.

I stand accused, though not indeed by Mr. Davis, for profanely depreciating the *promised* Land, as well as the *chosen* People. The Gentleman without a name has placed this charge in the front of his battle,* and if my memory does not deceive me, it is one of the few remarks in Mr. Apthorpe's book, which have any immediate relation to my History. They seem to consider in the light of a reproach, and of an unjust reproach, the idea which I had given of Palestine, as of a territory scarcely superior to Wales in extent and fertility;† and they strangely convert a geographical observation into a theological error. When I recollect that the imputation of a similar error was employed by the implacable Calvin, to precipitate and to justify the execution of Servetus, I must applaud the felicity of this country, and of this age, which has disarmed, if it could not mollify, the fierceness of ecclesiastical criticism. (See Dictionnaire Critique de Chauffepie, tom. iv. p. 223.)

As I had compared the narrow extent of Phœni-

* Remarks, p. 1.

† Gibbon, p. 30.

cia

cia and Palestine with the important blessings which those celebrated countries had diffused over the rest of the earth, their minute size became an object not of censure but of praise.

Ingentes animos angusto in pectore versant.

The precise measure of Palestine was taken from Templeman's Survey of the Globe; he allows to Wales 7011 square English miles, to the Morea or Peloponnesus 7220, to the Seven United Provinces 7546, and to Judæa or Palestine 7600. The difference is not very considerable, and if any of these countries has been magnified beyond its real size, Asia is more liable than Europe to have been affected by the inaccuracy of Mr. Templeman's maps. To the authority of this modern survey, I shall only add the ancient and weighty testimony of Jerom, who passed in Palestine above thirty years of his life. From Dan to Bersheba, the two fixed and proverbial boundaries of the Holy Land, he reckons no more than one hundred and sixty miles (Hieronym. ad Dardanum, tom. iii. p. 66), and the breadth of Palestine cannot by any expedient be stretched to one half of its length. (See Reland, Palestin. L. ii. c. 5. p. 421.)

The degrees and limits of fertility cannot be ascertained with the strict simplicity of geographical measures. Whenever we speak of the productions of the earth, in different climates, our ideas must be relative, our expressions vague and doubtful; nor can we always distinguish between the gifts of Nature and the rewards of industry. The emperor Frederick II., the enemy and the victim of the

the clergy, is accused of saying, after his return from his Crusade, that the God of the Jews would have despised his promised land, if he had once seen the fruitful realms of Sicily and Naples. (See Giannone Istoria Civile del Regno di Napoli, tom. ii. p. 245.) This raillery, which malice has perhaps falsely imputed to Frederick, is inconsistent with truth and piety; yet it must be confessed, that the soil of Palestine does not contain that inexhaustible, and as it were spontaneous principle of fecundity, which, under the most unfavourable circumstances, has covered with rich harvests the banks of the Nile, the fields of Sicily, or the plains of Poland. The Jordan is the only navigable river of Palestine: a considerable part of the narrow space is occupied, or rather lost, in the *Dead Sea*, whose horrid aspect inspires every sensation of disgust, and countenances every tale of horror. The districts which border on Arabia partake of the sandy quality of the adjacent desert. The face of the country, except the sea-coast and the valley of the Jordan, is covered with mountains, which appear for the most part as naked and barren rocks; and in the neighbourhood of Jerusalem there is a real scarcity of the two elements of earth and water. (See Maundrel's Travels, p. 65, and Reland Palestin. tom. i. p. 238—395.) These disadvantages, which now operate in their fullest extent, were formerly corrected by the labours of a numerous people, and the active protection of a wise government. The hills were clothed with rich beds of artificial mould, the rain was collected in

in vast cisterns, a supply of fresh water was conveyed by pipes and aqueducts to the dry lands, the breed of cattle was encouraged in those parts which were not adapted for tillage, and almost every spot was compelled to yield some production for the use of the inhabitants. (See the same testimonies and observations of Maundrel and Reland.)

——————— Pater ipse colendi
Haud facilem esse viam voluit, primusque per artem
Movit agros; curis acuens mortalia corda
Nec torpere gravi passus SUA REGNA veterno.

Such are the useful victories which have been achieved by MAN on the lofty mountains of Switzerland, along the rocky coast of Genoa, and upon the barren hills of Palestine; and since Wales has flourished under the influence of English freedom, that rugged country has surely acquired some share of the same industrious merit and the same artificial fertility. Those critics who interpret the comparison of Palestine and Wales as a tacit libel on the former, are themselves guilty of an unjust satire against the latter of those countries. Such is the injustice of Mr. Apthorpe and of the anonymous *Gentleman:* but if Mr. Davis (as we may suspect from his name) is himself of Cambrian origin, his patriotism on this occasion has protected me from his zeal.

V. I shall begin this article by the confession of an error which candour might perhaps excuse, but which my Adversary magnifies by a pathetic interrogation. "When he tells us, that he has carefully

fully examined all the original materials, are we to believe him? or is it his design to try how far the credulity and easy disposition of the age will suffer him to proceed unsuspected and undiscovered?"* *Quousque tandem abuteris Catilina patientiâ nostrâ?*

In speaking of the danger of idolatry, I had quoted the picturesque expression of Tertullian, "Recogita sylvam et quantæ latitant spinæ," and finding it marked c. 10. in my Notes, I hastily, though naturally, added *de Idololatria*, instead of *de Corona Militis*, and referred to one Treatise of Tertullian instead of another.† And now let me ask in my turn, whether Mr. Davis had any real knowledge of the passage which I had misplaced, or whether he made an ungenerous use of his advantage, to insinuate that I had invented or perverted the words of Tertullian? Ignorance is less criminal than malice, and I shall be satisfied if he will plead guilty to the milder charge.

The same observation may be extended to a passage of Le Clerc, which asserts, in the clearest terms, the ignorance of the more ancient Jews with regard to a future state. Le Clerc lay open before me, but while my eye moved from the book to the paper, I transcribed the reference c. 1. sect. 8. instead of sect. 1. c. 8. from the natural, but erroneous persuasion, that *Chapter* expressed the larger, and *Section* the smaller division:‡ and this

* Davis, p. 25. † Gibbon, p. 553. Note 40.
‡ Gibbon, p. 560. Note 58.

difference,

difference, of such trifling moment and so easily rectified, holds a distinguished place in the list of Misrepresentations which adorn Mr. Davis's Table of Contents.* But to return to Tertullian.

The *infernal* picture, which I had produced† from that vehement writer, which excited the horror of every humane reader, and which even Mr. Davis will not explicitly defend, has furnished him with a few critical cavils.‡ Happy should I think myself, if the materials of my History could be always exposed to the Examination of the Public; and I shall be content with appealing to the impartial Reader, whether my Version of this Passage is not as fair and as faithful, as the more literal translation which Mr. Davis has exhibited in an opposite column. I shall only justify two expressions which have provoked his indignation. 1. I had observed that the zealous African pursues the infernal description in a long variety of affected and unfeeling witticisms; the instances of Gods, of Kings, of Magistrates, of Philosophers, of Poets, of Tragedians, were introduced into my Translation. Those which I had omitted, relate to the Dancers, the Charioteers, and the Wrestlers; and it is almost impossible to express those conceits which are connected with the language and manners of the Romans. But the reader will be *sufficiently* shocked, when he is informed that Tertullian alludes to the improvement which the agility

* Davis, p. 19. † Gibbon, p. 566.
‡ Davis, p. 29—33.

of the Dancers, the red livery of the Charioteers, and the attitudes of the Wrestlers, would derive from the effects of fire. "Tunc histriones cognoscendi solutiores multo per ignem; tunc spectandus Auriga in flammea rota totus ruber. Tunc Xystici contemplandi, non in Gymnasiis, sed in igne jaculati." 2. I cannot refuse to answer Mr. Davis's very particular question, Why I appeal to Tertullian for the condemnation of the wisest and most virtuous of the Pagans? *Because* I am inclined to bestow that epithet on Trajan and the Antonines, Homer and Euripides, Plato and Aristotle, who are all manifestly included within the fiery description which I had produced.

I am accused of misquoting Tertullian ad Scapulam,* as an evidence that Martyrdoms were lately introduced into Africa.† Besides Tertullian, I had quoted from Ruinart (Acta Sincera, p. 84.) the Acts of the Scyllitan Martyrs; and a very moderate knowledge of Ecclesiastical History would have informed Mr. Davis, that the two authorities thus connected establish the proposition asserted in my Text. Tertullian, in the above-mentioned Chapter, speaks of one of the Proconsuls of Africa, Vigellius Saturninus, "qui *primus hic* gladium in nos egit;" the Acta Sincera represent the same Magistrate as the Judge of the Scyllitan Martyrs; and Ruinart, with the consent of the best critics, ascribes their sufferings to the persecution of Se-

* Davis, p. 35, 36.

† Gibbon, p. 609. N. 172.

verus. Was it my fault if Mr. Davis was incapable of supplying the intermediate ideas?

Is it likewise necessary that I should justify the frequent use which I have made of Tertullian? His copious writings display a lively and interesting picture of the primitive Church, and the scantiness of original materials scarcely left me the liberty of choice. Yet as I was sensible, that the Montanism of Tertullian is the convenient screen which our orthodox Divines have placed before his errors, I have, with peculiar caution, confined myself to those works which were composed in the more early and sounder part of his life.

As a collateral justification of my frequent appeals to this African presbyter, I had introduced, in the third edition of my History, two passages of Jerom and Prudentius, which prove that Tertullian was the master of Cyprian, and that Cyprian was the master of the Latin Church.* Mr. Davis assures me, however, that I should have done better not to have "added this note,† as I have only accumulated my inaccuracies." One inaccuracy he has indeed detected, an error of the press, Hieronym. de Viris illustribus, c. 53 for 63; but this advantage is dearly purchased by Mr. Davis. Επιδος του διδασκαλου, which he produces as the original words of Cyprian, has a braver and more learned sound, than *Da magistrum;* but the quoting in Greek, a sentence which was pronounced,

* Gibbon, p. 566. N. 72.

† Davis, p. 145.

and

and is recorded, in Latin, seems to bear the mark of the most ridiculous pedantry; unless Mr. Davis, consulting for the first time the Works of Jerom, mistook the Version of Sophronius, which is printed in the opposite column, for the Text of his original Author. My reference to Prudentius, Hymn. xiii. 100. cannot so easily be justified, as I presumptuously believed that my critics would continue to read till they came to a full stop. I shall now place before them, not the first verse only, but the entire period, which they will find full, express, and satisfactory. The Poet says of St. Cyprian, whom he places in Heaven,

> Nec minus involitat terris, nec ab hoc recedit orbe:
> Disserit, eloquitur, tractat, docet, instruit, prophetat;
> Nec *Libyæ populos* tantum reget, exit usque in ortum
> Solis, et usque obitum; *Gallos* fovet, imbuit *Britannos*,
> Presidet *Hesperiæ*, Christum serit ultimis *Hibernis*.

VI. On the subject of the imminent dangers which the Apocalypse has so narrowly escaped,* Mr. Davis accuses me of misrepresenting the sentiments of Sulpicius Severus and Fra-Paolo,† with this difference, however, that I was incapable of reading or understanding the text of the Latin author; but that I wilfully perverted the sense of the Italian historian. These imputations I shall easily wipe away, by shewing that, in the first instance, I am probably in the right; and that, in the second, he is certainly in the wrong. SULPICIUS SEVERUS AND FRA-PAOLO.

* Gibbon, p. 563, 564. N. 67.

† Davis, p. 40—44.

1. The concise and elegant Sulpicius, who h been justly styled the Christian Sallust, after mentioning the exile and revelations of St. John in the isle of Patmos, observes (and surely the observation is in the language of complaint,) "Librum sacræ Apocalypsis, qui quidem *a plerisque* aut stulte aut impie non recipitur, conscriptum edidit." I am found guilty of supposing *plerique* to signify *the greater number;* whereas Mr. Davis, with Stephens's Dictionary in his hand, is able to prove that *plerique* has not *always* that extensive meaning, and that a classic of good authority has used the word in a much more limited and qualified sense. Let the Examiner therefore try to apply his exception to this particular case. For my part, *I* stand under the protection of the general usage of the Latin language, and with a strong presumption in favour of the justice of my cause, or at least of the innocence and fairness of my intentions; since I have translated a familiar word, according to its acknowledged and ordinary acceptation.

But, "if I had looked into the passage, and found that Sulpicius Severus, there expressly tells us, that the Apocalypse was the work of St. John, I could not have committed so unfortunate a *blunder*, as to cite this Father as saying, That the greater number of Christians denied its Canonical authority."* Unfortunate indeed would have been my blunder, had I asserted that the same Chris-

* Davis, p. 270.

tians

tians who denied its Canonical authority, admitted it to be the work of an Apostle. Such indeed was the opinion of Severus himself, and his opinion has obtained the sanction of the Church; but the Christians whom he taxes with folly or impiety for rejecting this sacred book, must have supported their error by attributing the Apocalypse to some uninspired writer; to John the Presbyter, or to Cerinthus the Heretic.

If the rules of grammar and of logic authorise, or at least allow me to translate *plerique* by *the greater number*, the Ecclesiastical History of the fourth century illustrates and justifies this obvious interpretation. From a fair comparison of the populousness and learning of the Greek and Latin Churches, may I not conclude that the former contained the *greater number* of Christians qualified to pass sentence on a mysterious prophecy composed in the Greek language? May I not affirm, on the authority of St. Jerom, that the Apocalypse was generally rejected by the Greek Churches? "Quod si eam (the Epistle to the Hebrews) Latinorum consuetudo non recipit inter Scripturas Canonicas; nec Græcorum Ecclesiæ Apocalypsim Johannis eadem libertate suscipiunt. Et tamen nos utramque suscipimus, nèquaquam hujus temporis consuetudinem, sed veterum auctoritatem sequentes." Epistol. ad Dardanum, tom. iii. p. 68.

It is not my design to enter any farther into the controverted history of that famous book; but I

am called upon* to defend my Remark that the Apocalypse was tacitly excluded from the sacred canon by the council of Laodicea. (Canon LX.) To defend my Remark, I need only state the fact in a simple but more particular manner. The assembled Bishops of Asia, after enumerating all the books of the Old and New Testament which should be read in churches, omit the Apocalypse, and the Apocalypse alone; at a time when it was rejected or questioned by many pious and learned Christians, who might deduce a very plausible argument from the silence of the Synod.

2. When the Council of Trent resolved to pronounce sentence on the Canon of Scripture, the opinion which prevailed, after some debate, was to declare the Latin Vulgate authentic and *almost* infallible; and this sentence, which was guarded by formidable anathemas, secured all the books of the Old and New Testament which composed that ancient version, "che si dichiarassero tutti in tutte le parte come si trovano nella Biblia Latina, esser di Divina è ugual autorità." (Istoria del Concilio Tridentino, L. ii. p. 147. Helmstadt *(Vicenza)* 1761.) When the merit of that version was discussed, the majority of the theologians urged, with confidence and success, that it was absolutely necessary to receive the Vulgate as authentic and inspired, unless they wished to abandon the victory to the Lutherans, and the honours of the

* By Mr. Davis, p. 41. and by Dr. Chelsum, Remarks, p. 57.

church

church to the Grammarians. " In contrario della maggior parte de' teologi era detto . . . che questi nuovi Grammatici confonderanno ogni cosa, e sarà fargli giudici e arbitri della fede; e in luogo de' teologi e canonisti, converrà tener il pri moconto nell' assumere a Vescovati e Cardinalati de' pedanti." (Istoria del Concilio Tridentino, L. ii. p. 149.) The sagacious historian, who had studied the Council, and the judicious Le Courayer, who had studied his author (Histoire du Concile de Trente, tom. i. p. 245. Londres 1736), consider this *ridiculous* reason as the most powerful argument which influenced the debates of the Council: but Mr. Davis, jealous of the honour of a synod which placed tradition on a level with the Bible, affirms that Fra-Paolo has given another more substantial reason on which these Popish bishops built their determination, That after dividing the books under their consideration into three classes; of those which had been always held for divine; of those whose authenticity had formerly been doubted, but which by use and custom had acquired canonical authority; and of those which had never been properly certified; the Apocalypse was judiciously placed by the Fathers of the Council in the second of these classes.

The Italian passage, which, for that purpose, Mr. Davis has alleged at the bottom of his page, is indeed taken from the text of Fra-Paolo; but the reader, who will give himself the trouble, or rather the pleasure, of perusing that incomparable historian, will discover that Mr. Davis has *only*

mistaken a motion of the opposition, for a measure of the administration. He will find, that this critical division, which is so erroneously ascribed to the public reason of the council, was no more than the ineffectual proposal of a temperate minority, which was soon over-ruled by a majority of artful statesmen, bigotted monks, and dependent bishops.

"We have here an evident proof that Mr. Gibbon is equally expert in misrepresenting a modern as an ancient writer, or that he wilfully conceals the most material reason, with a design, no doubt, to instil into his reader a notion, that the authenticity of the Apocalypse is built on the slightest foundation."*

CLEMENS. VII. I had cautiously observed (for I was apprized of the obscurity of the subject) that the Epistle of Clemens does not lead us to discover any traces of Episcopacy either at Corinth or Rome.† In this observation I particularly alluded to the republican form of salutation, "The church of God inhabiting Rome, to the church of God inhabiting Corinth;" without the least mention of a bishop or president in either of those ecclesiastical assemblies.

Yet the piercing eye of Mr. Davis ‡ can discover not only traces, but evident proofs, of Episcopacy, in this Epistle of Clemens; and he actually quotes two passages, in which he distinguishes by capital

* Davis, p. 44. † Gibbon, p. 592. N. 110.
‡ Davis, p. 44, 45.

letters

letters the word BISHOPS, whose institution Clemens refers to the Apostles themselves. But can Mr. Davis hope to gain credit by such egregious trifling? While we are searching for the origin of bishops, not merely as an ecclesiastical title, but as the peculiar name of an order distinct from that of presbyters, he idly produces a passage, which, by declaring that the apostles established in every place *bishops* and *deacons*, evidently confounds the *presbyters* with one or other of those two ranks. I have neither inclination nor interest to engage in a controversy which I had considered only in an historical light; but I have already said enough to shew, that there are more traces of a disingenuous mind in Mr. Davis, than of an episcopal order in the Epistle of Clemens.

VIII. Perhaps, on some future occasion, I may examine the historical character of Eusebius; perhaps I may inquire, how far it appears from his words and actions, that the learned bishop of Cæsarea was averse to the use of fraud, when it was employed in the service of religion. At present, I am only concerned to defend my own truth and honour, from the reproach of misrepresenting the sense of the ecclesiastical historian. Some of the charges of Mr. Davis on this head are so strong, so pointed, so vehemently urged, that he seems to have staked, on the event of the trial, the merits of our respective characters. If his assertions are true, I deserve the contempt of learned, and the abhorrence of good men. If they are false, * * * * * * * * * * EUSEBIUS.

1. I had

1. I had remarked, without any malicious intention, that one of the seventeen Christians who suffered at Alexandria was likewise *accused* of robbery.* Mr. Davis † seems enraged because I did not add that he was *falsely* accused, takes some unnecessary pains to convince me that the Greek word ἐσυκοφαντηθη signifies *falso accusatus*, and "can hardly think that any one who had looked into the original, would dare thus absolutely to contradict the plain testimony of the author he *pretends* to follow." A simple narrative of this fact, in the relation of which Mr. Davis has *really* suppressed several material circumstances, will afford the clearest justification.

Eusebius has preserved an original letter from Dionysius bishop of Alexandria to Fabius bishop of Antioch, in which the former relates the circumstances of the persecution which had lately afflicted the capital of Egypt. He allows a rank among the martyrs to one Nemesion, an Egyptian, who was falsely or maliciously accused as a companion of robbers. Before the centurion he justified himself from this calumny, which did not relate to him; but being charged as a Christian, he was brought in chains before the governor. That unjust magistrate, after inflicting on Nemesion *a*

* Gibbon, p. 654. N. 75.

† Davis, p. 61, 62, 63. This ridiculous charge is repeated by another *sycophant*, (in the Greek sense of the word,) and forms one of the *valuable* communications, which the learning of a Randolph suggested to the candour of a Chelsum. See Remarks, p. 209.

double

double measure of stripes and tortures, gave orders that he should be *burnt with the robbers*. (Dionys. apud Euseb. L. vi. c. 41.)

It is evident that Dionysius represents the religious sufferer as innocent of the criminal accusation which had been falsely brought against him. It is no less evident, that whatever might be the opinion of the Centurion, the supreme magistrate considered Nemesion as guilty, and that he affected to shew, by the measure of his tortures, and by the companions of his execution, that he punished him, not only as a Christian, but as a robber. The evidence against Nemesion, and that which might be produced in his favour, are equally lost; and the question (which fortunately is of little moment) of his guilt or innocence rests solely on the opposite judgments of his ecclesiastical and civil superiors. I could easily perceive that both the bishop and the governor were actuated by different passions and prejudices towards the unhappy sufferer; but it was impossible for me to decide which of the two was most likely to indulge his prejudices and passions at the expense of truth. In this doubtful situation I conceived that I had acted with the most unexceptionable caution, when I contented myself with observing that Nemesion was *accused;* a circumstance of a public and authentic nature, in which both parties were agreed.

Mr. Davis will no longer ask, "What possible evasion then can Mr. Gibbon have recourse to, to convince

convince the world that I have *falsely* accused *him* of a gross misrepresentation of Eusebius?"

2. Mr. Davis* charges me with falsifying (*falsifying* is a very serious word) the testimony of Eusebius; because it suited my purpose to magnify the humanity and even kindness of Maxentius towards the afflicted Christians.† To support this charge, he produces some part of a chapter of Eusebius, the English in his text, the Greek in his notes, and makes the ecclesiastical historian express himself in the following terms: "Although Maxentius at first favoured the Christians with a view of popularity, yet afterwards, being addicted to magic, and every other impiety, HE exerted himself in persecuting the Christians, in a more severe and destructive manner than his predecessors had done before him."

If it were in my power to place the volume and chapter of Eusebius (Hist. Eccles. L. viii. c. 14.) before the eyes of every reader, I should be satisfied and silent. I should not be under the necessity of protesting, that in the passage quoted, or rather abridged, by my adversary, the second member of the period, which alone contradicts my account of Maxentius, has not the most distant reference to that odious tyrant. After distinguishing the mild conduct which *he* affected towards the Christians, Eusebius proceeds to animadvert with becoming severity on the general vices of

* Davis, p. 64, 65. † Gibbon, p. 693. N. 168.

his

his reign; the rapes, the murders, the oppression, the promiscuous massacres, which I had faithfully related in their proper place, and in which the Christians, not in their religious, but in their civil capacity, must occasionally have shared with the rest of his unhappy subjects. The ecclesiastical historian then makes a transition to *another tyrant*, the cruel Maximin, who carried away from his friend and ally Maxentius the prize of superior wickedness; for HE was addicted to magic arts, and was a cruel persecutor of the Christians. The evidence of words and facts, the plain meaning of Eusebius, the concurring testimony of Cæcilius or Lactantius, and the superfluous authority of versions and commentators, establish beyond the reach of doubt or cavil, that Maximin, and not Maxentius, is stigmatized as a persecutor, and that Mr. Davis alone has deserved the reproach of *falsifying* the testimony of Eusebius.

Let him examine the chapter on which he founds his accusation. If in that moment his feelings are not of the most painful and humiliating kind, he must indeed be an object of pity!

3. *A gross blunder* is imputed to me by this polite antagonist,* for quoting, under the name of Jerom, the Chronicle which I ought to have described as the work and property of Eusebius;† and Mr. Davis kindly points out the occasion of my blunder, That it was the consequence of my

* Davis, p. 66. † Gibbon, p. 673. N. 125.

looking

looking no farther than Dodwell for this remark, and of not rightly understanding his reference. Perhaps the Historian of the Roman Empire may be credited, when he affirms that he frequently consulted a Latin Chronicle of the affairs of that empire; and he may the sooner be credited, if he shews that he knows something more of this Chronicle besides the name and the title-page.

Mr. Davis, who talks so familiarly of the Chronicle of Eusebius, will be surprised to hear that the Greek original no longer exists. Some chronological fragments, which had successively passed through the hands of Africanus and Eusebius, are still extant, though in a very corrupt and mutilated state, in the compilations of Syncellus and Cedrenus. They have been collected, and disposed by the labour and ingenuity of Joseph Scaliger; but that proud critic, always ready to applaud his own success, did not flatter himself that he had restored the hundredth part of the genuine Chronicle of Eusebius. "Ex eo *(Syncello)* omnia Eusebiana excerpsimus quæ quidem deprehendere potuimus; quæ, quanquam ne centesima quidem pars eorum esse videtur quæ ab Eusebio relicta sunt, aliquod tamen justum volumen explere possunt."—(Jos. Scaliger. Animadversiones in Græca Eusebii in Thesauro Temporum, p. 401. Amstelod. 1658.) While the Chronicle of Eusebius was perfect and entire, the second book was translated into Latin by Jerom, with the freedom, or rather licence, which that voluminous author, as well as his friend or enemy Rufinus, always assumed. "Plurima in vertendo

vertendo mutat, infulcit, præterit," says Scaliger himself, in the Prolegomena, p. 22. In the persecution of Aurelian, which has so much offended Mr. Davis, we are able to distinguish the work of Eusebius from that of Jerom, by comparing the expressions of the Ecclesiastical History with those of the Chronicle. The former affirms, that towards the end of his reign, Aurelian was moved by some councils to excite a persecution against the Christians; that his design occasioned a great and general rumour; but that when the letters were prepared, and as it were signed, divine justice dismissed him from the world. Ηδη τισι ϐϐλαις ως αν διωγμον καθ' ἡμων εγειρειεν ανεκινειτο. πολυς τε ην ὁ παρα πασι περι τϐτϐ λογος. μελλοντα δε ηδη και σχεδον ειπειν τοις καθ' ἡμων γραμμασιν υποσημειϐμενον, θεια μετεισιν δικη. Euseb. Hist. Eccles. L. vii. c. 30. Whereas the Chronicle relates, that Aurelian was killed after he had excited or moved a persecution against the Christians, "cum adversum nos persecutionem movisset."

From this manifest difference I assume a right to assert; first, that the expression of the Chronicle of *Jerom*, which is always proper, became in this instance necessary; and secondly, that the language of the fathers is so ambiguous and incorrect, that we are at a loss to determine how far Aurelian had carried his intention before he was assassinated. I have neither perverted the *fact*, nor have I been guilty of a *gross blunder*.

IX. "The persons accused of Christianity had a con- JUSTIN MARTYR.

a convenient time allowed them to settle their domestic concerns, and to prepare their answer."* This observation had been suggested, partly by a general expression of Cyprian (de Lapsis, p. 88. Edit. Fell. Amstelod. 1700.) and more especially by the second Apology of Justin Martyr, who gives a particular and curious example of this legal delay.

The expressions of Cyprian, "dies negantibus præstitutus, &c." which Mr. Davis most prudently suppresses, are illustrated by Mosheim in the following words: "Primum qui delati erant aut suspecti, illis certum dierum spatium judex definiebat, quo decurrente, secum deliberare poterant, utrum profiteri Christum an negare mallent; *explorandæ fidei præfiniebantur dies*, per hoc tempus liberi manebant in domibus suis; nec impediebat aliquis quod ex consequentibus apparet, ne fugâ sibi consulerent. Satis hoc erat humanum." (De Rebus Christianis ante Constantinum, p. 480.) The practice of Egypt was sometimes more expeditious and severe; but this humane indulgence was still allowed in Africa during the persecution of Decius.

But my appeal to Justin Martyr is encountered by Mr. Davis with the following declaration:† "The reader will observe, that Mr. Gibbon does not make any reference to any section or division of this part of Justin's work; with what view we may shrewdly suspect, when I tell him, that after

* Gibbon, p. 663. † Davis, p. 71, 72.

an

an accurate perusal of the whole second Apology, I can boldly affirm, that the following instance is the only one that bears the most distant similitude to what Mr. Gibbon relates as above on the authority of Justin. What I find in Justin is as follows: "A woman being converted to Christianity, is afraid to associate with her husband, because he is an abandoned reprobate, lest she should partake of his sins. Her husband, not being able to accuse *her*, vents his rage in this manner on one Ptolemæus, a teacher of Christianity, and who had converted her, &c." Mr. Davis then proceeds to relate the severities inflicted on Ptolemæus, who made a frank and instant profession of his faith; and he sternly exclaims, that if I take every opportunity of passing encomiums on the humanity of Roman magistrates, it is incumbent on me to produce better evidence than this.

His demand may be easily satisfied, and I need only for that purpose transcribe and translate the words of Justin, which *immediately* precede the Greek quotation alleged at the bottom of my adversary's page. I am possessed of two editions of Justin Martyr, that of Cambridge, 1768, in 8vo. by Dr. Ashton, who only published the two Apologies; and that of all his works, published in folio, Paris, 1742, by the Benedictines of the Congregation of St. Maar: the following curious passage may be found, p. 164, of the former, and p. 89, of the latter edition: Κατηγοριαν πεποιηται, λεγων αυτην χριστιανην ειναι, και ἡ μεν βιβλιδιον σοι τω αυτοκρατορι ανεδωκε, προτερον συνχωρηθηναι αυτη διοικησασθαι τα εαυτης

αξιωσα. επειτα απολογησασθαι περι τε κατηγορματος, μετα την των πραγματων αυτης διοικησιν. και συνεχωρησας τατο. "He brought an accusation against her, saying, that she was a christian. But she presented a petition to the emperor, praying that she might first be allowed to settle her domestic concerns; and promising, that after she had settled them, she would then put in her answer to the accusation. This you granted."

I disdain to add a single reflection; nor shall I qualify the conduct of my adversary with any of those harsh epithets, which might be interpreted as the expressions of resentment, though I should be constrained to use them as the only words in the English language which could accurately represent my cool and unprejudiced sentiments.

LACTANTIUS.

X. In stating the toleration of Christianity during the greatest part of the reign of Diocletian, I had observed,* that the principal officers of the palace, whose names and functions were particularly specified, enjoyed, with their wives and children, the free exercise of the Christian religion. Mr. Davis twice affirms,† in the most deliberate manner, that this pretended fact, which is asserted on the sole authority, is contradicted by the positive evidence, of Lactantius. In both these *affirmations* Mr. Davis is inexcusably mistaken.

1. When the storms of persecution arose, the priests, who were offended by the sign of the

* Gibbon, p. 676. N. 133, 134.

† Davis, p. 75, 76.

Cross,

Cross, obtained an order from the Emperor, that the profane, the Christians, who accompanied him to the Temple, should be compelled to offer sacrifice; and this incident is mentioned by the rhetorician, to whom I shall not at present refuse the name of Lactantius. The act of idolatry, which, at the expiration of eighteen years, was required of the officers of Diocletian, is a manifest proof that their religious freedom had hitherto been inviolate, except in the single instance of waiting on their master to the Temple; a service less criminal than the profane compliance for which the minister of the King of Syria solicited the permission of the prophet of Israel.

2. The reference which I made to Lactantius expressly pointed out this exception to their freedom. But the proof of the toleration was built on a different testimony, which my disingenuous adversary has concealed; an ancient and curious instruction composed by Bishop Theonas, for the use of Lucian, and the other Christian eunuchs of the palace of Diocletian. This authentic piece was published in the Spicilegium of Dom Luc d'Acheri; as I had not the opportunity of consulting the original, I was contented with quoting it on the faith of Tillemont, and the reference to it immediately precedes (ch. xvi. note 133.) the citation of Lactantius (note 134.)

Mr. Davis may now answer his own question, "What apology can be made for thus asserting, on the sole authority of Lactantius, facts which Lactantius so expressly denies?"

Dion Cassius.

XI. "I have already given a curious instance of our author's asserting, on the authority of Dion Cassius, a fact not mentioned by that historian. I shall now produce a very singular proof of his endeavouring to conceal from us a passage really contained in him."* Nothing but the angry vehemence with which these charges are urged, could engage me to take the least notice of them. In themselves they are doubly contemptible; they are trifling, and they are false.

1. Mr. Davis† had imputed to me as a crime, that I had mentioned, on the sole testimony of Dion, (L. lxviii. p. 1145,) the spirit of rebellion which inflamed the Jews, from the reign of Nero to that of Antoninus Pius,‡ whilst the passage of that historian is confined to an insurrection in Cyprus and Cyrene, which broke out within that period. The reader who will cast his eye on the note (ch. xvi. note 1.) which is supported by that quotation from Dion, will discover that it related only to *this* particular fact. The general position, which is indeed too notorious to require any proof, I had carefully justified in the course of the same paragraph; partly by another reference to Dion Cassius, partly by an allusion to the well-known history of Josephus, and partly by *several* quotations from the learned and judicious Basnage, who has explained, in the most satisfactory manner, the principles and conduct of the rebellious Jews.

2. The passage of Dion, which I am accused of

* Davis, p. 83. † Idem, p. 11. ‡ Gibbon, p. 622.

endea-

endeavouring to conceal, might perhaps have remained invisible, even to the piercing eye of Mr. Davis, if *I* had not carefully reported it in its proper place:* and it was in my power to report it, without being guilty of any *inconsiderate contradiction.* I had observed, that, in the large history of Dion Cassius, Xiphilin had not been able to discover the name of *Christians:* yet I afterwards quote a passage, in which Marcia, the favourite concubine of Commodus, is celebrated as the patroness of the *Christians.* Mr. Davis has transcribed my quotation, but *he* has concealed the important words which I now distinguish by Italics. (Ch. xvi. note 106. Dion Cassius *or rather his abbreviator Xiphilin,* L. lxxii. p. 1206.) The reference is fairly made and cautiously qualified: I am already secure from the imputations of fraud or inconsistency; and the opinion which attributes the last-mentioned passage to the abbreviator, rather than to the original historian, may be supported by the most unexceptionable authorities. I shall protect myself by those of Reimar (in his edition of Dion Cassius, tom. ii. p. 1207. note 34) and of Dr. Lardner: and shall only transcribe the words of the latter, in his Collection of Jewish and Heathen Testimonies, vol. iii. p. 57.

"This paragraph I rather think to be Xiphilin's than Dion's. The style at least is Xiphilin's. In the other passages before quoted, Dion speaks of *impiety,* or *atheism,* or *Judaism;* but never useth

* Gibbon, p. 667. N. 107.

the word *Christians*. Another thing that may make us doubt whether this observation be entirely Dion's is the phrase, 'it is related (ἱστορεῖται).' For at the beginning of the reign of Commodus, he says, 'These things, and what follows, I write not from the report of others, but from my own knowledge and observation.' However, the sense may be Dion's; but I wish we had also his style, without any adulteration." For my own part, I must, in my private opinion, ascribe even the sense of this passage to Xiphilin. The *Monk* might eagerly collect and insert an anecdote which related to the domestic history of the church; but the religion of a courtezan must have appeared an object of very little moment in the eyes of a *Roman consul*, who, at least in every other part of his history, disdained or neglected to mention the name of the Christians.

"What shall we say now? Do we not discover the name of Christians in the history of Dion? With what *assurance* then can Mr. Gibbon, after asserting a fact manifestly *untrue*, lay claim to the merits of diligence and accuracy, the indispensable duty of an historian? Or can he expect us to credit his assertion, that he has carefully examined all the original materials?"*

Mr. Gibbon may still maintain the character of an historian; but it is difficult to conceive how Mr. Davis will support his pretensions, if he aspires to that of a gentleman.

* Davis, p. 83.

I almost

I almost hesitate whether I should take any notice of another ridiculous charge which Mr. Davis includes in the article of Dion Cassius. My adversary owns, that I have occasionally produced the several passages of the Augustan History which relate to the Christians; but he fiercely contends that they amount to more than *six lines*.* I really have not measured them: nor did I mean that loose expression as a precise and definite number. If, on a nicer survey, those short hints, when they are brought together, should be found to exceed six of the long lines of my folio edition, I am content that my critical antagonist should substitute eight, or ten, or twelve lines; nor shall I think either my learning or veracity much interested in this important alteration.

XII. After a short description of the unworthy conduct of those Apostates who, in a time of persecution, deserted the Faith of Christ, I produced the evidence of a Pagan Proconsul,† and of two Christian Bishops, Pliny, Dionysius of Alexandria, and Cyprian. And here the unforgiving Critic remarks, "That Pliny has not particularized that difference of conduct (in the different apostates) which Mr. Gibbon here describes: yet his name stands at the head of those authors whom he has cited on the occasion. It is allowed indeed that this distinction is made by the other authors; but as Pliny, the first referred to by Mr. Gibbon, PLINY, &c.

* Gibbon, p. 634. N. 24. † Idem, p. 664. N. 102.

gives him no cause or reason to use *them*," (I cannot help Mr. Davis's bad English,) it is certainly very reprehensible in our author, thus to confound their testimony, and to make a needless and improper reference."*

A criticism of this sort can only tend to expose Mr. Davis's total ignorance of historical composition. The writer who aspires to the name of historian, is obliged to consult a variety of original testimonies, each of which, taken separately, is perhaps imperfect and partial. By a judicious reunion and arrangement of these dispersed materials, he endeavours to form a consistent and interesting narrative. Nothing ought to be inserted which is not proved by some of the witnesses; but their evidence must be so intimately blended together, that as it is unreasonable to expect that each of them should vouch for the whole, so it would be impossible to define the boundaries of their respective property. Neither Pliny, nor Dionysius, nor Cyprian, mention *all* the circumstances and *distinctions* of the conduct of the Christian apostates; but if any of them was withdrawn, the account which I have given would, in some instance, be defective.

Thus much I thought necessary to say, as several of the subsequent *misrepresentations* of Orosius, of Bayle, of Fabricius, of Gregory of Tours, &c.,† which provoked the fury of Mr. Davis, are derived

* Davis, p. 87, 88. † Davis, p. 88. 90. 137.

only

only from the ignorance of this common historical principle.

Another class of misrepresentations, which my adversary urges with the same degree of vehemence, (see in particular those of Justin, Diodorus Siculus, and even Tacitus,) requires the support of another principle, which has not yet been introduced into the art of criticism; *that* when a modern historian appeals to the authority of the ancients for the truth of any particular fact, he makes himself answerable, I know not to what extent, for all the circumjacent errors or inconsistencies of the authors whom he has quoted.

XIII. I am accused of throwing out a false accusation against this Father,* because I had observed† that Ignatius, defending against the Gnostics the resurrection of Christ, employs a vague and doubtful tradition, instead of quoting the certain testimony of the Evangelists: and this observation was justified by a remarkable passage of Ignatius, in his Epistle to the Smyrnæans, which I cited according to the volume and the page of the best edition of the Apostolical Fathers, published at Amsterdam, 1724, in two volumes in folio. The criticism of Mr. Davis is announced by one of those solemn declarations which leave not any refuge, if they are convicted of falsehood. "I cannot find any passage that bears the least affinity to what Mr. Gibbon observes, in the whole Epistle, which I have read over more than once." IGNATIUS.

* Davis, p. 100, 101. † Gibbon, p. 551. N. 35.

I had

I had already marked the *situation*, nor is it in my power to prove the *existence* of this passage, by any other means than by producing the words of the original. Εγω γαρ και μετα την αναστασιν εν σαρκι αυτον οιδα και πιστευω οντα, και οτε προς τους περι Πετρον ηλθεν, εφη αυτοις, λαβετε, ψυλαφησατε με, και ιδετε οτι ουκ' ειμι δαιμονιον ασωματον. και ευθυς αυτα 'ηψαντο, και επιστευσαν· "I have known, and I believe, that after his resurrection likewise he existed in the flesh: And when he came to Peter, and to the rest, he said unto them, Take, handle me, and see that I am not an incorporeal dæmon or spirit. And they touched him, and believed." The faith of the Apostles confuted the impious error of the Gnostics, who ascribed only the *appearances* of a human body to the Son of God: and it was the great object of Ignatius, in the last moments of his life, to secure the Christians of Asia from the snares of those dangerous Heretics. According to the tradition of the modern Greeks, Ignatius was the child whom Jesus received into his arms (see Tillemont Mem. Eccles. tom. ii. part ii. p. 43.); yet as he could scarcely be old enough to remember the resurrection of the Son of God, he must have derived his knowledge *either* from our present Evangelists, *or* from some apocryphal Gospel, *or* from some unwritten tradition.

1. The Gospels of St. Luke and St. John would undoubtedly have supplied Ignatius with the most invincible proofs of the reality of the body of Christ, when he appeared to the Apostles after his resurrection; but neither of those Gospels contain the

the characteristic words of εκ δαιμονιον ασωματον, and the important circumstance that either Peter, or *those* who were with Peter, touched the body of Christ and believed. Had the saint designed to quote the Evangelist on a very nice subject of controversy, he would not surely have exposed himself, by an inaccurate, or rather by a false, reference, to the just reproaches of the Gnostics. On this occasion, therefore, Ignatius did not employ, as he might have done, against the Heretics, the certain testimony of the Evangelists.

2. Jerom, who cites this remarkable passage from the Epistle of Ignatius to the Smyrnæans (see Catalog. Script. Eccles. in Ignatio, tom. i. p. 273. edit. Erasm. Basil, 1537.), is of opinion that it was taken from the *Gospel* which he himself had lately translated: and *this*, from the comparison of two other passages in the same work (in Jacob. et in Matthæo, p. 264.), appears to have been the Hebrew Gospel, which was used by the Nazarenes of Beræa, as the genuine composition of St. Matthew. Yet Jerom mentions another Copy of this Hebrew Gospel, (so different from the Greek Text,) which was extant in the library formed at Cæsarea, by the care of Pamphilus: whilst the learned Eusebius, the friend of Pamphilus and the Bishop of Cæsarea, very frankly declares (His. Eccles. L. iii. c. 36.), that *he* is ignorant from whence Ignatius borrowed those words, which are the subject of the present inquiry.

3. The doubt which remains, is only whether he took them from an Apocryphal Book, or from *unwritten*

unwritten tradition: and I thought myself safe from every species of critics, when I embraced the rational sentiment of Casaubon and Pearson. I shall produce the words of the Bishop: "Præterea iterum observandum est, quod de hac re scripsit Isaacus Casaubonus, *Quinetiam fortasse verius, non ex Evangelio Hebraico, Ignatium illa verba descripsisse, verum traditionem allegasse non scriptam, quæ postea in literas fuerit relata, et Hebraico Evangelio, quod Matthæo tribuebant, inserta.* Et hoc quidem mihi multo verisimilius videtur." (Pearson. Vindiciæ Ignatianæ, part ii. c. ix. p. 396. in tom. ii. Patr. Apostol.)

I may now submit to the judgment of the Public, whether I have looked into the Epistle which I cite with such a parade of learning, and *how profitably*. Mr. Davis has read it over more than once.

MOSHEIM. XIV. The learning and judgment of Mosheim had been of frequent use in the course of my Historical Inquiry, and I had not been wanting in proper expressions of gratitude. My vexatious adversary is always ready to start from his ambuscade, and to harass my march by a mode of attack which cannot easily be reconciled with the laws of honourable war. The greatest part of the Misrepresentations of Mosheim, which Mr. Davis has imputed to me,* are of such a nature, that I must indeed be humble, if I could persuade myself to bestow a moment of serious attention on them. *Whether* Mosheim could prove that an absolute

* Davis, p. 95—97. 104—107. 114—132.

community

community of goods was not established among the first Christians of Jerusalem; *whether* he suspected the purity of the Epistles of Ignatius; *whether* he censured Dr. Middleton with temper or indignation (in this cause I must challenge Mr. Davis as an incompetent judge); *whether* he corroborates the *whole* of my description of the prophetic office; *whether* he speaks with approbation of the humanity of Pliny; and *whether* he attributed the same sense to the *malefica* of Suetonius, and the *evitiabilis* of Tacitus? These questions, even as Mr. Davis has stated them, lie open to the judgment of every reader, and the superfluous observations which I could make, would be an abuse of their time and of my own. As little shall I think of consuming their patience, by examining whether Le Clerc and Mosheim *labour* in the interpretation of some texts of the Fathers, and particularly of a passage of Irenæus, which seem to favour the pretensions of the Roman Bishop. The material part of the passage of Irenæus consists of about *four lines;* and in order to shew that the interpretations of Le Clerc and Mosheim are not *laboured,* Mr. Davis abridges them as much as possible in the space of *twelve pages.* I know not whether the perusal of my History will justify the suspicion of Mr. Davis, that I am secretly inclined to the interest of the Pope: but I cannot discover how the Protestant cause can be affected, if Irenæus in the second, or Palavicini in the seventeenth century, were tempted, by any private views, to countenance in their writings the system of ecclesiastical

tical dominion, which has been pursued in every age by the aspiring Bishops of the Imperial city. Their conduct was adapted to the revolutions of the Christian Republic, but the same spirit animated the haughty breasts of Victor the First, and of Paul the Fifth.

There still remain one or two of these imputed Misrepresentations, which appear, and indeed only appear, to merit a little more attention. In stating the opinion of Mosheim with regard to the progress of the Gospel, Mr. Davis boldly declares, "that I have *altered the truth* of Mosheim's history, that I might have an opportunity of contradicting the belief and wishes of the Fathers."* In other words, I have been guilty of uttering a malicious falsehood.

I had endeavoured to mitigate the sanguine expression of the Fathers of the second century, who had too hastily diffused the light of Christianity over every part of the globe, by observing, as an undoubted fact, "that the barbarians of Scythia and Germany, who subverted the Roman Monarchy, were involved in the errors of Paganism; and that even the conquest of Iberia, of Armenia, or of Æthiopia, was not attempted with any degree of success, till the sceptre was in the hands of an orthodox Emperor."† I had referred the curious reader to the fourth century of Mosheim's General History of the Church: now Mr. Davis has discovered, and can prove, from that excellent

* Davis, p. 127. † Gibbon, p. 611, 612.

work,

work, "that Christianity, not long after its first rise, had been introduced into the less as well as greater Armenia; that part of the Goths, who inhabited Thracia, Mœsia, and Dacia, had received the Christian religion long before this century; and that Theophilus, their Bishop, was present at the Council of Nice."*

On this occasion, the reference was made to a popular work of Mosheim, for the satisfaction of the reader, that he might obtain the general view of the progress of Christianity in the fourth century, which I had gradually acquired by studying with some care the Ecclesiastical Antiquities of the Nations beyond the limits of the Roman Empire. If I had reasonably supposed that the result of our common inquiries must be the same, should I have deserved a very harsh censure for my unsuspecting confidence? Or if I had declined the invidious task of separating a few immaterial errors, from a just and judicious representation, might not my respect for the name and merit of Mosheim have claimed some indulgence? But I disdain those excuses, which only a candid adversary would allow. I can meet Mr. Davis on the hard ground of controversy, and retort on his own head the charge of concealing a part of the truth. He himself has dared to suppress the words of my text, which immediately followed his quotation. "Before that time the various accidents of war and commerce might indeed diffuse an imperfect

* Davis, p. 126, 127.

knowledge

knowledge of the Gospel among the tribes of Caledonia, and among the borderers of the Rhine, the Danube, and the Euphrates;" and Mr. Davis has likewise suppressed one of the justificatory Notes on this passage, which expressly points out the time and circumstances of the first Gothic conversions. These exceptions, which I had cautiously inserted, and Mr. Davis has cautiously concealed, are superfluous for the provinces of Thrace, Mœsia, and the Lesser Armenia, which were contained within the precincts of the Roman Empire. They allow an ample scope for the more early conversion of some independent districts of Dacia and the Greater Armenia, which bordered on the Danube and Euphrates; and the entire sense of this passage, which Mr. Davis first mutilates and then attacks, is perfectly consistent with the original text of the learned Mosheim.

And yet I will fairly confess that, after a nicer inquiry into the epoch of the Armenian Church, I am not satisfied with the accuracy of my own expression. The assurance that the first Christian King, and the first Archbishop, Tiridates, and St. Gregory the Illuminator, were still alive several years after the death of Constantine, inclined me to believe, that the conversion of Armenia was posterior to the auspicious Revolution, which had given the sceptre of Rome to the hands of an orthodox Emperor. But I had not enough considered the two following circumstances. 1. I might have recollected the dates assigned by Moses of Chorene, who, on this occasion, may be regarded

as

as a competent witness. Tiridates ascended the throne of Armenia in the third year of Diocletian, (Hist. Armeniæ, L. ii. c. 79. p. 207,) and St. Gregory, who was invested with the Episcopal character in the seventeenth year of Tiridates, governed almost thirty years the Church of Armenia, and disappeared from the world in the forty-sixth year of the reign of the same Prince. (Hist. Armeniæ, L. ii. c. 88. p. 224, 225.) The consecration of St. Gregory must therefore be placed A. D. 303, and the conversion of the King and kingdom was soon achieved by that successful missionary. 2. The unjust and inglorious war which Maximin undertook against the Armenians, the ancient faithful allies of the Republic, was evidently derived from a motive of superstitious zeal. The historian Eusebius (Hist. Eccles. L. ix. c. 8. p. 448. edit. Cantab.) considers the pious Armenians as a nation of Christians, who bravely defended themselves from the hostile oppression of an idolatrous tyrant. Instead of maintaining "that the conversion of Armenia was not attempted with any degree of success till the sceptre was in the hands of an orthodox Emperor," I ought to have observed, that the seeds of the faith were deeply sown during the season of the last and greatest persecution, that many Roman exiles might assist the labours of Gregory, and that the renowned Tiridates, the hero of the East, may dispute with Constantine the honour of being the first Sovereign who embraced the Christian religion.

In a future edition, I shall rectify an expression

which, in strictness, can only be applied to the kingdoms of Iberia and Æthiopia. Had the error been exposed by Mr. Davis himself, I should not have been ashamed to correct it; but *I am* ashamed at being reduced to contend with an adversary who is unable to discover, or to improve, his own advantages.

But, instead of prosecuting any inquiry from whence the Public might have gained instruction, and himself credit, Mr. Davis chooses to perplex his readers with some angry cavils about the progress of the Gospel in the second century. What does he mean to establish or to refute? Have I denied, that before the end of that period Christianity was very widely diffused both in the East and in the West? Has not Justin Martyr affirmed, without exception or limitation, that it was already preached to *every* nation on the face of the earth? Is that proposition true at present? Could it be true in the time of Justin? Does not Mosheim acknowledge the exaggeration? "Demus, nec enim quæ in oculos incurrunt infitiari audemus, esse in his verbis exaggerationis nonnihil. Certum enim est diu post Justini ætatem, multas orbis terrarum gentes cognitione Christi caruisse." (Mosheim de Rebus Christianis, p. 203.) Does he not expose (p. 205), with becoming scorn and indignation, the falsehood and vanity of the hyperboles of Tertullian? "bonum hominem æstu imaginationis elatum non satis adtendisse ad ea quæ literis consignabat."

The high esteem which Mr. Davis expresses for the

the writings of Mosheim, would alone convince me how little he has read them, since he must have been perpetually offended and disgusted by a train of thinking, the most repugnant to his own. His jealousy, however, for the honour of Mosheim, provokes him to arraign the boldness of Mr. Gibbon, who presumes *falsely* to charge such an eminent man with *unjustifiable assertions*.* I might observe, that my style, which on this occasion was more modest and moderate, has acquired, perhaps undesignedly, an illiberal cast from the rough hand of Mr. Davis. But as my veracity is impeached, I may be less solicitous about my politeness; and though I have repeatedly declined the fairest opportunities of correcting the errors of my predecessors, yet, as long as I have truth on my side, I am not easily daunted by the names of the most eminent men.

The assertion of Mosheim, which did not seem to be justified† by the authority of Lactantius, was, that the wife and daughter of Diocletian, Prisca and *Valeria*, had been privately *baptized*. Mr. Davis is sure that the words of Mosheim, "Christianis sacris clam initiata," need not be confined to the rite of baptism; and he is equally sure, that the reference to Mosheim does not lead us to discover even the name of Valeria. In both these assurances he is grossly mistaken; but it is the misfortune of controversy, that an error may be

* Davis, p. 131. † Gibbon, p. 676. N. 132.

 committed

committed in three or four words, which cannot be rectified in less than thirty or forty lines.

1. The true and the sole meaning of the Christian initiation, one of the familiar and favourite allusions of the Fathers of the fourth century, is clearly explained by the exact and laborious Bingham. "The baptized were also styled οἱ μεμυημενοι, which the Latins call *initiati*, the initiated, that is, admitted to the use of the *sacred* offices, and knowledge of the *sacred* mysteries of the Christian Religion. Hence came that form of speaking so frequently used by St. Chrysostom, and other ancient writers, when they touched upon any doctrines or mysteries which the Catechumens understood not, ισασιν οἱ μεμυημενοι, the initiated know what is spoken. St. Ambrose writes a book to these *initiati;* Isidore of Pelusium and Hesychius call them μυσται and μυσταγωγητοι. Whence the Catechumens have the contrary names, Αμυστοι, Αμυητοι, Αμυσταγωγητοι, the uninitiated or unbaptized." (Antiquities of the Christian Church, L. i. c. 4. No. 2. vol. i. p. 11. fol. edit.) Had I presumed to suppose that Mosheim was capable of employing a technical expression in a loose and equivocal sense, I should indeed have violated the respect which I have always entertained for his learning and abilities.

2. But Mr. Davis cannot discover in the text of Mosheim the name of Valeria. In that case Mosheim would have suffered another slight innaccuracy to drop from his pen, as the passage of Lactantius, "sacrificio pollui coëgit," on which he founds his assertion, includes the names both of

Prisca

Prisca and Valeria. But I am not reduced to the necessity of accusing another in my own defence. Mosheim has properly and expressly declared that Valeria imitated the pious example of her mother Prisca, "Gener Diocletiani uxorem habebat *Valeriam* matris exemplum pietate erga Deum imitantem et a cultu fictorum Numinum alienam." (Mosheim, p. 913.) Mr. Davis has a bad habit of greedily snapping at the first words of a reference, without giving himself the trouble of going to the end of the page or paragraph.

These trifling and peevish cavils would, perhaps, have been confounded with some criticisms of the same stamp, on which I had bestowed a slight, though sufficient notice, in the beginning of this article of Mosheim; had not my attention been awakened by a peroration worthy of Tertullian himself, if Tertullian had been devoid of eloquence as well as of moderation—"Much less does the Christian Mosheim give our *infidel Historian* any pretext for inserting that *illiberal malignant insinuation*, 'That Christianity has, in every age, acknowledged its important obligations to FEMALE devotion;' the remark is truly *contemptible*."*

It is not my design to fill whole pages with a tedious enumeration of the many illustrious examples of female Saints, who, in every age, and almost in every country, have promoted the interest of Christianity. Such instances will readily offer themselves to those who have the slightest

* Davis, p. 132.

knowledge of Ecclesiastical History; nor is it necessary that I should remind them how much the charms, the influence, the devotion of Clotilda, and of her great-grand-daughter Bertha, contributed to the conversion of France and England. Religion may accept, without a blush, the services of the purest and most gentle portion of the human species: but there are some advocates who would disgrace Christianity, if Christianity could be disgraced, by the manner in which they defend her cause.

TILLEMONT. XV. As I could not readily procure the works of Gregory of Nyssa, I borrowed* from the accurate and indefatigable Tillemont, a passage in the life of Gregory Thaumaturgus, or the Wonder-worker, which affirmed, that when the Saint took possession of his episcopal see, he found only SEVENTEEN *Christians* in the city of Neo-Cæsarea, and the adjacent country, "Les environs, la campagne, le pays d'alentour." (Mem. Eccles. tom. iv. p. 677. 691. Edit. Brusselles, 1706.) These expressions of Tillemont, to whom I explicitly acknowledged my obligation, appeared synonymous to the word *diocese*, the whole territory entrusted to the pastoral care of the Wonder-worker, and I added the epithet of *extensive;* because I was apprised that Neo-Cæsarea was the capital of the Polemoniac Pontus, and that the whole kingdom of Pontus, which stretched above five hundred miles along the coast of the Euxine, was divided

* Gibbon, p. 605. N. 156.

between

between sixteen or seventeen bishops. (See the Geographia Ecclesiastica of Charles de St. Paul, and Lucas Holstenius, p. 249, 250, 251.) Thus far I may not be thought to have deserved any censure; but the omission of the subsequent part of the same passage, which imports, that at his death the Wonder-worker left no more than *seventeen Pagans*, may seem to wear a partial and suspicious aspect.

Let me therefore first observe, as some evidence of an impartial disposition, that I *easily* admitted, as the cool observation of the philosophic Lucian, the angry and interested complaint of the false prophet Alexander, that Pontus was filled with Christians. This complaint was made under the reigns of Marcus or of Commodus, with whom the impostor so admirably exposed by Lucian was contemporary: and I had contented myself with remarking, that the numbers of Christians must have been very unequally distributed in the several parts of Pontus, since the diocese of Neo-Cæsarea contained, above sixty years afterwards, only seventeen Christians. Such was the inconsiderable flock which Gregory began to feed about the year two hundred and forty; and the real or fabulous conversions ascribed to that Wonder-working Bishop, during a reign of thirty years, are totally foreign to the state of Christianity in the preceding century. This obvious reflection may serve to answer the objection of Mr. Davis,* and of another

* Davis, p. 136, 137.

adversary,* who on this occasion is more liberal than Mr. Davis of those harsh epithets so familiar to the tribe of polemics.

PAGI. XVI. "Mr. Gibbon says,† 'Pliny was sent into Bithynia (according to Pagi) in the year 110.'

"Now that accurate chronologer places it in the year 102. See the fact *recorded* in his Critico-Historico Chronologica in Annales C. Baronii, A. D. 102. p. 99. sæc. 2. § 3."

"I appeal to my reader, whether this anachronism does not plainly prove that our historian never looked into Pagi's Chronology, though he has not hesitated to make a pompous reference to him in his note?"‡

I cannot help observing that either Mr. Davis's dictionary is extremely confined, or that in his philosophy all sins are of equal magnitude. Every error of fact or language, every instance where he does not know how to reconcile the original and the reference, he expresses by the gentle word of *misrepresentation*. An inaccurate appeal to the sentiment of Pagi, on a subject where I must have been perfectly disinterested, might have been styled a lapse of memory, instead of being censured as the effect of vanity and ignorance. Pagi is neither a difficult nor an uncommon writer, nor could I hope to derive much additional fame from

* Dr. Randolph, in Chelsum's Remarks, p. 159, 160.

† Gibbon, p. 605. N. 157.

‡ Davis, p. 140.

a *pom-*

a *pompous* quotation of his writings, which I had never seen.

The words employed by Mr. Davis, of *fact*, of *record*, of *anachronism*, are unskilfully chosen, and so unhappily applied, as to betray a very shameful ignorance, either of the English language, or of the nature of this chronological question. The date of Pliny's government of Bithynia is not a fact recorded by any ancient writer, but an opinion which modern critics have variously formed, from the consideration of presumptive and collateral evidence. Cardinal Baronius placed the consulship of Pliny one year too late; and, as he was persuaded that the old practice of the republic still subsisted, he naturally supposed that Pliny obtained his province immediately after the expiration of his consulship. He therefore sends him into Bithynia in the year which, according to his erroneous computation, coincided with the year one hundred and four (Baron. Annal. Eccles. A. D. 103. No. 1. 104. No. 1.), or, according to the true chronology, with the year one hundred and two, of the Christian æra. This mistake of Baronius, Pagi, with the assistance of his friend Cardinal Noris, undertakes to correct. From an accurate parallel of the Annals of Trajan and the Epistles of Pliny, he deduces his proofs that Pliny remained at Rome several years after his consulship, by his own ingenious, though sometimes fanciful theory, of the imperial Quinquennalia, &c. Pagi at last discovers that Pliny made his entrance into Bithynia in the year one hundred and ten.

" Plinius

"Plinius igitur anno Christi CENTESIMO DECIMO Bithyniam intravit." Pagi, tom. i. p. 100.

I will be more indulgent to my adversary than he has been to me: I will admit that he has *looked into Pagi;* but I must add, that he has only looked into that accurate chronologer. To rectify the errors, which, in the course of a laborious and original work, had escaped the diligence of the Cardinal, was the arduous task which Pagi proposed to execute; and for the sake of perspicuity, he distributes his criticisms according to the particular dates, whether just or faulty, of the Chronology of Baronius himself. Under the year 102, Mr. Davis confusedly saw a long argument about Pliny and Bithynia, and without condescending to read the author whom he *pompously* quotes, this hasty critic imputes to him the opinion which he had so laboriously destroyed.

My readers, if any readers have accompanied me thus far, must be satisfied, and indeed satiated, with the repeated proofs which I have made of the weight and temper of my adversary's weapons. They have, in every assault, fallen dead and lifeless to the ground: they have more than once recoiled, and dangerously wounded the unskilful hand that had presumed to use them. I have now examined all the *misrepresentations* and *inaccuracies*, which even for a moment could perplex the ignorant or deceive the credulous: the *few* imputations which I have neglected are still more palpably false, or still more evidently trifling, and

even

even the friends of Mr. Davis will scarcely continue to ascribe my contempt to my fear.

The first part of his critical volume might admit, though it did not deserve, any particular reply. But the easy, though tedious compilation, which fills the remainder,* and which Mr. Davis has produced as the evidence of my shameful *plagiarisms*, may be set in its true light by three or four short and general reflections. PLAGIARISMS.

I. Mr. Davis has disposed, in two columns, the passages which he thinks proper to select from my two last chapters, and the corresponding passages from Middleton, Barbeyrac, Beausobre, Dodwell, &c. to the most important of which he had been regularly guided by my own quotations. According to the opinion which he has conceived of literary property, to *agree* is to *follow*, and to *follow* is to *steal*. He celebrates his own sagacity with loud and reiterated applause, and declares, with infinite facetiousness, that if he restored to every author the passages which Mr. Gibbon has purloined, *he* would appear as naked as the proud and gaudy daw in the fable, when each bird had plucked away its own plumes. Instead of being angry with Mr. Davis for the parallel which he has extended to so great a length, I am under some obligation to his industry for the copious proofs which he has furnished the reader, that my representation of some of the most important facts of ecclesiastical antiquity is supported by the autho-

* Davis, p. 168—274.

rity

rity or opinion of the most ingenious and learned of the modern writers. The public may not, perhaps, be very eager to assist Mr. Davis in his favourite amusement of *depluming* me. They may think, that if the materials which compose my two last chapters are curious and valuable, it is of little moment to whom they properly belong. If my readers are satisfied with the form, the colours, the new arrangement which I have given to the labours of my predecessors, they may perhaps consider me not as a contemptible thief, but as an honest and industrious manufacturer, who has fairly procured the raw materials, and worked them up with a laudable degree of skill and success.

II. About two hundred years ago, the court of Rome discovered that the system which had been erected by ignorance must be defended and countenanced by the aid, or at least by the abuse, of science. The grosser legends of the middle ages were abandoned to contempt, but the supremacy and infallibility of two hundred Popes, the virtues of many thousand Saints, and the miracles which they either performed or related, have been laboriously consecrated in the Ecclesiastical Annals of Cardinal Baronius. A theological barometer might be formed, of which the Cardinal and our countryman Dr. Middleton should constitute the opposite and remote extremities, as the former sunk to the lowest degree of credulity, which was compatible with learning, and the latter rose to the highest pitch of scepticism, in anywise consistent with religion. The intermediate gradations would be filled

filled by a line of ecclesiastical critics, whose rank has been fixed by the circumstances of their temper and studies, as well as by the spirit of the church or society to which they were attached. It would be amusing enough to calculate the weight of prejudice in the air of Rome, of Oxford, of Paris, and of Holland; and sometimes to observe the irregular tendency of papists towards freedom, sometimes to remark the unnatural gravitation of protestants towards slavery. But it is useful to borrow the assistance of so many learned and ingenious men, who have viewed the first ages of the church in every light, and from every situation. If we skilfully combine the passions and prejudices, the hostile motives and intentions, of the several theologians, we may frequently extract knowledge from credulity, moderation from zeal, and impartial truth from the most disingenuous controversy. It is the right, it is the duty of a critical historian to collect, to weigh, to select the opinions of his predecessors; and the more diligence he has exerted in the search, the more rationally he may hope to add some improvement to the stock of knowledge, the use of which has been common to all.

III. Besides the ideas which may be suggested by the study of the most learned and ingenious of the moderns, the historian may be indebted to them for the occasional communication of some passages of the ancients, which might otherwise have escaped his knowledge or his memory. In the consideration of any extensive subject, none will pretend

tend to have read all that has been written, or to recollect all that they have read; nor is there any disgrace in recurring to the writers who have professedly treated any questions, which, in the course of a long narrative, we are called upon to mention in a slight and incidental manner. If I touch upon the obscure and fanciful theology of the Gnostics, I can accept without a blush the assistance of the candid Beausobre; and when, amidst the fury of contending parties, I trace the progress of ecclesiastical dominion, I am not ashamed to confess myself the grateful disciple of the impartial Mosheim. In the next volume of my history, the reader and the critic must prepare themselves to see me make a still more liberal use of the labours of those indefatigable workmen who have dug deep into the mine of antiquity. The Fathers of the fourth and fifth centuries are far more voluminous than their predecessors; the writings of Jerom, of Augustin, of Chrysostom, &c. cover the walls of our libraries. The smallest part is of the historical kind: yet the treatises which seem the least to invite the curiosity of the reader, frequently conceal very useful hints, or very valuable facts. The polemic, who involves himself and his antagonists in a cloud of argumentation, sometimes relates the origin and progress of the heresy which he confutes; and the preacher who declaims against the luxury, describes the manners of the age; and seasonably introduces the mention of some public calamity, that he may ascribe it to the justice of offended heaven. It would surely be unreasonable to expect

pect that the historian should peruse enormous volumes, with the uncertain hope of extracting a few interesting lines, or that he should sacrifice whole days to the momentary amusement of his reader. Fortunately for us both, the diligence of ecclesiastical critics has facilitated our inquiries: the compilations of Tillemont might alone be considered as an immense repertory of truth and fable, of almost all that the fathers have preserved or invented, or believed; and if we equally avail ourselves of the labours of contending sectaries, we shall often discover, that the same passages which the prudence of one of the disputants would have suppressed or disguised, are placed in the most conspicuous light by the active and interested zeal of his adversary. On these occasions, what is the duty of a faithful historian, who derives from some modern writer the knowledge of some ancient testimony, which he is desirous of introducing into his own narrative? It is his duty, and it has been my invariable practice, to consult the original; to study with attention the words, the design, the spirit, the context, the situation of the passage to which I had been referred; and before I appropriated it to my own use, to justify my own declaration, "that I had carefully examined all the original materials that could illustrate the subject which I had undertaken to treat." If this important obligation has sometimes been imperfectly fulfilled, I have only omitted what it would have been impracticable for me to perform. The greatest city in the world is still destitute of that useful institution,

tion, a public library; and the writer who has undertaken to treat any large historical subject, is reduced to the necessity of purchasing, for his private use, a numerous and valuable collection of the books which must form the basis of his work. The diligence of his booksellers will not always prove successful; and the candour of his readers will not always expect, that, for the sake of verifying an accidental quotation of ten lines, he should load himself with an useless and expensive series of ten volumes. In a very few instances, where I had not the opportunity of consulting the originals, I have adopted their testimony on the faith of modern guides, of whose fidelity I was satisfied; but on these occasions,* instead of decking myself with the borrowed plumes of Tillemont or Lardner, I have been most scrupulously exact in marking the extent of my reading, and the source of my information. This distinction, which a sense of truth and modesty had engaged me to express, is ungenerously abused by Mr. Davis, who seems happy to inform his readers, that "in ONE instance (chap. xvi. 164, or in the first edition, 163) I have, by an unaccountable oversight, unfortunately for myself, forgot to drop the modern, and that I modestly disclaim all knowledge of Athanasius, but what I had picked up from Tillemont."† Without animadverting on the decency of these expressions, which are now grown familiar to me, I shall con-

* Gibbon, p. 605, N. 156; p. 606, N. 161; p. 690, N. 164; p. 699, N. 178.

† Davis, p. 273.

tent

tent myself with observing, that as I had frequently quoted Eusebius, or Cyprian, or Tertullian, *because* I had read them; so, in this instance, I only made my reference to Tillemont, *because* I had not read, and did not possess the works of Athanasius. The progress of my undertaking has since directed me to peruse the Historical Apologies of the Archbishop of Alexandria, whose life is a very interesting part of the age in which he lived; and if Mr. Davis should have the curiosity to look into my Second Volume, he will find that I make a free and frequent appeal to the writings of Athanasius. Whatever may be the opinion or practice of my adversary, this I apprehend to be the dealing of a fair and honourable man.

IV. The historical monuments of the three first centuries of ecclesiastical antiquities are neither very numerous nor very prolix. From the end of the Acts of the Apostles, to the time when the first apology of Justin Martyr was presented, there intervened a dark and doubtful period of fourscore years; and, even if the Epistles of Ignatius should be approved by the critic, they could not be very serviceable to the historian. From the middle of the second to the beginning of the fourth century, we gain our knowledge of the state and progress of Christianity, from the successive apologies which were occasionally composed by Justin, Athenagoras, Tertullian, Origen, &c. from the Epistles of Cyprian; from a few *sincere* acts of the Martyrs; from some moral or controversial tracts, which indirectly explain the events and manners of the times; from

the rare and accidental notice which profane writers have taken of the Christian sect; from the declamatory narrative which celebrates the deaths of the persecutors; and from the Ecclesiastical History of Eusebius, who has preserved some valuable fragments of more early writers. Since the revival of letters, these original materials have been the common fund of critics and historians; nor has it ever been imagined, that the absolute and exclusive property of a passage in Eusebius or Tertullian was acquired by the first who had an opportunity of quoting it. The learned work of Mosheim, *de Rebus Christianis ante Constantinum*, was printed in the year 1753; and if I were possessed of the patience and disingenuity of Mr. Davis, I would engage to find all the ancient testimonies that he has alleged, in the writings of Dodwell or Tillemont, which were published before the end of the last century. But if I were animated by any malevolent intentions against Dodwell or Tillemont, I could as easily, and as unfairly, fix on *them* the guilt of plagiarism, by producing the same passages transcribed or translated at full length in the Annals of Cardinal Baronius. Let not criticism be any longer disgraced by the practice of such unworthy arts. Instead of admitting suspicions as false as they are ungenerous, candour will acknowledge, that Mosheim or Dodwell, Tillemont or Baronius, enjoyed the same right, and often were under the same obligation, of quoting the passages which they had read, and which were indispensably requisite to confirm the

the truth and substance of their similar narratives. Mr. Davis is so far from allowing me the benefit of this common indulgence, or rather of this common right, that he stigmatises with the name of *plagiarism* a close and literal agreement with Dodwell in the account of some parts of the persecution of Diocletian, where a few chapters of Eusebius and Lactantius, perhaps of Lactantius alone, are the sole materials from whence our knowledge could be derived, and where, if I had not transcribed, I must have invented. He is even bold enough (*bold* is not the *proper* word), to conceive some hopes of persuading his readers, that an historian who has employed several years of his life, and several hundred pages, on the Decline and Fall of the Roman Empire, had never read Orosius, or the Augustin History; and that he was forced to borrow, at second-hand, his quotations from the Theodosian code. I cannot profess myself very desirous of Mr. Davis's acquaintance; but if he will take the trouble of calling at my house any afternoon when I am *not* at home, my servant shall shew him my library, which he will find tolerably well furnished with the useful authors, ancient as well as modern, ecclesiastical as well as profane, who have *directly* supplied me with the materials of my History.

The peculiar reasons, and they are not of the most flattering kind, which urged me to repel the furious and feeble attack of Mr. Davis, have been already mentioned. But since I am drawn thus reluctantly into the lists of controversy, I shall not retire till I have saluted, either with stern defiance

or gentle courtesy, the theological champions who have signalized their ardour to break a lance against the shield of a *Pagan* adversary. The Fifteenth and Sixteenth Chapters have been honoured with the notice of several writers, whose names and characters seemed to promise more maturity of judgment and learning than could reasonably be expected from the unfinished studies of a Bachelor of Arts. The Reverend Mr. Apthorpe, Dr. Watson, the Regius Professor of Divinity in the University of Cambridge, Dr. Chelsum of Christ Church, and his associate Dr. Randolph, President of Corpus Christi College, and the Lady Margaret's Professor of Divinity in the University of Oxford, have given me a fair right, which, however, I shall not abuse, of freely declaring my opinion on the subject of their respective criticisms.

Mr. Apthorpe.

If I am not mistaken, Mr. Apthorpe was the first who announced to the public his intention of examining the interesting subject which I had treated in the Two last Chapters of my History. The multitude of collateral and accessary ideas which presented themselves to the author, insensibly swelled the bulk of his papers to the size of a large volume in octavo; the publication was delayed many months beyond the time of the first advertisement; and when Mr. Apthorpe's Letters appeared, I was surprised to find, that I had *scarcely* any interest or concern in their contents. They are filled with general observations on the Study of History, with a large and useful catalogue

logue of Historians, and with a variety of reflexions, moral and religious, all preparatory to the direct and formal consideration of my Two last Chapters, which Mr. Apthorpe seems to reserve for the subject of a Second Volume. I sincerely respect the learning, the piety, and the candour of this gentleman, and must consider it as a mark of his esteem, that he has thought proper to begin his approaches at so great a distance from the fortifications which he designed to attack.

When Dr. Watson gave to the public his Apology for Christianity, in a Series of Letters, he addressed them to the Author of the Decline and Fall of the Roman Empire, with a just confidence that he had considered this important object in a manner not unworthy of his antagonist or of himself. Dr. Watson's mode of thinking bears a liberal and a philosophic cast; his thoughts are expressed with spirit, and that spirit is always tempered by politeness and moderation. Such is the man whom I should be happy to call my friend, and whom I should not blush to call my antagonist. But the same motives which might tempt me to accept, or even to solicit, a private and amicable conference, dissuaded me from entering into a public controversy with a writer of so respectable a character; and I embraced the earliest opportunity of expressing to Dr. Watson himself, how sincerely I agreed with him in thinking, "That as the world is now possessed of the opinion of us both upon the subject in question, it may be perhaps

DR. WATSON.

haps as proper for us both to leave it in this state."* The nature of the ingenious Professor's Apology contributed to strengthen the insuperable reluctance to engage in hostile altercation which was common to us both, by convincing me, that such an altercation was unnecessary as well as unpleasant. He very justly and politely declares, that a considerable part, near seventy pages, of his small volume are not directed to me,† but to a set of men whom he places in an odious and contemptible light. He leaves to other hands the defence of the leading Ecclesiastics, even of the primitive church; and without being *very* anxious, either to soften their vices and indiscretion, or to aggravate the cruelty of the Heathen persecutors, he passes over in silence the greatest part of my Sixteenth Chapter. It is not so much the purpose of the Apologist to examine the facts which have been advanced by the Historian, as to remove the impressions which may have been formed by many of his readers; and the Remarks of Dr. Watson consist more properly of general argumentation than of particular criticism. He fairly owns, that I have expressly allowed the full and irresistible weight of the *first* great cause of the success of Christianity;‡ and he is too candid to deny that the five *secondary* causes, which I had attempted to explain, operated with *some* degree of active

* Watson's Apology for Christianity, p. 200.
† Id. p. 202—268. ‡ Id. p. 5.

energy

energy towards the accomplishment of that great event. The only question which remains between us, relates to the *degree* of the weight and effect of those secondary causes; and as I am persuaded that our philosophy is not of the dogmatic kind, we should soon acknowledge that this precise degree cannot be ascertained by reasoning, nor perhaps be expressed by words. In the course of this inquiry, some incidental difficulties have arisen, which I had stated with impartiality, and which Dr. Watson resolves with ingenuity and temper. If in some instances he seems to have misapprehended my sentiments, I may hesitate whether I should impute the fault to my own want of clearness or to his want of attention, but I can never entertain a suspicion that Dr. Watson would descend to employ the disingenuous arts of vulgar controversy.

There is, however, one passage, and one passage only, which must not pass without some explanation; and I shall the more eagerly embrace this occasion to illustrate what I had said, as the misconstruction of my true meaning seems to have made an involuntary, but unfavourable impression on the liberal mind of Dr. Watson. As I endeavour *not* to palliate the severity, but to discover the motives, of the Roman magistrates, I had remarked, "it was in vain that the oppressed believer asserted the unalienable rights of conscience and private judgment. Though his situation might excite the pity, his arguments could never reach the understanding, either of the philosophic or of

the believing part of the Pagan world."* The humanity of Dr. Watson takes fire on the supposed provocation, and he asks me with unusual quickness, "How, Sir, are the arguments for liberty of conscience so exceedingly inconclusive, that you think them incapable of reaching the understanding even of philosophers?"† He continues to observe, that a captious adversary would embrace with avidity the opportunity this passage *affords*, of blotting my character with the odious stain of being a persecutor; a stain which no learning can wipe out, which no genius or ability can render amiable; and though he himself does not entertain such an opinion of my principles, his ingenuity tries in vain to provide me with the means of escape.

I must lament that I have not been successful in the explanation of a very simple notion of the spirit both of Philosophy and of Polytheism, which I have repeatedly inculcated. The arguments which assert the rights of conscience are not inconclusive in themselves, but the understanding of the Greeks and Romans was fortified against their evidence by an invincible prejudice. When we listen to the voice of Bayle, of Locke, and of genuine reason, in favour of religious toleration, we shall easily perceive that our most forcible appeal is made to our mutual feelings. If the Jew were allowed to argue with the Inquisitor, he would request that for a moment they might ex-

* Gibbon, p. 625. † Watson, p. 185.

change

change their different situations, and might safely ask his Catholic Tyrant, whether the fear of death would compel *him* to enter the synagogue, to receive the mark of circumcision, and to partake of the paschal lamb. As soon as the case of persecution was brought home to the breast of the Inquisitor, he must have found some difficulty in suppressing the dictates of natural equity, which would insinuate to his conscience, that he could have no right to inflict those punishments which under similar circumstances, he would esteem it as his duty to encounter. But this argument could not reach the understanding of a Polytheist, or of an ancient Philosopher. The former was ready, whenever he was summoned, or indeed without being summoned, to fall prostrate before the altars of any Gods who were adored in any part of the world; and to admit a vague persuasion of the *truth* and divinity of the most different modes of religion. The philosopher, who considered them, at least in their literal sense, as equally *false* and absurd, was not ashamed to disguise his sentiments, and to frame his actions according to the laws of his country, which imposed the same obligation on the philosophers and the people. When Pliny declared, that whatever was the opinion of the Christians, their obstinacy deserved punishment, the absurd cruelty of Pliny was excused in his own eye, by the consciousness that, in the situation of the Christians, he would not have refused the religious compliance which he exacted. I shall not repeat, that the Pagan worship was a matter, not

of

of *opinion*, but of *custom*; that the toleration of the Romans was confined to nations or families who followed the practice of their ancestors; and that in the first ages of Christianity their persecution of the individuals who departed from the established religion was neither moderated by pure reason, nor inflamed by exclusive zeal. But I only desire to appeal, from the hasty apprehension, to the more deliberate judgment, of Dr. Watson himself. Should there still remain any difference of opinion between us, I shall be satisfied, if he will consider me as a sincere though perhaps unsuccessful lover of truth and as a firm friend to civil and ecclesiastical freedom.

Dr. Chelsum and Dr. Randolph.

Far be it from me, or from any faithful historian, to impute to respectable societies the faults of some individual members. Our two Universities most undoubtedly contain the same mixture, and most probably the same proportions, of zeal and moderation, of reason and superstition. Yet there is much less difference between the smoothness of the Ionic, and the roughness of the Doric dialect, than may be found between the polished style of Dr. Watson, and the coarse language of Mr. Davis, Dr. Chelsum, or Dr. Randolph. The second of these critics, Dr. Chelsum of Christ Church, is unwilling that the world should forget that *he* was the first who sounded to arms, that *he* was the first who furnished the antidote to the poison, and who, as early as the month of October of the year 1776, published his *Strictures* on the two last Chapters of Mr. Gibbon's History. The success of a pamphlet, which

which he modestly styles imperfect and ill-digested, encouraged him to resume the controversy. In the beginning of the present year, his Remarks made their second appearance, with some alteration of form, and a large increase of bulk; and the author who seems to fight under the protection of two episcopal banners, has prefixed, in the front of his volume, his name and titles, which in the former edition he had less honourably suppressed. His confidence is fortified by the alliance and communications of a *distinguished* writer, Dr. Randolph, *&c.* who, on a proper occasion, would, no doubt, be ready to bear as honourable testimony to the merit and reputation of Dr. Chelsum. The two friends are indeed so happily united by art and nature, that if the author of the Remarks had not pointed out the valuable communications of the Margaret Professor, it would have been impossible to separate their respective property. Writers who possess any freedom of mind, may be known from each other by the peculiar character of their style and sentiments; but the champions who are inlisted in the service of Authority, commonly wear the uniform of the regiment. Oppressed with the same yoke, covered with the same trappings, they heavily move along, perhaps not with an equal pace, in the same beaten track of prejudice and preferment. Yet I should expose my own injustice, were I absolutely to confound with Mr. Davis the two Doctors in Divinity, who are joined in one volume. The three critics appear to be animated by the same implacable resentment against

against the historian of the Roman Empire; they are alike disposed to support the same opinions by the same arts; and if in the language of the two latter, the disregard of politeness is somewhat less gross and indecent; the difference is not of such a magnitude as to excite in my breast any lively sensations of gratitude. It was the misfortune of Mr. Davis that he undertook to *write* before he had *read*. He set out with the stock of authorities which he found in my quotations, and boldly ventured to play his reputation against mine. Perhaps he may now repent of a loss which is not easily recovered; but if I had not surmounted my almost insuperable reluctance to a public dispute, many a reader might still be dazzled by the vehemence of his assertions, and might still believe that Mr. Davis had detected several wilful and important misrepresentations in my two last chapters. But the confederate doctors appear to be scholars of a higher form and longer experience; they enjoy a certain rank in their academical world; and as their zeal is enlightened by some rays of knowledge, so their desire to ruin the credit of their adversary is occasionally checked by the apprehension of injuring their own. These restraints, to which Mr. Davis was a stranger, have confined them to a very narrow and humble path of historical criticism; and if I were to correct, according to their wishes, all the particular facts against which they have advanced any objections, these corrections, admitted in their fullest extent,

would

would hardly furnish materials for a decent list of *errata.*

The *dogmatical* part of their work, which in every sense of the word deserves that appellation, is ill adapted to engage my attention. I had declined the consideration of theological arguments, when they were managed by a candid and liberal adversary; and it would be inconsistent enough, if I should have refused to draw my sword in honourable combat against the keen and well-tempered weapon of Dr. Watson, for the sole purpose of encountering the rustic cudgel of two staunch and sturdy polemics.

I shall not enter any farther into the character and conduct of Cyprian, as I am sensible that, if the opinion of Le Clerc, Mosheim, and myself, is reprobated by Dr. Chelsum and his ally, the difference must subsist, till we shall entertain the same notions of moral virtue and ecclesiastical power.* If Dr. Randolph will allow that the primitive clergy received, managed, and distributed the tithes, and other charitable donations of the faithful, the dispute between *us* will be a dispute of words.† I shall not amuse myself with proving that the learned Origen must have derived from the *inspired* authority of the church his knowledge, not indeed of the *authenticity*, but of the *inspiration* of the *four* Evangelists, *two* of whom are not in the rank of the Apostles.‡ I

* Gibbon, p. 558, 559. Chelsum, p. 132—139.

† Gibbon, p. 592. Randolph in Chelsum, p. 122.

‡ Gibbon, p. 551, N. 33. Chelsum, p. 39.

shall

shall submit to the judgment of the public, whether the Athanasian Creed is not read and received in the Church of England, and whether the wisest and most virtuous of the Pagans* believed the Catholic faith, which is declared in the Athanasian Creed to be absolutely necessary for salvation. As little shall I think myself interested in the elaborate disquisitions with which the author of the Remarks has filled a great number of pages, concerning the famous testimony of Josephus, the passages of Irenæus and Theophilus, which relate to the gift of miracles, and the origin of circumcision in Palestine or in Egypt.† If I have rejected, and rejected with some contempt, the *interpolation* which pious fraud has very awkwardly inserted in the text of Josephus, I may deem myself secure behind the shield of learned and pious critics (see in particular Le Clerc, in his Ars Critica, part iii. sect. i. c. 15. and Lardner's Testimonies, vol. i. p. 150, &c.), who have condemned this passage: and I think it very natural that Dr. Chelsum should embrace the contrary opinion, which is not destitute of able advocates. The passages of Irenæus and Theophilus were thoroughly sifted in the controversy about the duration of miracles; and as the works of Dr. Middleton may be found in every library, so it is not impossible that a diligent search may still discover some remains of the writings of his adversaries. In mentioning the

* Gibbon, p. 565, N. 70. Chelsum, p. 66.

† Chelsum's Remarks, p. 13—19. 67—91. 180—185.

confession

confession of the Syrians of Palestine, that they had received from Egypt the rite of circumcision, I had simply alleged the testimony of Herodotus, without expressly adopting the sentiment of Marsham. But I had always imagined, that in these doubtful and indifferent questions, which have been solemnly argued before the tribunal of the public, every scholar was at liberty to choose his side, without assigning his reasons; nor can I yet persuade myself, that either Dr. Chelsum, or myself, are likely to enforce, by any new arguments, the opinions which we have respectively followed. The only novelty for which I can perceive myself indebted to Dr. Chelsum, is the very extraordinary scepticism which he insinuates concerning the time of Herodotus, who, according to the chronology of some, flourished during the time of the Jewish captivity.* Can it be necessary to inform a divine, that the captivity which lasted seventy years, according to the prophecy of Jeremiah, was terminated in the year 536 before Christ, by the edict which Cyrus published in the first year of his reign? (Jeremiah, xxv. 11, 12, xxix. 10. Ezra, i. 1. &c. Usher and Prideaux, under the years 606 and 536.) Can it be necessary to inform a man of letters, that Herodotus was fifty-three years old at the commencement of the Peloponnesian war (Aulus Gellius, Noct. Attic. xv. 23. from the commentaries of Pamphila), and consequently that he was born in the year before

* Chelsum, p. 15.

Christ

Christ 484, fifty-two years after the end of the Jewish captivity? As this well attested fact is not exposed to the slightest doubt or difficulty, I am somewhat curious to learn the names of those unknown authors, whose chronology Dr. Chelsum has allowed as the specious foundation of a probable hypothesis. The author of the Remarks does not seem indeed to have cultivated, with much care or success, the province of literary history; as a very moderate acquaintance with that useful branch of knowledge would have saved him from a positive mistake, much less excusable than the doubt which he entertains about the time of Herodotus. He styles Suidas "a *Heathen* writer, who lived about the end of the *tenth* century."* I admit the period which he assigns to Suidas; and which is well ascertained by Dr. Bentley. (See his Reply to Boyle, p. 22, 23.) We are led to fix this epoch, by the chronology which this *Heathen* writer has deduced from Adam, to the death of the emperor John Zimisces, A. D. 975: and a crowd of passages might be produced, as the unanswerable evidence of his Christianity. But the most unanswerable of all is the very date, which is not disputed between us. The philosophers who flourished under Justinian (see Agathias, L. ii. p. 65, 66.) appear to have been the last of the Heathen writers: and the ancient religion of the Greeks was annihilated almost four hundred years before the birth of Suidas.

* Chelsum, p. 73.

After

After this animadversion, which is not intended either to insult the failings of my Adversary, or to provide a convenient excuse for my own errors, I shall proceed to select *two* important parts of Dr. Chelsum's Remarks, from which the candid reader may form some opinion of the whole. They relate to the military service of the first Christians, and to the historical character of Eusebius, and I shall review them with the less reluctance, as it may not be impossible to pick up something curious and useful even in the barren waste of controversy.

MILITARY SERVICE OF THE FIRST CHRISTIANS.

I. In representing the errors of the primitive Christians, which flowed from an excess of virtue, I had observed, *that* they exposed themselves to the reproaches of the Pagans, by their obstinate refusal to take an active part in the civil administration, or military defence of the empire; *that* the objections of Celsus appear to have been mutilated by his adversary Origen; and *that* the Apologists, to whom the public dangers were urged, returned obscure and ambiguous answers, as they were unwilling to disclose the true ground of their security, their opinion of the approaching end of the world.* In another place I had related, from the acts of Ruinart, the action and punishment of the Centurion Marcellus, who was put to death for renouncing the service in a public and seditious manner.†

On this occasion Dr. Chelsum is extremely

* Gibbon, p. 580, 581. † Idem, p. 680.

alest. He denies my facts, controverts my opinions, and, with a politeness worthy of Mr. Davis himself, insinuates that I borrowed the story of Marcellus, not from Ruinart, but from Voltaire. My learned adversary thinks it highly improbable that Origen should dare to *mutilate* the objections of Celsus, "whose work was, in all probability, extant at the time he made this reply. In such case, had he even been inclined to treat his adversary unfairly, he must yet surely have been withheld from the attempt, through the fear of detection."* The experience both of ancient and modern controversy has indeed convinced me that this reasoning, just and natural as it may seem, is totally inconclusive, and that the generality of disputants, especially in religious contests, are of a much more daring and intrepid spirit. For the truth of this remark, I shall content myself with producing a recent and very singular example, in which Dr. Chelsum himself is personally interested. He charges† me with passing over in "silence the important and unsuspected testimony of a heathen historian (Dion Cassius) to the persecution of Domitian; and he affirms, that I have produced that testimony so far only as it relates to Clemens and Domitilla; yet in the very same passage follows immediately, that on a like accusation MANY OTHERS were also condemned. Some of them were put to death, others suffered the confiscation of their goods."‡ Al-

* Chelsum, p. 118, 119. † Id. p. 188. ‡ Gibbon, p. 645.

though

though I should not be ashamed to undertake the apology of Nero or Domitian, if I thought them innocent of any particular crime with which zeal or malice had unjustly branded their memory; yet I should indeed blush, if, in favour of tyranny, or even in favour of virtue, I had suppressed the truth and evidence of historical facts.* But the Reader will feel some surprise, when he has convinced himself that, in the three editions of my First Volume, after relating the death of Clemens, and the exile of Domitilla, I continue to allege the ENTIRE TESTIMONY of Dion, in the following words: "and sentences either of death, or of confiscation, were pronounced against a GREAT NUMBER OF PERSONS who were involved in the same accusation. The guilt imputed to their charge, was that of Atheism and Jewish manners; a singular association of ideas which cannot with any propriety be applied except to the Christians, as they were obscurely and imperfectly viewed by the magistrates and writers of that period." Dr. Chelsum has not been deterred by the fear of detection, from this scandalous mutilation of the popular work of a living adversary. But Celsus had been dead above fifty years before Origen published his Apology; and the copies of an ancient work, instead of being instantaneously multiplied by the operation of the press, were separately and slowly transcribed by the labour of the hand.

If any modern divine should still maintain that the fidelity of Origen was secured by motives more honourable than the fear of detection, he

may learn from Jerom the difference of the *gymnastic* and *dogmatic* styles. Truth is the object of the one, victory of the other; and the same arts which would disgrace the sincerity of the teacher, serve only to display the skill of the disputant. After justifying his own practice by that of the orators and philosophers, Jerom defends himself by the more respectable authority of Christian apologists. "How many thousand lines, says he, have been composed against *Celsus* and Porphyry, by *Origen*, Methodius, Eusebius, Apollinaris? Consider with what arguments, with what slippery problems, they elude the inventions of the Devil; and how, in their controversy with the Gentiles, they are sometimes obliged to speak, not what they really think, but what is most advantageous for the cause they defend." "Origenes, &c. multis versuum millibus scribunt adversus Celsum et Porphyrium. Considerate quibus argumentis et quam lubricis problematibus diaboli spiritu contexta subvertunt: et quia interdum coguntur loqui, non quod sentiunt, sed quod necesse est dicunt adversus ea quæ dicunt Gentiles." (Pro Libris advers. Jovinian. Apolog. tom. ii. p. 135.)

Yet Dr. Chelsum may still ask, and he has a right to ask, why in this particular instance I suspect the pious Origen of mutilating the objections of his adversary. From a very obvious, and, in my opinion, a very decisive circumstance: Celsus was a Greek philosopher, the friend of Lucian; and I thought that, although he might support error by sophistry, he would not write nonsense

in

in his own language. I renounce my suspicion, if the most attentive reader is able to understand the design and purport of a passage which is given as a formal quotation from Celsus, and which begins with the following words: "Ου μην αδε εκεινο ανεκτον σα λεγοντος, ως, &c. (Origen contr. Celsum, L. viii. p. 425. edit. Spencer, Cantab. 1677.) I have carefully inspected the original, and I have availed myself of the learning of Spencer, and even Bouhereau, (for I shall always disclaim the absurd and affected pedantry of using without scruple a Latin version, but of despising the aid of a French translation,) and the ill success of my efforts has countenanced the suspicion to which I still adhere, with a just mixture of doubt and hesitation. Origen very boldly denies, that any of the Christians have affirmed what is imputed to them by Celsus, in this unintelligible quotation; and it may easily be credited, that none had maintained what none can comprehend. Dr. Chelsum has produced the words of Origen; but on this occasion there is a strange ambiguity in the language of the modern divine,* as if he wished to insinuate what he dared not affirm; and every reader must conclude, from his state of the question, that Origen expressly denied the truth of the *accusation* of Celsus, who had *accused* the Christians of declining to assist their fellow-subjects in the military defence of the empire, assailed on every side by the arms of the Barbarians.

* Chelsum, p. 118.

Will Dr. Chelsum justify to the world, can he justify to his own feelings, the abuse which he has made even of the privileges of the Gymnastic style? Careless and hasty indeed must have been his perusal of Origen, if he did not perceive that the ancient apologist, who makes a stand on some incidental question, admits the accusation of his adversary, that the Christians *refused* to bear arms even at the command of their sovereign. "Και ε συστρατευομεθα μην αυτω, καν επειγη." (Origen, L. viii. p. 427.) He endeavours to palliate this undutiful refusal, by representing that the Christians had their peculiar camps, in which they incessantly combated for the safety of the emperor and the empire, by lifting up their right hands—in prayer. The apologist seems to hope that his country will be satisfied with this spiritual aid, and dexterously confounding the colleges of Roman priests with the multitudes which swelled the Catholic church, he claims for his brethren, in all the provinces, the exemption from military service, which was enjoyed by the sacerdotal order. But as this excuse might not readily be allowed, Origen looks forwards with a lively faith to that auspicious revolution, which Celsus had rejected as impossible, when all the nations of the habitable earth, renouncing their passions and their arms, should embrace the pure doctrines of the Gospel, and lead a life of peace and innocence under the immediate protection of Heaven. The faith of Origen seems to be principally founded on the predictions of the Prophet Zephaniah (See iii. 9, 10.;) and he prudently

observes,

observes, that the prophets often speak secret things (εν απορρητω λεγουσι p. 426,) which may be understood by those who can understand them; and that if this stupendous change cannot be effected while we retain our bodies, it may be accomplished as soon as we shall be released from them. Such is the reasoning of Origen: though I have not followed the order, I have faithfully preserved the substance of it; which fully justifies the truth and propriety of my observations.

The execution of Marcellus, the Centurion, is naturally connected with the Apology of Origen, as the former declared by his actions, what the latter had affirmed in his writings, that the conscience of a devout Christian would not allow him to bear arms, even at the command of his sovereign. I had represented this religious scruple as *one* of the motives which provoked Marcellus, on the day of a public festival, to throw away the ensigns of his office; and I presumed to observe, that such an act of desertion would have been punished in any government according to martial or even civil law. Dr. Chelsum* very *bluntly* accuses me of misrepresenting the story, and of suppressing those circumstances which would have defended the Centurion from the unjust imputation thrown by me upon his conduct. The dispute between the advocate for Marcellus and myself lies in a very narrow compass; as the whole

* Chelsum, p. 114—117.

evidence is comprised in a short, simple, and, I believe, authentic narrative.

1. In another place I observed, and even pressed the observation, "that the innumerable deities and rites of Polytheism were closely interwoven with every circumstance of business or pleasure, of public or of private life;" and I had particularly specified how much the Roman discipline was connected with the national superstition. A solemn oath of fidelity was repeated every year in the name of the gods and of the genius of the Emperor, public and daily sacrifices were performed at the head of the camp, the legionary was continually tempted or rather compelled, to join in the idolatrous worship of his fellow-soldiers; and had not any scruples been entertained of the lawfulness of war, it is not easy to understand how any serious Christian could enlist under a banner which has been justly termed the *rival of the Cross*. "Vexilla æmula Christi." (Tertullian de Corona Militis, c. xi.) With regard to the soldiers, who before their conversion were already engaged in the military life, fear, habit, ignorance, necessity, might bend them to some acts of occasional conformity; and as long as they abstained from absolute and intentional idolatry, their behaviour was excused by the indulgent, and censured by the more rigid casuists. (See the whole Treatise *de Corona Militis*.) We are ignorant of the adventures and character of the Centurion Marcellus, how long he had conciliated the profession of arms

and

and of the Gospel, whether he was only a Catechumen, or whether he was initiated by the sacrament of baptism. We are likewise at a loss to ascertain the particular act of idolatry which so suddenly and so forcibly provoked his pious indignation. As he declared his faith in the midst of a public entertainment given on the birth-day of Galerius, he must have been startled by some of the sacred and convivial rites (Convivia ista profana reputans) of prayers, or vows, or libations, or, perhaps, by the offensive circumstance of eating the meats which had been offered to the idols. But the scruples of Marcellus were not confined to these accidental impurities; they evidently reached the essential duties of his profession; and when, before the tribunal of the magistrates, he avowed his faith at the hazard of his life, the Centurion declared, as his cool and determined persuasion, that it does not become a Christian man, who is the soldier of the Lord Christ, to bear arms for any object of earthly concern. "Non enim decebat Christianum hominem molestiis secularibus militare, qui Christo Domino militat:" a formal declaration, which clearly disengages from each other the different questions of war and idolatry. With regard to both these questions, as they were understood by the primitive Christians, I wish to refer the reader to the sentiments and authorities of Mr. Moyle, a bold and ingenious critic, who read the Fathers as their judge, and not as their slave, and who has refuted, with the most patient candour, all that learned prejudice could suggest

in

in favour of the silly story of the Thundering Legion. (See Moyle's Works, Vol. ii. p. 84—88. 111—116. 163—212. 298—302. 327—341.) And here let me add, that the passage of Origen, who in the name of his brethren disclaims the duty of military service, is understood by Mr. Moyle in its true and obvious signification.

2. I know not where Dr. Chelsum has imbibed the principles of logic or morality which teach him to approve the conduct of Marcellus, who threw down his rod, his belt, and his arms, at the head of the legion, and publicly renounced the military service, *at the very time* when he found himself obliged to offer sacrifice: Yet surely this is a very false notion of the condition and duties of a Roman Centurion. Marcellus was bound, by a solemn oath, to serve with fidelity till he should be regularly discharged; and according to the sentiments which Dr. Chelsum ascribes to him, he was not released from his oath by any mistaken opinion of the unlawfulness of war. I would propose it as a case of conscience to any philosopher, or even to any casuist in Europe, Whether a particular order which cannot be reconciled with virtue or piety, dissolves the ties of a general and lawful obligation? And whether, if they had been consulted by the Christian Centurion, they would not have directed him to increase his diligence in the execution of his military functions, to refuse to yield to any act of idolatry, and patiently to expect the consequences of such a refusal? But, instead of obeying the mild and moderate dictates of religion,

religion, instead of distinguishing between the duties of the soldier and of the Christian, Marcellus, with imprudent zeal, rushed forwards to seize the crown of martyrdom. He might have privately confessed himself guilty to the tribune or præfect under whom he served: he chose on the day of a public festival to disturb the order of the camp. He insulted, without necessity, the religion of his sovereign and of his country, by the epithets of contempt which he bestowed on the Roman gods. "Deos vestros ligneos et lapideos adorare contemno, quæ sunt idola surda et muta." Nay more; at the head of the legion, and in the face of the standards, the Centurion Marcellus openly renounced his allegiance to the Emperors. "Ex hoc militare IMPERATORIBUS VESTRIS desisto." From this moment I no longer serve YOUR EMPERORS, are the important words of Marcellus, which his advocate has not thought proper to translate. I again make my appeal to any lawyer, to any military man, Whether, under such circumstances, the pronoun *your* has not a seditious, and even treasonable import? And whether the officer who should make this declaration, and at the same time throw away his sword at the head of the regiment, would not be condemned for mutiny and desertion by any court-martial in Europe? I am the rather disposed to judge favourably of the conduct of the Roman government, as I cannot discover any desire to take advantage of the indiscretion of Marcellus. The commander of the legion seemed to lament that it was not in his power to dissemble this

this rash action. After a delay of more than three months, the Centurion was examined before the Vice-præfect, his superior judge, who offered him the fairest opportunities of explaining or qualifying his seditious expressions, and at last condemned him to lose his head; not simply because he was a Christian, but because he had violated his military oath, thrown away his belt, and publicly blasphemed the Gods and the Emperors. Perhaps the impartial reader will confirm the sentence of the Vice-præfect Agricolanus, "Ita se habent facta Marcelli, ut hæc *disciplinâ* debeant vindicari."

Notwithstanding the plainest evidence, Dr. Chelsum will not believe that either Origen in theory, or Marcellus in practice, could seriously object to the use of arms; "because it is well known, that, far from declining the business of war altogether, whole legions of Christians served in the Imperial armies."* I have not yet discovered, in the author or authors of the Remarks, many traces of a clear and enlightened understanding, yet I cannot suppose them so destitute of every reasoning principle, as to imagine that they here allude to the conduct of the Christians who embraced the profession of arms after their religion had obtained a public establishment. Whole legions of Christians served under the banners of Constantine and Justinian, as whole regiments of Christians are now enlisted in the service of France

* Chelsum, p. 113.

or

or England. The representation which I had given, was confined to the principles and practice of the church of which Origen and Marcellus were members, before the sense of public and private interest had reduced the lofty standard of evangelical perfection to the ordinary level of human nature. In those primitive times, where are the Christian legions that served in the imperial armies? Our ecclesiastical Pompeys may stamp with their foot, but no armed men will arise out of the earth, except the ghosts of the Thundering and the Thebæan legions; the former renowned for a miracle, and the latter for a martyrdom. Either the two Protestant Doctors must acquiesce under some imputations which are better understood than expressed, or they must prepare, in the full light and freedom of the eighteenth century, to undertake the defence of two obsolete legions, the least absurd of which staggered the well-disciplined credulity of a Franciscan Friar. (See Pagi Critic. ad Annal. Baronii, A. D. 174. tom. i. p. 168.) Very different was the spirit and taste of the learned and ingenuous Dr. Jortin, who, after treating the silly story of the Thundering legion with the contempt it deserved, continues in the following words: "Moyle wishes no greater penance to the believers of the Thundering Legion, than that they may also believe the Martyrdom of the Thebæan Legion (Moyle's Works, vol. ii. p. 103.): to which good wish, I say with Le Clerc (Bibliothèque A. et M. tom. xxvii. p. 193.) AMEN.

"Qui

"Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi."

(Jortin's Remarks on Ecclesiastical History, vol. i. p. 367. 2d Edition, London, 1767.)

Yet I shall not attempt to conceal a formidable army of Christians and even of Martyrs, which is ready to enlist under the banners of the confederate Doctors, if they will accept their service. As a specimen of the extravagant legends of the middle age, I had produced the instance of ten thousand Christian soldiers supposed to have been crucified on Mount Ararat, by the order either of Trajan or Hadrian.* For the mention and for the confutation of this story, I had appealed to a papist and a protestant, to the learned Tillemont (Mem. Ecclesiast. tom. ii. part ii. p. 438.), and to the diligent Geddes (Miscellanies, vol. ii. p. 203.), and when Tillemont was not afraid to say that there are few histories which appear more fabulous, I was not ashamed of dismissing the *fable* with silent contempt. We may trace the degrees of fiction as well as those of credibility, and the impartial critic will not place on the same level the baptism of Philip and the donation of Constantine. But in considering the crucifixion of the ten thousand Christian soldiers, we are not reduced to the necessity of weighing any internal probabilities, or of disproving any external testimonies. This legend, the absurdity of which must strike every *rational* mind, stands naked and unsupported by

* Gibbon, p. 654. N. 74.

the

the authority of any writer who lived within a thousand years of the age of Trajan, and has not been able to obtain the poor sanction of the uncorrupted martyrologies which were framed in the most credulous period of ecclesiastical history. The two Protestant Doctors will probably reject the unsubstantial present which has been offered them; yet there is one of my adversaries, the *anonymous Gentleman*, who boldly declares himself the votary of the ten thousand martyrs, and challenges me "to discredit a FACT which hitherto by many has been looked upon as well established."* It is pity that a prudent confessor did not whisper in his ear, that, although the martyrdom of these military Saints, like that of the eleven thousand virgins, may contribute to the edification of the faithful, these wonderful tales should not be rashly exposed to the jealous and inquisitive eye of those profane critics, whose examination always precedes, and sometimes checks, their religious assent.

CHARACTER AND CREDIT OF EUSEBIUS.

II. A grave and pathetic complaint is introduced by Dr. Chelsum, into his preface,† that Mr. Gibbon, who has often referred to the Fathers of the Church, seems to have entertained a general distrust of those respectable witnesses. The critic is scandalized at the epithets of scanty and *suspicious*, which are applied to the materials of ecclesiastical history; and if he cannot impeach the truth of the former, he censures in the most angry terms the

* Remarks, p. 65, 66, 67. † P. ii. iii.

injus-

injustice of the latter. He assumes, with peculiar zeal, the defence of Eusebius, the venerable parent of Ecclesiastical History, and labours to rescue his character from the *gross misrepresentation* on which Mr. Gibbon has openly insisted.* He observes, as if he sagaciously foresaw the objection, "That it will not be sufficient here to allege a few instances of apparent credulity in some of the Fathers, in order to fix a general charge of *suspicion* on all." But it *may* be sufficient to allege a clear and fundamental principle of historical as well as legal Criticism, that whenever we are destitute of the means of comparing the testimonies of the opposite parties, the evidence of *any* witness, however illustrious by his rank and titles, is justly to be *suspected* in his own cause. It is unfortunate enough, that I should be engaged with adversaries, whom their habits of study and conversation appear to have left in total ignorance of the principles which universally regulate the opinions and practice of mankind.

As the ancient world was not distracted by the fierce conflicts of hostile sects, the free and eloquent writers of Greece and Rome had few opportunities of indulging their passions, or of exercising their impartiality in the relation of religious events. Since the origin of Theological Factions, some historians, Ammianus Marcellinus, Fra-Paolo, Thuanus, Hume, and perhaps a few others, have deserved the singular praise of holding the balance

* Chelsum and Randolph, p. 220—238.

with

with a steady and equal hand. Independent and unconnected, they contemplated with the same indifference, the opinions and interests of the contending parties; or, if they were seriously attached to a particular system, they were armed with a firm and moderate temper, which enabled them to suppress their affections, and to sacrifice their resentments. In this small, but *venerable* Synod of historians, Eusebius cannot claim a seat. I had acknowledged, and I still think, that his character was less tinctured with credulity than that of most of his contemporaries; but as his enemies must admit, that he was sincere and earnest in the profession of Christianity, so the warmest of his admirers, or at least of his readers, must discern, and will probably applaud, the religious zeal which disgraces or adorns every page of his Ecclesiastical History. This laborious and useful work was published at a time, between the defeat of Licinius and the Council of Nice, when the resentment of the Christians was still warm, and when the Pagans were astonished and dismayed by the recent victory and conversion of the great Constantine. The materials, I shall dare to repeat the invidious epithets of scanty and suspicious, were extracted from the accounts which the Christians themselves had given of their *own* sufferings, and of the cruelty of their enemies. The Pagans had so long and so contemptuously neglected the rising greatness of the Church, that the Bishop of Cæsarea had little either to hope or to fear from the writers of the opposite party; almost all of that *little*

which did exist, has been accidentally lost, or purposely destroyed; and the candid inquirer may vainly wish to compare with the History of Eusebius, some Heathen narrative of the persecutions of Decius and Diocletian. Under these circumstances, it is the duty of an impartial judge to be counsel for the prisoner, who is incapable of making any defence for himself; and it is the first office of a counsel to examine with distrust and *suspicion* the interested evidence of the accuser. Reason justifies the suspicion, and it is confirmed by the constant experience of modern History, in almost every instance where we have an opportunity of comparing the mutual complaints and apologies of the religious factions, who have disturbed each other's happiness in this world, for the sake of securing it in the next.

As we are deprived of the means of contrasting the adverse relations of the Christians and Pagans; it is the more incumbent on us to improve the opportunities of trying the narratives of Eusebius, by the original, and sometimes occasional, testimonies of the more ancient writers of his own party. Dr. Chelsum * has observed, that the celebrated passage of Origen, which has so much thinned the ranks of the army of Martyrs, must be confined to the persecutions that had already happened. I cannot dispute this sagacious remark, but I shall venture to add, that this passage more immediately relates to the religious tempests which had been

* Gibbon, p. 653. Chelsum, p. 204—207.

excited

excited in the time and country of Origen; and still more particularly to the city of Alexandria, and to the persecution of Severus, in which young Origen successfully exhorted his father to sacrifice his life and fortune for the cause of Christ. From such unquestionable evidence, I am authorised to conclude, that the number of holy victims who sealed their faith with their blood, was not, on this occasion, very considerable: but I cannot reconcile this fair conclusion with the positive declaration of Eusebius (L. vi. c. 2. p. 258.), that at Alexandria, in the persecution of Severus, an innumerable, at least an indefinite multitude (μυριοι) of Christians were honoured with the crown of martyrdom. The advocates for Eusebius may exert their critical skill in proving that μυριοι and ολιγοι *many* and *few*, are synonimous and convertible terms, but they will hardly succeed in diminishing so palpable a contradiction, or in removing the suspicion which deeply fixes itself on the historical character of the Bishop of Cæsarea. This unfortunate experiment taught me to read, with becoming caution, the loose and declamatory style which *seems* to magnify the multitude of martyrs and confessors, and to aggravate the nature of their sufferings. From the same motives I selected, with careful observation, the more certain account of the number of persons who actually suffered death in the province of Palestine, during the whole eight years of the last and most rigorous persecution.

Besides the reasonable grounds of suspicion,

which suggest themselves to every liberal mind, against the credibility of the Ecclesiastical Historians, and of Eusebius, their venerable leader, I had taken notice of two very remarkable passages of the Bishop of Cæsarea. He frankly, or at least indirectly, declares, that in treating of the last persecution, "he has related whatever might redound to the glory, and suppressed all that could tend to the disgrace, of Religion."* Dr. Chelsum, who, on this occasion, most lamentably exclaims that we should hear Eusebius, before we utterly condemn him, has provided, with the assistance of his worthy colleague, an elaborate defence for their common patron; and as if he were secretly conscious of the weakness of the cause, he has contrived the resource of intrenching himself in a very muddy soil, behind three several fortifications, which do not exactly support each other. The advocate for the sincerity of Eusebius maintains: 1st, That he never made such a declaration: 2dly, That he had a right to make it: and, 3dly, That he did not observe it. These separate and almost inconsistent apologies, I shall separately consider.

1. Dr. Chelsum is at a loss how to reconcile, ——I beg pardon for weakening the force of his dogmatic style; he declares, that "It was plainly impossible to reconcile the express words of the charge exhibited, with any part of either of the passages appealed to in support of it."† If he means, as I think he must, that the *express words* of

* Gibbon, p. 699. † Chelsum, p. 232.

my

my text cannot be found in that of Eusebius, I congratulate the importance of the discovery. But was it possible? Could it be my design to quote the words of Eusebius, when I reduced into one sentence the spirit and substance of two diffuse and distinct passages? If I have given the true sense and meaning of the Ecclesiastical Historian, I have discharged the duties of a fair Interpreter; nor shall I refuse to rest the proof of my fidelity on the translation of those two passages of Eusebius, which Dr. Chelsum produces in his favour.* "But it is not our part to describe the sad calamities which at last befel them (the *Christians*), since it does not agree with our plan to relate their dissensions and wickedness before the persecution; on which account we have determined to relate nothing more concerning them than may serve to justify the Divine Judgment. We therefore have not been induced to make mention either of those who were tempted in the persecution, or of those who made utter shipwreck of their salvation, and who were sunk of their own accord into the depths of the storm; but shall only add those things to our General History, which may in the first place be profitable to ourselves, and afterwards to posterity." In the other passage, Eusebius, after mentioning the dissensions of the Confessors among themselves, again declares that it is his intention to pass over all these things. "Whatsoever things, (continues the Historian, in the words of the Apostle, who was

* Chelsum, p. 228. 231.

recommending the practice of virtue,) whatsoever things are honest, whatsoever things are of good report, if there be any virtue, and if there be any praise; these things Eusebius thinks most suitable to a History of Martyrs;" of *wonderful* Martyrs, is the splendid epithet which Dr. Chelsum had not thought proper to translate. I should betray a very mean opinion of the judgment and candour of my readers, if I added a single reflection on the clear and obvious tendency of the two passages of the Ecclesiastical Historian. I shall only observe, that the Bishop of Cæsarea seems to have claimed a privilege of a still more dangerous and extensive nature. In one of the most learned and elaborate works that antiquity has left us, the Thirty-second Chapter of the Twelfth Book of his Evangelical Preparation bears for its title this scandalous Proposition, "How it may be lawful and fitting to use falsehood as a medicine, and for the benefit of those who want to be deceived." Οτι δεησει ποτε τῳ ψευδει αντι φαρμακα χρησθαι επι ωφελεια των δεομενων τα τοιαυτα τροπα. (P. 356, Edit. Græc. Rob. Stephani, Paris, 1544.) In this chapter he alleges a passage of Plato, which approves the occasional practice of pious and salutary frauds; nor is Eusebius ashamed to justify the sentiments of the Athenian philosopher by the example of the sacred writers of the Old Testament.

2. I had contented myself with observing, that Eusebius had violated one of the fundamental laws of history, *Ne quid veri dicere non audeat;* nor could I imagine, if the *fact* was allowed, that any question

question could possibly arise upon the matter of *right*. I was indeed mistaken; and I now begin to understand why I have given so little satisfaction to Dr. Chelsum, and to other critics of the same complexion, as our ideas of the duties and the privileges of an historian appear to be so widely different. It is alleged, that "every writer has a right to choose his subject, for the particular benefit of his reader; that he has explained his own plan consistently; that he considers himself, according to it, not as a complete historian of the times, but rather as a *didactic* writer, whose main object is to make his work, like the Scriptures themselves, PROFITABLE FOR DOCTRINE; that, as he treats only of the affairs of the Church, the plan is at least excusable, perhaps peculiarly proper; and that he has conformed himself to the principal duty of an historian, while, according to his immediate design, he has not particularly related any of the transactions which could tend to the disgrace of religion."* The historian must indeed be generous, who will conceal, by his own disgrace, that of his country, or of his religion. Whatever subject he has chosen, whatever persons he introduces, he owes to himself, to the present age, and to posterity, a just and perfect delineation of all that may be praised, of all that may be excused, and of all that must be censured. If he fails in the discharge of his important office, he partially violates the sacred obligations of truth,

* Chelsum, p. 229, 230, 231.

and disappoints his readers of the instruction which they might have derived from a fair parallel of the vices and virtues of the most illustrious characters. Herodotus might range without controul in the spacious walks of the Greek and Barbaric domain, and Thucydides might confine his steps to the narrow path of the Peloponnesian war; but those historians would never have deserved the esteem of posterity, if they had designedly suppressed or transiently mentioned those facts which could tend to the disgrace of Greece or of Athens. These unalterable dictates of conscience and reason have been *seldom* questioned, though they have been seldom observed; and we must sincerely join in the honest complaint of Melchior Canus, "that the lives of the philosophers have been composed by Laertius, and those of the Cæsars by Suetonius, with a much stricter and more severe regard for historic truth, than can be found in the lives of saints and martyrs, as they are described by Catholic writers." (See Loci Communes, L. xi. p. 650, apud Clericum. Epistol. Critic. v. p. 136.) And yet the partial representation of truth is of far more pernicious consequence in ecclesiastical, than in civil history. If Laertius had concealed the defects of Plato, or if Suetonius had disguised the vices of Augustus, we should have been deprived of the knowledge of some curious, and perhaps instructive, facts, and our idea of those celebrated men might have been more favourable than they deserved; but I cannot discover any practical inconveniencies which could have been the result of

our

our ignorance. But if Eusebius had fairly and circumstantially related the scandalous dissensions of the Confessors; if he had shewn that their virtues were tinctured with pride and obstinacy, and that their lively faith was not exempt from some mixture of enthusiasm; he would have armed his readers against the excessive veneration for those holy men, which imperceptibly degenerated into religious worship. The success of these *didactic* histories, by concealing or palliating every circumstance of human infirmity, was one of the most efficacious means of consecrating the memory, the bones, and the writings of the saints of the prevailing party; and a great part of the errors and corruptions of the Church of Rome may fairly be ascribed to this criminal dissimulation of the ecclesiastical historians. As a Protestant Divine, Dr. Chelsum must abhor these corruptions; but as a Christian, he should be careful lest his apology for the prudent choice of Eusebius should fix an indirect censure on the unreserved sincerity of the four Evangelists. Instead of confining their narrative to those things which are virtuous and of good report, instead of following the plan which is here recommended as *peculiarly proper* for the affairs of the Church, the inspired writers have thought it their duty to relate the most minute circumstances of the fall of St. Peter, without considering whether the behaviour of an Apostle, who thrice denied his Divine Master, might redound to the honour, or to the disgrace of Christianity. If Dr. Chelsum should be frightened by this unexpected

pected consequence, if he should be desirous of saving his faith from *utter shipwreck*, by throwing overboard the useless lumber of memory and reflection, I am not enough his enemy to impede the success of his honest endeavours.

The didactic method of writing history was still more profitably exercised by Eusebius in another work, which he has intitled, The Life of Constantine, his gracious patron and benefactor. Priests and poets have enjoyed in every age a privilege of flattery; but if the actions of Constantine are compared with the perfect idea of a royal saint, which, under his name, has been delineated by the zeal and gratitude of Eusebius, the most indulgent reader will confess, that when I styled him a *courtly Bishop*,* I could only be restrained by my respect for the episcopal character from the use of a much harsher epithet. The other appellation of a *passionate declaimer*, which seems to have sounded still more offensive in the tender ears of Dr. Chelsum,† was not applied by me to Eusebius, but to Lactantius, or rather to the author of the historical declamation, *De Mortibus Persecutorum;* and indeed it is much more properly adapted to the rhetorician, than to the bishop. Each of those authors was alike studious of the glory of Constantine; but each of them directed the torrent of his invectives against the tyrant, whether Maxentius or Licinius, whose recent defeat was the actual theme of popular and Christian applause. This

* Gibbon, p. 704. † Chelsum, p. 234.

simple

simple observation may serve to extinguish a very trifling objection of my critic, That Eusebius has not represented the tyrant Maxentius under the character of a persecutor.

Without scrutinizing the considerations of interest which might support the integrity of Baronius and Tillemont, I may fairly observe, that both those learned Catholics have acknowledged and condemned the dissimulation of Eusebius, which is partly denied, and partly justified, by my adversary. The honourable reflection of Baronius well deserves to be transcribed. "Hæc (the passages already quoted) de suo in conscribendâ persecutionis historia Eusebius; parum explens numeros sui muneris; dum perinde ac si panegyrim scriberet non historiam, triumphos dumtaxat martyrum atque victorias, non autem lapsus jacturamque fidelium posteris scripturæ monumentis curaret." (Baron. Annal. Ecclesiast. A. D. 302, No. 11. See likewise Tillemont, Mem. Eccles. tom. v. p. 62. 156; tom. vii. p. 130). In a former instance, Dr. Chelsum appeared to be more credulous than a Monk: on the present occasion, he has shewn himself less sincere than a Cardinal, and more obstinate than a Jansenist.

3. Yet the advocate for Eusebius has still another expedient in reserve. Perhaps he made the unfortunate declaration of his partial design, perhaps he had a right to make it; but at least his accuser must admit, that he has saved his honour by not keeping his word; since I myself have taken notice of THE CORRUPTION OF MANNERS

AND

AND PRINCIPLES among the Christians so FORCIBLY LAMENTED by Eusebius.* He has indeed indulged himself in a strain of *loose* and *indefinite* censure, which may generally be just, and which cannot be personally offensive, which is alike incapable of wounding or of correcting, as it seems to have no fixed object or certain aim. Juvenal might have read his satire against women in a circle of Roman ladies, and each of them might have listened with pleasure to the amusing description of the various vices and follies, from which she herself was so perfectly free. The moralist, the preacher, the ecclesiastical historian, enjoy a still more ample latitude of invective; and as long as they abstain from any particular censure, they may securely expose, and even exaggerate, the sins of the multitude. The precepts of Christianity seem to inculcate a style of mortification, of abasement, of self-contempt; and the hypocrite who aspires to the reputation of a saint, often finds it convenient to affect the language of a penitent. I should doubt whether Dr. Chelsum is much acquainted with the comedies of Molière. If he has ever read that inimitable master of human life, he may recollect whether Tartuffe was very much inclined to confess his real guilt, when he exclaimed,

Oui, mon frère, je suis un méchant, un coupable;
Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité;
Le plus grand scélérat qui ait jamais été.

* Chelsum, p. 226, 227.

Chaque

Chaque instant de ma vie est chargé de souillures,
Elle n'est qu'un amas de crimes et d'ordures.
* * * * * * * *
Oui, mon cher fils, parlez, traitez-moi de perfide,
D'infame, de perdu, de voleur, d'homicide;
Accablez-moi de noms encore plus détestés:
Je n'y contredis point, je les ai mérités,
Et j'en veux à genoux souffrir l'ignominie,
Comme une honte due aux crimes de ma vie.

It is not my intention to compare the character of Tartuffe with that of Eusebius; the former pointed his invectives against himself, the latter directed them against the times in which he had lived: but as the prudent Bishop of Cæsarea did not specify any place or person for the object of his censure, he cannot justly be accused, even by his friends, of violating the *profitable* plan of his *didactic* history.

The extreme caution of Eusebius who declines any mention of those who were tempted and who fell during the persecution, has countenanced a suspicion that he himself was one of those unhappy victims, and that his tenderness for the wounded fame of his brethren arose from a just apprehension of his own disgrace. In one of my notes,* I had observed, that he was charged with the guilt of some criminal compliances, in his own presence, and in the Council of Tyre. I am therefore accountable for the reality only, and not for the truth of the accusation: but as the two doctors, who on this occasion unite their forces, are angry

* Gibbon, p. 699. N. 178.

and

and clamorous in asserting the innocence of the Ecclesiastical Historian,* I shall advance one step farther, and shall maintain, that the charge against Eusebius, though not legally proved, is supported by a reasonable share of presumptive evidence.

I have often wondered why our orthodox divines should be so earnest and zealous in the defence of Eusebius; whose moral character cannot be preserved, unless by the sacrifice of a more illustrious, and, as I really believe, of a more innocent victim. Either the Bishop of Cæsarea, on a very important occasion, violated the laws of Christian charity and civil justice, or we must fix a charge of calumny, almost of forgery, on the head of the great Athanasius, the standard-bearer of the Homoousian cause, and the firmest pillar of the Catholic faith. In the Council of Tyre, he was accused of murdering, or at least of mutilating a bishop, whom he produced at Tyre alive and unhurt (Athanas. tom. i. p. 783. 786.); and of sacrilegiously breaking a consecrated chalice, in a village where neither church, nor altar, nor chalice, could possibly have existed. (Athanas. tom. i. p. 731, 732. 802). Notwithstanding the clearest proofs of his innocence, Athanasius was oppressed by the Arian faction; and Eusebius of Cæsarea, the venerable father of Ecclesiastical history, conducted this iniquitous prosecution from a motive of personal enmity. (Athanas. tom. i. p. 728. 795. 797). Four years afterwards, a national council of the Bishops of

* Chelsum and Randolph, p. 236, 237, 238.

Egypt,

Egypt, forty-nine of whom had been present at the Synod of Tyre, addressed an epistle or manifesto in favour of Athanasius to all the bishops of the Christian world. In this epistle they assert, that some of the confessors, who accompanied them to Tyre, had accused Eusebius of Cæsarea of an act relative to idolatrous sacrifice. εκ Ευσεβιος ὁ εν Καισερειᾳ της Παλαισ῾ινης επι θυσιᾳ κατηγορειτο ὑπο των συν ἡμιν ὁμολογητων. (Athanas. tom. i. p. 728). Besides this short and authentic memorial, which escaped the knowledge or the candour of our confederate doctors, a consonant but more circumstantial narrative of the accusation of Eusebius may be found in the writings of Epiphanius (Hæres. lxviii. p. 723, 724.), the learned Bishop of Salamis, who was born about the time of the Synod of Tyre. He relates that, in one of the sessions of the council, Potamon, Bishop of Heraclea in Egypt, addressed Eusebius in the following words: "How now, Eusebius, can this be borne, that you should be seated as a judge, while the innocent Athanasius is left standing as a criminal? Tell me, continued Potamon, were we not in prison together during the persecution? For my own part, I lost an eye for the sake of the truth; but I cannot discern that *you* have lost any one of your members. You bear not any marks of your sufferings for Jesus Christ; but here you are, full of life, and with all the parts of your body sound and entire. How could you contrive to escape from prison, unless you stained your conscience, either by actual guilt or by a criminal promise to our persecutors?" Eusebius

Eusebius immediately broke up the meeting, and discovered, by his anger, that he was confounded or provoked by the reproaches of the Confessor Potamon.

I should despise myself, if I were capable of magnifying, for a present occasion, the authority of the witness whom I have produced. Potamon was most assuredly actuated by a strong prejudice against the personal enemy of his Primate; and if the transaction to which he alluded had been of a private and doubtful kind, I would not take any ungenerous advantage of the respect which my reverend adversaries must entertain for the character of a confessor. But I cannot distrust the veracity of Potamon, when he confined himself to the assertion of a fact, which lay within the compass of his personal knowledge: and collateral testimony (see Photius, p. 296, 297) attests, that Eusebius was long enough in prison to assist his friend, the Martyr Pamphilus, in composing the first five books of his Apology for Origen. If we admit that Eusebius was imprisoned, he must have been discharged, and his discharge must have been either honourable, or criminal, or innocent. If his patience vanquished the cruelty of the tyrant's ministers, a short relation of his own confession and sufferings would have formed an useful and edifying chapter in his Didactic History of the persecution of Palestine; and the reader would have been satisfied of the veracity of an historian who valued truth above his life. If it had been in his power to justify, or even to excuse,

cuse, the manner of his discharge from prison, it was his interest, it was his duty, to prevent the doubts and suspicions which must arise from his silence under these delicate circumstances. Notwithstanding these urgent reasons, Eusebius has observed a profound, and perhaps a prudent silence: though he frequently celebrates the merit and martyrdom of his friend Pamphilus (p. 371. 394. 419. 427. Edit. Cantab.), he never insinuates that he was his companion in prison; and while he copiously describes the eight years persecution in Palestine, he never represents himself in any other light than that of a spectator. Such a conduct in a writer, who relates with a visible satisfaction the honourable events of his own life, if it be not absolutely considered as an evidence of conscious guilt, must excite, and may justify, the suspicions of the most candid critic.

Yet the firmness of Dr. Randolph is not shaken by these rational suspicions; and he condescends, in a magisterial tone, to inform me, "That it is highly improbable, from the general well-known decision of the Church in such cases, that had his apostacy been known, he would have risen to those high honours which he attained, or been admitted at all indeed to any other than lay-communion." This weighty objection did not surprise me, as I had already seen the substance of it in the Prolegomena of Valesius; but I safely disregarded a difficulty which had not appeared of any moment to the national council of Egypt; and I still think that an hundred bishops, with Athana-

sius at their head, were as competent judges of the discipline of the fourth century, as even the Lady Margaret's Professor of Divinity in the University of Oxford. As a work of supererogation, I have consulted, however, the Antiquities of Bingham (See L. iv. c. iii. s. 6, 7. vol. i. p. 144, &c. fol. edit.) and found, as I expected, that much real learning had made him cautious and modest. After a careful examination of the facts and authorities already known to me, and of those with which I was supplied by the diligent antiquarian, I am persuaded that the theory and the practice of discipline were not invariably the same, that particular examples cannot always be reconciled with general rules, and that the stern laws of justice often yielded to motives of policy and convenience. The temper of Jerom towards those whom he considered as heretics, was fierce and unforgiving; yet the Dialogue of Jerom against the Luciferians, which I have read with infinite pleasure, (tom. ii. p. 135—147. Edit. Basil. 1536,) is the seasonable and dexterous performance of a statesman, who felt the expediency of soothing and reconciling a numerous party of offenders. The most rigid discipline, with regard to the ecclesiastics who had fallen in time of persecution, is expressed in the 10th Canon of the Council of Nice; the most remarkable indulgence was shewn by the Fathers of the same Council to the *lapsed*, the degraded, the schismatic bishop of Lycopolis. Of the penitent sinners, some might escape the shame of a public conviction or confession, and others might be exempted from the rigour

rigour of clerical punishment. If Eusebius incurred the guilt of a sacrilegious promise, (for we are free to accept the milder alternative of Potamon,) the proofs of this criminal transaction might be suppressed by the influence of money or favour; a seasonable journey into Egypt might allow time for the popular rumours to subside. The crime of Eusebius might be protected by the impunity of many Episcopal Apostates (See Philostorg. L. ii. c. 15. p. 21. Edit. Gothofred.); and the governors of the Church very reasonably desired to retain in their service the most learned Christian of the age.

Before I return these sheets to the press, I must not forget an anonymous pamphlet, which, under the title of *A Few Remarks*, &c. was published against my History in the course of the last summer. The unknown writer has thought proper to distinguish himself by the emphatic, yet vague, appellation of A GENTLEMAN: but I must lament that he has not considered, with becoming attention, the duties of that respectable character. I am ignorant of the motives which can urge a man of a liberal mind, and liberal manners, to attack without provocation, and without tenderness, any work which may have contributed to the information, or even to the amusement, of the public. But I am well convinced that the author of such a work, who boldly gives his name and his labours to the world, imposes on his adversaries the fair and honourable obligation of encountering him in open daylight, and of supporting the weight of their assertions by the credit of their names. The

effusions of wit, or the productions of reason, may be accepted from a secret and unknown hand. The critic who attempts to injure the reputation of another, by strong imputations which may possibly be false, should renounce the ungenerous hope of concealing behind a mask the vexation of disappointment, and the guilty blush of detection.

After this remark, which I cannot make without some degree of concern, I shall frankly declare, that it is not my wish or my intention to prosecute with this *Gentleman* a literary altercation. There lies between us a broad and unfathomable gulph; and the heavy mist of prejudice and superstition, which has in a great measure been dispelled by the free inquiries of the present age, still continues to involve the mind of my adversary. He fondly embraces those phantoms (for instance, an imaginary Pilate,*) which can scarcely find a shelter in the gloom of an Italian convent; and the resentment which he points against me, might frequently be extended to the most enlightened of the PROTESTANT, or, in his opinion, of the HERETICAL critics. His observations are divided into a number of unconnected paragraphs, each of which contains some quotation from my History, and the angry, yet commonly trifling, expression of his disapprobation and displeasure. Those sentiments I cannot hope to remove; and as the religious opinions of this *Gentleman* are principally founded on the infallibility of the Church,† they are not calculated

* Remarks, p. 100. † Id. p. 15.

culated to make a very deep impression on the mind of an English reader. The view of *facts* will be materially affected by the contagious influence of *doctrines*. The man who refuses to judge of the conduct of Lewis XIV. and Charles V. towards their Protestant subjects,* declares himself incapable of distinguishing the limits of persecution and toleration. The devout Papist, who has implored on his knees the intercession of St. Cyprian, will seldom presume to examine the actions of the Saint by the rules of historical evidence and of moral propriety. Instead of the homely likeness which I had exhibited of the Bishop of Carthage, my adversary has substituted a life of Cyprian,† *full of what the French call onction*, and the English, *canting* (See Jortin's Remarks, Vol. ii. p. 239.): to which I can only reply, that those who are dissatisfied with the principles of Mosheim and Le Clerc, *must* view with eyes very different from mine, the Ecclesiastical History of the third century.

It would be an *endless* discussion (*endless* in every sense of the word) were I to examine the cavils which start up and expire in every page of this criticism, on the inexhaustible topic of opinions, characters, and intentions. Most of the instances which are here produced are of so brittle a substance, that they fall in pieces as soon as they are touched: and I searched for some time before I was able to discover an example of some moment

* Remarks, p. 111. † Id. p. 72—88.

where

where the *Gentleman* had fairly staked his veracity against some positive fact asserted in the Two last Chapters of my History. At last I perceived that he has absolutely denied * that any thing can be gathered from the Epistles of St. Cyprian, or from his treatise *De Unitate Ecclesiæ*, to which I had referred, to justify my account of the spiritual pride and licentious manners of some of the Confessors.† As the *numbers* of the Epistles are not the same in the edition of Pamelius as in that of Fel, the critic may be excused for mistaking my quotations, if he will acknowledge that he was ignorant of ecclesiastical history, and that he never heard of the troubles excited by the spiritual pride of the Confessors, who usurped the privilege of giving letters of communion to penitent sinners. But my reference to the treatise *De Unitate Ecclesiæ* was clear and direct; the treatise itself contains only ten pages, and the following words might be distinctly read by any person who understood the Latin language. "Nec quisquam miretur, dilectissimi fratres, etiam de confessoribus quosdam ad ista procedere, inde quoque aliquos tam nefanda tam gravia peccare. Neque enim confessio immunem facit ab insidiis diaboli; aut contra tentationes, et pericula, et incursus atque impetus seculares adhuc in seculo positum perpetuâ securitate defendit; ceterum nunquam in confessoribus, *fraudes*, et *stupra*, et *adulteria* postmodum videremus, quæ nunc in quibusdam viden-

* Remarks, p. 90, 91. † Gibbon, p. 661. Note 91.

tes

tes ingemiscimus et dolemus." This formal declaration of Cyprian, which is followed by several long periods of admonition and censure, is alone sufficient to expose the scandalous vices of some of the Confessors, and the disingenuous behaviour of my concealed adversary.

After this example, which I have fairly chosen as one of the most specious and important of his objections, the candid Reader would excuse me, if from this moment I declined *the Gentleman*'s acquaintance. But as two topics have occurred, which are intimately connected with the subject of the preceding sheets, I have inserted each of them in its proper place, as the conclusion of the fourth article of my answers to Mr. Davis, and of the first article of my reply to the confederate Doctors, Chelsum and Randolph.

It is not without some mixture of mortification and regret, that I now look back on the number of hours which I have consumed, and the number of pages which I have filled, in vindicating my literary and moral character from the charge of wilful *misrepresentations*, gross *errors*, and servile *plagiarisms*. I cannot derive any triumph or consolation from the occasional advantages which I may have gained over three adversaries, whom it is impossible for me to consider as objects either of terror or of esteem. The spirit of resentment, and every other lively sensation, have long since been extinguished; and the pen would long since have dropped from my weary hand, had I not been supported in the execution of this ungrateful task, by the

the consciousness, or at least by the opinion, that I was discharging a debt of honour to the public and to myself. I am impatient to dismiss, and to dismiss FOR EVER, this odious controversy, with the success of which I cannot surely be elated; and I have only to request, that, as soon as my readers are convinced of my innocence, they would forget my Vindication.

BENTINCK-STREET,
February 3, 1779.

END OF THE FOURTH VOLUME.

London: Printed by C. Roworth,
Bell-yard, Temple-bar.

00097291

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015